ओं

LE LOTUS BLEU

REVUE THEOSOPHIQUE MENSUELLE

Fondée par

H. P. BLAVATSKY

HUITIÈME ANNÉE

MARS — FÉVRIER

1897-1898

Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin

Prix du Numéro, **1** *fr.* — *Abonnements : France*, **10** *fr.* — *Etranger*, **12** fr.

TABLE DES MATIÈRES

De la Huitième Année.

MARS 1897 — FEVRIER 1898.

27 MARS 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 1

LE LOTUS BLEU

LES AIDES INVISIBLES

C'est un des plus beaux caractères de la théosophie que de rendre aux croyants, sous une forme plus rationnelle, les dogmes obscurs qui, dans les religions qu'ils ont dépassées, leur avaient été utiles et consolants. Néanmoins, parmi ceux qui ont brisé la chrysalide de la foi aveugle pour s'élever, sur les ailes de la raison et de l'intuition, jusqu'au sommet de la libre et noble vie de l'Esprit, on sent le regret d'une perte : celle de la foi naïve de leur enfance tout embaumée de poésie et d'amour et qui s'est dissipée sous les spéculations de l'intelligence. Mais si le Karma de ces âmes a été assez bon pour leur mériter d'être attirées dans le rayonnement béni de l'influence théosophique, elles découvrent bientôt que, loin d'avoir perdu à jamais leurs premières croyances, elle les retrouvent, au contraire, élargies, éclairées, idéalement transfigurées et éternellement à l'abri de cette froide lumière du sens commun qui les avait fait s'évanouir une première fois.

Nous trouvons une preuve frappante de l'action bienfaisante de la théosophie dans le retour qui se fait actuellement aux anciennes croyances que le flot envahissant du matérialisme semblait avoir englouties. Toutes les charmantes superstitions populaires des fées et des lutins, des esprits de l'air et de l'eau, des forêts et des montagnes, ne nous paraissent plus exclusivement imaginaires ; nous découvrons derrière elles une base scientifique et solide. Cette grande question fondamentale : lorsque l'homme meurt, peut-il revivre ? est également résolue scientifiquement, et l'Orient jette sur la nature et les conditions de la vie après la mort des flots de lumière qui éclaireront un jour les ténèbres épaisses de l'Occident.

Parmi les belles conceptions que la théosophie a reprises à son compte nous remarquons surtout celle des grands agents de protection qui fonctionnent dans la nature. La croyance en eux a été

universelle dès l'aurore de l'histoire du monde ,eile reste universelle aujourd'hui encore, et elle ne fait défaut que dans les limites étroites du protestantisme qui, rayant l'idée absolument juste d'agents intermédiaires, réduit l'univers à deux facteurs : l'humanité et la divinité, ce qui dégrade infiniment la conception de Dieu et laisse l'homme sans secours.

L'idée ordinaire de la Providence ne peut combler cette lacune ; cette ingérence fantasque d'une force inconnue qui change les décrets de la nature n'indiquerait, dans le plan divin, que l'introduction de la partialité et de toute la masse d'erreurs irréparables qui s'ensuivent nécessairement. La doctrine théosophique nous dit que l'homme peut être aidé par des puissances supérieures quand son Karma lui a mérité cette aide, et elle nous présente l'antique et sublime théorie de l'échelle mystérieuse de Jacob formée d'êtres vivants qui se succèdent du haut en bas, depuis le Logos jusqu'à la poussière que foule le dernier des humains.

L'Orient a toujours reconnu l'existence des protecteurs invisibles, sous différents noms, selon les temps et les pays. L'Europe elle-même en a adopté la croyance ; la Grèce nous montre l'ingérence continuelle des dieux dans son histoire ; la légende romaine de Castor et Pollux conduisant les légions de la jeune République à la bataille du lac Régille est continuée au moyen âge par les apparitions d'anges et de saints aux moments critiques où le sort des armées était en péril ou lorsqu'un pieux voyageur se trouvait en danger de mort.

Même à notre époque sceptique de la fin du XIX[e] siècle, en plein dogmatisme scientifique et dans la monotonie mortelle du protestantisme, les exemples de cette intervention, inexplicable au point de vue matérialiste, sont si nombreux que n'importe qui peut les relever et les classer. Il est frappant que le plus grand nombre s'applique à la protection des enfants.

Un cas intéressant s'est passé il y a quelques années, à Londres, dans lequel la vie d'un enfant fut préservée au milieu d'un violent incendie qui avait éclaté dans une rue voisine d'Holborn et détruisit entièrement deux maisons. Le feu avait tellement couvé avant d'être aperçu que les pompiers ne purent sauver les immeubles ; ils avaient mis en sûreté les habitants, sauf deux : un vieillard, qui fut suffoqué par la fumée avant l'arrivée des secours, et un enfant de cinq ans dont la présence dans la maison avait été oubliée au milieu de la confusion du premier moment.

La mère de cet enfant était, paraît-il, une amie ou une parente de la propriétaire de la maison incendiée, et elle avait confié la chère petite créature à cette dame, pour la nuit, car elle était obligée de se rendre à Colchester pour une affaire. Ce ne fut qu'après avoir assisté au sauvetage de tous les habitants de la maison que l'hôtesse se souvint tout à coup, avec une poignante angoisse, de l'enfant confié à sa garde. Il paraissait alors impossible de songer à le

sauver ; cependant, un pompier héroïque se dévoua. Après avoir reçu des indications précises sur la chambre où l'on avait couché l'enfant, il s'élança dans les flammes et la fumée.

Il trouva le pauvre petit et le rapporta sans brûlures ; mais, après avoir rejoint ses camarades il leur raconta une singulière histoire. Il leur dit qu'étant entré dans la chambre il avait constaté que la plus grande partie du plancher était déjà effondré, mais qu'il n'avait jamais vu, dans tout le cours de ses sauvetages, un effet aussi extraordinaire qne celui qui laissait le passage allant de la fenêtre au lit de l'enfant complètement intact, bien que les parties du parquet sur lesquelles reposait le petit fussent à moitié carbonisées. L'enfant était terrifié, cela va sans dire, mais le pompier affirma positivement qu'à mesure qu'il s'était approché il avait vu autour du berceau « une longue forme blanche toute radiée d'argent, ressemblant à un ange, qui se baissait et rangeait les couvertures pour empêcher le feu de les atteindre ».

Pendant ce drame, une autre scène, non moins curieuse, avait lieu à Colchester où la mère de l'enfant passait la nuit. Réveillée par un affreux pressentiment que son enfant courait un grand danger, elle s'était levée et n'avait pu calmer son angoisse qu'en priant avec ferveur pour que ce danger fût écarté.

L'intervention céleste serait évidente pour un chrétien, qui appellerait cette intervention protectrice une réponse à la prière ; un théosophiste, reprenant la même idée dans un langage plus scientifique, dirait que l'intensité de l'amour maternel avait constitué une force dont le protecteur invisible se servit pour soustraire l'enfant à l'affreuse mort qui le menaçait.

Un autre cas du même genre s'était produit quelques années auparavant sur les bords de la Tamise, près de Maidenhead. Trois petits enfants, qui demeuraient aux environs de Shottesbrook, furent amenés en promenade, par leur bonne, sur le chemin de halage où un cheval remorquait un bateau. Les enfants, en courant, se prirent les pieds dans la cordelle et deux d'entre eux tombèrent à l'eau. Le batelier, témoin de l'accident, se précipita pour les sauver, mais à sa grande surprise il s'aperçut qu'ils flottaient surnaturellement au-dessus de la rivière et qu'ils étaient pour ainsi dire portés vers la plage.

Cette remarque fut faite non seulement par le batelier et par la bonne, mais les enfants racontèrent tous les deux qu'« une belle dame, blanche et lumineuse » s'était trouvée à côté d'eux dans l'eau, les avait soutenus et amenés vers la rive. Enfin, l'histoire fut confirmée par un cinquième témoin, la petite fille du batelier qui avait couru de la cabine sur le pont en entendant les cris de la bonne, et avait vu également « la belle dame » qui sauvait les enfants.

L'histoire donne trop peu de détails pour qu'il soit possible de dire à quelle hiérarchie de protecteurs appartenait cet « ange ». Il

est même probable que c'était seulement un être humain revêtu de son corps astral, comme nous l'expliquerons plus tard en étudiant ce phénomène sous un autre point de vue.

Un cas plus circonstancié est raconté par le pasteur bien connu John Mason-Neale. Un homme qui venait de perdre sa femme était en villégiature chez un ami, à la campagne, avec ses enfants. La maison était vieille et spacieuse ; il y avait, au rez-de-chaussée, de longs corridors sombres où les enfants jouaient avec plaisir ; un jour, ils remontèrent tout à coup à l'étage supérieur et, très sérieusement, deux des petits racontèrent qu'au milieu du corridor ils avaient vu leur mère qui leur avait dit de remonter de suite, puis avait disparu. On découvrit peu d'instants après que si les enfants avaient continué leur course le long du corridor ils seraient infailliblement tombés dans un grand puits ouvert qui le terminait et qu'on avait oublié de recouvrir. Ainsi l'apparition de leur mère avait sauvé ces enfants d'une mort presque certaine.

Il ne peut y avoir aucun doute ici que la sollicitude maternelle n'ait survécu sur le plan astral et que l'extrême désir de protéger ses enfants n'ait donné à la mère la force de se rendre visible au moment du péril, ou, peut-être, plus simplement, d'impressionner l'esprit des enfants au point qu'ils aient cru avoir vu et entendu la défunte ; ou encore que le protecteur ait pris la forme physique de la mère afin que les enfants ne fussent pas effrayés et obéissent aussitôt à l'ordre donné.

Mais l'hypothèse la plus juste est d'attribuer cette intervention à l'action de l'amour maternel toujours vigilant, même au-delà des portes de la mort. Ce sentiment, l'un des plus élevés et des plus désintéressés de l'âme humaine, est celui qui persiste le plus longtemps sur le plan astral. La distance qui sépare les régions inférieures de ce dernier de la terre étant très peu considérable, une mère peut continuer à veiller sur ses enfants tout le temps qu'elle y reste ; mais lorsqu'elle entre en Dévachan, son affection devenant plus riche et plus puissante, elle verse de plus en plus sur eux des trésors de sollicitude auxquels on peut donner le rôle d'ange gardien.

Il y a peu de temps, la petite fille d'un évêque anglais faisait une promenade avec sa mère dans la ville qu'elles habitaient. En courant étourdiment à travers la rue, l'enfant fut renversée par les chevaux d'une voiture qui arrivait à grand train. Voyant sa fille sous les pieds de l'attelage, la mère accourt éperdue, la croyant affreusement blessée. Il n'en était rien, l'enfant se relevait vivement, toute gaie, en disant : Oh maman ! on ne m'a pas fait de mal, parce qu'une forme blanche a empêché les chevaux de m'écraser et m'a dit : « N'aie pas peur ».

Un cas qui s'est passé dans le comté de Bukingham, aux environs de Burnham Beeches, est remarquable par la durée de la manifestation physique de l'agence secourable. Dans les exemples

précédents, elle a été fort courte, tandis qu'elle s'est prolongée ici plus d'une demi heure.

Deux des petits enfants d'un fermier, laissés à leurs jeux pendant que les gens de la maison moissonnaient, étaient partis faire une promenade dans les bois et s'étaient égarés au loin. Quand les parents revinrent, à la tombée de la nuit, inquiets de la disparition des enfants, ils se mirent à les chercher dans les maisons voisines et envoyèrent des serviteurs dans toutes les directions pour les découvrir ; ce fut en vain, il fallut rentrer sans les ramener. Tout à coup, on vit à quelque distance une lumière singulière qui se déplaçait lentement à travers champ et se dirigeait vers le chemin. Cette lumière paraissait comme une masse globulaire éclairée par une large et puissante flamme dorée et ne ressemblait en rien à celle d'un falot ; comme elle s'approchait on aperçut les deux enfants marchant à sa lueur. Le père et les autres personnes partirent immédiatement à leur rencontre, mais lorsqu'ils furent assez près pour toucher les enfants, le globe disparut et les laissa dans l'obscurité. Les enfants racontèrent alors qu'après la tombée de la nuit ils erraient en pleurant, et qu'enfin, s'étant endormis de lassitude sous un arbre, ils avaient été réveillés par une belle dame qui portait une lampe et qui, les prenant par la main, les avait reconduits chez eux. Quand, chemin faisant, ils la questionnaient, elle souriait, mais ne répondait pas.

Ces enfants ont persisté à répéter cette étrange histoire, sans qu'on pût les faire varier dans le moindre détail. Toutefois, les assistants n'avaient vu que la lumière éclairant les arbres et les haies qui se trouvaient sur son passage : la dame n'avait été visible que pour les petits.

Toutes ces histoires sont relativement très connues et l'on peut les trouver dans les livres qui traitent spécialement de ces sujets ; mais les deux événements que je vais raconter n'ont jamais été publiés ; ils ont eu lieu dans le cours de ces dix dernières années. L'un m'est arrivé à moi-même, et l'autre à une amie bien chère, membre éminent de la Société théosophique et dont la véracite et et les facultés observatrices sont au-dessus de tout soupçon.

Ma propre aventure est assez simple, quoique non insignifiante pour moi puisque je lui dois la conservation de ma vie. Par une nuit pluvieuse et noire, je marchais dans une rue basse, près de Westbourne Grove, tenant avec peine mon parapluie que la tempête voulait m'arracher et absorbé dans la composition d'un ouvrage auquel je travaillais depuis quelque temps, lorsqu'une voix familière retentit à mon oreille me disant : « Arrêtez-vous et reculez vivement ». Obéissant, comme machinalement, je me rejetai en arrière et, avant que j'eusse le temps de penser, mon parapluie m'échappait des mains et un grand tuyau de cheminée tombait sur le pavé sous mes yeux. Son poids et la hauteur de sa chute ne laissaient pas le moindre doute sur le sort qui m'aurait été réservé

sans la voix bienfaisante qui m'avait averti. Mais la rue était déserte et la voix appartenait à quelqu'un que je savais être à sept cents milles de moi.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que je recevais un secours de ce genre. Dans ma jeunesse, longtemps avant la formation de la Société théosophique, l'apparition de quelqu'un récemment décédé m'avait empêché de commettre inconsciemment ce qui eût été un crime irréparable, et qui me paraissait alors non seulement une action juste, mais même digne de louange.

Plus tard encore, quoique toujours avant la création de la Société, un avertissement d'un ordre plus élevé me permit d'empêcher un ami de prendre part à une affaire où j'ai aujourd'hui la preuve qu'il aurait fini désastreusement. On reconnaîtra que mon expérience personnelle doit rendre très vive ma foi en la doctrine des anges gardiens, protecteurs invisibles.

L'autre exemple est beaucoup plus frappant. Il est arrivé à un membre de la S. T. qui m'autorise à le publier sans citer son nom. Cette personne se trouvait dans un grand danger. C'était au milieu d'une démonstration populaire qui tournait fort mal. Animée des meilleures intentions et n'écoutant que son courage, cette personne se plaça entre la foule furieuse et un groupe de sergents de ville chargés de disperser l'attroupement. La consigne était sans pitié ; les sergents de ville chargeaient et frappaient. Notre sœur se trouvait au milieu de la bagarre, voyant tomber à droite et à gauche des hommes mortellement blessés ; elle s'attendait au même sort et ne voyait aucun moyen d'y échapper. Juste à ce moment, elle se sentit perdre connaissance à moitié, comme si elle avait été blessée sans s'en apercevoir ; il lui sembla qu'elle était élevée en l'air ; puis, se retrouva seule sans aucun mal, dans une petite rue déserte, voisine de celle où avait eu lieu l'émeute. Elle entendait encore le bruit de la lutte, et pendant qu'elle reprenait conscience, se demandant ce qui lui était arrivé, deux ou trois personnes échappées à la foule accouraient vers elle et lui témoignaient leur surprise et leur bonheur de la retrouver saine et sauve alors qu'ils la croyaient tombée et blessée.

Il n'y eut alors aucune explication et elle entra chez elle fort intriguée, mais quand, plus tard, elle raconta ce fait à Mme Blavatsky, celle-ci lui dit que son Karma était tel qu'il l'avait protégée contre les résultats de sa courageuse imprudence, et que l'un des maîtres avait envoyé quelqu'un pour la sauvegarder parce que sa vie « était nécessaire » à l'œuvre. — Le cas n'en reste pas moins très extraordinaire.

Il n'est cependant pas difficile d'imaginer le « modus operandi » de la chose. On a dû enlever physiquement, au-dessus de la ligne des maisons, le corps de notre sœur et le déposer dans la rue voisine, et si son corps physique ne fut pas visible pendant qu'il flottait en l'air, c'est qu'un voile transparent le recouvrait. A l'ob-

jection que ce qui doit cacher la matière visible ne peut être également que physique je répondrai que, par un procédé connu des étudiants en occultisme, il est possible d'infléchir les rayons lumineux qui, d'après les données actuelles de la science, se propagent en ligne droite à moins qu'ils ne soient réfractés, de sorte qu'après avoir passé autour d'un objet ils reprennent exactement leur direction première. On comprend que l'objet ainsi contourné reste invisible aux yeux physiques jusqu'à ce que le trajet normal des rayons lumineux soit rétabli.

Je sais bien que cette explication sera taxée de plaisanterie par les hommes de science du jour, mais je n'en reste pas moins convaincu que la science de l'avenir me donnera raison. Quant à la véracité du fait que j'ai raconté, si j'en pouvais nommer l'héroïne, les incrédules s'inclineraient devant la confiance qu'inspire sa personnalité.

Ces récits qui prouvent ce que l'on peut appeler l'intervention angélique dans les dangers qui menacent la vie de l'homme, ne montrent qu'une faible partie de l'activité de ces protecteurs invisibles ; mais avant d'étudier les autres cas, il convient de connaître les classes variées auxquelles appartiennent ces agents. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

(*A suivre*), **C. W. Leadbeater.**

KARMA CARMEN

Un bohème stationnait devant le soupirail d'une cuisine de restaurant, humant les exhalaisons savoureuses d'un dîner. Le restaurateur l'apercevant lui cria : « Hé ! vous aspirez l'odeur de ma cuisine, attendez : je vais vous apporter la note. »

« C'est inutile », répondit le bohème, faisant sonner les sous qu'il avait dans la poche, « j'ai aspiré l'odeur de votre cuisine et vous, vous entendez le son de mon argent ».

Cette scène est une image des joutes auxquelles prennent part les métaphysiciens, les théologiens, les savants. La plupart, ayant abstrait de la réalité presque tout ce qui la constitue, comptent comme des plats ce qui est à peine une odeur, et le contradicteur leur donne à empocher le bruit de ses paroles. D'autres, il est vrai, se servent des abstractions sans s'y asservir. Le penseur crédule est un cuisinier gourmand qui se laisse prendre à ses sauces. Comme le cuisinier produit avec des ingrédients naturels ou déjà

préparés toutes sortes d'odeurs et de saveurs agréables, ainsi le philosophe tire des données naturelles ou artificielles, par une sorte de cuisine mentale des idées, des systèmes qui ne sont ni plus ni moins qu'une nourriture intellectuelle et morale, des plats apprêtés pour l'esprit. Son œuvre est en cela analogue à celle de l'artiste et du poète qui inventent aussi des fictions et qui, avec des couleurs, des paroles ou du marbre, donnent à leurs conceptions imaginaires l'apparence de la vie. Avec du charbon ils suggèrent un homme. Où il n'y a que du plâtre ils montrent une déesse. Avec des pâtes huileuses, appliquées sur une toile plus grossière qu'un torchon, ils font apparaître une scène dans un palais: les uniformes étincellent et les chairs délicates des princesses, plus fines que nature, se détachent sur des écrins de velours et de soie. Ou c'est une bataille, ou c'est une tempête.

L'art est donc l'application de quelques recettes de la magie. S'il est dans l'Inde des fakirs sachant produire des illusions analogues, sans qu'on en puisse surprendre le secret, c'est que leurs artifices, au lieu d'être apparents comme ceux de l'artiste, sont invisibles. Leurs procédés sont à la peinture ce que la transmission de pensée est à la littérature. Les inventeurs des arts mécaniques aussi sont des magiciens, eux qui, avec des roches minérales, des bois fossiles et de l'eau, font courir la locomotive sur les continents et les vaisseaux sur les mers. Tout cela c'est l'œuvre humaine, comprise dans l'œuvre de tous les êtres, l'œuvre des dieux. Tout cela est l'action universelle, la création, le poème, le carmen, le karma.

*
* *

Les grands penseurs, Démocrite, saint Thomas d'Aquin, Leibnitz soufflent des bulles de savon. Quand les objets s'y réfléchissent les enfants qui regardent crient en battant des mains: « Voyez comme le monde s'explique, comme tout apparaît clairement et distinctement dans ce système ! » La Science positive est la plus récente de ces bulles, celle qui fascine nos contemporains. Les lois de la nature, les théories d'atomes et de forces en sont les brillants miroitements. Sa méthode et ses instruments sont le verre d'eau savonneuse et les brins de paille. L'œuvre du savant n'est pas niable, non plus que celle de l'enfant ; mais on a tort d'attribuer à l'une une valeur souveraine. Elle n'est qu'un voile, ingénieusement tissé, dont l'humanité enveloppe sa tête devant le vide béant de l'infini. L'erreur de la basse antiquité fut la crédulité envers les dieux ; l'erreur du Moyen âge fut sa crédulité à l'égard des entités ; l'erreur des modernes c'est la foi en les découvertes de leur méthode expérimentale et rationnelle. Les anciens firent des mythes ou des fables et s'en enchantèrent ; les modernes, moins artistes et moins indépendants, font des hypothèses, des suppositions et les classent. Fictions scientifiques ou religieuses sont enfantées par

l'esprit humain : il serait vain de les croire ailleurs que dans l'entendement qui les a conçues. Le savant et le prêtre sont des poètes comme l'artiste. Leurs théories, leurs dogmes sont leurs centaures et leurs nymphes.

« Vertu, tu n'es qu'un mot ! » s'est écrié Brutus. Que voulait-il donc qu'elle fût? n'est-ce pas suffisant si ce mot ou cette idée est sublime? « Qu'est-ce que la Vérité? » demande Ponce Pilate. Le Christ ne répond rien. Pourtant combien seraient heureux de l'apprendre !

D'ailleurs la vérité est un fait indéniable avec son antithèse l'erreur. Qui donc affirmerait que jamais personne ne se trompe, que jamais personne n'a raison? Comme il est des vers justes et des vers faux, il est des propositions justes et des propositions fausses. Il est des vérités comme il est des accords. Une doctrine vraie doit être bonne dans ses parties et dans son ensemble. Elle peut avoir toute la vérité d'une magnifique scène de théâtre. La religion a inventé le théâtre et s'est toujours servie de ses procédés avec succès pour l'instruction des intelligences et l'élévation des âmes. Mais comment définir la vérité? Toute affirmation provoque la contradiction. Un système achevé est à moitié réfuté, dit-on. Un temple debout n'attend-il pas la pioche des démolisseurs? Dans un siècle ou dans dix ils viendront.

Un jour que Platon avait défini l'homme « un animal à deux pieds et sans plumes », Diogène jeta sur la table un coq déplumé. Quand en plein jour, Diogène cherchait avec une lanterne « un homme », il voulait donner à entendre qu'il connaissait Platon, Xénophon, Démosthène, Alcibiade, mais qu'il n'avait jamais vu « un homme » absolument ; c'est-à-dire, un être humain qui ne fût personne en particulier mais eût les caractères communs à tous ces individus différents. En effet, si le général seul est durable, le particulier seul est actuel. Le général tient en réserve d'inépuisables possibilités, mais la réalité présente est toujours un cas individuel. Ce n'est pas une plume indéterminée que je tiens entre les doigts, mais ma plume, la seule qui soit dans ce cas à cet instant entre des milliards de plumes. Mais on sent que la particularisation poussée à l'extrême serait la dissolution de toutes choses, l'émiettement indéfini. Sans l'abstraction et la généralisation, la science, le langage, les opérations de la pensée deviennent impossibles.

* * *

Fictives, les idées sont bien supérieures à la réalité. Le monde des sens et du désir, le monde sensible, tangible, est le pouvoir qui nous tient sous sa dépendance. On peut discuter indéfiniment sur le déterminisme, la causalité, la substance et mille problèmes suscités par le travail intellectuel des écoles : on ne nie pas la douleur et le plaisir. Ainsi un cauchemar produit une souffrance réelle ; un

mirage est contemplé réellement. Un enfant qui a peur seul, sans lumière, éprouve une peur aussi incontestable que si quelque chose existait qui l'effrayât. Des hallucinés ont ressenti les douleurs de la Passion et des stigmates visibles ont attesté la réalité de leurs souffrances. Cela montre la certitude de la réalité tangible et, en même temps, son caractère illusoire.

Qu'on imagine un pauvre moine convaincu à sa mort que le Diable l'emporte. Il éprouvera dans son rêve des angoisses terribles jusqu'au moment où, la réaction se produisant, il s'imaginera être dans le paradis parmi les anges et goûtera, avec aussi peu de raison, toutes sortes de félicités réelles. Si des esprits plus éclairés veulent le délivrer de ces folles vicissitudes, que de fables ne devront-ils pas inventer pour faire renoncer à ces illusions cet être abusé ? Il faudra l'amener graduellement à abandonner une à une ses croyances imaginaires. Pour un matérialiste le traitement différent ne sera pas moins fabuleux. Ainsi toutes les concessions qu'on fait aux fous et aux petits enfants, les sages sont forcés de les faire aux savants et aux philosophes.

La sagesse n'ôte pas d'un seul coup les préjugés. Ils sont inhérents à notre être : les détruire c'est nous tuer. On ne peut que les faire évoluer, substituer à des erreurs pernicieuses d'autres moins dangereuses. A une nourriture grossière et impure on fait succéder des aliments plus légers et plus sains. On remplace les dieux scélérats par des dieux compatissants, des préceptes immoraux par des fables plus honnêtes, des fictions par d'autres fictions supérieures. De là, les constructions des métaphysiciens, les hypothèses de la science.

Ainsi le poète, — autrement dit le créateur, — bienfaisant enfante des mythes sains, bons, beaux et vrais, c'est-à-dire, justes comme un accord musical. La réalité se modèle ensuite sur la fiction. En contemplant Apollon et Diane, les mères conçoivent une race splendide ; par le culte de fabuleux héros, les parents préparent pour leurs fils de grandes âmes : l'imitation du modèle rêvé amène la glorieuse réalisation. L'idéale compassion d'un bouddha mythique produit d'innombrables bonnes actions véritables. C'est pourquoi un art complètement réaliste serait stérile. Le laid dans l'art, s'il n'est détruit, produit le laid dans la réalité. Le crime, la maladie, la vulgarité même, l'image des tares morales ou physiques, quand la littérature s'y complaît, se dégorgent et empoisonnent l'éducation.

Pour la jeunesse, la littérature antique est précieuse, seule capable d'élever une aristocratie. Homère, Virgile, Tite-Live, Plutarque sont les maîtres de toutes les générations d'élite de penseurs et d'hommes d'action de l'Europe, bien plus que les écrivains nationaux. Avec beaucoup de sagesse l'Eglise Catholique réserve la Bible au clergé et en interdit la traduction. Les pays ainsi protégés échappent, en général, à la contagion d'une foule de sectes

folles et dangereuses. Les Romantiques et leurs continuateurs sont les auteurs les plus infectieux. S'il y a dans Shakespeare et dans Gœthe des beautés qui sauvent, ils ont produit des suicides et des fous. Quant à Hugo, il faut chasser de l'imagination de tout être jeune, faisant œuvre de croissance ou d'enfantement, ses créations contre nature.

En général, la littérature moderne est malsaine. Elle renonce à servir l'idéal et cette trahison la condamne. Cessant de chercher les dieux, elle peint les hommes pires qu'ils ne sont dans la réalité ; désertant les temples, elle fréquente les casernes, les hôpitaux, les prisons. Ceux de ses fidèles qui ne dédaignent pas les grandeurs, prennent pour héros des banquiers, des hommes politiques, des femmes du monde et du demi-monde ; des nobles finis qui n'ont conservé de la chevalerie que les écuries et galopent à la queue d'un renard sans penser que, tant qu'il y eut une aristocratie chez les Aryas, le cheval fut un animal de combat et l'écuyer un chef et non pas un jockey. Ces écrits préparent l'ouragan social qui les balayera : ils ont leur utilité et leur mérite.

Car leur tâche est de détruire et non d'instruire. Les anciens, Plutarque, par exemple, nous mettent devant les yeux l'image de Caton, apprenant le grec à quatre-vingts ans ; de Philopémen, faisant une longue route à cheval au même âge ; de Pompée, lançant le javelot au Champ de Mars à soixante ans. Ces personnages qui ont les défauts qu'on doit s'accoutumer à supporter chez les hommes supérieurs, font preuve du moins de qualités qu'on doit recommander à tout le monde et attendre seulement des meilleurs. Si, au contraire, parcourant un auteur contemporain, nous nous arrêtons à la peinture qu'il donne du successeur de Pompée et de Caton, nous trouvons le vieillard se divertissant d'une chasse aux grives à l'appeau dans ses jardins. Il est assis, il frappe dans ses mains ; les petits oiseaux effrayés se prennent dans le filet : on n'a plus qu'à les étouffer d'un coup de pouce.

Plutarque pourtant est naturaliste. Car il a soin de dire que Pompée jeune était d'une beauté si attrayante que Flore ne pouvait s'empêcher de le mordre. Le réalisme antique est sain et vivant, le réalisme moderne sent la maison de santé et évoque les pompes funèbres.

Un seul livre, une seule légende peut avoir une suite immense, heureuse ou terrible. Tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de mauvais dans l'Evangile, est devenu acte dans la chrétienté. Les souffrances de la Passion ont fait souffrir des millions d'hommes. Le feu et les tourments de la géhenne ont provoqué dans la réalité les bûchers et des tortures infinies. Baal, Moloch, Astartée, les divinités cruelles et impudiques des Sémites, furent de véritables fléaux. Le diable, en Europe, a fait autant de ravages que la peste.

Ainsi il est vrai qu'Orphée a pu bâtir des villes au son de sa

lyre, que les sages de la Chine avec de la musique ont gouverné les peuples. Mais ce que l'harmonie a édifié, les sons discordants d'une trompette apocalyptique le renversent : telle est la force de la fiction, sage ou furieuse, qui domine les hommes, pour le calme ou pour le désordre, pour le bonheur ou pour la désolation. L'idée se traduit par des faits. Le monde est rajeuni par la doctrine nouvelle qui fera place, à son tour, à un idéal plus parfait. Mais il ne faut pas, si l'on aspire à l'émancipation de l'intelligence, regarder comme entièrement immuable aucune vérité. Dans le cours des âges les horizons les plus lointains se déplacent, les vérités éternelles cessent d'être des vérités quand les rapports, qui longtemps les ont rendues nécessaires, ont changé, puisque tout change indéfiniment. « Il n'est rien dans l'univers entier qui persiste ; tout coule », fait dire Ovide à Pythagore.

Nihil est toto quod perstat in orbe;
Cuncta fluunt.

Anikêta.

SUR LES RÊVES

(*Suite et fin*).

Un autre point digne d'intérêt, à propos de la condition de l'Ego en dehors du corps, durant le sommeil, c'est qu'il semble penser en symboles, c'est-à-dire, qu'une idée qui, ici-bas, demanderait de nombreux mots pour s'exprimer, lui arrive sous la forme d'une seule image symbolique.

Donc, lorsqu'une pensée de ce genre s'imprime sur le cerveau et est ainsi transmise au souvenir de la conscience de l'état de veille, elle nécessite évidemment une traduction. Souvent le cerveau remplit convenablement cette fonction, mais souvent aussi, on se rappelle le symbole sans en rapporter la clef ; il arrive à la mémoire sans être traduit et se perd dans une confusion fâcheuse.

Pas mal de personnes, cependant, ont l'habitude de se souvenir des symboles sans en avoir gardé la traduction ; elles leur cherchent alors un sens. En pareils cas, chacun semble avoir un système symbolique propre, bien qu'il y ait des points sur lesquels les gens qui expliquent les rêves tombent ordinairement d'accord ; par exemple, rêver de l'eau, signifierait l'approche d'un chagrin.

Cet examen de l'état de l'homme pendant le sommeil nous fait

voir que les facteurs intéressés dans la production des rêves, sont : — (*a*) l'*Ego*, qui peut-être dans n'importe quel état de conscience, depuis la plus entière impossibilité de commander à ses facultés, jusqu'à la possession complète de pouvoirs bien supérieurs à ceux qui nous sont habituels à l'état de veille ; ces pouvoirs lui arrivent à mesure qu'il apprécie davantage la nécessité de commander à ses facultés et qu'il marche vers son évolution progressive ; (*b*) le *corps astral* qui vibre sous l'influence du courant sensationnel de Kama ; (*c*) le *cerveau éthérique*, avec l'incessante procession de peintures incohérentes qui le traversent à chaque instant ; (*d*) le *cerveau physique*, avec sa demi-conscience enfantine, et son habitude d'exprimer tout ce qui l'atteint sous une forme imagée.

Quand nous nous endormons, notre Ego se retire « dans le secret », profondément en lui-même, et laisse les différentes enveloppes, les diverses prisons qui l'entourent plus libres d'agir suivant leur propre impulsion qu'elles ne le sont généralement. Il faut seulement se rappeler que la conscience spéciale propre à ces véhicules est d'un caractère tout à fait rudimentaire, lorsqu'il lui est permis de s'exprimer. Lorsque nous ajouterons que chacun de ces facteurs est alors infiniment plus susceptible de recevoir une impression extérieure que dans l'état ordinaire, nous ne nous étonnerons point que les réminiscences qui forment au réveil une sorte de synthèse collective des différentes activités qui se sont produites pendant le sommeil soient généralement quelque peu confuses.

Toutes ces considérations posées, nous allons maintenant examiner comment on doit considérer les différentes sortes de rêves.

1° La véritable vision. — Ce n'est pas à proprement dire un rêve ; c'est plutôt un cas où l'Ego voit par lui-même sur un plan élevé de la Nature, ou celui où une entité plus avancée lui fait connaître un événement qu'il lui importe de savoir ou encore lui montre une glorieuse et noble vision qui l'encourage et le fortifie. Heureux l'homme à qui une telle vision arrive avec une suffisante intensité pour pénétrer tous les obstacles, et se fixer dans sa mémoire.

2° Le rêve prophétique. — Nous devons l'attribuer aussi à l'action de l'Ego, soit que ce dernier se rende compte par lui-même, ou qu'on l'instruise d'un événement futur pour lequel il désire préparer son soi inférieur. Un tel rêve peut avoir tous les degrés de netteté et d'exactitude, suivant le pouvoir que l'Ego possède pour s'assimiler les faits, et les imprimer ensuite sur le cerveau à l'état de veille.

3° Le rêve symbolique. — Il est aussi dû à l'Ego et peut être défini comme une variante du rêve prophétique, mais une variante moins heureuse, moins parfaite, car ce rêve n'est, en somme, qu'un essai de traduction imparfaite, opérée par l'Ego dans le but d'imprimer sur le cerveau physique une information concernant l'avenir.

4° Le rêve net et cohérent. — Ce rêve est quelquefois un souvenir plus ou moins exact d'une expérience astrale réelle de l'Ego, pendant qu'il errait en dehors de son corps physique endormi. Il est, plus souvent, une simple dramatisation, faite par l'Ego, soit d'une impression produite par un son ou un attouchement physique, soit d'une idée quelconque qui l'a frappé en passant.

5° Le rêve confus. — C'est de beaucoup le plus fréquent de tous, et il peut avoir des causes fort diverses, comme nous avons essayé de le démontrer. Ce peut être le souvenir plus ou moins parfait d'une suite de tableaux incohérents, de transformations impossibles produites par l'action automatique et irraisonnée du cerveau physique. Ce peut être la reproduction d'un courant d'idées accidentelles qui pénètrent le cerveau éthéré ; s'il s'y montre des images matérielles ou sensuelles elles sont dues au flot sans cesse agité de Kama stimulé par une influence malsaine du monde astral. Ce peut être aussi un vain effort de dramatisation de la part d'un Ego peu développé ; ou encore, et le plus souvent, un mélange inextricable de quelques-unes de ces influences ou de toutes à la fois. La façon dont se produit un amalgame pareil sera sans doute rendue plus claire par une courte relation de quelques expériences récemment faites sur l'état de rêve, dans la *London Lodge* de la Société théosophique par quelques voyants choisis dans son sein.

Le but de l'investigation que nous allons raconter en partie était de savoir s'il était possible d'impressionner suffisamment l'Ego d'une personne endormie pour lui permettre d'en conserver le souvenir au réveil ; et aussi l'on voulait essayer de connaître les obstacles qui s'opposent au souvenir.

Le premier essai fut fait sur un homme borné, d'éducation primitive et d'extérieur vulgaire ; un homme du type des bergers australiens, et dont la forme astrale qui flottait au-dessus de son corps n'était guère autre chose qu'une masse de brouillard presque informe.

On découvrit ainsi que la conscience du corps physique était lourde et obscure, tant pour la partie grossière que pour l'enveloppe éthérée. La première répondait, dans une certaine mesure, à un stimulant extérieur. Par exemple, le jet de quelques gouttes d'eau sur le visage, amena dans le cerveau physique — bien qu'avec lenteur — l'image d'une abondante averse ; pendant ce temps, le cerveau éthérique était, comme d'habitude, le canal passif d'un courant sans fin de pensées incohérentes. Il ne répondait que rarement aux vibrations causées par ce courant, et le faisait alors d'une manière vague et gauche. L'Ego qui flottait au-dessus du corps était dans un état peu développé et semi-inconscient ; mais l'enveloppe kamique, quoique sans forme et mal délimitée, montrait une activité considérable. On remarqua que l'on pouvait parfois agir avec une surprenante facilité sur cet astral flottant, par la pensée consciente d'une autre personne. L'on essaya d'éloigner cet astral à

une petite distance du corps physique ; mais aussitôt qu'il en était à plus de quelques toises, une inquiétude intense se manifestait dans les deux véhicules, et il fallait cesser cette tentative, car un plus grand éloignement aurait sûrement éveillé l'homme et l'aurait mis dans un état de terrifiante angoisse.

L'opérateur imagina ensuite une scène : une vue du caractère le plus imposant, prise du haut d'une montagne des tropiques et dont la vivante peinture mentale, fut, mentalement aussi, projetée par l'opérateur dans la conscience endormie de l'Ego. Celui-ci se l'assimila et l'examina avec indifférence et apathie. Après avoir maintenu un certain temps cette scène sous ses yeux, on éveilla l'homme dans le but précis de savoir s'il se souvenait du fait comme d'un rêve. Son mental était absolument vide à ce sujet, et sauf quelques vagues souvenirs kamiques des plus matériels, sa mémoire ne lui rappelait rien de son sommeil.

On supposa alors que peut-être le courant continu de formes-pensées qui baigne le cerveau éthérique avait pu constituer un obstacle en le distrayant assez pour le rendre sourd aux influences des principes élevés ; pour y obvier, une sorte de barrière magnétique fut formée autour du corps endormi, de façon à empêcher l'entrée de ce flot, et l'on recommença l'expérience.

Ainsi privé de son stimulant imaginatif, le cerveau éthérique se mit lentement et comme engourdi à tirer de lui-même des scènes de la vie passée et, une fois l'individu réveillé, le résultat fut le même que la première fois : la mémoire n'avait pas conservé le plus léger souvenir de la scène ; pourtant le sujet avait comme une vague idée d'avoir rêvé d'un événement quelconque du passé.

Ce sujet fut ensuite abandonné provisoirement comme ne pouvant donner aucun résultat, attendu que l'Ego était trop peu développé et le principe kamique trop fort pour donner quelque probabilité de réussite.

Un autre essai, fait plus tard sur ce même individu, ne fut pas accompagné d'un insuccès aussi total. La scène projetée devant lui était cette fois un émouvant épisode de guerre, choisi comme répondant mieux qu'un paysage à son type d'esprit. Ce tableau fut certainement reçu par cet Ego primitif avec plus d'intérêt que le premier, mais cependant, quand l'homme s'éveilla, la mémoire en avait disparu ; ce qui restait n'était qu'un sentiment indistinct qu'il s'était battu. Mais où, comment, pourquoi ?.. Il l'avait tout à fait oublié.

Le second sujet était d'un type bien plus élevé, un homme de bonnes mœurs, de parfaite éducation, intellectuel, avec des vues larges, philanthropiques et de nobles ambitions. Dans ce cas, le corps matériel répondit instantanément à l'épreuve de l'eau par un tableau d'orage formidable qui, réagissant sur le cerveau éthérique, amena par association d'idées une série de scènes très vives. Quand le trouble eut cessé, le courant ordinaire de pensées commença à

couler, mais l'on put observer qu'une bien plus grande proportion de ces pensées éveillait une réponse dans le cerveau éthérique, que les vibrations correspondantes étaient plus fortes, et que chaque fois une association d'idées était mise en mouvement, ce qui fermait quelquefois l'entrée au courant extérieur pour un temps considérable. Quand on montra à cet Ego le paysage tropical, il sut de suite l'apprécier beaucoup ; il l'admirait et en commentait les beautés avec enthousiasme.

Comme d'habitude, on éveilla le sujet après l'avoir laissé admirer quelque temps cette scène ; mais le résultat obtenu ne fut pas encourageant. Il savait qu'il avait eu un rêve splendide, mais il était tout à fait incapable d'en rappeler aucun détail. Les quelques fragments épars qui dominaient dans son mental étaient la suite des aberrations du cerveau éthérique. Avec ce sujet comme avec l'autre, on répéta l'expérience d'une enveloppe magnétique autour du corps, et dans ce cas encore le cerveau éthérique commença à produire des images de son crû. L'Ego reçut le paysage avec encore plus d'enthousiasme que la première fois, le reconnut tout d'abord comme une chose déjà vue, et l'examina de point en point en s'enthousiasmant sur ses diverses beautés. Tandis qu'il était ainsi occupé à cette contemplation, son cerveau éthérique s'amusait à se rappeler des aventures de sa vie d'écolier ; la plus importante d'entre elles se passait un jour d'hiver, sur un sol couvert de neige, et avec un grand nombre de ses camarades. Ils jouaient ensemble dans la cour, se jetant mutuellement à la tête des boules de cette neige. Quand l'homme se réveilla, l'effet fut extrêmement curieux ; il avait la plus parfaite souvenance d'avoir été sur le faîte d'une montagne, admirant une vue magnifique dont les principaux détails étaient restés clairement fixés dans son esprit, mais au lieu de la luxuriante végétation tropicale qui prêtait tant de richesse de coloris au panorama réel, il voyait le pays environnant totalement couvert d'un blanc manteau de neige. Il lui paraissait même que, pendant qu'il se délectait avec une profonde jouissance dans la beauté du panorama qui s'étendait sous ses yeux, il s'était trouvé, par une de ces rapides transitions propres aux rêves, jouant aux boules de neige dans la vieille cour du collège, avec des compagnons d'enfance depuis longtemps oubliés ; choses auxquelles il n'avait pas pensé depuis des années.

Voilà des expériences qui montrent d'une façon bien claire comment le souvenir de nos rêves devient si souvent chaotique et inconséquent. Elles expliquent aussi pourquoi certaines personnes chez lesquelles l'Ego est peu développé et le principe kamique très fort, ne rêvent pas du tout ; et pourquoi beaucoup d'autres, et par exception et en raison de plusieurs circonstances favorables, ne sont capables de rapporter au réveil que le souvenir confus de ce qui leur est arrivé durant le sommeil.

Nous voyons aussi, d'après ces expériences, que pour recueillir

dans la conscience de l'état de veille ce que l'Ego peut apprendre durant le sommeil, il est absolument nécessaire d'acquérir sur les pensées un parfait contrôle, de dompter la nature kamique, et d'aspirer par le mental aux choses les plus élevées. L'homme qui se donne la peine, durant la veille, de concentrer et de suivre sa pensée, comprendra vite que l'avantage qu'il gagne par cet exercice n'est pas limité à la journée seulement. Qu'il apprenne à tenir en main son mental ; qu'il se montre son maître comme il est maître déjà des instincts grossiers et des passions matérielles ; qu'il travaille laborieusement à acquérir la domination sur ses pensées pour savoir toujours exactement à quoi il pense et pourquoi il pense à une chose plutôt qu'à une autre ; il verra alors que son cerveau éthérique, une fois rompu à ne répondre qu'à l'invitation de l'Ego, restera inactif quand celui-ci ne l'emploiera pas ; il refusera de recevoir le courant accidentel de l'ambiance et s'abstiendra d'y répondre. Il cessera dès lors d'être rebelle aux influences des plans moins matériels, des plans où la vie intérieure est plus active et le jugement plus sûr qu'ici-bas.

Il est un acte de magie élémentaire qui peut être d'un grand secours dans cette éducation du cerveau éthérique. Les images qu'il produit de lui-même, quand le courant des pensées ambiantes ne l'atteint plus, sont certainement moins capables d'empêcher le souvenir des expériences de l'Ego que le flot tumultueux de ce courant extérieur lui-même ; l'exclusion de ce courant confus, qui contient beaucoup plus de mauvais éléments que de bons, est un procédé qu'il est bon de ne pas négliger pour obtenir le but désiré. On peut accomplir ce résultat sans sérieuse difficulté. Qu'une personne qui se dispose à dormir songe avec force à l'aura qui l'entoure ; qu'elle veuille puissamment que la surface externe de cette aura devienne une enveloppe imperméable aux influences étrangères, et la matière aurique obéira à sa pensée. Une barrière se formera réellement autour de lui, sans fissure, et le courant des pensées extérieures sera arrêté.

Un autre point mis en lumière par nos investigations ultérieures, c'est l'importance de la dernière pensée qui hante le mental de l'homme qui s'endort. C'est une chose bien rarement prise en considération par la majorité des gens, et cependant elle produit de grands effets physiques, mentals et moraux. Nous avons vu à quel point un homme endormi est passif, et comme on l'influence facilement. Si donc il entre en sommeil avec la pensée fixée sur des choses élevées et saintes, il attire à lui les élémentals créés par d'autres pensées semblables aux siennes ; son repos est paisible, son mental s'ouvre aux impressions d'en haut et se ferme à celles d'en bas, car il l'a mis en mouvement dans la bonne direction. Si, au contraire, l'homme s'endort avec des pensées terrestres (et surtout impures) flottant à travers son cerveau, il attire les créatures mauvaises et grossièrement inférieures ; elles s'approchent

de lui, et son sommeil est troublé par les incohérentes et sauvages impulsions de Kama qui le rend aveugle aux visions et sourd aux sons qui pourraient venir des plans élevés.

Les théosophes convaincus se feront donc un devoir spécial d'élever leurs pensées au point le plus noble possible, avant de permettre à leur corps de s'endormir. N'oublions pas, en effet, que ce qui nous paraît seulement le portique du palais des songes, peut devenir parfois l'entrée de ces hautes régions où la vraie vision est seule possible ; conduisons donc notre âme en haut avec persévérance, et ses sens internes se feront jour à la fin ; la lumière sous le boisseau brûlera de plus en plus brillante, jusqu'à ce qu'enfin nous arrive la conscience complète et continue. Alors nous cesserons de rêver, alors goûter le sommeil ne signifiera plus tomber dans l'oubli, mais au contraire marcher radieux, apaisé, fort, vers cette vie plus noble et plus parfaite où la fatigue est inconnue, où l'âme apprend sans cesse, alors même que tout son temps est consacré à servir ; car c'est au service des grands Maîtres de Sagesse qu'elle s'emploie, et la tâche glorieuse qu'ils lui donnent c'est de venir en aide à ses frères, de s'appliquer de toute sa puissance à cette œuvre incessante : secourir l'humanité et en guider l'évolution.

C. W. Leadbeater.

LE YOGI SABHAPATY SWAMI, DE MADRAS

Sabhapati Swami naquit à Madras, en 1840. Il était sorti d'une des plus riches et des plus nobles familles brahmanes du Dakkan, où son père était renommé pour la magnificence de ses donations et pour sa charité.

La nature l'avait doué d'une intelligence précoce, car à 16 ans il passait pour avoir une grande connaissance de la langue anglaise et des autres branches de l'enseignement. Il avait fait ses études au collège de la mission de l'église libre.

Il avait une imagination poétique et bien réglée, si bien qu'étant encore étudiant, il avait obtenu l'approbation de ses amis et de ses supérieurs pour ses excellents poèmes tamils. Plusieurs d'entre eux sont même considérés comme des modèles de style.

Dès son jeune âge, il montrait beaucoup d'intérêt pour la religion, et les plus nobles facultés de son génie poétique étaient souvent employées à chanter les louanges du Grand Dieu, le Mahadeva. Ses vers étaient bien accueillis de ses compatriotes, qui lui décer-

nèrent le titre de *Arootpa moorti*. C'était aussi un maître dans l'art musical.

Le grand désir qu'il avait de savoir ce que contenaient les religions des autres nations lui fit faire le voyage de Burmah. Il y vécut avec son beau-père, qui y était venu pour son négoce. Il y apprit des prêtres bouddhistes les doctrines de leur célèbre maître, et y resta pendant une année environ.

A son retour de Burmah, il alla voir le temple de Nagoor Masthan dans le Nagapatam et s'instruisit dans la foi musulmane sous la direction des fakirs instruits et renommés de cet endroit. Ses voyages lui prirent trois ans. Le résultat de ses recherches fut qu'aucune de ces trois religions, le Bouddhisme, le Christianisme et le Mahométisme ne pouvait le satisfaire. Il trouva, à son grand désappointement, qu'aucune d'elles n'avait la véritable connaissance et la méthode complète d'entrer en communication avec l'Infini.

C'est alors qu'il revint dans son pays, obtint sans difficulté un emploi du gouvernement, et s'appliqua de toutes ses forces à étudier les Shastras Hindous. Ses travaux ne furent pas stériles, car il devint un maître dans la connaissance des Védas, Darshanas, etc. Ces études lui prirent sept ans et il venait de finir sa 29e année.

Mais bien qu'il eût étudié tous les livres sacrés des Aryas, il était loin de connaître la véritable Brahmagiyana. Il avait appris à être pieux et religieux, bon et charitable pour tous. Mais, malgré sa piété et sa dévotion, son esprit n'était pas à l'aise. Il avait vivement désiré la communion directe et face à face avec l'esprit divin, et il n'y avait pas encore réussi.

Il était dans sa 27e année quand il ressentit plus vivement que jamais le désir de posséder la Brahmagiyana. C'est alors qu'il eut une vision dans laquelle l'Esprit Infini lui parla ainsi : « Sache, ô Sabhapati, que moi, l'Esprit Infini, je suis dans tout ce qui est créé et que tout ce qui est créé est en moi. Tu n'es pas séparé de moi et il n'y a pas d'âme en dehors de moi. Je me révèlerai distinctement à toi, parce que je te vois saint et sincère. Je t'accepte comme disciple et t'ordonne de te lever et d'aller à Agustya Ashrum, où tu me trouveras sous la forme de Rishis et de Yogis ». L'Esprit ayant cessé de parler, il se leva de son lit, et, se trouvant rempli de sainte et divine extase, il oublia tout ; il était devenu absolument inconscient. Dans une nuit profonde, car il était une heure du matin quand il eut sa vision divine, il quitta sa maison et voyagea toute la nuit à la recherche du Temple de Mahadeva. Ce temple est situé à sept milles au sud de Madras. Aussitôt arrivé, il s'assit devant la statue du Mahadeva et resta ainsi pendant trois jours et trois nuits, plongé dans une profonde méditation. Le troisième jour, il eut la vision du Mahadeva, qui lui dit : « Considère que le Lingam n'est rien de plus que mon cercle spirituel, infini, universel ou Brahmasaroupa lui-même. Celui qui pense ainsi reçoit Brahmagiyana. Va donc,

mon fils, à Agustya Ashrum et emporte mes bénédictions avec toi ».

Cette vision ne fit que le confirmer dans sa détermination d'aller aux monts Nilghirry, où se trouve l'Agustya Ashrum.

Il cherchait dans les forêts qu'il traversait les retraites des Rishis. Un jour qu'il était assis sous un arbre, épuisé et désappointé de l'inutilité de ses recherches pendant tant de jours, il eut une vision. Il lui fut dit qu'à trois milles de la place où il était assis il y avait un yogi, auprès de qui il devait se rendre et dont il devait devenir le disciple. Il se leva, réconforté, et continua son chemin. Il atteignit le but. C'était une caverne longue d'un demi mille et creusée dans le roc. A l'entrée il vit un homme qu'il sut plus tard être le premier disciple du Yogi. En priant ce personnage de l'introduire près du Gourou, celui-ci lui dit : « Es-tu la personne qui a eu la vision du Mahadeva, dans le temple de Vedshrani, car mon gourou m'a dit dernièrement qu'une telle personne devait venir à nous ? » Notre auteur répondit que c'était bien lui. Il se prosterna devant le Yogi, qui avait environ 200 ans, et dont la figure était douce et illuminée d'un éclat divin. Celui-ci bénit notre auteur et lui dit : « J'ai su, dans mon Samadhi, que le Mahadeva t'avait ordonné de venir jusqu'à moi et d'apprendre la Brahmagiyana. Je t'accepte comme disciple et désormais je t'appellerai Alaitat Koonda Moorti.

Les premières instructions du gourou consistèrent en certaines formules secrètes et qui devaient lui servir à se garder contre l'attaque des bêtes en cas de danger, ce à quoi ils étaient trop souvent exposés.

En très peu de temps, il devint Brahmagiyani, put pratiquer le Samadhi, et rester plusieurs jours sans nourriture et goûter l'état complet d'absorption.

Au bout de neuf ans, il songea à quitter son gourou pour faire un pèlerinage aux Ashrums des Rishis de l'Inde. Le gourou lui donna sa bénédiction en lui disant : « Va, mon fils, et essaie de faire du bien dans le monde en révélant les vérités que je t'ai enseignées. Agis avec libéralité en communiquant les vérités qui devraient profiter aux hommes. Prends seulement garde que ta vanité ou les instances du monde ne t'entraînent à accomplir des miracles et à montrer des merveilles aux profanes ».

LE PAS DÉCISIF

La biographie du Yogi Sabhapaty Swami, nous a suggéré les réflexions qui suivent et dont l'exposé nous a paru avoir quelque intérêt pour les théosophistes.

Ce qui nous a plus particulièrement frappé dans cette biographie, c'est le procédé employé par l'Esprit Infini pour amener Sabhapaty définitivement à lui, c'est-à-dire pour lui faire faire le pas décisif.

Ce procédé renferme en lui-même un grand enseignement, dont nous devons tous profiter, en même temps qu'une consolation et un encouragement pour les pauvres mortels, qui ne sont point encore arrivés au degré de spiritualité atteint par notre Yogi avant son départ pour le temple de Mahadeva.

La théosophie nous enseigne que notre principal devoir est de faire tout ce qui dépend de nous pour épurer notre quaternaire inférieur, de manière à le rendre assez poreux pour que notre Ego supérieur puisse, comme l'eau ferait d'une éponge, le pénétrer le plus possible. Le but de cette espèce d'imbibition, si on peut parler ainsi, est de faire que le divin domine en nous, afin que nous puissions atteindre le but de nos incarnations successives, but auquel nous devons tendre par tous les efforts dont nous sommes capables.

Les moyens d'arriver à ce grand résultat sont multiples, et comme ils sont à la portée de tous, chacun doit pouvoir les trouver, s'il se donne la peine de les chercher.

Nous avons en nous un conseiller intime toujours prêt à nous répondre quand nous l'interrogeons, toujours disposé à nous avertir quand nous manquons à notre devoir : c'est notre conscience, qui représente actuellement, dans le plus profond de notre être, les premiers sons de la voix du parleur silencieux.

Lorsque, par suite d'une longue obéissance à cette voix, nous sommes arrivés à maîtriser notre nature inférieure, c'est-à-dire à dominer nos passions, et par cela même à sublimer nos aspirations. à ce moment de notre évolution, le divin qui est en nous cherche à agir en maître. Profitant des conditions favorables que l'être a développées en lui-même, l'Ego supérieur, n'étant plus entravé par la matérialité et les bas instincts du quaternaire inférieur, cherche à précipiter, par un acte décisif, le passage de l'âme humaine par la fameuse porte d'or, au-delà de laquelle est l'union avec l'Esprit Infini ou Parabrahm.

La vie du vénérable Sabhapaty Swami est, il nous semble, une excellente preuve à donner à l'appui des considérations qui précèdent. Il est certain que, par l'existence qu'il avait déjà menée depuis sa naissance dans cette incarnation, il avait beaucoup accru sa spiritualité. Il avait une intelligence supérieure et un amour immense pour tout ce qui était pur et élevé. Il était poète et musicien, et il avait pour tout ce qui touchait à la religion et à la philosophie un culte particulier. S'il avait continué de vivre au milieu du monde, et surtout au milieu des siens, il eût été certainement un modèle sous tous les rapports. Mais nous pouvons supposer que ce temps eût été perdu pour lui. Il avait mieux à faire, surtout en

ce monde. Le degré d'évolution auquel il était arrivé exigeait qu'il se développât dans une voie menant plus directement à la sagesse. Son Ego supérieur, devenu puissant en lui, provoqua la vision rapportée dans sa biographie et l'inconscience qui la suivit. C'est dans cet état d'inconscience qu'il lui donna la force d'abandonner tout ce qui lui était cher et de se rendre, dans les conditions qui ont été rapportées, au temple du Mahadeva, où il passa trois jours et trois nuits en méditation.

Nous avons dit, au début de ces réflexions, que l'étude de la vie de ce Yogi était pour nous pleine d'intérêt autant que d'encouragement. Cela ne signifie pas que nous puissions parvenir aussi rapidement au degré de spiritualité où il semble qu'il soit arrivé tout d'un coup. Ses vies antérieures, que nous ignorons, l'avaient certainement déjà préparé, et ce n'est que lorsqu'il fut un homme fait qu'il trouva sa véritable voie. Nous tous qui vivons au milieu du monde et qui avons déjà plus ou moins passé une partie de notre existence parmi des êtres qui nous sont chers, ne croyons point que cet entourage soit pour nous un obstacle au développement de notre spiritualité. Les nombreux devoirs qui nous incombent dans ce milieu si agité, les fréquentes occasions que nous avons d'y entrer en contact avec ce qui fait vibrer nos sentiments et nos sensations, sont autant de moyens de pratiquer l'abnégation d'une part, et d'autre part de savoir à quel degré nous sommes arrivés dans l'extirpation des vices qui nous retiennent dans la matière.

En modifiant notre conduite, en ce qu'elle peut avoir de défectueux, en modifiant surtout nos pensées, qui ont tant de penchant à vagabonder, nous améliorerons peu à peu notre nature. Evidemment cela est plus facile à conseiller qu'à pratiquer, et tous les théosophistes qui ont essayé, comme c'était leur devoir, de cheminer dans le sentier en cherchant à s'améliorer sous tous les aspects, ceux-là seuls ont vu combien d'abord ils avaient à faire pour spiritualiser leur nature, et combien surtout il était difficile d'apporter en eux des modifications sérieuses dans un temps relativement court.

Il n'en est cependant pas un seul qui, après un essai quelconque, n'ait obtenu un résultat appréciable. Ainsi, par exemple, l'habitude de veiller sur ses pensées, opération qui constitue un des moyens les plus pratiques pour asservir l'intelligence à la vérité, cette habitude, disons-nous, se prend encore assez vite, et ce qui exige d'abord des efforts répétés finit par se faire naturellement. Chacun de nous sait de quelle importance est l'habitude en ce qui concerne nos mauvais penchants. Le mal, qui tire sa force primitive de nos tendances naturelles, s'entretient et s'affermit par la répétition des actes qui en sont l'expression. Or cette force qui nous maintient dans le mal est exactement la même que celle qui nous maintient dans la bonne voie et même nous y fait progresser, si nous savons l'entretenir. Il nous faut d'abord dépenser plus d'éner-

gie au début. Une volonté forte et constante est indispensable, mais une fois que le pli est pris, et il se prend assez facilement, les efforts qui suivent peuvent être moins grands.

Il semble qu'il en est dans le plan mental comme dans le plan physique. Pour mettre en mouvement un chariot au repos, il faut déployer une force égale à son poids, mais une fois qu'il est en marche, pour entretenir le mouvement, il n'est plus nécessaire de faire autant d'efforts ; et cela est si vrai que si nous voulons arrêter notre chariot, il ne suffira pas de cesser l'effort qui continue de le faire avancer, il faudra lutter contre la vitesse acquise. L'analogie, cette clef magique qui nous permet de soupçonner tant de mystères, nous vient encore en aide dans cette modeste étude.

Lorsque la Théosophie vient brusquement frapper notre esprit de ses lumineux enseignements, et cela au milieu de nos habitudes et d'un genre de vie nés tous deux de conceptions si différentes du point de vue théosophique ; lorsqu'elle vient nous faire voir que nous ne savions rien de la réalité des choses et nous apprendre au contraire le but de la vie et sa raison d'être, à ce moment notre esprit s'arrête interdit. Il ne sait plus, pendant un moment, ce qu'il doit penser, et si, maître de lui-même, il prend son parti de changer de voie, c'est un effort immense qu'il lui faut faire. Il doit d'abord arrêter le chariot de ses mauvaises habitudes, et comme la vitesse acquise est ici remplacée par la profondeur des racines du mal, il est facile de comprendre que la force à opposer à cette inertie doit être considérable. Heureusement qu'en perdant nos mauvaises habitudes, nous pouvons en contracter de meilleures, de cette façon le même effort sert à deux fins.

La grande qualité exigée et indispensable à celui qui veut cheminer dans le sentier, c'est la persévérance. Le succès final dépend absolument de la continuité des efforts, quels qu'ils soient. C'est à cette qualité suprême que nous devons attacher toutes les forces de notre volonté ; car c'est bien là le plus difficile.

Nous sommes tous capables d'un effort considérable dans le début de toute entreprise nouvelle. L'enthousiasme dont nous sommes animés, le désir d'arriver rapidement au résultat envié, tout cela nous donne une force vive qui peut nous faire accomplir de grandes choses. Mais si le résultat de nos premiers efforts se fait attendre, si nous ne constatons que des résultats infimes et seulement en rapport avec notre développement moral, si aucun pouvoir psychique ne vient récompenser ces premiers efforts, nous tombons dans le découragement et le doute entre dans notre cœur. La foi qui nous avait transportés tout d'abord et avait fait toute notre force, en nous abandonnant, nous enlève l'enthousiasme, ce feu de paille si ardent mais de si courte durée, et le doute qui le remplace nous paralyse plus ou moins longtemps.

Combien d'esprits sont venus à la Théosophie, attirés par ce besoin d'idéal qui est en chacun de nous et nous fournit la meilleure

preuve de la réalité de notre nature supérieure? Combien d'entre eux sont-ils restés fidèles à cet idéal qu'ils avaient entrevu? Que ceux qui ont abandonné la Théosophie, comme on abandonne un genre de distraction qui a cessé de plaire, se demandent s'ils ont fait tout ce qu'il fallait pour en recueillir les bienfaits, s'ils ont persévéré en un mot dans ces efforts des premiers jours. Car il faut chercher le principal motif de ces défaillances dans le défaut de persévérance anéantie peut-être par une ardeur première trop grande, ardeur mal calculée et qui s'est dépensée tout d'un coup.

L'enthousiasme est certainement une belle chose; car c'est lui qui, produit par le feu sacré qui brûle en nous, nous permet d'accomplir de véritables tours de force, mais combien il est difficile de le faire durer, surtout après nos débuts dans le sentier.

Le voyageur qui a une longue route à faire, se garde bien de se mettre à courir tout d'abord. Il prend une allure égale et paisible qu'il pourra soutenir jusqu'au bout. Cheminons de même dans le sentier de la sagesse; ne cherchons pas à aller trop vite dans le début; étudions la route, c'est-à-dire étudions-nous nous-mêmes, apprenons à nous connaître à fond, à déterminer nos défauts et nos vices. Une fois que nous saurons au juste quel chemin nous devons parcourir tout d'abord, allons-y franchement et tranquillement, sans nous décourager des pierres rencontrées et des chutes qu'elles auront occasionnées. Continuons ainsi tout le temps et nous finirons bien par atteindre l'hôtellerie sainte où nous ferons une sérieuse connaissance avec notre Ego supérieur. A partir de ce moment, la glace sera rompue entre Lui et nous; désormais il nous soutiendra et nous guidera dans le reste du voyage. Quand le moment sera venu, il nous tendra la main et l'union sera faite. Il nous aura, comme à Sabhapaty Swami, fait franchir la fameuse porte d'or.

Paul Gillard.

L'OCCULTISME ET LES ARTS OCCULTES

« Souvent j'avais ouï dire, mais jamais jusqu'ici je n'avais cru,
Que par de puissants charmes magiques, il est des gens qui puissent
A leurs tortueux projets plier les lois de la Nature. »

MILTON.

Plusieurs lettres sur le dernier article témoignent de la forte impression produite sur quelques esprits par « l'Occultisme Pratique » et contribuent à corroborer deux conclusions logiques, si elles ne vont pas jusqu'à les prouver.

(*a*) Il y a plus d'hommes instruits et de penseurs croyant à l'existence de l'Occultisme et de la Magie (les deux diffèrent immensément) que ne le soupçonne le matérialiste moderne ; et

(*b*) La plupart d'entre eux (et bien des Théosophes avec eux) n'ont aucune idée définie de la nature de l'Occultisme, et le confondent avec les Sciences Occultes en général, y compris la « Magie Noire ».

Les idées qu'ils se font des pouvoirs que l'Occultisme confère à l'homme, et des moyens employés pour les acquérir, sont aussi variées que fantaisistes.

Quelques-uns s'imaginent qu'un Maître dans l'art, pour nous montrer le chemin, est tout ce dont on a besoin pour devenir un Zanoni. D'autres, qu'il suffit de traverser le canal de Suez et d'aller dans l'Inde pour s'épanouir en un Roger Bacon ou même en un comte Saint-Germain. Beaucoup ont choisi pour idéal Margrave et sa jeunesse toujours renaissante, sans se soucier de l'âme qui en est le prix. D'autres encore, et ce n'est pas le plus petit nombre, prennent pour de l'occultisme des manifestations semblables à celles de la « Sorcière d'Endor ». A travers la terre entr'ouverte, des sombres bords du Styx ils ordonnent aux maigres fantômes de marcher à la lumière, et sur la foi de pareils actes, demandent qu'on les regarde comme des Adeptes accomplis. La « Magie cérémonielle », d'après les règles qu'Eliphas Lévi a établies en se moquant de ses lecteurs, serait un *alter ego* de la philosophie des Arhats de l'ancien temps. En un mot, le prisme à travers lequel apparaît l'Occultisme à ceux qui ignorent la philosophie est aussi multicolore et aussi varié qu'il plaît à la fantaisie humaine de le faire.

Ces candidats à la Sagesse et à la Puissance pourront-ils entendre, sans trop d'indignation, une vérité sans détours? Il est non seulement utile, mais il est maintenant nécessaire, de désabuser, avant qu'il ne soit trop tard, la plupart d'entre eux. Cette vérité peut se dire en quelques mots. Parmi les centaines de fervents qui, dans l'Ouest, se donnent le nom d' « Occultistes », il n'y en a pas six qui possèdent, même approximativement, une idée correcte de la Science qu'ils cherchent à acquérir. A part quelques rares exceptions, tous marchent, à grands pas, vers la sorcellerie. Avant de protester contre cette affirmation, qu'ils remettent un peu d'ordre dans le chaos qui règne en eux. Qu'ils étudient, d'abord, les relations qu'ont entre elles les Sciences Occultes et l'Occultisme et la différence qui les sépare ; puis, s'ils pensent encore avoir raison, qu'ils s'abandonnent à leur colère. En attendant, qu'ils se souviennent que l'Occultisme diffère de la Magie et des autres Sciences secrètes, comme le glorieux soleil diffère du feu follet, comme l'esprit immortel de l'homme diffère de l'argile mortelle qui est le corps humain.

Dans notre Ouest, si parfaitement civilisé, où les langages mo-

dernes se sont formés et les mots ont été frappés, pour ainsi dire, en pleine activité des idées et des pensées, — remarque commune à toutes les langues, — plus ces dernières se sont matérialisées dans la glaciale atmosphère de l'égoïsme Occidental et de son incessante chasse après les biens de ce monde, moins s'est fait sentir le besoin de créer des termes nouveaux pour exprimer ce que l'on regardait tacitement comme une superstition absolue et vieillie. De tels mots ne pouvaient répondre qu'aux idées qu'un esprit cultivé n'était guère supposé entretenir en lui : la Magie, comme synonyme de tour de passe-passe ; la sorcellerie, comme équivalent d'ignorance crasse ; et l'Occultisme, comme reste fâcheux de cerveaux malades d'alchimistes du Moyen-âge, de quelque Jacob Boëhme ou quelque Saint-Martin. Voilà les expressions que l'on croit plus que suffisantes pour expliquer le champ entier de ces tours d'escamotages. Ce sont des termes de mépris et on les emploie généralement en parlant des impuretés et résidus des âges sombres et des siècles de paganisme qui les ont précédés. C'est pourquoi nous n'avons pas de termes pour définir les différences de ces pouvoirs anormaux et en donner les nuances avec la précision qu'on trouve dans les langues Orientales, dans le Sanscrit surtout, pas plus que nous n'en n'avons pour les Sciences qui conduisent à leur acquisition. Quelle idée les mots « miracle » et « enchantement » (mots dont la signification est identique, en somme, puisque d'après les autorités acceptées, l'un et l'autre signifient la production de choses extraordinaires par l'*infraction aux lois de la Nature* (!)), quelle idée ces mots expriment-ils dans l'esprit de ceux qui les entendent où les prononcent ? Un Chrétien, tout en croyant fermement aux miracles parce qu'on les dit avoir été produits par Dieu par l'entremise de Moïse, traitera avec dédain les enchantements des magiciens de Pharaon ou les attribuera aux démons, — malgré la présence, dans les deux cas, de la soi-disant infraction aux lois de la Nature. Les démons, ce sont eux que nos pieux ennemis associent à l'occultisme, tandis que leurs impies ennemis, les infidèles, se rient de Moïse, des Magiciens et des Occultistes, et rougiraient de donner une pensée sérieuse à de pareilles superstitions. Et tout ceci, parce qu'il n'existe pas de termes pour marquer les différences, pas de mots pour tirer une ligne de démarcation entre le sublime, le vrai, l'absurde et le ridicule, ni pour en exprimer les lumières et les ombres. L'absurde et le ridicule, ce sont les interprétations théologiques qui enseignent l'infraction aux lois de la Nature, par l'homme, Dieu, ou le diable ; le sublime et le vrai, ce sont les « miracles » scientifiques et les « enchantements » de Moïse et des Magiciens, lesquels sont en harmonie avec les lois naturelles, car les uns et les autres ont été tirés de la Sagesse des Sanctuaires (qui étaient les « Sociétés scientifiques » d'alors) et du vrai Occultisme. Ce dernier mot est susceptible de nous dérouter, car il est

traduit d'un mot composé *Gupta-Vidya*, qui signifie la « connaissance secrète ». La connaissance de quoi ? Aidons-nous, si vous le voulez, de quelques termes sanscrits. Dans la multitude de noms qui indiquent les différentes sortes de Connaissances et de Sciences ésotériques, il en est quatre que l'on trouve même dans les Puranas exotériques : ce sont (1) *Yajna Vidya*, la connaissance des pouvoirs occultes éveillés dans la Nature par l'accomplissement de certaines cérémonies religieuses et de certains rites ; (2) *Maha Vidya*, la grande Connaissance, la magie des Cabalistes et du culte de la Tantrika, — souvent une sorcellerie de la pire sorte ; (3) *Guhya Vidya*, la connaissance des pouvoirs mystiques qui résident dans le Son (Ether), et par là, dans les *Mantras* (prières chantées ou incantations dont les effets dépendent du rythme et de la mélodie employés), en d'autres mots, opération magique basée sur la connaissance des forces de la Nature et de leurs corrélations ; (4) *Atma Vidya*, terme que les Orientalistes traduisent simplement par la connaissance de l'âme, la vraie Sagesse, mais dont la signification est en réalité beaucoup plus étendue.

Ce dernier genre d'Occultisme est le seul que devrait rechercher tout Théosophe admirateur de *Light on the Path* (2), s'il a le désir d'atteindre à la Sagesse et à l'oubli de soi. Tous les autres ne sont que des branches des Sciences Occultes, c'est-à-dire des arts basés sur la connaissance de l'essence ultime de toute chose dans les règnes de la Nature, — minéraux, plantes et animaux, — et qui, par suite, appartiennent au domaine matériel, quelque invisible que puisse être cette essence et quoiqu'elle ait jusqu'ici échappé aux investigations de la Science. L'alchimie, l'astrologie, la physiologie occulte, la chiromancie existent dans la nature et les sciences exactes (ainsi nommées, sans doute, dans ce siècle de philosophie paradoxale parce qu'elles se montrent sans cesse le contraire de

(1) « La *Yajna*, disent les Brahmanes, a existé de toute éternité, car elle émane du Suprême, en qui elle demeurait dormante et sans commencement. C'est la clef de la Traividya, cette Science trois fois sacrée, contenue dans les versets du *Rig* et enseignée dans les *Yajus* ou mystères des sacrifices. La *Yajna* est et sera toujours à l'état de chose invisible ; on peut la comparer au pouvoir latent de l'électricité dans une machine électrique ; pour la transformer en une force évidente, il ne faut que l'opération d'un appareil convenable. On suppose que la *Yajna* s'étend du *Ahavaniya*, ou feu du sacrifice, jusqu'aux cieux, formant un pont ou une échelle au moyen de laquelle le sacrificateur peut communiquer avec le monde des Dieux et des Esprits et monter, même pendant la vie, jusqu'à leurs demeures ». — *Aitareja Brahmana*, par Martin Hauge.

Cette *Yajna* est encore l'une des formes de l'*Akasha* ; et le mot qui l'appelle à l'existence, et que le prêtre initié prononce mentalement, est le Mot perdu auquel la puissance de la volonté donne l'impulsion.

Isis Unveiled, Vol. I. Intr. Voir *Aitareya Brahmana*.

(2) « La Lumière sur le Sentier ».

l'exactitude), ces sciences, dis-je, ont déjà découvert bien des secrets de ces Arts Occultes. La clairvoyance, que « l'œil de Shiva » symbolise dans l'Inde », que le Japon appelle « la Vision infinie », n'est pas l'hypnotisme, ce fils illégitime du mesmérisme, et ne s'acquiert pas non plus par de semblables arts! Tous ces arts peuvent être acquis et l'on en peut obtenir des résultats bons, mauvais, ou indifférents; Atma Vidya cependant les considère comme de peu de valeur. Elle les contient tous et s'en sert même à l'occasion, mais elle ne le fait qu'après les avoir lavés de leurs impuretés et dans un but utile, en prenant bien garde de détruire en eux, auparavant, tout élément, tout motif égoïstes. Expliquons-nous :

Qui que ce soit, homme ou femme, peut se mettre à étudier l'un quelconque, ou même la totalité des « Arts Occultes », sans grande préparation préalable, voire même sans adopter un mode d'existence trop sévère. On pourrait au besoin se passer d'un haut idéal dans la moralité. Mais dans ce dernier cas, sans aucun doute, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, l'étudiant aboutirait à une très décente sorte de sorcier et se jetterait tête baissée dans la Magie noire. Qu'importe, d'ailleurs. Les Voodous et les Dugpas mangent, boivent et se réjouissent sur les hécatombes de victimes de leur art infernal. Ainsi font les aimables gentlemen « vivisectionnistes » et les hypnotiseurs diplômés des facultés de médecine ; la seule différence entre les deux classes, c'est que les Voodous et les Dugpas sont des sorciers conscients, tandis que la bande des hypnotiseurs est inconsciente. Puisque les uns et les autres recueillent les fruits de leur labeur et de leurs exploits dans l'art noir, les praticiens occidentaux devraient, avec la punition et la réputation, avoir aussi les profits et les joies qui en découlent. Car, nous le répétons, l'hypnotisme et la vivisection, telles qu'on les pratique dans les écoles, sont de la sorcellerie pure et simple, moins la connaissance dont jouissent les Voodous et les Dugpas et qu'aucun hypnotiseur ne pourrait acquérir même en cinquante ans de pénibles études et d'observations expérimentales. Que ceux donc qui veulent patauger dans la magie, — qu'ils en comprennent ou non la nature, — et qui, trouvant trop dures les règles imposées aux étudiants, mettent de côté Atma Vidya, l'Occultisme, se passent de la Sagesse Secrète. Qu'ils deviennent magiciens par quelque moyen que ce soit, dussent-ils être Voodous et Dugpas durant dix incarnations.

(*A suivre*). **H. P. Blavatsky.**

L'HOMME

Ce que l'homme comprend le moins c'est lui-même ; en notre siècle où les humains d'Occident sont si fiers de leur civilisation et des progrès de leur savoir, la connaissance de la nature humaine n'a pas fait de grands pas. On en est resté à quelques idées vagues et contradictoires qu'on est incapable de symboliser au moyen de phénomènes du plan physique, correspondants par analogie. Le symbolisme par correspondance analogique est cependant le seul mode de compréhension qui soit à notre disposition.

Aussi longtemps que, d'une chose, on ne connaît que des mots n'ayant point pour correspondants des faits de perception, on ne comprend pas cette chose.

Pour connaître l'homme, bien ou mal, il faut établir un symbolisme analogique de la nature humaine.

Essayons donc.

Un homme est un être consistant en un moi, centre d'une substance qui est son individualité, laquelle substance, d'abord amorphe à son entrée dans la vie, s'organise graduellement par zones en allant de la périphérie au centre. La zone la plus extérieure est la première à s'organiser, à se granuler pour parler comme l'anatomie, et ses granulations sont ce qu'on appelle les perceptions, produits des conditions fournies par le monde ambiant et par l'individualité, résultats des rapports de ces deux choses.

Du moi sort ce que nous appelons conscience et qui peut être comparé à une lumière éclairant le contenu de l'individualité.

Ce contenu est formé graduellement par plusieurs couches de phénomènes avançant de la périphérie au centre.

Si nous admettons ce centre comme un point mathématique, nous admettons nécessairement que plus les couches d'organisation sont rapprochées de lui, plus leur rayon est court et que, pour une même épaisseur que les couches externes, elles contiennent de moins en moins de phénomènes ou faits en admettant pour ceux-ci un volume égal. Au centre même tous les phénomènes sont réduits à un seul, la conscience ne peut éclairer que le moi, si elle l'éclaire.

Les phénomènes organiques de l'individualité, ce qu'on appelle des faits de conscience, sont les produits de conditions déterminantes qui se trouvent et dans l'ambiance et dans l'individualité. Quand une couche de l'individualité est organisée, est occupée par des faits de conscience, elle devient à son tour ambiance pour la partie encore non organisée de l'individualité et sert à y faire ap-

paraître de nouveaux faits de conscience, de nouveaux phénomènes organiques qui doivent être et qui sont différents de ceux contenus dans la première couche, leurs conditions déterminantes n'étant plus les mêmes que celles qui ont fait apparaître la première couche.

La couche la plus extérieure de l'individualité est occupée par les perceptions que contribue à produire l'ambiance extérieure, celle qui est en dehors de l'individualité, ce qui forme le non-moi des philosophes allemands, et ce que nous proposons de nommer l'en dehors du domaine du moi.

Les philosophes allemands, en effet, se contentant d'une vue intuitive de l'homme ont appelé moi ce que nous nommons moi et individualité, le centre et le cercle qui s'étend autour de lui. Dans un cercle le centre est un point qui n'est pas l'équivalent de tous les autres points contenus dans la surface du cercle ; celui-ci est ce que nous nommons l'individualité et le centre ce que nous nommons le moi. L'individualité se trouve être ainsi le domaine du moi, ce en quoi se déploie la conscience qui émane de lui ou qui lui est attachée ; l'en dehors du domaine du moi est ce en quoi la conscience du moi ne pénètre pas.

De l'ambiance nous ne connaissons que les phénomènes qu'elle concourt à établir dans notre individualité, mais nous ne la connaissons pas elle-même ; tout ce que nous en savons c'est qu'elle contient des conditions qui, avec celles contenues dans notre individualité, donnent lieu à la production des faits dont nous avons conscience.

La couche des perceptions mise à part, toutes les autres sont garnies de phénomènes dont les conditions déterminantes se trouvent dans l'individualité, et les phénomènes de ce genre sont ce que, dans le langage courant, nous appelons des faits d'imagination.

La couche imaginaire, divisible en plusieurs zones, va de la couche des perceptions au moi ; ce que nous appelons jugement, raisonnement, raison sont des bandes de la couche imaginaire.

Il y a deux modes d'organisation des différentes zones d'individualité que nous pouvons considérer avec plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans les philosophies européennes.

L'individualité s'organise soit par les forces vitales contenues en elle, soit par des ferments venus d'individualités pareilles à elle.

Le développement organique de l'individualité peut se faire par expérience personnelle ou se faire par enseignement.

C'est là un point sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention des Européens.

Un être serait d'autant plus lui-même, d'autant plus original, personnel, que le développement organique de son individualité partirait du contact de la zone externe de cette individualité avec

l'ambiance et se propagerait ensuite de zone en zone sans autre influence que les conditions d'organisation contenues et dans les couches organisées et dans la partie encore amorphe de l'individualité.

C'est là un être idéal dont les échantillons sont peut-être clairsemés sur la terre.

Les individualités développées ont la faculté de communiquer leurs phénomènes organiques, leurs faits de conscience aux autres individualités, de façon à pouvoir ensemencer des zones encore amorphes chez les autres et y faire apparaître des faits de conscience plus tôt qu'ils n'y auraient apparu si l'individualité ensemencée avait été laissée aux seules conditions de développement contenues en elle.

Les Européens sont de grands ensemenceurs d'individualités et n'ont même guère soupçonné que l'homme fût organisable par un autre mode.

Ce qu'on estime chez nous par dessus tout c'est la plasticité de la substance individuelle; c'est sa facilité à recevoir l'empreinte des faits de conscience apparus dans les individualités antérieurement garnies. Le savoir communiqué par l'enseignement n'est pas un savoir vivant; il est au savoir personnel ce que des plantes peintes ou sculptées sont à des plantes réelles. C'est de faits de conscience morts que nous encombrons les individualités et par-ci par là poussent quelques faits de conscience vivants qui s'arrangent comme ils peuvent et parfois d'étrange façon au milieu des autres.

Le savoir européen est si peu vivant que si nos bibliothèques disparaissaient et si ceux dont l'individualité contient les formes de notre savoir n'écrivaient pas de livres, en quelques générations les peuples d'Europe retomberaient dans la barbarie; leur civilisation s'évanouirait comme une floraison d'avril abattue par la gelée de quelques nuits.

Ce que nous appelons science c'est l'amoncellement dans l'individualité de beaucoup de faits de conscience non vivants, non organiques; l'intelligence européenne contient plus de cailloux que de plantes.

Ce n'est pas dans cette voie-là que l'humanité réelle peut se développer. Les générations passées l'ont suivie et leur savoir a disparu.

Dans l'œuvre de Strada, le stupéfiant philosophe de notre siècle, on apprend qu'en France c'est Rabelais, précurseur et inspirateur de Bacon, et Descartes, père de la philosophie européenne moderne qui, les premiers, ont perçu intuitivement la fausse voie de développement dans laquelle s'est engagée l'humanité d'Europe et au bout de laquelle l'attendrait la culbute faite par les humanités antérieures.

Rabelais a préconisé l'expérience comme source de tout savoir,

la perception comme point de départ de toute connaissance et Descartes, plus révolutionnaire qu'il ne s'en doutait peut-être, a proclamé la nécessité du développement personnel en disant qu'il fallait tout soumettre à l'examen de sa raison.

Pour être un homme parfait, il faudrait pouvoir organiser par ses seules forces tout le champ de son individualité, tout le domaine de son moi. C'est encore ce que pensait, sans le savoir, Jean-Jacques Rousseau, sans le savoir ou sans pouvoir l'exprimer nettement, quand il conseillait aux hommes de revenir à l'état de nature.

Les forces nécessaires au développement original existent dans chaque individu et se manifestent spontanément dans ce qu'on nomme l'esprit de contradiction.

D'ordinaire contre toute idée qu'on nous communique et dont nous n'avons encore aucune connaissance, quelque chose se soulève en nous qui nous porte à la nier. Cela vient des conditions présentes en nous pour la production à l'état vivant de l'idée qu'on nous communique en effigie.

C'est là un phénomène psychologique qui joue un trop grand rôle dans la vie de l'humanité pour que nous puissions passer à côté de lui sans y arrêter notre attention.

Si l'humanité se développait normalement, par le jeu des forces contenues en elle, par l'activité des conditions déterminantes de phénomènes qui sont le fonds de sa nature, elle suivrait une voie autre que celle qu'elle a prise. Les humanités antérieures à nous n'ont disparu avec leur savoir et leurs civilisations que parce qu'elles suivaient une voie qui allait à l'encontre du jeu des forces contenues en elles. Si leur développement avait été conforme aux lois naturelles, il se serait continué et leur savoir, au lieu de disparaître, serait allé grandissant à chaque génération.

Strada, étonnant de science et de prescience, dit qu'il est des époques où les humanités peuvent et doivent aiguiller dans une autre direction si elles ne veulent arriver au même résultat que leurs devancières, disparaître comme elles, pour donner raison au fait d'*eterno ricorso* constaté par Vico et qu'on a pris pour une loi de la nature.

L'*eterno ricorso* est bien la manifestation d'une loi en vertu de laquelle la nature détruit ce qui ne suit pas la voie de son développement normal.

Sur terre l'humanité n'existe encore que par quelques rares individualités normalement développées ; ces êtres-là, les Aînés de la race, sont les seuls qui méritent véritablement le nom d'hommes. Les masses, à qui nous attribuons ce nom, ne sont que de l'humanité potentielle, mais pas encore de l'humanité réalisée. D'hommes ils n'ont que l'apparence, mais le dedans est inorganique comme celui d'une statue, au point de vue humain. Entre les individualités humainement stériles que nous sommes et les individualités réelle-

ment organisées par les forces de la nature humaine, il doit y avoir une grande différence, une différence si fondamentale qu'eux et nous formons deux espèces d'êtres.

Et il n'y a pas besoin de recourir à de mystérieuses théories pour comprendre qu'il en soit ainsi ; l'examen des deux modes de développement possibles pour l'individualité humaine suffit à faire concevoir la formidable différence des résultats.

Les hommes normalement développés sont ceux qu'en Théosophie moderne nous appelons les Mahatmas. On voit par là qu'il n'y a rien que de naturel et de logique dans leur nature ; que les pouvoirs pour nous merveilleux qu'ils possèdent sont simplement les conséquences d'un savoir vivant avec lequel notre savoir mort ne peut rivaliser.

Nous pouvons aussi comprendre logiquement pourquoi ils ne communiquent pas leur savoir comme nous autres gens d'Europe entendons que tout savoir soit communiqué ; c'est simplement parce que cette communication ne servirait à rien quant au but qu'ils en ont vue. Quel but ? Celui d'aider leurs frères inférieurs, leurs frères dévoyés, — cette graine d'humanité que des courants de forces hostiles emmènent vers l'abîme où elle pourrira sans se développer, — à devenir des êtres pareils à eux.

Dès le début on nous l'a dit, un Mahatma n'est pas fait, il devient tel de lui-même. Et pour devenir tel il faut que l'homme mette en jeu les forces contenues dans sa nature, il faut qu'il développe sa propre individualité, qu'il la développe par son effort personnel, sans attendre aucun secours de qui que ce soit au monde, sans compter sur un sauveur qui viendra le tirer des mauvais pas.

L'idée artificielle d'un sauveur est si profondément imprimée dans la mentalité des hommes qu'elle reparaît toujours dans leurs conceptions, dans leurs aspirations. Cette idée est la borne qui leur indique la mauvaise voie. Ils ne peuvent se résoudre à penser qu'on se sauve humainement soi-même et qu'on ne peut être sauvé par personne autre.

Guymiot.

LE PANTHEISME

Il est peu de parties de la philosophie qui soient aussi peu connues et aussi mal comprises que celle qui concerne le Panthéisme.

Pour la majorité des hommes, être panthéiste c'est croire que « tout est Dieu », — en donnant à cette expression une signification qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir. Tout est Dieu, c'est évident,

car si tout n'était pas Dieu, celui-ci ne serait pas infini : ce raisonnement est invincible, même sous cet aspect grossier. Si un grain de sable est séparé de Dieu, si la force qui fait battre notre cœur ou dirige la course des mondes est distincte de la force de Dieu, si la conscience qui constitue l'instinct du plus petit insecte ou le génie du plus grand homme est en dehors de celle de Dieu, si les masses innombrables de créatures et de mondes visibles et invisibles forment un univers placé en face de Dieu, c'est que Dieu n'est pas infini. Il n'est pas de logique plus inflexible.

Mais si le syllogisme est simple, l'explication de l'existence du fini dans l'infini ne l'est pas autant. Et l'on rencontre tous les jours des gens sincères qui vous disent : *Votre raisonnement paraît juste, mais il ne l'est certainement pas. Comment voulez-vous, par exemple, qu'un caillou soit Dieu ?*

A ces personnes l'on peut répondre d'abord : Savez-vous ce qu'est un caillou ? Si vous n'en connaissez que ce que vous en disent vos yeux, la chimie ou le microscope, vous n'en savez rien. Si vous pouviez, — comme certains individus qui ont payé leur don par un colossal effort, — VOIR réellement cette pierre, vous n'auriez plus autant de mépris pour elle ; si vous étiez devenus capables d'en apercevoir les atomes, avec leurs incroyables mouvements, leurs reflets splendides, vous sauriez que ces atomes, qui constituent les corps les plus divers de la nature, sont identiques entre eux, que leur mode d'agrégation, seul, change les apparences de la matière et que celle-ci est, en réalité, une chose si merveilleuse qu'on ne peut la qualifier autrement que du nom de divine.

* * *

Mais, ajoutent alors les mêmes personnes, si le rocher est composé de substance divine, pourquoi ne pense-t-il pas, ne manifeste-t-il pas de hautes facultés ?

Parce que ces facultés ne sont en lui qu'à l'état latent, potentiel et que leur manifestation demande des appareils spéciaux. Voyez comme, dans la série animale, — sauf quelques rares exceptions qui, d'ailleurs, ont leur explication, — les facultés s'élèvent parallèlement à la complexité et à la perfection des organismes. Plus il y a de sens dans un corps, plus il y a d'organes d'action, plus l'être qui l'habite reçoit de sensations et exécute d'actes. Les hommes qui naîtront dans un milliard d'années seront très différents de ceux d'aujourd'hui ; leurs corps seront composés de tissus nerveux de l'espèce la plus raffinée, capables de servir d'instruments à des facultés mentales prodigieuses.

Il est, actuellement, des systèmes planétaires, des univers dans lesquels ont cours des évolutions vertigineuses comparées aux bas-fonds sur lesquels nous grouillons. Nul, si ce n'est l'ignorant, ne

peut dire que le Cosmos actuel est le premier et sera le dernier : les univers sont, devant l'Infini, comme des éphémères et les Sages de toutes les époques ont dit que les milliards d'années que dure le Cycle total d'un Univers ne sont qu'un clignement d'œil en face de l'Eternel. Nul ne peut dire que l'homme n'évolue pas et n'évoluera pas éternellement, et que, véritable asymptote, il ne s'approchera point sans cesse de l'Infini. Il y a, de l'intelligence humaine à celle du rocher, une différence infinitésimalement plus petite que celle qui sépare l'homme des entités radieuses que les Eglises ont appelées du nom vague d'Anges, d'Archanges, etc... Qui peut dire que l'essence qui habite le rocher ne possède pas un état de conscience bien caractérisé? Qui peut affirmer que cette essence, en passant par les divers règnes de la Nature, ne développera pas les potentialités qui sont en elle, ne deviendra pas un être hautement intelligent, montant sans cesse sur l'échelle indéfinie de la manifestation? L'étude du petit lambeau d'évolution que nous pouvons examiner actuellement affirme le développement incessant de tous les êtres et la raison corrobore, sur ce point, la science de toutes ses forces.

*
* *

Mais comment l'Infini peut-il devenir ainsi le Fini?

L'Infini cesse apparemment d'être tel dès qu'il quitte, sur un point de son infini, son état d'essence homogène, unique, *absolue*. Il ne devient pas le Fini, comme on pourrait le croire ; il est toujours lui-même ; mais il prend des *apparences* finies. Dès que le premier souffle de la différenciation modifie la Substance pure, le temps, l'espace, le mouvement, les états de la matière, les corps, les êtres naissent : mais tout cela n'est que les *aspects* de l'Etre absolu, cela ne crée point un Univers distinct de cet Etre Unique. Dès que la fin d'un Univers sonne, les agrégats atomiques retournent progressivement à l'état primitif *indifférencié*, les êtres disparaissent et l'Infini reprend son homogénéité.

Ce sont les êtres qui croient que l'Infini — leur essence — peut devenir Fini, peut changer : c'est la grande Illusion.

*
* *

Comment la manifestation de l'Infini peut-elle donner naissance à l'erreur, à des êtres qui sont illusionnés, qui se croient distincts du Tout?

L'erreur vient de l'ignorance, de la limitation de nos sens et facultés, de la relativité dans laquelle nous vivons. Ainsi, tout est jugé par comparaison. Si nous possédions des corps en fer, nous trouverions les pierres peu dures ; si nos corps étaient en cire, nous

dirions que le soleil est un terrible dissolvant ; si nos cerveaux étaient semblables à ceux des animaux, nous ne nous douterions pas que les mathématiques ou la philosophie existent ; allez faire comprendre à un Zoulou que le carré de l'hypoténuse d'un triangle est égal à la somme des carrés de ses deux autres côtés ; dites à un féticheur de troquer sa statue de bois pour les symboles plus dignes de la divinité chez les grandes religions ; essayez de prouver aux croyants de ces dernières qu'il est des conceptions de Dieu plus hautes, infiniment plus hautes que celles qu'ils peuvent avoir...., partout vous perdrez votre temps.

Nous sommes comme des gens qui porteraient des lunettes de couleurs différentes ; nous voyons chacun la couleur que nous montrent nos facultés, — nos verres, — et tant que nous n'avons pas compris que c'est le verre qui fait la couleur, nous disputons avec nos voisins et nous les accusons de mal voir. Du jour où la cause de l'illusion est connue, la dispute cesse et l'on sait que la lumière, — la Vérité, — est blanche et que c'est nous qui la colorons selon nos aptitudes intellectuelles et intuitives.

Mais, heureusement, l'évolution est là qui développe incessamment nos facultés, et le jour arrive où nous apercevons l'illusion dans laquelle nous nous agitons enfantinement et où nous voyons que les êtres ne sont que de l'essence divine enfermée dans des véhicules formés d'*autres états* de la même essence. Nous sentons alors que la diversité de ces états seule forme le contraste trompeur qui nous fait nous croire radicalement distincts de nos corps, des mondes et des êtres qui nous entourent. Dès lors, l'illusion de la « séparativité » est vaincue ; nous ne voyons plus des ennemis ou des amis, des alliés ou des adversaires, nous trouvons partout des frères : en haut et en bas, en avant et en arrière.

A ce moment, naît un amour puissant pour tout ce qui vit, une pitié immense pour tout ce qui souffre, un dévouement sans bornes pour tout ce qui a besoin d'aide : l'évolution franchit le stade humain et passe au stade surhumain. D'autres étapes, plus hautes et plus glorieuses, sont échelonnées sur la route, mais elles sont encore incompréhensibles à nos facultés terre à terre.

Cette évolution grandiose c'est l'Infini *réalisant ses aspects*, *ses possibilités* sans nombre, sans limite : voilà pourquoi les Univers se succèdent éternellent dans le temps et l'espace.

*
* *

Comment l'Infini peut-il produire des aspects de lui-même, c'est-à-dire, se manifester ?

Par les *Contraires*.

Pour que quelque chose soit, il faut que son contraire existe. Il ne peut y avoir de lumière sans ombre, de force sans résistance, de mouvement sans repos, de bien sans mal. Supposons, pour en

donner un exemple, que l'Être absolu soit représenté par une sphère de matière immobile, incolore et transparente; comment cette sphère pourra-t-elle devenir un monde de choses visibles, différentes entre elles; comment pourra-t-elle créer un univers? En mettant la matière en mouvement et en produisant des masses plus denses à côté de masses moins denses; en donnant un mouvement différent à chacune de ces masses; en imaginant et réalisant des formes, — tout comme un peintre produit des images avec des couleurs dissemblables.

Il en est de même au point de vue moral. Le mal et le bien n'existent point par eux-mêmes; s'il n'y avait point d'univers, il n'y aurait ni bien ni mal. Au point de vue individuel, l'homme saurait-il s'il fait bien s'il n'avait à côté le mal pour lui indiquer la nuance morale de ses actes? Comment aurait-il conscience de l'existence du mal si, en le subissant, il n'était privé de ce qu'il considère comme un bien?

C'est par l'observation des faits et de leurs conséquences (que ces notions du bien et du mal ont été obtenues; plus l'intelligence humaine est grande et saine, mieux les lignes de démarcation entre le bien et le mal sont tracées.

Il est des peuplades qui, trouvant que la vieillesse est un mal, sacrifient les vieillards; la moralité de nations relativement avancées, — le Japon, par exemple, — comparée à la nôtre paraît, pour le moins, bizarre sur certains points, puisqu'il est d'usage que la jeune fille puisse être une prostituée avant de devenir épouse: ces peuples sont encore à l'état d'enfance et changeront certainement leurs mœurs en atteignant un plus grand développement. Les individus hautement évolués conçoivent la morale sous un aspect infiniment plus élevé; les législateurs civils et religieux, les grandes Ames qui ont traversé le monde comme êtres divinisés, — Krishna, Bouddha, Pythagore, le Christ, Lao-Tseu, etc. — ont appris à l'humanité que la règle absolue de morale, son expression supérieure, c'est la Loi cosmique ou divine : *faire le bien, c'est aider la loi universelle*; *faire le mal, c'est la violer.*

Et cette Loi est, elle-même, constituée, — comme tout ce qui existe, comme tout ce qui est un *aspect* de Dieu, — de deux faces opposées, dont l'une sert de soutien à l'autre. Il est des portions du Cosmos dont la loi d'évolution est opposée à celle d'autres portions; en général, tout ce qui est au-dessous de l'humanité suit la face de l'évolution qui, pour nous, serait le mal, et c'est sur cette face que la loi d'évolution de tout ce qui est au-dessus de l'humanité s'élève. Cela paraîtra singulièrement erroné aux intelligences qui n'ont pas réfléchi à ces questions; l'on n'a pourtant, pour se convaincre de la réalité du fait, qu'à examiner le rôle joué actuellement dans l'évolution par l'une des plus terribles forces de mal: l'égoïsme.

Sans l'égoïsme, trouverait-on du labeur, des efforts? Si l'homme

actuel, — qui n'est guère plus haut que l'animal, — ne travaillait point pour l'argent ou la gloire, s'il ne travaillait point pour soi, déploierait-il tant d'énergie et d'ingéniosité ? Sans l'égoïsme, le développement d'un grand nombre de facultés serait considérablement retardé, ce qui, — pour l'évolution de l'humanité, — serait un mal.

L'égoïsme n'en est pas moins le générateur de tous les crimes, l'obstacle à tous les mouvements sublimes. Qu'est-ce qui empêche la réalisation de la grande idée du Collectivisme ? C'est l'égoïsme qui ne veut travailler que pour soi : l'humanité ne sera mûre pour cet état social grandiose que lorsque la majorité saura, par la tête et par le cœur, que les êtres sont tous frères et que le Sacrifice est la grande loi. D'ici là, l'égoïsme de ceux qui ne possèdent pas sera en lutte avec l'égoïsme de ceux qui possèdent, et des péripéties de la lutte sortira le progressif et laborieux enfantement de la société future.

On le voit, ce n'est pas sans raison qu'un grand cabaliste a dit que « le mal est le marchepied du bien ».

Les deux faces de l'Infini en manifestation ont été symbolisées chez tous les peuples et dans toutes les grandes écoles philosophiques ; le caducée égyptien de Mercure en est peut-être la plus parfaite expression : une tête (l'Infini, Dieu) de laquelle sortent deux serpents enroulés en spirales opposées, formant des 8 sur un bâton (la Vie omniprésente) qui est comme la colonne vertébrale de la tête. L'un des serpents est noir, l'autre est blanc ; ils représentent les deux forces opposées qui constituent l'Univers : la force de bien, l'attraction, l'unification (*serpent blanc*), et la force de mal, la répulsion, la séparation (*serpent noir*). Les spires indiquent la ligne normale de l'évolution : la ligne courbe. Pour la Nature, le plus court chemin d'un point à un autre, — c'est-à-dire, la ligne de moindre résistance, — c'est la courbe. Voilà pourquoi les productions de la nature sont formées sur un plan constitué par des courbes.

(*A suivre*). **Dr Pascal.**

LA PRIÈRE THÉOSOPHIQUE

Une revue parisienne bien connue par ses attaques contre la Société théosophique et que, pour rester sur le terrain impersonnel, nous ne nommerons pas, s'est permis, dans son numéro de février dernier, de donner, par la plume de son directeur, l'analyse suivante de l'*A. B. C. de la Théosophie*, par le Dr Th. Pascal :

« Cette brochure de propagande théosophique contient certaines affirmations que nous reproduirons *in extenso.*

« Au sujet de la *Prière*, la Théosophie dit que, si l'on entend par là « une DEMANDE faite à un être *distinct de l'homme*, cette prière est un « acte d'ignorance pouvant osciller, au point de vue moral, de l'aspi- « ration sincère, mais grossière, à la magie noire consciente ou incons- « ciente (p. 37).

« Si l'on entend par ce mot l'ADORATION d'un Dieu considéré comme « *séparé de l'homme*, nous dirons que cette attitude de l'âme, bien qu'in- « finiment supérieure à la précédente, est encore le fruit de l'ignorance « qui nous fait croire distincts de l'esprit universel (p. 37).

« Ce Verbe ne s'est jamais incarné et ne s'incarnera jamais pleine- « ment dans un corps humain, ni même dans un corps angélique « (p. 43). »

. . . .

« On comprendra maintenant pourquoi les Martinistes sont *chrétiens* et *spiritualistes* et préfèrent la tradition occidentale à celle-là. »

La dite revue martiniste nous ayant refusé, tout d'abord, rectification et ne nous l'ayant promise que très insuffisante au reçu de notre seconde lettre, nous donnons ici, pour ceux qui n'auraient pas lu la brochure si mal citée, les passages complétés et réellement *in extenso.*

1° Au sujet de la Prière :

Au sujet de la *Prière*, la Théosophie dit que si l'on entend par là une DEMANDE faite à un Etre *distinct de l'homme*, cette prière est un acte d'ignorance pouvant osciller, au point de vue moral, de l'aspiration sincère, mais grossière, à la magie noire consciente ou inconsciente; *car cette dernière n'est autre chose que l'emploi des forces de la Nature (et la prière est l'une de ces forces) pour des fins égoïstes.*

Si l'on entend, par ce mot, l'ADORATION d'un Dieu considéré aussi comme *séparé de l'homme*, nous dirons que cette attitude de l'âme, bien qu'infiniment supérieure à la précédente, est encore le fruit de l'ignorance qui nous fait nous croire distincts de l'Esprit universel *et nous fait créer une espèce de Dieu extra-cosmique (séparé de l'Univers) impossible à tous les points de vue.*

Quant à ceux qui s'adressent à la Divinité INFINIE, *oubliant qu'elle ne peut ni entendre, ni écouter, ni répondre* PERSONNELLEMENT, *ils manquent de logique; car l'esprit de l'homme étant*, DANS SON ESSENCE, *identique à l'Esprit universel et divin, — à l'Esprit de Dieu, dit saint Paul, — cette prière serait l'Esprit universel s'adressant à lui-même.*

Nous avons mis en italiques les membres de phrase supprimés; leur importance n'échappera à personne.

Mais comme ces alinéas, même complétés, ne constituent pas l'*in extenso* de ce que l'*A. B. C. de la Théosophie* dit de la prière; comme ils indiquent seulement ce que la prière théosophique *n'est*

pas, nous avons le devoir de les faire suivre des deux alinéas non cités qui, eux, font connaître *ce qu'elle est* :

La prière des théosophes n'est point celle-là. Ils ne prient point pour « demander », ils ne prient point pour « adorer » un Dieu séparé de leur propre esprit divin (*Atmâ*) ; ils aspirent à s'unir (*à communier*) avec l'Esprit de Dieu qui vibre au fond de leur cœur ; ils veulent le sentir l'entendre, le connaître, non parce qu'ils le croient séparé d'eux, mais parce qu'ils savent QU'IL EST EUX-MÊMES. C'est la prière dont parle l'évangéliste :

Matthieu. VII. 6 : Quand tu pries, entre dans ton cabinet et ayant fermé ta porte, prie ton père qui est dans le lieu secret...

Le « lieu secret » c'est le cœur, car le cœur est le siège de ce qu'il y de plus élevé dans l'homme : le rayon de l'Esprit universel.

Il est pourtant une forme particulière de la prière qui est pratiquée par les théosophes. Ils savent que les êtres sont étroitement solidaires ; que les «Aînés », — les Ames libérées, les Egos pionniers, — aident sans cesse leurs frères moins avancés ; que sur l'échelle qui monte vers le Verbe (l'*Esprit de Dieu*) le pèlerin a besoin de la main de ceux qui sont au-dessus de lui ; c'est pour cela qu'ils demandent souvent l'appui de ceux qui ont atteint le But (p. 38-39).

En résumé, les Théosophes ne prient pas pour demander à une divinité anthropomorphe des faveurs personnelles plus ou moins grossières et égoïstes ; ils font appel, dans les moments critiques, aux aides invisibles qui veillent sur les âmes pour les secourir pendant les heures de lutte, et ils leur demandent la force de vaincre les énergies de leur nature inférieure et de supporter les épreuves karmiques ; ils aspirent à communier avec l'esprit divin qui vibre au fond de leur cœur et quand la douleur les étreint ils lui disent : Père, que ta volonté soit faite !

2° Au sujet de l'Incarnation du Verbe.

Nous avons ici plus qu'à compléter ; nous avons à reproduire tout un long passage dont notre critique n'a cité que trois lignes.

Voici ce passage :

« Les Théosophes disent que l'échelle des êtres est infinie, que de l'homme à l'émanation première de l'Absolu (1), de l'homme au Verbe (le *Christ universel*) s'étend un nombre formidable de degrés de développement, et que cette distance ne peut être arbitrairement franchie.

« Un véhicule matériel, — le corps humain physique, par exemple, — ne peut exprimer qu'un nombre très limité de facultés, car, quelle que soit sa perfection, il n'est qu'un fragment sans im-

(1) L'Essence incompréhensible qui n'est ni matière, ni force, ni intelligence, et qui, pourtant, est la racine sans racine, la cause incausée de cette trinité dont les innombrables aspects constituent l'Univers. Les chrétiens la nomment Dieu le Père, les philosophes l'Absolu.

portance de l'Univers. Jamais les puissances infinies du Verbe, — qui est l'âme de l'Univers et la somme de ses potentialités, — ne pourront être manifestées par un corps humain. Le corps du Verbe, — du Christ (1), — c'est l'Univers entier, et toutes les qualités de cet Univers, toutes les facultés des agrégats de matière (visibles et invisibles) que nous appelons des Etres ont pour cause cet Esprit universel dans lequel nous vivons et nous nous mouvons.

I *Corinth.* xii, 6, 7, 8, 9, 10, 11 : Dieu opère en toutes choses et en tous; l'Esprit se manifeste en chacun; l'Esprit est ce qui donne sagesse, science, foi, don de guérir, don de miracle, de prophétie, discernement des esprits, don des langues : c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses.

« Tous les êtres sont animés par une étincelle de ce Soleil central spirituel.

Romains, x, 8 : Le Verbe est dans ta bouche, dans ton *cœur...*

« Nos corps eux-mêmes ne sont que des portions du corps du Verbe :

I *Corinth.* ii, 13, 15, 20 : Vos corps sont les membres de Christ. Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit.

« Il n'est pas possible d'admettre le sens particulier que les chrétiens, — depuis leur séparation des gnostiques, — donnent au Christ. Celui-ci, en effet, est, pour eux, le Verbe universel lui-même, *pleinement incarné* dans un corps humain, — celui de Jésus, — tandis qu'en réalité, comme saint Paul et tous les Initiés anciens et modernes l'enseignent, ce Verbe ne s'est jamais incarné et ne s'incarnera jamais pleinement dans un corps humain, ni même dans un corps angélique; il est le Verbe infini dont nos âmes sont des étincelles, du corps duquel nos corps sont des portions infimes, et dont les immenses facultés ne sauraient trouver leur pleine expression que dans un Univers.

« Le mot « Christ » est aussi le symbole qui exprime la présence en tout être d'un rayon de cet Esprit universel. Ce rayon n'y est d'abord qu'à l'état de germe et se développe avec l'apparition de l'organisme spirituel; lorsque l'évolution a édifié les « corps internes » d'un être au degré nécessaire pour en faire un homme, — c'est-à-dire, lorsque le Corps causal est bien développé, — ce rayon divin incarné commence à manifester les facultés supérieures; quand le perfectionnement du « corps spirituel » (*corps causal*) atteint un degré très élevé, le rayon devient, pour ainsi dire, visible à travers les corps extérieurs et l'on appelle l'homme qu'il illumine un saint, un thaumaturge, un Initié, une grande Ame, un Bouddha, un Christ : le « Christ », — l'un des rayons (2) du Verbe divin, — est né en lui.

(1) Ici le mot Christ est pris pour l'*Esprit universel*: l'Ame du monde.

(2) Ce que la Théosophie a nommé le rayon d'*Atma*, c'est-à-dire, *Buddhi*; ou, comme on le dit dans la pratique, *Atma-Buddhi* reflété dans le corps de *Manas* ou Corps causal.

« Saint Paul est rempli de cette idée, elle est partout exprimée dans ses Epîtres, lesquelles, malgré les terribles mutilations subies, portent encore des traces brillantes de l'*esprit* des Ecritures :

II *Corinth.* XIII, 5 : Ne reconnaissez-vous pas que Christ est en vous?
Coloss. III, 4, 11 : Christ est votre vie, Christ est toutes choses en tous.
Romains, VIII, 10, 11 : Christ est en vous.

« Ce qu'il appelle le « Mystère du Christ », le « Mystère de l'Evangile », c'est la présence en l'homme de ce rayon du Verbe, de cette étincelle de l'esprit de Dieu appelée « Christ » :

Coloss. I, 25, 26, 27 : J'ai été chargé d'annoncer pleinement la parole de Dieu, c'est-à-dire, le mystère qui a été caché dans tous les siècles et que Dieu a maintenant manifesté à ses saints, savoir : « QUE CHRIST EST EN VOUS. » *A. B. C. de la Théosophie*, p. 41, 42, 43, 44.

Disons, en terminant cette rectification, qu'il est bon de répéter une fois de plus que la Société théosophique n'a pas de dogmes dans sa constitution. Elle n'impose, à ceux qui demandent à entrer dans ses rangs, aucune pratique, aucune croyance, aucune forme religieuse ; elle n'exige du candidat que le désir sincère et l'engagement moral de concourir de son mieux au but principal pour lequel elle a été fondée :

Former un noyau autour duquel puisse être constituée, plus tard, la fraternité universelle des peuples.

Dr Th. Pascal.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE.

France.

La loge parisienne *Ananta* a transféré son siège rue de Verneuil, 58, (rive gauche, près du Pont Royal), et a repris le cours régulier de ses travaux. Ses séances d'étude ont lieu les 1er et 3e dimanche du mois, de 10 heures du matin à midi, et sont fermées. Des séances *ouvertes* sont en outre et nouvellement organisées les 2e et 4e mercredi du mois, de 8 heures à 10 heures du soir, où tout M. S. T., quel qu'il soit, est cordialement invité et peut même amener des visiteurs non déjà théosophistes.

Il serait désirable que les M. S. T. isolés que nous savons si nombreux sur le sol français et aux colonies se groupassent, enfin, en centres

d'abord, en loges ensuite. Ils ne doivent pas ignorer la force qui rayonne de l'union, force psychique et morale plus encore que matérielle, et dont ils seraient les premiers à bénéficier. Nous sommes à leur disposition pour faciliter les formalités des débuts.

Nous voici en 1897, la dernière année du sous Cycle mineur du Kali Yuga, et ainsi que cela a été annoncé depuis longtemps, ses effets commencent à *battre leur plein*.

L'apparition de *Spiritisme*, la simple pièce de Victorien Sardou, est la vraie représentation de l'état d'âme de ceux qui commencent à réaliser leurs aspirations vers un au-delà, en même temps qu'une incitation pour le plus grand nombre des autres. C'est donc un élément de progrès. On connaît notre opinion sur le spiritisme en général : nous le tenons, dans sa meilleure expression, pour de la Théosophie élémentaire, car son occultisme est incomplet et non dénué d'erreurs, mais cet occultisme même a une certaine valeur, tandis que sa morale est belle et sa philosophie approche de celle de nos Maîtres, — sans l'atteindre toutefois, tant s'en faut. Son ensemble peut donc être considéré comme un *stage précurseur* sur lequel il est maintenant loisible de ne plus stationner indéfiniment. Aussi bien la Théosophie est impersonnelle et applaudit à tout progrès, sous quelque titre qu'il se réalise. Dans le même ordre d'idées, les quelques manifestations occultes issues çà et là caractérisent aussi, par les divergences d'opinion à leur endroit, la division de nos personnalités en francs agnostiques, en gnostiques scholastiques dogmatiques et en gnostiques indépendants plus ou moins éclairés. Il ne semble pas jusqu'ici que la lumière ait vraiment jailli, — sur les phénomènes de Tilly sur Seules en particulier, — des aperçus émis par aucune des catégories précitées.

Par ailleurs, grande agitation dans les esprits, et dans l'Europe tout entière, à propos des affaires dites d'Orient. Comme nous ne considérons les choses qu'au point de vue philosophique, nous en dirons quelques mots ici. A-t-on remarqué que, pour des contingences parfaitement déterminées en elles-mêmes, — les attractions réciproques des Grecs et des Crétois à l'encontre des Turcs, — les opinions sont aussi divisées que troublées dans les appréhensions issues du conflit. L'intuition des peuples croit à une conflagration générale sans en discerner la cause précise, dans tous les cas, au moins. C'est sans doute l'effet de la suggestion exercée sur nous par les forces karmiques d'antan, dont la pleine expansion, préalable à leur épuisement, — épuisement nécessaire au cycle à venir, — commence par désorienter nos mentalités, — comme un orage, sur la mer, affole les boussoles au-dessus desquelles il passe. Tel encore le grain, rencontré par le navigateur, pointe d'abord imperceptible à l'horizon, sauf pour l'œil exercé, monte lentement, commence à charger la voile, envahit ensuite le ciel et fait sombrer l'imprudent ou le malhabile. Parfois aussi il menace sans aboutir et le temps se remet tout aussi bien ensuite. C'est que des énergies *dûment dirigées* peuvent entrer en composition avec les forces engagées et amoindrir leurs effets. Nous verrons ce qu'il en sera pour

l'Europe dans la tourmente qui menace. En général, plus vite un Karma est épuisé et mieux cela vaut, pour les nations aussi bien que pour les individus. Mais nous nous y résignons rarement volontiers...

AUTRES PAYS D'EUROPE.

Rien de particulier.

SECTIONS AMÉRICAINE ET AUSTRALASIENNES.

Idem.

SECTION INDIENNE.

L'Inde n'en a pas fini avec ses épreuves. Au moment où nous écrivons ces lignes, plus de cent soixante-sept mille Hindous sont morts de la famine et plus de dix mille de la peste. Tels sont sans doute les modes dont ce malheureux pays subit son Karma en cette fin de sous-cycle. C'est grand'pitié de voir que, malgré ses agitations actuelles, l'Europe se préoccupe davantage de se garantir des atteintes de la peste que d'empêcher d'innombrables populations de mourir de faim. Aucun de ces deux objets n'est exclusif de l'autre. Notre phalange théosophique a toutefois envoyé plus de dix mille francs déjà pour les pauvres Hindous.

Le rapport de l'assemblée générale de la Société Théosophique qui a eu lieu les 27, 28 et 29 décembre dernier, à Adyar, sous la présidence du colonel H. S. Olcott et en présence de Mme Annie Besant, ne présente rien de particulier en dehors de l'exposé rétrospectif qui a été analysé dans le dernier *Lotus Bleu* et de la constatation des progrès continus de notre Société.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Février 97. — Suite des feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Le culte du Soleil chez les Parsis, par Bilimoria. Prédestination et libre arbitre, par Charlu. — Qu'est-ce qu'une étoile, par D. G. — Médiums et Elémentals du feu. C'est le narré de manifestations spiritiques observées avec beaucoup de méthode par un ami du colonel de Rochas et dans lesquelles un phénomène de combustion spontanée décèle l'immixtion des élémentals du feu dont connaît la Théosophie. — Nouveau commentaire de la Bagavad Gita, par Koyi.

Lucifer. *Angleterre.* Février 97. — Sur la tour du Guet, par G. R. S. Mead. — Le Phédon de Platon, par Ward. — Du cycle équinoxial et de ses rapports avec la Maha Yuga, par Gotling. — Chez les Gnos-

tiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead ; remarquable travail sur lequel nous pourrons revenir. — Théosophie et Science, par Mackensie. — L. Claude de Saint-Martin, dit le philosophe inconnu, par Mme Cooper Oakley. — La philosophie Sankhya, par Bertram Keightley.

Vahan. *Section Européenne.* Février 97. — Liste de la Souscription pour la famine dans l'Inde. — Sur divers points concernant le double éthérique et le corps astral de l'homme.

Sophia. *Espagne.* Février 97. — L'homme et ses corps, par Annie Besant. — Dévachan et les Protecteurs invisibles, par C. Leadbeater. — Sur la littérature Hindoue, par Perez. — Du Kali Yuga, par Helios. Notre vaillante sœur, *Sophia*, grâce à la publication déjà réalisée du premier volume de la traduction de *Secret Doctrine*, nous devance encore pour les principaux travaux courants. Tous nos compliments.

Theosophia. *Hollande.* Février 97. — A travers la tempête vers la paix, par Annie Besant. — Bhagavad Gita et Karma. — Le Mythe de la rose. — Lettres qui m'ont aidé. — Glossaire de H. P. B. en fascicules.

Teosofisk Tidskrift. *Scandinavie.* Janvier 97. — Réincarnation et Karma. — Civilisation et Théosophie. — Le but de la Société Théosophique.

Lotus Bluthen. *Allemagne.* — Non reçu.

Nova Lux. *Italie.* Janvier 97. — Conditions de la Vie après la mort, par Annie Besant. — Du martinisme en Italie, par Fulgenzio Bruni. — Un point obscur du Spiritisme, par Cavalli.

Mercury. *Section Américaine.* Janvier 97. — La Mahayana de Gautama. Théosophie et Science, par Marques, très intéressant article. — Philosophie de l'unité et unité de la philosophie.

Theosophy in Australia. Janvier 97. — Des plans de la nature.

Thinker. *Inde Brahmaniste.* Janvier 97. — Yoga.

Mahabodhi. *Inde Bouddhiste.* Février 97. — Les principaux points du Bouddhisme. — Pressant appel pour la famine dans l'Inde.

Modern Astrology. *Angleterre.* Février 97. — Côté ésotérique de l'astrologie. — Prévisions du mois.

Revue spirite. *France.* Février 97. — Lettre à Mme Annie Besant. L'auteur, en termes courtois, reconnaît que la théosophie est une grande doctrine, confirmant bien des points du spiritisme, mais lui paraissant manquer de consolations. Il peut être répondu que tout dépend du point de vue auquel on se place, et notamment, si telle satisfaction obtenue par les procédés spirites ne le serait pas au détriment même de nos plus chères affections... — La vie future devant la Science, par le Dr Daniel. — Etudes psychiques et Maisons hantées.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. *Paris.* Février 97. — Caractère positif de la philosophie Spirite, par Gabriel Delanne. — L'humanité-Une, par Amo. — Action mécanique de l'Od, par Reichenbach. — Une apparition de Pierre le Grand, par de K. — Maisons hantées. — Vision, audition et sensation, par L. d'Ervieux. L'auteur analyse très sagacement les conditions de certains faits en apparence occultes pour leur assigner des causes exclusivement physiques. Il est naturellement obligé de réduire le nombre des phénomènes auxquels sa méthode peut être appliquée. — Expérimentation spirite, par Alexandre Delanne.

Paix Universelle. *Lyon.* Février 97. — Le but de la Société théosophique. — Le Spiritisme à la Renaissance. — Le Scientisme mystique, par Amo.

Curiosité .*Nice.* Février 97. — Les Matas. — Laurence Oliphant. — La dentelière du Puy.

Humanité intégrale. *Paris.* Janvier 97. — Athéisme, par M. George. — La terre, par Vauchez. — Une mélodie posthume d'Offenbach.

Isis moderne. *Paris.* Janvier 97. — Un drame d'Eliphas Levi. — Naundorff, précurseur du spiritisme, par Jules Bois. — La Qabalah, par Mac Gregor. — De l'initiation chez les Gnostiques, par Matter.

Moniteur Spirite et Magnétique. *Belgique.* Février 97. — Le périsprit, par Volpi. — Identité des Esprits, par B. Martin.

Annales des Sciences psychiques. *Paris.* fin 96. — Rapports sur les dernières expériences suivies à l'aide du médium Eusapia, en Septembre 1896, à Auteuil, en présence de Mme Boissaux, de la Société théosophique, de M. Sully Prudhomme, de l'Académie française, du colonel de Rochas, du Dr Dariex, etc. Conditions de contrôle parfaites. Phénomènes obtenus : Déplacement et lévitation d'objets sans contacts visibles, attouchements, apparitions plus ou moins nettes ; en un mot, tout ce que peut réaliser l'expérimentation *exclusivement* physique qui, malgré *quelques impressions photographiques*, n'arrivera pas, quoi que l'on fasse, à beaucoup plus, parce que *l'au-delà appartient à un autre ordre de perceptions.* Les pionniers de la « frontière » n'en sont pas moins dignes de remercîments puisque la constance même des quelques résultats recueillis suffit à témoigner de l'existence d'un au-delà.

Hyperchimie. *Douai.* Février 97. — Association alchimique de France.

Echo du Merveilleux. *Paris.* Janvier et février 97. — Nous n'avons pas encore eu l'occasion de souhaiter la bienvenue à cette nouvelle revue qui s'est donné pour mission de signaler les principaux phénomènes occultes survenant en cette époque « fertile en merveilles », tâche dont l'*Echo* a commencé de s'acquitter avec beaucoup d'intelligence. A signaler, dans le n° 2, un résumé d'une donnée théosophi-

que que l'*Echo* n'approuve ni n'improuve, mais dont nous reconnaissons l'entière exactitude.

Bulletin de la Société Astronomique de France *Paris.* Février 97. — Tache solaire de 82 000 kilomètres carrés. Les Hindous ont souvent remarqué la coïncidence de ces taches avec des époques de grande famine dans leur pays. Le savant et sympathique secrétaire général de la Société Astronomique de France, M. Camille Flammarion, a fait une conférence intéressante à l'Institut de Coppet, sur la planète Mars, où, après avoir présenté les résultats des dernières observations astronomiques, l'éminent conférencier a tiré de sa propre intuition des aperçus qu'il nous a été agréable de trouver assez rapprochés des données théosophiques sur le rôle de Mars dans « le Système auquel nous appartenons ».

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Février 97. — L'Eglise et le Siècle, causerie philosophique des plus intéressantes sur d'importantes questions d'actualité, par Ch. Limousin. Par ailleurs, le bulletin mentionne tout ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Solidarisme évolutionnaire, par Victor Henry.

Opuscule dans lequel l'auteur jette les bases d'une réforme économique sociale basée sur la moralité, la justice et l'amour, l'un des aspects des trois grandes vérités qui doivent servir d'idéal à l'homme.

M. Victor Henry est théosophe d'idée plutôt que de formule, mais comme il tend à vivre ses idées il est assurément plus à envier que les théosophistes même qui se cantonnent dans l'étude intellectuelle des grands principes.

En l'espèce, la brochure que nous avons sous les yeux ne s'étend que sur l'application du système préconisé. Elle consiste essentiellement à établir un nouveau budget de la France dans lequel entreraient en *Recettes* : des impôts nouveaux que l'auteur se borne à énoncer à l'exclusion des anciens, plus la prise de possession par l'état de toutes les successions ouvertes dans l'année. Les *Dépenses* viseraient la rémunération des services publics entièrement remaniés et la constitution d'une pension viagère pour toutes les personnes âgées de plus de 55 ans. M. Victor Henry assigne à cette Caisse Nationale de retraites pour la vieillesse une somme annuelle de cinq milliards qu'il tire précisément du quantum des successions intervenues pendant le même temps.

Il nous est assurément agréable de rendre hommage aux bonnes intentions de l'auteur, mais nous pensons aussi qu'on peut se demander dans combien de temps un tel système pourra se réaliser.

Ce sont moins les budgets, en effet, voire même les constitutions ou l'organisation sociale qu'il faut changer tout d'une pièce sur le papier

ou dans les parlements, que les dispositions mentales des peuples, dispositions suivant lesquelles tout est viable ou non, selon le cas. La charrue doit être mise derrière les bœufs et non devant. Il est également désirable que les esprits généreux et féconds s'attellent à inculquer les principes, avec ou sans épithète théosophique, peu importe, qui portent à la moralité, à la justice et à l'amour. Dès que ces principes seront le moindrement vécus, le reste viendra par surcroît, avec une simplicité extrême.

D. A. C.

AVIS. — Nous recommandons à la solidarité de nos lecteurs un M. S. T. parisien père de famille chargé d'une femme et de quatre enfants et se trouvant dans une grande détresse. Prière d'adresser à la Direction de Paris les dons de toute nature. Ils seront remis à leurs destinataires.

Le père désirerait surtout pouvoir donner des leçons d'anglais, d'allemand ou de latin.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE MARS 1897

Cheneval	10 fr.	(*Lotus Bleu*)
Esc	40	(id.)
Alnilham	25	(id.)
Charmot	10	(id.)
M[me] Autun	25	(id.)
M[me] Obreen	8	(id.)

AVIS IMPORTANT. — *Le présent numéro est le premier de la VIII[e] année. Prière aux abonnés qui n'ont pas acquitté leur abonnement de le faire au plus tôt. Ceux qui désireraient cesser n'ont qu'à retourner le numéro à la Direction de Paris.*

Le Directeur gérant : **D[r] Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière frères.

27 AVRIL 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 2

LE LOTUS BLEU

SOUS L'ARBRE BODHI

Sur la vie et le révolté.

« Tandis que sous le souffle des « deux fois nés » quelques particules se détachent pour se fondre en l'Immortalité, le fleuve humanité coule,.... coule,..., coule !..... »

L'ëtreté, ce qui est, c'est l'immuable, ce qui ne change pas, ce qui ne passe pas, ce qui ne naît pas et ne meurt pas : c'est l'Eternel,.... l'Infini.

Celui qui est « fils de la Vie » et par conséquent limité, fini, est par ce fait soumis à la naissance et à la mort, à la jeunesse et à la décrépitude ; car la vie, c'est le changeant, ce qui n'est pas immuable, ce qui passe, ce qui se transforme ; c'est l'illusion d'êtreté. Vivre, c'est poursuivre la réalisation de la chose la plus follement absurde : c'est vouloir « être », vouloir réaliser « l'êtreté », vouloir se fixer immuablement quoique étant *constitué* de changeant, de ce qui n'est que momentané, de ce qui coule quoi que l'on fasse pour le retenir : *c'est vouloir réaliser la Vérité avec de l'illusion.* Le gigantesque farceur qui a la prétention *d'être* en s'abreuvant de *l'illusion d'êtreté* n'arrive qu'à se créer un *devenir* qui durera autant qu'il aura la *folie d'aller en cette voie.* Il est monumentalement illusionné et cela..... c'est Mayâ.

« La raison du fini, c'est l'Infini », c'est-à-dire que le « limité » naît et meurt au sein de l'infini ; — c'est-à-dire qu'au fond du fini se trouve l'infini ; — c'est-à-dire qu'au delà de l'illusion trône la Vérité ; — c'est-à-dire que là ou l'humain rencontre l'obscur, là où il perd pied, le mystère cache l'Insaisissable et l'Invisible !

Par conséquent, au fond de « l'être-illusoire », de « celui qui vit » — tel l'homme — il y a l'être, l'éternel, l'infini. C'est ce qui fait la profonde véracité de cet axiome. « Rien ne se perd, rien ne se crée » ; car si l'être-illusoire n'est qu'une *illusion* dont le domaine est celui de la création, de la vie, de la nature ; s'il est ce reflet condamné fatalement à s'évanouir le jour où la lumière resplendira, le fond sur lequel il s'appuie, c'est l'éternel qui ne se crée pas et ne finit pas, c'est l'infini qui n'a rien à gagner ni à perdre. Mais de là il ne faut pas que l'homme s'empresse de dire : « La Vérité, la Réalité qui est mon appui, c'est mon âme, c'est mon moi réel, c'est moi-même qui, divin pèlerin franchissant les étapes de la chute et de la rédemption, — comme le fil passe à travers les grains d'un chapelet, — passe à travers les réincarnations, stable, immuable, éternel, infini ». Ce serait là profonde illusion, car l'infini peut-il s'incorporer dans le fini ? l'éternel peut-il s'incarner dans le temps ? l'Immuable dans ce qui change ? le contenant dans le contenu ?..... Et puis, l'homme qui formulerait ce dire pourrait-il répondre si on lui demandait : « Toi qui te dis l'âme éternelle et infinie passant inchangeable, inaffectable à travers les mille incarnations du devenir ; toi, pour qui il n'est ni passé ni avenir, ni commencement ni fin, ni mouvement ni repos, etc... dis-nous pourquoi tu as un passé dont tu oublies les incarnations, un avenir dont tu ignores les destinées ? pourquoi, toi, le hors des lois (la vérité n'est pas soumise aux lois !) tu dois aller sous l'action d'une force invincible d'incarnation en incarnation, de destins en destins ? Tu prétends donner à tous les humains (et par extension à n'importe quel « être-illusoire » : pierre, animal, religion, science, planète) une âme éternelle, immuable, alors dis-nous pourquoi toi (ou n'importe quel être-illusoire) ne peux nous initier à ton éternel présent, à ton insaisissable êtreté, à ton domaine insondable de l'Infini » ?... C'est donc une grande illusion pour l'humain *que d'inférer l'immuabilité, l'êtreté vraie, la condition d'infini et d'éternel* de ce fait qu'au fond de toute illusion repose la Réalité.

L'homme, comme tout être illusoire, est bel et bien une illusion, un limité soumis au commencement et à la fin, dont le domaine est l'illusion, la vie, la nature ; c'est le toujours changeant *reposant sur une base, un fondement qui lui est insaisissable, invisible, imperceptible, innombrable* ; c'est l'éternellement soumis au devenir (s'il n'éveille l'Initié), parce qu'il est au sein de l'infini et de l'éternel et qu'il ne peut s'évanouir qu'en se fondant en son contenant. Non, l'homme, pas plus que n'importe quel être illusoire, n'est une âme éternelle et infinie s'incarnant et se désincarnant tour à tour à travers les âges ; ce n'est pas une âme immortelle, *ayant la condition d'immortalité*, fixe, stable, immuable, acquérant au cours des réincarnations considérées comme vêtements, comme chemises, des consciences toujours plus développées, plus subtiles, se rapprochant toujours de plus en plus d'un « suprême » qui ne s'atteindra

jamais (s'il ne s'atteindra jamais, alors..... on ne se rapproche pas de ce « suprême » !) ; mais l'homme est une illusion qui, aussi bien spirituellement que matériellement, aussi bien en le subtil qu'en le grossier *est un agrégat d'illusions qui passe, change, se transforme, en un mot vit !...* L'éternel, l'infini, le domaine de l'initié, de l'adepte, de celui qui possède la pierre philosophale, du Hors-là, du Théosophe ; *l'immortalité dans son insaisissabilité à l'homme* est hors de cela, hors de la vie, hors de la Mayâ, hors de la condition humaine ou de l'être illusoire !...

Ce qui s'incarne, c'est le subtil dans l'épais, l'esprit dans la matière ; mais l'éternel, l'infini n'a rien à voir avec tout cela : il est hors de la dualité, de l'esprit et de la matière, du dieu comme du diable, du développement, de l'évolution, de la chute aussi bien que de la rédemption, etc... Oui, il y a dans l'homme, comme dans tout être illusoire, une partie qui s'incarne dans une autre partie qui est l'incarnation ; un « moi supérieur » plus subtil, plus réel, plus durable incarné dans un « moi inférieur » moins stable, plus grossier, plus passager ; un fil qui semble enfiler les grains du chapelet des réincarnations et qui récolte le Karma semé au cours des vies ; une conscience qui se développe, qui se subtilise et s'achemine vers l'état divin de Dhyan-Choan ; mais ce « moi » subtil qui s'incarne, cet esprit qui fait la moisson karmique, cette conscience qui va vers le mieux, qui change, qui se transforme, qui aspire au suprême *n'a rien de commun avec le « moi » qui ne s'incarne pas ; — le « moi » qui n'est ni esprit ni matière ; — le « moi » qui n'a rien à voir avec Karma ; — le « moi » qui n'est ni intelligence, ni conscience, ni connaissance, qui ne va pas vers le mieux, qui ne se développe pas, qui ne se transforme pas, qui ne change pas, qui n'aspire pas au suprême et est hors de la « Vie », hors de la Mayâ; — le « moi » immortel de l'infini, de l'éternel, de l'insaisissable, de l'Initié, de l'adepte, du bouddha, du Hors là, du Théosophe !...* Ce « moi » est celui du *quatrième état* dont parlent les Upanishads !.....

Le moi subtil de l'homme, comme celui de tout être illusoire qui s'incarne dans le grossier, n'est ni éternel, ni infini, ni immortel et il n'assiste pas en impassible spectateur à tous les faits de la vie ; — ce moi subtil change, se transforme, se développe, évolue tout comme le moi grossier ; — ce moi subtil se nourrit, mange et rejette la nourriture et de même que ce qui compose le moi grossier actuel n'est pas ce qui le composait dans le passé, de même ce qui compose le moi subtil présent n'est pas ce qui le composait en d'autres incarnations ; car l'état d'âme change comme n'importe quel état corporel, car la conscience se transforme tout aussi bien que le Sthoula, car le Karma subit le stigmate du vivre au cours des girations en le devenir éternel. Seul le « moi » de l'Insaisissable est immuable et n'a rien à voir avec le temps et l'espace et si l'humain avait éveillé en lui ce « moi », divin habitant du domaine de l'Immortalité, il ne serait plus un homme, c'est-à-dire la

bouée flottant sur l'océan des lois mayâviques, mais un maître, un Seigneur de la nature, l'Initié, l'Adepte. C'est précisément là l'abîme qui existe entre l'humain et l'Adepte. L'humain, quoi qu'il puisse dire, n'est qu'un « être-illusoire », simple « mortel » ; tandis que l'Adepte a éveillé l'être, l'Immortel, le hors de la vie et de la mort : lui seul est vraiment le spectateur calme et impassible devant les tourbillons de la vie, car il est l'Insaisissable, celui qui ne peut être affecté !...

Qu'est-ce donc que l'être illusoire, ce « fils de la vie » qui poursuit la chimère de réaliser l'immuable avec du toujours changeant, avec de l'illusion, avec de ce qui se transforme incessamment ? Qu'est-ce donc que ce possédé de Mayâ qui, ni plus ni moins que le « bourgeois », recherche invariablement la position *sûre*, la situation stable, sur laquelle on peut se reposer ? Un exemple permettra de le saisir. Chacun connaît le photoscope, ce petit appareil qui permet d'obtenir la photographie animée. La rétine a la propriété de ne se laisser impressionner que par les images perçues pendant au moins un dixième de seconde. Si on fait passer devant l'œil une même image dix fois ou plus par seconde on ne perçoit plus qu'une image sans temps d'arrêt. Et si au lieu de faire passer sous le regard la même image on emploie les épreuves photographiques des positions successives d'un objet animé, l'œil aura l'impression d'une image animée. Or cette image animée qui paraît exister n'est cependant qu'une illusion résultant du passage devant l'œil des photographies des positions diverses. Ainsi en est-il de « l'être-illusoire » : sa stabilité, son immuabilité, son êtreté n'est qu'apparente et momentanée et celui qui se laisse prendre à cette illusion est celui qui ne perçoit pas le truc des images séparées passant à raison de plus de dix par seconde !

Il est compréhensible que le fils de la vie ne parvient à réaliser son « *êtreté-illusoire* » qu'à la condition de *l'emprunter à un courant* de choses qui changent, se transforment, se renouvellent sans cesse pour l'apport de ce (?) qui doit constituer cette êtreté-illusoire. Le fils de la vie ne peut *saisir* que ces *choses illusoires* (la vérité lui étant *insaisissable*) ; il ne peut donc être constitué que *d'illusion.* L'image animée donnée par le photoscope est illusoire, non existante ; de même « l'être illusoire » (et c'est l'univers visible, la nature, les trois mondes, la mayâ dans ses infinis insondables) n'est que cet aspect momentané, ce fourreau d'illusions dans lequel passe le courant, cet « aspect rivière » en lequel coule l'eau de la vie ! L'être illusoire n'est donc qu'une apparence, une pure illusion et la vie n'est que la caricature grotesque (et il y en a d'autres) de l'Etreté.

Le fils de la Vie ne perdure qu'à la condition d'alimenter le courant sur lequel il appuie son illusion d'être, à la condition de nourrir le fleuve par lequel il croit se rendre stable, immuable. Depuis le « struggle for life » pour acquérir la vulgaire croûte de

pain qui doit substanter le corps jusqu'à l'absorption et l'émission des idées les plus abstraites ; — depuis l'intelligence qui balbutie jusqu'à l'intelligence instinctive qui ne demande même plus le contrôle pour fonctionner ; — depuis la conscience jusqu'à l'inconscience ; — depuis l'ignorance jusqu'à la connaissance ; — depuis le plus grossier jusqu'au plus subtil de ce qui constitue *celui qui vit* (élémental, végétal, homme, humanité, religion, science, morale, loi, idée, ange, déva, planète, soleil, nébuleuse...) ; — depuis la lutte du propagandiste par quelque système que ce soit et au profit de n'importe quelle idée jusqu'à la loi, la force armée, les coutumes, les convenances établies pour assurer le parfait écoulement des matières qui alimentent tel ou tel fleuve ; — depuis les forces attractives vers les centres planétaires ou solaires jusqu'à la force qui emporte notre système solaire vers la constellation d'Hercule, c'est toujours l'effort accompli *pour alimenter le courant qui doit faire durer la caricature*. Dès que le courant cesse, dès que le fourreau n'est plus apte à retenir le courant, il y a mort !...

L'image animée obtenue avec le photoscope, c'est l'être-illusoire, le fourreau, le courant dans lequel coulent les épreuves photographiques, les constituantes qui doivent par leur présence (moindre de 1/10 de seconde) concourir à constituer cette image. Seulement il y a une grande différence entre l'être illusoire et cette image photoscopique. Tandis que cette dernière est le produit d'un ingénieux appareil imaginé par un « centre conscient et intelligent » (l'homme) qui existe en dehors de cet appareil, l'être illusoire est non seulement les épreuves photographiques et l'image animée qu'elles concourent à former, mais aussi le photoscope et le centre conscient et intelligent lui-même. Et ce « tout » repose sur un fond *insaisissable* auquel il est uni par un lien aussi insaisissable.

C'est ici que l'on pourra comprendre l'abîme qui existe entre l'Initié et l'être illusoire. L'être illusoire ne peut saisir que l'illusion : l'Insaisissable lui est fermé tant qu'il n'a pas la volonté de l'éveiller. Il ne peut donc agir que sur l'illusoire etc,.... naturellement, celui-ci le lui rend bien. Ce n'est que par une lutte incessante que l'être illusoire subsiste au sein de l'ambiance mayâvique dont il subit les lois. Il est donc la proie de la dualité, du pour et du contre, du bien et du mal, de la joie et de la douleur ; il est le jouet des lois de la nature, le fétu de paille emporté par les torrents du « vivre » et quand il jette les yeux autour de lui pour chercher la salvation, il ne voit que la même situation lamentable s'éternisant en le devenir éternel. Tandis que l'Initié, le Théosophe, le sublime Elu, grâce à son vouloir inébranlable d'échapper à l'infernale cité de Mayâ, a éveillé l'Insaisissable. Dès lors, il est le puissant Seigneur aux pieds duquel viennent se courber les cohortes de forces démoniaques dont ont à souffrir et à jouir les êtres-illusoires ; il est le Maître radieux affranchi des lois de Mayâ et il possède des pouvoirs sans borne, d'autant plus merveilleux *qu'il ne peut en être*

affecté ni en bien ni en mal, ni en joie ni en souffrance. Car au milieu de la foule des mortels, il est l'immortel ; au sein des saisissables, il est l'insaisissable ; à travers les « finis » il est l'infini et dans les vortex de la vie, dans le « marcher à outrance » il est l'être immuable et éternel. Il est le fils de la *Volonté* qui est allé à l'émancipation par la voie de l'insaisissable, par l'abîme qui sépare le fini de l'infini, qui sépare l'illusion de la Vérité !.....

Si l'Initié a fait la conquête de l'êtreté, l'être illusoire n'en est qu'à barboter dans la boue mayâvique. Autant de principes, de consciences, de plans — et ce, de l'épais au subtil — en « celui qui vit », autant de courants à alimenter avec l'eau de vie y correspondant. L'être illusoire est constitué de ces courants dont l'ensemble donne la tonique de sa condition de vie. Ce qui coule en lui, ce sont de petits êtres illusoires qui lui sont semblables pour ce qui regarde la folie de vouloir « être » par l'illusion, mais différents en ce sens qu'ils sont soumis à son exploitation et qu'en lui ils trouvent le « vivre ». D'autre part, lui-même coule dans un et d'autres êtres-illusoires plus vastes qui ont sur lui les pouvoirs qu'il a sur ceux qui le constituent et en qui lui aussi trouve le « vivre ». En outre, il y a des relations multiples et à divers titres de composants à composants, de composants à composés et de composés à composants. C'est donc un fouillis effroyable de courants à conditions diverses, emboîtés les uns dans les autres, se traversant, s'influençant, s'aidant, luttant, naissant, mourant, le tout en un encore plus effroyable devenir sans fin.

Parmi les composantes qui passent en le courant (l'image animée) d'un être illusoire, il en est qui concourent à le former directement et d'autres indirectement. De même que les épreuves photographiques par leur simple présence — et pour un temps — servent à constituer l'image animée, ainsi les composantes qui concourent *directement* à la constitution de l'être illusoire ne le font que par leur simple présence. Les composantes qui agissent *indirectement* ne font que véhiculer, procurer de petits êtres illusoires qui doivent agir directement. Or ces composantes à l'action *directe* ne sont aptes à remplir leur rôle que pour un temps : il arrive un moment où elles sont inaptes et comme telles rejetées au dehors. Cela tendrait à faire supposer que ces petits êtres illusoires, en passant par ce courant, y ont abandonné *quelque chose* qu'ils n'ont plus. Cependant, ils n'ont rien abandonné, car s'il en était ainsi il y aurait une accumulation progressive de ce « *quelque chose* » abandonné et alors il faudrait un nouveau courant par lequel s'écoulerait le trop plein. De nouveau le même problème se poserait : ce *quelque chose abandonné* a-t-il abandonné quelque chose ? et ainsi sans fin. Ce serait l'impossibilité de comprendre ce que c'est que la vie, de saisir l'illusion et rendre impossible le fait de la terrasser. D'ailleurs nos constituantes agissant *directement* ne

seraient plus des *acteurs directs*, mais simplement des véhicules, des rabatteurs de ce fameux élément vital sur lequel repose la Mayâ. Et où, alors, trouver l'élément ultime, *l'acteur direct?*

(*A suivre.*) **Luxâme.**

LES AIDES INVISIBLES

(*Suite*).

Le secours peut donc nous être donné par plusieurs classes des hiérarchies diverses auxquelles appartiennent les habitants du plan astral. Il peut venir des Dévas, des Esprits de la nature, ou de ceux que nous appelons, improprement, les morts, aussi bien que de ceux qui, durant leur vie, circulent en pleine conscience sur le plan astral, — les adeptes et leurs disciples surtout. Mais si nous examinons le sujet avec plus d'attention, nous remarquerons que, bien que chacune des classes mentionnées puisse prendre part à ce travail et le fasse dans certains cas, le partage du labeur en question est si inégal que, pratiquement, il est accompli presque complètement par l'une d'elles.

Le fait même que ce travail est en grande partie opéré *sur* le plan astral ou *du* plan astral expliquera facilement la chose. Celui qui a quelque idée de la puissance dont dispose un adepte, observera que, pour cet adepte, travailler sur le plan astral serait une perte de temps et de force bien plus grande que pour nos plus illustres savants s'occuper à casser des pierres sur la route. Le travail normal de l'adepte s'accomplit sur les hautes régions, principalement sur les niveaux arupiques (1) du plan dévachanique ; de là, il peut diriger ses forces pour influencer la vraie individualité de l'homme et non pas seulement sa personnalité, et celle-ci est la seule qui puisse être atteinte sur le plan astral ou le plan physique. La force que l'adepte projette sur cette haute région produit des résultats bien plus sérieux, bien plus durables et bien plus étendus que ceux qu'un effort dix fois plus grand pourrait produire ici-bas. Lui seul d'ailleurs peut agir sur ces hauteurs, tandis que ce qui reste à faire en bas peut être achevé par ceux qui en

(1) Les plans où les formes sont si différentes de ce que nous connaissons par ce mot qu'on peut dire qu'elles ne sont point des formes (*arupiques*). N. D. L. R.

sont encore aux premiers degrés de la grande échelle qui les conduira un jour au point où se trouve l'adepte.

La même remarque s'applique aux Dévas. Appartenant à un royaume de la nature plus élevé que le nôtre, leur travail a lieu pour la plus grande partie en dehors de l'humanité ; et même pour ceux d'entr'eux qui répondent parfois à notre appel et à nos instantes prières, ils le font plutôt sur le plan dévachanique que sur le plan astral ou sur le plan physique, et cela se passe plus fréquemment dans les périodes qui séparent nos incarnations que durant nos vies terrestres.

On verra plus tard, qu'au cours des recherches qui ont été poursuivies sur les divers sous-plans dévachaniques, — recherches dont il sera ultérieurement parlé dans le *Lotus Bleu*, — un Déva fut trouvé enseignant une musique merveilleuse à un petit enfant de chœur, tandis qu'un autre Déva, d'une classe différente, instruisait un astronome qui s'efforçait de comprendre la forme et le plan de l'Univers.

Ces faits ne sont que deux des nombreux exemples dans lesquels on s'assura de la part que le grand royaume des Dévas prend à l'évolution humaine et de la réponse qu'il donne à nos aspirations après la mort. Il existe des méthodes pour rapprocher de nous, même pendant notre vie mortelle, ces grands êtres et en obtenir une foule de renseignements, mais dans ces cas de semblables relations sont établies en montant vers eux, sur leur plan, et non en les priant de descendre sur le nôtre. Dans les événements ordinaires de notre existence physique, le Déva intervient rarement ; il est trop absorbé par le travail sublime de son propre plan pour avoir une conscience nette des misères du nôtre ; et quoiqu'il puisse arriver que la vue d'une peine ou d'une difficulté humaine excite sa pitié et le décide à y porter remède, sa vision profonde lui montre certainement qu'à la période d'évolution où nous nous trouvons, de tels secours sont, dans la plupart des cas, plus nuisibles qu'avantageux.

Il y eut indubitablement dans le passé, — dans l'enfance de la race humaine, — une époque où l'homme fut beaucoup plus aidé que de nos jours. A ce moment-là, des Bouddhas, des Manus, des Instructeurs, des Maîtres détachés des rangs de l'évolution des Dévas ou des humanités d'une planète plus avancée que la nôtre, vinrent aider l'humanité terrestre et peuvent lui avoir donné l'aide dont nous parlons. Mais à mesure que l'homme progresse il devient capable de devenir à son tour un protecteur, — d'abord sur le plan physique, et ensuite sur des plans plus élevés. De nos jours, nous avons atteint une période où l'humanité devrait être capable de se fournir à elle-même, — et elle le fait jusqu'à un certain point, — des aides invisibles, de façon à délivrer de ce travail les êtres capables d'en accomplir un plus important.

Il doit être compréhensible dès lors que l'assistance dont nous

parlons peut surtout être donnée par des hommes et des femmes arrivés à une période spéciale de leur évolution, — non par des adeptes, puisque ces derniers sont capables d'un travail plus grandiose et plus largement utile, et non par l'homme ordinaire qui lui n'est pas assez développé spirituellement et serait incapable de donner un secours quelconque. Il faut donc en conclure, — et les considérations ci-dessus y conduisent, — que cette mission de protection sur le plan astral et les plans inférieurs du Dévachan, est surtout entre les mains des disciples des Maîtres, car ces disciples sont des hommes qui, bien que fort loin de l'adeptat, sont cependant assez évolués pour être capables de fonctionner consciemment sur ces plans. Quelques-uns d'entre eux sont arrivés à lier leur conscience physique à celle des plans plus élevés et ils se rappellent sans effort, dans la vie ordinaire, ce qu'ils ont fait et appris dans ces autres mondes. Il y en a d'autres aussi, qui, incapables de transporter leur conscience d'un plan sur l'autre sans rompre le fil du souvenir, peuvent cependant utiliser les heures pendant lesquelles ils croient dormir, pour se livrer à un travail noble et dévoué en faveur de leurs frères de la terre.

En quoi consiste ce travail ? Nous allons l'examiner. Mais auparavant nous voulons répondre à une objection qu'on élève fréquemment contre une telle intervention, et en même temps nous traiterons des cas, assez rares, où les agents sont ou des esprits de la nature ou des hommes débarrassés de leur corps physique.

Les personnes imparfaitement initiées aux idées théosophiques émettent le doute qu'il soit permis d'assister les êtres accablés dans la crainte d'aller à l'encontre de leur Karma. Elles disent : l'homme se trouve en cet état parce qu'il l'a mérité ; il éprouve les effets naturels de quelque mauvaise action commise dans le passé ; ai-je le droit de me mêler de cette affaire ? de m'opposer au processus de la grande loi cosmique, en essayant d'adoucir la souffrance du patient, soit sur le plan physique, soit sur le plan astral ?

Mais les gens qui s'arrêtent à une telle pensée montrent, inconsciemment peut-être, le plus colossal orgueil en se croyant, d'une part, capables de posséder la connaissance approfondie du Karma d'une autre créature, et d'autre part, de savoir combien de temps doivent durer les souffrances expiatrices. Mais ensuite comment peuvent-ils supposer qu'eux — les éphémères d'un jour — soient de taille à contrôler la grande loi cosmique et à empêcher, par leur propre action, le résultat du Karma ? Nous pouvons croire sans peine que les seigneurs karmiques sont parfaitement capables d'administrer leurs affaires sans notre intervention et qu'il n'est pas à craindre que nous puissions les embarrasser de la plus légère façon. Si le Karma d'un homme est tel qu'il ne mérite aucun secours, tous nos efforts les mieux intentionnés tomberont à l'eau ; mais en les faisant nous recueillerons pour nous-même un bon Karma. Ce qu'a été le Karma de tel ou tel homme ne nous regarde

pas ; notre devoir est de lui prêter assistance autant que possible. Nous devons agir ; le résultat reste entre des mains plus élevées que les nôtres. Aussi bien, que savons-nous de la situation karmique de notre frère ? Il se peut qu'il ait épuisé son mauvais Karma et qu'il soit arrivé au moment où une main secourable peut lui procurer un immense soulagement et l'enlever à sa misère ; pourquoi n'aurions-nous pas alors le plaisir et le privilège de faire cette bonne action ? Si nous *pouvons* le secourir, c'est que son Karma lui donnait droit à ce secours, et nous ne le saurons bien qu'en tentant l'effort. En tous cas, la loi karmique veille sur elle-même et nous n'avons pas à nous inquiéter à son sujet.

Les cas dans lesquels l'assistance est donnée aux hommes par des *Esprits de la nature* sont rares. La plupart des ces êtres évitent les lieux habités par les hommes : ils se retirent devant eux, fuyant les émanations et l'agitation créée autour d'eux. De plus, sauf dans leurs rangs supérieurs, ils sont généralement irréfléchis et insouciants, semblables à d'heureux et enjoués enfants plutôt qu'à des entités graves et responsables. Cependant il arrive quelquefois que l'un d'eux s'attache à un être humain et lui rend de bons services ; mais c'est là un fait isolé et le point actuel de développement atteint par ce royaume spécial ne permet pas de compter sur sa coopération régulière dans le travail des auxiliaires invisibles.

Le secours est encore donné quelquefois par ceux des nôtres qui, récemment *décédés*, évoluent sur le plan astral et conservent d'étroits rapports avec les intérêts de ce monde ; tel probablement le cas précédemment mentionné de la mère qui préserva ses enfants d'une chute mortelle dans un puits. Mais ces cas aussi ne sont pas des plus fréquents, parce que plus un homme a été bon et dévoué moins il y a de chances pour qu'on le trouve longtemps après sa mort en pleine conscience dans les régions inférieures du Kama Loka, c'est-à-dire là où les rapports avec la terre sont le plus aisés. Dans tous les cas, il faudrait que le défunt eût été bien mauvais dans son incarnation terrestre pour que son séjour dans la région pouvant seule permettre une pareille action, se prolongeât tant soit peu ; et bien que du Dévachan on puisse encore envoyer un rayonnement heureux sur les êtres qu'on a aimés ici-bas, ce rayon n'est pas de nature à produire des effets semblables à ceux que nous avons cités.

Il faut ajouter que bien des « morts » qui désireraient aider ceux qu'ils ont quittés, sont incapables de se révéler d'aucune façon, parce que ce travail d'une entité qui est sur un plan sur une entité qui en habite un autre exige soit une très grande sensibilité de la part du vivant, soit un savoir et une habileté très rares de la part du désincarné. Aussi, bien que les cas d'apparitions *post mortem* ne laissent pas d'être nombreux, on n'en voit pas souvent où le défunt ait vraiment, lui, accompli une tâche utile ou soit parvenu à

transmettre sa pensée à la personne visitée. Donc, peu d'aide nous vient, en général, de ce côté, et les morts, comme on le verra plus loin, ont bien plus besoin d'assistance pour eux qu'ils ne peuvent en donner aux autres.

Par conséquent, pour le moment, le gros du travail qui doit être fait dans ces conditions incombe à ceux des vivants qui sont capables de fonctionner consciemment sur le plan astral. Il est difficile à ceux qui ne connaissent que l'ordinaire et matérielle façon de penser, d'admettre et de réaliser un état de conscience parfaite en dehors de celle fournie par le corps physique. Tout chrétien, au moins, est forcé de croire, à cause des principes mêmes de sa religion, qu'il a une âme ; mais si vous lui suggérez que cette âme peut devenir visible dans certaines conditions alors qu'elle est séparée du corps, ou après la mort, il est fort probable qu'il vous répondra dédaigneusement qu'il ne croit pas aux revenants et que ce que vous lui dites n'est que l'anachronistique survivance d'une superstition du Moyen âge.

C'est pourquoi, si nous voulons comprendre le travail des Aides invisibles, et si par hasard nous désirons nous préparer à les assister nous-mêmes, nous devons nous débarrasser des idées habituelles sur ces sujets et essayer de comprendre cette grande vérité, — actuellement démontrée pour beaucoup d'entre nous, — que le corps physique n'est que le simple vêtement de l'homme et que ce vêtement, rejeté définitivement à la mort, est abandonné par l'âme chaque nuit, pendant notre sommeil, ce qui permet à l'homme réel de se dégager de lui et de se manifester dans son enveloppe astrale.

Répétons encore que cela n'est ni une hypothèse ni une supposition ingénieuse. Plusieurs théosophes connus existent qui ont expérimenté cette affirmation et qui l'expérimentent chaque jour encore. Ils accomplissent cet acte élémentaire de magie en pleine conscience et passent d'un plan sur l'autre volontairement et facilement ; aussi la négation de cet acte leur paraît-elle aussi absurde que si l'on soutenait à quelqu'un qu'il lui est impossible de s'endormir, et que croire le contraire, c'est être en proie à l'hallucination.

L'homme qui n'a pas encore jeté un pont entre sa conscience physique et sa conscience astrale ne peut pas abandonner son corps à son gré, ni se rappeler exactement ce qui lui est arrivé lorsqu'il est hors de ce corps ; mais il est absolument vrai qu'il quitte ce dernier chaque fois qu'il s'endort, et sa forme astrale peut être vue, par les clairvoyants expérimentés, flottant au-dessus de son corps ou voyageant plus ou moins au loin selon les cas. L'homme qui n'a presque aucun développement flotte également pendant son sommeil, mais sans forme déterminée, au-dessus de son corps physique presque aussi endormi que ce dernier et il ne peut s'en éloigner sans souffrir et, en fait, sans s'éveiller.

Cependant, à mesure que l'homme progresse, son corps astral de-

vient de plus en plus précis, de plus en plus conscient et lui fournit un véhicule mieux approprié à ses aspirations. Chez les gens déjà cultivés et très intelligents, ce degré de conscience est relativement considérable et ils ne tardent pas à être aussi pleinement eux-mêmes et à se mouvoir aussi facilement dans leur corps astral que dans leur corps physique.

Cela ne prouve pas d'ailleurs qu'ils soient près de se joindre à la cohorte des aides invisibles. Bien des individus, à cette période de développement sont encore si enveloppés dans leurs propres pensées, — qui sont, en général, celles qui les ont occupés dans le courant du jour,— qu'ils ressemblent, pendant leur dégagement, à des hommes absorbés par une idée fixe et incapables de s'apercevoir de ce qui se passe autour d'eux. Sous différents rapports, il est, en fait, heureux qu'il en soit ainsi, car le plan astral est peuplé d'êtres qui seraient absolument terrifiants pour des gens dépourvus du courage qui naît de la pleine connaissance de la nature des choses qu'on y voit.

(*A suivre.*) **C. Leadbeater.**

RÉCENTES DÉCOUVERTES EN BABYLONIE

—

Un document écrit remontant à 10 000 ans.

Nous empruntons l'extrait suivant au *Daily News* d'août dernier :

« Notre correspondant de Constantinople nous informe de découvertes du plus haut intérêt, dues aux deux expéditions actuellement à l'œuvre en Babylonie. Si les fouilles de l'expédition française, à Télo, ont donné de beaux résultats, il faut reconnaître que celles des Américains, à Nippur, n'ont pas eu moins de succès. Entreprise aux frais de l'Université de Pensylvanie, elle a pour chef le Professeur Hilprecht. Il ne faudra pas moins de plusieurs années avant que le résultat complet des travaux puisse être livré à la publicité ; néanmoins, la publication en a déjà commencé, donnant l'espoir d'une riche moisson. Le plus important résultat des excavations pratiquées à Nippur, a été d'établir ce fait, que l'histoire du peuple Babylonien, telle qu'elle ressort des inscriptions en écriture cunéiforme sur tablettes, est antérieure de 2250 ans, au moins, à ce qu'on l'avait estimé jusqu'à ce jour. En d'autres termes, il y a abondance de témoignages écrits pour prouver que ce peu-

ple existait, avec une civilisation suffisante pour posséder une écriture, à une époque qui ne remonte pas à moins de 7 000 ans avant J.C. J'ai demandé au Professeur Hilprecht s'il ne pensait pas que les documents écrits remontassent à une époque plus reculée encore : « Je ne suis pas partisan, répondit-il, de rien publier qui ne soit établi sur des témoignages de toute évidence, mais dans mon opinion toute personnelle, de tels documents n'ont pas moins de 8 000 années avant notre ère. » On avait pénétré d'abord jusqu'à un certain niveau qui avait paru constituer le plain-pied de l'ancienne cité ; il arriva que l'un des collaborateurs suggéra l'idée de pousser les excavations jusqu'à la roche ou sol vierge : l'idée fut adoptée, et à l'immense joie de tous, on s'aperçut que le sol présumé de l'ancienne cité n'était qu'un terrassement d'une ville relativement plus moderne bâtie sur une série de villes antérieures. On se trouva en présence d'un entassement de toute sorte de fragments, de poteries intactes ou brisées. M. Haine est parvenu à dégager un mur d'enceinte — une merveille — portant à son sommet une autre muraille ; il mit au jour la plus ancienne clé de voûte connue, faisant partie d'une arche datant de 7 000 ans. Ce qui ajoute à la valeur de ces découvertes, ce sont les inscriptions trouvées sur les débris de vases, briques, tablettes, etc., à l'aide desquelles le Prof. Hilprecht espère qu'il sera possible de reconstituer l'histoire complète de la période Babylonienne.

« Au nombre des documents historiques trouvés par l'expédition française, à Télo, nous devons citer un certain nombre de tablettes à écriture cunéiforme, portant des dates, et ayant trait au roi Sargon Ier et à son fils Naram-Sin. Ces tablettes ont été dirigées sur Constantinople, où elles sont soumises à l'examen de M. Heuzey, le Directeur du Musée du Louvre, et du Dr Hilprecht. Le résultat de cette importante découverte est de réduire à néant les allégations antérieures, relatives au prétendu caractère mythique du roi Sargon, lequel redevient, par le fait, un personnage réel et historique, et prouvant que le contenu de la fameuse tablette d'Oman est, non pas un mythe, mais un fait appartenant à l'histoire. Parmi les nouvelles tablettes exhumées, il en est une qui mentionne « l'année où Sargon marcha contre la Palestine », et ceci se passait 3 800 ans avant J. C.

« Quand bien même de nouvelles découvertes ne viendraient pas s'ajouter à celles déjà acquises, les inscriptions mises au jour par les deux expéditions suffisent pour ajouter largement à la connaissance de l'histoire et de la civilisation du peuple babylonien. Mais il y a toute raison de croire qu'on se trouve en présence d'une mine inépuisable de richesses archéologiques ensevelies le long des rivages du Tigre et de l'Euphrate. »

Si nous voulons nous rendre compte de la valeur archéologique de ces découvertes au point de vue de l'étude des religions comparées, et de son importance pour le mouvement théosophique, nous

ne pouvons mieux faire que relire les différents passages de *Secret Doctrine* où H.P.B., traitant de l'identité du Moïse juif et du Sargon babylonien, et sans autre témoignage à l'appui que les documents archéologiques alors existants, fait ressortir la similitude des Légendes et Allégories où se trouvent encadrées ces deux figures, et que nous voyons se fondre en un seul et même type à mesure que l'histoire porte sa lumière dans le passé lointain.

Nous avons été avertis que nous touchions à la fin d'un cycle du Kali-Yuga aryen, et qu'entre l'époque où fut publiée *Secret Doctrine* — 1888 — et la présente année 1897, « il se produirait une déchirure dans le voile, par où la science matérialiste recevrait un coup mortel (1) ».

Que le résultat des fouilles de Tel-oh et de Nippur soit une « déchirure dans le voile » ce n'est pas douteux. Voici d'ailleurs l'un des passages en question :

Dans son livre sur *Les Antiquités Assyriennes* (2) M. Georges Smith dit :

« Dans le palais de Sennachérib, à Koujoujik, j'ai découvert un autre fragment de la curieuse histoire de Sargon ». La capitale du royaume de Sargon — le Moïse babylonien — était la grande cité d'Agadi, appelée Akkad par les Sémites, et mentionnée dans la Genèse comme étant la ville de Nemrod... Akkad est située dans le voisinage de la ville de Sippara, sur les bords de l'Euphrate, et au nord de Babylone (3). Or, notez déjà cette coïncidence à l'égard de ces deux noms : « Sippara, la cité voisine, et Zipporah, l'épouse de Moïse ». La coïncidence est d'autant plus remarquable que Sippora, en chaldéen, et Zipporah, en hébreu, ont un seul et même sens et signifient : la Sagesse (4).

C'est à Esdras, évidemment, qu'il faut attribuer l'habile insertion dans l'histoire de Moïse de la légende de Sargon, attendu qu'*il ne pouvait pas avoir été ignorant de l'original*. Sur les fragments de tablettes de Koujoujik, on en retrouve la curieuse relation dans les termes suivants.

1. — Sargina, le puissant roi, le roi d'Akkad, je suis ;

2. — Ma mère était une princesse ; mon père je n'ai point connu ; un frère de mon père régnait sur la contrée.

3. — Dans la cité d'Azupiranu, qui sur le bord de l'Euphrate est située,

4. — Ma mère, la princesse, me conçut ; en difficulté, elle me mit au monde ;

5. — Elle me plaça dans une arche de joncs et l'enduisit de bitume ;

6. — Elle me confia à la rivière, qui ne m'engloutit pas ;

7. — Le courant me porta ; à Akki, le porteur d'eau, il me conduisit ;

(1) *Secret Doctrine*. Vol. I, p. 671.
(2) *Op. Cit.* page 224.
(3) *Isis Unveiled*. Vol. II, p. 442-3.
(4) Voir *Secret Doctrine*. Vol. I, page 413, et vol. II, page 487.

8. — Akki, le porteur d'eau, dans la tendresse de son cœur, m'éleva.

Comparons maintenant ce récit avec celui de la Genèse :

Et lorsqu'elle (la mère de Moïse) fut dans l'impossibilité de cacher l'enfant plus longtemps, elle prit une arche de roseaux qu'elle enduisit de poix et de limon, elle y plaça l'enfant et l'abandonna dans les algues au bord de la rivière — II. 3.

« L'événement ayant trait à Sargon, ajoute M. G. Smith, est supposé s'être produit 1 600 ans environ avant J. C., époque de quelque peu antérieure à celle de Moïse. Etant donné que la renommée de Sargon s'étendit jusqu'en Egypte, il est vraisemblable qu'entre cette version et les récits contenus dans l'Exode (II) existe un lien de relation; en vertu de cette tendance de toute action, une fois produite, à se répéter. »

Depuis lors, et grâce au professeur Sayce, qui a eu le courage de reconnaître la nécessité de reculer de 2000 ans les dynasties chaldéennes et assyriennes, la date de Sargon se trouve être, par le fait, reportée deux mille ans avant Moïse. L'aveu est suggestif... quant à la date réelle, il y manque encore un zéro ou deux.

Quelle conclusion sommes-nous en droit de tirer? Celle qui ressort logique et incontestable des faits qui précèdent, à savoir : que la légende attribuée à Moïse par Esdras, parvint à la connaissance de ce dernier alors qu'il était à Babylone, et qu'il transféra l'allégorie de Sargon au législateur des Hébreux. Ce qui revient à dire que l'Exode ne fut jamais l'œuvre de Moïse, mais une compilation faite par Esdras, sur d'anciens matériaux (1) ».

H. de Castro.

L'OCCULTISME ET LES ARTS OCCULTES

(*Suite et fin*).

Nos lecteurs s'intéresseront surtout à ceux qu'attire invinciblement l'Occulte, et qui cependant n'ont pas réalisé la vraie nature de ce qu'ils aspirent à atteindre, ne sont pas davantage à l'épreuve des passions, et ont encore moins vraiment pratiqué l'oubli de soi.

Eh bien ! demandera-t-on, que savez-vous de ces infortunés, ainsi déchirés par des forces contraires? Car, on l'a dit trop souvent pour qu'il soit nécessaire de le répéter et le fait est évident pour tout observateur, le désir de l'Occulte une fois réellement éveillé dans le cœur d'un homme, il n'est plus pour lui aucune espérance

(1) *Secret Doctrine*. Vol. I, page 340.

de paix, aucune place de repos, aucun bien-être dans le monde. Il est entraîné dans les espaces déserts et désolés de la vie par une éternelle et rongeante inquiétude qu'il ne peut apaiser. Son cœur est trop plein de passions et de désirs égoïstes pour qu'il lui soit permis de franchir la porte d'or ; il ne peut, dans la vie ordinaire, trouver le calme ou le repos. Doit-il alors tomber inévitablement dans la sorcellerie et la magie noire et, en une série d'incarnations, s'amasser un terrible Karma ? N'y a-t-il pas pour lui d'autre route ?

Il en est une autre. Qu'il n'aspire à rien de plus élevé que ce qu'il peut accomplir. Qu'il ne se charge pas d'un fardeau trop lourd pour ses épaules. Sans espérer devenir jamais un Mahatma, un Bouddha ou un grand saint, qu'il étudie la philosophie et la science de l'âme, et il sera l'un de ces modestes bienfaiteurs de l'humanité qui n'ont aucun pouvoir surhumain. Les *Siddhis* (ou pouvoirs des Arhats) sont pour ceux seulement qui sont capables de vivre la vie qu'exige un pareil entraînement, capables d'en accomplir les terribles sacrifices et de les accomplir à la lettre. Qu'ils le sachent de suite et qu'ils s'en souviennent à jamais, l'Occultisme vrai ou la Théosophie, c'est « la grande renonciation au soi », renonciation absolue et sans conditions, en pensée comme en actes. C'est l'altruisme, qui jette entièrement hors des rangs des vivants celui qui le pratique. « Il ne vit plus pour lui, mais pour le monde », dès qu'il s'est engagé à accomplir le sacrifice. On lui pardonne beaucoup pendant les premières années d'épreuves, mais à peine est-il accepté, que sa personnalité doit disparaître, il doit devenir simplement une des forces bienfaisantes de la Nature. Après cela, il y a pour lui deux pôles, deux routes, mais nul repos à mi-chemin. Il lui faut laborieusement monter pas à pas, souvent au moyen de nombreuses incarnations et sans interruption dévachanique, l'échelle d'or qui mène à la condition de Mahatma (d'Arhat ou de Bodhisattva), ou bien, au premier faux pas, se laisser glisser le long de l'échelle et tomber dans la magie noire.

Tout ceci est inconnu ou complètement oublié. Vraiment, celui qui est capable de suivre la silencieuse évolution des aspirations préliminaires des candidats, voit souvent d'étranges idées prendre possession de leur esprit. Il y en a dont le raisonnement a été si faussé par des influences étrangères qu'ils s'imaginent pouvoir sublimer et élever les passions animales au point de tourner en dedans leur furie, leur force, leur feu, et de les emmagasiner, de les enfermer dans la poitrine, jusqu'à ce que leur énergie soit non détruite, mais tournée vers un but plus saint et plus élevé : en un mot, jusqu'à ce que leurs forces collectives et concentrées permettent à leur possesseur de pénétrer dans le vrai sanctuaire de l'âme, en présence du Maître, le vrai Soi ! Dans ce but, ils ne veulent ni combattre leurs passions, ni les détruire. Ils se contentent, par un puissant effort de la volonté, de réduire la violence des flammes et

de les tenir en échec en eux-mêmes, permettant à l'incendie de couver sous une faible couche de cendres. Ils se soumettent avec joie à la torture de l'enfant spartiate qui se laissait dévorer les entrailles par le renard, plutôt que de le laisser fuir. Pauvres visionnaires aveugles !

Autant espérer qu'une bande de ramoneurs ivres, tout suants et noirs de leur travail, pourraient être enfermés dans un sanctuaire tendu de draperies d'un blanc immaculé, et qu'au lieu de les souiller et de les transformer par leur présence en un tas de sales haillons, il leur serait possible de devenir maîtres de la retraite sacrée et d'en émerger aussi immaculés que le temple lui-même. Pourquoi ne pas imaginer aussi qu'une douzaine d'animaux fétides, emprisonnés dans la pure atmosphère d'une *Dgon-pa* (monastère), en sortiraient imprégnés de tous les parfums qui s'y brûlent ?... Etrange aberration de l'esprit humain. Cela est-il possible ? Raisonnons .

Le « Maître » dans le sanctuaire de notre âme est le Soi le plus élevé, — l'Esprit divin dont la conscience est uniquement dérivée du mental et basée sur lui (tout au moins pendant la vie mortelle de l'homme dans lequel cet esprit est captif), et ce mental, nous sommes convenus de l'appeler *l'Ame humaine* (l' « âme spirituelle » étant, elle, le véhicule de l'Esprit). Cette âme personnelle ou humaine est, à son tour, dans sa forme la plus élevée, un composé d'aspirations spirituelles, de volitions et d'amour divin , et dans son aspect le plus bas, de désirs animaux et de passions terrestres qui lui viennent de son association avec son véhicule, le siège de ces désirs. Elle est donc ainsi un lien, un médium entre la nature animale de l'homme, que la raison supérieure cherche à vaincre, et sa nature divine, spirituelle, vers laquelle il gravite toutes les fois que, dans la lutte, il a la victoire sur l'animal intérieur. L'âme animale instinctive est la couche où germent ces passions que, nous venons de le montrer, l'on endort au lieu de détruire, ces désirs que d'enthousiastes imprudents enferment dans leur sein. Espèrent-ils pouvoir changer en eaux pures de vie le ruisseau fangeux de l'égout animal ? Mais où, sur quel terrain neutre, n'affectant point l'homme peuvent-ils l'emprisonner ? Les ardentes passions de l'amour et de la luxure sont encore vivantes, et on leur permet de demeurer sur le lieu de leur naissance, — *l'âme animale* ; car la portion la plus élevée comme la plus basse de l'âme humaine ou mental rejettent de tels hôtes, bien qu'elles ne puissent empêcher d'être souillées par leur seul voisinage. Le Soi supérieur ou Esprit est aussi incapable de s'assimiler de pareilles sensations que l'eau de se mélanger à l'huile ou à quelque malpropre corps graisseux liquide. C'est donc le Mental, — ce médium qui est l'unique lien entre l'homme d'argile et le vrai Soi, — qui seul souffre, et se trouve dans l'incessant danger d'être entraîné par les passions, dont le réveil est possible à tout instant, et de périr dans l'abîme

de la matière. Et comment pourrait-il jamais s'accorder avec l'harmonie divine du Principe le plus élevé alors que cette harmonie est détruite par la seule présence de ces passions animales dans le sanctuaire en préparation ? Comment l'harmonie pourrait-elle prévaloir et conquérir, quand l'âme est salie et distraite par le tourbillon des passions, par les désirs terrestres des sens corporels ou de ceux de l'homme astral ?

Cet « astral », en effet, le « double », le fantôme (dans l'animal comme dans l'homme), n'est pas le compagnon de l'*Ego divin*, mais celui du *corps matériel*. Il est le lien entre le Soi personnel, la conscience inférieure de *Manas*, et le corps ; il est le véhicule de la vie transitoire et non de la vie immortelle. Semblable à l'ombre de l'homme, il en suit servilement et mécaniquement les mouvements et les impulsions. Toutes ses tendances sont donc matérielles, et ne s'élèvent jamais vers l'Esprit. Lorsque le pouvoir des passions est entièrement anéanti ; lorsqu'elles ont été broyées et annihilées sous la pression d'une inébranlable volonté ; lorsque tous les désirs, tous les appétits de la chair sont morts ; lorsque, enfin, le soi personnel a été détruit jusqu'au souvenir et que l'astral, par suite, est réduit à zéro, alors, mais alors seulement peut avoir lieu l'union avec le plus haut Soi. Lorsque l' « Astral » ne réfléchit plus que l'homme conquis, la personnalité encore vivante mais non égoïste et non agitée par les désirs, alors le brillant *Augoeidès*, le Soi divin, peut vibrer en harmonie consciente avec les deux pôles de l'entité humaine : l'homme matériel purifié, et l'âme spirituelle éternellement pure. Il peut alors demeurer en la présence du MAITRE SOI, le Christos du Gnostique mystique, et rester confondu avec lui, un avec lui, immergé en lui à jamais (1).

S'il en est ainsi, comment pourrait-on penser qu'il fût possible à un homme de franchir « la porte étroite » de l'Occultisme, alors que ses pensées de chaque jour, de chaque heure, sont limitées par les choses du monde, les désirs de la possession et de la puissance, la luxure, l'ambition et des devoirs qui, bien qu'honorables, n'en appartiennent pas moins à la terrestre terre.

. . . .

Les égoïstes gratifications sensuelles ou même mentales entraînent la perte immédiate des pouvoirs du discernement spirituel ; la voix du Maître ne peut plus se distinguer de celle des passions ou même d'un Dugpa, le bien du mal, la saine moralité de la casuistique. Le fruit de la Mer Morte n'assume la plus glorieuse ap-

(1) Ceux qui seraient enclins à voir trois *Egos* dans l'homme, seront incapables de comprendre le sens métaphysique de la question. L'homme est une trinité composée d'un corps, d'une âme, et d'un Esprit ; mais *l'homme* néanmoins est *un*, et n'est sûrement pas son corps. C'est celui-ci qui est la propriété, le vêtement passager de l'homme. Les trois « Egos » sont l'HOMME sous ses trois aspects, ou ses trois états sur les plans astral, intellectuel, et spirituel.

parence mystique que pour se changer en cendres sur les lèvres et en fiel dans le cœur, et aboutir à :

Des profondeurs qui se creusent sans cesse, à une nuit qui s'assombrit encore ;
A la folie au lieu de la Sagesse, au crime au lieu de la douce innocence ;
A l'angoisse et au désespoir au lieu de l'espérance et du ravissement.

Lorsqu'ils se sont trompés et se sont conduits d'après leurs erreurs, les hommes refusent d'ordinaire de reconnaître leurs torts et s'enfoncent de plus en plus dans la boue. Et, bien que l'intention décide tout d'abord s'ils exercent la magie noire ou blanche, il n'en demeure pas moins que les résultats involontaires d'une sorcellerie inconsciente ne peuvent manquer de produire un mauvais Karma. J'en ai assez dit pour démontrer que la sorcellerie n'est autre chose qu'une influence mauvaise exercée sur d'autres personnes qui souffrent ou, en conséquence, font souffrir à leur tour. Karma est une lourde pierre jetée dans les eaux tranquilles de la vie ; elle doit produire des cercles dont les rides vont toujours grandissant, s'étendent et s'étendent encore, presque *ad infinitum.* De telles causes ne peuvent être produites sans amener des effets, et ceux-ci se montrent dans les justes lois de la Rétribution.

Beaucoup de ces malheurs pourraient être évités cependant, si l'on voulait s'abstenir de se précipiter dans des pratiques dont on ne comprend ni la nature ni l'importance. Personne n'est tenu de porter un fardeau au-dessus de ses forces et de ses pouvoirs. Il y a des gens naturellement « nés magiciens », des mystiques et des occultistes de naissance et par droit d'héritage direct, à la suite de séries de réincarnations et de siècles de souffrances et d'insuccès. Ceux-là sont, pour ainsi dire, à l'épreuve des passions. Nul incendie d'origine terrestre ne peut aviver la flamme d'aucun de leurs sens ou de leurs désirs ; nulle voix humaine ne peut trouver d'écho dans leur âme, excepté le grand cri de l'humanité. Seuls, ils sont certains du succès. Mais on ne les rencontre que de loin en loin, et s'ils passent à travers les portes étroites de l'Occultisme, c'est qu'ils ne traînent pas après eux le bagage personnel des sentiments transitoires humains. Ils se sont défaits des émotions du Soi inférieur, ils ont paralysé, par suite, l'animal astral, et la porte d'or, l'étroite porte d'or, s'est ouverte devant eux. Il n'en est pas ainsi de ceux qui ont à porter durant plusieurs incarnations le poids des crimes commis dans des existences précédentes et même dans leur présente existence. Pour eux, à moins qu'ils ne procèdent avec la plus grande prudence, la porte d'or de la Sagesse peut se transformer en la porte largement ouverte et en la grande route « qui mène à la destruction », et ils sont nombreux ceux qui y entrent. C'est la porte des arts occultes, pratiqués dans un but égoïste et en l'absence de l'influence restrictive d'*Atma Vidya.* Nous sommes dans le *Kali Yuga* (1) et son influence fatale est mille fois

(1) L'Age noir, pendant lequel la spiritualité est à son point le plus

plus puissante dans l'Ouest que dans l'Est ; de là les conquêtes faciles des pouvoirs de l'âge sombre dans les luttes de ce cycle, et les nombreuses erreurs qui oppressent aujourd'hui le monde. L'une d'elles c'est la facilité relative avec laquelle les hommes s'imaginent pouvoir arriver à la « porte » et franchir le seuil de l'Occultisme sans de grands sacrifices. C'est le rêve de tous les théosophes, rêve inspiré par l'égoïsme et le désir du pouvoir ; ce ne sont point de tels sentiments qui mèneront jamais au but désiré. Car, ainsi que l'a dit celui qui, on peut bien le croire, s'est sacrifié pour l'humanité, « étroite est la porte et rude le chemin qui mène à la vie éternelle » et « petit le nombre de ceux qui la trouvent ». Elle est si étroite, en vérité, qu'à la seule mention de quelques-unes des difficultés préliminaires, le candidat occidental épouvanté, tourne le dos, bat en retraite et frissonne. Qu'ils s'arrêtent, et dans leur extrême faiblesse qu'ils n'essayent pas d'aller plus loin. Car si au moment où ils tournent le dos à la porte étroite, ils se laissent entraîner tant soit peu, par le désir pour l'Occulte, vers la large et engageante porte du mystère d'or qui brille à la lumière de l'illusion, malheur à eux ! Elle ne peut les conduire qu'à la magie noire, et bientôt, qu'ils s'en souviennent, ils se trouveront sur cette « *via fatale* de l'*Inferno* », au-dessus du portail de laquelle le Dante a lu ces mots :

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente (1).

H. P. Blavatsky.

LE PANTHEISME

(*Suite et fin.*)

Si Dieu est l'Infini, pourquoi a-t-il besoin de se manifester ?

Nous avons déjà dit que la manifestation, l'évolution, c'est l'activité de l'Infini. Cet infini, contenant tous les possibles, doit être à la fois actif et passif, en action et en repos ; il ne peut rester li-

bas, et la matérialité la plus puissante. Les premiers 5000 ans du présent *Kali Yuga* finissent en février 1898.

Annie Besant.

(1) « C'est par moi que l'on va dans la cité plaintive :
« C'est par moi qu'aux tourments éternels on arrive :
« C'est par moi qu'on arrive à l'infernal séjour.
Traduction de Louis Ratisbonne. Chant III.

mité à une seule condition : l'immuabilité ; il ne peut posséder un seul et unique état : l'état d'absolu indifférencié ; il doit réaliser, développer, évoluer, manifester toutes les possibilités, toutes les potentialités qui sont en lui. Ce prodigieux labeur s'effectue par la création, — la manifestation plutôt, — des Univers successifs, manifestation au cours de laquelle d'incalculables milliards de mondes, d'êtres, d'états de la substance et de la force, d'aspects de l'intelligence se réalisent éternellement dans le sein de Dieu.

*
* *

Mais alors, tout est illusoire ; nous croyons être ce que nous ne sommes pas ; nous sommes des aspects de Dieu, tandis que nous nous imaginons être des individus séparés du reste de l'Univers ?

C'est ainsi. Nous sommes les bulles écumeuses de la vague en courroux ; pendant un instant, nous paraissons séparés de l'Océan divin et, l'instant d'après, nous nous immergeons de nouveau en lui ; nous sommes des ondulations de la même mer, se croyant plus hautes ou plus basses que leurs voisines et ignorant qu'elles sont des *aspects* de la mer ; nous sommes des agrégats illuminés par une étincelle de divinité — l'essence divine universelle — ; des agrégats plus ou moins évolués, formés de substance plus ou moins élaborée, laissant transparaître plus ou moins la flamme qui est à leur centre ; des êtres plus ou moins limités par cette substance, plus ou moins ignorants de la nature de l'Etre et des lois de l'Univers.

Les organismes inférieurs n'ont pas le sentiment de la vie individuelle ; les animaux le possèdent, mais ne le raisonnent pas ; l'homme n'y pense pas, le plus souvent, ou y applique des théories en désaccord avec la logique. Mais les Pionniers de l'humanité savent que nous sommes des *aspects* du Tout infini, et ils appellent l'illusion du moi, considéré comme être séparé du reste de la nature, l'*Erreur de la Séparativité*. C'est à la Théosophie que revient l'honneur d'avoir fait revivre, en l'expliquant, cette antique doctrine des Sanctuaires.

*
* *

Rien dans l'Univers ne devant être inutile, à quoi sert cette illusion de la Séparativité ?

Cette illusion est le plus grand facteur de progrès pour les êtres qui arrivent au stage humain ; c'est un mal qui génère un bien. Sœur et mère de l'égoïsme, elle invite les hommes au labeur et au développement. Cette illusion ne dure d'ailleurs qu'une seconde dans le Cycle d'un univers. Avant le stage humain, c'est l'ignorance heureuse ; après, c'est la connaissance qui dissipe les ténèbres. De plus, ignorance et illusion n'existent que pour les êtres,

— les *aspects* de la Divinité —; celle-ci, — l'Etre absolu, — représentée dans l'univers par le Logos ou Verbe, n'ignore rien, ne subit aucune illusion ; elle assiste, au contraire, au plus grandiose des spectacles : la réalisation de chacun des milliards sans nombre d'aspects qu'elle développe au cours de la formation et de la dissolution des univers successifs.

*
* *

Mais c'est une cruelle injustice, même pour des êtres illusoires, que d'être ainsi à la merci de l'« erreur de la séparativité » et du choc des « contraires » !

Le martelage des êtres entre les « contraires » engendre en eux la soi-conscience, l'intelligence, la notion du Moi, le « Je ». L'erreur du « Je », de la Séparativité, active leur développement et les mène sur les hauteurs sereines de la Connaissance supérieure, loin des mondes de douleur, loin des humanités égoïstes. Ils montent ainsi sur l'échelle sans fin qui, en éclairant toujours plus leur intelligence, ouvre toujours plus largement leur cœur. Au-dessous, comme au-dessus de l'homme, s'étendent des nombres incalculables d'êtres, du plus simple au plus divin, et ces êtres sont la ligne qui, comme le prouvent les mathématiques, s'approche sans cesse de l'Infini sans jamais l'atteindre. Si l'évolution leur est pénible un instant dans l'éternité, cette fugitive douleur est anéantie dans les siècles sans fin de paix toujours croissante qui les attendent dans l'avenir.

*
* *

Ces rapides considérations, — qui pourraient et devraient être complétées pour devenir pleinement compréhensibles, — vont nous permettre de tirer quelques conclusions intéressantes.

Et d'abord, qu'est-ce que Dieu, l'Absolu ?

Dieu n'est ni l'esprit, ni la force, ni la matière : il est leur Cause incausée. Esprit (conscience), force et matière sont ses trois *aspects*, — la Trinité. La conscience (esprit) varie d'intensité et de forme avec la nature des états de force-matière qui lui servent de substratum et avec la perfection des agrégats qui sont ses réceptacles. Esprit, force et matière étant des aspects essentiellement variables et changeants, ne sont pas l'immuable Absolu.

Dieu n'est ni le Bien ni le Mal : il est au-dessus d'eux. Le Bien n'est que l'une des faces de l'Etre manifesté ; il n'est pas infini ; à côté de lui, on peut placer le Mal, qui est son antagoniste, qui limite ses pouvoirs. Or, rien n'est l'antagoniste de Dieu, rien ne limite l'Infini, rien ne diminue la Puissance suprême.

L'Absolu, Dieu, c'est l'*Etre-té*. Tout ce qui existe n'est que ses

apparences, apparences que nous jugeons d'après l'étalon sans valeur de nos facultés embryonnaires.

Quand l'Absolu se manifeste, il se présente sous deux faces, que les philosophes de la terre ont appelées le bien et le mal. La face blanche, le pouvoir de bien, c'est ce qu'on a nommé le Logos; le Verbe, le Fils de Dieu, Osiris, etc. ; c'est de lui qu'on a dit qu'il est la bonté, l'amour, la justice par excellence ; c'est à lui qu'on trouve des attributs (l'Infini ne peut en avoir); c'est lui qu'on nomme le Démiurge, le Créateur, car il est l'Idéation, la Substance et la Force cosmiques, le potentiel total de l'Univers auquel il préside et qu'il va évoluer.

La face noire, c'est le pouvoir de mal, ce qu'on a nommé l'Adversaire, le Dragon infernal, le Diable ; c'est l'énergie qui s'oppose à la force de bien, sépare les parties, fait du tout homogène un tout hétérogène où les êtres sont nécessairement en conflit : elle règne pendant la première moitié du grand Cycle ; la force de lumière, d'unification, reprend l'avantage ensuite et fait retourner progressivement les êtres et les mondes à l'état primordial, non manifesté, — l'état *laya* des occultistes orientaux et des théosophes.

Les plus grands penseurs se sont accordés pour dire que Dieu est si absolument différent de tout ce qui existe, que ses attributs sont si infiniment éloignés de ce que nous connaissons, qu'ils l'ont appelé le *Non-Etre* : en effet, l'être est une chose limitée, sujette au changement, tandis que l'Etre absolu est infini et immuable. Saint Thomas l'a nommé l'*Aséité* (ce qui n'a pas de *soi*, ce qui n'est pas un être *personnel)* ; les théosophes, créant un néologisme, l'ont défini l'Etre-té (la qualité d'Etre, au sens impersonnel du mot).

Cet Etre absolu, étant impersonnel, ne peut ni entendre, ni voir, ni créer, ni punir, ni récompenser, — *au sens que nous donnons à ces mots* ; ce qui n'empêche en rien l'existence de toutes ces choses et de bien d'autres sur le plan de la manifestation, — plan du Démiurge créateur, l'Univers. Pour entendre, il faut être distinct de la chose entendue ; pour voir, il faut être séparé de la chose vue ; pour créer, il faut produire quelque chose qui ne soit pas soi ; pour punir, il faut être distinct du pécheur ; pour récompenser, il faut être un autre que celui qui a bien mérité. Les hommes qui s'attachent à cet aspect impersonnel de l'Etre suprême sans en comprendre la portée disent que Dieu n'existe pas : c'est l'ATHÉISME. Ils ne voient qu'une face du prisme.

Ceux à qui leur intelligence ne permet qu'une conception grossière des forces de la Nature ou de la puissance de certains êtres, visibles et invisibles, ont déifié le soleil, le vent, la mer, la foudre, les animaux ou les divinités élémentales : c'est le POLYTHÉISME, qui ne représente, qu'un côté de la manifestation.

D'autres arrivent à concevoir une Intelligence souveraine présidant aux destinées du Cosmos, et, malheureusement, s'imaginent trop souvent qu'elle est distincte des autres intelligences de ce Cos-

mos : ce sont les champions du **Monothéisme**, simple facette du diamant divin.

Il est des observateurs qui, apercevant une intelligence, une harmonie, un ordre merveilleux dans tous les champs de l'évolution, disent que la Divinité est l'Ame du monde et donnent à leur système le nom de **Panthéisme**.

Certains autres, croyant que l'élément pensée (*esprit*) possède une supériorité sur l'élément force-matière, ont tenté de rabaisser ce dernier et sont même allés parfois jusqu'à le nier : c'est l'*Idéalisme*.

Bien des savants, s'appuyant sur ce fait qu'il est impossible de trouver de l'intelligence sans l'intervention d'une base matérielle, ont au contraire divinisé la matière au détriment de l'esprit : c'est le *Matérialisme*.

Tous ont raison et tort à la fois. Ils voient chacun un *aspect* réel de Dieu, et en cela, ils ont raison ; ils ont tort, lorsqu'ils prétendent limiter les aspects de l'Etre suprême et disent à ceux qui ne pensent pas comme eux : Vous êtes dans l'erreur.

La vérité, c'est que Dieu est tout cela et bien plus encore :

Il est l'Infini, l'Inconnaissable, l'Absolu.

Dr Pascal.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Nous extrayons les lignes suivantes de *La Paix Universelle* :

Deuxième liste d'adhésions pour le Comité provisoire

Afin que les revues sympathiques au *Congrès de l'Humanité* aient le temps nécessaire pour répercuter notre appel par toute la Terre, et pour assurer le succès final par une préparation attentive, nous reculerons de quelques semaines ou mois, — juin au plus tard, — la publication de la liste définitive du Comité provisoire et celle de son *Bureau*. Voici les nouvelles et précieuses adhésions qui sont venues se joindre spontanément aux premières :

Alceste, Allar (swedenborgien libre), Ed. Bailly (éditeur), Ernest Bosc, A. Bué, Dr Baraduc, Mme Marya Chéliga, Clavenad (ingénieur des Ponts et Chaussées), Alban Dubet, A.-L. de Faget, M. T. Falcomer (Alessandria, Italie), Fore-Faure, F. Bruni (Italie), Dr Grenier (député), Lasseron père, Th. Mouroux (magnétiseur), C. Sauvaire, Edward Troula. On remarquera le nom de Mme Marya Chéliga, la féministe distinguée.

Nous espérons que d'autres noms féminins viendront se joindre au sien, car le *Congrès de l'Humanité* doit être le Congrès de toute l'Humanité et non seulement de sa moitié masculine — qui est

d'ailleurs la moins humanitaire, la moins pacifique ; — il doit être le *Congrès de l'Harmonie* à travers les dissonances sociales qui s'enchaînent toutes, en leur malfaisante solidarité. Déjà nous recevons de nos frères italiens F. Bruni, Falcomer, Volpi, les plus touchants et magnifiques appels à l'*Union*.

Puisse ce courant sympathique franchir *toutes les frontières* (spirituelles ou matérielles) !

Sans préjuger des événements futurs, nous pouvons dire à nos frères que l'œuvre immense de *Paix* et d'Amour *universels* que nous préconisons s'annonce grandiose au delà de tout ce que nous espérions.

Que les *Cœurs* ardents nous soutiennent avec *force* et *constance*, et nous remporterons la victoire décisive la plus éblouissante que jamais âme généreuse ait pu rêver.

Nous recevons, au dernier moment, les chaudes adhésions de Mme L.-A. de Polozow (Italie), du comte Jacques Douglas Scotti (Italie), et les vœux de succès d'Aksakof (Russie).

L'Unisson de tous ces cœurs généreux à travers les frontières est bien fait pour entretenir la divine espérance d'*Amour universel*.

Au-dessus des plus sombres nuages brille toujours le Soleil radieux.

Tous les troubles de l'heure présente ne sauraient nous empêcher de contempler la sublime Harmonie des temps futurs.

La Rédaction.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE.

France.

Les réunions de la loge parisienne *Ananta* sont aussi intéressantes que suivies. Il en est de même de celles de la Loge de Toulon.

Notre mention du projet de *Congrès de l'humanité* a commencé d'être relevée sympathiquement par les revues théosophiques de l'étranger. Quelques-unes d'entre elles demandent des renseignements complémentaires. Simple et fidèle écho de cette œuvre d'avenir et d'union, nous publierons, à son sujet, tout ce qui parviendra à notre connaissance.

Spiritisme, la pièce de Victorien Sardou n'a pas eu un long succès et son auteur, par une lettre publiée dans la *Paix Universelle*, accuse presque les spirites d'y avoir contribué. Rien n'est plus injuste. Observateur indépendant, mais attentif, nous pouvons rendre le témoignage que les spirites se sont employés de leur mieux à seconder la tentative du médium académicien, mais ni eux, ni ce dernier n'ont été assez forts pour

galvaniser la machine sociale et lui faire franchir au delà de quelques tours le *point mort* formé par l'étroitesse de vues en matière de connaissance, et la dissipation de pensée. Il y faudra de nouvelles générations, autrement *disposées*.

Voici que de récents calculs théosophiques tendent à assigner l'année 1899 pour celle où aurait lieu le changement même de Cycle mineur qui est imminent. Il a toujours été dit que les effets d'un tel phénomène ne sont pas centralisés à l'intersection précise des deux courbes, qu'ils s'étendent en deçà et au delà. C'est précisément pour cela qu'il eût été préférable de l'aborder plus tôt, pour en finir de même.

ANGLETERRE.

Mme Annie Besant a eu une traversée très dure de l'Inde en Angleterre, surtout dans l'Océan où les quarantaines de Brindisi et de Marseille l'ont obligée de passer. Arrivée à Londres, en retard sur ses prévisions, elle n'y a séjourné que quarante-huit heures à peine et a repris la mer pour l'Amérique, accompagnée de Miss Wilson, Bibliothécaire d'Avenue Road. Une foule sympathique l'a saluée au départ et suivie de ses vœux. Les nouvelles des Etats-Unis étaient que les Judgistes ne voyaient pas avec plaisir le voyage en Amérique de Mme Besant qui va simplement y soutenir le courage des théosophistes fidèles. Ils sont bien venus, eux, en Europe, mais sans doute que la logique ne les embarrasse pas plus qu'autre chose.

HOLLANDE.

En suite du concours fraternel de Mmes Cooper-Oakley, Esther Bright et Eveline Wright, une loge nouvelle a été constituée à Haarlem et une feuille périodique fondée.

ITALIE.

Une loge a été fondée aussi à Rome. D'autre part, la revue *Nova Lux* est devenue l'organe d'union des spiritualistes d'Italie et en même temps le journal des membres italiens de la Société théosophique.

ALLEMAGNE.

Rien de particulier.

SECTION SCANDINAVE.

Idem.

SECTION AMÉRICAINE.

Le sympathique comte Axel Watchmeister, fils de la bonne comtesse du même nom, a pris la direction de l'organe théosophique *Mercury*, à San Francisco.

SECTIONS AUSTRALASIENNES.

Il est convenu que la revue *Theosophy in Australasia* servira d'organe aux deux sections d'Australie et de Nouvelle Zélande.

SECTION INDIENNE.

Le président du dernier *Congrès des Religions*, M. Barrows, a été reçu, à Madras, dans un grand meeting formé par toutes les Sociétés idéa-

listes, civiles, religieuses, philosophiques et autres de la province. La présidence de cette assemblée unique fut décernée au colonel H. S. Olcott qui, dans un langage élevé, remercia le noble vétéran américain de l'œuvre grandiose d'union qu'il avait menée à si bonne fin, en 1893, à Chicago.

Par ce temps d'épreuves terribles que subit l'Inde, il peut être intéressant d'extraire quelques chiffres du dernier dénombrement officiel qui a été opéré dans cette vaste contrée. En 1891, le nombre des indigènes des deux sexes résidant sur la péninsule Hindoustanique était de 254 millions, sur lesquels 188 millions Brahmanistes, 50 millions Mahométans, 4 millions Bouddhistes, 1 million 800 mille chrétiens, 85 mille Parsis, 12 mille Juifs, et le reste de divers cultes. On sait que les Bouddhistes sont presque exclusivement répandus, depuis leur expulsion de l'Inde continentale, dans les autres parties de l'Asie qui se trouvent à l'Extrême Orient, et que leur nombre y dépasse notablement le chiffre de quatre cents millions...

Pour en revenir à l'Inde et à ses deux cent cinquante quatre millions d'indigènes, dont un si grand nombre sont aujourd'hui torturés par la famine, par suite de l'absence presque complète de la dernière récolte, on conçoit la difficulté qu'éprouve la nation Européenne qui régit cette immense population à lui assurer artificiellement sa nourriture. La charité privée Anglaise a déjà envoyé des millions de francs qui ont servi à acheter des vivres, mais qu'est-ce que cela auprès des besoins de cette multitude pendant une année peut-être ! Il y faudrait des milliards. Le jour où les nations « les plus civilisées » n'emploieront plus toutes leurs ressources à créer des moyens de destruction, des marines et des armées formidables, ce jour-là, elles s'entr'aideront au lieu de se détruire, et il n'y aura ni populations entières mourant de faim dans l'Inde, ni vieillards et infirmes périssant de misère chez les peuples de l'Europe.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Mars 97. — Suite des feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — L'éducation de la jeunesse Hindoue, par Annie Besant. — Le culte du Soleil chez les Parsis, par Bilimoria. — Sur l'Evolution, par Lilian Edger, Gandopadu et ses Sutras, par Sastry. — L'antique théosophie Hindoue par Hora.

Lucifer. *Angleterre.* Mars 97. — Sur la tour du Guet, par G. R. S. Mead. — Le Phédon de Platon, par Ward. — Etude sur le nouveau testament, par Bowring. — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead. — Catastrophes et tremblements de terre, par E. Sinnett. — Théosophie et Science, par Mackensie. — Nos relations avec les enfants, par C. Leadbeater. — Suite de l'étude sur la philosophie Sankhya, par Bertram Keightley.

Vahan. *Section Européenne.* Mars 97. — De l'action de la gravité sur les différents plans de la nature. — Sur le sort des animaux. — Des différences physiologiques entre les races successives. — Du rôle du cerveau dans le processus de la pensée abstraite.

Sophia. *Espagne.* Mars 97. — Devachan et Protecteurs invisibles, par C. Leadbeater. — Réincarnation des animaux, par Bertram Keightley. — La famine dans l'Inde. — Sur la littérature Hindoue.

Theosophia. *Hollande.* Mars 97. — A travers la tempête vers le calme, par Annie Besant. — Bhagavad Gita. — Lettres qui m'ont aidé. — Khing Kang Kung. — Maya.

Teosofisk Tidskrift. *Section Scandinave.* Février 97. — Etudes psychologiques, par Bertram Keightley. La famine dans l'Inde.

Metaphisische Rundschau. *Allemagne.* Mars 97. Le nuage dans le sanctuaire, par Eckartshausen, essai d'ésotérisme chrétien. — La Théosophie et la Société théosophique, par Frœbe. — Conférences théosophiques dans la capitale de l'Autriche.

Nova Lux. *Italie.* Février 97. — La Science supérieure, par Kingsland. — Altruisme et idéalisme, par Blitz, des Etats-Unis d'Amérique. — Un point obscur du Spiritisme, par Cavalli.

Mercury. *Section Américaine.* Février 97. — Comment je suis devenue théosophe, par Constance Watchmeister, très intéressant article de l'une de nos sœurs les plus universellement estimées. — Théosophie et socialisme par Thompson. — Base substantielle du monde invisible, par Titus. — Le jardin de mon cœur, par Hara.

Theosophy in Australia. Février 97. — Du rôle de la pensée, en général. — La croissance de l'âme par Sinnett.

Mahabodhi. *Inde.* Février 97.— Boudhisme et Christianisme, par Dhammapala. — La famine dans l'Inde.

Modern Astrology. *Londres.* Mars 97. — Constitution d'une Société Européenne d'Astrologie. — Côté ésotérique de l'Astrologie. — Prévisions du mois.

Revue spirite. *France.* Mars 97. — Réflexions philosophiques par Leymarie. — Spiritisme et Théosophie, par D. A. C. — Les origines épidémiques, par le Dr Daniel. — Un guérisseur inconnu. — L'Omnithéisme. — Communication médianimique. — Spiritisme et Occultisme, par Volpi. — Histoire de Katie King, par de Laversay.

Revue scientifique du Spiritisme. *Paris.* Mars 97. — Caractère positif de la philosophie spirite, par Gabriel Delanne. — Lettres ordinaires par de Kronhelm. — L'évolution animique par G. Delanne. — Action mécanique de l'Od, par Reichenbach. — Radiographie, par Tegrad. Ce sont de remarquables photographies d'objets pensés par le sujet. L'une représente une bouteille qui avait été vue et touchée un instant avant, dans un autre appartement, mais qui n'était pas devant l'objectif ; d'autres montrent des oiseaux, parfois même des inscriptions se rapportant aux préoccupations des assistants.

Paix Universelle. *Lyon.* Mars 97. — Le spiritisme au théâtre. — Adhésions au projet de Congrès de l'humanité. — Lettre de Victorien Sardou. — Pour l'amour et la lumière. C'est une généreuse protestation d'Amo contre la présentation plus qu'inexacte d'une donnée théosophique faite naguère par une publication périodique. Nous sommes plus sensibles à cette marque de sympathie que nous n'avons pu être touchés par le fait visé. Le mal n'était pas pour nous.

Isis moderne. *Paris.* Février 97. — Les oracles, par Louis Ménard. — Notes sur le dualisme, par le Dr Maurice Adam. — Magie et divination chez les Arabes, par Khaldoun. — La langue sacrée, par E.Bailly. — De l'initiation chez les Gnostiques, par Matter.

Humanité intégrale. *Paris.* Février 97. — La question Arménienne par de Régla. — Syntheon. 2e article, par C. Chaigneau. — Musique posthume. — Pages d'un livre nouveau.

Curiosité. *Nice.* Février 97. — Sur les nouvelles ésotériques de M. A. B. — Autobiographie d'Eliphas Levi. — La dentelière du Puy, par M. A. B.

Moniteur Spirite. *Belgique.* Février 97. — Le périsprit. — Les phénomènes d'Yzeures.

Annales des Sciences psychiques. *Paris.* 1er trimestre 97. — Expériences de Tremesso, par L. Blech. — Expériences de Choisy-Yvrac, par le colonel de Rochas. — Extraits du livre d'Aksakoff sur les matérialisations de formes humaines.

Religion Universelle. *Nantes.* Mars 97. — Etudes sociales. — Biographie de Verdad.

Hyperchimie. *Douai.* Mars 97. — Physique hermétique par Pernely. — Notes sur la Chimie actuelle, par Strindberg.

Echo du Merveilleux. *Paris.* Mars 97. — Jean Richepin et les sorciers. — Les yeux des visionnaires. — La maison hantée d'Yzeures. — A la Société des sciences psychiques.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Mars 97. — Mentionne très intelligemment tout ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Les Effluves odiques.

Il appartenait au savant distingué qui a inauguré, en France, l'application de la méthode scientifique aux recherches psychiques, le colonel de Rochas, de remettre en lumière les premiers travaux de l'espèce qui aient paru dans les temps modernes. Ce sont ceux de Reichenbach dont, aujourd'huy même que ces questions sont enfin sorties du discrédit né de l'étroitesse de la vue humaine, le nom est plus connu que le genre

de ses découvertes. C'est donc surtout une œuvre de réhabilitation ou plutôt de glorification qu'a entreprise M. de Rochas par la publication d'un nouvel ouvrage intitulé les *Effluves odiques*. Cet ouvrage consiste surtout dans le texte *in extenso* des conférences faites par le baron de Reichenbach devant l'Académie des Sciences de Vienne, en 1866.

Le célèbre Cahagnet nous avait déjà donné un aperçu de ces documents, il y a quelque vingt ans, mais ce n'était qu'un résumé très sommaire. Le livre actuel commence par une intéressante notice historique, exclusivement due à la plume de M. de Rochas, sur les effets mécaniques de l'Od.

On sait que Reichenbach a donné le nom d'*Od*, d'un mot sanskrit signifiant « qui pénètre tout », à la force non reconnue à son époque, — et combien peu admise encore de nos jours! — qui lui parut émaner de tous les Corps de la nature physique, qu'ils soient inertes comme les solides, mobiles comme les liquides ou plus manifestement animés comme les animaux et les hommes.

« Ces radiations étaient perçues par quelques personnes douées d'un système nerveux particulièrement impressionnable; et elles l'étaient, avec une double polarité, comme dans les phénomènes électriques, soit à l'aide du sens thermique (chaud ou froid), soit à l'aide du goût (acide ou nauséeux), soit enfin à l'aide de l'œil préalablement hypéresthésié par un long séjour dans l'obscurité (lueurs rouges ou bleues) ».

Rappelons d'abord que Reichenbach vécut de 1808 à 1889 et qu'il s'adonna surtout aux sciences naturelles. C'est sur la fin de sa vie et alors qu'il avait déjà acquis une grande notoriété, que ses recherches se dirigèrent vers l'ordre spécial de questions qui fait l'objet des six conférences publiées.

La première de ces conférences traite du flamboiement odique, émission lumineuse (pour les sensitifs) à laquelle Reichenbach a donné le nom de *lohée* ; les deux autres parlent des propriétés particulières de l'Od ; les deux suivantes de son action mécanique ; le sixième, enfin, de l'application au phénomène des tables tournantes.

Il est à remarquer que, dans aucune partie de ses travaux, Reichenbach n'est sorti des aspects purement physiques et physiologiques de la question; qu'il n'a même pas considéré l'action possible de la volonté propre des opérateurs.

Malgré cette limitation du champ de recherches, les résultats recueillis sont très intéressants et, sans nous attarder à déplorer que la science officielle de l'époque n'ait pas daigné s'en occuper, on ne peut méconnaître que même de nos jours, après les multiples essais intervenus en divers lieux, la sixième conférence ne résume très bien deux des parties du phénomène des tables et qu'elle peut être consultée avec fruit par les personnes qui s'y intéressent particulièrement. Les conditions ayant trait aux opérateurs, aux objets et à l'ambiance, les effets résultant sur l'intensité et la direction du mouvement opéré, l'influence sur la santé des participants, tout s'y trouve exposé et c'est un véritable service rendu au public que de l'avoir publié.

Nous ne terminerons pas cette rapide analyse dont le but principal est d'engager nos lecteurs à se procurer l'ouvrage en question sans ajouter quelques données, exclusivement théosophiques pour le moment, qui permettront de mieux suivre les résultats d'expérience relevés par Reichenbach.

Comme l'a esquissé déjà le premier travail sur l'*Aura humaine* publié dans le *Lotus Bleu* et ainsi qu'il sera ultérieurement continué dans notre Revue, le Corps de l'homme, pour ne rester que sur le plan physique, est entouré d'une Aura de même ordre (physique) mais composée de sous plans supérieurs du plan physique, ce qui la rend communément invisible. Cette Aura, dite éthérique, est complexe. L'une de ses parties a trait aux quatre éléments connus, la terre, l'eau, l'air et le feu, plus un cinquième occulte ; cette partie est dite *tatwique*, sa coloration est mélangée de jaune, violet, bleu, rouge... Une autre partie de l'aura éthérique est dite calorique, son aspect est bleuâtre. Viennent ensuite la partie magnétique, d'aspect analogue à la précédente, la partie électrique qui va en s'irradiant et la partie vitale dont les couleurs sont bleu, violet et rose. Ces fluides, dont l'énergie kinétique dérive intimement de *Jiva* et extérieurement du *prana* solaire, jouent dans l'homme physique le rôle de la vapeur dans nos appareils mécaniques, celui de l'agent moteur qui, laissé à lui-même, tend à s'épandre. Aussi la simple application des principes de mécanique ordinaire aux conditions présentées par le problème des tables suffit-elle à expliquer leurs mouvements aussi longtemps qu'il n'intervient pas une manifestation intelligente. C'est à ce point que s'est arrêté Reichenbach et il faut reconnaître qu'il l'a atteint d'une façon très satisfaisante.

Le livre de M. de Rochas est édité chez Ernest Flammarion, à Paris.

D. A. C.

Nous venons de recevoir l'*Evolution animique*, de Gabriel Delanne, que nous analyserons prochainement.

PRIME A NOS ABONNÉS

LA HAUTE SCIENCE

REVUE DOCUMENTAIRE DE LA

Tradition Ésotérique

ET DU

SYMBOLISME RELIGIEUX

Cette publication, unique en son genre, a publié, pendant ses deux années d'existence (1893-1894), les ouvrages ci-dessous énoncés :

Traité de la petite Assemblée Sainte (du ZOHAR), traduit de l'hébreu par un Kabbaliste de la Tradition orthodoxe. — *L'Upanishad du Grand*

Aranyaka, traduite du sanscrit, par A. F. Herold. — *L'Antre des Nymphes de Porphyre*, traduit du grec par P. Quillard. — *La Télépathie et le Néo-Spiritualisme*, par Bernard Lazare. — *La Magie et la Divination chez les Chaldéo-Assyriens*, par A. Laurent. — *Les Apocryphes éthiopiens*, traduits par René Basset. — *Traité des Dieux et du Monde*, de Salluste le Philosophe, traduit du grec par Formey. — *Les Hymnes de Proclus*, traduits du grec par Louis Ménard. — *Etudes sur les Origines du Christianisme*, par Louis Ménard. — *Le Livre de Jamblique sur les Mystères*, traduit du grec par Pierre Quillard. — *L'Invariable Milieu* (attribué à Confucius), traduit du chinois par Abel Rémusat. — *La Cosmogonie de Moïse*, traduite de l'hébreu par Fabre d'Olivet. — *Exégèse biblique et Symbolique chrétienne*, par Louis Ménard. — *IVe Livre de la Philosophie occulte* d'Agrippa, traduit du latin par Jules Bois. — *Le Tao* et le *Te* de Laotseu, traduit du chinois par A. de Pouvourville. — *Apollonius de Tyane*, par Alaster. — *Le Rig Véda* (premier Mandala), traduit du sanscrit par Emile Burnouf. — *De la Trinité, De la Distinction et du Nombre* 2, *Note sur la double série des nombres*, par P. F. G. Lacuria. — *Science écrite de tout l'Art hermétique*, par J.-B.-C. de la Monnerie. — *Lettres d'un Mort*, par Louis Ménard. — Nous n'énumérons pas l'énorme quantité de matériaux publiés en détail sous le titre « Glanes ». Avec la fin du second volume, tous les ouvrages en cours ont été terminés.

Tout abonné au LOTUS BLEU recevra franco *les deux volumes de LA HAUTE SCIENCE contre envoi de* **30** *francs au lieu de* **40** *qu'elle coûte en librairie.*

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE D'AVRIL 1897

A.	100 fr.	(*Lotus Bleu*)
Maisonneuve	5	(id.)
Fardel	3	(id.)
Boltz	5	(id.)
D. A. Courmes	50	(id.)
Dr Pascal	50	(id.)

AVIS IMPORTANT : Prière aux abonnés qui n'auraient pas encore acquitté leur abonnement de vouloir bien en adresser au plus tôt le montant à la Direction de Paris.

Le Directeur gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière frères.

27 MAI 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 3

LE LOTUS BLEU

LE CORPS DU DÉSIR

De récentes investigations ont jeté plus de lumière sur la nature du Corps du désir dans l'homme ; nous n'avons, il est vrai, que des résultats fragmentaires et quelque peu incomplets, mais ils nous semblent assez intéressants pour être brièvement mis sous les yeux des lecteurs. De nombreuses observations et de non moins nombreuses expériences seront, toutefois, nécessaires avant que l'on puisse formuler une théorie complète des véhicules inférieurs de la conscience de l'homme, et surtout, avant que l'on parvienne à débrouiller les diverses lignes d'évolution qui aboutissent en elle et qu'on puisse leur assigner respectivement leur vraie place dans le système général de l'évolution, sur la chaine planétaire à laquelle appartient la race humaine.

L'écrivain n'est qu'un scribe qui a reçu l'ordre de mettre sur le papier, aussi clairement que faire se peut à présent, les résultats connus. Ceci posé, arrivons à notre sujet.

Dans certains articles parus ou à paraitre dans les pages de notre revue théosophique française *le Lotus Bleu* sous les titres de « Rêves » et de « l'Homme et ses Corps », il est dit que le corps physique et le double éthérique possèdent chacun une sorte de conscience qui leur est propre, conscience séparée et indépendante de celle de l'Ego qui se sert de ces corps comme véhicules de manifestation sur le plan physique. Ces théories deviendront sans doute plus intelligibles lorsque nous aurons ajouté que cette obscure et aveugle conscience, aux limites excessivement restreintes, est due à ce fait que le corps matériel, aussi bien que le double éthérique, sont chacun « animés » par une portion ou rayon de l'essence élémentale, laquelle *est* cette conscience. Cette spécialisation de l'essence monadique — comme cela arrive dans les cas semblables dans les règnes animal, végétal, et minéral — n'est que temporaire, sa durée étant égale à celle de la vie du corps organisé en question. Aussitôt que

se désagrège le corps qu'elle anime, elle est de nouveau absorbée dans la classe particulière d'essence élémentale d'où elle avait été spécialisée.

Cette essence monadique, — il ne faut pas l'oublier, — spécialisée comme conscience animatrice du *corps matériel* d'un animal, par exemple, est absolument différente et distincte de cet autre type d'essence monadique spécialisé comme *conscience de l'animal* proprement dit. Celle-ci, en effet, appartient à l'une des classes segmentées (de l'essence monadique) qui ont atteint le stage animal sur l'arc *ascendant* de leur évolution, tandis que celle-là, — l'essence qui anime le corps matériel, — appartient à une toute autre classe d'essence monadique, une classe qui évolue, à travers les règnes élémentals, sur l'arc opposé ou *descendant* de l'évolution. La remarque suivante facilitera peut-être l'intelligence de cette distinction : le corps matériel de l'animal est animé par un type d'essence élémentale, son double éthérique par un second type, son corps astral par un troisième, et ces trois types d'essence élémentale semblent occuper des positions adjacentes sur la série descendante des stages ; mais, sur l'arc ascendant, il n'y a qu'*une* classe d'essence monadique animale d'où se spécialise le rayon qui constitue l' « âme » de l'animal, et cette âme se sert de ces trois véhicules (avec leurs essences animatrices respectives) comme *siens* aussi longtemps que dure la vie de l'animal en question.

Lorsque, dans le paragraphe précédent, j'ai dit que le « corps astral » d'un animal est animé par un rayon d'essence élémentale, comme le sont les corps matériel et éthérique, j'ai anticipé sur une proposition qui est la base même de ce qui va suivre. Tout ce qui a été dit de ces deux corps inférieurs peut, en effet, s'appliquer au corps astral de l'homme ou de l'animal, et c'est de ce corps astral ou corps du désir de l'homme que nous allons maintenant nous occuper.

Tout d'abord, une remarque sur la valeur du mot « désir ». Nous le voyons quelquefois employé d'une manière étroite et restrictive, soit par les théosophistes, soit par d'autres personnes ; d'autres fois, au contraire, l'on étend sa signification jusqu'aux limites les plus reculées. C'est dans cette dernière acception qu'il nous faut le concevoir ici. Employé dans ce sens, il comprend toutes les formes, toutes les phases des tendances, des besoins, des poursuites, des appétits quels qu'ils soient, ardents ou assoupis. Il renferme donc, à l'une des extrémités de l'échelle, ces attractions par sélection que nous découvrons dans le règne minéral sous forme d'affinité chimique, et à l'autre extrémité, les formes les plus élevées des aspirations spirituelles, sans compter tout ce qui se trouve entre les deux. Chaque stage de l'évolution ascendante ou descendante développe une forme différente de cette activité du « désir », et un jour viendra, où des termes spéciaux seront nécessaires pour désigner chacune d'elles. Ainsi, l'essence qui anime le corps maté-

riel trahit ses propres phases de désir sous forme de faim, de soif, de besoin de repos ou de mouvement et autres appétits semblables. La condition des tissus du corps donne naissance à quelques-unes de ces phases, tandis que d'autres ont leur source spontanée dans l'essence elle-même.

Le « désir » est beaucoup plus actif et plus varié dans le corps astral que dans le corps éthérique ou le corps physique, et cela semble dû surtout à la nature particulière de l'essence qui l'anime. Cette essence est extrêmement active ; sans cesse elle tâtonne, s'étend dans toutes les directions et produit ces éclairs de couleurs toujours changeantes qui sont la caractéristique de l'aura kâmique ou aura du corps astral. Cette essence élémentale spécialisée dans le corps astral, semble être inspirée par une unique et insatiable soif de *sentir*, à seule fin d'acquérir *par la sensation* le sentiment de l'existence. Sa principale caractéristique est donc un incessant besoin de sensation sous toutes ses formes ; elle préfère celle qui lui procure des jouissances, mais elle aimerait mieux la plus pénible que de n'en pas avoir du tout. Car, en une sorte de manière curieuse, aveugle et innée, cette essence, lorsqu'elle est imprégnée par la sensation, arrive au sentiment de la vie et de l'existence ; et c'est là ce qu'elle cherche sans cesse, ce qu'elle veut atteindre instinctivement, de la façon étrange, aveugle et vaguement intelligente dont nous avons déjà parlé.

Cette recherche de la sensation constitue la vie de l'essence qui anime le corps astral et le moyen de son évolution. Il est donc tout naturel qu'elle s'efforce de poursuivre ses propres fins sans souci de tout le reste, entièrement indifférente, — car elle n'en a probablement pas conscience, — aux résultats qui peuvent s'ensuivre soit pour le corps, soit pour l'Ego. Il est aussi évident que rien de pareil aux conceptions du bien et du mal ne peut, en aucune manière, lui être appliqué. En recherchant la sensation elle ne fait que suivre la loi de sa propre nature ; plus la sensation obtenue est profonde, plus elle est vive et intense, mieux est assurée la marche de son évolution.

Aussi ne peut-on associer l'idée de bien ou de mal avec cet ordre d'essence monadique, bien que son activité, considérée dans son influence sur l'Ego et sur son évolution, puisse prendre les aspects du bien et du mal. Considérée séparément, en dehors de l'Ego, elle n'a aucune teinte de bien ou de mal, et vraiment, on est en droit de se demander si, en dehors de l'appréciation de l'Ego, elle est capable de distinguer les sensations que nous connaissons sous les noms de plaisir ou de peine.

Comme nous venons de le remarquer, plus les sensations sont vives et profondes, plus elles sont nombreuses, mieux est assurée l'évolution de l'essence élémentale.

Cette essence sent d'une manière obscure — l'on ne sait encore si c'est là un instinct qui lui est inhérent ou s'il est le résultat

d'expériences passées — elle sent, dis-je, que lorsqu'elle peut amener le *mental*, c'est-à-dire le pouvoir et la vie de Manas, à s'associer avec elle, sa faculté de sentir se trouve énormément augmentée. Elle peut alors obtenir des sensations plus aiguës, plus pleines, plus fortes, plus intenses, et aussi éprouver divers autres genres de sensation qui demeureraient hors de sa portée sans cette association avec Manas.

Si, maintenant, nous considérons l'homme complet, nous verrons que cette essence élémentale qui anime le corps astral, s'efforce toujours d'attirer le Manas en association de plus en plus intime avec elle et de le faire travailler à ses fins en lui persuadant que c'est lui, Manas, qui a besoin de ces sensations à la recherche desquelles elle plonge sans cesse au dehors. De là, lutte d'intérêts. La ligne d'évolution de Manas l'éloigne de ces régions où s'obtiennent ces sensations dont a soif l'essence : elle conduit aux plus hautes régions de la pure vie manasique ; tandis que l'évolution de cette essence tend en bas, vers le royaume minéral, c'est-à-dire dans une direction diamétralement contraire. Ainsi le vrai intérêt de Manas est opposé — pour le moment — à celui de l'essence élémentale, et il en résulte, dans l'homme, un conflit interne que saint Paul a décrit comme la loi de la chair faisant la guerre à la loi de l'esprit.

Il nous semble avoir là une solution du difficile problème de *la nature désirante* dans l'homme. Car cet ordre plus élevé d'essence monadique qui a complété sa marche descendante à travers le règne minéral, et s'est développé, par son évolution ascendante à travers les stages végétal et animal, jusqu'aux confins de l'individualisation humaine, emploie maintenant comme véhicule le corps astral d'un type animal fortement évolué et animé par un ordre d'essence monadique affamée de sensation et en course *descendante* (1). De sorte que lorsque survient la complète individualisation et que se développe enfin la conscience manasique, cette dernière est largement enchaînée dans la trame de ce corps astral ou corps du désir.

Si l'on rapproche ce qui précède de ce que l'on a pu lire ailleurs dans notre littérature sur le corps du désir et sa purification, on comprendra avec plus de facilité comment l'Ego, à mesure qu'il arrive à contrôler l'essence élémentale qui anime le corps du désir et qu'il apprend, par la souffrance, que son but n'est pas le même que celui de cette essence animatrice, s'arrache graduellement à la trame du fourreau kamique. On comprendra aussi qu'il soit alors possible à l'Ego, devenu sage à la suite d'expériences accumulées, de contraindre peu à peu cette essence à déployer son énergie sur les lignes qu'il lui plaît de donner à son activité sur le plan astral.

(1) Cette essence *descend* vers le minéral, pour remonter ensuite par le végétal, l'animal, etc... N. D. T.

Encore un point à mentionner et nous terminerons là ces notes pour le moment. On sait qu'après la mort du corps physique, la matière du corps astral, au lieu d'être toute mêlée comme pendant la vie, s'arrange d'elle-même en une série d'enveloppes stratifiées. La matière du sous-plan astral le plus bas (c'est-à-dire la plus dense et la plus grossière) se place à l'extérieur et celles des sous-plans plus subtils et plus élevés se rangent par ordre de subtilité croissante du dehors au dedans.

C'est l'essence animatrice dont nous venons de parler qui provoque cet arrangement de la matière. Cette essence, pendant sa spécialisation temporaire dans un corps astral donné, acquiert une sorte de quasi-individualisation, analogue à ce qui se produit dans le cas d'un élémental artificiel. Elle montre, dans ce cas, une espèce d'instinct de préservation. Et, comme après la mort du corps physique l'action désagrégeante des forces du plan astral commence à se faire sentir, cette essence spécialisée, sentant le danger que court son existence comme être séparé, s'efforce de se maintenir dans cet état de quasi-individualisation en arrangeant la matière dans laquelle elle est spécialisée de façon à pouvoir résister le plus possible à la désagrégation.

Pour conclure, rappelons au lecteur qu'il ne s'agit point ici d'une révélation infaillible, ni même d'une théorie profondément étudiée, mais d'une rapide exposition des résultats de récentes investigations. Quoiqu'il y ait de bonnes raisons pour croire cet exposé correct, il sera pourtant nécessaire de le vérifier par des expériences répétées et par des comparaisons critiques avant de lui accorder une place définitive dans le grand ensemble de la connaissance théosophique sûre et prouvée.

Car il ne faut pas oublier que, quelque précise que puisse être la vision d'un observateur par rapport au degré d'avancement qu'il a pu atteindre au moment où il écrit, ce degré change constamment et en raison directe de l'accroissement de connaissance de cet observateur. A mesure que nous gravissons l'échelle de l'évolution, notre horizon forcément s'élargit, et bien qu'il n'y ait pas lieu, — si nous avons été soigneux au moment de la construction, — de renverser une partie quelconque de l'édifice, il n'en sera pas moins nécessaire d'y faire, en bien des endroits, de nombreuses additions. Nous aurons à le contempler sous de nouveaux points de vue et à nous tenir prêts à modifier nos déductions sous le jour de plus amples informations. Bien plus, il en sera toujours ainsi, car la Théosophie n'est pas une religion dogmatique au credo étroit et inflexible : c'est la science éternellement progressive du divin.

Bertram Keightley.

LES AIDES INVISIBLES

(*Suite*).

Il arrive parfois qu'un homme s'éveille lui-même graduellement et devient conscient de tout ce monde qui s'agite autour de lui, mais le plus souvent il reste plongé dans l'état précédent jusqu'à ce que quelqu'un déjà expert le prenne en main et procède à son réveil. Ce n'est toutefois pas une mince responsabilité, de la part du guide, car s'il est assez facile d'éveiller ainsi quelqu'un sur le plan astral, il est presque impossible, à moins d'exercer sur lui une influence mesmérique des plus regrettables, de le rendormir ensuite. Aussi, avant de se livrer à une telle expérience, le guide doit-il être sûr que le néophyte est aussi apte à braver les terreurs issues des apparences astrales qu'incapable d'abuser des pouvoirs qui lui sont ainsi conférés.

Un tel éveil peut mettre un homme, s'il le veut, en état de participer au travail fraternel de ceux qui aident l'humanité ; mais cela ne lui donne pas la puissance de se souvenir, à son réveil, de ce qu'il a fait. Ce pouvoir ne peut être acquis que par lui-même, et il ne se produit généralement pas avant bien des années d'efforts ; souvent même on n'y parvient que dans une autre incarnation. Mais, heureusement, cette absence de mémoire physique n'empêche pas le travail de s'accomplir ; l'homme est seulement privé de la satisfaction de connaître pendant ses heures de veille le bien qu'il a fait pendant son sommeil.

Ce travail sur le plan astral est très varié ; mais il est toujours dirigé vers le même grand but : l'avancement du processus évolutif. Parfois il s'agit du développement des royaumes inférieurs, qu'il est possible d'accélérer un peu dans certaines conditions. Le devoir envers ces sombres royaumes des élémentals, des végétaux et des animaux est certainement reconnu par nos plus grands adeptes puisque, dans certains cas, c'est par le contact seul avec les hommes que les entités inférieures peuvent progresser. Mais naturellement la majeure partie de ces travaux s'appliquent à l'humanité.

Les services ainsi rendus sont de plusieurs sortes, mais ils concernent principalement le développement spirituel de l'homme, et les interventions physiques semblables à celles qu'on a racontées au début de cette étude sont extrêmement rares. Cependant elles se présentent de temps en temps, et bien qu'il convienne d'insister surtout sur la possibilité de rendre des services spirituels et moraux à nos frères, il sera peut-être bon de citer quelques exemples de cas

dans lesquels des amis personnellement connus ont prêté une assistance tangible à ceux qui en avaient besoin.

Lors de la dernière rébellion des Matabélès dans l'Afrique du Sud, un membre de notre groupe fut envoyé pour remplir une mission de bienfaisance qui nous servira d'exemple pour ce que je viens d'avancer. Une nuit, un fermier du pays et sa famille dormaient paisiblement dans une sécurité trompeuse, ignorant qu'à quelques milles de là une horde sauvage d'ennemis s'apprêtait à une œuvre nocturne de meurtre et de pillage.

La mission de notre amie était d'éveiller d'une manière quelconque la famille endormie en imprimant dans son mental le sentiment du terrible danger qui la menaçait d'une façon si inattendue ; mais ce n'était point facile. Un essai d'infuser l'idée d'un péril imminent dans le cerveau du fermier échoua totalement, et comme l'urgence du cas exigeait des mesures immédiates, notre amie se décida à se matérialiser suffisamment pour secouer la fermière par l'épaule et la supplier de se lever et de regarder autour d'elle. Dès qu'elle eut réussi, elle disparut et la fermière n'a pu comprendre jusqu'aujourd'hui qui a pu l'éveiller si heureusement à point et si mystérieusement, car sans cette intervention, toute sa famille eût été massacrée au lit, une demi-heure plus tard. Comment avait-on pu pénétrer jusqu'à elle, portes et fenêtres closes, c'est ce que la fermière se demande encore... ?

Ainsi brusquement réveillée, elle crut à un rêve ; elle se leva cependant, regarda partout si rien d'anormal ne se passait, ouvrit un volet et recula toute saisie : l'horizon était en feu. Sur le champ elle éveilla son mari, sa famille, tout le monde. Grâce à l'avertissement ainsi reçu, on put se cacher et échapper ainsi aux Matabélès qui peu après détruisirent la maison, saccagèrent les champs, mais furent déçus dans leur espoir de trouver une proie humaine.

Les sentiments de la personne qui put ainsi donner cette assistance invisible peuvent se deviner lorsqu'elle lut dans un journal, quelque temps après, l'histoire de la délivrance providentielle de cette famille.

Un autre exemple d'intervention sur le plan physique qui se produisit il y a quelques mois pourrait donner matière à un joli conte.

Parmi notre groupe européen d'aides, se trouvent deux membres qui étaient frères, il y a de nombreux siècles, dans l'Egypte ancienne, et qui ont conservé l'un pour l'autre un profond attachement. Dans leur incarnation actuelle, une grande différence d'âge les sépare ; l'un est un homme mûr, et l'autre n'est encore qu'un enfant au point de vue du corps physique, bien que son ego soit d'une évolution considérable et de grande promesse. Naturellement, l'aîné guide et enseigne le plus jeune dans le travail occulte auquel ils se sont voués, et comme tous deux sont pleinement

conscients et actifs sur le plan astral, il passent presque tout le temps pendant lequel leur corps physique est endormi, à travailler ensemble sous la direction de leur Maître commun pour donner aux vivants et aux défunts tous les secours qui sont en leur pouvoir.

Nous allons raconter le fait particulier qui nous intéresse en citant une lettre écrite par l'aîné des deux frères sous l'impression toute récente de ce qui s'était passé ; le récit y gagnera en pittoresque et en vivacité.

« Nous nous occupions d'une toute autre affaire, lorsque Cyrille s'exclama tout à coup : — Qu'est cela ? car nous avions perçu un cri déchirant de douleur ou de terreur. En un clin d'œil nous fûmes sur le lieu d'où il était parti et nous trouvâmes un jeune garçon d'environ onze ou douze ans qui venait de tomber du bord d'un précipice sur des rochers et se trouvait grièvement blessé. Le malheureux avait un bras et une jambe cassés, et de plus une plaie à la cuisse d'où sortaient des flots de sang. Cyrille s'écria : « Secourons-le vite, ou il va mourir ».

« Dans les cas urgents de ce genre on est obligé de réfléchir rapidement. Il y avait deux choses à faire : arrêter la perte de sang et procurer une aide physique. J'allais être obligé de matérialiser Cyrille ou moi-même, puisque nous avions besoin de mains matérielles pour nouer une bande, et qu'il était bon, en outre, que le pauvre enfant vît quelqu'un auprès de lui pour calmer son angoisse. Je comprenais que tandis qu'il serait sans doute plus à l'aise avec Cyrille, je serais, moi, plus à même de diriger les secours que mon jeune frère ; ainsi le partage du travail s'imposait. Mon plan réussit à merveille. Je matérialisai Cyrille instantanément (il ne sait pas encore le faire lui-même), et lui dis de prendre le mouchoir de l'enfant, de le nouer autour de la cuisse blessée et de serrer en tournant un bâton dans le nœud. « Ne le ferai-je pas horriblement souffrir ? » me demanda Cyrille ; mais il exécuta quand même mon ordre, et le sang cessa de couler. Le blessé paraissait à moitié évanoui et pouvait à peine parler, mais il vit l'éblouissante petite forme se penchant anxieusement sur lui et il demanda : « Etes-vous donc un ange, maître ? » Cyrille sourit gentiment et lui dit : « Non, je suis seulement un garçon aussi qui vient vous secourir » ; alors je le laissai réconforter le malheureux et je courus chercher la mère qui demeurait à environ une lieue de là.

« La peine que j'eus à faire naître dans la tête de cette femme l'idée certaine qu'un accident grave avait eu lieu et qu'il fallait aller s'en assurer, on ne le croira jamais. Enfin, elle jeta à terre la poële qu'elle nettoyait en disant : « Je ne sais pas ce qui me prend, mais il faut que j'aille trouver mon garçon ». Quand elle se mit en route, je pus la guider assez facilement, bien que j'eusse en même temps à maintenir, par la force de ma volonté, la matériali-

sation de Cyrille, car sans cela l'« ange » du pauvre blessé aurait disparu à ses yeux ! — Vous savez que lorsqu'on matérialise une forme, on change l'état normal d'une substance en un autre état, à l'encontre pour ainsi dire de la volonté cosmique, et si l'on suspend l'action de la volonté, ne fût-ce qu'une demi-seconde, la substance retourne à son état premier, avec la rapidité de l'éclair ; aussi ne pouvais-je donner que la moitié de mon attention à la mère ; mais ce fut suffisant, et aussitôt qu'elle tourna le coin de la falaise, je laissai disparaître Cyrille. Mais elle avait eu le temps de le voir, et aujourd'hui le village habité par le blessé possède une des plus belles histoires d'intervention angélique que l'on puisse imaginer...

« L'accident était arrivé de bonne heure le matin. Le même soir, je visitai astralement la famille pour prendre des nouvelles. Le bras et la jambe du pauvre garçon avaient été bien remis et la blessure soigneusement pansée ; il était étendu dans son lit, très faible, très pâle, mais sans nul doute, en bonne voie de guérison. Sa mère racontait l'histoire aux voisines et cette histoire paraissait bien étrange à quelqu'un qui en connaissait la vraie nature ! La pauvre femme ne savait ni expliquer, ni s'expliquer comment, tout à coup, la certitude lui était venue que son fils était victime d'un accident et qu'il fallait aller à sa recherche. Elle s'imaginait devenir folle et cherchait à résister, mais vainement ; elle avait été forcée de marcher. Pourquoi avait-elle pris le chemin de la falaise plutôt qu'un autre ? elle l'ignorait aussi ; mais dès qu'elle avait tourné le coin, elle avait aperçu son fils étendu là-bas, et à côté de lui l'enfant le plus beau qu'elle eût jamais vu, inconnu, tout vêtu de blanc, avec des joues roses et de beaux yeux bruns et qui, avec un sourire céleste, avait disparu aussitôt qu'elle avait approché. Elle ajoutait qu'elle s'était sentie tellement émue qu'elle s'était jetée à genoux pour remercier Dieu d'avoir envoyé un de ses anges pour secourir son pauvre enfant.

« Puis elle dit encore que lorsqu'elle souleva le blessé pour le porter chez elle, elle voulut défaire le mouchoir qui coupait sa pauvre jambe ; mais l'enfant n'avait pas voulu, parce que l'ange l'avait attaché en disant qu'il ne fallait pas le défaire ; et lorsque plus tard elle redit ce détail au médecin, celui-ci lui expliqua que l'enfant serait mort si elle avait enlevé le bandage... Alors elle reprenait le récit de son enfant : Aussitôt après sa chute, le bel « ange » était venu — (il savait que c'était un ange, parce qu'il était bien sûr qu'aucune créature humaine ne se trouvait aux abords du précipice ; seulement il ne pouvait comprendre pourquoi il n'avait pas d'ailes et pourquoi il disait qu'il n'était qu'un garçon) — il expliquait comment cet ange avait soulevé et lié sa jambe, lui avait parlé gentiment et dit de ne pas s'effrayer, parce que quelqu'un était allé chercher sa mère, qu'elle allait venir tout de suite ; puis il l'avait embrassé pour le mettre à l'aise, tenant dans sa main

souple et chaude la petite main du blessé ; et l'ange lui avait encore raconté d'étranges et belles histoires qu'il ne pouvait pas se rappeler, mais qui devaient être bien intéressantes puisqu'elles lui avaient fait oublier qu'il était blessé jusqu'au moment où sa mère était arrivée et qu'alors l'ange, lui assurant qu'il serait bientôt guéri, lui souriant et lui serrant une dernière fois la main, avait disparu.

« A partir de cet événement, il y eut une véritable renaissance religieuse dans le village. Le pasteur assura à ses paroissiens qu'une intervention aussi marquée de la Providence avait pour but de confondre les sceptiques et d'affirmer la vérité des saintes écritures et de la religion chrétienne. Personne ne releva l'orgueil d'une telle présomption. Mais l'impression produite sur l'enfant fut, sans nul doute excellente, aussi bien moralement que physiquement, car de vagabond qu'il était auparavant, il est devenu un enfant sérieux, convaincu de la présence de « son ange » auprès de lui et ne faisant plus jamais d'actes répréhensibles dans la crainte de le mécontenter. Le grand désir de son cœur est de le revoir de nouveau, et il ne doute pas qu'à sa mort le beau visage de cet ange ne soit le premier qui doive l'accueillir sur l'autre rive »...

Voilà, n'est-il pas vrai, une belle et pathétique histoire, et qui nous invite plus que de grands discours à réaliser le bien qui peut être fait du plan astral. La morale que le village et son pasteur ont tirée de l'événement est peut-être quelque peu sujette à contestation ; encore le témoignage rendu à une existence supérieure au plan matériel élève-t-il les âmes bien loin de les abaisser. Et après tout, la conclusion de la mère était la bonne, bien qu'avec un peu plus de connaissance, elle se fût exprimée en d'autres termes.

Un dernier point intéressant, découvert par celui qui a écrit la lettre précitée, jette beaucoup de lumière sur la cause de l'assistance donnée à cet enfant plutôt qu'à d'autres. Il paraît que ces deux jeunes gens s'étaient rencontrés des milliers d'années auparavant, et que celui qui était tombé dans le précipice avait été l'esclave de l'autre et avait alors sauvé la vie de son jeune maître en risquant la sienne. Après les siècles écoulés, le maître ne paya pas seulement ainsi sa dette d'antan, mais il a donné aussi à son esclave d'autrefois un idéal élevé et une conception morale qui ne laisseront pas de changer heureusement le processus de son évolution future.

Il est donc absolument vrai qu'aucun acte de bienfaisance ne reste sans sa récompense karmique, quelque long que puisse paraître le temps qui sépare la cause de l'effet.

La meule divine broie lentement, elle broie menu ;
Elle attend patiemment les grains, mais aucun ne lui échappe.

(*A suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

LA FIN D'UN CYCLE ET LE COMMENCEMENT D'UN AUTRE

Voici, hélas, la guerre allumée à l'Orient de l'Europe et avec elle le commencement de la phase politique des troubles de l'époque...

Le changement du sous-cycle mineur du Kali Yuga qui coïncide avec ces troubles doit avoir lieu exactement le 12 avril 1899 ; mais ses effets, on l'a dit, se font sentir un temps avant et un temps après. En fait, ils ont déjà commencé depuis plusieurs années.

De nombreuses personnes demandent en quoi consistent essentiellement les effets d'un tel changement de cycle.

C'est tout simplement en *la liquidation du Karma collectif des nations.* On n'a qu'à lire, à ce sujet, le remarquable travail sur *Karma* publié dans le *Lotus Bleu* de 1896.

Et quant à la manière dont s'effectuera en détail cette liquidation, nous ne pouvons, comme nos propres lecteurs, que nous abstenir de préjuger et attendre avec calme ce qui arrivera.

Voici seulement quelques prévisions générales à cet égard.

Dans le *Vihsnou Purana,* Parasada énumère comme suit les conditions réservées à la fin du premier sous-cycle du Kali Yuga.

« Plus d'observance des règles antiques, perte des croyances, attraction vers les choses de la matière plutôt que vers celles de l'esprit, augmentation des charges, diminution des biens de la terre, affaiblissement de la vitalité dans les trois règnes .»

Le haut voyant Nostradamus a fait allusion à notre époque dans une centurie où il est dit :

Famine, peste et guerre,
Découvert sera le secret...
. . . . .

H. P. B., notre instructeur, écrivait en 1883, *sous la dictée d'un Maître*, les paroles suivantes en réponse à des questions posées. (*Theosophist*, nov. 1883).

..... « Nous serons bientôt à la fin d'un cycle, géologique et autre. Des cataclysmes se succèderont. Des forces sont accumulées à cet effet en divers points. Des populations seront noyées ou tuées par milliers. De nouvelles terres apparaîtront ; d'anciennes seront

englouties. Des éruptions volcaniques et de gigantesques raz de marée surgiront. Des secrets sur un passé non soupçonné seront découverts en dépit des scientistes de l'occident et à la confusion de la science présomptueuse .»

Remarquons que ces lignes ont paru bien avant l'éruption du Krakatoa qui a fait 60 000 victimes, et du raz de marée du Japon qui en a fait 25 000.

L'astrologie hindoue induit de mauvais présages du passage, en 1899, de huit planètes dans le signe maléfique du Scorpion.

L'astrologie occidentale ne prévoit pas mieux de la conjonction d'Uranus et de Saturne qui a eu lieu le 6 janvier dernier et de celle de Mars et de Saturne qui se fera en fin 1897. D'autre part, le passage prochain d'Uranus dans le signe du Scorpion n'avait pas eu lieu depuis 1812, année de la retraite de Russie, et la conjonction d'Uranus et de Saturne récemment réalisée, nous l'avons dit, s'est reproduite pour la dernière fois, antérieurement, en 1852, veille de la guerre de Crimée.

Enfin, l'application de la *Loi de périodicité* aux enregistrements akasiques des âges a donné à Buchanan les inductions suivantes déjà publiées dans le *Lotus Bleu* de février 1891. Nous n'en reproduisons ici que les points les plus saillants.

..... « La période de convulsion approche. La prochaine élection présidentielle aux Etats-Unis d'Amérique marquera le commencement de la crise. (Notons que cette élection a eu lieu tout récemment).

. . . .

« Les troubles seront encore aggravés par la guerre qui aura lieu en Europe à la fin du siècle, guerre qui sera le coup de grâce pour les gouvernements monarchiques.

« Ce n'est qu'en 1916 que le calme sera complètement rétabli.

« Tout sera bouleversé, les religions comme autre chose.

. . . .

« Le Cycle de la femme approche : il compensera amplement l'horrible tourmente qu'il va falloir traverser.

. . . .

« La Nature se prépare aussi à entrer dans la partie : cyclones dévastateurs, cours dérangé des saisons, étés sans chaleur, tremblements de terre, raz de marée, etc., etc. »

Il convient de remarquer, en terminant, que toutes ces prévisions, pour si exactes qu'elles puissent être, représentent l'aspect *condensé* des choses, alors que, quoi qu'il arrive, nous ne les subissons généralement qu'une à une, ce qui est très différent comme sensation.

Et puis, en tout état de cause, le *véritable moi* de l'homme est au-dessus des atteintes des événements, au-dessus de ce qu'on nomme la mort. Il n'y a donc pas lieu de s'émouvoir outre mesure et il

faut continuer à remplir, chacun en ce qui le concerne, la tâche qui nous est dévolue dans ce monde.

D. A. Courmes.

SOUS L'ARBRE BODHI

(*Suite et fin*).

Sur la vie et le révolté.

La vie n'est pas une substance quelconque véhiculée par des êtres illusoires qui l'abandonneraient au sein du courant par lequel ils passent pour assurer l'illusion d'être au « fils de vie » plus vaste ; mais la « *Vie Universelle* » ou *folle illusion* ou *Mayâ* est l'acte de présence des composantes d'un être illusoire en l'image animée, le courant, l'apparence illusoire, l'êtreté illusoire, l'immuabilité, la stabilité, la réalité illusoires qui *forment celui-ci*. Les composantes étant elles-mêmes composées de « changeant », de choses qui passent et par conséquent soumises au commencement et à la fin, à la jeunesse et à la décrépitude, en arrivent toujours à se transformer en « inaptes à remplir le rôle de fournisseur d'illusion d'êtreté », ni plus ni moins que le beau cheval noir du général un tel qui finit comme cheval de fiacre.

Une armée, une usine, une religion, une morale, un enthousiasme, un amour, une haine, etc... aussi bien qu'une plante, un caillou, un animal, un homme, etc., sont des êtres-illusoires ayant leur vie propre, c'est-à-dire des courants en lesquels coulent des composantes qui concourent à les former. Bien entendu, le corps global, la forme concrète d'une armée, d'une religion, d'une usine, d'une idée, etc... n'est pas, ainsi que pour la plante ou l'animal, leur aspect physique. En d'autres termes le « *plan de vie* » des êtres illusoires qui s'aspectent aux humains par une armée, une usine, une religion, une idée, etc., n'est pas le plan physique comme pour la bête, la plante ou l'homme ; mais ce qui nous apparait d'eux physiquement, n'est, par exemple, que ce qui peut apparaître des hommes au plan astral (en vivant de la vie physique). Car l'homme ne fait qu'être la proie d'une illusion de plus en s'imaginant qu'il crée une armée, une usine, une religion, une idée, un amour etc... — comme si l'homme pouvait créer !... L'être illusoire qui s'aspecte au physique par le peu qu'on en connaît comme religion,

armée, usine, morale vit au même titre que n'importe quel humain et ce dernier n'est que l'instrument de sa manifestation.

Les hommes composent en partie ces êtres illusoires tantôt *directement*, tantôt *indirectement*. Le poupiou qui porte le fusil est l'acteur direct de l'armée aussi bien que le général qui parade sur son cheval au jour de revue ; mais le ministre qui transmet, véhicule une idée apportant des réformes, ou le général qui manifeste un ordre du jour produisant des perturbations en la situation normale, ceux-là sont des composantes agissant indirectement, du moins pour ce qui est de l'aspect physique de l'armée. Et ainsi, pour tous les êtres illusoires plus vastes, les humains avec leurs prolongements vitaux — les machines, les fusils, les canons, les voitures, les temples, les oripeaux, les maisons, les végétaux, les animaux, etc... — coulent et donnent directement ou indirectement la vitalité et ce en raison de la valeur et de la durée de leur vie propre.

Un tel est socialiste ou conservateur ou fait partie de telle ou telle société : d'une part, par sa présence personnelle, il est le formateur direct de l'aspect objectif de l'idée socialiste ou de la société ; d'autre part, par ses pensées, ses enthousiasmes, ses abnégations, ses actes au profit de « l'être illusoire » qu'il concourt à former, il est le véhicule, le fournisseur, le transmetteur de foules de petits êtres illusoires — spéciaux à ses pensées, actes, enthousiasmes, etc... — qui constituent l'aspect subjectif (*par rapport à l'homme* ; car il peut être admis que ces foules de petits êtres illusoires transmis, véhiculés sous forme de pensées, enthousiasmes, haines, amours, actes, etc., ne servent qu'à nourrir et à constituer le côté le plus objectif de « fils de vie » plus vastes et plus subtils que ne le sont les humains. Ceux-ci ne seraient que la matière exploitée pour la production de pensées, actes, haines, etc., tout bonnement comme l'humain fait produire du lait à la vache, des œufs aux poules, etc... en les mettant dans des conditionss péciales, différentes de leur état normal.) Que ce socialiste devienne prêtre, théosophiste ou anarchiste ; il devient impropre à alimenter la vie du « Socialisme » ; comme tel il est rejeté et par contre attiré vers le nouveau courant dont il sera particule.

Un tel est général, ouvrier ou propriétaire ; ainsi, il alimente directement et indirectement l'armée, l'usine, l'idée propriété. Cependant que le propriétaire devienne un Tolstoï, que le général gagne sa retraite, que l'ouvrier soit estropié, voilà des composantes devenues impropres à tenir leur rôle.

Eh bien, si tel est le jeu de la vie universelle au sein de l'humanité, tel est-il au sein de l'homme, de l'animal, de la plante, de la pierre, de la planète, du soleil ; seulement les aspects en sont innombrables, car la Mayâ, la Vie est infinie. La Mayâ étant *infinie* il n'y a donc pas à chercher avec un télescope ou un microscope *à distinguer l'*ÉLÉMENT ULTIME *de la vie universelle :* il est là, sous

nos yeux, sous nos sens grossiers aussi bien qu'au bout du télescope ou du microscope et pour nous rendre compte de ce qui se passe en nous comme en tout être illusoire, il suffit d'analyser notre vie propre et celle de nos semblables. Alors nous comprendrons que l'ÉLÉMENT ULTIME de la vie c'est l'illusion, c'est la Mayâ et nous verrons combien grande est la folie de nous perpétuer en cette voie.

L'humanité est un grand fleuve dont l'homme est constituante directe et qui embrasse non seulement la vie physique de celui-ci, mais ses états « avant naissance » et « après mort ». C'est en ce courant que, pour l'humain, s'accomplit le cycle des renaissances.

Or, il n'y a rien qui condamne l'homme à être éternellement la particule constituante de l'humanité pas plus qu'à être toujours le « fils de l'illusion » en un Devenir éternel ! Il peut très bien quitter tel fleuve pour entrer dans un autre ; il peut très bien rejeter telles de ses composantes et les remplacer par d'autres ; et il peut aussi échapper à cette folie qu'est la vie pour entrer enfin dans le vrai sentier de l'Etreté, ou sentier qui mène à Nirvâna ou Voie qui n'est pas une voie.

Les multitudes des humains — (le milliard et demi qui, en permanence, vit de la vie physique, donne une bien faible idée des innombrables légions qui en même temps peuplent les mondes astral et spirituel) — qui constituent l'humanité ne vont pas au hasard et selon leurs caprices. Des lois les obligent, en raison de ce qu'elles sont, à remplir le rôle qui leur convient. Telles multitudes sont propres aux principes inférieurs, telles autres aux principes moyens, et enfin les plus délicates aux principes supérieurs.

Car il faut considérer, en la marche des humains, la tête, la masse et la queue. Cette situation existe d'ailleurs pour n'importe quelle foule de composantes de *tout « être illusoire »* ; elle résulte des différences de conditions en ces composantes. La masse, c'est la substance utilisée par l'humanité pour constituer sa vraie vitalité ; c'est sa nourriture normale, son ventre. La queue, c'est la substance qui devient impropre et qui va s'éliminer. La tête, c'est la minorité active, transformatrice qui apporte à l'humanité des vitalités nouvelles. Naturellement, outre cette nourriture assimilable, il passe des substances réfractaires à la digestion : celles-là sont éliminées au plus tôt.

Au cours de leurs multiples girations en les divers organismes de l'humanité — il est bien entendu que l'humanité n'est pas formée que d'humains — les humains ne demeurent pas toujours au même état. Par des routes hélicoïdales ils peuvent passer, en raison de leurs transformations propres, de la masse à la tête, puis de la tête à la masse ; ils peuvent rouler dans la queue et se relever ensuite en la tête. C'est une course folle et torrentueuse des particules humaines et elle s'opère au cours de très nombreuses réincarnations.

Un tel qui appartient à la masse en arrive, par des efforts incessants, par des recherches à outrance, par des études ardentes — il peut avoir été incité à cela par la lutte pour la vie ou toute autre cause — à se délicatier, à éveiller en lui des principes subtils, à désirer un « vivre » plus idéal, moins grossier : par ce fait il va à la minorité et devient une particule de tête. Un autre qui appartient à la minorité se complaît en la vie facile, aime à « se la couler douce », à baigner dans le « monde où l'on s'amuse », à s'abîmer en le « jouir » : c'est redescendre en la masse. Car il est à considérer d'une façon attentive ce fait qui a grande importance : « L'humanité pas plus que n'importe quel « être-illusoire » ne peut « vivre *qu'à la condition de changer, de se transformer, de marcher.* « On a appelé cette marche, le progrès, l'évolution. Or, jouir, « s'amuser pendant une ou des incarnations à satisfaire certains « penchants, une passion, c'est s'arrêter par rapport à l'humanité « et, lors d'une prochaine renaissance, *c'est risquer de ne plus* trou- « ver *place pour se réincarner dans un milieu équivalent à celui que* « *l'on occupait précédemment* (équivalent quant à l'humanité !) Si « l'on était de la minorité transformatrice on peut se retrouver « dans la masse, et si l'on était de la masse on peut rouler vers la « queue. Un exemple le fera comprendre. Et d'abord, comparant la « *Symbolique artistique* de l'ancienne Egypte à *l'Art* des intellectuels « de la civilisation présente, on comprendra facilement que ces der- « niers sont bien moins profonds que les premiers. Qu'un intellectuel « d'à présent *délaisse l'effort pour le jouir*, qu'il se pâme toute une « vie dans une même satisfaction, il ne pourra renaître la fois pro- « chaine que dans un état semblable à celui qu'il vient de quitter « — en tenant compte des influences karmiques. Si la minorité « intellectuelle de l'époque de sa renaissance est — en raison de la « marche évolutive de l'humanité — équivalente à celle de l'an- « cienne Egypte, *cette minorité* dont la préoccupation constante « (ainsi que le prouvent ses gouvernements, ses lois, ses monu- « ments, ses religions, ses arts, ses sciences etc...) *était le « Mystère « de l'Au delà* », il est aisé de comprendre que ce jouisseur fin de « siècle, ses jouissances fussent-elles d'ordre intellectuel, ne pourra « plus faire partie de la minorité, qu'il sera revenu à la masse. Et « il peut dégringoler ainsi jusqu'à la queue ! » Il n'est donc pas précisément inutile de contrôler un peu son genre de vie, et il est du plus grand intérêt de comprendre qu'il pourrait bien en cuire un peu à celui qui sacrifie trop à dame « Paresse » et à monsieur « Jouir » : le repos est certes du domaine de la nécessité, mais l'effort, le saint effort, fils de la Volonté, est le « Sésame ouvre-toi » du domaine de l'Emancipation.

Par l'*effort*, il est des humains qui développent leurs facultés d'une façon anormale, à tel point qu'ils en arrivent à être les pionniers de la « minorité », Bien plus, s'acharnant dans la voie de l'effort, ils deviennent des « *superdélicats* » d'une sensitivité, d'une subtilité

inconnue en le milieu en lequel ils sont. Il se comprend alors que ce « milieu » devient pour eux un enfer épouvantable, un lieu de souffrance horrible et qu'ils accomplissent ce que la vulgarité étonnée appelle des folies, des actes de sauvagerie ou de sublimité. C'est que ces humains, si contents en leur vivre, si satisfaits de leur sort, si plats adulateurs des lois aussi bien humaines que celles de la nature, ne comprennent pas ce que sont ces « anormaux » *qui n'entendent plus la vie* comme ils l'entendent, qui ont un pied en dehors du courant par lequel ils vont eux-mêmes!

Sans cesse froissés dans leur délicatesse, l'âme saignante en les promiscuités effroyables, écœurés en les contacts gluants, ces « Poë » n'ont plus que la souffrance comme partage. Dès lors, il n'y a plus pour eux que deux issues : ou bien changer le milieu et le rendre propre à leur état, ou bien partir, chercher une autre ambiance, un autre « Vivre » que celui des humains!... Ce sont *d'indigestes révoltés.* Il y a révoltés et révoltés! La plupart des « dits » révoltés ne sont que des révolutionnaires, des « délicats » qui se sont attelés à la besogne effrayante (tant elle délivre peu) de *transformer* le milieu et de l'amener à leur idéal. En réalité ils ne font que se tailler une petite besogne pour prendre patience et attendre le moment « *fatal* » où l'humanité en sera où ils en sont. Alors, de nouveau ils se retrouveront chez eux.

Le véritable révolté est celui qui est étreint d'une immense lassitude en présence de ce qu'il y a de vain à vouloir transformer le milieu ; c'est celui qui tourne son être vers la « Délivrance », qui aspire à prendre rang parmi les Elus. Le véritable révolté, c'est celui qui a compris l'inutilité de chercher le repos en le toujours mouvant, la cité paradisiaque dans les bouges infernaux de la gluante Mayâ : il est l'écœuré du vivre et l'assoiffé de la « Vérité ».

Ces révoltés, en permanent état de souffrance, *puisent en elle* le désir de l'émancipation. *Ce désir*, par l'acuité de la révolte, se transforme en *besoin* et le besoin en une *volonté inébranlable que rien ne peut plus épuiser... sinon la délivrance.* A ce point, le révolté ne jette pas de bombe comme l'anarchiste, il ne se saoûle pas comme Poë, il ne se tue pas, ne va pas à la folie et ne voit plus les heurts et les viscosités de l'humanité. Devenu calme à force de rage, une volonté froide, terrible, le sert pour aller au mont-Salvat. D'abord, il va au Mystère qui l'ambiance : comme un coin il s'enfonce en l'obscur. Par sa volonté, il brasse les connaissances des foules et en extrait la quintessence. Il en acquiert une pénétration de vision peu commune et un point de vue immense d'où il analyse l'humanité dans ses vastitudes et ses détails.

Alors, quelque chose de solennel s'accomplit pour lui : « Frère, lui murmure une voix, écoute le verbe de l'Initié. Cette humanité, tes semblables, toi-même c'est la vie, c'est l'illusion. Tu souffres parce que tu vis, car si la vie est une l'illusion elle est aussi la *dé-*

sillusion, la mort. Si tu t'imagines aller à la Délivrance de cette condition de vie qui t'est infernale en *allant à une autre condition de vie*, tu fais fausse route; tu ne vas pas à la Salvation. Tu changes simplement de vêtement, tu sors d'un enfer pour retourner en un autre. Sache-le, la vie en la cité du « Devenir-éternel » n'est partout qu'illusion. La délivrance *est en l'extériorisation de la vie*, en *l'émancipation de ses lois*. Or, pour être *Celui* qui ne vit pas, *il faut que tu éveilles Ce qui est hors de la vie* : l'Inconnaissable, l'Immortel, l'Eternel, l'Infini.

Obscure, bien obscure est la Voie qui conduit à cet éveil ; mais *la volonté* est le flambeau qui illumine les ténèbres : veux-donc, tu pourras.

Tout ce que tu *perçois* ; tout ce que tu *conçois ;* tout ce qui évolue ; tout ce qui vit ; tout ce qui t'enseigne pouvoirs, progrès, développement ; tout, divinité Dhyanchoanique ou toi-même, Brahma ou l'atome, le mot « *tout* » lui-même c'est l'illusion. Pointe donc ta volonté *hors de cela*, c'est-à-dire in... *l'obscur* : par là est la Voie.

Fils de la vie, si tu veux l'Emancipation, détruis la vie. Pour détruire la vie, ce tourbillon qui t'emporte en l'agir incessant, il faut *l'in.ces.san.te* pression de ta volonté dirigée hors de ce qui vit. C'est la voie de l'extériorisation, c'est la voie de l'indifférence pour « tout » — puisque « tout » est la vie — c'est le dédain du « vivre » et le besoin réel de l'Emancipation. Alors, tu trouveras la Voie qui n'est pas une voie, le sentier par où l'on ne revient pas et tu rencontreras l'arbre Bodhi à l'ombre duquel tu te reposeras. Dès lors, tu ne seras plus le fils de la naissance et de la mort, de la jeunesse et de la décrépitude, des maladies et des souffrances, des tourmentes morales et de la folie ; tu ne seras plus la proie de la « Vie », de l'éternel devenir, du Karma bon ou mauvais, du « bonheur » ou du « pas de chance », de la Mayâ et de ses lois ; les joies et les douleurs glisseront sur toi comme le vent sur la colonne de marbre et les promiscuités ignobles ne pourront plus t'atteindre, car tu seras.... l'Insaisissable. Tu seras l'élu de la Voie Nirvânique : tu seras le nouveau-né de l'Infini et de l'Eternel ».

Alors le révolté, dont les yeux se sont ouverts sous le souffle de ce verbe brûlant, a compris la voix de l'Immortel, de *Celui* qui fut, qui est et qui sera, et déjà il n'est plus le révolté : il a fait son entrée en la phalange des disciples, il va par où l'on ne revient plus.

« Tandis que sous le souffle brûlant des « deux fois nés » des particules se détachent pour se fondre en l'humanité, les fleuves de la vie coulent,... coulent,... coulent !...

Luxâme.

DEMANDES ET RÉPONSES

Qu'est-ce qu'un Elémental? Ce mot paraît être employé dans un sens variable dans la littérature théosophique.

(a) *Elémental* est en effet un mot qui a été employé pour indiquer des êtres bien divers. Souvent on l'a fait synonyme d'*Esprit de la Nature*, ce qui est mauvais. Les *Esprits de la Nature* sont les Elémentals d'une chaîne évolutive bien plus avancée que notre chaîne terrestre ; ils ont un commencement d'individualisation, leur corps est durable, leur intelligence très développée parfois. Ils n'ont qu'un point commun avec les Elémentals de notre chaîne terrestre, c'est qu'ils habitent, pour le moment, les éléments de la planète terre. Quelques théosophistes leur ont donné le nom d'*Eléments*.

(b) On appelle aussi *Elémental* l'essence élémentale qui anime un être ou une chose quelconques, quel que soit le degré d'avancement de ces êtres ou choses.

L'on dit ainsi : l'*Elémental* d'un rocher, d'une montagne, d'un animal, d'un homme. L'Elémental d'un homme ou d'un animal c'est l'essence élémentale individualisée pour ainsi dire en eux, dans leur corps, pendant leur vie. L'on peut même spécifier davantage et dire que pendant l'incarnation d'un animal il y a trois élémentals en lui : 1° l'essence élémentale spécialisée au corps physique ; 2° celle propre au corps kamique ; 3° celle qui est en voie d'individualisation permanente et qui constitue le corps mental rudimentaire de l'animal.

Chez l'homme il n'y a, à proprement parler, que l'élémental qui vivifie le corps physique et celui qui anime le corps astral ou kamique. C'est ce dernier élémental qui lutte avec le mental et le spirituel dans l'homme ; il veut la sensation tandis que Manas veut la libération de la sensation, veut la connaissance.

(c) La troisième catégorie d'êtres auxquels on a appliqué le mot Elémental sont les êtres formés par la pensée des êtres humains ou sur-humains. Cette pensée agrège de la substance (essence) élémentale et en fait des êtres plus ou moins éphémères selon son énergie. Les formes-pensées créées volontairement ou involontairement par les hommes, par les Dévas, les Adeptes, les Dhyan Chohans, etc., sont des élémentals : la pensée qui les a créés est leur intelligence, la substance élémentale est leur corps. Cette substance peut être dévachanique, astrale et parfois physique (lire l'étude sur les *Formes de la Pensée*, dans les derniers numéros du

Lotus Bleu) ; le plus souvent c'est de la matière dévachanique (mentale) et astrale (kamique).

(d) Quand un Initié produit volontairement, pour un but donné, un de ces êtres, il lui donne une grande intelligence, une force et une durée considérables : c'est l'*Elémental artificiel*.

Ces êtres sont de fidèles serviteurs et de précieux agents entre les mains d'un Adepte.

Comment l'Elémental qui vibre en correspondance avec notre pensée donne-t-il une âme à cette dernière ?

Ame est aussi un mot vague. Chez l'homme il y a l'âme *vitale* (le double éthérique), l'âme *animale* (le corps kamique), l'âme *humaine* (le corps mental), l'âme spirituelle (le corps causal), l'âme *divine* (la substance buddhique), l'âme *universelle* (la substance atmique). En parlant de la création d'une forme-pensée (élémental), l'on dit que la vibration génératrice de la forme-pensée est l'intelligence propre à cette pensée et sa force (la force est générée par la pensée ; *Fohat*, la force cosmique, est généré par le Mental universel, Mahat).

Si la forme-pensée est générée par la vibration du corps mental et si elle ne pénètre pas dans le plan astral, la vibration est à la fois l'intellect et la force (l'âme en un mot) de cette pensée ; le corps de cette pensée est la substance mentale agrégée ; si la pensée plonge dans le plan astral elle y prend une deuxième enveloppe et, dans ce cas, l'on peut considérer l'agrégat mental qui la constitue comme son intellect (son âme mentale) et l'agrégat astral comme son âme animale, sa force inférieure et son corps ; si elle plonge ensuite dans le plan physique (comme dans les « matérialisations ») elle prend une troisième enveloppe et l'on peut dire qu'elle possède une âme mentale, une âme animale et un corps physique. Si la forme-pensée est générée par un Initié, c'est-à-dire par un individu dont la conscience fonctionne consciemment sur le plan du corps causal, la vibration agrège d'abord de la substance dévachanique supérieure (subtance du premier règne élémental) et peut se revêtir successivement de matière mentale (celle du deuxième règne élémental), de matière astrale (celle du troisième règne élémental) et de matière physique (celle du quatrième règne). Dans ce cas l'âme principale de la forme-pensée est une âme spirituelle, manasique supérieure ; elle est bien plus puissante. Les individus peu évolués et les animaux créent involontairement, par leurs émotions et leur désirs, des agrégats élémentals qui naissent et meurent sur le plan astral. L'on pourrait poursuivre cette étude plus loin avec le résultat de mieux préciser.

Quant à la nature de l'élémental ainsi créé, elle dépend entièrement de la nature de sa vibration génératrice. La loi des vibrations harmoniques a des effets universels, et elle a cours sur tous les plans. Une vibration de haine ébranle tous les éléments de

haine de l'univers et plus spécialement ceux du plan auquel elle appartient ; ces élément *répondent* à la vibration, sont attirés vers elle quand ils sont libres (matière cosmique) et font « chorus » avec elle quand ils sont emprisonnés dans les corps des êtres. Toutes les fois que les actes de nos semblables éveillent en nous un sentiment inférieur (haine, colère, impatience, etc.) c'est que les éléments de ce sentiment sont encore en nous : c'est un critérium absolu ; quand nous n'avons plus d'éléments inférieurs en nous, nous restons *impassibles* au point de vue *personnel*.

Croyez-vous que les Maîtres existent ? Aident-ils, au moment de la mort, ceux de leurs élèves qui ont fait de leur mieux?

Les Maîtres ne peuvent pas ne pas exister. L'Univers est infini ; la chaîne des êtres naît dans l'Absolu et va s'y replonger à la fin de sa course ; un infini d'échelons sont au-dessous de nous, un infini d'autres échelons se trouvent au-dessus. La science ordinaire, malgré ses imperfections, a reconnu que la Nature ne fait jamais de sauts, que tout suit la loi d'une progression graduée ; la science occulte nous dit, comme la simple raison, que de toute éternité l'échelle des êtres est complète, et que ce que nous deviendrons plus tard nos devanciers le sont déjà.

A la mort, comme pendant l'incarnation et à la naissance, les « aînés » aident les Egos moins avancés. Des légions d'esprits compatissants parcourent le Dévachan et le Kama-loca pour y secourir ceux qui ont besoin d'aide et, parmi eux, les Maîtres et leurs disciples sont au premier rang. Il n'y a nulle crainte à avoir : nous sommes secourus quand l'action karmique ne s'y oppose point.

Que faire quand on est torturé par le doute en matière religieuse ou théosophique ?

Se rappeler que l'homme étant un fragment de l'Univers en contient toutes les potentialités, que le développement de ces potentialités peut s'effectuer rapidement par la volonté, que vouloir connaître c'est commencer à réaliser la connaissance. Que ceux qui doutent de l'efficacité de la volonté essayent de l'employer avec la constance et l'énergie nécessaires, et ils apprendront qu'elle est toute puissante.

Il est une autre méthode, plus rapide et présentant d'autres caractères : un appel profond à l'Ego ou aux « Veilleurs ».

Chacun doit employer le moyen le plus conforme à ses aspirations et à son développement.

REINCARNATION

EPITAPHE DE B. FRANKLIN (1)

écrite par lui-même en 1728

Le corps
de
Benjamin Franklin,
imprimeur,
semblable à la couverture d'un vieux
livre
privée de son contenu
et dépouillée de son titre
et de ses dorures,
repose ici, pâture pour les vers.
Mais
l'ouvrage ne sera pas perdu,
car (ainsi que lui-même le croyait)
il reparaîtra
dans une nouvelle
et plus élégante édition,
revue et corrigée
par
l'auteur.

LE PIRÉE N'EST PAS UN HOMME

Décidément, les ennemis du grand mouvement de connaissance et d'amour représenté par la Société théosophique continuent à ne pas faire preuve de beaucoup de sagacité dans leurs attaques. Si l'on en croyait l'un d'eux, le travail de Mme A. Besant, —

(1) Cette épitaphe, portée sur le manuscrit de l'ouvrage théosophique français *Réincarnation*, fut omise pour une raison qui nous est restée inconnue. Elle est tirée des œuvres choisies de B. Franklin, Paris 1833, Landois et Cie, avec notice par M. A. Ch. Renouard, avocat à la Cour Royale de Paris, page 338.

Reincarnation, — ne serait que la traduction mot pour mot d'un livre indien publié à Lahore par *l'aryen Samaj*.

Si l'érudit critique qui a fait cette découverte savait ce que c'est qu'un livre *oriental* et avait jeté seulement un coup d'œil sur l'étude de Mme A. Besant, il n'aurait probablement pas eu le courage de lancer une pareille balourdise. Dans tous les cas, il aurait pu citer et donner le nom du fameux ouvrage plagié.

En attendant qu'il veuille bien s'exécuter, nous affirmons, — et nous défions qui que ce soit de prouver le contraire — que sa découverte n'est qu'une risible invention et que l'aryen Samaj n'existe pas plus que le livre qu'on lui attribue.

Cette accusation de plagiat ressemble un peu à celle qui avait trait aux imaginaires manuscrits du baron de Palmes (1) avec la différence que ce dernier au moins existait tandis que l'aryen Samaj n'est qu'une entité mentale due à une erreur de traduction d'*Arya Samaj*, société spiritualiste de l'Inde fondée, il y a 20 ans, par le pandit Dayanand Sarasvati.

Cela rappelle les pères de l'Eglise transformant, — par une erreur de traduction aussi, — la tétrade pythagoricienne (*Kol arbas*) en un hérétique fameux : Kolarbasus !

SUR UN BUCHER

Sur la dune où la brise au chant mystique passe,
Devant la mer, devant l'infini de l'Espace,
Au crépuscule, à l'heure où la terre s'endort
Sous les tendres éclats des lointains globes d'or,
Sur un bûcher construit de pin ou de mélèze
Que mon corps soit brûlé !... Mon âme plus à l'aise
Vers l'éternel Etat prendra son vol altier...
Que le cadavre soit redissous tout entier
Avec la vie encor ténébreuse et grossière (2)...
Que tout ceci retourne à l'infime poussière
Afin que l'Esprit pur que le Vrai captiva
S'exhale jusqu'au cœur flamboyant de Siva !...
Puis, achevant enfin son rêve et son poëme
En PARABRAHM atteigne au Nirvâna suprême !...

Maurice Largeris.

(1) Voir le *Lotus Bleu* de janvier 1897, page 339.
(2) La Vie, la Vitalité organique, *Prana*.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

Une conférence théosophique a eu lieu, le 11 avril, à la salle des Mathurins. Devant une assemblée nombreuse et choisie, le Directeur à Paris de notre revue a exposé, avec exemples authentiques et récents à l'appui, l'admirable sujet des *aides invisibles* de l'humanité, d'après la théosophie. On sait que c'est le résultat de hauts travaux théosophiques dont le rapport dû à la plume autorisée de M. Leadbeater, notre frère, est publié in-extenso dans notre revue et peut se résumer par une formule inédite, à savoir que c'est l'homme même, l'*homme vivant*, qui, en application des lois qui le régissent, se trouve être l'agent le plus ordinaire de ce qu'on peut appeler la providence ici-bas. Un tel sujet ne pouvait manquer d'intéresser un public Parisien et nous croyons que sa simple exposition a effectivement été des plus appréciées.

Mais il faudrait jeter aux vents de nombreux grains analogues pour qu'il en germât quelques uns sur le sol de l'indifférence ou de la prévention. Voici l'histoire d'une de ces préventions. Une revue périodique française, dont il n'importe pas de préciser le nom, accueillait dans son numéro de mars dernier un article issu d'une revue Allemande dans lequel la Société théosophique était accusée de *plagier l'orient*, de trop divulguer l'occultisme et de n'avoir en somme rien fait pour l'Inde, le tout signé d'un nom hindou. L'honorable directeur de la revue française — d'ordinaire mieux inspiré — n'avait pas pris garde qu'on n'est plagiaire que de ceux qu'on imite *frauduleusement*, alors que nous ne cachons nullement — puisqu'on nous reproche même les termes sanskrits de nos textes — que nos principaux instructeurs émanent de l'Orient ; ensuite, que l'occident se plaint au contraire que nous n'en disons pas assez ; enfin que la notoriété de notre président dans l'Inde, l'accueil extraordinairement enthousiaste fait à Annie Besant dans sa tournée de conférences du nord au sud de la grande péninsule et aussi les témoignages des mille organes de la presse de ce grand pays témoignent au contraire du grand effet produit dans l'Inde entière par le mouvement théosophique qui y compte déjà plus de 250 branches. La vérité est que l'article en question est dû à la plume d'un représentant de la fraction Brahmanique qui voit d'un mauvais œil la diffusion de la connaissance si efficacement faite par la Société théosophique. Cette caste, en effet, compte des membres très éclairés et d'autres qui le sont beaucoup moins, mais elle est en général très exclusive et peu disposée à partager les lumières qu'elle peut posséder. Telle a été la cause de son opposition à la réforme Bouddhiste qu'elle finit par annihiler dans l'Inde même. Il ne faut pas

se dissimuler qu'elle n'est pas plus favorable à la dispensation théosophique et que, soit par des écrits captieux, soit par des agents aux titres les plus pompeux, elle est plus disposée à lui susciter des obstacles qu'à servir une cause qui est en somme celle de la Liberté.

∴

Après l'impudent aveu que Leo Taxil vient de faire au sujet de l'immense mystification dont il a tenu tous les fils, à son plus grand profit pécuniaire et à son profond déshonneur, la question Diana Vaughan est définitivement vidée. C'aura été une grande honte que de voir tant de malice d'un côté et tant de passion d'un autre; mais ce n'est que trop humain, hélas ! En ce qui concerne le *Lotus Bleu*, nous en avions pris barre pour analyser, à l'époque, les faits soi-disant magiques qui étaient avancés comme réels. L'étude parue à ce sujet dans nos colonnes n'en vaut pas moins au point de vue théorique, car l'écrivain de *Lucifériasnisme*, sur la seule donnée des assertions maintenant reconnues fausses des « bulletins Palladiques », a parfaitement discerné les faits qui étaient possibles de ceux qui ne l'étaient pas.

∴

Les échéances karmiques multiplient leurs aspects : la douloureuse catastrophe qui vient de jeter la consternation dans Paris et dans l'Europe entière en témoigne.

Ce n'est pas au fond d'une mine que le terrible destin a frappé cette fois, c'est au milieu de l'éclat d'une fête, et ses victimes ont été prises aux plus hauts rangs de la noblesse, de la finance, de l'art et de l'aristocratie.

Le rang social n'ajoute ni n'enlève rien à la pitié que tout homme doit ressentir en face du malheur de ses frères.

Que les « Aides invisibles » leur facilitent le passage purgatorial.

∴

Le 8 du présent mois, les théosophistes de France et d'ailleurs, ont rémémoré la date où notre premier instructeur, H. P. B., a clos son œuvre actuelle de dispensation théosophique. On sait que le 8 mai de chaque année a reçu le nom de *Jour du Lotus blanc*.

Dans tous les centres théosophiques on a coutume, ce jour là, de lire quelques pages de la *Voix du Silence*, ce quasi testament de H. P. B. puisque c'est elle qui l'a donnée au monde occidental en l'extrayant du recueil archaïque des *Préceptes d'or*. C'est ainsi que nous honorons la mémoire de Madame Blavatsky et que nous cultivons ses enseignements.

Enfin, l'assemblée générale de la Section Européenne doit avoir lieu cette année, à Londres, les 10 et 11 juillet prochain. Tous les théosophistes français y sont conviés et les loges doivent y être représentées.

Par ailleurs, notre ami Amo est rentré à Paris et les communications

pour le *Congrès de l'humanité* ou tout autre objet peuvent être adressées à M. Vitte, rue Gay-Lussac, 47, , à Paris.

ANGLETERRE.

Les dernières conférences à la loge Blavatsky ont roulé sur les débuts de la cinquième race et sur la géométrie de la nature.

ESPAGNE

Une œuvre remarquable attenant précisément à l'un des sujets précités vient de paraître en Espagne sous le nom de l'*origine polyédrique des espèces*, par Soria, et se trouve être d'un haut intérêt théosophique.

ITALIE.

La nouvelle loge, *Amrita*, à Rome, a reçu la visite de madame Cooper Oakley, de la Section Européenne.

SECTION SCANDINAVE.

Rien de particulier.

SECTION AMÉRICAINE.

Dès son arrivée à New-York, Madame Annie Besant a commencé une série de conférences qui a été suivie de grand succès. Elle a, en outre, annoncé son passage dans les principales villes de l'Union. Partout sa venue est attendue avec la plus vive impatience.

SECTIONS AUSTRALASIENNES.

Le digne secrétaire général de la section Australienne, M. Staples, est récemment mort à Londres, au cours d'un séjour qu'il y faisait et des suites d'une tumeur à la tête. C'était un théosophe de la première heure, plein de savoir et de bonté. Il était affectionné de toutes les personnes qui le connaissaient et sa disparition de la scène du monde sera vivement ressentie. Mais il y avait terminé sa tâche, et nous accompagnons sa mémoire de nos pensées reconnaissantes.

La loge de Johannesburg, dans le Transwaal, a donné de ses nouvelles. Elle poursuit difficilement le cours de ses travaux au milieu d'une atmosphère chargée des passions que suscite la soif de l'or et les moyens de la satisfaire.

SECTION INDIENNE.

Rien d'actuellement particulier. Nous relevons toutefois le passage suivant dans l'un des principaux périodiques de l'Inde, l'*Arjuna*, de février dernier, que nous reproduisons littéralement pour l'édification des personnes qui ont lu les assertions de l'article *les Plagiaires de l'Orient* dont nous avons parlé plus haut.

« C'est à Madras, dit l'*Arjuna*, que se publient actuellement les revues philosophiques les plus estimées de l'Inde, le *Theosophist*, le *Brahmavadin*, le *Thinker*, le *Prabuddha Barata*, l'*Arya Balabodhini* et d'autres. Madras est aussi le siège de la Société théosophique *d'où des courants de force spirituelle s'épandent et éclairent non seulement l'Inde, mais le*

monde entier ». Les dernières italiques sont de notre fait, et le texte répond suffisamment aux allégations si inconsidérément reproduites.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Avril 97. — Suite des feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Sur les Puranas, par C. K. — Symbolisme des manifestations de Siva et de son épouse, par Narayanswami. — Expériences de Choisy Yvrac sur Eusapia, par le colonel de Rochas. — Les calamités imminentes, par H. S. O. — Prédestination et libre arbitre, par Govinda Charlu. — Méthode de développement mental par Thurstan. — Du sang des martyrs doit naître la fraternité, par H. S. Olcott.

Lucifer. *Angleterre.* Avril 97. — Sur la tour du Guet, par G. R. S. Mead. — Réincarnation, par Annie Besant. — Le désir de croire, par Wells. — Sur la finale du poème de Faust, par Cust. — Le Phédon de Platon, par Ward. — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. Mead, travail du plus haut intérêt par le jour nouveau qu'il jette sur les origines de la religion chrétienne. — Métaphysique du végétarisme, par Hornwitz. — De nos rapports avec les enfants, aperçus théosophiques sur la question, par C. W. Leadbeater. — La philosophie Sankhya, par Bertram Keightley.

Vahan. *Section Européenne*, Avril 97. — Données particulières sur les sous races de la quatrième race-souche (nous appartenons à la cinquième) d'où il résulte, en corroboration de la *Doctrine Secrète*, mais de source différente, un aperçu *inédit* sur l'origine de la sous-race Sémite. — Sur les Manasaputras, entités élevées qui ont aidé à l'évolution de l'humanité. — Nouvelle réfutation de l'erreur commune qui croît que la Théosophie procède du Brahmanisme ou du Bouddhisme. — Sur l'action de Karma dans les répartitions sociales.

Sophia. *Espagne.* Avril 97. — Dévachan par Leadbeater. — Lettre à un prêtre catholique, par Wells. — Réincarnation des animaux, par B. K. — Etudes sur la pensée, par Leafar. — Autour du Bouddhisme, par E. S. — Est-ce un songe, par Friar. — La maison du Baron, par I. H.

Theosophia. *Hollande.* Avril 97. — L'idée et la volonté. — Vers la paix, par la tempête, par A. B. — Bhagavad Gita. — Lettres qui m'ont aidé.

Teosofisk Tidskrift. *Section Scandinave*,.... — Non reçu.

Metaphysische Rundschau. *Allemagne.* Mars 97. — Le testament de Kerning, étude sur le souffle de l'homme. — Chimie occulte, par Annie Besant. — Le voile sur le sanctuaire, par Eckarstshausen,

aperçus mystiques. — Sur l'Argon et l'Hélion. — Du chéla laïque, par H. P. B., développement de l'idée qu'il faut travailler, mais qu'on n'accède au sentier que lorsqu'on est prêt. La revue donne des nouvelles d'un magnétiseur Danois, naguères célèbre, Hansen, qui a fait courir l'Europe, a produit de nombreuses guérisons et se trouve maintenant dans une extrême misère...

Nova Lux. *Italie*. Mars 97. — La Science supérieure, étude théosophique, par Kingsland, M. S. T. — Mouvement occultiste, par F. Bruni. C'est un essai d'énumération des organes idéalistes qui se distingue de tels autres parus ailleurs par la précision des termes, la moindre inexactitude de la classification et la sobriété des appréciations. Il est bien plus convenable de procéder ainsi. — Impressions gnostiques par Fabre des Essarts.

Mercury. *Section Américaine*. Mars 97. — Mission de la théosophie. — Du rôle que joue le nombre π, rapport de la circonférence au diamètre, dans la base commune aux divers cycles du monde, paraphrase d'une étude contenue dans la *Doctrine Secrète*, par le Dr Marques, auteur d'un travail remarquable sur les *Auras de l'homme* (Le Dr Marques, M. S. T., est un Francais établi en Amérique). — Théosophie pour le jeune âge.

Theosophy in Australia. Mars 97. — L'adepte passe dans le monde sans y être reconnu. — Faits à l'appui de l'existence de l'âme. — Raja Yoga et Hatha Yoga.

Mahabodhi. *Inde*. Mars 97. — Découverte récente de la position de l'ancienne Kapilavastu, lieu de naissance de Bouddha, près de Bhagvanpore. — Sur le Nirvana.

Modern Astrology. *Angleterre*, Avril 97. — Aspect ésotérique de l'astrologie, par Alan Leo. — Méthode simplifiée.

Revue spirite. *France*. Avril 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Histoire de Katie-King. — Le phénomène spirite, par le Dr Daniel. — Une voyante, par de Kronelm. — Rectification du dire d'un médium au sujet des maîtres de la S. T. et de H. P. B. par D. A. Courmes. Il suffit d'ailleurs de voir à la fin du même numéro de la revue spirite la façon dont un autre médium fait parler le poëte Goethe pour se rappeler la réserve avec laquelle de telles « communications » doivent être accueillies. — Le fanatisme, par Sauvaire, rectification sur le même sujet que dessus.

Revue scientifique du Spiritisme. *Paris*. Avril 97. — Caractère positif de la doctrine spirite, par G. Delanne. Le spiritisme et le journalisme, par Tonoeph, appréciation pétillante d'esprit sur la manière dont un *Journal* sensationnel s'est acquitté de la mission qu'il s'était donnée d'enquêter sur le spiritisme. — Les tables tournantes à l'Académie, par le colonel de Rochas. — Bonté et sincérité, par Amo. — Discussion intéressante entre le Directeur de la Revue et l'un de ses collaborateurs au sujet du processus des apparitions. M. d'Ervieux

tient pour l'enregistrement dans l'ambiance des actes mêmes des vivants, lequel enregistrement se développerait parfois et produirait alors les prétendues apparitions que M. G. Delanne met plutôt sur le compte de l'action même des défunts qui y sont impliqués. Comme nous nous trouvons être l'ami de chacune des deux parties, nous nous permettons de leur dire qu'à notre avis chacune peut avoir raison parce qu'il y a des apparitions où des entités astrales interviennent actuellement et d'autres où il n'y a que la remise en vibration d'éléments demeurés dans l'ambiance. Voici, à l'appui de notre dire, un exemple du dernier genre. Le *Borderland* du 4e trimestre 96, donne, à la page 401, sous le titre suggestif de *Kinetoscope de la Nature*, le récit du massacre d'une famille de Mexicains par une bande d'Indiens Peaux Rouges, massacre perpétré auprès d'un grand rocher, dans le Far West. De ce massacre un seul mexicain put s'échapper, monté sur un cheval pur sang, qu'un galop rapide comme la flèche avait seul préservé. Eh bien, nombre d'années encore, après l'événement, les personnes clairaudientes qui passaient auprès du rocher à l'heure où le drame s'était accompli, entendaient soudainement les cris de terreur des victimes, les accents de triomphe des sauvages, le cliquetis des armes et, chose étrange, le *galop furibond du cheval qui s'enfuyait*... Tout s'était donc imprimé, tout s'imprime, en effet, dans l'akasha de l'ambiance, les râles des moribonds comme les pas des vivants, et tout peut s'y retrouver. Et n'est-ce pas, soit dit en passant, l'une des moindres difficultés du discernement des choses astrales ?...

Paix Universelle. *Lyon.* Avril 97. — Les trois Congrès, par Bouvery. — La vérité est une, par Amo. — Intéressante conférence de M. G. Delanne, à Lyon, sur le spiritistime. — Lettre de l'abbé de l'Etoile à Amo, aux sentiments de laquelle nous nous plaisons à rendre hommage, tant ils sont empreints de véritable noblesse et d'élévation éclairée.

Curiosité. *Paris.* Avril, 97. — Spiritisme, par E. B. — L'harmonie orientale occidentale, par Amo. — Analogies entre l'homme et sa planète, par P. Gillard. — Les accapareurs, par E. M. — A la loge Ananta, par E. B. — La dentellière du Puy, par M. A. B. La *Curiosité* publie aussi une très intéressante autobiographie de l'abbé Constant (Eliphas Lévi).

Isis moderne. *Paris.* Mars 97. — La mort du petit Brahmane, par E. Burnouf. — Le pouvoir de la pensée, par Anna Brunnarius. — Les oracles, par Louis Ménard.

Humanité intégrale. *Paris.* Mars 97. — Un chapitre de la cité future, par Léopold Lacour. Ce dernier est l'un des plus dignes champion sde la cause féminine en France. Quelques-uns de ses aperçus, et notamment le titre suggestif d'*Humanisme intégral* qui les résume, permettent dans une certaine mesure de rallier sa thèse à l'Humanité intégrale. — Sur Montmartre, par J. C. Chaigneau. Dans cet article très documenté le distingué directeur attire l'attention publique sur les conséquences qui peuvent s'ensuivre de l'affectation *spéciale* de

l'Eglise dite du Sacré-Cœur à Montmartre. Sans entrer davantage dans cette question brûlante, nous pouvons ajouter que cet édifice semble devoir être la forteresse d'un véritable « gardien du seuil », aux potentialités occultes effectives, et que, si jamais la main de l'homme devait se porter contre elle, il y aurait lieu de prendre garde.

Moniteur Spirite. *Bruxelles*, Avril 97. — Le périsprit. — Le phénomène d'Yzeures. — La médiumnité, par de Kronhelm. — Le Congrès de l'humanité, par D. A. Courmes. — L'ombrelle verte, par M. A. B.

Echo du Merveilleux. *Paris*. Avril 97. — Tilly-sur-Seules. — La maison hantée d'Yzeures. — Mademoiselle Couédon.

Hyperchimie. *Douai*. Avril 97. — Le pain de l'avenir, par Strindberg. — Les Alchimistes de l'Inde, par Jollivet Castellot. — Présentation bienveillante du *Questionnaire théosophique*, dont remercîments.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Avril 97. — Sur la Socionomie, par Ch. Limousin. C'est la science du gouvernement des sociétés ou l'économie politique *appliquée*. Elle comporte, dès lors, trois divisions : la connaissance de la souffrance dans les Sociétés, la guérison des maux sociaux et la conservation de la santé sociale. — Présentation bienveillante et assez développée de l'*a. b. c. de la théosophie* par le sympathique et savant directeur du Bulletin des sommaires dont le contenu mentionne par ailleurs tout ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

L'Evolution animique, *essai de psychologie physiologique, suivant le spiritisme*, par Gabriel Delanne.

Le sympathique directeur de la Revue scientifique et morale du spiritisme vient de publier un nouvel ouvrage qui présente les qualités de style et d'érudition qui distinguent son auteur.

Partant de la simple donnée kardéciste que l'homme est un composé exclusivement ternaire, l'âme, le périsprit et le corps, M. Delanne élabore, par les seules ressources de son intelligence, sans perceptions directes spéciales, le processus d'évolution de la monade humaine, en insistant davantage sur ce qui attient à son état actuel. Il met toutefois et naturellement à contribution les travaux scientifiques les plus remarquables récemment publiés en matière de biologie et de physiologie et il tend ainsi à prouver que l'existence du périsprit suffit à expliquer tous les faits relevés dans la pratique.

On sait que l'école kardéciste entend par périsprit ce que la théosophie comprend dans l'ensemble des corps subtils de l'homme. Pour la première, c'est un corps simple, pour la seconde un corps composé ou

multiple. La première ne donne d'ailleurs aucun détail positif sur le genre de substance du périsprit, sur ses propriétés et sur ses attributs. Mais il suffit qu'elle différencie cette substance de la matière physique ordinaire pour que les plus beaux travaux poursuivis sur celle-ci ne s'appliquent pas nécessairement à celle-là. Aussi est-ce moins en déducduction logique des principes scientifiques émis qu'en dissertant avec beaucoup de sagacité sur les résultats constatés que l'auteur arrive à ses fins. De nombreuses citations de faits, émanant des meilleurs auteurs, tempèrent en outre l'aridité du sujet et ne laissent pas de rendre agréable la lecture de cette longue dissertation psycho-physiologique.

Dans l'*Introduction* il est dit que... « les théosophes... et d'autres... ont vainement tenté d'expliquer les phénomènes spirites en les attribuant à des êtres imaginaires appelés élémentals, ou élémentaires, ou coques astrales, ou inconscient inférieur : toutes ces hypothèses ne résistent pas à un examen sérieux, etc ». Que M. Delanne, notre ami, nous permette de lui dire que nous ne demanderions pas mieux de nous contenter d'une théorie aussi simpliste que celle d'Allan Kardeç si elle suffisait vraiment à tout expliquer. Certes, elle était très remarquable à l'époque où elle parut et témoigne du haut développement mental de son auteur, mais ce dernier lui-même reconnaissait qu'elle devait être complétée et c'est ce que le spiritisme attend encore. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de relever l'assertion qui suit, à savoir que « ces systèmes (théosophistes et autres) ont été aussi vite oubliés que produits ».

L'ensemble de l'ouvrage, nous le répétons, est intéressant, bien écrit, et, pour l'époque d'approximation de la vérité dans laquelle nous sommes actuellement, se trouve être une approximation comme une autre dont le degré ne sera bien discerné que plus tard. Il suffit qu'il s'y trouve aussi de l'intelligence et de la sincérité, ce qui est le cas, pour que le livre de M. Gabriel Delanne ait droit à toutes nos sympathies.

D. A. Courmes.

Catéchisme de doctrine spiritualiste, *par M. A. B.*

Bien qu'il traite exotériquement de Dieu et élémentairement de l'âme, ce petit livre est moins un exposé de doctrine spiritualiste proprement dite qu'un catéchisme de morale familiale et sociale, au point de vue spiritualiste. Dans ces limites, les solutions aux questions présentées sont généralement frappées au coin de la sagesse qui connaît et du bon sens qui adapte. On voit manifestement, dans ce nouvel ouvrage de M. A. B., la nature de l'inspiration qui anime le sympathique écrivain : noble, élevée, peu réformatrice en matière de religion, pure et bonne. C'est plus qu'il n'en faut pour faire accueillir favorablement de pareilles données et souhaiter qu'elles produisent leur effet en tant de milieux où l'on végète encore intellectuellement et moralement.

D. A. Courmes.

Le médium D. D. Home, *par Louis Gardy*.

C'est un exposé succinct mais très intéressant de la vie et de l'œuvre du célèbre psychique, dans le but d'affermir l'excellence d'une mémoire que des calomnies intéressées ont essayé de ternir. Il a été publié, en effet, qu'avant sa mort, survenue en 1886, D. D. Home aurait déclaré qu'il n'avait jamais eu ni perception, ni commerce avec le monde invisible. Il est à peine besoin de dire qu'une telle assertion, à l'encontre de laquelle se trouvent tant de témoignages si haut placés et si respectables, celui de William Crookes compris, ne tient même pas debout, et qu'il a fallu l'inénarrable audace d'un pseudo Dr Philips, l'un des mystificateurs les plus accomplis de l'époque, pour oser l'éditer, — d'ailleurs après la mort du sujet, afin qu'il ne pût pas réclamer, — dans un livre intitulé : *La fin du monde des Esprits*.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que l'époque actuelle, malgré ses ombres, finit par voir la fin, la triste fin même, de plus d'un de ces écrivains qui ont abusé de la crédulité publique en traitant, par exemple, de choses de l'Inde ou de faits maçoniques exclusivement tirés de leur propre imagination. Le pauvre Douglas Home est au contraire resté, lui, le type mélancolique du sujet psychique qui s'est dévoué pour lever devant l'agnosticisme des masses un coin du voile qui recouvre le monde astral. Sa mémoire est donc aussi pure que l'a été sa vie ; mais le livre que nous avons sous les yeux fait bien de le redire.

Guéblange.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE MAI 1897

J. M. T.		10 fr.	(*Lotus Bleu*)
Dr Salvy		3 70	(id.)
D. A. Courmes.	Pour divers frais	41 20	(*Propagande*)
Dr Pascal.	id.	41 20	(id.)

AVIS : Les membres associés des branches de Paris et de Toulon sont priés d'adresser au plus tôt leur cotisation annuelle à leurs présidents respectifs.

Le Directeur gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière frères.

27 JUIN 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 4

LE LOTUS BLEU

LES AIDES INVISIBLES

(*Suite*).

Il est quelquefois possible aux membres du groupe des « Aides » d'empêcher l'explosion de certaines catastrophes imminentes. Dans plus d un cas où un capitaine de navire, entraîné à son insu hors de sa route par un courant inconnu ou par quelque erreur de calcul, s'est trouvé en face d'un grand danger, l'on a pu prévenir le naufrage en imprimant d'une façon répétée dans son esprit l'idée que quelque chose allait mal, car bien que cette suggestion ne provoque d'ordinaire qu'une vague intuition du danger, sa persistance suffit à faire prendre les précautions nécessaires.

C'est ainsi que le patron d'un bateau se trouvant, une nuit, plus près de la côte qu'il ne le supposait, l'idée de jeter la sonde lui fut bien des fois suggérée ; il y résista longtemps, jugeant cette précaution tout à fait inopportune. Il y céda enfin comme à regret et en donna l'ordre avec une certaine hésitation. Le résultat le jeta dans la stupeur : il allait toucher. Il fit virer promptement de bord et mettre le cap au large, mais ce ne fut qu'au matin qu'il reconnut combien il avait échappé à un naufrage imminent.

Mais souvent une catastrophe est karmique et par conséquent ne peut être conjurée ; il ne faut pas en conclure que tout secours est alors impossible. S'il arrive que les créatures menacées soient infailliblement destinées à la mort, elles peuvent du moins y être préparées jusqu'à un certain point et, dans tous les cas, on les aide certainement de l'autre côté de la rive lorsque le désastre s'est produit. En vérité, il faut l'établir, une fois pour toutes, chaque fois qu'une grande catastrophe va éclater, des secours spéciaux sont préparés. Nous en trouvons la preuve dans deux cas récents : le naufrage du *Drumond-Castle*, dans les parages d'Ouessant, et le

cyclone terrible qui dévasta la ville de Saint-Louis, en Amérique.

En ces deux occasions les « aides » furent prévenus quelques minutes d'avance seulement et ils firent tous leurs efforts pour calmer et élever les esprits afin que le choc final fût moins terrifiant. Naturellement, dans ces deux catastrophes, les secours les plus utiles furent donnés sur le plan astral, après que les victimes eurent abandonné leurs corps physiques; mais nous parlerons de ce point plus tard.

Il est triste de constater combien souvent, au cours d'une catastrophe, la bienveillante assistance des « aides » se trouve paralysée par la panique des gens menacés par le danger et quelquefois plus encore par la folie de l'ivresse qui prend parmi ceux qu'on essaie de secourir. Plus d'un navire s'est abîmé avec tout son monde ivre à bord et par conséquent sans possibilité d'assistance avant la mort, et avec grand retard dans celle qu'on pouvait donner après. S'il nous arrive jamais de nous trouver menacés d'un péril imminent et inévitable, rappelons-nous que l'assistance est certainement proche et qu'il dépend de nous de rendre son œuvre aisée ou difficile. Si nous envisageons le danger avec calme et courage, en nous disant que notre véritable Ego ne saurait périr, nos esprits seront ouverts à l'assistance des « aides » et ceux-ci agiront de la façon la plus profitable pour nous, soit qu'ils s'efforcent de nous sauver, soit qu'ils nous guident vers l'au-delà, si la mort ne peut être évitée.

Des cas de ce dernier genre sont arrivés à des particuliers aussi bien qu'à des collectivités. Il suffira de citer un exemple pour faire comprendre ce que je veux dire. Dans l'une des grandes tempêtes qui causèrent tant de désastres sur nos côtes l'année dernière, il arriva qu'un bateau de pêche chavira en pleine mer. Les gens qui le montaient étaient un vieux pêcheur et un mousse. Celui-ci se noya aussitôt; le patron, au contraire, avait pu se cramponner sur la quille, mais il n'y avait aucun secours à portée et même s'il y en avait eu, par un tel temps il eût été impossible d'approcher : aussi le pêcheur comprit-il qu'il ne pouvait échapper à la mort et qu'elle allait arriver dans quelques moments. Il en éprouvait une grande terreur, impressionné qu'il était surtout par la terrible solitude de cette immense étendue d'eau. Il pensait aussi à sa famille et aux difficultés dans lesquelles la mettrait sa mort soudaine. Un « aide » qui passait l'aperçut et entreprit de l'assister ; mais l'angoisse était trop forte, elle empêchait d'impressionner le mental du naufragé. Ce consolateur prit alors le parti de se matérialiser et de se montrer pour mieux soutenir l'infortuné. En racontant plus tard cette histoire, notre collègue disait que la transformation du visage du naufragé lorsqu'il l'aperçut, fut étonnante et admirable ; il pensa tout de suite, en voyant la forme éblouissante qui planait au-dessus de lui, qu'un ange lui était envoyé daus son agonie non seulement pour lui servir de guide dans le sombre défilé de la mort

mais aussi pour protéger et prendre soin de sa famille. Aussi, quand la mort vint, quelques instants après, se trouvait-il dans un état bien différent de celui qui l'affolait auparavant, et lorsqu'il se retrouva conscient sur le plan astral et vit encore l' « ange » auprès de lui, il se sentit comme chez lui avec l' « aide » et tout disposé à accepter ses conseils au sujet de la nouvelle vie dans laquelle il venait d'entrer.

Ceci nous amène à considérer l'un des plus hauts et des plus importants aspects du travail des aides invisibles : l'aide et la direction données aux morts. L'un des nombreux maux résultant de l'absurde enseignement qui a cours dans notre monde occidental sur les conditions psychiques de l'après-mort, consiste en ce que ceux qui viennent d'être débarrassés de leur corps sont ordinairement fort étonnés et même très effrayés de se trouver dans un milieu si différent de celui que leur avait dépeint leur religion. L'état d'un grand nombre de ces âmes peut se résumer par la réflexion que faisait naguère un général qui, trois jours après sa mort, rencontrant un membre du groupe des « Aides » qu'il avait connu sur la terre lui dit, tout heureux de trouver quelqu'un à qui il pût communiquer ses impressions : « Mais si je suis mort, où suis-je donc ? Car si c'est le ciel, il n'est pas tel que je le croyais, et si c'est l'enfer, c'est mieux que je ne l'espérais ».

Mais, par malheur, beaucoup de gens prennent la chose moins philosophiquement, et comme on leur a appris que tous les hommes sont destinés aux flammes éternelles, sauf quelques privilégiés exceptionnellement bons dont ils savent bien ne pas faire partie, ils se trouvent dans un état de frayeur horrible, redoutant sans cesse que le monde nouveau dans lequel ils se trouvent ne s'écroule tout à coup pour les laisser tomber au pouvoir de ce Satan dont on leur a tant parlé. Dans la plupart des cas, ils passent un temps fort long dans des souffrances poignantes avant de pouvoir se débarrasser de l'influence fatale de la doctrine blasphématoire de l'éternel châtiment, et se convaincre que l'univers est gouverné non par le caprice d'un démon hideux qui se réjouit de la souffrance humaine, mais par la loi bienveillante et merveilleusement patiente de l'évolution qui est toute justice et qui donne à l'homme, à chaque étape de sa carrière, de nouvelles occasions de progrès s'il veut simplement les saisir.

On doit noter, toutefois, que c'est presque exclusivement parmi les sectes protestantes que ce mal se montre surtout. L'Eglise catholique romaine, dans sa doctrine du purgatoire, se rapproche beaucoup de la conception du plan astral, et ses membres croyants savent au moins que l'état dans lequel ils se trouvent après la mort n'est que temporaire, et que c'est à eux de s'élever autant que possible par une aspiration spirituelle intense, tout en acceptant les souffrances qu'ils peuvent subir comme nécessaires à leur purification avant d'accéder à des régions plus lumineuses.

On voit, d'après ce témoignage, qu'il y a pour les « aides » un champ indéfini de travail, vis-à-vis de ceux qui viennent de se désincarner, car le plus grand nombre d'entre eux ont un extrême besoin d'être calmés, rassurés, consolés et instruits. Dans le monde astral, comme dans le monde physique, il y a peu de personnes disposées à prendre le conseil de ceux qui en savent plus qu'elles ; il faut l'étrange entourage dans leqnel elles se trouvent pour les décider à accepter l'aide des êtres auxquels ces états sont familiers, et c'est à ces groupes d'auxiliaires énergiques et dévoués que beaucoup d'habitants du Kama-Loca doivent d'abréger leur séjour dans ce lieu.

Que l'on ne croit pourtant pas que le Karma de l'homme défunt puisse être changé. Il a édifié pendant sa vie un corps astral d'un certain degré de densité et jusqu'à ce que ce corps soit suffisamment désagrégé, il ne peut passer en Dévachan. Beaucoup de morts retardent cette désagrégation en tenant passionnément à la terre qu'ils ont quittée ; ils dirigent leurs pensées en bas au lieu de les diriger en haut, en arrière plutôt qu'en avant, et de cette façon prolongent presque indéfiniment leur séjour en Kama-Loca. Les persuader de renoncer à un état d'esprit qui est opposé aux lois de la nature constitue la plus grande partie du travail des Aides invisibles.

Il arrive parfois que les morts sont liés à la terre par une inquiétude tenant soit à des devoirs non accomplis, soit à des dettes impayées, soit plus souvent à la situation d'une femme ou d'enfants laissés sans soutien. C'est alors qu'il est souvent nécessaire, pour que le défunt calmé puisse poursuivre sa carrière, que l' « Aide » le représente, en quelque sorte, sur le plan physique et règle ses affaires. Un exemple qui s'est produit l'an dernier rendra cela plus clair. L'un des membres du groupe des disciples s'efforçait d'assister un pauvre homme décédé dans l'une de nos villes occidentales, mais ne parvenait pas à arracher son esprit des choses terrestres, tant était poignante son anxiété sur le sort de deux jeunes enfants que sa mort laissait sans ressources. C'était un ouvrier, il n'avait pu mettre de l'argent de côté pour l'avenir, sa femme était morte deux ans avant lui et la personne chez qui il logeait ne pouvait, malgré son bon cœur, nourrir ces enfants sans rétribution, car elle était très pauvre. Après bien des hésitations, celle-ci s'était en effet décidée à confier les orphelins aux autorités de la paroisse. C'était un grand chagrin pour le père qui ne pouvait cependant ni blâmer la décision prise, ni en trouver une meilleure.

Notre ami — l'aide invisible — lui demanda s'il n'avait pas quelque parent à qui l'on pût les confier. Il ne s'en connaissait d'autre qu'un frère plus jeune que lui et qui, sans doute, aurait consenti à protéger ses neveux ; mais depuis quinze ans il n'avait pas eu de ses nouvelles et il ignorait s'il était vivant ou mort. Les dernières nouvelles qu'il en avait eues lui avaient appris qu'il était apprenti

charpentier dans le nord, qu'il était sage, sérieux et ayant de l'avenir. Ces indications étaient assez vagues, mais puisqu'il n'y en avait pas d'autres pour aider les enfants, notre ami résolut d'en user au mieux. Prenant le défunt avec lui, il commença une recherche minutieuse et patiente dans la ville indiquée, et après beaucoup de temps finit par trouver ce parent. Le jeune ouvrier était devenu maître charpentier, ses affaires réussissaient, il était marié mais sans enfants, quoiqu'il en désirât — c'était précisément ce qu'il fallait dans la circonstance.

Mais comment mettre cet homme au courant de la situation ? Heureusement, il se trouva si impressionnable que les circonstances de la mort de son frère et l'état de ses enfants lui furent facilement montrées dans un rêve qui se répéta trois fois ; la ville et même le nom de la gardienne des petits lui étaient clairement indiqués. Très frappé de ces visions, il les discuta avec sa femme qui fut d'avis d'écrire à l'adresse donnée. Le charpentier préférait se rendre directement dans le pays, voir s'il trouverait la maison qui lui avait été dépeinte et chercher un prétexte pour y entrer.

Mais comme il était fort occupé et qu'il n'était pas prudent de perdre le fruit de plusieurs journées de travail sur une indication aussi incertaine qu'un rêve, il ne bougea pas.

L'essai ayant échoué de cette façon, on en tenta une autre. L'un des aides écrivit une lettre au charpentier, lui donnant les détails de la mort de son frère et de la situation des enfants tels que le rêve les avait reproduits. Alors cet homme n'hésita plus; il partit le lendemain pour la ville indiquée et fut reçu avec joie par l'excellente gardienne des enfants à qui les « aides » avaient suggéré de les garder quelques jours encore chez elle parce que la situation pourrait bien s'arranger pour eux. Il les emmena chez lui et désormais le pauvre père, tranquille et consolé, continua son chemin vers les sphères supérieures.

(*A suivre*). **C. W. Leadbeater.**

VERS LA LUMIÈRE !

Nos bonnes pensées jaillissent de notre Amour.
La Pensée construit la Forme.
L'Amour infuse ou souffle la Vie dans cette Forme.
Le Verbe est la Pensée active (par l'Amour).
C'est la véritable Parole.

La Parole sonore et l'Ecriture n'en sont que les Figurations externes.

Ainsi, dans l'*Absolu*, nous apercevons comme premier aspect l'*Amour* suprême.

La Pensée primordiale émane de cet Amour. La Forme ou Substance pure remplie de ce Feu divin, c'est le *Logos* créateur.

Logos au triple aspect.

A sa Racine, il est un avec l'Absolu.

Puis, il est la Forme première, prototype céleste de tout ce qui naîtra (dans le Monde des apparences, le Moule de Maya, l'Illusion ou l'Obscurité).

Puis, il est la Pensée vivante ou Force créatrice première, qui, nous le savons, d'après ce qui précède, est la conjonction de la Forme ou Substance pure avec l'Unité divine ou l'Amour pur.

D'ailleurs, l'Amour pur et l'Esprit pur sont une seule chose à cette Hauteur suprême.

Le Pantacle, très spirituel, qui représente ce premier Acte de la divine Comédie est donc le Point (l'Amour) au centre du Triangle (le Triple Logos).

Sa signification est pure, idéale, tandis que la Croix signifie le Kosmos manifesté la Création proprement dite.

Au point de vue pratique, en ce qui concerne le Microcosme, nous voyons *l'erreur de ceux qui cultivent la Pensée sans l'*AMOUR.

Ils ne sauraient trouver le secret de la Puissance qui réside dans ce mot : UNISSON !

Tout est vibration.

LE DIVIN, c'est l'UNISSON.

Pour vibrer, il faut aimer.

Emmanuel = « *Sois avec nous* ».

Amo.

BHAKTI YOGA

La *Raja Yoga* a toujours été appelée *Goupta-Vidya*, savoir secret, non point parce que des livres en traitant ne sont pas offerts au public mais parce que la compréhension de ces livres est difficile. On a beaucoup usé et abusé du mot *ésotérique* en Théosophie depuis que H. P. B. l'a mis à la mode et beaucoup de personnes s'en font une idée fausse, quelque chose de semblable à ce que pensent les enfants de l'Ogre du Petit-Poucet. Beaucoup de gens, parmi ceux qui ont des tendances ou des prétentions au mysti-

cisme, ont des mentals brumeux comme les paysages du Nord et leurs conceptions prennent facilement des apparences de spectre du Brocken, le géant de brouillard qui est simplement le reflet du promeneur. Le mot ésotérique a donné lieu à la formation d'un de ces spectres. L'Algèbre supérieure et le calcul intégral sont ésotériques pour tous ceux qui n'ont pas suffisamment développé leurs facultés mathématiques pour arriver à la compréhension de ces deux branches de la science ; pour le maçon qui construit un pont la détermination de la courbe des arches par rapport à la résistance mécanique est tout ce qu'il y a de plus occulte au monde. A quoi bon construire de brumeux fantômes? le soleil éclaire assez d'énigmes pour occuper notre perspicacité durant toute notre vie.

Ce que l'Algèbre supérieure et le calcul intégral sont à la compréhension d'un illettré, la *Goupta-Vidya* l'est à celle d'un savant philosophe ; c'est là une donnée suffisante pour constituer l'idée d'ésotérisme ; on ne comprend que par la clarté ; c'est la flamme du feu qui est éclairante et non pas sa fumée. De même qu'on apprend plus vite les mathématiques sous la direction d'un mathématicien, on arrive plus rapidement à la compréhension de l'Occultisme quand on est guidé par un Gourou. Qu'il vous parle de vive voix ou autrement, peu importe.

Ceux qui connaissent le *Savoir secret* nous disent que pour arriver à son acquisition il faut pratiquer la *concentration d'esprit*, et que cette opération a une capitale importance dans la pratique de Yoga. Pour aller dans une île, il faut un bateau ; le Savoir secret est dans une île, le bateau par lequel on peut y aller est la concentration d'esprit.

Qu'est-ce que la concentration d'esprit? Patanjali a dit que l'intelligence d'un homme devient une avec l'objet auquel elle pense pendant qu'elle y pense. Concentrer son esprit sur une chose c'est y penser de façon à la pénétrer entièrement, de façon que la chose soit pour ainsi dire transmutée en substance mentale, ou mieux peut-être, de façon que la substance mentale devienne un moule de la chose et pas seulement un moule de son contour extérieur, mais un moule de toutes ses parties constituantes. Pour comprendre que la chose est possible, il suffit de savoir que les substances d'un plan d'existence sont totalement pénétrables par celles du plan au-dessus.

La *Bhakti Yoga* est une des formes les plus accessibles à la majorité des hommes, quoique sa pratique ne soit pas plus aisée que celle des autres. Bhakti c'est la dévotion ; toutes les personnes religieuses, quelle que soit leur religion, sont dévotes ; la dévotion consiste à dédier tous ses actes au Seigneur ; à n'agir mentalement, sentimentalement et physiquement que pour le Seigneur ; on voit que c'est là de la concentration d'esprit. Qu'est-ce que le Seigneur?

Perceptivement nous n'en savons rien, généralement — mais on

arrive à le savoir ainsi — au début nous ne pouvons le savoir qu'imaginairement ; les êtres connus imaginairement sont ce qu'on appelle des *idéaux*. Pour pratiquer Bhakti, pour être dévot, il faut un idéal. L'idéal de Bhakti est ce qu'on voudrait être ; c'est l'extériorisation des énergies qui sont en nous ; c'est le plan, le modèle de la réalité qu'elles devraient produire si elles pouvaient pleinement entrer en jeu. Nous désirons naturellement tous être grands, tous être forts, puissants, tous être l'objet d'une très haute considération de la part de nos semblables. Notre idéal est le plan que nous faisons pour arriver à la réalisation de toutes ces qualités. Les grands hommes sont faits par leur idéal en ce qu'ils ont de grand et pas par autre chose ; les circonstances sont insuffisantes à faire de grands hommes, à preuve les crétins qui naissent sur des trônes. Notre idéal est une forme pourvue de la grandeur, de la noblesse, de la beauté dont nous souhaitons être possesseurs.

La tendance à concevoir un idéal est naturelle à l'être humain ; que sont nos rêves d'adolescence ? Pas autre chose que la conception d'un idéal. Il n'y a pas de dévot plus fervent que l'adolescent qui rêve à ce qu'il sera dans l'avenir ; il vit dans un monde de songes fort différent de l'ambiante réalité et chaque instant qu'il peut dérober à cette réalité, il le consacre à la conception ou à la contemplation de son idéal ; c'est de la concentration d'esprit. Un Dieu qui aurait autant de dévots que Robinson Crusoé régnerait largement sur la terre.

Celui qui veut pratiquer Bhakti doit choisir un idéal en rapport avec le plan d'existence dont il veut acquérir la connaissance. Un Bouddhiste peut prendre Bouddha pour idéal, un chrétien le Christ, un mahométan Mahomet ; un Indou peut leur préférer Rama, le héros du Ramayana. Quel que soit l'idéal choisi, il n'y a plus qu'à concentrer sa pensée sur lui et à s'efforcer de vivre comme on imagine que le héros idéal aurait vécu dans les circonstances où l'on se trouve.

Qu'est-ce qui a fait la chevalerie ? L'idéal d'honneur, de loyauté, de bravoure, de dévouement, de sacrifice qui fut son âme. Loyal et féal chevalier était celui qui conformait sa conduite à l'idéal chevaleresque, félon qui faisait dévier sa conduite du chemin indiqué par l'idéal.

Quand on a choisi son idéal il faut le fixer dans son esprit si solidement que toute la mentalité et le sentimentalité passe en lui et que les courants de l'ambiance ne puissent pas l'entraîner à la dérive, hors des champs de la conscience.

Il ne s'agit pas d'avoir un idéal qui soit un simple objet d'ameublement dans notre mentalité et que l'on s'amuse à considérer, quand la fantaisie en vient, comme on ferait d'un bibelot d'étagère.

Le but de Bhakti est le développement spirituel et moral et l'idéal doit être un moyen pour parvenir à ce but. L'idéal doit être placé au centre de la mentalité et gouverner toutes ses actions ; avant

d'agir on doit se demander ce que l'idéal pensera de l'acte qu'on veut exécuter. Pour pratiquer Bhakti il ne suffit pas de méditer sur son idéal durant quelques heures par jour, mais il faut avoir son attention constamment dirigée sur lui; il faut le consulter en tout ce qu'on fait et en tout ce qu'on pense et conformer sa conduite intérieure et sa conduite extérieure aux décisions de l'idéal.

C'est là que la chose devient difficile, impossible même pour la grande majorité des humains qui n'ont pas tous atteint l'étape à laquelle on peut commencer la pratique de Yoga.

Depuis que la Théosophie s'est répandue dans le monde, il y a beaucoup d'amateurs qui se sont mis à pratiquer la concentration d'esprit ou la méditation pendant un quart d'heure, une demi-heure, une heure par jour. Cela ressemble à la pratique de Yoga comme les jeux des enfants s'amusant aux soldats ressemblent à la guerre véritable. Le résultat le plus clair de cette manière d'opérer est de mettre en conflit des forces qui, naturellement, n'ont rien à faire ensemble ; on mélange le subtil à l'épais au lieu de les séparer.

La pratique de Yoga n'est pas une chose futile.

L'un des meilleurs idéaux que puisse prendre un Indou c'est Rama, le héros de Ramayana ; un pays dans lequel il y aurait de nombreux pratiquants de Ramabhakti ne tarderait pas à progresser en spiritualité.

Pour le comprendre il suffit de revenir à l'aphorisme de Patanjali : l'intelligence s'identifie à l'objet de sa pensée.

François d'Assise fut un pratiquant de Christbhakti ; ce fut un Yogui du christianisme ; François de Sales, Vincent de Paul en furent d'autres. Ils s'efforcèrent de vivre la vie du Christ, leur idéal, dans le milieu où ils étaient placés.

On dira que ça ne ferait pas l'affaire de l'industrie et du commerce si tout le monde vivait ainsi. La pratique de Yoga n'est pas pour les Vaisyas.

C'est le manque de compréhension de ce fait qui rend les Occidentaux perplexes devant les enseignements de l'Occultisme, du Mysticisme, parce qu'ils prennent pour base de leurs raisonnements l'erreur de la totale égalité des hommes.

Il y a entre les hommes une hiérarchie naturelle qui n'est pas apparente dans les conditions sociales ; Jacob Bœhme, savetier, appartenait à la plus haute caste de l'humanité, et Louis XV, roi, n'était qu'un Paria, vil parmi les vils.

Tant vaut l'idéal d'un homme, tant vaut sa vie. Inconsciemment nous pratiquons Bhakti-Yoga, mais avec des idéaux changeants, d'où les variations dans notre conduite et le manque de continuité dans le caractère.

Pour vivre humainement chacun doit avoir l'idéal afférent à sa caste naturelle ; ceux qui sont au plus haut échelon de la vie humaine ont le même idéal. Il n'est pas nécessaire de monter en condition sociale pour monter en caste naturelle ; celles-ci ne sont plus au-

jourd'hui délimitées par la situation haute ou basse dans le monde ; il y a des parias millionnaires et gouverneurs d'hommes : presque tous les Yoguis sont mendiants.

La pratique de Bhakti-Yoga a pour but d'augmenter l'afflux de la spiritualité dans la conscience humaine et comme les consciences individuelles sont des vases poreux qui laissent transsuder leur contenu, plus il y aura de pratiquants de cette Yoga parmi ceux qui sont aptes à la pratiquer et qui sont ignorants de leur pouvoir à cet égard, plus la vie humaine s'ennoblira.

On verrait alors les prêtres, imbus malgré eux de la spiritualité attirée par les Bhakti-Yoguis, se dépouiller peu à peu de leur égoïsme et de leur avidité pour les richesses de la terre ; les guerriers rejeter leur brutalité pour la remplacer par les nobles sentiments qu'ils ne laissent surgir que dans les grandes occasions et qu'ils porteraient alors chaque jour ostensiblement, ce qui serait une parure supérieure à leurs galons et leurs broderies ; on verrait les marchands employer la loyauté au lieu de la fourberie dans leurs transactions, et les cultivateurs, contents de l'importance de leur rôle dans le monde, s'attacher aux champs qu'ils fécondent de leurs sueurs et ne pas envier les malsains plaisirs et les exténuants travaux des villes.

X.

L'incendie du Bazar de Charité, à Paris : l'un des effets de la fin du Cycle.

Le mardi, 4 mai 1897, plus de quinze cents personnes appartenant à la haute société de Paris se trouvaient réunies dans un local dit le *Bazar de la Charité*, récemment élevé rue Jean Gougon, entre la Seine et les Champs-Elysées. C'était le deuxième ou le troisième jour d'une vente effectuée au profit de diverses œuvres de bienfaisance ressortissant pour la plupart à des associations catholiques. Aussi un certain nombre de religieuses de plusieurs ordres prêtaient-elles la main aux nobles femmes du monde qui, transformées en vendeuses pour la circonstance, s'efforçaient de recueillir le plus d'or possible de leurs généreux visiteurs pour augmenter d'autant la part des déshérités de la vie.

Vers les quatre heures du soir, le nonce du pape, à Paris, Mgr Clari, avait fait une apparition au Bazar, apporté la « bénédiction pontificale », puis s'était retiré. L'affluence était grande à ce moment et l'animation battait son plein. Comme il faisait jour

et qu'on ne fumait naturellement pas, il n'y avait, semblait-il, malgré l'encombrement, aucun risque d'incendie. On commençait toutefois à faire fonctionner un cinématographe et la lampe à éther de l'appareil venait d'être allumée. Soudain, cette lampe spéciale se dérange, et dans les manipulations destinées à la remettre en état, une légère explosion se produit, donnant naissance à une flamme longue qui atteint les draperies trop voisines et les embrase. Puis, en un instant très court, avec la rapidité presque d'une propagation électrique ou d'un météore qui passe, la salle entière prend feu à la fois, d'un bout à l'autre et de haut en bas. Le local était construit en bois résineux, tendu de toiles goudronnées, garni de mille étoffes légères, et pourvu de deux ou trois issues, à peine !...

On comprend l'horrible situation intervenue : un enfer brûlant soudain, là où un paradis souriait naguères ; des difficultés insurmontables à sortir, des secours impuissants, des scènes atroces et la fournaise qui fait son office...

Quinze minutes après le premier cri, tout était fini et silencieux, — le silence de la mort. Tout était effondré et fumait encore, mais ne brûlait plus. Et en un monceau de cadavres torturés, calcinés, indescriptibles, gisaient pêle mêle *plus de cent vingt victimes* : une princesse de la famille d'Orléans, des religieuses, beaucoup de noms de l'ancienne noblesse de France, très peu d'hommes, toutefois cinq ou six, dont un général en retraite qui sortit même vivant mais mourut peu après de ses blessures. Un grand nombre d'autres personnes parmi celles échappées étaient en outre grièvement blessées.

Mais nous n'allons pas nous étendre davantage sur les détails du sinistre, ni même sur la profonde douleur épandue à sa suite sur Paris, sur la France, sur l'Europe aussi dont toutes les nations prodiguèrent à l'envi les touchants témoignages de la plus sincère sympathie. Ce ne sont pas ces aspects, si respectables qu'ils soient, que nous venons considérer en ce moment.

Le samedi suivant, 8 mai, jour anniversaire (notons la coïncidence étrange) de la fête de Jeanne d'Arc, un grand service funèbre pour les infortunées victimes du Bazar de Charité était célébré à l'Eglise Notre-Dame de Paris, en présence du chef de l'Etat, des membres du gouvernement, du Corps diplomatique, des familles éprouvées et d'un immense concours d'assistants. Deux discours devaient y être prononcés : l'un au nom de l'Eglise même, l'autre en celui du gouvernement.

L'orateur religieux était un moine dominicain, le P. Ollivier prédicateur en titre du dernier hiver, porte-parole, semble-t-il, le plus qualifié du Catholicisme actuel. Bien que les termes de son discours eussent été fixés par avance, puisqu'on en répandait la teneur dans les rues de Paris pendant qu'il le prononçait, nous ne pouvons le reproduire ici en entier, mais nous citons *textuel-*

lement quelques-unes des phrases qui en représentent l'esprit.

« .... Pourquoi cela s'est-il fait? A quel dessein se rattache l'horreur d'un pareil deuil? Sommes-nous entre les mains d'une puissance aveugle qui frappe sans avoir conscience de ses coups et qu'il est aussi vain d'interroger que de maudire, puisqu'elle ne peut entendre et dédaignerait de répondre?

« Non, certes. Dieu a voulu donner une leçon terrible à l'orgueil de ce siècle et châtier notre patrie!

« Hélas, de notre temps même, la *France a mérité ce châtiment par un nouvel abandon de ses traditions*. Au lieu de marcher à la tête de la civilisation chrétienne, elle a consenti à suivre en servante ou en esclave des doctrines aussi étrangères à son génie qu'à son baptême; elle s'est pliée à des mœurs où rien ne se reconnaissait de sa fière et généreuse nature, et son nom est devenu synonyme de folie et d'ingratitude envers Dieu. C'était le faire, hélas! synonyme de malheur, puisque Dieu, ne voulant pas l'abandonner, devait la soumettre à l'expiation.

... « Le deuil d'aujourd'huy complète la grande expiation de 1870.

... « Si vous en doutez, rapprochez les deux feuillets de ce funèbre dyptique où nous avons inscrit les victimes de ces deux catastrophes. Ce sont les mêmes noms, au moins pour ceux qu'une illustration fatale arrache à l'oubli.

« Dieu pouvait, — et *c'est cela qu'il vient de faire* — *prendre* parmi elles *les plus pures et les plus saintes* pour les unir dans la mort aux victimes de la première heure (1870) et *consommer ainsi l'expiation* qui nous assurât l'espérance ».

. . . .

Voilà donc ce que l'Eglise Catholique trouvait à dire dans un aussi douloureux événement : l'attribuer à la perte de la foi française envers le Dieu invoqué à Rome. Et quel Dieu que celui qui, pour punir une nation d'une telle négligence, aurait, en 1870, voué ses armées à la défaite et en 1897, fauché dans leur fleur, non pas les infidèles, ou les mécréants, mais les mères, les épouses et les filles les plus pures et conjointement les plus dévouées « au siège de son Vicaire ici bas »!

On comprend le sentiment de non moins douloureuse stupéfaction par lequel de telles paroles furent accueillies dans toutes les classes de la société française, et encore que le défaut de connaissance ait généralement laissé la masse impuissante à répondre autrement que par de généreuses protestations à d'aussi monstrueuses théories, on comprend, disons-nous, que ce sentiment n'ait pu se traduire que par les paroles d'ailleurs mesurées que le ministre de l'Intérieur prononça ensuite en dehors du temple religieux.

... « Jamais, dit M. Barthou, la mort ne fut plus cruelle ni plus injuste.

... « Jamais, non plus, plus inconsciente et plus brutale »...

Hélas, nous le voyons, ni l'intelligence, ni la science, ni le cœur même, en notre époque d'agnosticisme, ne peuvent éclairer ces formidables coups du destin, et pour comble d'ironie, si en dehors même des enseignements traditionnels qu'on réprouve, — ceux de l'Eglise, — une autre philosophie présente un aspect différent des choses, on ne veut pas non plus l'entendre, de peur de choquer les idées reçues. C'est ce qui est arrivé aux considérations suivantes présentées, le lendemain de la catastrophe, à des journaux influents de la capitale.

D'après la théosophie, en effet, et en ce qui concerne l'épouvantable catastrophe du 4 mai, on ne doit pas plus dire que « la France a mérité ce châtiment par un nouvel abandon de ses traditions », que la mort a frappé ses victimes avec une « aveugle inconscience ». Mais il convient de présenter à ceux qui l'ignorent l'idée des existences successives dévolues à l'homme, sur la terre même, dans le but d'évoluer son âme, succession régie par la grande loi du *Karma* qui fait récolter en la vie présente ce qu'on a semé antérieurement, en même temps que, par la composition des éléments fatidiques précédents et du libre arbitre, nous engendrons actuellement ce qui nous adviendra plus tard.

Si belles, dès lors, moralement parlant, et si pures qu'aient manifestement été les personnalités cruellement ravies, le 4 mai, à l'amour des leurs et au bonheur de la France ; si noble, si altruiste, si religieuse même, dans la haute acception du mot, qu'ait été la cause occasionnelle de leur mort, ne peut-on pas admettre qu'en application de la loi immanente de Causalité les infortunées victimes du Bazar de Charité ne soient personnellement tombées sous le poids d'un fardeau qu'elles auraient assumé un jour depuis longtemps vécu ?...

Voici maintenant autre chose. On a dit, et cela a été reproduit par tous les journaux, qu'une publication, parue plusieurs mois auparavant en Angleterre, *Old Moore's Alm.*, aurait mentionné l'imminence à Paris, pour la présente année, d'un terrible incendie où devaient périr un grand nombre de personnes en présence d'un plus grand nombre encore de témoins terrifiés et impuissants. Par ailleurs, il est absolument établi que l'une des religieuses qui ont succombé a dit, le matin même, en quittant son couvent pour se rendre à la rue Jean Goujon, que la journée ne devait pas s'achever sans ramener à ses compagnes ses restes, à elle, carbonisés.

Comment expliquer ces faits, et d'autres du même genre qu'on saura plus tard, sinon par cette autre donnée occulte que le tableau de l'incendie existait en puissance d'acte préalablement à sa manifestation physique, puisqu'il a pu être perçu ?... C'est qu'en effet tout événement accompli s'imprime, avec ses potentialités, dans l'ambiance du plan adéquat à son essence, et quand ce plan n'est pas en dehors du champ de notre évolution, le tableau poten-

tiel, ainsi conservé, participe à la loi de périodicité qui produit le retour des choses ici bas et leur réalisation éventuelle, avec les transformations et l'immixtion des éléments appropriés, quand les conditions nécessaires se trouvent par ailleurs réunies, — ce à quoi est particulièrement propice la fin de cycle dans laquelle nous sommes en ce moment.

A quels événements du genre les traits extérieurs de la catastrophe du 4 mai peuvent-ils donc se rapporter? Il n'en manque certes pas, et sans évoquer spécialement les *bûchers* qui ont consumé Jean Huss, Jeanne d'Arc, Giordano Bruno, Savonarolle, etc., il suffit de rappeler le nombre de prétendus infidèles ou hérétiques, — Albigeois et autres, — brûlés vifs par ordre du *Saint Office* de l'Inquisition, et de se demander ensuite combien d'âmes pieuses et naïves, égarées par les prédications de l'époque, ont pu se laisser entraîner à *approuver* de tels supplices?... En le faisant, ces âmes mêmes participaient, dans une certaine mesure, au Karma issu de ces supplices, aux responsabilités qui en dérivaient, et tel est bien le poids qui, avec le temps, a pu entraîner aux mêmes occurrences les personnalités reparues ou les empêcher d'y échapper !...

Un dernier aperçu pour terminer. On a vu qu'un instant avant la catastrophe, le nonce du Pape a fait une apparition au Bazar de Charité. Eh bien, de même que l'Eglise Catholique fait actuellement amende honorable de sa participation au supplice de Jeanne d'Arc en célébrant en grande pompe la cérémonie religieuse qu'elle a instituée pour le 8 *mai* de chaque année, de même ne semble-t-il pas, en vérité, que l'acte de son représentant le plus autorisé en cette néfaste journée du 4 ait inconsciemment tendu à obtenir, pour l'Eglise, le pardon de la mort des infortunées victimes des passions d'un autre âge !

Car, la vérité, que ni les uns ni les autres n'ont vue ou voulu voir, est que *les causes de la catastrophe* ne *résident* ni dans l'action aveugle de la mort, ni dans l'abandon de telle ou telle tradition, ni dans la culpabilité actuelle de telle ou telle classe de la société, mais *dans le constant et inéluctable fonctionnement de la loi de Causalité* ou Karma.

Et, dans l'espèce, quel esprit indépendant et sincère refuserait de prendre en considération l'idée qui dérive de ce qui précède, à savoir que *l'incendie du Bazar de Charité n'est peut-être que le résultat fatidique des agissements antérieurs de l'Eglise Romaine* ?

On comprend d'ailleurs qu'une telle formule ne pouvait être développée à Notre-Dame, par un disciple de *saint Dominique* surtout, ni recevoir le privilège de la publicité à un million d'exemplaires qu'ont eue les paroles du « fanatique » prédicateur.

D. A. Courmes.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Asura Mazda (SK). — En Zend *Ahura Mazda.* La même chose qu'Ormuzd ou Mazdeô, le dieu de Zoroastre et des Parsis.

Asuramaya (SK). — Connu aussi sous le nom de *Mayasura.* Astronome Atlantéen, considéré comme un grand magicien noir et dont parlent les ouvrages sanskrits.

Asuras (SK). — Exotériquement, des élémentals, des dieux mauvais, réputés malfaisants : des démons, *pas* des dieux. Mais ésotériquement, c'est le contraire. En effet, dans les parties les plus anciennes du *Rig Veda.* ce terme est appliqué à l'Esprit suprême, et les Asuras y sont considérés comme spirituels et divins. Ce n'est que dans le dernier livre du *Rig Veda*, à la fin, et dans l'*Atharva Veda*, ainsi que dans les *Brahmanas*, que l'épithète donnée à Agni, — la plus grande des divinités védiques, — à Indra et à Varuna, en est venue à signifier le contraire de dieux. *Asu* veut dire souffle, et c'est avec son souffle que Prajapati (Brahmâ) crée les Asuras. Lorsque le ritualisme et le dogmatisme prirent le meilleur de la Religion-Sagesse, la lettre initiale *a* devint une préfixe négative, et le terme se prit à signifier « pas un dieu », tandis que *Sura* fut seulement synonyme de divinité. Mais dans les Vedas, les Suras ont toujours été reliés à Surya, le soleil, et regardés comme des divinités *inférieures*, des dévas.

Aswamadha (SK). — Le Sacrifice du cheval ; ancienne cérémonie brahmanique.

Aswattha (SK). — l'*Arbre-Bo* ; celui de la connaissance, *ficus religiosa.*

Aswins (SK). — Ou *Aswinau*, double ; ou encore. *Aswini-Kumarau* ; les plus mystérieuses et les plus occultes de toutes les divinités, — question qui a tourmenté les commentateurs de tous les temps. Littéralement, ce sont les « cavaliers », les « cochers divins », parce qu'ils montent dans un *char doré* attelé de chevaux, d'oiseaux ou d'animaux, et qu'ils « *possèdent plusieurs formes* ». Ce sont les deux divinités védiques, les fils jumeaux du soleil et du ciel, lequel devient la nymphe Aswini. En symbolisme mythologique, ils sont « les brillants avant-coureurs d'Ushas », l'aurore ; « toujours jeunes et charmants, brillants, agiles, rapides comme des faucons », ils « préparent la venue d'un brillant matin à ceux qui ont patiemment attendu pendant la nuit ». On les appelle aussi les

« médecins de Swarga » (du Dévachan), d'autant mieux qu'ils guérissent toute blessure, toute douleur, toute maladie. Astronomiquement, ce sont les astérismes. Comme le marquent leurs épithètes, ils ont été l'objet d'un culte enthousiaste. Ce sont les « nés de l'Océan » (c'est-à-dire de l'*espace*) ou *Abdhijau*, les « couronnés de Lotus » ou *Pushkara-Srajam*, etc... Yaska, commentateur du Nirukta, pense que « les Aswins représentent, cosmiquement, la transition des ténèbres à la lumière » ; nous pouvons ajouter, non seulement cosmiquement, mais métaphysiquement aussi. Muir et Goldstücker sont portés à voir en eux des « cavaliers de grand renom », parce qu'une légende dit, effectivement, « que les dieux refusèrent d'admettre les Aswins à un sacrifice sous le prétexte *qu'ils avaient eu trop de familiarités avec les hommes* ». C'est cela même, parce qu'ainsi que l'a expliqué Yaska, « ils sont identifiés avec le ciel et la terre ». Seulement, c'est pour une tout autre raison. En fait, ils sont comme les *Ribhus*, des « mortels primitivement renommés (parfois aussi le contraire), qui, avec le temps, ont été placés dans la compagnie des dieux » ; ils ont un caractère négatif, « résultat de l'alliance de la lumière et des ténèbres », — simplement parce que ces *jumeaux* sont ésotériquement, les *Kumara-Egos*, les « Principes » réincarnateurs de ce Manvantara.

Atala (SK). — L'une des régions, des *lokas* hindous, et l'une des sept montagnes. Esotériquement, *Atala* est sur le plan astral ; jadis c'était une île réelle sur notre terre.

Atalanta Fugiens (Latin). — Ouvrage fameux de l'éminent Rose-Croix, Michel Maier, portant de belles gravures de symbolisme alchimique. C'est là qu'on voit le dessin original d'un homme et d'une femme compris dans un cercle avec un triangle, puis un carré autour d'eux, et cette inscription : « Du premier *ens* procèdent deux contraires, puis viennent trois principes, et de ceux-ci les quatre états élémentaires. En séparant le pur de l'impur, l'on obtient la pierre philosophale. »

Atarpi (Chald.), ou *Atarpi-nisi*, « l'homme ». — Un personnage « plein de piété pour les dieux », qui, avant que le déluge n'arrivât, priait le dieu Héa de faire cesser la sécheresse ainsi que d'autres maux. L'histoire en est écrite sur l'une des plus anciennes tablettes babyloniennes ; elle se rapporte au péché du monde. D'après la version de G. Smith, « le dieu Elu, ou Bel, réunit les dieux, ses fils, en assemblée et leur dit que le péché des hommes l'a mis en courroux » ; il est dit dans d'autres parties de la tablette : « ... Je les ai créés... je suis en colère contre leur méchanceté et leur châtiment sera grand... que les aliments s'épuisent, et que Vul, en haut, absorbe toute la pluie », etc. etc... En réponse à la prière d'Atarpi, le dieu Héa annonce son dessein de détruire le peuple qu'il a créé, ce qu'il finit par faire au moyen d'un déluge.

Atash Behram (Zend). — Le feu sacré des Parsis, constamment entretenu dans leurs temples du feu.

Atef (Eg.). — ou Couronne d'Horus. Cela consistait dans un grand chapeau blanc portant des cornes de bélier et l'*uræus* par devant. Ses deux plumes représentaient les deux vérités, — la *vie* et la *mort*.

Athamaz (Heb). — L'Adonis des Grecs : les Juifs ont emprunté tous leurs dieux.

Athanor (Occult.). — Le fluide « astral » des Alchimistes, leur levier d'Archimède ; exoteriquement, le fourneau alchimique.

Atharva Veda (SK). — Le quatrième Veda : lit., incantation magique contenant des aphorismes, des incantations et des formules magiques. L'un des livres les plus anciens et les plus révérés des Brahmanes.

Athenagoras (Gr.). Philosophe platonicien d'Athènes qui écrivit en grec une apologie des chrétiens (en l'an 177 de notre ère) adressée a l'empereur Marc Aurèle, pour démontrer l'inanité des accusations d'inceste et de meurtre d'enfants dont on les avait chargés.

Athor (Eg.). — « La Mère-Nuit ». Chaos primordial de la Cosmogonie égyptienne. La déesse de la nuit.

Ativahikas (Sk). — Ce sont, d'après les Visishtadvaitis, les Pitris ou *Dévas*, qui aident l'âme désincarnée, *Jiva*, à passer du corps défunt à *Paramapadha*.

Atlantes (Gr.). — D'après quelques personnes et d'après la science ésotérique, ce sont les ancêtres des Pharaons et les précurseurs des Egyptiens. (Voir *Secret Doctrine*, II, et *Esoteric Buddhism*). Platon avait entendu parler de ce peuple hautement civilisé, dont les derniers vestiges furent submergés, dit-on 9000 ans avant Solon qui le tenait des grands prêtres de l'Egypte. Voltaire, le sceptique railleur, avait raison de dire que « les Atlantes, (notre quatrième race-souche) avaient fait leur apparition en Egypte... C'est en Syrie et en Phrygie, aussi bien qu'en Egypte, qu'ils établirent le culte du Soleil ». La philosophie occulte enseigne que les Egyptiens étaient des rejetons des derniers Atlantes *aryens*.

Atlantide (Gr.). — Le continent qui, d'après Platon et l'enseignement secret, fut englouti sous les eaux des océans atlantique et pacifique.

Atma (ou *Atman*) (Sk.). — L'esprit universel, la Monade divine, le septième principe, comme on l'appelle dans la constitution septénaire de l'homme. L'Ame suprême.

Atma-bhu (Sk). — Existence de l'âme, ou le fait d'exister à l'état d'âme. (Voir « Alaya »).

Atmabodha (Sk). — *Lit.*, « Connaissance du Soi » ; titre d'un traité védantin, par Sankaracharya.

Atma-jnani (Sk.). — Celui qui connait l'Ame du Monde, ou l'Ame, en général.

Atma-matrasu (Sk). — Entrer dans les éléments du « Soi-unique » (Voir S. D. I). *Atmamatra* est l'atome spirituel, en opposition avec l'atome différencié ou molécule.

Atma Vidya (Sk.). — La forme la plus élevée de la connaissance spirituelle ; *lit.*, « la connaissance de l'âme ».

Atri (Fils de), (Sk.). — Classe de Pitris, « ancêtres de l'homme », ou, comme on les appelle, Prajapati, « progéniteurs » ; l'un des sept Rishis qui forment la constellation de la Grande Ourse.

Attavada (Pali). — Péché du personnalisme.

Atyantika (Sk). — L'une des quatre sortes de *pralaya*, ou dissolution. Le pralaya « absolu ».

Atziluth (Heb.). — Le plus haut des quatre mondes de la *Kabbale*, ne se rapportant qu'au pur esprit de Dieu. Voir « Aziluth » pour une autre interprétation.

Audlang (Scand.). — Le second ciel fait par la Divinité au-dessus du champ d'Ida,, dans les légendes du Nord.

Audumla (Scand.). — La Vache de la création, la « Nourrice » de laquelle coulaient quatre ruisseaux de lait qui alimentèrent le géant Ymir ou Orgelmir (la matière en ébullition) et ses fils, — les Hrimthurses (géants de glace), — avant l'apparition des dieux ou des hommes. N'ayant rien à manger, elle léchait le sel des rochers de glace et fit ainsi Buri, « le Producteur » à son tour, qui eut un fils, Bor, (le né) qui épousa une fille des Géants glacés et eut trois fils, *Odin* (Esprit), *Wili* (Volonté) et *We* (Saint). Le sens de l'allégorie est clair. C'est l'union précosmique des éléments, de l'Esprit, ou Force créatrice, avec la Matière, — refroidie quoique toujours en ébullition, — qu'il forme en conformité avec la Volonté universelle. C'est alors que les *Ases*, « les piliers et supports du Monde » (*Cosmocrates*), arrivent et *créent* selon la volonté du Père universel.

Augoeides (Gr.). — Bulwer Lytton l'appelle le « Soi lumineux », ou notre Ego supérieur. Mais l'Occultisme en fait quelque chose de distinct de ce dernier. C'est un mystère. L'*Augoeides* est le divin rayonnement lumineux de l'*Ego* qui, incarné, n'est que son ombre, quelque pure qu'elle soit. Dans les *Amshaspends* et leurs *Ferouers* cela est expliqué.

Aum (Sk.). — La syllabe sacrée ; les trois lettres en une seule ; d'où la trinité en une personne.

Aura (Gr. et Lat.). — Essence subtile et invisible qui émane du corps des hommes, des animaux et de toute chose. C'est un effluve psychique, tenant à la fois du corps et du mental, parce qu'elle est l'aura électro-vitale et électro-mentale. La théosophie les distingue sous les noms d'aura magnétique et d'aura akasique.

(*A suivre*). **H. P. B.**

VARIÉTÉS OCCULTES

LE LIS DE LA REINE

Je m'étais assis dans le salon du Petit Trianon.

Ici, rien de l'arrangement banal observé en la plupart des pièces historiques et nuisible à toute émotion. Dans les froissures des rideaux, dans le léger désordre des sièges, dans la pose du clavecin — un peu oblique, de manière à recevoir la lumière sur le clavier — dans un je ne sais quoi indéfinissable et pourtant très sensible, l'aspect d'une pièce quittée hier; seulement la teinte adoucie des soies, la fraîcheur un peu ternie des boiseries et cette sorte de parfum qu'ont les choses anciennes vous rappellent que ce « hier » dort sous la poussière de cent longues années. Cent ans, comme dans les contes de fées, depuis que ces portes se sont closes sur les marquises fardées, poudrées, enrubannées, poupées à ressorts menus et fragiles. Pauvres petites poupées ! Après avoir joué un rôle bref sur la scène de Trianon, elles sont rentrées dans leurs boîtes, des boîtes qui ne s'ouvriront jamais plus en ce bas monde !

Cependant, on ne voit pas, ici, la lugubre solennité de la mort ; c'est souriant comme un sourire de vieille, un peu attristé, mais plein de charme encore.

A travers les vitres, j'apercevais le jardin. Les feuilles tombaient, lentes et silencieuses, couvrant les allées d'un épais tapis, comme une intention délicate pour atténuer le bruit des pas indiscrets et profanes. Le soleil mêlait son or pâlissant à leurs ors brunis, et il y avait une si exquise harmonie entre la splendeur mélancolique de cet automne finissant et l'auguste tristesse de cette splendeur finie qu'il était ineffablement doux d'être là et de se souvenir.

Tout était calme au dedans : le silence définitif des lieux désertés, des choses mortes, le silence qui s'était fait par une journée comme celle-ci peut-être, il y avait cent ans.

Tout à coup, il me sembla entendre un bruit, le bruit léger d'une robe frôlant le parquet, et, levant les yeux, je vis Marie-Antoinette en face de moi. Elle ressemblait aux portraits que nous avons d'elle, moins jolie mais plus charmante dans l'épanouissement de la vie. Elle était vêtue d'une robe très simple, d'étoffe glacée à reflets pâles comme le clair de lune. Ses bras nus jusqu'au coude, étaient d'une blancheur de blonde et de reine. Nul autre bijou qu'un collier formé de plusieurs rangs de perles qui s'enroulait serré, autour du cou dont il accentuait la longueur. Un lis ornait sa coiffure.

Je ne fus point surpris de la voir là, en son cadre pour ainsi dire naturel, mais une admiration sans borne me jeta à ses genoux et, respectueusement, je baisai le bas de sa robe.

Elle se pencha vers moi, se pencha de la taille, tenant toujours la tête levée, un peu raide, peut-être par une habitude invétérée, peut-être par la contrainte de ce collier si haut et, me tendant la main, dit avec une grâce infinie.

« Relevez-vous, on ne s'agenouille que devant les reines. A Trianon, il n'y a plus qu'une bergère.

« Madame, quand les bergères ont la beauté des reines, honni soit qui ne plie point le genou devant elles.

« Combien sont-ils ceux qui, comme vous, ont baisé le bas de ma robe ! — murmura la reine avec un rire léger, égrené du bout des lèvres, le rire de la jeunesse et des temps heureux ; puis, devenue sérieuse. — Ah ! Trianon ! fit-elle tout bas, d'une voix qui semblait craindre même d'effleurer d'intimes et chers souvenirs, Trianon ! où quelques instants j'ai oublié que j'étais reine... Une femme, ce n'est pas fait pour régner, c'est fait pour aimer .. »

Elle s'interrompit, et, s'asseyant au clavier, toucha quelques notes qui résonnèrent avec un son étrange, grêle et tremblant comme une voix de très vieille femme, et chanta ces vers de Didon qu'autrefois elle avait chanté devant le brillant envoyé suédois, le comte de Fersen.

« Ah ! que je fus bien inspirée.
Quand je vous reçus dans ma cour » !

Elle s'arrêta, les joues rosées, les yeux adoucis, comme voilés de tendresse et les lèvres, ces lèvres qui savaient être si dédaigneuses, entr'ouvertes par un sourire tristement doux — le sourire dont on pleure les rêves. D'un geste distrait, elle détacha le lis de sa coiffure, et le tenant, fleur royale et chaste comme elle, au bout de ses doigts fins, le considéra un instant. Je la regardais, et sans qu'elle eût rien dit, par cette intime communion qui va d'une âme à l'autre, je devinai que sous les éclats de rire de la bergère, et sous le calme dédaigneux de la reine, s'était caché un pauvre cœur de femme très tendre et très fou, et je compris qu'on l'eût aimée jusqu'à vouloir mourir pour elle.

Marie-Antoinette posa sur moi un regard qui venait de très loin et parut se souvenir. Avec un léger soupir, elle ferma le clavecin, se leva et fit quelques pas vers la porte, d'une démarche si gracieuse qu'elle semblait bien plutôt glisser. Au moment de sortir, elle me dit avec son affabilité noble :

« Je voudrais vous laisser quelque chose, un souvenir qui vous fît quelquefois songer à moi. Parlez, que désirez-vous ? »

Alors, — je ne sais pourquoi, — un désir fou me vint de voir ce cou que je devinais si blanc, si rond, si délicatement attaché, et résolument, je dis :

« En m'accordant son collier, Votre Majesté me rendra le plus heureux des mortels. »

A mon grand étonnement, elle devint très pâle et ce visage, tout à l'heure jeune et frais, sembla s'amincir, s'effacer, prendre un aspect de pastel fait il y a longtemps. Mais moi, dominé par mon désir aigu, je repétai :

« Ce collier !... Que Votre Majesté daigne me donner ce collier ! »

Un frisson secoua ses épaules. Elle était livide et ses yeux, très grands ouverts, avaient une expression d'angoisse. D'un geste saccadé, elle porta les mains à son cou, puis, avec une extraordinaire rapidité, défit le collier et me le tendit.

Alors — quelle horrible chose ! — je vis, très nette sur la blancheur du cou, une large raie sanglante, et avant que j'eusse pu faire un mouvement, ou jeter une exclamation, sa tête, sa tête charmante et pâle s'inclina comme un lis qui penche et puis, se détachant avec un bruit sec, vint rouler jusqu'à mes pieds...

Et je perdis conscience de tout.

. . . .

Un attouchement me fit tressaillir.

« Qu'est-ce? Qu'y a-t-il ? »

En face de moi, un gardien galonné, tricorne en main, disait :

« On ferme, Monsieur, il est défendu de rester davantage à Trianon. »

Trianon... oui. Mes idées revenaient confuses, comme ennuagées. Il me semblait me réveiller d'un long et étrange sommeil. Et lentement, je suivis le gardien dont les gros souliers craquaient avec une sonorité choquante sur ce parquet effleuré par Marie-Antoinette.

Soudain, je m'arrêtai, le regard attiré par une blancheur. Sur le clavecin un lis, un grand lis pareil à celui de mon rêve...

Le gardien l'aperçut en même temps que moi.

« Si monsieur veut bien emporter cette fleur... il est défendu de rien laisser dans les appartements.

« Mais ce n'est pas moi... »

Je n'achevai pas ma phrase, le gardien allait saisir de sa main brutale la fleur laissée là par Marie-Antoinette, je n'en doutais plus. Fleur mystérieuse, mystérieusement déposée en ce lieu qu'elle aimait, fleur d'innocence qu'elle avait regardée en évoquant un cher souvenir caché dans les insondables replis de son cœur.

Etait-ce un symbole, une justification venue de par delà le tombeau, une preuve solennelle jetée de ce monde inconnu où, paisible, reposait son âme blanche ?

Je le compris ainsi et précieusement, tendrement, religieusement, je conservai le lis, le lis immaculé de la reine.

Novembre 92.

Tony d'Ulmès.

DEMANDES ET RÉPONSES

Y a-t-il quelque vérité dans la légende de Jésus contenue dans le Sepher Toledoth Jeschu?

« Il existe de cette légende deux variantes discordantes : l'une publiée par Wagenseil (*Tela Ignea Satanæ*, 1681), l'autre par Huldrich (*Historia Jeschuæ Nazareni, a Judæis blaspheme Corrupta*, 1705). Ces deux documents sont également faux, cela a été prouvé et montré bien des fois par les critiques, et les professionnels de la bibliographie dénoncent tous ces deux formes de la légende sur Jésus comme des inventions juives du XIIe ou XIIIe siècle.

Tous les mythes que le Moyen âge a imaginés sur ce sujet ont pour base le Jehoshua ben Pandira ou ben Stada du *Talmud*. Cette base est importante et mérite une étude attentive ; quant au *Sepher Toledoth Jeschu*, aucun étudiant de la Théosophie ne devrait le citer. Le livre le plus commode pour avoir des indications sur ce sujet est *The lost and hostile Gospels*. (Les Evangiles perdus et hostiles) du Rev. S. Baring-Gould (Londres : Williams et Norgate, 1874). On y trouvera, aux pages 67-115, cette légende pleinement discutée ; ce qui concerne le *Talmud* est aux pages 50-66. » *Vahan*.

Nous avons quelques raisons de supposer que les occultistes théosophiques ne tarderont pas à donner des renseignements précis sur l'histoire de Jésus, de même qu'ils ont établi déjà l'histoire de l'*Atlantide*, celle des quatrième et cinquième Races, celle de la grande pyramide, etc.

Le Jésus de la *Pistis Sophia* c'est le *Christos* gnostique, c'est-à-dire l'Atma-buddhi des théosophes ; ce sont les traducteurs qui ont remplacé Christos par Jésus parce qu'ils croyaient ces noms synonymes.

Quelle est la part qui revient aux diverses écoles spiritualistes dans l'enseignement de ce que l'on a appelé le trépied théosophique : Fraternité, Karma, Réincarnation ?

La *Fraternité* a été plus ou moins enseignée par toutes les écoles spiritualistes, mais seule la Société théosophique l'a mise en tête de ses doctrines, s'efforce sans cesse d'en donner la preuve scientifique et exige de ses membres de s'engager à former le « noyau » d'une fraternité universelle.

Le *Karma* est exprimé d'une façon assez nette dans la doctrine spirite ; la Théosophie en fait la pierre fondamentale de l'Univers et le pivot de l'évolution ; elle en donne tous les détails intelligibles

à l'humanité actuelle et enseigne que mieux il sera compris, plus s'améliorera la moralité.

La *Réincarnation* a été catégoriquement enseignée en France par Allan Kardec et ses élèves ; le spiritisme a donc eu l'honneur de porter au monde, en ce siècle, la preuve directe de l'immortalité de l'âme et la doctrine des renaissances. La Théosophie n'a fait que compléter l'enseignement spirite en donnant les phases diverses du processus *post-mortem* et du retour à la terre.

En somme, l'humanité doit beaucoup au Spiritisme et encore plus à la Société théosophique.

Je désirerais, comme beaucoup d'autres étudiants, une méthode capable de développer rapidement la voyance en moi. Le Lotus Bleu *nous donne de magnifiques enseignements, des enseignements dont la véracité s'impose, mais il serait bien nécessaire de voir par soi-même.*

La voyance est un « pouvoir » qui s'acquiert par l'effort et au moyen d'exercices particuliers.

On « voit » d'*en bas* ou d'*en haut*. Voir d'en haut, c'est voir sans illusion, voir d'en bas, c'est le contraire. Ainsi le plan astral vu d'en bas, — ce qui est le cas pour la majorité des étudiants, — paraît aussi réel que le plan physique ; vu d'en haut, au contraire, c'est-à-dire vu du plan dévachanique, il apparaît dans sa véritable nature : tout y devient transparent et l'on peut discerner la nature des êtres qui animent ses formes. Il en est de même du plan physique, lorsqu'il est vu du plan astral (*d'en haut*). On peut voir aussi un plan ou sous-plan quelconque en se plaçant sur lui ; dans ce cas, il paraît d'autant plus dense et l'on est d'autant plus exposé à l'illusion qu'on est moins évolué spirituellement, c'est-à-dire que l'Ego a moins de développement.

Pour voir d'*en bas*, il n'est pas besoin de grands efforts, mais on est obligé de faire un long apprentissage sous la direction d'un initié et de commettre des milliers d'erreurs avant de voir un peu correctement : dans tous les cas, l'*âme des formes* reste lettre morte pour le voyant, — tout aussi lettre morte que l'âme des formes physiques pour les savants actuels.

Ce processus est pourtant le processus *normal* de la nature. Mais on ne peut en tirer beaucoup de puissance pour le moment. Le processus inverse, au contraire, met immédiatement l'étudiant en possession de la « clef » ; mais il faut, pour y arriver, un développement spirituel permettant au candidat de s'éveiller sur le Dévachan, — ce qui ne s'obtient que par de *patients* efforts vers la purification totale des véhicules de l'Ego et par un altruisme complet.

Dans les écoles occultes ordinaires, on pousse les candidats par le premier chemin, et les moyens physiques (miroirs, jeûnes, veilles, etc...) sont employés ; mais aucun miroir, aucun poison cé-

rébral (car, malheureusement, on emploie parfois ces agents subversifs) ne peut donner la « clef » de ce qu'on voit, c'est-à-dire le « discernement des esprits », seule chose utile et désirable.

Dans l'occultisme théosophique, on pousse vers le second chemin.

Toutefois, quand le disciple est pur et impersonnel, il arrive souvent qu'on prend un moyen terme et l'instruction se donne sur l'astral. Mais alors il faut, pour en avoir la connaissance physique, que la mémoire soit transférée de l'astral au cerveau, — et ceci ne peut être accompli que par le disciple lui-même.

C'est par suite de la constante illusion qui règne sur le plan astral que les voyants non initiés placent, dans leurs descriptions, des scènes absurdes à côté de choses vraies. Les êtres de l'au-delà aiment à se jouer de ce qu'ils appellent les *intrus* (des humains qui sont arrivés à fonctionner sur le plan astral), et c'est à leurs malices que sont dues souvent les erreurs des voyants ordinaires.

Lorsque, au contraire, les sens astrals ont été suffisamment éduqués pour fonctionner sur les sous-plans supérieurs du plan auquel ils appartiennent, et surtout quand le sens dévachanique est en action, la clairvoyance est une puissance sans prix : seule elle peut produire des travaux comme *Chimie occulte*, *Plan Astral*, *Rêves*, *Dévachan*, etc., etc., ou plutôt y aider, car d'autres facultés sont nécessaires pour assurer ces recherches.

Je suis tenté de me décourager; je sens que je ne me développe guère, et je ne puis, malgré mes efforts, maîtriser ma pensée.

Le travail d'unification de l'Ego (*Manas*) demande des années, souvent des incarnations, chez l'homme actuel, mais il s'opère, et chaque jour amène un nouveau progrès; l'on constate la chose par le temps et la persévérante aspiration.

La fixité de la pensée demande moins de temps pour être obtenue, mais c'est quand même une question d'années.

Ce qui est décourageant, c'est qu'après d'excellentes périodes où l'on se sent avancer, surviennent des phases de chute où l'on n'a plus ni énergie, ni confiance.

L'âme humaine a ses flux et ses reflux ; elle monte et descend sur la roue cyclique et si elle est forte et confiante quand elle est mise en face de la lumière, elle tombe et s'attriste quand la rotation l'amène dans l'hémisphère obscur de la mentalité. A cela il n'y a rien à faire; c'est la loi, et l'âme a besoin d'être forte pour n'être plus affectée par le retour de ces obscurations.

La lecture des articles de H. P. B., récemment publiés dans le Lotus Bleu, *sont peu consolants. Le mariage et les devoirs sacrés de la famille seraient-ils donc des obstacles infranchissables pour ceux qui aspirent à l'occultisme?*

H. P. B. est parfois décourageante ; elle a une méthode d'enseignement toute particulière et souvent rebutante. Il ne faut donc

pas s'effaroucher de ses affirmations, ni de ses paradoxes; ils sont faits pour frapper l'esprit et provoquer l'activité de l'Ego.

C'est dans la vie, dans l'épreuve que l'âme grandit et se divinise. Si vous êtes marié, c'est que cet état vous était nécessaire. Ne soyez donc découragé de rien. Vous avez à aider, conduire et instruire femme, enfants, amis, parents, — tous ceux qui vous entourent d'abord, — et en accomplissant cette œuvre d'amour et de devoir vous marchez plus vite vers la *Divina Sapientia* qu'en essayant de faire de l'occulte avant l'heure.

Soyez certain que votre situation ne peut vous retarder d'une minute ; accomplissez tous les devoirs qu'elle exige et travaillez à votre épuration. En faisant ainsi vous irez au galop ; en abandonnant votre champ de lutte, vous ne créeriez qu'un lourd Karma pour l'avenir.

L'isolement n'est que pour ceux qui ont passé déjà par toutes les étapes et qui sont arrivés au point où le développement des *pouvoirs* est devenu absolument nécessaire à leur travail pour l'humanité et où ces pouvoirs ont besoin de l'isolement pour être acquis — ce qui n'est pas souvent nécessaire.

Qu'est-ce au juste que l'Initiation ? On en parle un peu partout et à tort et à travers, me semble-t-il ?

L'initiation se donne sur d'autres plans que le plan physique (la première est donnée dans le corps astral) et il n'est pas nécessaire pour cela d'aller dans l'Inde ou ailleurs.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, car on l'a si complètement travesti dans certains milieux occidentaux que l'on en est arrivé à croire que pour être initié il n'est besoin que d'un Initiateur.

Dans ces milieux, on cherche des « pouvoirs » et l'on suppose que l'initiation en confère. Il est des moyens d'arriver aux pouvoirs inférieurs ; une certaine école occulte, qui a son siège en Amérique, en possède réellement un certain nombre. La magie dite cérémonielle d'Eliphas Levi et autres mages du même genre n'a qu'une action nulle ou médiocre ; elle ne confère aucun pouvoir et si elle permet (à des sensitifs surtout) de faire parfois avec succès des « évocations » elle n'en laisse pas moins les infortunés évocateurs à la disposition des êtres de l'au-delà qu'ils ne sont capables ni de commander, ni même de discerner. Cette magie-là est aussi inférieure que dangereuse.

Qu'enseigne-t-elle ? Rien. Heureux encore lorsque le soi-disant « mage » ne rencontre que des élémentals, mais malheur à lui si certains êtres l'entourent ! Ils se présentent avec toute la ruse et tout le prestige diabolique que l'Eglise prête aux démons, et pour faire de l'imprudent un ouvrier de la *contre-évolution* qu'il est dans leur intérêt d'établir, ils le conduisent, comme le dit l'article de H. P. B., dans l'*Inferno* du Dante, à l' « Annihilation » des théosophes.

J'ai lu tout ce qui a paru en fait de théosophie. Que faire pour ne pas perdre du temps ?

Ne lisez pas trop : pensez. Creusez une idée, un enseignement : développez l'intuition. L'excès de lecture donne des indigestions mentales et n'apprend rien. On ne *sait* que lorsque l'Ego a compris et transmis son savoir à la conscience cérébrale ; le livre peut être l'occasion de ce savoir, mais c'est à la condition de lire peu. Quand l'Ego est bien développé on peut tout savoir par lui, et l'on n'a plus besoin de lire si l'on veut.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE.

France

Pleinement entrés, comme on le sait, dans la fin du Cycle, nous continuons à en subir les effets. La guerre a terminé sa première phase, laissant derrière elle son cortège accoutumé de désastres et de ruines. Des intempéries anormales ont grandement éprouvé l'agriculture. De graves accidents de mer et de chemins de fer se sont enfin ajoutés, en ce néfaste mois écoulé, à la catastrophe qui en a si terriblement marqué le début. Ainsi que l'a déjà dit le *Lotus Bleu* de mai, jamais sinistre n'eut un aspect plus karmique que l'incendie du Bazar de Charité et jamais aussi l'ignorance en laquelle nous nous débattons n'est apparue sous un aussi triste jour. L'Eglise romaine a donné sa version de l'événement et l'on s'est généralement refusé à l'admettre, mais on n'a pas davantage accueilli la donnée théosophique qui pouvait l'éclairer ; et, ainsi qu'il arrive, parce qu'on repousse sans mettre quelque chose à la place, les anciens errements reviennent de plus belle. Voici qu'après le magnifique élan de charité qui, en peu de jours, a rempli la bourse des pauvres menacée par la destruction du bazar, l'Église romaine a requis de l'argent pour construire un temple sur l'emplacement du sinistre, et l'argent a afflué. On va donc construire une nouvelle *chapelle expiatoire* — de ce qui peut être à expier...

∴

Trois des principaux de nos centres français ont eu la faveur d'avoir la visite de Mme Cooper Oakley, l'une des plus sympathiques personnalités du monde théosophique actuel. Amie dès la première heure de H. P. B. qu'elle a accompagnée dans l'Inde et soignée en Europe jusqu'à sa mort, Mme Cooper Oakley a ensuite visité, comme missionnaire théosophique, l'Australie, l'Amérique, la Scandinavie, la Hollande, l'Italie, et en ce moment la France. A Nice, la loge importante qui s'est constituée

ne pouvait avoir de meilleur précurseur. A Toulon, elle a été des plus utiles. A Paris, enfin, elle a donné à la loge *Ananta* une intéressante conférence sur l'aspect théosophique d'un passage de l'Apocalypse et elle a reçu à la Direction de notre revue toutes les personnes qui ont désiré la voir.

∴

Le Dr Baraduc, dont nous avons déjà relaté les travaux sur la force vitale et l'iconographie des formes de la pensée, vient de présenter un nouveau mémoire à l'Institut sur ce qu'il appelle la *force courbe*, l'un des aspects de la force cosmique dont il a découvert des effets indirects sur ses clichés. C'est ainsi que le savant docteur rend littéralement la plaque photographique « témoin de l'au delà ».

∴

Le projet de *Congrès de l'humanité* pour l'année 1900, à Paris, continue à recevoir de chaleureuses adhésions. Nous relevons, parmi ces dernières, celles des Revues *Sophia*, de Madrid, *Nova Lux*, de Rome, *Revue Spirite*, *Curiosité* et *Revue du Spiritisme*, de Paris. Cette dernière ajoute qu'un Congrès de l'humanité est bien ce qui peut le mieux réunir tous les aspects de l'idéalisme humain, sans que cela empêche la présentation subsidiaire et spéciale de chaque aspect distinct, sans compromission aucune et en toute dignité assurée. C'est depuis longtemps notre avis.

∴

Nous rappelons que l'Assemblée générale de la Section Européenne doit avoir lieu à Londres, Saint-James Hall, les 10 et 11 juillet prochains Le Directeur, à Paris, de notre revue, membre du Conseil exécutif de la Section, compte assister à la Convention et pourra y représenter les Loges et centres qui lui en donneront le mandat.

ANGLETERRE, ESPAGNE ET ITALIE.

Rien de particulier.

ALLEMAGNE.

Le grand théosophe Jacob Bœhme va avoir sa statue à Goerlitz (Silésie), dont le maire recueille les souscriptions nécessaires à la réalisation du projet. Les personnes qui voudraient s'y associer peuvent écrire directement à M. Heyne, à l'adresse ci-dessus.

SECTION NÉERLANDAISE.

Nouvellement formée par la réunion de sept branches et l'approbation du président de la Société théosophique. Nous adressons à la nouvelle section nos sincères félicitations et souhaits.

SECTION SCANDINAVE.

L'assemblée générale annuelle a eu lieu le 25 mai, à Stockholm. Le secrétaire général de notre Section, qui y avait été cordialement invité, y assistait.

SECTION AMÉRICAINE.

Le succès de Mme Annie Besant aux Etats-Unis va tous les jours en grandissant. Aux dernières nouvelles elle avait atteint les bords de l'Océan Pacifique et d'importants résultats étaient déjà recueillis : elle a laissé derrière elle presque autant de Branches que de villes visitées.

SECTIONS AUSTRALASIENNES ET INDIENNE.

Rien de particulier. Le Président fondateur de la S. T. a passé les mois d'avril et de mai à Ceylan d'où il a chargé de ses meilleurs vœux pour les M. T. S. d'Europe l'honorable M. Ramanathan, avocat général à la Cour de Colombo, délégué de l'île Ceylan au jubilé de la reine Victoria, et qui, à son passage à Paris, a commencé à s'acquitter de sa commission. M. Ramanathan est très versé en Védantisme et aussi dans la pratique de la Yoga. Ses conversations à Paris ont vivement intéressé le colonel de Rochas et le Dr Baraduc qui l'ont reçu avec la plus grande courtoisie. Inutile d'ajouter que ses premières et plus fréquentes visites ont été pour les théosophistes de la capitale par lesquels il entendait communier avec ceux de toute la France. Ceci éclairera la religion de la Revue qui a publié l'article signalé le mois dernier.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Mai 97. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — La recherche d'un Gourou, par B. R. — Suite des expériences de Choisy-Yvrac, par le colonel de Rochas. — Prédestination et libre arbitre, par Charlu. — Un anneau manquant, par Bisvas. — La peste et ses causes, par Bilimoria. — Bhima et Duryodhana, par Dass.

Lucifer. *Angleterre.* Mai 97. — Réincarnation, par Annie Besant. — L'ignorance des hommes instruits, par Sinnett. — Le désir de croire, par Wells. — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead. — Le Phœdon de Platon, par Ward.

Vahan. *Section Européenne.* Mai 97. — La souffrance ne sert qu'indirectement au progrès. Elle ne lui est pas essentiellement nécessaire. Elle ne vient qu'en suite de dérogations à l'ordre et ne porte guère à y rentrer que pour échapper à ses atteintes.

Sophia. *Espagne.* Mai 97. — H. P. B., par Vina. — Montoliu, l'un des premiers champions de la théosophie en Espagne.

Theosophia. *Hollande.* Mai 97. — Conscience, par Afra. — Le mouvement en Hollande.

Mercury. *Section Américaine.* Avril 97. — Le Dr Marques, M. S. T. présente la découverte d'un Dr Peczely tendant à établir que l'œil physique porte en son iris la correspondance de tous les points du corps, de sorte qu'on pourrait y diagnostiquer les maladies et les traiter.

Theosophy in Australia. Avril 97. — L'unité, par Lilian Edger. — Cette revue vient d'améliorer grandement son format.

Borderland. *Angleterre*, 2e trimestre 97.— Discours de William Crookes et du professeur Lodge. — Pourquoi « Spiritisme », la pièce de Victorien Sardou, n'a pas eu davantage de représentations à Paris ? Ce n'est nullement, comme l'a avancé l'auteur, par la faute des Spirites, mais parce que le théâtre qu'il avait choisi a des frais généraux trop élevés (Déclaration du Directeur). —Sur les esprits de la nature, vulgairement appelés les « fées », par Miss. X. — Maisons hantées.,.

Revue spirite. *Paris.* Mai 97. — Les véhicules de la force vitale, extrait de Reichenbach et de Carl du Prel. — Reflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Recherche sur l'identité des « esprits », par Laroche. — Souvenirs et impressions d'un spiritualiste, par Alban Dubet, article à tendances théosophiques. — L'un des précédents numéros de cette revue ayant inséré la lettre d'un spirite italien contestant l'existence des maîtres tels que les présente la théosophie, il fut répondu que « ces maîtres n'existent *comme tels* que sur le troisième plan. Notre contradicteur entend par là que ce sont alors des *défunts*... Non pas : la théosophie implique, du vivant même de l'homme, des réalisations d'états de conscience au dessus de nos contingences ordinaires. — Peut-être eussions-nous été plus précis en disant que nos Maîtres n'*agissent* d'ordinaire que sur le 3e plan. Mais il n'y a pas lieu d'insister davantage à ce sujet.

Curiosité. *Paris.* Mai 97. — Le Congrès de l'humanité, par Amo. Autobiographie d'Eliphas Levi. — La dentellière du Puy, par M. A. B.

Moniteur Spirite. *Belgique.* Mai 97. — Société spiritualiste de Bruxelles, par B. Martin.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Mai 97. Sur les Plans, par Ch. Limousin. Intéressante causerie dans laquelle toutefois le mot plan n'est pas pris dans l'acception que lui donne la théosophie. — Mention, par ailleurs, de tout ce qui se publie.

Autres revues parvenues sans donner le sommaire du *Lotus Bleu.* — **Metaphysische Rundschau** (*Allemagne*). — **Nova Lux** (*Italie.*) — **Modern Astrology** (*Angleterre*). — **Revue scientifique du Spiritisme** (*Paris*). — **Paix Universelle** (*Lyon*). — **Humanité Intégrale** (*Paris*). — **Annales des Sciences psychiques** (*Paris*). — **Hyperchimie** (*Douai*).

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Le Serpent de la Genèse.

Le plus brillant écrivain de l'Ecole occultiste occidentale, M. Stanislas de Guaita, vient de faire paraître un nouvel ouvrage, *la Clef de la*

Magie Noire, 2e partie du *Serpent de la Genèse*, qui n'est pas le moins remarquable de la série commencée.

Dans la terminologie de l'auteur, le *Serpent de la Genèse* spécifie ce que l'école théosophique moderne appelle presque exclusivement le *Plan Astral*. M. de Guaita éclaire ainsi d'un seul mot le symbolisme biblique du serpent que les ésotéristes hébreux connaissaient bien, alors que les agnostiques d'Israel et leurs continuateurs chrétiens se méprenaient et s'abusent encore si profondément à son sujet.

La première partie de la série précitée porte le titre de *Temple de Satan* et parle de l'immixtion des deux premiers plans de la nature. C'est donc plutôt le parvis même du temple.

En suivant l'ordre précédemment inauguré des Clefs du Tarot qui peut servir de fil conducteur dans l'initiation hermétique ou intellectuelle, la deuxième partie traite de l'Equilibre et de son agent, la lumière astrale, de la Création des forces occultes, petites ou grandes, des inductions possibles sur l'avenir de l'action de la volonté et des pentacles, ses auxiliaires, des nécessités de l'existence, de la mort et de ses arcanes, des indigènes de l'astral et de la magie des transmutations.

Tel est, à très grands traits, le sommaire de ce que contient un gros volume écrit d'un style élevé, souvent poétique, littéralement rempli de faits suggestifs, d'aperçus lucides et d'un haut esprit qui s'inspire de la Connaissance et la fait partager.

Un tel ouvrage ne peut s'analyser en détail sans entraîner au-delà de ce que comporte le cadre d'une revue. Il convient cependant de signaler particulièrement le chapitre intitulé *Mystères de la Multitude* comme l'exposition contemporaine la plus magistrale qui ait été faite d'une importante question que les seuls théosophistes et les hauts occultistes font profession de connaître, à savoir les potentialités redoutables des entités engendrées par le mental de l'homme isolé d'abord, par les Collectivités ensuite, effets des chaînes magiques, conscientes ou non, que toute association peut produire, mais que ne réalisent guère, à notre époque d'agnosticisme, que telles sociétés bien connues qui, pour ne pas être au pinacle politique en ce moment, n'en sont pas moins redoutables pour cela... Le *Lotus Bleu* a traité du même sujet, en général, il y a quelques années, sous le titre des *Elémentals Kama-Manasiques* ; nous convenons toutefois que l'étude de M. de Guaita, issue sans doute de données distinctes, a plus de développement et son application aux pouvoirs que la tradition met dans les mains du législateur thaumaturge Moïse, achève de donner un haut intérêt à la question. Nous pouvons rendre du reste un réel hommage à la vérité d'une théorie si bien remise en lumière en essayant de l'appliquer nous-même à un événement récent qui a provoqué partout de si légitimes et si profondes émotions. Lorsque, dans son discours à Notre-Dame, le P. Ollivier a dit qu'en frappant cent cinquante femmes de bien Dieu avait châtié la France d'avoir oublié ses traditions, la conscience publique s'est demandé si vraiment Dieu était vindicatif et cruel. Nous avons répondu par ailleurs théosophiquement à la question, mais nous pouvons ajouter qu'il pourait ef-

fectivement exister *un* Dieu tel que celui invoqué ou évoqué par l'impitoyable dominicain : c'est, en employant le terme reproduit par l'ouvrage avec la signification qu'il comporte, l'*Egregore* créé et entretenu par les pensers intensifs et continus des sectateurs du Jehovah de l'ancienne comme de la nouvelle Jérusalem...

On voit par ce qui précède que nous faisons grand cas de l'ouvrage de M. de Guaita sans nous arrêter aucunement à ce qu'il émane d'une autre donnée que celle dont le *Lotus Bleu* est le modeste représentant en France. M. de Guaita a visé lui-même la question en témoignant comme il convient de ce qui peut différencier les Ecoles suivant qu'elles véhiculent la tradition issue du côté d'où vient le soleil ou de celui où il se couche. C'est qu'en dehors des variétés de forme qui n'arrêtent pas ceux qui vont au fond des choses, il y a effectivement des différences, mais d'abord elles atteignent bien plus aux points d'origines qu'à ceux plus importants qui nous entourent et aussi elles ne sont souvent que des aspects partiels ressortissant de divers points de vue, aspects complémentaires, dès lors, et devant s'unifier plus tard à mesure que nous nous rapprocherons nous-mêmes et communément de l'unité. Nul de nous ne possède évidemment la note absolue. Il y a donc place en attendant pour des notes relatives, et nous devons d'autant plus nous garder des jugements hâtifs que nous ne sommes pas toujours assurés d'être « au point » qu'il faut pour les porter. C'est ainsi que « faire de l'univers une machine, de l'homme un esclave à la torture et d'un Dieu inconscient l'auteur du Mal éternel ! conséquences extrêmes, dit M. de Guaita, — qu'il n'est que trop facile de tirer des prémisses de la synthèse hindoue... » est peut-être, effectivement, la donnée de l'un des mille systèmes qui se partagent la pensée hindoue, mais *nullement* celle de l'Ecole théosophiste actuelle. Celle-ci ne détruit pas Dieu, l'Inconnaissable en le *personnalisant*; elle le fait se réfléchir dans l'âme du monde, — le Logos super-conscient, — et le fait se manifester par la Loi d'amour qui produit l'évolution, loi dont l'observation constitue le bien, et la violation, le mal.

Aussi bien, le véritable esprit philosophique ne voit partout que des frères et plus particulièrement en ceux qui, voués aux mêmes labeurs, participent, qu'elle qu'en soit l'expression, aux mêmes espérances. C'est ce que nous tendons à vivre au *Lotus Bleu* et de nombreux et précieux témoignages ont rendu justice à nos efforts. Il nous est donc aussi agréable de mettre en lumière le bien où qu'il se trouve, que d'applaudir au mérite, et c'est ce que nous faisons — dans le cas présent.

D. A. Courmes.

La Bhagavad Gita, *en Espagnol.*

L'un de nos meilleurs frères d'Espagne, M. Roviralta Borrell, vient de donner à son pays un trésor qui lui manquait : une bonne traduction de la *Bhagavad Gita*, ce splendide évangile de l'humanité de tous les temps et de tous les lieux !

M. Roviralta s'est moins inspiré du texte sanskrit que des travaux déjà parus sur la matière, notamment de ceux des Burnouf, William

Judge et Subba Row. En ce faisant, il a obtenu un texte supérieur et voici pourquoi.

La version Burnouf est reconnue littéralement exacte et elle a servi de base dans la circonstance, mais le grand orientaliste français, — comme ceux des autres nations, du reste, sans en excepter Max Muler, — est plus expert en linguistique qu'en ésotérisme même hindou, de sorte que son texte ne laisse pas de présenter des impropriétés de termes pour les idées dont ne connaît guère la philosophie Occidentale et qui sont au contraire le fond de celle de l'Orient. C'est ainsi que le mot Science y rend ce qui est plutôt la Connaissance ou la Sagesse, selon le cas ; les divers aspects de *Manas* n'y sont pas représentés, encore moins celui de *Buddhi*, et bien d'autres. Les théosophistes ont déjà pu rectifier ces termes sur les exemplaires qu'ils possèdent de la *Bhagavad*, mais il est certainement désirable que la prochaine édition qui en sera faite tienne compte de ces rectifications et c'est ce qu'a précisément réalisé, du premier coup, pour la langue Espagnole, grâces à ses prédécesseurs théosophiques, le travail de M. Roviralta. Ajoutons à ce propos que depuis son apparition une nouvelle version, celle des pundits de l'Inde, revêtue du nom d'Annie Besant, est venue augmenter les moyens pour l'Occident d'avoir un texte aussi exact dans le fond que dans la forme.

M. Roviralta a en outre enrichi l'opuscule de nombreuses notes explicatives qu'un théosophe pouvait seul donner en Europe et qui accroissent encore la valeur de l'ouvrage. **D. A. C.**

AVIS IMPORTANT. — Les membres associés des branches de Paris et de Toulon sont priés d'adresser au plus tôt leur cotisation annuelle à leurs présidents respectifs.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE JUIN 1897

Dr. A.	2 fr.	(*Lotus Bleu*
Mlle C.	3	(id.)
X	10	(id.)
Un officier supérieur d'infanterie de marine	10	(id.)

Le Directeur gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière frères.

27 JUILLET 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 5

LE LOTUS BLEU

EXPÉRIENCES RELATIVES AU " CORPS DU DÉSIR "

Le numéro du *Lotus bleu*, paru à la date du 27 mars 1897, contient un article de M. Bertram Keightley intitulé : *Le corps du désir*. L'auteur dit que l'on ne possède à ce sujet que des résultats fragmentaires et qu'il faut encore de nombreuses expériences, de nombreuses observations pour avoir une idée un peu nette de cette conscience inférieure de l'homme.

J'ai été conduit à aborder son étude en cherchant toute autre chose, ainsi qu'on le verra par les extraits de mon *Registre d'expériences* que je donne comme de simples documents, sachant parfaitement avec quelle réserve il faut accueillir les phénomènes qui n'ont d'autres preuves que les affirmations du sujet.

Celui qui m'a servi dans cette circonstance est une jeune femme avec laquelle j'expérimente depuis plusieurs années et que j'ai appellée Mme Lux dans mon livre sur l'*Extériorisation de la sensibilité*.

Les difficultés de l'existence, les privations et les chagrins qui en sont la suite, ont peu à peu développé chez elle des propriétés analogues à celles des mystiques ; et, aujourd'hui, elle extériorise si facilement son corps astral que j'ai dû renoncer à mes études avec elle, de peur d'aller plus loin que je ne le voudrais, ne me sentant plus ni assez instruit, ni assez puissant pour être sûr de défaire ce que j'aurais fait. Les expériences dont je vais donner le compte rendu sont les dernières que j'ai tentées ; je les reproduis avec tous les détails pour que ceux qui savent soient à même de juger l'état d'esprit de l'*opérateur* et du sujet.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1897.

En cherchant à me rendre compte comment le double astral peut se reformer en dehors du corps charnel avec la même forme que celui-ci, après s'être extériorisé par rayonnement, il m'est venu à l'esprit une comparaison grossière qui est la suivante :

Supposons une série de cartons découpés, comme ceux, par exemple, qui représentent les départements de la France dans certains jeux d'enfants ; supposons ensuite que ces cartons découpés soient divisés dans leur épaisseur, de manière à former deux tranches, l'une épaisse, l'autre mince, la première représentant le corps charnel, l'autre le corps astral. — Supposons enfin que les molécules (les départements) de chaque couche soient reliées entr'elles par une force attractive énergique agissant seulement dans le sens de la couche. — Si, maintenant, par un moyen quelconque, on détache de la couche épaisse les molécules de la couche mince et qu'on les projette dans l'espace, ces molécules, en vertu de la force attractive dont elles sont douées et de la forme spéciale qui est propre à chacune d'elles, tendront à se réunir de manière à ne laisser aucun vide, et, par conséquent, reprendront leur groupement primitif, reproduction ou *double* de celle de la couche épaisse qui est restée immobile.

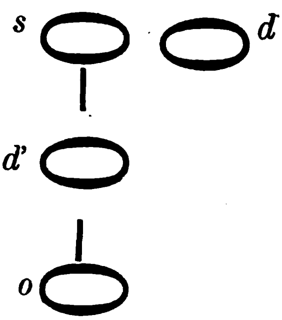
Mais si, au lieu de 2 tranches seulement, il y en avait 3, 4, 5, capables de se subdiviser, on obtiendrait une série de cartes ou de corps astraux dérivant les uns des autres et de moins en moins matériels, pendant que le corps charnel dont ils émanent deviendrait de moins en moins épais. On se rendrait ainsi compte, jusqu'à un certain point, des *mutlilocations*, phénomène très rare mais dont les théologiens citent des exemples.

J'ai voulu voir si je pourrais provoquer une division analogue dans le corps astral de Mme Lux. Je la fais venir chez moi et je reste seul avec elle. Après l'avoir extériorisée (1), j'exprime fortement ma volonté de la voir se dédoubler. Mme Lux dit que ce n'est pas

(1) Cette extériorisation s'obtient au moyen de passes. Chez les sujets encore peu entraînés, l'opération présente les phases suivantes : 1° extériorisation de la sensibilité en couches concentriques au corps du sujet ; 2° condensation de ces couches sur les côtés du sujet, phénomène analogue à la formation de deux pôles aux extrémités d'un barreau aimanté ; 3° groupement de chacun de ces deux pôles de manière à former deux fantômes, l'un bleu, l'autre rouge, reproduction fluidique de la moitié droite et de la moitié gauche du corps charnel du sujet ; 4° réunion de ces deux fantômes en un seul qui est alors le double complet du corps.

Chez Mme Lux, ces étapes se brûlent aujourd'hui et le double complet apparaît de suite. L'existence et la place de ce double sont constatées non seulement par la vue du sujet, mais aussi par ce fait que la sensibilité y est complètement localisée, fait que je puis vérifier à son insu.

possible ; j'insiste et alors le double *d* qui s'était formé à la gauche de son corps charnel *s*, laisse peu à peu échapper un autre double *d'* qui s'intercale entre le sujet *s* et moi, *o*.



s — sujet.
o — opérateur.
d — double du sujet.
d' — fantôme sorti du double du sujet.

Ce ne fut du reste pas sans peine ; les doubles *d* et *d'* émettaient des flammes qui les reliaient entr'eux et Mme Lux redoutait beaucoup que ces liens ne se rompissent ; c'est sous l'influence de ma volonté énergiquement exprimée plusieurs fois qu'ils paraissent s'être rompus et que les deux doubles *d* et *d'* sont restés indépendants.

d était le siège unique de la sensation ; il était même plus *sensible* qu'avant la sortie du corps *d'*, mais il était devenu beaucoup moins dense et *transparent*.

Quant à *d'*, il paraissait *opaque* au sujet et je constatai qu'il était presque *insensible*.

Au bout d'une minute ou deux j'ai ordonné que *d'* rentra dans *d*, puis *d* dans le corps *s* du sujet : ce qui a eu lieu.

J'ai réveillé le sujet et je l'ai laissé reposer pendant un quart d'heure, puis j'ai recommencé l'expérience.

Cette fois *d* et *d'* se sont séparés très facilement ; mais *d* avait des tendances à s'éloigner de moi, ce qui effrayait beaucoup Mme Lux et lui donnait des tremblements.

Après l'avoir laissé s'éloigner d'un à deux mètres, je l'ai rappelé par la volonté et j'ai constaté de nouveau que sa caractéristique consistait bien à être le *lieu* de la sensibilité du sujet ; je n'ai pu déterminer la caractérisque de l'autre double (1).

J'ai opéré alors par ma volonté fortement exprimée la réintégration de *d'* dans *d* ; puis, par une magnétisation énergique du sujet j'ai provoqué la lévitation de ce corps astral *d*.

Mme Lux me raconte qu'elle monte, qu'elle monte toujours ; qu'elle voit des anges avec des ailes, dans une lumière bleue ; qu'elle est bien heureuse en ce moment, mais qu'elle a bien souffert quand elle était dans son corps. Je lui demande si elle se rappelle ses vies antérieures ; elle me répond que non.

Je profite de l'occasion pour combattre ses idées de suicide et réveiller ses sentiments religieux, lui disant que ses souffrances actuelles patiemment supportées lui permettraient de retourner dans ce séjour où elle se trouve si bien.

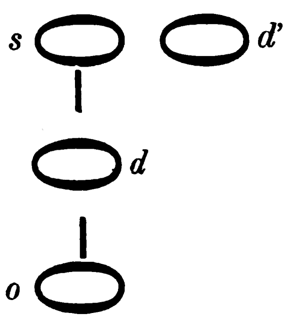
(1) On appelle *lieu*, en géométrie, la portion de l'espace qui contient tous les points jouissant d'une certaine propriété.

Malgré ses protestations et ses prières, je ramène le corps astral dans le corps physique par des passes transversales et je la réveille, l'esprit tranquille et résigné.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1897.

J'ai voulu repéter l'expérience d'hier en présence de témoins et j'ai réuni chez moi le Dr Hahn, M. Murray, le général Popon (de l'artillerie russe) et M. de Butner.

J'endors Mme Lux avec des passes et j'extériorise son corps astral, qui, cette fois, se place entre elle et moi ; il me faut peu d'efforts pour faire sortir de ce corps astral *d* le second double *d'* qui se place à sa gauche.



Le premier *d* devient alors transparent, d'un bleu brillant ; il est extrêmement sensible. Mme Lux y tient, elle a peur de le voir s'éloigner, ce qu'il a des tendances à faire.

Le second *d'* est épais, opaque et *rougeâtre* ; il lui est complètement indifférent ; je peux le manipuler à mon gré, et le transporter avec la main où je veux. Elle voit l'opération mais ne sent rien.

Je fais rentrer le double *d'* dans le le double *d* et je fais des passes longitudinales sur le sujet.

Mme Lux se sent monter dans l'espace ; elle arrive dans les régions lumineuses de la béatitude ; elle voit sa petite nièce qui est morte, des anges qui ont des ailes ; la « Sainte Vierge » lui apparaît *dès que je lui en parle*. Elle voit également sa sœur ; je savais qu'elle avait une sœur folle et je lui demande si elle est morte ; elle me répond que non, mais que son âme a quitté son corps à qui elle ne tient plus que par un fil, que c'est pour cela qu'elle voit constamment les anges et qu'on la croit folle ; elle est très heureuse mais ne veut parler à personne.

Je la prie de s'adresser à l'âme de sa sœur pour avoir des explications ; elle s'y refuse obstinément, disant qu'elle ne la reconnaîtrait pas.

Je veux la faire rentrer dans son corps ; elle s'y oppose et je n'y parviens qu'en prenant par surprise un point de sa nuque qui détermine chez elle l'extase érotique ; mais la pression du point symétrique, au milieu du front, la ramène dans l'extase religieuse. Je lui persuade alors de se laisser faire et je la réveille complètement avec des passes transversales.

SÉANCE DU 21 JANVIER 1897.

Sont présents M. et Mme Murray, M. et Mme de Morzier, et le Dr Sajoux (de Philadelphie).

Mme Vix étant endormie, je dégage son corps astral et je le fais monter dans l'espace. Elle a ses visions ordinaires d'anges ; elle voit aussi l'âme de sa sœur folle et continue à dire qu'il n'est pas possible de communiquer avec elle.

Pendant tout ce temps, on ne constate aucun changement dans son pouls ni dans sa température (on lui avait placé un thermomètre sous la langue).

Je fais redescendre le corps astral par des passes dégageantes et j'opère le dédoublement en *d* et *d'*. Elle est complètement indifférente à tout ce que je cherche à faire du second double *d'* ; mais l'un de ces essais ayant consisté à le faire rentrer seul dans son corps physique, il se produisit immédiatement une crise violente ; tout le corps de Mme Lux se contractura et elle s'écria en pleurant que cela la *brûlait* à l'intérieur. Le docteur Sajoux constata que le mouvement du cœur se ralentissait d'une façon inquiétante ; je fis de violents efforts de volonté pour faire rentrer dans son corps le double *d*, celui de la sensibilité, qui était resté au dehors. Au bout de 2 ou 3 minutes, elle revint à elle, mais très fatiguée, nous dûmes mettre fin à la séance.

SÉANCE DU 27 JANVIER 1897

Je suis seul avec Mme Lux et je procède lentement pour me rendre compte des détails.

Je provoque par des passes l'extériorisation du corps astral qui se forme de suite tout entier, sans passer comme autrefois par la phase des moitiés de fantômes ; ce corps astral est mi-partie bleu et rouge ; le bleu occupe toute la partie gauche et est très sensible ; le rouge, peu sensible occupe la partie droite. Mme Lux me répète ce qu'elle m'a déjà dit plusieurs fois, c'est que son double lui paraît toujours debout quand bien même elle serait assise ou couchée.

J'opère alors la séparation des doubles *d* et *d'*, ce qui a lieu très facilement ; alors chacun des doubles qu'elle voit est d'une seule couleur : l'un *d* est devenu, *tout entier*, bleu, en même temps qu'il a pris de la transparence et une plus grande sensibilité par la sortie de *d'* qui, lui, est rougeâtre et opaque.

Je fais rentrer alors dans le corps physique du sujet le double sensible *d* en laissant dehors le double *d'*. Mme Lux ne semble en éprouver aucune incommodité ; au bout de quelques minutes, la sensibilité est revenue dans toutes les parties de son corps charnel,

mais elle continue à rester indifférente au sort de son double *d'* ; je constate que cette indifférence s'étend à tout et à tous, sauf à moi, son magnétiseur ; c'est donc dans cette partie de corps astral que seraient localisés, les désirs et les sentiments affectifs, puisque, quand il est hors du sujet, le sujet ne les éprouve plus, et c'est bien ce double *d'* qu'on peut appeler le *Corps du désir*.

SÉANCE DU 30 JANVIER 1897

J'ai fait venir avec Mme Lux, et un autre sujet, Mme Vix. M. Laurent Vallière assiste à la séance.

J'endors Mme Lux et je dirige l'extrémité de mes doigts sur les yeux de Mme Vix de manière à la mettre en état de voir les effluves.

Quand j'eus fait quelques passes sur Mme Lux, Mme Vix vit des effluves lumineux se dégager du corps de celle-ci et presqu'aussitôt et en même temps que Mme Lux, elle vit se former le corps astral mi-partie rouge et bleu ; mais ce que l'une voyait bleu, l'autre le voyait rouge et réciproquement.

Quand le corps astral de Mme Lux se dédoubla, Mme Vix vit ce dédoublement ; mais elle ne vit que deux moitiés de corps, deux demi-fantômes (comme ceux qui se forment au commencement des opérations) là ou Mme Lux voyait des doubles ayant la forme du corps complet.

Je fis rentrer le double *d'* dans le double *d* ; Mme Lux et Mme Vix virent, au même instant, le phénomène se produire et le corps astral complet se reconstituer par deux procédés un peu différents (l'une par pénétration, l'autre par juxtaposition).

J'opère alors sur Mme Vix et je constate que ce fantôme qu'elle voit rouge est chez elle le siège de la sensibilité et celui qu'elle voit bleu le siège du désir : quand ce dernier est sorti de son corps physique, elle est indifférente à tout, même à sa mère et à sa fille pour qui elle a, à l'état normal, une extrême affection.

Comme Mme Vix inverse les couleurs par rapport à Mme Lux, les indications des deux sujets concordent bien pour désigner les corps de la sensibilité et des désirs.

Cette inversion des couleurs et la différence du degré de perception dans l'étendue des fantômes (l'une n'en voyant que des moitiés, tandis que l'autre arrive à les percevoir entiers) semble indiquer que la suggestion ne joue aucun rôle dans leurs affirmations.

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1897

L'état de santé de Mme Lux s'aggrave de plus en plus ; elle a de violents maux d'estomac, ne mange presque pas et est d'une faiblesse extrême.

Je la conduis chez le Dr T., médecin en chef d'un des hôpitaux de Paris, et je le rends témoin des phénomènes précédemment décrits. Maintenant son double *bleu* est presque incolore parce qu'elle est très anémiée.

Dès qu'on la charge magnétiquement, son corps astral s'élance dans les airs ; elle entend des musiques religieuses, voit des anges avec des ailes ainsi que sa sœur folle à qui elle refuse toujours de parler ; elle ne veut plus redescendre dans son misérable corps et je suis obligé d'ordonner impérieusement ou de presser la nuque. Elle montre alors un vif chagrin d'être redescendue sur la terre.

Elle se plaint d'être assaillie, pendant son sommeil, de fantômes hideux avec des cornes et des griffes qui cherchent à s'emparer de son corps.

SÉANCE DU 16 MARS 1897

L'état de Mme Lux a encore empiré ; elle est devenue anesthésique du côté gauche, dont toute la sensibilité semble s'être concentrée sur l'estomac où elle éprouve, de ce côté, une sensation de brûlure. En même temps, il lui semble que sa tête est séparée en deux.

J'ai commencé, il y a trois semaines, par la délivrer momentanément de ses maux d'estomac en faisant des passes sur son côté gauche de manière à ramener la sensibilité à la surface de la peau et en l'y fixant par suggestion (1). L'effet durait deux ou trois jours, puis, sous l'influence des mêmes causes, le mal revenait.

Aujourd'hui, je l'ai endormie et, avant le dégagement de son corps astral, je lui ai demandé de tâcher de se rendre compte de son état. Après avoir réfléchi et promené à plusieurs reprises sa main droite sur les diverses parties de son corps, elle m'a répondu que sa maladie était due surtout à ses chagrins et à ses privations, mais aussi à ce que les deux parties du corps fluidique que j'avais séparées ne s'étaient depuis jamais complètement mélangées.

Je me suis mis alors le plus énergiquement possible avec le sujet en lui pressant les pouces et le milieu du front et je lui exprimai fortement ma volonté de rendre aux deux fluides leur distribution normale. La sensibilité ne tarda pas à revenir égale sur les deux côtés du corps, la sensation de brûlure à l'estomac et de barre à travers la tête cessa, mais elle fut remplacée par des sensations de tourbillonnement à travers tout le corps qui n'avaient point encore cessé au bout d'une heure quand elle me quitta.

(1) Dans mes premiers essais, j'avais fixé la sensibilité légèrement extériorisée, de sorte que le sujet sentait les objets avant de les toucher, ce qui le gênait.

SÉANCE DU 30 MARS 1897

J'ai vu Mme Lux, chez elle, dans une pauvre maison du quartier de l'Hôtel de ville.

Le tourbillonnement qu'elle éprouvait quand elle m'a quitté le 16 mars a duré pendant deux jours : l'anesthésie qui avait complètement disparu est revenue au bout d'une huitaine de jours avec les maux d'estomac.

J'ai dégagé aujourd'hui complètement le corps astral et je l'ai fait monter dans l'espace : — même vision extatique, même résistance quand je veux le faire redescendre. — Elle ne voit pas le lien qui relie son corps astral à son corps charnel, mais ce lien part du sommet de sa tête et monte verticalement, ainsi que j'ai pu le constater en pinçant l'air, au-dessus de sa tête, ce qui lui donne des sensations très douloureuses le long d'une colonne verticale parfaitement nette.

J'ai fait redescendre lentement le corps astral ; quand il est arrivé à peu de distance de son corps physique, elle voit autour d'elle les mêmes monstres qui l'assaillent pendant son sommeil et qui cherchent à s'emparer de son double. Je l'entoure de mes bras ; elle voit s'élever de ces bras une vapeur fluidique qui monte verticalement et protège son double placé à l'intérieur.

Je lui dis de vouloir fortement écarter ces monstres quand ils se présenteront et de m'appeler par la pensée à son secours. J'essaie ainsi d'agir sur elle par la suggestion, mais je crains bien, que dans l'état où elle se trouve, tout soit inutile.

Ici s'arrêtent mes expériences avec Mme Lux ; je l'ai recommandée à des amis charitables qui lui ont, je crois, trouvé une occupation. Elle est allée habiter un quartier très éloigné et je ne l'ai plus revue.

Je n'ai pas, auprès de lecteurs ordinaires du *Lotus*, à m'excuser d'avoir publié ces notes qui leur paraîtront suffisamment vraisemblables pour servir de documents dans l'étude qu'a entreprise M. Keightley.

Beaucoup d'autres seront disposés à n'y voir que les inventions d'une malade cherchant à se rendre intéressante ; mais, même avec ce doute, il me paraît utile de les faire connaître. Dans les sciences nouvelles, en effet, où tout est inconnu, le premier soin doit être de recueillir le plus grand nombre de faits pour les comparer ensuite. Or, les conceptions, même délirantes et erronées, sont des faits qu'on ne saurait négliger dans le domaine psychologique.

Paris, 9 juin 1897.

Albert de Rochas.

LES AIDES INVISIBLES

(*Suite et fin*).

Un autre cas fréquent, c'est celui d'un désincarné qui ne veut pas croire à sa désincarnation. Le fait d'être conscient est pour lui une preuve indiscutable qu'il n'a point traversé les portes de la mort. Cela fait assez sourire lorsqu'on songe que nous prétendons croire à l'immortalité de l'âme ! Quelle que soit d'ailleurs la catégorie de penseurs à laquelle appartiennent les désincarnés, il est certain que, dans nos contrées du moins, ils montrent par leur attitude qu'à tous les points de vue ils ont été profondément matérialistes ; et ceux qui s'intitulaient tels pendant leur vie terrestre ne sont souvent pas plus difficiles à guider que ceux qui se seraient crus outragés par cette qualification.

Un cas très récent nous a montré un homme de science qui, se sentant en pleine conscience et cependant dans un état radicalement différent de celui auquel il était habitué, se persuadait qu'il vivait encore et se trouvait simplement victime, pendant son sommeil, d'un cauchemar prolongé et désagréable. Par bonheur pour lui, il y avait, parmi les aides qui fonctionnent sur le plan astral, le fils d'un de ses vieux amis ; cet « aide » avait reçu mission de son père de chercher le nouveau venu et de lui rendre service.

Quand, après quelques recherches, le jeune homme le rencontra et s'approcha de lui, le désincarné lui dit très sincèrement qu'il se trouvait dans un sérieux ennui. Il s'accrochait pourtant désespérément à son hypothèse du cauchemar et prenait même son visiteur pour un personnage appartenant à son rêve.

Cependant il doutait assez pour chercher des preuves et il dit au jeune homme : « Si vous êtes, comme vous me l'annoncez, un être vivant et le fils de mon vieil ami, apportez-moi de sa part un souvenir qui me sera garant de votre réalité ». Dans le travail ordinaire du plan physique, il est formellement défendu aux élèves des Maîtres de produire n'importe quel phénomène comme preuve, mais le cas qui nous occupe était spécial, et le jeune homme, après autorisation, s'adressa à son père qui lui fit connaître une série d'événements antérieurs à la naissance de son fils. Celà eut le pouvoir de convaincre le désincarné de l'identité du jeune homme et de celle du plan sur lequel ils fonctionnaient tous deux ; dès lors, il fut très désireux d'acquérir tous les renseignements possibles sur ce pays nouveau.

A vrai dire, la preuve qu'il avait demandée et acceptée était sans

valeur, car les incidents qu'elle relatait pouvaient être lus dans le mental même du désincarné, ou dans les annales akasiques par tout être possesseur des sens astrals ; mais comme il ignorait ces possibilités on put le convaincre de sa désincarnation et les instructions théosophiques que son jeune ami lui donne chaque nuit auront un effet merveilleux sur son avenir et modifieront dans le meilleur sens non seulement son Dévachan mais aussi son incarnation prochaine.

Le principal travail de nos auxiliaires est donc de calmer les nouveaux désincarnés, de les arracher autant que possible à cette frayeur terrible quoique irraisonnée qui les saisit trop souvent et qui, en leur causant des angoisses inutiles, les empêche de marcher vers les sphères plus élevées et de comprendre, autant que cela est possible, l'avenir qui s'ouvre devant eux. Quant à ceux qui sont depuis plus longtemps sur le plan astral, ils peuvent recevoir à leur tour de précieux secours s'ils savent accepter les explications et les conseils qui doivent accentuer leurs progrès dans les divers stages. Par exemple, ils peuvent être avertis du danger et du retard qui résultent des communications avec les vivants, par l'intermédiaire d'un médium, et quelquefois — quoique rarement — des entités déjà entraînées dans des cercles spirites peuvent être guidées vers une vie plus noble et plus saine. L'enseignement ainsi donné sur ce plan n'est donc pas perdu, et bien que le souvenir ne puisse en être transmis à l'incarnation suivante, il subsiste à l'état de prédisposition chez le réincarné qui reconnaît alors instantanément, dans la vie future, ce qu'il a appris déjà.

Détournons-nous un moment encore de ce travail si utile parmi les désincarnés, revenons à celui qui a trait aux incarnés, et indiquons-en à grands traits un genre extrêmement important, devant être traité de toute nécessité : celui qui résulte de la simple suggestion de bonnes pensées dans les esprits disposés à les recevoir. Ici, ne nous méprenons pas. Il ne s'agit point pour un « aide » de dominer l'esprit d'un homme ordinaire au point de le faire penser et agir exactement comme il le désire et cela sans éveiller dans ce dernier le moindre soupçon d'une influence extérieure. Cela, on pourrait le faire avec une facilité incroyable, mais on ne le fait pas ; ce qu'on effectue c'est de jeter dans le mental d'un homme une bonne pensée parmi les centaines d'autres qui le traversent constamment. Si l'homme la saisit et se l'approprie, il fait œuvre de volonté propre et libre. S'il en était autrement, tout le bon Karma de la semence retournerait à l' « aide » seul, car le sujet n'aurait été qu'un simple instrument et non un agent, — et c'est ce qu'on ne veut pas.

Les secours donnés ainsi sont de genres extrêmement variés. Consoler ceux qui souffrent vient immédiatement à l'esprit, comme aussi guider vers la vérité ceux qui la cherchent avec ardeur. Combien de fois n'a-t-on pas présenté à l'esprit d'un penseur ab-

sorbé dans un problème de métaphysique la solution qu'il poursuivait, sans qu'il se doutât que ce secours lui venait du dehors ? Un disciple peut aussi être souvent employé au rôle qui consiste à répondre à la prière ; car s'il est vrai qu'un désir spirituel ardent est capable d'être par lui-même une force qui amène automatiquement des résultats positifs, il est aussi vrai qu'un tel effort offre aux pouvoirs de bien une occasion d'influencer dont ils ne tardent pas à se servir, et c'est parfois le privilège d'un « aide » d'en être l'instrument. Ce qui est dit de la prière est encore plus vrai de la méditation.

En addition à ces méthodes générales de secours, il y a aussi des voies particulières qui ne sont ouvertes qu'à un petit nombre.

Très souvent, des disciples capables de remplir cette tâche ont été chargés de placer de belles et nobles pensées dans le mental d'auteurs, de poètes, de peintres, de musiciens ; mais évidemment ce n'est pas le premier venu des « aides » qui peut être employé à ces fonctions.

Parfois, quoique plus rarement, il est possible d'avertir des imprudents des dangers cachés sous une méthode qui leur inspire confiance, de repousser des influences mauvaises loin d'une personne, d'un lieu, ou encore de paralyser les machinations des magiciens noirs.

Il est rare que des instructions directes sur les grandes vérités de la nature puissent être données en dehors du cercle des étudiants occultistes, mais parfois des efforts partiels sont tentés pour placer devant l'esprit des prédicateurs et des instructeurs une façon plus large et plus intelligente de comprendre une question importante.

Naturellement, plus un étudiant occultiste progresse sur le « Sentier », plus il devient utile. Au lieu d'aider des individualités, il apprend comment on peut aider les classes sociales, les pays et les races. On l'initie chaque jour davantage au travail plus important encore qui occupe les Adeptes et quand il possède la force et la sagesse nécessaires, il commence à manier les forces immenses de l'Akasha et de la lumière astrale et on lui apprend à faire usage des influences cycliques favorables.

Enfin, il est mis en rapport avec ces grands Nirmanakâyas qu'on symbolise sous le nom de « pierres du rempart de garde » et il devient d'abord, — dans le rôle le plus humble évidemment, — l'un des leurs et apprend la dispensation de ces forces qui sont le fruit du sacrifice sublime de ces grand élus.

C'est ainsi qu'il monte de plus en plus haut jusqu'à ce que, devenant un Adepte, il prenne sa part de la responsabilité qui pèse sur les Maîtres de Sagesse et assiste lui-même ceux qui sont encore sur le chemin qu'il a suivi déjà.

Sur le plan dévachanique le travail diffère un peu. L'enseignement peut y être donné et reçu d'une manière beaucoup plus directe, rapide et parfaite, car les influences mises en mouvement

sont infiniment plus fortes parce qu'elles agissent sur un plan beaucoup plus élevé. Mais là, — et plus haut encore, — il y a sans cesse du travail à faire lorsque nous sommes devenus capables de l'exécuter. Ne craignons donc pas de nous trouver jamais sans emploi d'altruisme dans l'éternité.

Que personne ne s'attriste à la pensée de ne pouvoir prendre part à cet admirable travail. Un tel sentiment serait absolument faux, car quiconque pense peut aider. Si vous connaissez un être qui souffre — et qui n'en connaît pas? — vous pouvez, quoique vous soyez incapable de vous tenir consciemment à ses côtés dans une forme astrale, lui envoyer des pensées affectueuses et consolantes, des vœux sincères ; ces pensées et ces vœux, croyez-le, sont réels, vivants, forts et agissent dans la mesure de la force qui les anime.

Les pensées sont des choses, des choses très réelles, visibles aux yeux de ceux qui ont appris à voir. Par la pensée, l'homme le plus pauvre peut participer, aussi bien que le riche, aux meilleures œuvres, ici-bas. Et ainsi, que nous puissions ou non fonctionner consciemment sur le plan astral, nous pouvons et nous devons tous nous joindre à la phalange des « Aides invisibles ».

C. W. Leadbeater.

CAUSALITÉ BOUDDHISTE

Dans le monde nous voyons des choses différentes : le soleil, la lune, les étoiles, la voûte bleue du ciel, les bandes de nuages qui la couvrent ; nous voyons des montagnes et des plaines, des herbes et des forêts, des animaux dans les champs, des poissons dans les eaux, des oiseaux dans les arbres. Nous percevons la succession du jour et de la nuit, du froid et de la chaleur, de la pluie et du beau temps, succession qui ne s'arrête pas et dont personne n'a vu le commencement.

Fermons maintenant les yeux pour clore l'ambiance externe à notre attention et tournons celle-ci au dedans de nous-mêmes. Qu'y voyons-nous? Nous constatons que, du matin au soir, nous sommes agités par des sentiments divers qui se succèdent ; nous éprouvons du plaisir et de la peine, de l'amour et de la haine et toutes les nuances de ces manières d'exister ; tantôt les désirs de l'ambition flambent en nous comme de grands foyers dont les flammes voudraient aller dessécher les nuages et à d'autres moments nous sen-

tons en nous le calme profond de la raison et la fermeté du vouloir, par quoi notre conscience ressemble à ces belles journées d'hiver où le ciel est pur et parcouru par le vent du nord. Les états changent dans notre conscience comme l'eau dans la vasque d'une source, un flot nouveau remplace le flot parti ; le monde intérieur n'est pas moins varié, pas moins changeant que le monde extérieur.

D'où vient ce flux constant de phénomènes? Pourquoi les choses changent-elles sans arrêt? Le Bouddhisme répond que cela résulte de la loi de causalité (1).

Qu'a enseigné Bouddha sur cette loi? Cinq choses : 1° la nature complexe des causes ; 2° l'extension infinie de leur enchaînement ; 3° leur expression en trois mots ; 4° la spontanéité de leur formation ; 5° leur qualité de loi naturelle.

Les causes sont de nature complexe. Pas un phénomène n'est le résultat d'une seule chose ; toute cause est un groupe de conditions ; pas un effet ne peut apparaître sans que plusieurs choses concourent à sa production. Prenons le phénomène que nous nommons le feu. Il y en a qui disent que le bois qui brûle est la cause du feu ; mais le bois tout seul ne suffit pas à faire de la flamme : pour que celle-ci apparaisse, il faut, outre le bois, de l'air, de l'espace, un support pour le bois, la flamme qui l'allume, les conditions qui ont servi à la production de cette flamme. Tout cela a été indispensable pour que le phénomène feu que nous considérons ait fait son apparition.

Une cause (ensemble de conditions efficaces) est toujours un effet, c'est-à-dire, est produite par des conditions antécédentes ; à son tour, elle produit des conséquences, ses effets, qui feront partie intégrante d'autres causes. En remontant la chaîne des causes, nous ne pouvons jamais arriver au bout, nous ne pouvons pas rencontrer de cause première qui n'ait pas d'antécédents. La croyance à une cause première vient de ce qu'on perd de vue le principe fondamental de la Nature ; toute cause a pour origine une cause antérieure et il n'y a pas de cause qui ne soit aussi un effet.

Cependant, dira-t-on, nous pouvons concevoir une cause première et en fait les hommes en ont toujours conçu. Oui ; mais la conception d'une cause première est elle-même un effet ayant ses conditions déterminantes dans la nature de notre intelligence. De la cause première, nous ne connaissons rien autre chose que sa conception ; nul n'a perçu la cause première ; cette conception est un effet et d'un autre ordre que les causes objectives au rang desquelles nous la situons illusoirement ; en sorte, qu'au fond, la cause première, pure conception, est elle-même un effet, d'où suit qu'il ne peut pas y avoir pour nous de cause première.

La chaîne des causes se prolonge à l'infini, de sorte que nous ne

(1) La loi du Karma.

pouvons trouver de commencement à l'univers. La notion du commencement de l'univers est encore un effet de la nature de notre esprit ; elle a donc des conditions antécédentes et ne correspond pas à un réel commencement,

La loi de causalité est formulable ainsi : Il n'y a pas d'effet qui ne devienne cause ; il n'y a pas de cause qui ne soit effet.

Le Bouddhisme n'admet ni commencement, ni fin pour l'univers ; celui-ci est un tourbillon de phénomènes qui ne s'arrête jamais. L'eau des rivières s'évapore et forme des nuages qui se changent en pluie, revenant ainsi à la forme d'eau. La loi de causalité est un cercle où chaque cause devient effet et chaque effet devient cause.

La loi de causalité est continue : pour notre conception elle est divisée en trois temps, passé, présent, avenir. Par passé, nous désignons la somme des antécédences aux choses présentes ; par avenir, nous désignons la somme des conséquences aux mêmes choses présentes. Le présent est une forme nouvelle du passé ; l'avenir sera une forme nouvelle du présent ; passé, présent, avenir sont dans la conception humaine ; ils résultent de ce que les êtres conscients n'occupent pas à la fois toute la chaîne des causes — ou n'ont pas conscience de l'occuper, car, en réalité, ils l'occupent sous la multiplicité des formes dont l'ensemble constitue l'univers.

Pour l'*être*, il y a *toujours* ; pour l'existence consciente il y a passé, présent, avenir. Toutes les religions appliquent plus ou moins la loi de causalité à la conduite humaine et proclament que le bonheur de la vie à venir ne peut être que le résultat de la pureté de la vie présente. Ce qui caractérise le Bouddhisme, c'est qu'il ne considère pas seulement la loi de causalité comme lien du présent à l'avenir, mais qu'il la considère encore comme lien du présent au passé.

De même que le visage de chaque individu a des traits particuculiers qui le distinguent de tous ses compagnons d'existence, les hommes sont diversifiés par leur sagesse, leur talent, leur fortune, les conditions de leur naissance. Celui qui sait voir ce qui se passe autour de lui peut constater que l'éducation et l'expérience sont insuffisantes à déterminer la sagesse, l'intelligence, la richesse d'un homme ; placés dans les mêmes conditions d'éducation et d'expérience, les individus n'en atteignent pas moins à des degrés divers de sagesse, d'intelligence et de richesse ; il y a donc à la vie d'un homme d'autres facteurs que l'éducation et l'expérience ; or, sous ces deux termes, on comprend l'ensemble des conditions qui ont agi durant la vie de cet homme, qui ont fait leur apparition au cours de cette vie, qui, à un moment, entrèrent dans la constitution de son présent. Où peuvent être les autres facteurs de la vie de cet homme sinon dans le passé ? Et, ces autres facteurs, que peuvent-ils être, sinon les effets devenus causes des actes de cet homme dans sa vie antérieure à la présente ?

Pour que la vie de deux hommes placés dans les mêmes conditions d'existence soit différente, il faut que d'autres conditions ve-

nant de leur vie passée entrent comme facteur dans le produit qu'est la vie présente. Les hommes vivent actuellement par les conséquences de leur vie antérieure ; le milieu actuel et l'être plongé dans ce milieu sont la résultante du milieu passé et des rapports qu'a eus l'être avec lui.

Ni commencement ni fin à la vie ; un changement sans arrêt, dans lequel la conscience découpe des existences particulières. Dans une chaîne nous pouvons percevoir les anneaux qui la composent ; mais la nature de la chaîne n'est pas tout entière dans ses anneaux ; elle est aussi, elle est surtout dans la tension de cette chaîne qui est une chose continue que la perception des anneaux ne divise pas en segments ; la tension est une, c'est le *soutratma* sur lequel apparaissent les existences.

Examinez attentivement la conduite des hommes et vous verrez que chacun d'eux se conduit d'une façon particulière, même lorsque les circonstances ambiantes sont identiques. Cette conduite est une suite de causes qui produiront des effets divers. La vie future faite par l'efficacité de ces causes sera donc différente pour chaque individu, et dépendra par conséquent de ses actions dans la vie présente.

Ce sont nos propres actions qui sont les causes de notre bonheur ou de notre misère ; il n'y a pas d'autre cause que nos actions pour nous rendre heureux ou malheureux. Nous voyons le bonheur et le malheur, ou le plaisir et la souffrance diversement répandus parmi les hommes ; parmi les membres d'une même famille nous voyons des différences quant à la santé et à la fortune. D'où cela peut-il venir sinon des causes générées antérieurement ?

Dans l'univers il n'y a personne autre que nous-mêmes pour nous récompenser et nous punir ; toutes les conditions de nos existences à venir seront ce que nous les faisons et ce que nous les ferons. C'est nous qui fabriquons notre paradis et notre enfer ; il n'y a pas de Dieu pour nous gratifier des béatitudes paradisiaques ou nous punir par des tourments infernaux ; le bonheur de la vie à venir ne dépend que des actions vertueuses de la vie présente. Nous générons nous-mêmes les conditions de notre existence tout au long de la chaîne de causalité. Le déterminisme est un fatalisme pour ceux qui confondent les notions d'être et d'existence. L'être est sous toutes les existences qui ne sont que ses vêtements ; les existences sont conditionnées par la loi de causalité ; mais l'être n'est pas conditionné ; il est perpétuellement et à chaque instant causateur, apte à ajouter une condition nouvelle aux antécédentes, sans quoi aucun changement ne serait possible. Il y a causation perpétuelle ; l'être pouvant faire apparaître de nouvelles conditions d'existence peut en faire disparaître d'anciennes ; il peut absorber les vêtements d'existence qu'il s'est donnés. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas à parler d'émancipation des conditions de l'existence ; il faudrait tourner éternellement dans le même cercle de causalité, ré-

péter sans changement les mêmes phénomènes, revivre à perpétuité ce qu'on a déjà vécu.

La différence entre les notions d'être et d'existence est virtuellement contenue dans le Bouddhisme, mais n'y est pas souvent exprimée, si même elle l'est.

Les Indous le savent, puisqu'ils disent que Bouddha est revenu comme Sankaracharya pour expliquer plus clairement sa doctrine mal-comprise. L'enseignement entier de Sankaracharya porte sur la distinction des idées d'être et d'existence ; il complète les notions fournies par le Bouddhisme.

La loi de causalité est la loi de la nature — dans l'existence — ; elle est indépendante de la volonté de Bouddha et à plus forte raison de la volonté des humains ordinaires — en tant que cette volonté fait partie des phénomènes de l'existence. Cette loi existe de toute éternité, sans commencement et sans fin. Les choses croissent, puis déclinent et se désagrègent, et cela par l'effet de la force interne aux choses, essence de leur nature. L'essence des choses est toujours d'accord avec la loi de causalité et c'est par là qu'apparaît l'immense quantité des phénomènes constituant l'univers. Ce que les Bouddhistes appellent essence des choses c'est l'être, à la notion claire duquel ils ne sont point parvenus au même degré que Sankaracharya.

Nous vivons dans un monde infiniment varié ; les uns y sont pauvres et malheureux, les autres riches et heureux ; le monde continuera son existence variée pendant les vies que nous y passerons encore et nous n'avons à nous plaindre de personne comme étant la cause de notre misère ; c'est nous-mêmes seulement qu'il faut en rendre responsables. Nous nous récompensons et punissons nous-mêmes dans la vie présente et nous ferons ainsi dans les vies à venir ; la loi de causalité nous rend impartialement et fidèlement ce que nous lui avous remis en dépôt. Santé physique, richesse matérielle, génie merveilleux, stupidité, souffrances atroces, tout cela est versé dans notre vie par la loi de causalité qui gouverne tout.

Pour le Bouddhisme la loi de causalité est la source de la morale. Soyez bons, justes, humains, honnêtes si vous désirez une vie future qui soit heureuse. La malhonnêteté, la cruauté, l'inhumanité donneront inévitablement naissance à leurs fruits que vous récolterez plus tard.

Shakou Soyen, prêtre japonais,
interprété par Hemdji.

SUUM CUIQUE (1)

L'Occultisme est une science sacrée : malheur à qui le profane ! Il repose sur la Vérité et tous les mensonges en interdisent l'accès. Se donner des brevets d'initiation pour attirer l'attention, c'est mentir de la plus indigne façon ; plagier l'Orient et l'introduire en contrebande sous des étiquettes occidentales, c'est manquer aux règles les plus vulgaires de la probité. C'est pourtant là un spectacle journalier dans notre pays depuis la fondation de la *Société Théosophique.*

Les théosophes n'ont certes pas la prétention d'avoir le monopole des vérités occultes transcendantes, — le Brahmanisme, le Zoroastrianisme, le Bouddhisme et le Christianisme pur les contiennent toutes, — mais ils affirment que c'est dans les enseignements de leurs Instructeurs que, *pour la première fois*, ont été précisés, détaillés, extraits, pour ainsi dire, *de leur gangue exotérique*, les points les plus importants de l'enseignement qui a aujourd'hui un cours presque général.

Depuis ce moment le plagiat a fait son œuvre de mille façons et les nouveaux venus pourraient s'imaginer qu'il ne s'agit que d'une concordance entre ce qu'on appelle les traditions orientale et occidentale. Point du tout. Les obscurs écrits des occultistes antérieurs à l'avènement théosophique ne sont devenus clairs que sur les points que la théosophie a expliqués : ceux qui ont assisté aux débuts de la grande dispensation théosophique ne l'ignorent pas.

C'est à H. P. Blavatsky, à ses Maîtres et à ses disciples qu'est due la connaissance *théorique*, *publique*, *précise* des points capitaux de l'enseignement occulte actuel. Quant à la connaissance *pratique* de cet enseignement elle est restée lettre morte pour tous, sauf pour une minorité d'élite, et les quelques bribes qui sont généralement enseignées sous ce titre, dans le public, sont d'un ordre aussi inférieur que dangereux : elles se bornent à ce qu'on appelle la « Magie cérémonielle ».

Ces affirmations sembleront outrées à certains étudiants. Nous affirmons qu'elles sont absolument exactes et nous mettons au défi qui que ce soit de citer des ouvrages occidentaux ayant enseigné, *avant la Théosophie*, la signification *précise*, *nette*, *claire* et *détaillée* des points suivants parmi bien d'autres :

(1) Cette note ne vise que les *principes* et nullement les individus. Ces derniers nous sont chers, même quand ils errent, parce qu'ils sont nos *frères*, mais nous avons le devoir de combattre leurs erreurs lorsque ces erreurs peuvent causer du préjudice à autrui.

1° *Sur la nature diverse des êtres invisibles* : les élémentals *proprement dits*, les formes-pensées, les élémentals artificiels, les Dévas et quelques autres hiérarchies plus élevées (Maharajahs, Lipikas, etc.). On a décrit, avant les livres théosophiques, les « Esprits de la Nature », mais personne n'a classé l'évolution *spéciale* à laquelle ils appartiennent, sauf les occultistes de notre école.

2° *Au sujet de la constitution humaine* : le double éthérique, le corps astral (les corps astrals plutôt), les corps mayaviques, les centres principaux de sortie des corps subtils, le Moi et le Soi (les deux aspects du *Manas*), le Corps causal, le Soi supérieur.

3° *Au sujet des états post mortem* : la sortie du double éthérique, l'extraction du Kama-rupa (qui est un peu différent du corps astral), la seconde mort, la période dévachanique, le processus de redescente de l'Ego, l'Avitchi, la huitième sphère, l'annihilation, les réincarnations anormales, les coques inanimées et animées, les coques artificiellement vitalisées.

4° *Au sujet des choses cosmiques* : les chaînes planétaires, la nature de l'évolution sur certaines planètes, — Neptune, Saturne, Uranus, Jupiter, Vénus, Mars, etc., — la loi de Causalité (*Karma*), la loi d'Evolution (d'où viennent les *Réincarnations*), la constitution de l'atome primordial physique et la nature de ses agrégats secondaires y compris la direction de leurs mouvements, les clichets akasiques, etc., etc. Nous ne parlons pas de la masse d'enseignements qui ont été livrés tout récemment au public, car les plagiaires n'ont pas encore eu le temps de les démarquer.

Allan Kardec seul, parmi les occultistes, a eu l'honneur d'enseigner la Réincarnation avant la Société théosophique ; malheureusement, les spirites européens, — pas tous pourtant, — sont les seuls à l'admettre, et cette vérité capitale est ainsi restée le privilège du petit nombre.

Des occultistes regardés aujourd'hui, par certaines écoles, comme des *Initiés*, ignoraient ce fait fondamental (Martinez Pasqually) et s'y *opposaient* même (Eliphas Lévi, Saint-Martin).

Un aussi grand esprit que Saint-Martin a nié la pluralité des mondes habités, tandis que, d'un autre côté, il croyait à la faute biblique d'Adam, à l'efficacité des sacrifices sanglants pour la régénération de l'âme humaine et à l'expiation des péchés des hommes par le sang du Christ.

Inutile, pour le moment, de nous étendre plus longuement sur ces points, mais il était temps de dire quelques mots de ce plagiat, non seulement parce que ceux qui s'y livrent le plus consciemment sont ceux qui injurient la *Société théosophique*, mais parce qu'ils trompent ainsi les étudiants de bonne foi, et qu'à ceux qui cherchent sincèremment la lumière, on doit montrer l'endroit où elle se trouve.

Ce devoir accompli, il ne nous déplaît point de voir les vérités théosophiques répandues dans le monde *par n'importe quelle voie*.

Dr Pascal.

VARIÉTÉS OCCULTES

H. P. B.

Un être énigmatique ; ceux qui l'ont connue, je veux dire qui ont été en relation avec elle, avouent qu'ils n'ont rien compris à sa nature. Elle était fascinatrice au-delà de ce qu'on peut dire, déconcertante jusqu'à blesser mortellement ceux qui cherchaient des satisfactions pour leur vanité dans sa fréquentation.

Elle eut des amis sans nombre, mais les perdit toujours rapidement pour les voir changés en ennemis personnels.

Son caractère joyeux était un de ses plus grands charmes. Elle aimait à dire et à entendre dire des choses spirituelles ; aussi, son salon était-il fréquenté par des gens qui n'étaient pas les premiers venus.

Dans nos moments de repos, elle me racontait des histoires de magie et des aventures mystérieuses, puis exigeait en échange que je lui chante des chansons comiques et invente des histoires baroques.

Elle avait un talent de pianiste accompli ; la forme idéale de ses mains apparaissait dans toute sa beauté quand elle les faisait voltiger sur les touches de l'instrument. Il y avait des moments où, un Mahatma étant présent en elle, son jeu devenait d'une beauté indescriptible. Parfois, dans l'ombre, n'ayant que moi pour témoin, elle se mettait à improviser ; sa musique avait alors une telle pénétrance qu'on aurait cru entendre les Gandharvas, les musiciens du paradis de Vichnou.

Quant au goût des couleurs et au sens des proportions, il n'y avait en elle rien de féminin. Il m'est arrivé de l'accompagner au théâtre avec la crainte de mettre la salle en révolution. Sa haute stature, sa corpulence, l'attirail de sa toilette surchargée d'ornements, avec dix ou quinze bagues sur les doigts, une grosse chaîne d'or au cou, faisaient tourner tous les yeux sur elle ; les gens se moquaient d'elle par derrière ; mais, si leur regard venait à rencontrer le sien, leur rire s'évanouissait instantanément et ils sentaient un frisson de terreur respectueuse courir dans leurs os.

Elle était par moments généreuse jusqu'à la prodigalité ; d'autres fois c'était tout l'opposé ; mais ce qui fut constant en elle c'est sa hâte à se débarrasser de son argent dès qu'elle en possédait.

A l'ordinaire, elle était très simple dans ses manières et son langage, mais savait, à l'occasion, se montrer grande dame jusqu'au bout des ongles. Elle avait d'ailleurs, en toutes circonstances, un

cachet de haute aristocratie, et il n'y a pas de duchesse française qui fût capable de la surpasser en dignité pour peu qu'elle voulût s'en donner la peine.

Dans la vie de tous les jours son esprit était tranchant comme un rasoir, ses sarcasmes coupaient au vif et sa colère éclatait comme une bombe. L'hypocrisie et les grands airs de fausse dignité et de fausse vertu étaient pour elle les péchés impardonnables. Malheur à qui se présentait devant elle affublé de ces vices ; elle était alors sans pitié et puisait dans le vocabulaire de toutes les langues à sa connaissance pour accabler l'infortuné sous l'expression de son mépris. Et avec elle pas de déguisement, si bien ajusté qu'il fût, qui pût servir ; elle voyait comme dans un miroir les péchés secrets des hommes et des femmes qui entraient en relation avec elle. Les « gens parfaits » étaient une abomination pour elle, mais pour les pauvres et les ignorants, en qui elle voyait de la franchise, son cœur et sa bourse étaient toujours ouverts.

Sa règle de conduite était de s'affranchir de toutes les vaines conventions du monde qui ne servent qu'à masquer des vices ; rien ne lui plaisait tant que de parler et d'agir de façon à effaroucher la pruderie. Elle fumait d'innombrables cigarettes qu'elle roulait avec une habileté sans pareille, même de la main gauche, sans s'interrompre d'écrire de la main droite.

Pour tout le monde le fruit défendu a une saveur particulière ; il y a en nous un ferment de révolte qui aime à se manifester en bravant les conventions établies. Ce ferment était plus abondant dans la nature de H. P. B. que dans toute autre ; elle fut constamment une révoltée contre les conventions sociales ; ses croyances, ses goûts, ses habits, ses idées étaient une protestation flagrante contre les exigences du monde dont elle humiliait l'hostilité par le déploiement de ses talents supérieurs et par la crainte qu'elle inspirait.

La vie banale était pour elle un spectacle ridicule ; elle considérait comme des immondices tout ce qui fait l'objet de l'estime du vulgaire ; sa vie de veille était pour elle une lugubre corvée ; elle ne vivait réellement que la nuit, alors que, quittant son corps charnel, elle allait s'asseoir aux pieds des Maîtres pour écouter leurs enseignements.

Aussi n'avait-elle qu'un profond mépris pour les bigots des religions et pour les savants à cervelle étroite qui passent leur vie à mâcher, remâcher et ruminer des balivernes sans que jamais une lueur de vérité, pareille à un éclair fendant la nuit, vienne leur donner le soupçon de leur profonde ignorance.

Elle avait de l'aversion pour les clergés, ne pouvant supporter que des ignares se soient arrogé le droit de conduire des aveugles, de gouverner les consciences des laïques et par là se faire de bons revenus auxquels ils n'ont pas l'ombre d'un droit, dont ils n'ont pas gagné le premier sou, en même temps qu'ils se permettent de vouer

à la damnation les hérétiques qui sont souvent les sages, les illuminés, les adeptes. Nous avions un album dans lequel nous collions tous les passages de journaux relatant les crimes des pasteurs et des prêtres qui avaient passé en justice ; avant notre départ pour l'Inde, la collection était déjà considérable.

Personne ne pouvait se montrer charmeur comme H. P. B., quand il s'agissait de s'assurer un ouvrier pour le travail public en faveur de l'Humanité. Elle se montrait alors si caressante de ton et de manière que celui qui était l'objet de ses prévenances restait convaincu qu'elle le considérait comme son meilleur ami.

Je crois bien qu'elle considérait les gens ordinaires, comme moi et ses autres associés, simplement comme les pions d'un jeu d'échecs qu'elle faisait manœuvrer à sa guise. Mais elle était loyale et fidèle à l'extrême envers les Maîtres pour qui elle aurait tout sacrifié, vingt de ses vies l'une après l'autre s'il l'avait fallu, et sur l'ordre de qui elle aurait laissé avec calme périr toute l'humanité s'ils lui avaient dit que la chose était nécessaire.

Y eût-il jamais au monde un être aussi mystérieux, aussi fascinateur et qui ait jeté de telles clartés sur le problème effrayant de la destinée humaine? Où pourrait-on rencontrer un caractère pétri de tels contrastes? Elle était un trop grand Occultiste pour que nous soyons capables de prendre sa mesure morale. On était forcé de l'aimer malgré ses défauts. Le secret de son charme magique était sa puissance spirituelle, sa dévotion pour les Maîtres qu'elle nous présentait comme des personnages presque surnaturels, et son zèle pour le relèvement spirituel de l'Humanité par la diffusion de la Sagesse orientale.

H. S. Olcott.

DEMANDES ET RÉPONSES

Le secret *exigé au sujet des pouvoirs et de certains enseignements*, le refus de produire des phénomènes, l'attente *prolongée qu'on fait subir aux candidats avant de leur permettre l'entraînement psychique paraissent, à un de mes amis, comme autant de moyens destinés à cacher l'impuissance des chefs du mouvement théosophique.*

Le *secret* a deux raisons principales :

1° On ne doit enseigner que ce qui est compréhensible à l'élève qui veut apprendre, car si l'enseignement reste incompris il décourage, s'il est mal compris il fourvoie, et si l'élève n'est qu'un débutant, il y a des chances pour qu'il croie que les instructeurs ne sont que des mystificateurs.

2° Certains enseignements saisis par des individus intelligents, instruits, perspicaces dans les questions occultes par suite d'études semblables dans des vies précédentes, peuvent livrer des clés conduisant aux « pouvoirs » ; et les « pouvoirs », dans les écoles d'occultisme de la Grande Loge, ne sont développés qu'à la seconde des quatre grandes Initiations, c'est-à-dire lorsque le disciple est devenu à peu près parfait : avant ce moment, leur acquisition est aussi dangereuse pour leur possesseur que pour les autres.

*
* *

Le *refus de produire des phénomènes* tient, à son tour, à plus d'une cause :

D'abord, l'on ne gaspille pas, *en vain*, la force acquise par la spiritualité, mais nous ne nous arrêterons pas sur ce point.

Produire un phénomène pour provoquer la foi c'est comme vouloir dépasser la limite d'élasticité d'un ressort : l'acier se brise, l'intellect se fausse. Un phénomène ne prouve rien par lui-même ; il doit être interprété par l'intellect. Si celui-ci n'est pas capable de le comprendre suffisamment, il se produit deux choses : le spectateur crie au « truc » et il reste sceptique, ou, ce qui est plus fâcheux encore, il croit *aveuglément*. C'est ainsi que, pour les catholiques, l'apparition d'une forme représentant les images connues de la vierge est la preuve de la véracité du dogme qui a trait à ce qu'on a nommé la mère de Dieu ; l'exaucement d'une demande à saint Antoine de Padoue est la preuve matérielle pour eux de l'existence et des pouvoirs de ce saint. Même chose pour les croyants des autres cultes ou pour les fidèles des autres saints.

Si les Maîtres ou leurs disciples produisaient, sans raison, des phénomènes, les mêmes résultats se manifesteraient. On en a eu d'ailleurs la preuve. Si H. P. B. s'était contentée de publier sa *Doctrine Secrète*, sans dire d'où elle la tenait ni comment elle fut écrite, le monde l'aurait saluée comme la femme la plus extraordinaire du siècle. Mais elle a dit la vérité, elle a fait des prodiges *par milliers*. Résultat : Hodgson, qui l'a jugée sans la voir et sur le dire d'un *seul témoin*, — une ennemie, — l'a qualifiée d'« imposteur le plus extraordinaire du siècle ».

Si, cédant aux sollicitations des humains, les Maîtres consentaient à produire, un peu partout, des séries de phénomènes extraordinaires ; s'ils transportaient, par exemple, à Bombay, un exemplaire du *Times*, le jour même où il paraît à Londres, et à Londres un exemplaire d'un journal de Sydney, l'intensité du phénomène provoquerait une telle stupeur mentale qu'il en résulterait, pour beaucoup, la foi aveugle. Incapables de comprendre la nature et les fonctions de ces grandes Ames, les égoïstes humains leur bâtiraient, comme à saint Antoine, des autels où les foules viendraient de-

mander les faveurs les plus grossières, et comme leurs étranges suppliques seraient rarement exaucées, l'enthousiasme morbide du premier moment ferait bientôt place au dépit, à la haine et au blasphème. Le scepticisme reparaîtrait et les plus ignorants ou les moins bien intentionnés pourraient même en tirer l'argument que le « miracle » initial n'avait été qu'un piège du grand menteur, celui que l'église fait intervenir partout et qu'elle nomme Satan.

En quelques jours, il ne resterait de ces prodiges qu'un amas de mal, un mal intense et de la pire espèce.

La foi vient de la Connaissance de l'Ego ; développer l'Ego c'est donc la chose capitale pour les Instructeurs théosophiques, et tous leurs enseignements tendent à ce but :

Savoir et pouvoir..... *pour aider.*

***

L'*attente* prolongée qu'on fait subir au candidat avant qu'il lui soit permis de s'occuper d'occultisme *pratique* a des raisons plus graves encore peut-être.

L'acquisition des pouvoirs est dangereuse pour l'étudiant, et leur possession, si elle n'est balancée par une moralité parfaite, est une terrible menace pour la société.

Pour développer la voyance, par exemple, il faut toucher à certaines parties du système nerveux dont l'excitation provoque certains aspects terribles de la magie noire, la maladie ou la mort — si l'étudiant n'est point d'une pureté parfaite.

L'éveil de la grande Force, — Kundalini, — et son maniement à travers les grands centres du corps a tué plus d'un disciple, même très avancé : il faut ajouter que, dans ces cas, les conseils de l'Instructeur n'ont pas été suivis.

Nous parlons ici des pouvoirs pleinement conférés par la haute Yoga et non des siddhis avortons auxquels on peut arriver avec facilité par l'entraînement non scientifique.

Dès qu'un homme insuffisant en moralité a mis la main sur un « pouvoir », des « aides » invisibles sont obligés d'agir pour empêcher la perpétration des forfaits que ce mage sombre ne tarde pas à vouloir accomplir.

Il est dit dans la « Voix du Silence » page 38, *note* 3, *que* le SAMADHI *est l'état où l'ascète perd conscience de toute individualité,* Y COMPRIS LA SIENNE : *il devient le tout.*

Ainsi défini, cela ne semble-t-il pas donner raison aux partisans de l'Annihilation?

Individualité signifie *limitation*. Dans le Samadhi, l'Ego est sur le plan buddhique et sur ce plan la conscience est si étendue, si universalisée que tout sentiment de séparativité (c'est-à-dire,

d'invidualité) disparaît : *on est le Tout et on en a la conscience très vive.*

La conscience de l'Ego est d'autant plus intense et d'autant plus *étendue* que le plan sur lequel il fonctionne est plus élevé. La conscience cérébrale (physique) est la plus étroite et la plus émoussée; celle du corps astral (quand il est bien développé) est infiniment plus étendue; celle du corps causal est immense; celle du Samadhi est, pour ainsi dire, infinie. La conscience paranirvanique doit être aussi souveraine en étendue qu'en intensité.

Mais tous les êtres ne sont pas conscients sur les plans supérieurs, ni pendant les diverses périodes nirvaniques. Les animaux sont inconscients dans leur corps astral; certains hommes ont peu ou point de dévachan parce que leur corps mental est peu ou point développé. Pour avoir conscience sur le plan buddhique de l'évolution à laquelle nous appartenons, il faut être plus qu'un homme.

Donc, loin d'être inconscient, l'Ego qui touche à ces hauteurs est ébloui dans l'intensité de la conscience universelle.

H. P. B., en disant que l'ascète en *Samadhi* perd conscience de toute individualité (de toute limitation), a dit l'exacte vérité.

Comment peut-on savoir si tel homme qui se dit un initié, un mage, etc... est réellement ce qu'il prétend être?

Si l'on n'a pas un développement suffisant soi-même, on est obligé de s'en rapporter à la raison et au bon sens. Si l'homme en question ment, cherche à en imposer, s'il cherche la gloire ou la renommée, soyez *sûr* qu'il s'agit d'un pseudo-hiérophante et qu'il n'est pas magicien, ni petit ni grand, ni blanc ni noir.

Pour peu de « connaissance » qu'on possède, on démasque facilement les pseudo-mages. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'être pleinement initié (nous parlons ici des quatre grandes et *véritables* initiations) pour avoir acquis la pénétration des consciences à un degré suffisant pour savoir, — si c'est nécessaire, — ce que vaut tel ou tel individu : une lettre suffit, une photographie donne des résultats assez faciles, la lecture d'un livre est commode, le contact direct est ce qu'il y a de meilleur.

Si l'on est assez avancé pour avoir la clef de l'astral, et *si l'on connaît physiquement* l'individu à analyser, il est très simple de savoir exactement tous ses faits et gestes.

Inutile de dire que l'on ne doit se servir de ces « pouvoirs » que lorsque l'intérêt d'autrui l'exige : celui qui se prépare à entrer dans la cohorte des Initiés du « sentier de droite » doit avoir sans cesse présente à l'esprit la pensée que les pouvoirs et le savoir ne doivent jamais être employés pour *soi.*

Septième convention annuelle de la Section Européenne

L'Assemblée générale de la Section à laquelle appartiennent les Théosophistes français a eu lieu, cette année, à Londres, les 10 et 11 juillet, sous la présidence de l'honorable M. E. Sinnett, vice-président de la Société théosophique.

Mme Annie Besant, en Amérique, comme l'on sait, n'était pas présente.

L'assistance était toutefois nombreuse et les travaux ont été parfaitement conduits.

La date avancée par rapport à notre impression à laquelle nous sont parvenues ces premières nouvelles ne permet pas de nous étendre davantage, dans ces colonnes, sur un sujet que nous pourrons reprendre, s'il y a lieu.

Les loges et centres français étaient représentés par le Directeur, à Paris, de notre revue, membre du Conseil exécutif de la Section. Comme les années précédentes, l'ensemble du modeste, mais dévoué mouvement théosophiste français a recueilli les témoignages de la plus vive sympathie de la part de nos frères des autres nations qui font également partie de la Section.

La Direction.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE.

France

La paix en Orient sera sans doute signée au moment où paraîtront ces lignes et il restera à souhaiter qu'elle soit durable. Les troubles météréologiques ont continué de sévir en divers points.

En revanche, le Congrès de l'humanité reçoit de continuelles adhésions. Voici ce que nous extrayons de la *Paix universelle* :

Remercions avant tout MM. Metzger et Bouvery des vigoureux appels qu'ils ont fait entendre dans cette revue même en faveur du *Congrès de l'Humanité.*

Le programme du *Congrès de l'Humanité* est fort simple :

1° Ouverture des séances par un *Vœu unanime d'Amour universel.*

2° Exposition libre des doctrines et espérances, sans contradiction.

3° Fermeture par un *Vœu unanime d'Amour universel.*

. . . .

Voici la nouvelle liste d'adhérents : MM. Victor Aubert (Toulon), R. Blanchet (Tours), Brodin (Hollande), Déchaud (Algérie), Gambu Amédée, Hubert Joly, P. G. Leymarie, Paul Leymarie, Mme Manina Leymarie, Mme Ve Deconnink, M. Eckout, François Vincent, Albéric Vigneau (Bordeaux-Pessac), Paul Puvis, *Sophia* (Revue théosophique espagnole).

Remercions enfin le *Lotus Bleu* pour sa franche adhésion, pour sa reproduction de notre appel qui se trouve ainsi, par cette première voie, répercuté dans tous les pays du monde.

Remercions MM. Jounet (*La Résurrection*), Volpi (*Il Vessillo spiritisto*), de Faget (*Progrès spirite*), Leymarie (*Revue spirite*), Jacques Brieu (la *Plume* d'avril)..., la *Revue des femmes russes et des femmes françaises*, etc., tous ceux qui ont ouvert leurs journaux au grand Idéal du *Congrès de l'Humanité*.

Que tous nos confrères nous fassent écho.

Que la grande Presse nous entende.

. . . .

La Rédaction.

ANGLETERRE.

Le monde entier s'est associé à la joie d'un grand peuple célébrant, avec le soixantième anniversaire de l'avènement de sa souveraine, la longue prospérité matérielle vécue sous le sceptre de sa gracieuse majesté la reine Victoria. Autant l'esprit est au-dessus de la matière, autant le progrès spirituel l'emporte sur celui même des arts, des sciences et de l'industrie, et c'est justice à rendre aux peuples de langue anglaise que de reconnaître qu'ils détiennent également le *record* en ce qui concerne la *Connaissance* de la nature intégrale. Il va sans dire que nous omettons à dessein la politique dans l'appréciation des éléments à considérer au point de vue théosophique. La politique est partout la pierre de touche, ou d'achoppement, de l'humanité. Heureux les peuples, a-t-on pu dire, qui, à cet égard, n'ont pas d'histoire !

ESPAGNE

Après l'excellente traduction espagnole de la *Bhagavad Gita* dont nous avons parlé le mois dernier, voici que nos frères castillans publient aussi la traduction des informations si étranges que les derniers travaux théosophistes ont acquises sur l'Atlantide. On peut donc les lire, pour le moment, en Anglais et en Espagnol.

ITALIE, ALLEMAGNE.

Rien de particulier.

SECTIONS NÉERLANDAISE ET SCANDINAVE.

Idem.

SECTION AMÉRICAINE.

Les dernières nouvelles nous apprennent que Mme Annie Besant a visité les confins du Mexique et atteint la Californie où elle devait séjourner plus longtemps. Elle avait déjà formé onze loges nouvelles.

SECTIONS AUSTRALASIENNES.

Les fonctions de secrétaire général de la section d'Australie, vacantes

depuis la mort de M. Staples, ont été données provisoirement à M. Scott.

Miss Edger, secrétaire général de la Section de Nouvelle Zélande, a entrepris une tournée de conférences des plus actives.

SECTION INDIENNE.

Le colonel H. S. Olcott a quitté Ceylan, fin mai, à destination de l'Australie où l'a appelé d'urgence le règlement d'une affaire importante concernant la S. T.

Avant de quitter Colombo, notre président a reçu l'accueil le plus gracieux de la part de S. M. le roi de Siam qui s'y trouvait de passage, dans son voyage en Europe. Ce roi, seul monarque de religion bouddhiste qui soit resté indépendant, s'est plû à rendre hommage aux signalés services que le colonel a rendus à ses coréligionnaires. Celui-ci en a reporté le mérite aux sentiments qu'inspire aux théosophes le spectacle, d'une part, de l'infortune relative résultant du fonctionnement de la Loi karmique, d'une autre de la valeur morale conservée par tant de populations régies par la simple et douce religion bouddhique.

Par ailleurs, on vient de découvrir, à Kusinara, le lieu précis, marqué par des inscriptions du roi Asoka, de l'endroit où a été incinéré le corps de Bouddha. Avec Kapilavastu, lieu de naissance de Cakya-Muni, Buddha-Gya, lieu de son illumination, Isipatana, lieu de son décès, et Kusinara, voilà les quatre étapes terrestres, remises au jour, du grand Messager d'antan, Nirmanakaya et Bouddha de compassion auquel les sentiments vécus en Occident, pour un autre nom, n'enlèvent ni de son élévation ni du bien qu'il peut toujours faire à l'humanité entière.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Juin 97. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — La peste et ses causes, par Bilimoria. — L'union des nations bouddhistes, par H. S. O. — Le caractère prophétique de H. P. B. — Correspondance occulte des divers jours de la semaine, par le Dr Marques. — Aperçus sur la voyante de la rue Paradis et sur quelques prophéties modernes, par Ward.

Lucifer. *Angleterre.* Juin 97. — Réincarnation, par Annie Besant. — — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead. — Les légendes mythiques, par Hooper, développement de l'idée que la mythologie est plutôt l'écho dénaturé de grands enseignements archaïques que la création imparfaite de races primitives. — Un anneau de la chaîne des fraternités initiatrices issues du Centre occulte duquel relève la S. T., par Bertram Keightley. — Les clichés akashiques, par C. W. Leadbeater.

Vahan. *Section Européenne*. Juin 97. — Rapport entre l'intelligence et le degré de spiritualité chez l'homme ordinaire. — Une déclaration de Cyril, l'un des « Aides invisibles ».

Sophia. *Espagne*. Juin 97. — Dévachan, par Leadbeater. Variétés historiques, par Filadelfo. — La philosophie Sankhya, par Bertram Keightley.

Theosophia. *Section Néerlandaise*. Juin 97. — Une fable. — Les trois sept. — Magnétisme.

Mercury. *Section Américaine*. Mai 97. — L'œuvre de la S. T., par Annie Besant. — Quelle est l'année finale du présent Cycle, par le Dr Marques.

Theosophy in Australia. Mai 97. — Portrait de feu M. Staples. — Le besoin qu'on a de la théosophie. — Convention annuelle.

Curiosité. *Paris*. Juin 97. — Médecins et morbicoles, par E. B. — A la société des sciences psychiques, par Philophotès. — A la loge Ananta. — La dentelière du Puy, par M. A. B.

Revue spirite. *France*. Juin 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Les dernières expériences sur Eusapia, par Albert de Rochas. — Récits de manifestations, par de Kronhelm. — Apparition de la reine Bess.

Revue scientifique du Spiritisme. Paris. Juin 97. — Caractère positif de la doctrine spirite, par Gabriel Delanne. — La loi de justice, par Becker, et la catastrophe du 4 mai, par Alban Dubet. Ce sont, en dehors des revues théosophiques, les premiers articles sur la question où l'idée de justice ait reçu le pas sur celle de vengeance ou de résignation inconsciente. — Les cheveux et la peau, par L. d'Ervieux.

Paix Universelle. *Lyon*. Juin 97. — Le Congrès de l'Humanité, par la rédaction. — Le triomphe du magnétisme, par Bouvier. — L'incendie de la rue Jean Goujon, par Bouvery, et Lettre « pastorale », par Fabre des Essarts : deux articles sur le même sujet, l'un sous forme de vive et rationnelle observation, l'autre sous celle d'homélie. — La liberté intégrale, par Amo.

Humanité Intégrale. *Paris*. Mai 97. — Religion de l'avenir. — Les radiographies du commandant Tégrad, par J. C. Chaigneau.

Moniteur spirite et magnétique. *Belgique*. Juin 97. — Science exacte. — Doubles personnalités, par de Kronhelm. — L'ombrelle verte ou la jettatura, par M. A. B.

Philosophie de l'Avenir. *Belgique*. Avril. 97. — Revue éclectique qui nous était inconnue lorsque nous y avons lu, sous le titre « Un peu d'histoire du socialisme rationnel », une apologie aussi indépendante que nette de la donnée théosophique. Nous ne pouvons qu'y être sensible.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Juin 97. — Exotérisme, Esotérisme et Hermétisme, par Ch. Limousin. L'auteur s'y demande s'il y a

vraiment une « initiation » qu'on ne puisse ou doive pas révéler? Voici une réponse théosophiste d'une autre source que celle donnée dans le dernier *Lotus Bleu* à cette question. Il y a bien des procédés particuliers pour acquérir le maniement de certaines forces plus ou moins inconnues encore de la nature, procédés *empiriques* dont l'usage ne laisse pas d'être dangereux pour leurs détenteurs et pour autrui, d'où il suit qu'il est effectivement prudent de ne pas les divulguer. Mais il est plus sage encore de ne pas chercher *de la sorte* à les posséder parce que ce n'est pas *dans l'ordre* et que telle est la caractéristique du mal. La véritable initiation, d'après la théosophie, s'acquiert au cours de l'évolution normale de l'âme, dans la vie graduelle, en toute conscience, sur les hauts plans de l'existence. Une telle initiation ne peut s'acquérir que *naturellement* et non dans des livres ni par des pratiques cérémonielles quelconques. Tout ce que font à cet égard les bonnes écoles initiatrices c'est de faciliter l'accession de la lumière en canalisant ses éléments. C'est à quoi conduit simplement et sûrement la Théosophie.

Autres revues parvenues sans donner le sommaire du *Lotus Bleu*. — **Metaphysische Rundschau** (*Allemagne*). Nous y relevons un article de Mohini Chaterji qui est, avec Subba Row, l'un des premiers écrivains *théosophistes* qui aient éclairé pour l'Occident les doctrines du Védantisme et en aient tiré, *grâce à la donnée théosophique*, ce que les linguistes les plus éminents n'y avaient jamais vu. Toute paraphrase nouvelle de ces textes ne relève donc, de quelque variante et de quelque nom qu'on la pare, que de la littérature théosophique. — **Religion Universelle**. (*Nantes*). Nous y apprenons avec plaisir la nomination de notre ami Lessard au grade d'officier d'Académie. Nous parlerons prochainement de sa brochure sur la colonisation. — **Nova Lux** (*Italie*.) Il y est dit que toutes les fraternités initiatrices d'*Orient* participeront à nous ne savons quel Congrès spiritualiste. On sait déjà que la S. T., qui n'est pas la moindre des Sociétés pouvant répondre au vocable ci-dessus et dont l'attitude a toujours été aussi simple que nette, n'a l'intention, en dehors de son propre Congrès exclusivement théosophique, que de concourir à l'œuvre d'humanité générale, sans épithète amphibologique du *Congrès de l'Humanité*. — **Hyperchimie** (*Douai*), où nous relevons une protestation de Marius Decrespe contre un livre dans lequel le directeur de cette revue semble exclure la S. T. des « Sociétés qui possèdent la Doctrine Secrète ». — **Maha-Bodhi** (*Inde*).

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Isis dévoilée ou l'Egyptologie sacrée, par Ernest Bosc, 2e édition, revue et corrigée.

Comme l'indique son sous-titre, ce volume ne doit pas être confondu

avec le grand ouvrage de notre grand instructeur H. P. B. Ce dernier qui date de 1877, est, en effet, une réunion en deux grands in-8 de documents variés sur toutes les formes de l'occulte, sur les mystères de la science et de la théologie et n'est pas traduit en français, tandis que le présent livre de M. Ernest Bosc traite spécialement de l'occultisme égyptologique.

On sait que, malgré la diversité des aspects sous lesquels se présente communément la science occulte, elle relève finalement de deux sources principales dont ces aspects ne sont que les ramifications. Ces deux sources sont l'Egypte et l'Inde. Ce n'est pas ici le lieu d'essayer de les raccorder dans un passé lointain, chez une autre race et sous d'autres cieux. Il suffit de constater la dissemblances des formes intervenues pour qu'il soit intéressant de les étudier séparément et c'est à quoi concourt précisément l'excellent travail de M. Ernest Bosc.

Il se trouve deux parties distinctes quoique connexes dans ce labeur : d'abord la présentation résumée et méthodique des résultats des recherches effectuées par les Champollion, Maspero et autres égyptologues sur la religion antique qui florissait sur les bords du Nil ; ensuite l'interprétation exacte des principaux dogmes de cette religion à la lueur des données générales de la science occulte.

C'est une tâche qui n'avait pas été entreprise en français et dont s'est fort bien acquitté l'érudit Directeur de la *Curiosité.*

D. A. C.

Guérison immédiate de la peste et de toutes les autres maladies par un procédé simple et inoffensif.

L'auteur, un véritable intuitif qui signe « Un ami de l'humanité », fait un rapide exposé des erreurs médicales et des moyens propres à conserver la santé ou à la restaurer lorsque la maladie a fait son apparition.

Sa méthode peut se résumer ainsi :

Végétarisme, pour n'introduire dans l'organisme que des produits inoffensifs ;

Hydropathie, pour chasser du corps les poisons qu'il fabrique lui-même ou qu'il reçoit de l'extérieur (boire de l'eau et provoquer des sudations plus ou moins intenses selon la gravité des infections à guérir).

Magnétisme, pour introduire dans un système nerveux privé de vie l'énergie nécessaire au fonctionnement des rouages de la machine humaine.

L'auteur est si plein de foi dans l'efficacité de ce système qu'il assure qu'on guérit ainsi les maladies les plus redoutées de la médecine : la rage, le choléra et la peste.

Nous sommes convaincu que le trépied si rationnel sur lequel son système repose fait partie de la base de la médecine future. Il faudrait y ajouter la thérapeutique solaire, et déterminer les conditions physiques, morales et mentales requises pour que le magnétisme soit toujours bienfaisant.

Dr Pascal.

Comment on devient alchimiste, par M. Jollivet Castelot, directeur de l'*Hyperchimie*.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux est doublement difficile à analyser, parce qu'il traite d'un art occulte aussi peu connu qu'il est décevant et parce que la symbologie dont les adeptes l'ont sans cesse enveloppé est aussi touffue qu'incompréhensible.

Le lecteur ne doit point s'attendre à trouver dans le livre du sympathique M. Jollivet Castelot le véritable fil d'Ariane alchimique ou la lampe pleinement révélatrice des secrètes opérations de la nature, mais il lira un bel ouvrage, bien écrit, aussi agréable que peut l'être une œuvre de cette nature et il y trouvera, condensé en 400 pages, un résumé aussi clair et aussi scientifique que possible de l'enseignement sur ce mystérieux sujet.

Le livre est divisé en trois parties.

Dans la première, l'auteur met en relief les rapports étroits qui existent entre l'alchimie et la Kabbale, explique autant que faire se peut les signes et symboles alchimiques et termine par une longue liste des maîtres de l'art spagyrique et de certains de ses étudiants modernes.

Dans la deuxième partie se rencontre un résumé de l'ascèse magique telle que l'admet l'auteur, la journée et le catéchisme de l'alchimiste et les intéressants *Statuts hermétiques* que le baron de Tschoudy a fait connaître comme appartenant aux « Philosophes inconnus ».

Dans la troisième partie enfin se trouve la pratique alchimique et nous y voyons clairement présentées les instructions allégoriques des alchimistes proprement dits et les travaux des quelques savants modernes qui s'efforcent de retrouver le sentier foulé par leurs illustres maîtres du passé.

Nous avons remarqué, avec regret, que cet utile ouvrage n'a pas cru devoir dire un mot, dans les généralités sur la Force-matière », d'une étude sur les atomes faite par une haute personnalité théosophique, Mme Annie Besant, et donnée dans le *Lotus Bleu* de février 96 sous le titre de « Chimie Occulte ». Ce dernier article, en effet, est véritablement de l'alchimie et de l'alchimie *dévoilée* ; on peut y suivre d'un plan à l'autre, avec figures à l'appui, les modifications des atomes et celles de leurs lignes giratoires sur les divers sous-plans jusqu'au plan atomique primordial du plan *physique*. Il faut, il est vrai, pour reproduire ces expériences, une voyance bien guidée et une force fohatique puissante, mais ces éléments s'acquièrent par l'entraînement et nous sommes certain, dans tous les cas, que quelques mots sur ce lumineux et scientifique travail n'auraient pas été inutiles.

Un autre point qui sera constaté avec étonnement par plus d'un lecteur, c'est l'oubli, qui ressemble un peu à de l'ostracisme, dans lequel le savant chimiste a laissé le grand mouvement *universel* qui s'appelle la *Société Théosophique*. Ce n'est point que celle-ci ait besoin d'être mise en évidence, puisque plus de 30 revues publient ses enseignements dans tous les pays du monde, mais dans une œuvre aussi sérieuse que celle

de notre distingué confrère on n'aurait point dû lire qu' « à cette heure de notre siècle quatre Sociétés possèdent la Doctrine Secrète... » lorsque la Société qui, comme nous le disons ailleurs, a, de beaucoup, le plus fait pour éclairer cette Doctrine Secrète, — la *Société Théosophique*, — ne se trouve même pas nommée.

Il est certain que, dans la Société Théosophique, nous donnons aux mots *adepte* et *maitre*, des significations tellement différentes de celles que les sociétés nommées par M. Jollivet Castelot leur assignent que, personne ne se parant chez nous de ces titres, nous n'avons à nous plaindre qu'à moitié de l'oubli. Pourtant, plus que tous les autres, les occultistes devraient être respectueux du *suum cuique* et ne pas oublier que c'est grâce à la *Société Théosophique* que les notions les plus importantes et les plus nombreuses d'Occultisme ont été apportées à l'Occident.

Dr Pascal.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE JUILLET 1897

Un jeune officier d'infanterie de marine	2 fr.	(*Lotus Bleu*)
D. A. Courmes.	50	(id.)
Dr Th. Pascal.	50	(id.)

AVIS IMPORTANT

Pour permettre à nos lecteurs de former, au moment voulu, avec les fascicules qu'ils possèdent déjà, un premier volume complet de la **Doctrine Secrète**, nous avons mis sous presse à nouveau, comme nous l'avions annoncé il y a un an, la **Préface** et l'**Introduction** de ce grand ouvrage. Cette réimpression formera 4 fascicules de chacun 16 pages, qu'on pourra se procurer à **la Librairie de l'Art Indépendant** 11, rue de la Chaussée d'Antin, chez l'éditeur du **Lotus Bleu**, pour le prix de 1 franc 50.

On peut s'inscrire dès à présent à l'adresse indiquée.

Le Directeur gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière frères.

27 AOUT 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 6

LE LOTUS BLEU

LA RÉINCARNATION CHEZ LES ANIMAUX

Cet attachant sujet a provoqué une multitude de questions d'un intérêt considérable, et réclame l'attention la plus sérieuse de la part de l'étudiant studieux. Il faut aussi, et avant tout, que les conceptions sur ce sujet, nées des quelques fragments d'informations imprimés jusqu'ici, soient présentées d'une façon plus complète et plus claire. C'est pourquoi je consacrerai la première partie de ce travail à une exposition aussi nette que possible de ce que je crois être la manière de voir des étudiants qui ont étudié la question avec une attention spéciale. Qu'il soit bien entendu, cependant, que je ne suis pas ici leur porte parole et que je ne prétends nullement, non plus, parler avec autorité ; mais je me suis souvent entretenu de la question de l'évolution chez les animaux avec ceux qui sont le mieux placés pour l'approfondir, et il se peut que je réussisse à donner une esquisse intéressante pour le lecteur de notions qui ne sont encore qu'à l'état embryonnaire.

Dans la seconde partie, je m'efforcerai de traiter, dans leur ordre respectif, des questions soulevées par certains de nos frères et de répondre à leurs objections.

*
* *

Lorsqu'un univers est sur le point de se développer, le premier grand état c'est la manifestation de la Vie Une comme Matière.

Cette dernière s'épand ensuite sous l'aspect Forme du Second Logos, et le processus continue jusqu'à ce qu'aient été appelés à l'existence les sept grands plans kosmiques de la matière, avec toutes leurs subdivisions.

Dans ce grand océan, avec ses sept ordres de matière, se déverse ensuite la seconde vague de la Vie Divine — Vie qui, dans des univers précédents, a déjà passé par les stages divers de son évolution comme matière. Quand ce second flot arrive à notre portée, dans notre système solaire, il nous paraît émaner du plan buddhique sous forme d'Atma-Buddhi c'est-à-dire d'Atma revêtu de Buddhi qui est son véhicule, — et on l'appelle alors « Essence monadique ».

Cette Essence monadique, en s'extériorisant, se revêt de la matière atomique (1) du plan manasique ; puis se fraye, pour ainsi dire, un chemin à travers les différents états moléculaires de ce sous-plan jusqu'au septième, qui est le plus bas.

Elle descend ensuite, de la même façon, sur le plan astral et sur le plan physique. Lorsqu'elle s'est enveloppée dans la matière de l'un quelconque de ces plans, au-dessous du plan bouddhique, l'Essence monadique ainsi revêtue prend, dans ses divers stages, le nom d' « Essence Elémentale » du plan en question. Elle forme ainsi les trois règnes élémentals, qui précèdent le règne minéral, et qu'on trouve mentionnés dans *Esoteric Buddhism* et autres ouvrages théosophiques. Ces trois règnes, disons-le en passant, sont constitués, le premier, par l'Essence élémentale en action sur les trois sous-plans arupiques (2) du plan manasique ; le second, par cette même Essence sur les quatre niveaux rupiques (3) de ce même plan ; et le troisième, par l'Essence, sur les sept subdivisions du plan Astral.

Au moment où l'essence monadique se projette du plan bouddhique dans celui de Manas, elle s'avance en sept grands courants ou rayons, dont chacun se distingue des autres par une qualité caractéristique, dominante. Cette différenciation primaire compte d'abord sept subdivisions, et augmente d'une manière continue, à mesure que l'essence se fraye un chemin à travers les règnes élémentals, au moyen de ses subdivisions verticales, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ses striations horizontales.

Comme le processus de cette différenciation est le même d'un bout à l'autre, je vais, en quelques mots, essayer d'en décrire le fonctionnement. Il nous sera d'ailleurs indispensable de nous souvenir de ces faits lorsque nous arriverons à des stages plus avancés de l'évolution. Commençons par la loi générale.

(1) Pour la compréhension des plans et sous-plans, se référer à l'article de *Chimie occulte* du n° de février 1896. **N. D. L. R**

(2) Les plans où la substance ne prend pas de forme.

(3) Les plans où la substance revêt des formes diverses.

Toutes les fois qu'une forme est construite avec la matière d'un plan quelconque, cette forme est « animée » par une portion d'Essence élémentale correspondante à l'ordre et au genre de matière qui la compose. Cette portion d'Essence appelée à animer ainsi une forme est séparée, pour le temps que dure cette forme, de la masse particulière d'essence d'où elle a été tirée, et acquiert, pour ainsi dire, une existence distincte et temporairement isolée. Et lorsque la forme se dissout, cette portion d'Essence animatrice, un moment séparée, retourne à sa masse maternelle et s'y plonge, emportant avec elle, cela va sans dire, l'expérience ou développement qu'elle peut avoir acquis pendant son exil temporaire. L'expérience ainsi apportée ne demeure pas distincte, elle se diffuse aussitôt, avec l'Essence qui l'apporte, dans cette masse particulière ; de sorte que, lorsqu'a lieu la prochaine séparation temporaire d'une portion du bloc en question, elle se trouve déjà enrichie de cette expérience, de ce développement antérieurement acquis.

Très graduellement, par des répétitions presque infinies de ce processus, des distinctions naissent dans le bloc d'Essence, entre ses diverses parties ; peu à peu, ces distinctions deviennent des différences, jusqu'à ce qu'enfin se produise une différenciation complète. Alors le bloc unique d'Essence s'est transformé en plusieurs blocs plus petits, dont chacun se distingue des autres par quelque chose de particulier.

Il faut ajouter, pour compléter cette conception, que lorsque plusieurs ordres de matière contribuent à la construction d'une forme, il y a complexité correspondante dans l'Essence élémentale qui l'anime ; c'est-à-dire que chaque ordre de matière qui entre dans la forme est animé par une portion de l'essence spéciale qui lui correspond, et au moment où elle se détruit, chacune de ces portions retourne exactement au bloc particulier d'où elle a été tirée.

Il résulte de tout ceci qu'en examinant l'essence dans son stage le plus bas, — celui où elle anime le règne minéral et constitue ce que l'on a appelé dans les premiers ouvrages théosophiques la « monade minérale », — on s'aperçoit qu'elle présente un très grand nombre, — jusqu'à plusieurs milliers, — d'ordres différents d'essence. Chacun de ces ordres forme comme un « bloc » distinct ou portion isolée de l'Essence propre au règne minéral, et fournit des portions secondaires qui animent les combinaisons chimiques diverses qui sont particulières à cette classe ; c'est dans ce même bloc qu'iront se replonger ces portions secondaires momentanément séparées, lorsque ces combinaisons chimiques cesseront d'exister.

Nous avons donc à substituer à l'ancienne conception « d'une *seule* Monade minérale » l'idée d'un très grand nombre de blocs distincts ou ordres d'essence animant les différents genres, espèces et variétés qui constituent le règne minéral. Chacun de ces blocs diffère des autres, et tous sont destinés, comme nous le verrons par la suite, à se différencier plus complètement encore. Lorsqu'on les

considère dans leur ensemble, on peut en parler sous le nom d'« Essence monadique minérale », ou plus simplement d'« Essence minérale ». On désigne alors, par là, cet énorme volume d'Essence monadique dont nous avons vu les flots sortir du plan bouddhique, se frayer un chemin à travers les trois grands règnes élémentals, se différencier dans sa descente, et animer maintenant, dans leurs milliers de genres et de variétés, les innombrables combinaisons de la matière qui constituent le règne minéral.

* * *

Avec le règne minéràl nous arrivons au point tournant du grand cycle évolutif de cette seconde vague atmique que nous avons suivie le long de son arc descendant, pendant sa « chute dans la matière », à travers ses stages successifs d'Essence monadique, d'Essence élémentale formant les trois règnes des mondes élémentals, et enfin de vie animatrice du règne minéral. A ce point, le cycle tourne et remonte ; l'Essence monadique commence à développer de la conscience dans chacune des couches successives de matière dont elle s'enveloppe dans sa marche descendante, et à mesure qu'elle avance, elle se différencie de plus en plus vers la complète individualisation qui est sa fin. C'est ce cours ascendant de son évolution que nous allons considérer maintenant.

Cette différenciation a lieu selon les principes déjà décrits : une portion d'un « bloc » défini d'Essence se sépare momentanément pour animer, par exemple, un arbre quelconque, et à la mort de ce dernier, elle se jette de nouveau dans ce bloc duquel dépend la conscience de milliers ou peut-être même de millions d'autres arbres du même genre. Par une accumulation graduelle de petites différences dans le développement ou l'expérience gagnés par ces portions temporairement séparées et versées ensuite dans leur bloc maternel, naissent et grandissent des différences internes dans le bloc lui-même, jusqu'à ce que, finalement, il se subdivise en deux ou plusieurs masses différant quelque peu entre elles. Ce processus se répète d'une manière continue et conduit ainsi l'Essence au terme de son évolution dans le règne végétal ; le nombre des blocs qui se trouvent alors distinctement différenciés, s'élève à un chiffre considérablement plus grand que celui que l'on pouvait compter à la fin de l'évolution de l'Essence à travers le règne minéral.

La course ascendante de l'Essence monadique l'entraîne ensuite dans le règne animal, où son évolution et le développement de sa conscience procèdent d'après les lignes générales que nous venons d'esquisser. Seulement, le processus de différenciation est maintenant beaucoup plus précipité, car le nombre des blocs augmente rapidement tandis que diminue le nombre des corps animaux animés par un bloc donné. Ou, ce qui revient au même, chaque « bloc » d'Essence forme l' « Ame commune », pour ainsi dire, d'un certain

nombre d'animaux de même espèce, et chaque corps animal de cette espèce est animé par une portion d'essence temporairement séparée du bloc en question. Celle-ci, à la mort de l'animal, retourne au même bloc et diffuse à travers sa masse l'expérience et le développement acquis pendant sa vie presque individuelle d'âme du corps animal dont il a été parlé.

Essayons, par une analogie, de rendre plus clair ce qui précède. Considérons une masse de protoplasma, ou matière organique vivante. L'observateur attentif la voit bientôt s'enfler sur l'un quelconque de ses côtés, jusqu'à ce que, graduellement, se projette hors de la masse une longue langue ou promontoire de substance vivante. Au bout d'un certain temps, cette excroissance s'arrête, mais une autre langue semblable fait son apparition ailleurs, et ainsi de suite. Plus tard, la première protubérance est réabsorbée dans la masse générale, et les autres suivent à leur tour, en même temps que de nouvelles langues surgissent dans de nouvelles directions.

Plaçons maintenant près de la masse de délicates matières colorantes à l'état demi-fluidique — du bleu d'un côté du protoplasma, du jaune de l'autre, par exemple. La langue qui fait saillie du côté où se trouve la matière bleue arrive en contact avec elle, puis graduellement l'absorbe et l'aspire dans sa propre substance, acquérant comme conséquence naturelle une teinte bleuâtre. Celle du côté opposé acquiert, de la même façon, une teinte jaunâtre. Lorsque toutes deux se retirent, elles donnent chacune à la masse une petite teinte de leur propre coloration, et cette masse, par le mélange du bleu et du jaune, paraît légèrement verdâtre. Ceci se répète régulièrement, au début ; mais s'il se produit la plus légère différence dans l'effet des matières colorantes sur le protoplasma, — différence dont le caractère est graduellement cumulatif, — nous nous apercevons qu'au bout d'un certain temps un côté de la masse originelle a acquis une couleur bleue parfaitement distincte et l'autre une couleur jaune. De plus, il n'y a plus diffusion des deux couleurs à travers la totalité de la masse, ni production de vert ; chaque couleur, au contraire, ne se répand, maintenant, que dans la partie de la masse qui lui est propre ; elle ne se diffuse plus au loin. La masse protoplasmique primitive s'est donc intérieurement différenciée en deux ou trois genres différents, dont chacun se distingue des autres par l'action successive sur lui de matières colorantes diverses.

Les blocs d'Essence évoluante se différencient de la même façon, c'est-à-dire, par l'action variée opérée sur l'Essence par les expériences et les développements divers de leurs portions temporairement extériorisées dans des corps animaux d'une même espèce. Et ce processus se poursuit sans cesse à travers le règne animal, tout le long des sept grandes divisions, ou rayons, qui le pénètrent aussi clairement et d'une façon aussi tangible qu'ils pénètrent les règnes inférieurs.

(*à suivre*) **Bertram Keightley.**

L'HOMME EST CE QU'IL PENSE

Malheur à celui qui ne fonde pas son édifice spirituel sur la base solide de son cœur en perpétuelle purification.

(Saint Martin).

Un de nos frères demandant un jour, à Mme Annie Besant, un conseil pratique, il lui fut répondu par ces simples mots : « commencez par épurer votre vie ».

Etudions d'abord le sens de ces paroles. La vie, dont il est ici question, est évidemment la vie ordinaire sur le plan physique, c'est-à-dire la vie de relation avec toute la brutalité de ses contacts et tout le réalisme de ses manifestations. Ses deux principaux moyens d'expression sont la parole et l'action, moyens qui en réalité n'en font qu'un, la parole étant une action tout aussi brutale qu'un fait quelconque, attendu que nous pouvons être aussi complètement criminels par la parole que par le geste. Malgré cela, il est bon de la différencier de l'action proprement dite parce qu'elle a un caractère bien distinct. Mais ce qui donne à la parole un lien de parenté avec l'action, c'est l'unité d'origine et de cause première pour l'une et l'autre, c'est la pensée qui les génère toutes deux. En conseillant donc à notre frère d'épurer sa vie Mme Annie Besant lui disait clairement de purifier ses paroles et ses actes, et par déduction d'épurer ses pensées.

Il est un autre facteur qui préside à la genèse de nos actes et y joue un rôle aussi prépondérant que les pensées, ce sont les sentiments. Mais ces derniers étant régis par notre mental, le principe de leur purification reste le même, de sorte que ce qui est indiqué pour les unes s'applique également aux autres.

Le siège instrumental de toute pensée dans son expression sur le plan physique c'est le cerveau, mais sa conception a lieu dans le mental, dans le principe manasique.

Les sentiments sont de deux sortes, suivant qu'ils sont bons ou mauvais, suivant qu'ils correspondent aux élans du cœur ou qu'ils expriment des mouvements de l'âme animale ou principe kamique.

Le but de la vie c'est de faire prédominer les premiers en maîtrisant les seconds, dont l'effet le plus immédiat est de s'opposer à

l'union (*yoga*) des deux aspects de Manas (l'inférieur et le supérieur) et plus tard de Manas avec Atma-Buddhi. Suivant donc que le principe passionnel est plus ou moins actif en nous, selon que nos sentiments tirent leur source de l'âme spirituelle ou de l'âme animale, les luttes auxquelles ces oppositions donnent lieu, ont pour nous un intérêt considérable ; car de leur résultat dépend notre sort à venir, c'est-à-dire notre triomphe plus ou moins proche ou la continuation de la lutte pendant des œons sans fin.

C'est dans ces luttes, qui sont la caractéristique dominante de la vie ici-bas, que le mental bien réglé peut exercer par la volonté une grande et salutaire influence, et son rôle est précisément de remplacer les sentiments qui ont leur source dans l'animalité par des sentiments de nature spirituelle, c'est-à-dire de développer l'âme spirituelle, représentée par le ternaire supérieur immortel, et d'atrophier l'âme animale enfermée dans le quaternaire inférieur périssable. Le mental se trouve ainsi exercer une influence considérable sur nos actions puisqu'il est la cause première des idées et par suite des sentiments qui peuvent nous inspirer. Il en résulte qu'il y a pour nous un très grand intérêt à veiller sur la nature de ces éléments de notre activité. Cette surveillance est d'autant plus utile qu'elle peut contribuer puissamment à nous rendre maîtres de nos sentiments.

Les pensées ne se transforment pas immédiatement en sentiments, il leur faut une certaine incubation, et c'est précisément ce qu'il est important que nous saisissions bien. Nous ne pouvons, dans l'état actuel des choses, empêcher notre cerveau d'être rencontré et par suite impressionné par les milliers de pensées au milieu desquelles nous nous mouvons ; mais ce que nous pouvons empêcher, c'est qu'il ne garde pas longtemps l'impression de ces pensées quand elles sont mauvaises et ne puisse, en s'en nourrissant, les transformer en sentiments de même nature. C'est en accueillant les pensées mauvaises dans notre mental, c'est en nous complaisant, pour ainsi dire, en leur compagnie que nous surexcitons dans notre Kama des sentiments passionnels qui se manifestent sous ces divers aspects que nous dénommons colère, jalousie, haine, vengeance, orgueil, etc. Ces vices, tous originaires de l'animalité et dont les germes se trouvent ainsi dans notre nature inférieure, doivent être par nous domptés et réduits à néant ; mais il faut bien se mettre dans l'esprit qu'ils seront d'autant plus difficiles à extirper jusqu'à la racine qu'ils auront été le produit d'une incubation plus profonde. Qu'il soit donc bien entendu que ces sentiments ne se développent en nous que si nous le voulons bien, et qu'il faut, soit pour les détruire, soit pour les empêcher de naître, non seulement anéantir dans notre mental les pensées similaires qui les ont engendrés, mais encore et surtout les remplacer par des pensées contraires engendrant des sentiments ayant l'amour pour base. Voilà de la véritable alchimie. Car l'épuration que conseille avant tout

Mme Annie Besant représente réellement et pratiquement, sur les plans supérieurs de l'être, cette fameuse transmutation que nos alchimistes du moyen-âge cherchaient à opérer sur le plan physique. De même qu'ils voulaient arriver à transformer les métaux vils en or pur, au moyen d'un élément spécial tenu secret ; de même nous devons métamorphoser les éléments constitutifs de notre nature, actuellement plus vils que nobles, en éléments divins, et ce, au moyen de ce levier puissant qui a nom volonté et dont l'emploi intelligent constitue toute la valeur du procédé en question.

Les sentiments jouent un rôle immense dans le progrès de notre individualité et il importe beaucoup qu'ils soient de nature divine plutôt que passionnelle. Nous avons essayé de montrer que leur purification ne se pouvait faire que par le mental. En effet, n'a-t-on pas toujours dit que le monde était régi par les idées ? N'est-ce pas par l'idéation kosmique que toute manifestation s'est produite ? On peut donc affirmer que c'est par l'idéation que se produit toute manifestation humaine. C'est ainsi que se réalise ce grand principe de la table d'émeraude, axiome pour les uns, hypothèse pour les autres, que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut, et ce qui est en haut, pareil à ce qui est en bas.

Citons, en terminant, ce passage, traduit d'Otway Cuffe, et qui résume d'une façon bien nette la question qui fait l'objet du présent article.

« Maintenant nous reconnaissons tous que dans l'homme il y a deux sièges ou centre d'activité, la tête et le cœur ; ces deux termes représentent les deux aspects de la conscience de l'homme et se trouvent à la base de toute action. Dès lors, s'il est vrai que pour l'homme la clef du secret de l'univers réside dans la compréhension de sa propre nature, il devient évident que ces deux aspects de la conscience de l'homme doivent être maîtrisés par celui qui veut résoudre le problème. Ce sont ces deux sentiers qui mènent au but et ils ont été appelés le sentier de la connaissance et celui de la dévotion — la balance parfaite de la dévotion et de la connaissance étant indispensable pour la solution complète du problème. »

Paul Gillard.

LE SENTIER

La toute-puissance de l'homme réside en sa volonté ;
Il y a peu de choses qui soient hors de son atteinte ;
Si la volonté était toujours unie au devoir
La perfection serait facile à l'homme.

Si, échappant un moment au tumulte de la vie, nous portons nos regards sur la voûte étoilée durant une nuit tranquille, ou si, arrêtés au sommet d'une montagne, nous laissons pénétrer en nous le vaste silence qui règne alentour, nous nous sentons entourés de puissances mystérieuses qui nous parlent et nous comprenons que nous avons pour tâche d'arriver à la conception claire des obscures impressions qui à ce moment se déroulent dans notre âme comme les nuages d'un rêve.

Bien qu'à la suite d'une longue inattention la plupart des hommes, occupés des mille soucis et des mille incidents de la vie journalière, aient perdu la conscience de leur être intérieur, l'esprit immortel, et perdu aussi avec cette conscience la capacité de faire usage des facultés spirituelles, celles-ci continuent à exister en nous où elles ne sont qu'endormies ; en proportion que notre attention se détourne des bruits et des spectacles de la vie ordinaire ces facultés se réveillent et nous font reconnaître que la Nature cache son activité sous le voile des apparences.

La puissance du feu, le souffle des vents, le cours des eaux ne faisant que manifester l'accomplissement des lois qui dominent les éléments, il s'ensuit que le monde des corps inertes perçu par les sens est dans un rapport d'échange continu avec le monde éthérique de l'esprit ; conséquemment ce qui finit par atteindre le but de son évolution est saisi par l'esprit pour être, par épuration dans un mode d'existence plus élevé, approprié à la vie spirituelle et ramené à sa source primordiale.

Il en est de même en ce qui concerne la vie humaine. Le but du mystique est de s'affranchir de toutes les influences qui pèsent sur son être intérieur, le compriment et le cachent, afin d'arriver à en prendre conscience. Dans la mesure où cette conscience, d'abord étincelle presque invisible, devient une flamme grandissante qui épure tous les éléments de son être extérieur, l'homme tout entier renaît spirituellement et s'avance vers des degrés de plus en plus hauts de perfection pour atteindre finalement à l'éternité dans le sein de l'être inchangeable.

Le sentier par lequel on arrive à la pleine conscience spirituelle

est décrit d'une façon presque identique dans les écritures sacrées de tous les peuples. Ce sont les Hindous, ces maîtres antiques de la science occulte, qui nous en donnent la meilleure description dans la philosophie du Vedanta. Ainsi le *Kayvalya nava nita* énonce quatre conditions par lesquelles le disciple peut éveiller son être intérieur qui peut alors se développer comme maître, guide et combattant.

Ces conditions sont :

I. La vraie compréhension de la différence entre l'éternel et le temporel (*Viveka*).

Pour arriver à cette compréhension il faut d'abord avoir la ferme conviction que l'homme contient en lui une essence immortelle dont il peut arriver à prendre conscience et qu'il est capable d'un développement sans limites.

La compréhension de la différence entre l'éternel et le temporel consiste aussi dans la connaissance que toutes les formes existant autour de nous et dans l'univers, y compris notre conscience extérieure, qui sont soumises aux trois temps, passé, présent et avenir ne sont pas des choses essentielles mais seulement de passagères manifestations de l'être vrai. Seul ce qui est hors de l'atteinte du temps, ce qui est le témoin sans changement des phénomènes temporels, cela seul est réel, essentiel, éternel.

La vraie connaissance de la nature de l'éternel et du temporel, de l'existence de l'être intérieur et de celle des apparences extérieures conduit au second Sadhana qui est :

II. Le renoncement à jamais recueillir des récompenses pour ses actions dans cette vie et dans les vies à venir (*Vairagya*). Cela n'est pas contraire à la nature, mais répond à notre sentiment le plus intime et le plus vrai. Tout ce qui existe se développe, se manifeste en des formes de plus en plus élevées, et l'être humain possède une tendance innée vers une vie toujours plus haute, vers une félicité toujours plus parfaite. Il n'y a pas de jouissance au monde qui soit capable d'éteindre notre soif de plaisir, pas de forme qui épuise notre désir de contempler la beauté ; toute satisfaction est temporaire et ne fait qu'éveiller des désirs plus violents pour des plaisirs plus intenses. C'est cette opiniâtre inquiétude de notre nature qui nous dirige vers un but plus élevé que ceux de la terre, vers le non changeant, vers l'éternel.

Quand nous sommes parvenus à l'intime conviction de la vanité de toutes choses, le désir de posséder quelque chose et celui de jouir durant cette vie ou durant une autre doivent cesser en nous ; car la vie, avec tout ce qu'elle nous offre, avec tout ce que nous pouvons obtenir d'elle, n'a de valeur qu'autant qu'elle contribue au développement de notre principe intérieur éternel.

En conséquence, l'accomplissement de tous les devoirs qui nous sont imposés par la vie ne doit pas être basé sur l'espoir d'une récompense quelconque à obtenir soit dans l'actuelle soit dans une

future existence, mais le motif de cet accomplissement doit être uniquement l'amour de l'humanité, et tous nos efforts doivent tendre à libérer les forces supérieures qui sont en nous, grâce aux moyens qui nous sont offerts par la vie, que ces efforts aient pour rétribution l'estime ou le mépris, le profit ou le préjudice.

Dans la Bhagavad Gita, Krishna dit à Ardjuna : « Celui qui accomplit l'action par devoir et non par passion et qui ne pense pas à la récompense de cette action, celui-là seulement pratique le véritable renoncement. » *Bhagavad Gita*, XVIII.

Comme la fleur déploie sa beauté uniquement pour les regards des passants et tourne toujours son calice vers le soleil, que nos actions ne soient jamais faites en vue de nous-mêmes mais toujours en vue des autres et que la volonté et l'effort de l'âme soient toujours dirigés vers ce qui est éternel.

Ici nous rencontrons une erreur à combattre qui est la croyance que celui-là seul qui consacre tout son temps au mysticisme peut devenir un mystique, tandis que celui qui veut s'occuper de ses affaires et des charges de sa position n'a pas le temps nécessaire pour devenir un mystique. La position qu'on occupe et les devoirs qu'on doit remplir ne sont *jamais* un obstacle, mais au contraire un moyen fourni pour permettre d'atteindre le but.

Pour avancer sur le sentier, l'étudiant en mysticisme n'a pas à délaisser ses occupations et à négliger ses devoirs quoiqu'il ait reconnu la vanité de toutes les occupations de ce monde; il n'est nullement tenu à se plonger dans la solitude et le recueillement, car en agissant ainsi il ne fait pas autre chose que suivre son inclination égoïste et celle-ci lui devient un obstacle. Le véritable disciple de l'occultisme, au contraire, emploiera ses forces à remplir ses devoirs et la tâche que sa position dans le monde lui impose, et cela contre sa propre inclination et malgré la pleine conscience qu'il possède de la vanité de tout ce qu'on peut atteindre en cette vie et quoiqu'il sache qu'il ne faut aspirer qu'à l'éternel : mais il s'efforcera de perdre tout égoïsme et d'acquérir la tranquillité d'âme dans le domaine de l'esprit ; car c'est justement par l'accomplissement de ses devoirs et par l'abandon de ses désirs et de ses inclinations égoïstes qu'il avance sur le sentier. « Pourtant quelque position qu'on occupe, celui-là seulement qui se dévoue fidèlement à ses occupations atteint la félicité ; sois prêt à comprendre cela. » Bhagavad Gita, XVIII, 45.

III. L'acquisition des six pouvoirs, lesquels se développent dans l'ordre suivant :

1. *Shama*, la domination complète sur les désirs et sur l'imagination ainsi que sur le caractère, de sorte qu'ils soient entièrement soumis à l'intelligence (raison) qui a été déjà rendue plus vive et plus éclairée par les deux premiers Sadhanas.

Le disciple n'aura donc aucune pensée, aucun désir, aucun

sentiment autre que ceux qu'il voudra bien avoir, et de plus, quand il aura complètement acquis *shama*, pensées, désirs, sentiments voulus s'établiront sans lutte et sans aucun trouble de son repos intérieur. Naturellement une telle domination sur son être extérieur ne peut être acquise qu'en remplaçant les buts inférieurs par de plus hauts, car d'abord il faut avoir vaincu toutes les passions et les avoir contraintes au silence, depuis les petites fâcheries, les querelles et les tiraillements de la vie quotidienne jusqu'aux passions les plus ardentes et aux soucis de la vie matérielle dont la source constamment débordante est chaque jour creusée plus avant dans notre âme.

La complète possession des deux premiers sadhanas aboutira graduellement à ce que les désirs et l'imagination soient soumis entièrement à la puissance de la volonté toujours tendue.

2. *Dama*, la domination complète sur les sens, sur les sensations et sur les mouvements corporels. Cela n'est possible qu'après l'acquisition de shama jusqu'à un certain degré. Si par exemple un joueur ou un ivrogne voulait se délivrer de la tyrannie des sens en s'arrangeant de façon à ne plus trouver l'occasion de céder à sa passion, ce qui le dispenserait de lutter contre elle, cela ne suffirait pas pour son avancement. Mais si, par l'acquisition de shama, il a mis sa faculté de désirer et d'imaginer complètement en sa possession, et si par l'exercice des deux premiers sadhanas il a dirigé ses efforts vers le but éternel, graduellement il réussira à devenir indépendant de ses sens de telle façon qu'aucune occasion, aucune tentation ne pourront plus troubler son repos intérieur.

3. *Uparati* (1), une indifférence complète à l'égard des biens de ce monde (Job. ch. I, 21), a aussi en un sens plus large à l'égard de la destinée de sa personnalité extérieure. De même que le spectateur d'une lutte peut rester froid et en suivre d'un œil calme les péripéties sans aucun souci du dénouement, le repos intérieur du disciple ne souffrira nullement devant les soucis, les difficultés et les épreuves de la vie. L'activité fébrile dans laquelle vivent la plupart des hommes et leur avidité pour une quantité de biens toujours plus considérable ne sont guère faites pour amener la concentration intérieure et l'éveil des forces supérieures de l'âme. Il faut toujours avoir présente cette pensée que le bien ou le mal de notre personnalité extérieure ne peuvent en rien toucher notre personnalité intérieure qui seule est la vraie et dont l'autre dépend entièrement; au contraire le malheur et la souffrance peuvent servir à nous détacher du monde et à nous rapprocher de l'esprit.

C'est seulement lorsque tout sentiment pour l'être séparé s'est dissous dans le grand amour de l'humanité tout entière, sans dis-

(1) *Uparati* est aussi la tolérance qui admet toutes les opinions, toutes les doctrines et croyances. N. D. L. R.

tinction de race, de couleur, de religion ou de position sociale ; seulement lorsque toutes les voix de la nature égoïste ont cessé de se faire entendre et lorsque seule la grande clameur de l'humanité implorant pitié et secours retentit à l'oreille, c'est seulement alors que notre principe personnel peut s'unir avec l'être purement spirituel et immortel qui est en nous, de sorte que de l'individualité antérieure ne persiste plus autre chose que le corps physique.

4. *Titiksha* (1), une indépendance complète à l'égard des contraires, par exemple de la douleur et du plaisir, du chaud et du froid, de la clarté et des ténèbres, du bruit et du silence, etc. Le mal doit se fondre avec le bien et tout désir de vengeance doit devenir impossible. Même les circonstances extérieures, la température et le milieu environnant ne peuvent plus influencer en rien le disciple ayant atteint Titiksha. Un repos et un calme complet descendent sur lui (manteau de substance éternelle) ; sa paix intérieure et son humeur ne pourront plus jamais être troublées. « Tends du fond de ton cœur vers la paix. » *Lumière sur le Sentier.*

5. *Samadhana*, c'est la faculté de se plonger et de se concentrer dans l'esprit et d'être en même temps capable, aussitôt que le devoir ou les circonstances le commandent, de revenir dans l'être extérieur.

Comme le dit maître Eckhart : « Si quelqu'un est plongé dans le ravissement et qu'il voie quelqu'un d'affamé demandant un peu de soupe au pauvre, il doit, par amour, quitter son ravissement pour donner de la soupe au pauvre. »

Ce n'est qu'autant que nous nous occupons de l'être intérieur que nous pouvons en acquérir conscience ; la concentration dans l'esprit est tout d'abord facilitée si l'on s'exerce à exclure comme phénomène négatif la donnée de la conscience que nous exprimons par le terme « moi » et à pénétrer plus avant dans son opposé qui nous apparaît, dans l'état ordinaire, comme l'annihilation du moi. Si de prime abord cela paraît difficile et même impossible, après un peu d'exercice on arrive à comprendre de quoi il s'agit.

La lecture des œuvres mystiques est un moyen de parvenir à l'acquisition de Samadhana et à l'éveil de la conscience qui caractérise les premiers sadhanas ; on peut recommander à cet égard la *Bhagavad Gita*, les *Upanishads*, la *Kaivalysa navanita*, la philosophie *Yoga* de *Patadjali*, *Jacob Bœhme* ainsi que les ouvrages déjà mentionnés.

Quand Samadhana est atteint, le disciple peut à tout moment, au milieu de la vie la plus agitée, se retirer dans la solitude de paix et de silence qui règne en lui, et il est alors aussi bien à l'abri de toutes les influences extérieures que s'il habitait le pic le plus solitaire d'une chaîne de montagnes ou au milieu d'un désert.

(1) *Titiksha* est aussi la patience qui supporte les peines, l'injustice : c'est *l'endurance.* N. D. L. R.

« Jetant autour de lui un regard sur le vide bruyant du monde, empli de mots dépourvus de sens et de faits sans valeur, sa pensée se tourne vers le grand empire du silence, car celui-ci est plus élevé que le séjour des étoiles et plus profond que le royaume de la mort.

« Le silence, la concentration intérieure, la réflexion engendrent les sages pensées, et les nobles natures semées çà et là dans le monde, pensant silencieusement, travaillant silencieusement, qui ne sont mentionnées par aucune gazette, sont le sel de la terre... »

Thomas Carlyle, *Hero-worship*, chap. VI.

6. *Sraddha*, confiance dans le Maître. Il ne s'agit pas ici d'une aveugle soumission de la raison, mais de la confiance et de la conviction que le développement spirituel est possible et que nous pouvons l'atteindre par nos propres forces ; le manque de courage, le doute et tous les préjugés sont des ennemis qu'il faut combattre et il faut que soit toujours vivante et active en nous la foi à l'immortalité de notre être intérieur et à sa capacité de s'élever à une perfection sans limites.

Personne ne peut atteindre ce qui lui paraît hors de sa portée, car la conviction que les forces lui manquent suffit à lui ôter celles qu'il possède. Au contraire, la confiance en ses forces les décuple, car ce n'est pas en vain qu'on a dit que la foi transporte les montagnes.

IV. *Mumûksha*. — L'effort vers la délivrance. De toutes les notes qui retentissent dans notre âme, la fondamentale doit être la ferme volonté de ne pas perdre des yeux le but à atteindre, car, seule, la constante aspiration vers l'éternel, vers la délivrance de tous les obstacles qui s'opposent à l'évolution de l'âme vers la perfection, peut maintenir notre vie extérieure dans une harmonie correspondante et nous conduire au sommet qui se perd dans l'invisible.

Telles sont les facultés que le disciple doit acquérir avant de pouvoir entrer sur le sentier de la sagesse avec perspective de succès, telles sont les conditions indispensables pour qu'il puisse atteindre au but de sa destinée.

Chez tous les peuples et dans tous les temps la doctrine sur l'essence de l'être fut la même et restera toujours la même, car deux contradictoires ne peuvent être réunis et ce n'est que lorsque le cœur et la pensée se sont délivrés des illusions temporelles que l'homme peut vivre dans l'esprit et dans l'éternité. Aucun maître ne pourrait nous enseigner ce que nous avons à faire, car personne ne peut travailler à notre place et quand même les choses les plus élevées de la mystique, les plus profonds secrets de la nature et du pouvoir humain nous seraient révélés, nous ne pourrions les comprendre avant que la vie spirituelle, délivrée de ses entraves, soit éveillée en nous.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut comprendre que pour approcher du but de la mystique, il ne faut rien moins que tout

notre courage et la tension constante de toutes nos forces, car, ains que l'a dit celui qui s'est nommé lui-même la Voie et la Vie : « Etroite est la porte et raide le chemin qui conduisent à la vie », c'est pourquoi « petit est le nombre de ceux qui le suivent ». *Matthieu*, VII, 13, 14.

En effet ce chemin est si escarpé qu'à la seule pensée de la renonciation au moi, qui est pourtant le premier degré de l'échelle conduisant à la vie mystique, qu'au premier regard jeté sur ce qui apparaît comme l'abîme du Néant, le plus grand nombre est saisi d'une terreur glaciale et, presque anéanti d'horreur, se détourne en frissonnant.

Mais il ne sert à rien de tourner le dos au renoncement en nous persuadant que nous pouvons viser à un but inférieur. Nous avons tous la même destinée qui est d'aspirer à la source centrale ; l'obligation de recommencer la lutte revient toujours nous trouver sous une autre forme jusqu'à ce qu'on ait combattu et remporté la victoire, c'est-à-dire gravi jusqu'au sommet qui s'élève au dessus des orages.

Plus d'un d'entre nous serait capable d'atteindre à la domination sur des forces supérieures, mais son cœur n'a de désirs que pour la richesse; aucun de ceux dont le cœur nourrit de tels désirs n'est capable de franchir le seuil.

C'est là que gît le grand danger pour tous ceux qui se sentent attirés dans le domaine de la mystique, car l'homme dans le cœur de qui s'est une fois éveillé le désir de la vie spirituelle ne peut plus trouver d'espérance ni de paix, de repos ni de sécurité dans la vie sensuelle de chaque jour. Trop faible pour fermer l'oreille aux doux accords des passions humaines et pour s'avancer résolument sur la voie du renoncement, l'irrésistible impulsion qui le mène aux choses mystérieuses le conduit à la magie.

Lorsque les forces de l'homme sont dirigées en haut, vers l'Eternel, elles s'élèvent au dessus du monde des corps, et le rapprochent du but de sa destinée ; mais lorsque les mêmes forces, dirigées en bas, agissent dans le monde des sens guidées par la vanité, l'avarice ou la soif du plaisir, elles ne peuvent le conduire qu'à sa perte, car les pouvoirs magiques ne sont pas le résultat naturel du développement de l'esprit et si on les lui donne pour but, c'est qu'on manque de l'intelligence et de la puissance qui permettent de diriger ces pouvoirs en les dominant ; ils ne servent alors qu'à fournir des satisfactions égoïstes ; sous forme de magie et de sorcellerie ils attirent l'homme de plus en plus dans le monde des sens et dans le domaine des forces ténébreuses.

Quelque attrayants que nous paraissent le savoir et le pouvoir magiques, ils ressemblent aux fruits de la Mer Morte dont les dehors séduisants cachent des cendres qui emplissent la bouche de l'imprudent qui y mord ; pour le cœur ils se changeront en fiel et ils seront la perdition de l'âme.

Celui qui se détourne avec découragement du sentier escarpé, mais qui n'est pas capable de dompter son désir pour les choses mystérieuses, ne parviendra que trop tôt à la grande porte qui s'ouvre sur la *Via fatale* de l'enfer, au dessus de laquelle Dante lut ces paroles :

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente (1).

Carl Zu Leiningen.

LA PLÉTHORE

Ainsi que nous l'enseigne la Théosophie, notre régénération doit se poursuivre sur trois plans : les plans physique, mental, et spirituel. Je voudrais dire quelques mots sur le moins élevé d'entre eux, — le plan physique, — car il s'impose le premier à notre attention. En effet, puisque force nous est de vivre sur cette terre, revêtus d'une enveloppe matérielle, il est de toute évidence que notre devoir est, non-seulement de purifier ce corps, mais d'en faire un instrument qui réponde à ce qu'attend de lui le principe spirituel qui le domine. Or, notre corps, s'il est contaminé par des éléments impurs, est aussi incapable de répondre à ce dessein qu'un instrument de musique fêlé de rendre de mélodieuses vibrations.

Nous avons sur ces questions, en Amérique, certaines idées préconçues fort accréditées. Nous nous considérons comme une race puissamment douée sous le rapport de la production intellectuelle, et consommant, de ce chef, une somme d'énergie hors de proportion avec ce qu'il nous est possible de récupérer. Partant de ce principe, nous nous imaginons qu'aucun régime alimentaire ne saurait être ni assez abondant, ni assez riche pour faire face à une dépense cérébrale aussi effrénée. Aussi, la croyance qu'il est nécessaire de se « nourrir à outrance » pour la réparation des forces, est-t-elle passée, chez nous, à l'état d'axiome accepté de tous et que chacun met en pratique, sans excepter le médecin, à tel point que plus on absorbe de nourriture et plus on s'imagine bien faire.

(1) Par moi l'on va dans la cité des peines,
Par moi l'on va dans la douleur éternelle,
Par moi l'on va chez les damnés.

La vérité c'est que l'on consomme trop fréquemment, et, en général, en trop grande abondance : plus, assurément, que ne le commandent les besoins de notre organisme. La conséquence de ce fait a été de développer chez nous l'état de pléthore, avec le cortège des maux qui l'accompagnent : rhumes, céphalalgies, bronchites, pneumonies, rhumatismes, asthme, diabète, troubles cardiaques, et enfin, l'obésité, qui est une maladie comme les autres et qui, à ce titre, mérite toute notre attention. Par le fait, nous chercherions en vain, ici, le « Frère Jonathan » d'autrefois, qui n'avait que les os et la peau ; ce type caractéristique et national a presque complètement disparu. Mais nous avons, en échange, l'Américain incommodé de graisse, lourd, épais, corpulent et obèse, véritable candidat à la goutte et à l'apoplexie.

Nous savons ce que pléthore veut dire : surabondance de sang dans l'économie. L'effet de la pléthore est de distendre les vaisseaux sanguins. Elle s'accompagne généralement d'une sensation de pesanteur et de torpeur, et a pour cause une modification anormale de la composition du sang : diminution du principe aqueux, d'une part, augmentation, de l'autre, des globules rouges dans une proportion nuisible à la santé. L'état pléthorique est toujours occasionné par une alimentation exagérée et est le compagnon fidèle des obèses, bien qu'il puisse se rencontrer éventuellement chez les personnes d'embonpoint raisonnable.

En notre pays, l'habitude est de se mettre à table trois et quatre fois par jour et la somme de nourriture consommée à chaque repas excède, dans une proportion variable, la moyenne de ce que réclame l'entretien de notre organisme. Nous avons le goût des aliments fortement assaisonnés et accompagnés d'épices et de condiments : régime bien calculé pour faciliter la sécrétion des sucs gastriques et exciter l'appétit outre mesure. — La conséquence en est d'entretenir sur les surfaces absorbantes de l'intestin un courant continu de substance nutritive. Et c'est ici que commence le mal, — dans cette dernière phase du phénomène de la digestion, pendant laquelle la substance alimentaire pénètre dans la circulation, au moyen des nombreuses villosités de l'intestin grêle.

La pléthore, dont un simple rhume suffit à dénoncer la présence dans l'économie, ainsi que j'ai essayé de le démontrer dans un travail sur la genèse des rhumes, ne saurait provenir d'un excès de table exceptionnel, mais d'une habitude prolongée de se nourrir copieusement. Remarquons donc qu'il ne s'agit pas d'intempérance dans l'acception ordinaire de ce mot : il y a danger de pléthore dès qu'il y a excès habituel, en telle quantité que ce soit, sur ce que l'organisme peut normalement assimiler.

De même, l'obésité ne surgit pas tout d'un coup, à la suite de quelques repas trop copieux ; elle est la conséquence d'un régime de vie qui tend à maintenir constamment la matière nutritive en contact avec les capillaires de l'intestin. Que se produit-il alors ?

Le surplus de cette richesse non absorbable va s'accumuler, petit à petit, former les tissus graisseux, ou se porter sur quelque point faible de l'organisme.

On s'imaginait autrefois qu'une forte corpulence était l'indice d'une bonne santé ; le sujet qui prend de l'embonpoint est, effectivement, momentanément à l'abri des rhumes et autres affections relevant de la pléthore, mais cette immunité n'existe que pendant la période de formation des tissus graisseux. Lorsqu'on fournit l'organisme de la somme de nourriture strictement nécessaire, il n'absorbe que la quantité qu'il lui faut pour suffire aux dépenses de la vie. Le reste est rejeté sous forme de déchet, sans formation de graisse ni de dépôts adipeux. Au contraire, lorsque la quantité fournie dépasse la mesure, dans quelque proportion que ce soit, les surfaces absorbantes s'emparent de cet excès pour former les tissus graisseux ; puis il vient un moment où les tissus saturés se refusent à en absorber davantage, c'est alors que l'économie dispose de ces excédents pour distendre les vaisseaux sanguins et occasionner les nombreux désordres de provenance pléthorique. A mesure que le système est envahi, les fonctions du cœur surmené se font plus pénibles, la respiration devient haletante, et les poumons congestionnés deviennent des centres d'inflammation ; il en est de même pour le foie dont le volume augmente en raison de l'excès de travail qui lui est imposé et pour les reins où des lésions se produisent au contact des impuretés qui ne cessent d'y affluer. Peu à peu, les excédents disponibles s'étendent aux muscles, où ils vont former des dépôts, amenant graduellement cet état de lourdeur et d'impotence qui, en réalité, ne devrait même pas exister chez les personnes âgées, si elle savaient se conformer aux lois de l'hygiène : la vie devient alors insupportable et l'on se décide à appeler le médecin... Et c'est pour de tels cas qu'on applique la théorie des « reconstituants quand même » ! Le malade n'est-il pas épuisé, affaibli ? Assurément ; mais c'est du fait du surmenage des fonctions digestives, lesquelles ont amené dans l'organisme de nombreux désordres. Et pourtant le patient sera traité comme s'il s'agissait d'un cas d'inanition !

Lorsqu'un cas se présente avec des symptômes de maigreur, on est unanime à l'attribuer à l'altération du système digestif ; tandis que s'il s'agit d'un obèse, la même cause est bien moins apparente. Cependant, si nous voulons considérer ce fait que l'homme qui mange le moins mange encore plus qu'il n'assimile nous pourrons être amené à reconnaître que chez l'obèse également c'est la digestion qui est en faute. Les états d'émaciation et d'obésité sont le produit d'une même cause : assimilation défectueuse des aliments, et relèvent de l'état pléthorique aigu ou chronique, lequel occasionne, dans l'un et l'autre cas, des affections violentes et soudaines.

Il est désastreux pour les fonctions digestives de combattre

l'excès d'embonpoint par la diète ou les purgatifs, attendu que si l'on obtient un résultat, il n'est qu'apparent et disparaît dès que le traitement est interrompu.

Le moyen d'éviter la pléthore est simple, trop simple, peut-être, à première vue... C'est une question d'hygiène à la fois morale et physique. Il ne s'agit que de vouloir avec un peu de constance et de patience, jusqu'à ce que les bonnes habitudes se soient implantées. Toutes les fois que le système est contaminé soit par des aliments impurs, soit par l'état vicié de l'air qu'on respire, la maladie intervient : c'est le mode de diversion employé par la nature. A ce point de vue, nous devrions considérer la maladie comme une bénédiction, prendre note de ses avertissements et profiter de ses leçons. Quand nous serons assez sages pour écouter la nature, nous aurons fait un grand pas en avant. On parle sans cesse d'aider, de laisser agir la nature, mais ce ne sont guère que des paroles en l'air, et le précepte n'est pas mis en pratique. Sans doute, le médecin appelé au chevet du malade reconnaît vaguement que l'état morbide est une réaction des forces vitales ; il admet, si l'on veut, qu'il y a là un effort du système pour se débarrasser du principe nocif. Mais il s'agit bien de cela ! Au fond, ce qu'attend le malade de son médecin, — et celui-ci, trop souvent, croit qu'il est de son devoir de le faire, — c'est de précipiter le cours régulier de cette action médicatrice, et au moyen de drogues, de forcer la nature à capituler.

Un jour viendra où le médecin comprendra que son rôle est de surveiller d'un œil jaloux l'action curative des forces naturelles, d'éclairer chacun sur la cause réelle des maladies et d'indiquer le moyen de faire reculer la souffrance.

Quant à la pléthore, nous n'avons qu'à écouter ce que nous dit la nature pour nous garantir de ses atteintes et des nombreuses affections qui l'accompagnent. Elle nous dit de ne prendre que des aliments purs et dans la mesure qui suffit à la réparation de nos forces. Mais, quels sont les aliments purs, et qu'entendez-vous par quantité suffisante, nous demandera-t-on ? En ce qui concerne la quantité d'aliment, on serait bien surpris si l'on savait le peu qu'il en faut pour l'entretien de nos tissus !

Si l'acte de réfection s'accompagne d'une sensation de plaisir — l'appétit — c'est évidemment pour que les besoins de notre économie ne soient pas laissés en souffrance ; il faut donc se garder de détruire, d'émousser la finesse du goût, et de se préparer des maladies par l'ingestion d'aliments trop relevés donnant un appétit factice ou par des repas surabondants et trop fréquents. En toute chose, le plaisir n'est durable qu'autant qu'il correspond à l'accomplissement de fonctions normales, qu'il s'agisse d'activité mentale ou d'activité musculaire. La recherche des plaisirs de la table finit par tuer l'appétit, et l'appétit disparu, le plaisir s'envole : il ne reste plus que des causes de souffrance. Combien de fois n'en-

tendons-nous pas dire : « Je n'ai plus d'appétit, rien ne me tente, et cependant, si je laissais l'estomac vide, j'y éprouverais une sensation de faiblesse et de malaise ». Ceux qui font trois et quatre repas par jour ne peuvent connaître ce sentiment de bien-être de l'homme qui s'est habitué à n'en faire que deux, ni la saveur réelle qu'ont les aliments. Quant à ceux qui font usage des stimulants (et comment n'en useraient-ils pas, étant donné la fréquence de leurs repas) ils sont amenés, qu'ils aient faim ou non, à la répétition des repas sous peine d'éprouver ces défaillances, cette sensation de vide qui est la conséquence de leur manière de vivre. Le moindre intervalle entre les repas engendre une sensation de délabrement et de malaise qu'on s'imagine faire disparaître au moyen de *plus* d'aliments ; en réalité, il n'y a là qu'un besoin pour *plus* de stimulant.

Tout mouvement musculaire détermine dans l'organisme l'usure des tissus correspondants ; et c'est en vertu d'une fonction vitale que s'opère la reconstitution de ces tissus. Or, avant que l'aliment ingéré soit en mesure de se traduire en force, il faut, préalablement, qu'il subisse certaines modifications et parvienne enfin aux tissus musculaires pour en effectuer le renouvellement ; élaboration qui, au dire de la physiologie, ne requiert pas moins de plusieurs heures. Il résulte de ce fait que les aliments qui viennent d'être absorbés ne sauraient produire qu'une action stimulante immédiate, donnant l'illusion de la force mais non la réalité.

Ceci nous amène à la question de savoir quels sont les aliments purs ? De ce nombre ne saurait être la chair des animaux, laquelle donne autant de stimulation que de force, si non plus. Nos tissus procèdent de notre nourriture ; de ce que nous mangeons résulte la pureté ou l'impureté des éléments de notre constitution physique. Il n'est donc pas possible de composer un corps pur avec des aliments qui ne le sont pas, c'est-à-dire, au moyen de substances provenant de cadavres en voie de décomposition et portant en eux des germes morbides. Entre une telle sorte de nourriture et le développement de la vie spirituelle en l'homme, il y a incompatibilité absolue.

Si la chair des animaux n'était pas assaisonnée, l'odeur du sang, ce goût de cadavre, la rendrait immangeable. Il faut donc la relever énergiquement. L'effet des stimulants est de précipiter la digestion et de provoquer, en outre, le goût des spiritueux ainsi que l'usage du tabac, ce qui éveille les passions et les désirs, toutes choses incompatibles avec la vie spirituelle. Avec l'usage de la viande, nous ne sommes jamais à l'abri de maladies dangereuses, ni de quelque attaque soudaine d'un caractère grave. Seuls, les aliments non stimulants ont la propriété de créer en nous une réserve de force qui nous permet, au besoin, de supporter la privation d'un ou même de deux repas sans être incommodés.

Rien n'est moins en faveur, je le sais, qu'une telle croisade

contre le régime animal, et, peut-être, nous pardonnerait-on plus aisément n'importe quelle théorie en faveur de toute autre variété de tempérance. Cependant, telle est la vérité qui finira par s'imposer quelque jour : toute alimentation animale, toute chair provenant d'un être doué de vie est non seulement impropre à servir d'aliment à l'homme, mais constitue un poison pour son économie. L'impureté de la viande est de toute évidence. Le processus de décomposition se manifeste dans les tissus aussitôt que l'animal a cessé de vivre. Bien que non apparents à l'œil nu, alors que la viande est encore *fraiche*, les symptômes de décomposition n'en ont pas moins commencé, et si on les introduit dans le corps de l'homme ils y portent des germes morbides. Que de choses n'aurais-je pas à dire à ce sujet, sur des faits constatés personnellement! Tels cas, par exemple, où des bestiaux malades ont été expédiés en toute hâte sur le marché, quelques jours avant l'apparition d'une épidémie de choléra ! Peu de personnes, j'imagine, si elles se doutaient de l'existence de tels faits, voudraient faire usage d'un aliment avec lequel de tels risques sont à courir ! Les sujets soumis à l'engrais pour la vente sont exposés à contracter certaines maladies : le parasitisme, par exemple. Ceci ne veut pas dire qu'il soit impossible de trouver de saine viande sur le marché ; mais, fût-elle de la meilleure qualité, la chair animale n'est pas un aliment qui convienne à l'homme, malgré la théorie aussi accréditéé qu'elle est erronée, que la viande est nécessaire à la conservation de nos forces.

La farine de pur froment contient, comme aliment de fond, tous les principes indispensables à cet égard ; et, si l'on y ajoute les fruits, ne serait-ce que la pomme, la santé et la vigueur sont assurées. Que de souffrances épargnées, si le pauvre aussi bien que le riche était pénétré de cette vérité ! L'homme qui ne vit que de pain et de fruits est plus heureux que celui qui se complaît dans les plaisirs de la table. Les mets composés de viande, qu'il faut nécessairement assaisonner de sel, sinon de poivre et d'autres condiments, donnent la tristesse et le pessimisme. Plusieurs des partisans de mon système m'assurent qu'ils ont à se contenir pour ne pas laisser éclater toute la joie qui est en eux, de peur qu'une telle exubérance ne soit prise pour de l'affectation.

Nous sommes imbus de l'idée qu'il est impossible de se passer de viande: ce préjugé évidemment a pour effet de masquer en nous toute sensibilité. Sinon, comment ne serions-nous pas troublés à la pensée des misères, des souffrances qu'endure la moins maltraitée des malheureuses créatures destinées à l'abattoir! Il faudra payer les conséquences des souffrances que nous infligeons..., la vie est chère à toute créature vivante ! Et cependant, il y a des gens pour dire « dans quel but ces animaux auraient-ils été créés, sinon pour nous servir d'aliment » ? A de tels arguments je ne puis que répondre que les fauves considèrent la question à un point de vue identique lorsqu'ils croquent un homme.

S'il était prouvé que le régime animal fût indispensable, il y aurait quelque apparence de raison à priver ces créatures du bienfait de la vie ; mais il n'en est rien, et quiconque veut se convaincre de l'inutilité de la viande n'a qu'à en abandonner l'usage, ne serait-ce que durant six mois ; il comprend ainsi bientôt à quel régime hostile au corps aussi bien qu'à l'âme il s'est condamné durant les années antérieures, car aucune diminution de force n'en résulte.

(*A suivre*). **Dr R. C. Fisher**

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Aurnavabha (SK.). — Ancien commentateur sanskrit.

Aurva (Sk.). — Sage auquel on attribue l'invention de « l'arme de guerre » appelée *Agneyâstra.*

Ava-bodha (Sk.). — « Mère de la connaissance ». Titre d'Aditi.

Avaivartika (Sk.). Epithète de chaque Bouddha ; *lit.*, celui qui ne revient plus, qui va directement en Nirvana.

Avalokiteswara (Sk.). — « Le Seigneur qui regarde d'en haut ». Exotériquement, c'est, au Thibet, Padmapani (le porteur du lotus et le né du lotus) le premier ancêtre divin des Thibétains, l'incarnation complète ou l'avatar d'Avalokiteswara ; mais dans la philosophie ésotérique, Avaloki, « celui qui regarde », est le Soi-suprême, tandis que Padmapani est l'Ego supérieur, ou Manas. La formule mystique : « Om mani padme hum » sert spécialement à invoquer ces deux pouvoirs réunis.

Le Vulgaire donne à Avalokiteswara plusieurs incarnations sur la terre et le tient, assez justement, pour le guide spirituel de tout croyant ; l'interprétation ésotérique voit en lui le *Logos,* à la fois humain et céleste. Par conséquent, lorsque l'école Yogâchârya déclarait qu'Avalokiteswara, comme Padmapani, « était le Dhyani Bodhisattva de Bouddha Amitâba », c'est parce que le premier est le *reflet spirituel* du second *dans le monde des formes,* les deux étant le même, l'un sur terre, l'autre aux cieux.

Avarasaila Sangharama (Sk.). — *Lit.*, école des habitants de la montagne de l'ouest. Célèbre Vihara (monastère), dans le Danaks-

chaka (d'après Eitel), bâti 600 ans avant notre ère et abandonné 800 ans plus tard.

Avastan (Sk.). — Ancien nom de l'Arabie.

Avasthas (Sk.). — Etats, conditions, positions.

Avatar (Sk.). — Incarnation divine. Descente dans le corps d'un simple mortel d'un dieu ou d'un être élevé qui a franchi le cercle de la nécessité des renaissances. Le Dalai Lama est regardé comme un avatar d'Avalokiteswara, et le Teshu Lama comme celui de Tson-kha-pa, ou Amitabha, Il y a deux genres d'avatars : ceux nés d'une femme et ceux qui n'ont pas de parents, les *anupapadaka*.

Avebury ou Abury. — Endroit de la grande Bretagne où se trouvent les ruines d'un ancien temple mégalithique du serpent. D'après l'éminent archéologue Stukeley (1740), il y reste les traces de deux cercles et de deux avenues en pierre qui représentaient un serpent. (W. W. Wescott).

(*A suivre*). **H. P. Blavatsky.**

DEMANDES ET RÉPONSES

— Dans l'article sur la fin d'un cycle et le commencement d'un autre, l'auteur, citant Buchanan, dit, entre autres choses :

« Le cycle de la femme approche ; il compensera amplement la tourmente qu'il va falloir traverser ».

Qu'entend-on par le cycle de la femme ?

Le « cycle de la femme » a été annoncé par Anna Kingsford. Le fait que la dispensation théosophique a été l'œuvre d'une femme et est continuée en grande partie par une femme semblerait corroborer cette assertion *jusqu'à un certain point*. Mais nous ignorons en réalité ce qu'il y a de vrai à ce sujet. Nous pensons qu'il faut prendre cette expression au sens symbolique et qu'il s'agit du cycle de l'*intuition*.

Quand finit exactement le 1er sous cycle mineur du Kali Yuga, qui est, je crois, de 5.000 *ans ?*

Dans l'article ci-dessus cité, l'on donne la date du 12 *avril* 1899, *tandis que dans le numéro d'Août* 1896 *du Lotus Bleu, la date est fixée à Février* 1897 ? *L'on dit aussi, dans ce numéro, qu'à l'influence de cette fin de sous-cycle s'ajoute celle du cycle Zodiacal.*

Qu'est-ce que le cycle Zodiacal et sa fin approche-t-elle ?

Le 1[er] sous-cycle de 5.000 ans du Kali Yuga finit, d'après H. P. B., le 17 février 1898. Bien des dates ont été données ; nous croyons que les conjonctions planétaires de 97-98 donnent raison à la date de février 98. Mais l'on nous a toujours dit que la clé des cycles n'est jamais donnée ; rien d'étonnant, par conséquent, à ce que l'on n'ait pas précisé la date en question. Rappelez-vous la catastrophe produite l'an 1000 par l'enseignement chrétien au sujet de la fin du monde !

Le cycle zodiacal est celui de la précession des équinoxes. La constellation des poissons régit le monde depuis 1881. Ici encore on a donné d'autres dates et bien des astronomes fixent la naissance de ce cycle à l'année actuelle (1897). Dans tous les cas, l'influence de ce cycle s'ajoute à celle du cycle de 5.000 ans qui finit. Vous savez que dans la 1[re] moitié d'un cycle (arc de descente), les causes sont créees pour ce cycle et que les effets se recueillent dans la 2[e] moitié ; voilà pourquoi les échéauces se précipitent depuis quelques années. Il faut aussi, dans l'ensemble d'un cycle, tenir compte des échéances des sous-cycles secondaires.

Quelle est exactement la signification de chacun des deux mots anglais : Round *et* Ring ?

Round est une ronde : le passage de la « vague de vie » sur les sept globes successifs.

Ring c'est le chapelet des sept globes.

Durant une ronde, y a-t-il, sur chaque globe de la chaîne, sept races passant chacune par les sept cycles d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de cuivre, d'argent et d'or, soit en tout 49 cycles pour les sept races de chaque globe ?

Oui, chaque race a ses sept cycles ou âges ; chaque sous-race, tribu, famille et individu les possèdent aussi. Plus la collectivité est grande plus la « note » caractéristique est marquée pour chaque âge.

PENSÉES

Celui qui fait le bien augmente son aptitude à faire le bien et ne se réjouit pas du péché ; la douleur est la conséquence du péché.

***

Soyons heureux et ne haïssons pas ceux qui nous haïssent.

Etablissons notre demeure dans la Liberté ; soyons libres de haine envers ceux qui nous haïssent.

*
* *

La santé est le meilleur don ; le contentement la plus grande richesse ; la confiance est la meilleure parenté ; Nirvâna est le plus grand bonheur.

*
* *

Celui qui va dans la compagnie des fous se soumet à beaucoup de souffrances. La compagnie des fous est, comme celle des ennemis, toujours nuisible. Les relations avec les sages sont bonnes ; elles sont comme les relations avec nos parents.

*
* *

En conséquence il faut suivre les sages, les gens raisonnables, les savants, les gens constants, ceux qui sont fidèles à leurs devoirs, les élus. Il faut suivre les hommes bons et sages comme la lune suit le soleil.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE.

France

Le *Lotus Bleu* du mois dernier n'a pu, en raison de la date de son tirage, que signaler les bonnes conditions dans lesquelles s'était de nouveau passée cette année la Convention théosophique de la grande Section Européenne à laquelle appartient notre pays.

Comme cela a été dit, la présidence en a été exercée par l'honorable M. E. Sinnett, vice-président même de la Société théosophique. L'assistance nombreuse comprenait, en outre des délégués de toutes les loges de la Section, des représentants d'un certain nombre d'autres sections et notamment le directeur de la Revue théosophique australienne.

Après le compte rendu des opérations de l'année, le premier travail de la Convention fut d'ajuster les Règles de la Section avec le règlement général de la Société révisé l'an dernier. Les principales modifications intervenues ont consisté à substituer officiellement le mot *Branche* au mot *Loge*, de sorte, par exemple, que le terme de *Branche Française* est actuellement impropre parce qu'il y a plus d'une loge en France ; il faudra dire Branche *Ananta, Lotus*, etc... D'autre part, il a été établi que, dans l'intérieur même d'une Section, des branches ou même des membres non attachés pouvaient se constituer en *groupes* particuliers, dans

des buts secondaires de travail ou de relations, sans cesser naturellement d'être soumis au règlement de la Section. C'est ainsi qu'on pourrait fonder le groupe Français, ou le groupe Parisien, Breton, etc...

C'est à la suite des questions d'affaires que le délégué du groupe Français émit publiquement le vœu qu'à l'occasion de la prochaine Exposition universelle, un *Congrès théosophique* pût réunir à Paris, en 1900, les Théosophes de toutes les parties du globe. Il demanda ensuite la simple prise en considération, pour commencer, d'une participation au *Congrès de l'Humanité* lequel, à l'exclusion de celui des Religions, qui n'a plus de raison d'être, sera la solennelle affirmation du principe de Fraternité universelle, sans distinction aucune de race, de nation, de sexe ou de croyance — précisément le premier et principal objet de notre Société... Inutile d'ajouter que ces simples vœux furent accueillis avec les témoignages de la plus vive sympathie.

Enfin, la Convention se termina par deux grandes réunions publiques où, devant une très nombreuse assistance, les discours suivants furent prononcés : par M. Bertram Keightley sur la *Vie intérieure* ; par M. Leadbeater sur l'*Evolution de nos corps supérieurs* ; par M. G. R. S. Mead sur les *Traditions primitives de la bonne nouvelle* ; par M. Sinnett sur les *Travaux théosophiques*. Il ne nous paraît pas inutile de résumer quelques-unes des principales idées émises par ce dernier.

L'honorable Président fit observer que, malgré le but pratique de la présente Convention, les théosophistes n'étaient pas sans se préoccuper des fins les plus hautes de la Société à laquelle ils appartenaient.

Ils commençaient à bien se rendre compte de leur position dans le monde. Le progrès spirituel n'était ni mécanique, ni automatique. Avec le temps, l'homme devait s'élever à de plus hauts niveaux, mais l'élaboration même de cette exaltation n'était pas l'œuvre exclusive d'une société.

Les théosophistes pouvaient se tenir pour satisfaits que leurs idées fondamentales aient pris racine dans les populations et ne pussent désormais disparaître. Les chances primitives de succès s'étaient réalisées, là surtout où le terrain n'était pas trop réfractaire ; mais il y avait encore à travailler généreusement et continûment.

La pensée religieuse s'imprégnait graduellement des hautes idées théosophiques. L'objectif toutefois était moins d'ébranler les croyances antérieures que de montrer comment elles avaient été altérées et combien peu les séparait de la pure vérité.

Il n'était plus douteux que, dans les pays de haut mental, le siècle prochain ne vît l'adoption courante des grands principes théosophiques sur l'évolution de la nature et sur celle de l'homme.

L'œuvre de la Société théosophique devait donc se continuer, sans préoccupation de l'avenir de cette société même, mais avec le desideratum de fournir le plus grand nombre possible de pionniers capables et dévoués.

***

Avec les vacations de l'été, l'activité de nos centres théosophistes s'est

naturellement ralentie. Les diverses branches ont ajourné leurs réunions au mois d'octobre.

Le Dr Pascal a fait un voyage dans le Nord pendant lequel il a eu le grand plaisir de voir des théosophistes de Paris et d'ailleurs. De son côté, le commandant D. A. Courmes passe le mois de septembre en Provence où, jusque dans les premiers jours d'octobre, on peut lui écrire *aux Conférences*, Vallée de Belgentier, (Var).

ANGLETERRE.

Quelques personnes ayant paru douter de la prévision de l'incendie du *Bazar de Charité* que, dans notre dernier numéro, nous avons mise au compte d'une publication anglaise, nous nous sommes procuré, au cours de notre récent voyage à Londres, un exemplaire de l'*Old Moore's almanach, for* 1897, publié, notons-le, dans les derniers mois de l'année dernière, et nous y avons lu, au bas de la 2e page, c'est-à-dire en fin avril, à quelques jours du 4 mai, la phrase suivante que nous citons textuellement : « *We are almost sure to hear news of an awful fire in Paris, which will involve loss of life, whilst a gang of looters will be busy amongst the ruins aud adjoining buildings* (1) »

Le plus remarquable, dans cet aperçu, est ce qui se rapporte indéniablement aux soldats et policiers qui, plusieurs jours durant, ont été employés à rechercher les victimes, leurs restes épars, les bijoux et les objets dispersés sur le néfaste terrain de la rue Jean-Goujon. Cette réunion de soldats et de policiers exclusivement employés à des *recherches* si spéciales et si étranges, a bien été l'une des caractéristiques particulières du tableau de l'événement, et, au but et à l'organisation près, ressemblait tout à fait à une troupe de ces maraudeurs qui, à la suite des armées belligérantes, se répandent, le lendemain des batailles, sur les champs de la mort, pour les explorer en tous sens : c'est précisément ce que signifie l'expression « *A gang of looters* »...

Il ne paraît donc pas douteux que le *voyant* qui a transmis ses impressions à *Old Moore's Almanach* n'ait vu, dès avant 1897, le tableau astral du sinistre avec quelques-uns de ses détails. Or l'existence d'un tel tableau se trouve être avec quelques autres éléments, la base même de la version théosophique de la question qui a été donnée dans notre dernier numéro.

SECTION NÉERLANDAISE (hollandaise).

La nouvelle section a fait sa première convention les 17 et 18 juillet dernier.

M. G. R. Mead, secrétaire général de la Section Européenne, avait bien voulu présider cette réunion et, tout en la faisant bénéficier de son expérience, lui apporter les sympathies des groupes qui s'étaient réunis na-

(1) Nous sommes presque sûrs d'apprendre la nouvelle d'un terrible incendie à Paris, incendie qui impliquera des victimes, tandis qu'une troupe de chercheurs sera occupée au milieu des décombres et des terrains voisins.

guère à Londres. Une centaine de personnes assistaient à cette première convention. L'honorable M. Fricke fut élu secrétaire général et, après le règlement des questions d'affaires, nos frères de Hollande, adressèrent leurs remercîments et leurs salutations aux théosophistes de toutes les sections, en général, et à ceux d'Europe, en particulier.

AUTRES SECTIONS.

Rien de particulier.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Juillet 97. — Feuilles d'un vieux journal par H. S. Olcott. — La théosophie au XVIe siècle, par Australus. — La voix du Silence, par G. K. — Les jours de la semaine et leur correspondance occulte, par le Dr Marques. — Des prophéties modernes, par le cap. Banon. — H. P. B. et les spiritualistes, par Kohern. — Progrès de la théosophie, par A. B.

Lucifer. *Angleterre.* Juillet 97. — Le troisième et dernier volume de *Secret Doctrine*, par G. R. S. Mead. — Réincarnation, par Annie Besant. — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par Mead. — L'ordre des choses, par Wells. — La géométrie de la nature, par Glass. — Les enregistrements akashiques, par C. W. Leadbeater. — Catéchisme d'Eckhartshausen.

Vahan. *Section Européenne.* Juillet 97. — Sur les trois Logoï, par C. Leadbeater.

Sophia. *Espagne.* Juillet 97. — Dévachan, par Leadbeater. — La Genèse, par Soria. — Philosophie Sankhya, par B. Keightley.

Theosophia. *Section Néerlandaise.* Juillet 97. — Les trois sept. — Des rêves. — Naissance et évolution de l'âme. — Théosophie et occultisme.

Mercury. *Section Américaine.* Juin 97. — La route royale, par M. L. B. — Du meilleur mode d'alimentation. — Rapport entre la théosophie et la politique.

Theosophy in Australia. Juin 97. — Des rêves comme moyen d'initiation. — Le message qu'apporte la théosophie.

Maha-Bodhi. *Inde.* Juin 97. — Des ressources que possède l'Orient.

Curiosité. *Paris.* Juillet 97. — L'anarchie transcendante est le contraire de ce qu'on entend communément par ce mot, excellent article du théosophe Morvan. — La dentellière du Puy, par M. A. B. — La Curiosité interrompt sa publication pendant les deux derniers mois d'été.

Revue spirite. *France.* Juillet 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Histoire de Katie-King. — Songes télépathiques, par la comtesse Ménardi. — A propos d'expiation, par A. Blech, idées théosophiques, à quelques nuances près, bien exprimées. — La vie du tombeau, par J. Larroche.

Revue du Spiritisme. *Paris.* Juillet 97. — Caractère positif de la doctrine spirite, par G. Delanne. — Effluviographie. — Le spiritisme, son usage et ses abus. — Les six parties de la Connaissance.

Paix Universelle. *Lyon.* Juillet 97. — Eclipses et rayonnements de la vérité. — Le triomphe du magnétisme. C'est un jugement récent de la Cour d'Angers reconnaissant le droit légal d'employer le magnétisme curatif, sans addition pharmaceutique. — Le Congrès de l'humanité, par Grendel, article dans lequel le magnifique appel d'Amo à la fraternité et à l'union ne semble pas avoir été compris.

Humanité intégrale. *Paris.* Juillet 97. — La Vie et le Monde, par M. Georges. — Les photographies du Ct Tegrad, par C. Chaigneau.

Hyperchimie. *Douai.* Juillet 97. — Précis de l'Histoire générale de l'Alchimie, par J. Castelot. — L'honorable directeur de cette revue nous prie de faire savoir aux lecteurs du *Lotus Bleu* qu'il n'a point voulu éliminer la S. T. des groupes possédant la Doctrine Secrète, mais que, dans *Comment on devient alchimiste* il ne lui a été loisible que d'envisager les fraternités kabalistes.

Nova Lux. *Italie.* Juillet 97. — L'Ego et ses véhicules, par D. Calvari. — Les deux traditions (théosophie et martinisme), par F. Bruni. Article aussi brillant que sincère dans lequel l'auteur, — un martiniste qui est aussi membre de la S. T. — relève les attaques, les calomnies et les mensonges que certains individus, même des martinistes, ont lancés contre la S. T., et ajoute que ce n'est pas ainsi qu'on arrive à l'union. La Direction du *Lotus Bleu* félicite *Nova Lux* et l'auteur de l'article.

Annales des sciences psychiques. *Paris.* Mai-Juin 97. — Conférence du professeur Lodge à Londres. — De divers cas de télépathie.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Juillet 97. — Le phénoménalisme religieux, par Ch. Limousin. — Par ailleurs, cette revue mentionne parfaitement tout ce qui se publie.

Revues parvenues. sans donner notre sommaire, — **Metaphysische Rundschau,** — **Echo du merveilleux.** Ce dernier dit que son Directeur « lance un regard foudroyant et refuse du papier à son rédacteur lorsque celui-ci veut analyser les *revues d'échange* qui arrivent... » Malgré la meilleure volonté, nous ne pouvons trouver aucune utilité aux « échanges », si les sommaires au moins des revues échangées ne sont pas reproduits. Si l'utilité n'y est pas, où est la raison d'être ?

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Shakespeare, *traduction de J. Lermina.*

Le propre d'un génie, comme Shakespeare ou Victor Hugo, n'est pas tant d'être un narrateur, un littérateur ou un versificateur qu'un philosophe et un évocateur ou réalisateur de la nature intégrale comme l'entend précisément la Théosophie.

Telle est la cause pour laquelle les œuvres d'un tel poète ne sont pas toujours comprises par ceux, si intellectuels qu'ils soient, qui les lisent. — Poètes trop avancés pour l'époque, dit-on, nuageux et obscurs, — sans penser que c'est notre prévention qui fait le nuage et notre ignorance l'obscurité !.

Aussi les commentateurs ordinaires ne réussissent-ils à tout éclairer que s'ils sont *initiés* eux-mêmes aux questions qu'ils présentent. Et c'est ce que nous disions naguères de la version occidentale de la *Bhagavad Gita* que des théosophes seuls peuvent donner exactement.

Un travail analogue se fait en ce moment, — pour la France, s'entend, — sur les *œuvres de Shakespeare*, — œuvres si pleines, comme l'on sait, d'aperçus occultes, —par l'un de nos lettrés les plus distingués, doublé d'un occultiste de valeur, M. Jules Lermina, président du dernier Congrès spiritualiste, lecteur du *Lotus Bleu*.

Son excellente traduction du théâtre de Shakespeare, enrichie d'illustrations de A. Robida, paraît à la librairie Boulanger, boulevard Montparnasse, 90, par fascicules.

L'ouvrage formera trois ou quatre volumes.

D. A. C

Stella, par *Camille Flammarion.*

C'est le dernier ouvrage du spirituel astronome spiritualiste.

Dans un joli cadre, pas mal additionné d'amour sensuel, deux êtres accomplis se *retrouvent et reprennent* leur vie de contemplation sidérale, précurseur de celle des hauts plans où nous sommes appelés à graviter.

Les petitesses de la terre, ils les dédaignent ; les grandeurs du ciel, ils y aspirent, et, leur avant-goût, ils l'épuisent tellement qu'ils en trépassent, toujours unis, dans la mort comme dans la vie physique.

Ce qu'il faut retenir en ces poétiques pages et en leurs saisissants aperçus, c'est la première esquisse d'une philosophie de l'avenir qui, pour n'avoir pris ses éléments qu'aux contingences physiques et à de seules correspondances plus élevées, a reçu de la remarquable intuition de l'auteur l'empreinte plus durable de ce qui se rapproche de la vérité.

D. A. C.

Traités des Causes secondes, par *Jean Trithème.*

Le traducteur anonyme de ce curieux petit traité fait précéder l'œuvre

par une bonne biographie de l'auteur et par une liste complèt e de ses nombreux travaux.

On peut résumer le *Traité des Causes secondes*, c'est-à-dire, des Esprits qui régissent les sept planètes astrologiques, en disant que c'est une esquisse historique de l'influence périodique de chacun de ces « Régents » sur les nations de notre globe, depuis l'an I de la création jusqu'à l'année 1508 de notre ère.

Il s'agit, avant tout, d'une œuvre éminemment symbolique sans la *clé* de laquelle sa lecture nous semble peu profitable au lecteur ordinaire, — et le fameux abbé de Spanheim n'a malheureusement pas donné cette clé.

Dr Pascal.

Les Incantations.

Ce livre, écrit par un jeune occultiste érudit, M. Sédir, débute par l'exposé de hautes questions de métaphysique, — le Logos, la Trinité, l'Inconnaissable et le Manifesté, — et de magnifiques pages tirées de Jacob Bœhme, le Bhagavad Gita, les Upanishads, la doctrine Adwaita et la Yoga de Pantadjali.

En ce qui concerne spécialement son titre, cet intéressant travail est, en grande partie, une intelligente collection de quelques études publiées sur le son et les mantras par des théosophistes, et contient en plus une partie inédite, due aux expériences personnelles de l'auteur.

Cette partie donne les formes et indique les couleurs produites dans le fluide astral par la prononciation de certaines formules et syllabes. L'auteur ne dit pas si ces figures ont été recueillies par la vision d'un sujet endormi ou de toute autre façon ; il aurait été utile de le savoir pour déterminer le degré de confiance à leur accorder. Tout est déception sur le plan astral.

Il n'en est pas moins vrai que le laborieux écrivain mérite tous les compliments de ceux qui savent combien ces recherches sont difficultueuses.

Dr Pascal.

Dans les temples de l'Himalaya et **Dans le Sanctuaire** par *Van der Naillen.*

Ces deux volumes, présentés au public français par la personnalité sympathique du savant qui signe le Dr Daniel, sont un exposé sous forme romantique d'une partie de l'enseignement occulte publié dans la vaste littérature théosophique.

Tous ceux qui ont lu le *Monde Occulte*, le *Bouddhisme ésotérique*, la *Lumière sur le Sentier*, les *Fragments de vérité occulte*, l'*Aura humaine*, le *Karma*, les *Formes-pensées*, etc... verront combien l'auteur s'est fortement inspiré de ces labeurs dans son travail, — dans son premier volume surtout qui est le plus instructif et qui fera beaucoup de bien quoiqu'il ne soit pas dénué d'erreurs.

Le deuxième est beaucoup moins vraisemblable, et, par conséquent, beaucoup moins intéressant, et les théories parfois très erronées qui y

sont exposées comme des faits de l'enseignement occulte déprécient beaucoup la valeur générale de l'œuvre.

Nous dirons donc à ceux qui nous ont prié d'exposer ici notre sentiment sincère, que cet ouvrage étant un roman, nous n'avons ni à relever les emprunts doctrinaux non reconnus faits aux doctrines théosophiques, ni les erreurs graves qu'il contient. Nos lecteurs les saisiront de suite et seront d'ailleurs suffisamment mis en garde quand ils verront la nature des trois Initiations et la façon dont on les donne ; et ils seront tout à fait édifiés quand ils sauront qu'Angelo, le héros du roman, les passa toutes les trois en moins d'une quinzaine !

Il convient pourtant de signaler une erreur par trop grande contenue dans le second volume : celle qui touche à l'évolution des cellules cérébrales considérée dans ses rapports avec le développement conscientiel de l'Ego.

L'auteur applique au cerveau *physique* l'enseignement que la Théosophie donne sur l'évolution du corps mental et du corps causal et sur les conséquences extrêmes (annihilation, perte de l'âme) qui peuvent résulter des troubles portés à cette évolution : il transforme donc véritablement l'instrument cérébral en l'Ego humain.

Dr Pascal.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE D'AOUT 1897

D. R.	2 fr.	(*Lotus Bleu*)
A. J	20	(id.)
Roberfort	10	(id.)
Esbérard	6 85.	(id.)
Par l'intermédiaire de la Section Européenne	137 50.	(id.)
D. A. Courmes. (Pour divers frais). .	23	(*Propagande*)
Dr Pascal . . («).	23	(id.)

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

27 SEPTEMBRE 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 7

LE LOTUS BLEU

COMMENTAIRES

SUR LA « LUMIÈRE SUR LE SENTIER »[1]

I

Avant que les yeux puissent voir, il faut qu'ils soient devenus incapables de pleurer.

Lumière sur le Sentier, qu'on s'en souvienne bien, est un livre qui, pour tout lecteur qui le croit écrit en langage ordinaire, peut bien sembler contenir quelque philosophie, mais très peu de sens. Pour ceux qui lisent à la façon ordinaire, il sera donc moins une nourriture délicate qu'un plat grossier et amer : qu'ils en soient prévenus et qu'ils le lisent aussi peu que possible de cette manière.

Il n'est qu'un mode de lecture, en vérité, qui puisse servir à l'étude de certains auteurs, c'est de lire, non pas entre les lignes, mais dans les mots : en réalité, de déchiffrer une écriture d'un secret profond. Tous les ouvrages sur l'alchimie sont écrits dans le langage dont je parle ; les poètes et les grands philosophes de tous les temps s'en sont servis. Les Adeptes l'emploient systématiquement dans ce qui touche à la vie et à la connaissance, et ils paraissent livrer au monde leur sagesse la plus divine, alors qu'ils en cachent le véritable mystère sous les mots mêmes qui en sont le cadre. Ils

(1) Tous nos lecteurs connaissent cette perle orientale dont M. C. fut le scribe. Les *Commentaires* que nous allons donner sont dus à une haute individualité qui signe △. N. D. L. R.

ne peuvent rien de plus pour l'humanité. C'est une loi de la nature que chacun découvre ces mystères par soi-même : rien autre au monde ne peut les lui donner. Celui qui veut vivre doit lui-même absorber sa nourriture ; cette loi si simple s'applique aussi à la vie de l'âme. Voulez-vous vivre et agir dans la vie supérieure, n'attendez pas que, comme un bébé, l'on vous nourrisse à la cuillère : mangez tout seul.

Je me propose d'écrire dans un langage nouveau, et quelquefois plus clair, certaines parties de *Lumière sur le Sentier* ; cet effort sera-t-il vraiment une interprétation ? c'est ce que je ne puis dire. Une vérité ne devient point plus intelligible à un sourd-muet si, dans le but de déchirer le voile qui la recouvre, quelque linguiste plus ou moins bien inspiré traduit dans toutes les langues, vivantes ou mortes, les mots dont on se sert pour l'exprimer et s'approchant de lui, hurle dans ses oreilles ces phrases nouvelles. Pourtant, pour ceux qui ne sont ni sourds, ni muets, un langage est d'ordinaire plus facile qu'un autre : c'est à ceux-là que je m'adresse.

Les aphorismes qui commencent la première partie de *Lumière sur le Sentier* sont, je le sais bien, restés lettre morte pour bien des personnes qui, d'ailleurs, ont compris le but du livre.

Il est quatre vérités démontrées, certaines, qui ont une grande importance pour ceux qui se disposent à franchir le seuil de l'Occultisme. — Les Portes d'Or ferment ce seuil ; pourtant il en est qui les franchissent et devant qui se déroule l'infini et sublime au-delà. Tous arriveront à les franchir dans les espaces sans borne du Temps. Mais je suis de ceux qui voudraient que la toute-puissance de ce grand trompeur, le Temps, ne fût pas aussi dominante. A ceux qui le connaissent et l'aiment, je n'ai rien à dire. Mais à ceux, — et ils sont nombreux, — pour qui le passage du Temps est comme la chute d'un marteau de forge et le sentiment de l'espace comme les barres d'une cage de fer, à ceux-là, je ne cesserai de traduire et de retraduire jusqu'à ce qu'ils aient entièrement compris.

Les quatre vérités écrites sur les premières pages de *Lumière sur le Sentier* concernent l'épreuve première de l'initiation du futur occultiste. Jusqu'à ce qu'il l'ait subie, il ne peut atteindre même à la clef de la porte qui s'ouvre sur la connaissance. La connaissance c'est le grand héritage de l'homme : pourquoi ne s'efforcerait-il pas de l'obtenir par toutes les voies possibles ? Le laboratoire est-il donc le seul champ d'expérience ? *Science*, souvenons-nous en, est dérivé de *sciens*, participe présent de *scire*, « savoir » ; son origine est semblable à celle du mot « discerner », faire la distinction. La science, par conséquent, ne doit pas s'occuper seulement de la matière, — même s'il s'agit de ses formes les plus subtiles, les plus obscures. Une pareille idée n'a pu sortir que du stérile esprit de ce siècle. Science est un mot qui couvre toutes les sortes de connaissance. Il est, certes, fort intéressant d'apprendre ce que découvre le

chimiste, et de le voir se frayer un chemin à travers la densité de la matière, jusqu'à ses formes les plus fines ; mais il est d'autres genres de connaissance, et ce n'est pas tout le monde qui restreindra son désir (strictement scientifique) de la connaissance aux seules expériences que peuvent vérifier les sens physiques.

Tout homme qui n'est pas absolument obtus ou que quelque vice prédominant ne stupéfie pas, a deviné, a découvert peut-être même, avec quelque certitude qu'il y a des sens subtils, cachés sous les sens physiques, et il n'y a, à cela, rien de surprenant. Prenons la peine, en effet, d'appeler la nature en témoignage et nous trouverons bien vite que tout ce qui est visible à la vue ordinaire possède en soi quelque chose de bien plus important encore; le microscope nous a ouvert un monde, mais à l'intérieur des êtres qu'il nous révèle gît un mystère qu'aucun instrument ne peut approfondir.

L'univers entier, jusqu'à ses formes les plus grossières, est animé et éclairé par un monde intérieur ; quelques personnes l'appellent l'Astral, — nom qui en vaut un autre après tout, — bien qu'il ne signifie autre chose qu'étoilé, mais les étoiles, comme le fit observer Locke, sont des corps lumineux par eux-mêmes. C'est là, une qualité caractéristique de la lumière qui se cache dans la matière car, ceux qui la voient n'ont pour cela nul besoin de lampe. De plus le mot « star » (étoile) est dérivé de l'Anglo-Saxon « Stir-an », gouverner, se lever, mouvoir ; enfin, il est aussi certain que la vie intérieure est maîtresse de l'extérieure, qu'il est vrai de dire que le cerveau de l'homme dirige le mouvement de ses lèvres. De sorte que, bien que le terme astral ne soit pas en lui-même un excellent mot, il me suffit pour le présent.

Toute la « Lumière sur le Sentier » est écrite en un chiffre astral et ne peut-être comprise par suite que de celui qui lit astralement. La grande majorité de ses enseignements ont pour but la culture et le développement de la vie astrale. Jusqu'à ce que les premiers pas aient été faits dans cette voie, la connaissance si rapide dans son arrivée qui s'appelle certitude intuitive est impossible à l'homme. Et pourtant, cette intuition positive et certaine est la seule forme de connaissance qui lui permette d'avancer rapidement vers son état vrai le plus élevé et d'y atteindre, dans la limite de son effort conscient. Arriver à la connaissance par l'expérience est une méthode qui fatigue par sa longueur, si l'on désire accomplir un réel travail ; celui qui la reçoit de cette certitude intuitive saisit ses différentes formes avec une suprême rapidité, par un ardent effort de volonté ; comme un ouvrier déterminé saisit ses outils, sans se soucier de leur poids ou des difficultés qu'il pourra rencontrer, et ne s'arrête pas à les essayer tous, mais se sert de suite de ceux qu'il sait devoir convenir le mieux.

Les règles contenues dans « Lumière sur le Sentier » sont écrites pour tous les disciples, mais pour les disciples seulement, « ceux

qui sont prêts à recevoir la connaissance ». Pour tout autre que l'étudiant les lois de cette école ne peuvent être d'aucun usage ni d'aucun intérêt.

A tous ceux que l'Occultisme attire sérieusement, je dis d'abord : Cherchez la connaissance. N'attendez pas qu'elle vienne à vous. A celui qui a, il sera donné. La matrice du temps se fermera devant vous, et dans les années à venir vous demeurerez sans connaissance et sans pouvoir. Je dis, en conséquence, à tous ceux qui ont faim et soif de la connaissance, suivez ces règles.

Ce n'est pas moi qui les ai écrites, elle ne sont pas de mon invention. Elles sont simplement l'expression des lois de la « Supernature », la mise en mots de vérités aussi absolues dans leur propre sphère que les lois qui gouvernent les mouvements de la terre et de son atmosphère.

Les sens dont il est parlé dans ces quatre règles sont les sens astrals ou internes.

Nul n'a le désir de voir cette lumière qui illumine l'âme avant que la douleur, les noirs soucis et le désespoir ne l'aient arraché à la vie de l'humanité ordinaire. Souvent, il vide jusqu'à la lie la coupe des plaisirs, puis, cette lie amère des douleurs, il l'absorbe jusqu'à ce que la source des larmes ait été tarie en lui.

Cela est évident par soi-même; je sais bien pourtant que cette vérité soulèvera de vehémentes dénégations chez beaucoup de ceux même qui sont en sympathie avec les pensées qui naissent de la vie intérieure. Voir avec le sens astral de la vue est une forme d'activité qui de prime abord nous semble difficile à comprendre. L'homme de science sait pourtant bien quel miracle accomplit un enfant qui vient au monde la première fois qu'il conquiert la vue et l'oblige à obéir au cerveau. Certes, c'est aussi un miracle que le développement de chaque sens, mais cet ordre donné à la vue d'apparaître est peut-être l'effort le plus extraordinaire. Et cependant l'enfant ne le fait-il pas à peu près inconsciemment, par la force de la puissante hérédité de l'habitude? Nul ne se doute aujourd'hui qu'il l'ait jamais fait auparavant, pas plus certes que nous ne nous souvenons des mouvements individuels qui, il y a un an, nous permettaient de gravir une hauteur. Ceci vient de ce que nous avons la vie, le mouvement et l'être dans la matière. Ce que nous savons de ces faits est devenu intuitif.

Il en est tout autrement de notre vie astrale. Pendant de longs siècles passés, l'homme ne lui a prêté que très peu d'attention ; si peu qu'il a pratiquement perdu l'usage des sens astrals. Il est vrai qu'avec chaque civilisation l'étoile se lève et l'homme confesse avec plus ou moins de folie et de confusion, qu'elle est et qu'il le sait. Mais le plus souvent il le nie, et en devenant matérialiste, il devient un être étrange qui ne peut pas voir sa propre lumière, une chose vivante qui refuse de vivre, un animal astral qui a des yeux, des oreilles, la parole et la puissance, et ne veut se servir d'aucun de

ces dons. Voilà où nous en sommes, et l'habitude de l'ignorance est devenue si confirmée, qu'à l'heure actuelle, personne ne veut voir avec la vision intérieure, jusqu'à ce que l'agonie ait rendu l'œil physique non seulement aveugle, mais encore incapable de larmes, — ce brouillard de la vie. — Etre incapable de répandre des larmes, c'est avoir fait face à la nature humaine, c'est l'avoir conquise, c'est avoir atteint à un équilibre que nulle émotion personnelle ne peut ébranler. Cela n'implique ni dureté de cœur ni indifférence. De ce que l'âme, à force de souffrir, semble avoir perdu le pouvoir de ressentir plus longtemps la douleur aiguë, il ne s'ensuit pas que la source des chagrins soit tarie ; cela n'est pas non plus la froideur de la vieillesse, alors que s'engourdit l'émotion parce que les cordes qu'elle faisait vibrer sont usées. Aucune de ces conditions ne convient au disciple et si l'une d'elle existe encore en lui, qu'il la domine ou il ne pourra trouver l'entrée du sentier. La dureté de cœur, en effet, est le partage de l'égoïste, de celui qui ne pense qu'à soi ; sur celui-là, la porte est à jamais fermée. Quant à l'indifférence, elle est le partage du fou et du faux philosophe, — de ceux que la tiédeur transforme en marionnettes, de ceux qui n'ont pas la force de faire face aux réalités de l'existence. Lorsque les soucis et les douleurs ont usé l'acuité de la souffrance, il en résulte une léthargie qui a quelque ressemblance avec celle que les hommes, en général, éprouvent dans la vieillesse. Cet état rendrait également impossible l'entrée du Sentier, parce que le pas est rempli de difficultés, parce qu'il exige un homme fort, plein de vigueur physique et psychique.

Il est bien vrai, comme l'a dit Edgard Allen Poë, que les yeux sont les fenêtres de l'âme, les fenêtres de ce palais hanté dans lequel elle demeure. Voilà en langage ordinaire l'interprétation qui se rapproche le plus de la signification du texte. Que le chagrin, la terreur, le désappointement ou le plaisir viennent à émouvoir l'âme au point de lui faire oublier que sa vue doit se fixer à jamais sur l'Esprit serein qui l'inspire, et aussitôt le brouillard de la vie se fait jour, noyant la connaissance dans la sensation. Alors, tout se brouille, les fenêtres s'obscurcissent, la lumière devient inutile. Ceci est un fait tout aussi vrai que d'affirmer qu'un homme sur les bords d'un précipice ne peut manquer d'y tomber si, par quelque émotion soudaine, il vient à perdre la présence d'esprit dont il a besoin. Ne devons- nous pas, à l'aide de la loi de la gravitation que nous fournit la nature, conserver la pose du corps et son équilibre, non seulement dans les endroits dangereux, mais encore sur le terrain horizontal? Ainsi en est-il de l'âme ; elle est le lien entre le corps extérieur et le brillant Esprit qui est au-delà ; l'Etincelle divine demeure dans le lieu paisible où aucune convulsion de la nature ne peut pénétrer pour en ébranler l'atmosphère ; et il en est toujours de même. Mais l'âme peut perdre la possession de la connaissance bien que les deux ne soient que les parties d'un seul tout ;

et c'est par l'émotion, la sensation, que peut se produire une telle perte. Que ce soit du plaisir ou de la peine que l'on éprouve, une énergique vibration se produit en conséquence, vibration qui, pour la conscience de l'homme, est la vie. Eh bien, cette sensibilité ne diminue point quand le disciple entre dans la période d'entraînement, elle augmente au contraire ; il faut qu'il souffre, qu'il ressente la joie et endure la douleur avec plus d'intensité que les autres hommes, tandis qu'il a pris sur lui l'accomplissement d'un devoir qui n'existe pas pour les autres, celui de ne pas permettre à la souffrance de le détourner du but qu'il s'est proposé d'atteindre. En somme, dès les premiers pas, il faut qu'il se saisisse d'une main ferme et se place lui-même le mors dans la bouche, car personne ne peut le faire pour lui.

(*à suivre*). △

L'HOMME ROUGE

Il est un personnage (ou une classe de personnages) avec qui quelques mystiques font connaissance.

On l'appelle l'*Homme Rouge* parce qu'il apparaît vêtu de pourpre.

Swedenborg, le grand voyant suédois du siècle dernier, fit sa connaissance et voici comment lui-même raconte sa première entrevue avec l'Homme rouge, entrevue qui eut lieu à sa première vision.

« J'étais à Londres ; je dînais fort tard à mon auberge ordinaire où je m'étais réservé une chambre pour avoir la liberté d'y méditer à mon aise sur les choses spirituelles. Je m'étais senti pressé par la faim et mangeais de bon appétit. Sur la fin du repas, je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandait sur mes yeux et je vis le plancher de ma chambre couvert de reptiles hideux tels que serpents, crapauds, chenilles et autres ; j'en fus d'autant plus saisi que les ténèbres augmentèrent mais se dissipèrent bientôt.

Alors je vis clairement un homme au milieu d'une lumière vive et rayonnante assis dans un coin de la chambre ; les reptiles avaient disparu avec les ténèbres. J'étais seul ; jugez de la frayeur qui s'empara de moi quand j'entendis prononcer distinctement mais avec un son de voix bien capable d'imprimer la terreur : *ne mange pas tant*.

A ces mots ma vue s'obscurcit ; mais elle se rétablit peu à peu et je me vis seul dans ma chambre.

Encore un peu effrayé de tout ce que j'avais vu, je me rendis en hâte à mon logis sans dire rien à personne de ce qui m'était arrivé.

Le nuit suivante, le même homme, rayonnant de lumière, se présenta encore devant moi et me dit :

Je suis Dieu, le Seigneur, Créateur et Rédempteur ; je t'ai choisi pour présenter aux hommes le sens intérieur et spirituel des Ecritures sacrées ; je te dicterai ce que tu dois écrire.

Pour cette fois, je ne fus point du tout effrayé et la lumière dont il était environné quoique très vive et resplendissante ne fit aucune impression douloureuse sur mes yeux.

Il était vêtu de pourpre et la vision dura un bon quart d'heure.

Cette même nuit, les yeux de mon homme intérieur furent ouverts et disposés pour voir dans le Ciel, dans le Monde des Esprits et dans les Enfers, et je trouvai partout plusieurs personnes de ma connaissance, les unes mortes depuis longtemps, les autres depuis peu.

Beaucoup de spirites contemporains ignorent que le fondateur de leur doctrine est Swedenborg.

Aux doctrines de Swedenborg, Allan Kardec ajouta le dogme indou de la réincarnation.

Swedenborg, grand savant et fils d'un évêque luthérien, était très versé dans la connaissance des Ecritures.

Avec quoi un homme peut-il fonder une doctrine ? Avec les idées qu'il a dans la tête.

Or, à l'époque de Swedenborg, la Bible était l'alpha et l'omega de l'Univers.

On ne connaissait pas la filiation des doctrines bibliques venues de l'Inde par les Chaldéens.

La conception juive avait rétréci l'idée de la divinité en celle de la personnalité de Jéhovah, qui n'était qu'un homme imaginaire à proportions gigantesques et doué, ou affligé, d'un caractère humain de valeur fort discutable. Les idées contenues dans la tête d'un homme sont les matériaux avec lesquels il construit ses conceptions nouvelles ; pas plus en idéation qu'en autre chose on ne fait quelque chose avec rien.

Les visions de Swedenborg étaient des faits qu'il ne pouvait comprendre (prendre avec, prendre en soi parmi les choses qui y sont déjà contenues) que par leurs rapports avec ses idées anciennes. La mentalité des chrétiens a été longtemps — elle l'est encore — encombrée par le temple juif qui bouchait l'horizon et abritait le dieu personnel et créateur Jehovah, déva ou esprit protecteur de la race juive, ce qu'aujourd'hui nous appelons un Elémental de tribu, de nation, d'Eglise. Cette idée paraissant aux chrétiens la clef de l'univers, ils ramènent tout à elle ; ils subordonnent tout à cette idée.

Swedenborg, malgré sa puissante intelligence, n'a pas échappé à cet inconvénient de la qualité de chrétien.

Il a trouvé tout naturel que le Seigneur, Créateur et Rédempteur du monde, Jésus, fils de Jéhova, fût le personnage qui apparaissait dans sa vision.

Pour qu'il s'en rendît compte autrement que par cette conception rudimentaire il eût fallu qu'il fût un Kabaliste très avancé ou qu'il eût connaissance des idées indoues sur l'organisation du monde.

*
* *

Il était vêtu de pourpre, dit Swedenborg du personnage de sa vision. C'était l'*Homme Rouge*, connu des Rose-Croix.

L'Homme Rouge a, disent les légendes occultistes, communiqué avec un certain nombre de mystiques, non seulement du passé mais des contemporains.

Pour soupçonner sa nature il faut avoir étudié la *Doctrine Secrète* écrite par H. P. Blavatsky, ce livre si attrayant pour tous ceux qui ont des aptitudes au savoir occulte et si rebutant pour ceux qui ne sont pas doués encore de la patience nécessaire à la poursuite de ces études, pour les intelligences primesautières qui voudraient comprendre du premier coup toute idée qui leur est présentée et qui se comportent dans les champs de l'idéation comme les papillons parmi les fleurs.

La Lumière première est blanche ; elle contient potentiellement les trois couleurs primitives rouge, jaune, bleu, d'où dérivent toutes les nuances saisissables par des yeux organisés comme les nôtres.

Cette Lumière première est ce qu'on appelle l'Esprit ; il est donc différenciable en rouge, en jaune, en bleu. Tout ce qui pense, tout ce qui a de l'esprit en soi vient de l'une de ces trois couleurs primitives ; il y a des âmes rouges, des âmes jaunes, des âmes bleues; puis des âmes des autres teintes du prisme, puis des âmes de toutes les nuances qui peuvent être produites par la fusion de ces teintes.

Ainsi donc, ceux qui ont l'âme rouge ont pour ancêtre spirituel l'Homme Rouge ; ceux qui ont l'âme jaune sont les descendants de l'Homme Jaune ; ceux qui ont l'âme bleue sont des descendants de l'Homme Bleu.

Que sont ces trois Hommes? Trois des Sept Richis. Ceux qui s'occuperont de ces choses parviendront à savoir ce que sont les Sept Richis.

Pour restreindre le champ de leurs explorations, nous leur dirons seulement que ce sont des personnages astronomiques.

*
* *

Ce qu'on appelle astronomie de nos jours est une drôle de science faite d'élucubrations logiquement fantaisistes ; les soleils sidé-

raux n'ont jamais existé que dans l'imagination des astronomes.

*
* *

Swedenborg a montré par une expression qu'il employait assez fréquemment que son savoir était plus vaste qu'il ne l'a dit, à moins d'admettre qu'en se servant de cette expression, il jouait le rôle de médium inconscient. L'expression est celle-ci : *Cet homme n'est pas de mon ciel*. Il indiquait par là que celui qu'il désignait n'était pas apte à le comprendre, que le point d'où ils voyaient l'univers n'était pas le même.

*
* *

L'Homme Rouge se présenta à Swedenborg comme Créateur et Rédempteur du monde. Il disait vrai, car il n'affirmait pas qu'il était le seul créateur et le seul rédempteur du monde.

Swedenborg comprenait que l'Homme Rouge était le seul créateur et le seul rédempteur par suite de ses préconceptions religieuses.

L'Homme Rouge ne mentait pas, mais Swedenborg croyait lui en avoir entendu dire beaucoup plus qu'il n'en avait dit.

*
* *

Les Sept Richis prient et leur prière fait vivre le monde, le crée et le conserve, disent les Indous.

Qu'est-ce que la prière? Une effusion ; quelque chose qui sort du cœur de l'être et qui se répand dans son ambiance ; l'idée d'effusion est ce que les Indous symbolisent par le mot prière. En brûlant le feu prie, car il s'effuse dans l'ambiance où il répand la chaleur. Ce n'est point par le mot qu'il faut chercher à comprendre les livres de l'Inde pas plus que les autres livres symboliques.

Guymiot.

Sous l'arbre Bodhi : vers l'insaisissable.

Un peu sur l'exotérisme humain ou côté humain de la Mâya et le pressenti de l'ésotérisme.

La Mâya est l'illusion dont l'assise est l'infini et l'éternel ! La Maya-êtreté est l'illusion de l'êtreté ! Le mâya-être est le fils de Mâya, l'être illusoire, le « qui croit être » et qui n'est pas !... L'homme est maya-être et ce qui est lui-même, sa conscience d'homme, de « qui croit être », c'est l'exotérisme humain ou côté humain de la Mâya.

Pour l'homme, l'ésotérisme, l'occulte, le caché,... c'est l'insaisissable : l'humain ésotériste, occultiste, est donc celui qui tourne ce qu'il appelle « sa conscience et ses facultés », ce qu'il nomme « lui-même » vers l'insaisissable.

L'exotérisme humain ou « pressenti du Verbe qui brûle » a étalé devant la vision de l'homme la polarisation de l'insaisissable en les extrêmes : « la non-êtreté et l'êtreté ». « Qui n'est pas » et « qui est », voilà les mots qui cachent l'insaisissable et qui sont marqués sur la face du sphynx, là où l'humain perd pied, où s'arrête le domaine de sa compréhension. La non-êtreté se représente d'abord en le concept du mâya-être-humain, comme le néant, le noir, l'obscur, la non réalité, l'absence de l'êtreté et même de l'illusion d'êtreté... puis, comme le néant même de cela : c'est le point où la chimère ricaneuse se profile dans le vague et dit à l'homme : « Fils de Mâya, on ne passe pas. Voici la face du sphynx qui te ferme la porte de la non-êtreté comme de l'êtreté ! Ton domaine est l'infinitude et l'éternité : monte ou descends ; — subtilise-toi ou épaissis-toi ; — enfonce-toi dans le microcosmique ou le macrocosme ; — aspire à l'éternité ou à l'instant ; — jette-toi dans le centre ou vers la circonférence,... Soit ! Seulement, l'insaisissable t'est fermé ! »

L'êtreté s'aspecte en la vision de l'homme d'abord par la lumière, le clair, la réalité, l'absence de non-êtreté et même de l'illusion d'êtreté....; puis, dans l'essai de saisir l'insaisissable, se lançant après l'êtreté dans l'infini et l'éternel, il est un point où lui, le mâya-être, s'arrête (aller, s'arrêter, c'est être « fini », mâya-être) et où il trouve la chimère qui lui annonce la face du sphynx et le « On ne passe pas » !

Dès lors, pour l'homme, « non-êtreté et « êtreté », — « qui n'est pas » et « qui est », — se fondent dans un même insaisissable qui se trouve derrière le « On ne passe pas », qui plane au delà de la face du sphynx.

Cet insaisissable, cet innommable, le pressenti du verbe l'a

nommé Absolu, Parabrahm, Vérité, en lequel se résout l'antinomie absolue, en lequel se perd l'ètreté et la non-ètreté.

L'humain trouve toujours ces mots écrits en lettres flamboyantes sur la face de l'obscur qui est le ciel de son domaine de saisissabilité. Là, devant le « on ne passe pas » s'arrête l'exotérisme humain : c'est le pressenti de l'ésotérisme.

Les termes « qui est » et « qui n'est pas » voilent le secret du mystère : — « qui est » voile Nirvâna ; — « qui n'est pas » voile ce qui, outre le domaine nirvânique, constitue *l'incomparable champ de vision du somptueux élu, du « qui est », du Nirvany* !. . . . .
. . . .

La Mâya infinie et éternelle est la condition que l'exotérisme humain se représente, pour celui qui y est soumis, comme état qui peut être infini et éternel et qui peut être aussi la transition entre la quelconque non-ètreté et l'ètreté : à côté de la Mâya vue ainsi est donc le marchepied, le seuil du « qui est ». Des lors, pour un côté de ses « qui ne peuvent pas être nombrés » aspects, la Mâya peut s'aspecter, se comprendre comme le *fleuve, le courant qui va du quelconque « qui n'est pas » au « qui est », à Nirvâna !...*

Cet aspect, ce fleuve, c'est la Voie dont le pouvoir véhiculaire est le pressenti du Verbe et « le Verbe qui brûle lui-même » émanés par les « qui est ». Elle peut se diviser en le *côté saisissable par l'exotérisme et l'autre qui lui échappe.*

Le « Saisissable de la Voie » — ce n'est là que la quelconque subdivision des perceptibles en innombre infini de la Mâya — c'est l'exotérisme humain, le perçu par l'homme, la vie et la mort, l'existence, les trois mondes, le pressenti des plans extra-trois mondes, c'est l'homme et l'ambiance qu'il perçoit, qu'il conçoit (conception n'est qu'un moyen de percevoir).

L'insaisissable, le côté de la voie qui échappe à l'homme, c'est la Voie réelle, c'est la solution que cherche celui qui aspire à l'émancipation, que cherche le vrai bouddhiste ou disciple du Bouddha, le théosophe, les candidats à l'adeptat, le Sage de toute religion, le vrai chercheur de la réelle science, celui qui veut l'au-delà ; c'est le sublime mystère auquel les « disciples » sont initiés par les Bouddhas, les Taoïstes de la tonalité de Lao-tseu, les Yoguis de l'envergure de Sankaracharya, les grands prêtres d'Hermès, les Brahmes, les Mahatmas, les Mages, les Adeptes, les Initiés et autres noms qui produisent sur l'humain une impression troublante et mystérieuse donnant le pressenti d'un au-delà innommable !... Et ce côté insaisissable, la Voie, le Sentier.... il gît entre le fini et l'infini, il radie dans le sombre abîme qui sépare le mortel de l'immortel, le relatif de l'absolu : il est partout et il n'est nulle part !. . . . .
. . . .
. . . .

L'homme, — ce mâya-être constitué d'exotérisme humain ou côté humain de la Mâya, — qui va à l'occultisme, qui tourne son entité

vers l'insaisissable, est donc le chercheur de la Voie, le chercheur de ce côté de la Voie des Voies qui lui échappe !... En termes faciles, en positivisme tangible et terre à terrien, c'est chercher à échapper à une condition dont on souffre pour aller à la condition en laquelle on ne souffre pas ; — c'est quitter un habitacle, un univers pour aller dans un autre ; c'est quitter la vie pour aller à l'êtreté, la mortalité pour atteindre à l'immortalité.

On pourrait presque citer comme exemple : « c'est le minéral passant à la condition d'humain ». Seulement, l'état humain et l'état minéral sont de même famille : *fils de Mâya!* Il n'y a entre eux que la différence de supérieur à inférieur ; ils ne sont séparés que par le temps, l'espace, le progrès, l'évolution, l'involution ! Ce qui sépare l'humain, comme le minéral, de la Voie n'est ni le temps, ni l'espace, ni le progrès, ni l'évolution, ni l'involution : ce qui sépare,.... c'est « *l'insaisissable* » . . . .
. . . .

L'exotérisme humain ou domaine de ce que l'humain peut saisir de Mâya, d'illusion, est donc constitué du côté de Mâya qu'il perçoit à l'aide de ses facultés perceptrices et du pressenti de l'insaisissable polarisé en deux extrêmes dont il ne perçoit que la symbolisation — constituée avec du perceptible par l'humain — qui est fille du « pressenti du Verbe » et du « Verbe qui brûle » émané des « qui est ».

Dit autrement : « Le domaine humain de saisissabilité apparaît donc devant la vision de l'homme comme la brumeuse Mâya ou simple lueur, c'est-à-dire le peu quelconque de la Mâya qu'il peut saisir et du pressenti de l'insaisissable polarisé en noir, obscur, ou non-êtreté, et blanc, lumière, ou êtreté : les deux pôles se fondent dans l'insaisissable ! »

Voilà l'exotérisme humain ! Voilà le pressenti du Verbe ! Etre la conscience du pressenti du Verbe c'est avoir en soi la prescience de l'au-delà ! Mais être la conscience du « Verbe qui brûle » c'est être en la Voie, c'est être la Voie elle-même !... Indirectement, par le pressenti, le Verbe qui brûle fait s'évanouir l'illusion qui renaît sans cesse ; mais, directement, le « Verbe » l'absorbe. *Je suis*, voilà l'incomparable miracle accompli, voilà la proclamation qui courbe et dompte la vie et la mort, l'espace et le temps : humain... tu y touches puisque tu as le pressenti en toi ! . . . .
. . . .

Ambiancé de toutes parts par la lueur brumeuse, le mayâ-être humain, le « qui croit être » tourne dans l'engrenage sans fin de la réincarnation : tour à tour il est l'enclume, le marteau, le fer à battre, balotté entre les pôles de la dualité. Enveloppé du linceul sans borne de l'illusion, obsédé par la vision de la ricaneuse chimère, il rêve de la lumière et de l'obscur et se butte à l'insaisissable pour ne se trouver qu'en présence de l'éternel devenir, du recommencer toujours !... Humain, toi qui ne vibres qu'à la voix de Mâya à tra-

vers laquelle domine la Voix du Silence que tu ne peux saisir ; toi qui poursuis la chimère d'affirmer l'êtreté en l'illusion, écoute la clameur des mondes qui gravitent sur la roue des lois ; synthétise le concert de ceux qui veulent proclamer le contenu contre le contenant, l'illusion contre la réalité, le fini contre l'infini et tu dégageras la tonalité de leur impuissance exprimée ainsi : *Brume, lueur, ô linceul affolant, pierre tombale qui nous fixe en le relatif, qu'es-tu? Tes plis ne renferment ni néant, ni être, mais donnent le cauchemar de l'un et de l'autre !... Nous rencontrons en toi la chimère si monstrueusement perverse et cependant si profondément charmeuse, fascinante, qui égrène devant nous les fruits « malheur » et « bonheur » !... Tu nous apparais ignoble, horrible, et cependant tes beautés nous écrasent et nous extasient !... Nous nous enfonçons dans tes plis, ô suaire étrange du « ni néant, ni être », et au-delà du point où nous nous arrêtons, se profile dans le vague planant à l'infini, ta ricaneuse messagère qui nous annonce tes lois !... Qu'es-tu ? Qu'es-tu ? dis-le nous, ô Mystère des Mondes ?...*

Voilà, humain, la tonalité de l'impuissance des « toi-mêmes » extraite du concert des voix qui convergent vers le sphynx : c'est ton illusion, ta conscience illusoire !...

Elle implique la Réalité, l'Extra-Sphynx : Vas-y !....

Luxâme

ROMA

O fortunatam natam me consule Romam ! » O Rome fortunée, sous mon consulat née ! Je gravissais une des ruelles qui montent au Capitole, et je pensais en voyant de belles filles malpropres et leurs galants oisifs et déguenillés : « in civitate fieri facinora capitalia », que dans la capitale se font les péchés capitaux. L'homme est bien un animal honteux. Ennius se montre le précurseur de notre divin Hœckel lorsqu'il annonce :

« Simia, quam similis, turpissima bestia, nobis ».

Le singe, la vilaine bête, comme il nous ressemble. Ach ! Gott, où est la Roche Tarpéïenne ?

« Tu es Petrus et super hanc petram
OEdificabo ecclesiam meam ».

Ce bon mot de J. C. — non Jules César — me fait songer qu'une pierre angulaire peut devenir une pierre d'achoppement et que la pierre tumulaire est la borne où s'asseoit le D. Terme. Enfin, j'arrivai au bout ou au but de mon ascension. J'ôtai mon lorgnon et, du haut de la Tête, je contemplai le monde...

Quand je sortis de ma méditation, deux dames étaient près de moi, paraissant causer avec intérêt. La brise apportait leurs paroles et leur parfum ; tout était calme à l'entour ; leur entretien n'ayant rien de personnel, j'écoutai l'anglaise et la française parler. Avaient-elles bien une nationalité ces femmes cosmopolites ? Et leurs discours de tous lieux et de tous temps à qui les attribuer ? Il me semble, qu'en ayant l'air de se réfuter, elles disaient au fond la même chose :

« Ma morale est naturelle comme la couleur de mes cheveux : (Ne souris pas, chère, je ne me les teins pas encore). On est bon ou mauvais comme on est brune ou blonde.

— On aide et l'on corrige la nature ; toute la civilisation est là pour le démontrer : admettez l'art ou broutez !

— Tu as raison : la civilisation est dans notre nature. Vos jeunes filles font leurs luxuriantes frisures naturellement ; nous prenons, toi, ton thé de cinq heures, moi, mon chocolat du matin dans mon lit, aussi naturellement que les hirondelles viennent faire leurs nids au printemps : le bon Dieu, la Nature les envoie, comme est envoyée la servante avec mon premier déjeuner. Mais je ne crois à rien d'absolu. Non, pas même à ta théosophie, à laquelle pourtant je m'intéresse. D'abord, explique-la moi depuis le commencement : Qu'est-ce que la théosophie ?

— La Théosophie c'est la sagesse des dieux, comme la théogonie c'est la généalogie des dieux.

— Quoi ! y a-t-il maintenant *des* dieux ? plusieurs ! On m'a toujours assurée qu'il n'y en a qu'un seul, et de bons esprits trouvent encore que c'est trop et que l'univers et la science peuvent très bien se passer de la divinité tout à fait.

— La Théosophie concilie ces diverses manières de voir.

— Vrai ! le mono, le poly et l'a théismes ? je me convertis si elle fait ce miracle. Et comment cela ?

— D'abord est-il vrai qu'il n'y ait rien de divin dans l'univers ? Le monde et sa divinité est un fait évident.

— Je t'accorde le monde.

— As-tu jamais arrêté ta pensée devant l'immensité sans aucune limite concevable ? Prends la lumière comme vitesse, l'existence d'un soleil — des millions de siècles — comme durée : des soleils sans nombre vivent et s'éteignent, semblables à des étincelles, tandis que l'éclair chemine sans jamais atteindre la limite de l'espace. Les sens et la raison contestent ce miracle : qu'ils s'inclinent devant ce qui les surpasse infiniment ; que le minuscule ait conscience

de sa petitesse en présence de la grandeur : que la poussière ne se cache pas à elle-même le Ciel !

— Ah ! j'admets que le monde est incompréhensible et grand, mais de là à croire tout ce que l'on raconte sur Dieu et ses perfections il y a loin.

— Sans doute, et nous en profitons pour rejeter le dieu-personnage de l'Eglise et de l'Ecole. L'être en soi est inconnaissable ; on ne peut s'en faire que des idées, des peintures, des fictions qui, comme toutes les images, ne sont pas la chose elle-même, mais la représentent. Il faut aujourd'hui que ces idoles deviennent moins enfantines pour contenter une humanité adolescente dont l'esprit grandit. La Théosophie peut nous satisfaire : avant le Moyen-âge les religions donnaient une notion plus élevée du divin que celle où il a fallu descendre pour se mettre au niveau où l'intelligence et la culture sont tombées dans les siècles de décadence.

— Je serais curieuse de connaître la théologie des anciens.

— « Jupiter est tout ce que tu vois, partout où tu es mené (1) ». C'est l'espagnol Lucain qui s'exprime ainsi : telle était l'idée des Romains. Les Germains, au rapport de Tacite, « appellent des noms des dieux ce mystère qu'ils voient par la seule révérence (2) », qui se révèle à leur cœur dans l'attitude d'une respectueuse contemplation. « Le Ciel n'est rien et pourtant il est », dit le philosophe chinois Mengtseu. Les Egyptiens avaient écrit sur un temple de Sérapis : « Je suis ce qui a été, est et sera ; nul mortel jamais n'a soulevé mon voile ».

— Certes, ces idées de la divinité sont plus hautes que celles de Thomas d'Aquin. Mais les anciens étaient donc agnostiques ?

— Dans la juste mesure, oui. Mais moins que ceux qui tendraient à systématiser l'impuissance d'embrasser l'Infini. Si nous ne pouvons comprendre Dieu dans son essence, la divinité dans sa totalité, dans son unité, nous en apercevons les aspects doubles, quadruples, multiples, symbolisés par les deux, les quatre, les mille visages de certaines idoles orientales et occidentales : Jupiter bifrons, Brahma aux quatre, Kwan-Yin aux mille faces. Les différentes idées de la divinité, tels sont les dieux du polythéisme. Ainsi, nous, théosophes, nous sommes athées en ce sens que nous nions le pouvoir de définir Dieu. Il est, comme l'ont déclaré les alexandrins, Laotseu, les savants contemporains : ineffable, sans nom, inconnaissable. Il n'est point quelque chose, quoi que ce soit, pourtant il est. Nous sommes monothéistes en ce sens que l'unité est le sommet où aboutissent et se rejoignent les nombreuses idées ou figures sous lesquelles l'Inconnaissable se révèle à notre

(1) « Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris. »

(2) « Ceterum nec cohibere parietibus deos, neque in ullam humani oris speciem adsimulare ex magnitudine cœlestium arbitrantur. Lucos ac nemora consecrant, *deorumque nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident* (Tacite).

conscience. La pluralité de ces conceptions, c'est le polythéisme. Chaque mot que nous employons, chaque verbe, Jupiter, Brahma, le Tao, l'Inconcevable, Dieu, Isis, la Nature est un dieu : que nul ne s'en scandalise !

— Et comment la Théosophie est-elle la sagesse de ces dieux ?

— Parce que c'est la divinité elle-même qui l'a révélé en donnant à l'homme, avec la vie, la connaissance. La vie et la connaissance changent de forme : l'une est toujours la vie, l'autre une apparence, lumineuse ou obscure, de la vérité. En outre, la divinité enseigne par la parole des sages, des savants, des poètes qui sont les oracles des dieux ; en un mot : elle inspire.

— Qu'est-ce alors que la Société Théosophique ?

— C'est une des bouches de la Théosophie, de la Sagesse divine. Elle invite hommes et femmes, sans distinction de race ni de secte, à aborder, en s'y préparant, le grand, le visible, l'incontestable mystère.

— Et quelle est cette préparation ?

— Elle découle de l'idée centrale que nous nous sommes faite de...... comment le nommer ?

— L'Evidence Inconnue.

— Soit, nous posons son unité sous ses nombreuses apparences. Il n'y a donc qu'un être universel vivant qui est toutes choses et qui n'est aucun objet limité.

— Parfaitement, tout objet, tout être a des limites, Dieu n'est pas un être. Il est, dans leur ensemble, l'être et le non être, connus seulement dans leur opposition.

— Ainsi, nous sommes nous-mêmes, pour tout ce que nous sommes, cet être non-être unique : comme la lune, de près ou de loin, répétée en mille images, sur mille rétines, dans mille télescopes, est toujours la lune. Le monde et soi : voilà les deux apparences complémentaires. Il n'y a qu'un soi pour tous les êtres, comme il n'y a qu'un monde. Tout ce que nous connaissons est en nous. On ne peut sortir de soi. Mais on peut s'agrandir. Vibrer à l'unisson de tous les êtres ; être charitable, c'est s'agrandir. S'enfermer dans le rôle rétréci du personnage d'aujourd'hui, d'une existence, c'est s'identifier au périssable : c'est le suicide de l'égoïsme. Pour être théosophe, il est nécessaire et il suffit de mettre la vie personnelle exactement en accord avec la vie universelle, de régler le moi Un-Tel sur le Moi du Monde.

— Suivant toi Dieu est donc l'âme du monde.

— Lui seul est dans tous les êtres.

(Sehr gùt : Jovis omnia plena, pensai-je (1).

L'âme est un mot, rien que cela et tout cela. La matière et l'esprit sont inséparables : « les deux faces d'un même phénomène (2)». Quand je dis : « tu es blonde, tu penses, tu aimes tes enfants »,

(1) Très bien : « Tout est plein de Jupiter ».
(2) Taine.

sans doute ce sont tes cheveux qui sont blonds, c'est ton entendement qui pense, c'est un sentiment de ton âme l'amour de tes enfants. Mais tout cela est toi uniquement, sous divers aspects. Ainsi quand on dit : « le ciel se couvre ; le ciel est rempli de mondes vivants et habités ; le ciel connaît nos actions et les juge » ; c'est toujours le Ciel, c'est toujours l'Ineffable ; bien qu'on puisse user d'autres verbes et l'appeler « temps couvert ; espace ; Dieu, Némésis ou Justice ».

— Ces noms donnés aux apparences multiples de cet inexprimable être non-être sont arbitraires.

— Ils sont arbitraires et nécessaires, déterminés par les législateurs (1) d'après la nature, comme les mathématiques, l'arithmétique décimale ou binaire, les poids et mesures, la division du cercle, les projections topographiques et photographiques, les classifications, les hypothèses, la couleur et le dessin du peintre, le compte rendu du chroniqueur. Tout cela cependant est vrai par accord et s'applique à la réalité : la conformité de l'idée et de l'objet, c'est la vérité.

— J'ai compris, je crois, l'idée centrale de la Théosophie ; dégage-m'en maintenant la morale.

Une des dames ayant, me sembla-t-il, remonté sa jarretière, l'autre reprit.

— Notre morale, je croyais te l'avoir indiquée, c'est d'agir avec Dieu, c'est de concourir avec la Nature, c'est de coopérer à l'œuvre universelle. Nous sommes une vibration du Grand Tout, de l'Infini : nous devons vibrer avec lui.

— Si nous sommes sa vibration, je crois bien que nous devons vibrer comme lui : nous ne pouvons pas faire autrement.

— Nous sommes libres. Rien ne gêne l'Infini. Il se déploie et se reploie à son aise, sans nulle contrainte : d'où viendrait-elle ? Suivant la figure hindoue, l'au delà de l'Epandu, spontanément, sans vouloir, expire et respire l'Epandu, inhale de nouveau l'univers qu'il a exhalé.

— Qui ne veut ni un terme ni l'autre d'une alternative et, ainsi, ne redoute ni ne désire, est libre. Qui choisit ne balance plus mais tombe : la volition c'est la chute. Le libre arbitre c'est l'équilibre qui peut pencher à droite ou à gauche : qui a voulu est lié. Être libre c'est laisser agir sa nature, c'est se conformer aux suites naturelles de ce qui a été fait, prononcé. La liberté c'est la balance du Destin, Hercule entre le Vice et la Vertu.

Ce discours me fit songer aux morales si semblables de Laotseu et de la Bhagavad Gitâ. Le Tao c'est la Raison ; il enseigne à ne pécher ni par action, ni par inaction. « Nihil agere et nihil *non* agere », ne rien faire et ne rien ne pas faire : telle est la formule de sa doctrine. Krishna, en déclarant que les enfants et non les sa-

(1) V. le *Cratyle* de Platon.

vants opposent la philosophie rationnelle et celle de la religion, énonce la morale de l'une et de l'autre, comme consistant à coopérer avec la Nature à l'œuvre universelle, faisant ce qu'on doit dans la condition où l'on est, ni plus ni moins. « L'*uni* n'est pas celui qui mange trop ou qui ne mange pas du tout, qui dort trop ou qui ne dort pas : c'est celui qui dort, qui mange et qui agit avec mesure. » Constant, il ne se laisse pas entraîner vers les extrêmes (*nirdvandva*), il se tient dans le juste milieu (*madhyastha*), comme le disciple de Confucius. Ainsi la Chine, l'Inde et l'Occident sont absolument d'accord lorsqu'il s'agit d'indiquer la manière d'être de l'homme sensé et de l'homme de bien.

Ces réflexions ayant distrait mon attention, je la ramenai de nouveau à l'entretien des deux cosmopolites. Elles parlaient maintenant du KARMA. La critique querellait sa compagne orthodoxe pour ce mot.

— Amie, pourquoi vous permettez-vous tant de barbarismes? La joie du théosophe est de ne parler proprement aucune langue et de gâter la sienne autant que cela est en son pouvoir. Exprime-toi en anglais ou en français, ou apprenons le sanskrit et parlons-le couramment ; mais le mélange entraîne sûrement la confusion. Si tu veux voir les astres, choisis un ciel pur. Le langage de l'occulte est à dessein couvert. Clarifie ton eau, si tu veux qu'elle soit transparente. N'introduis pas, de grâce, du tibétain dans tes discours. Un mot senzar dans une phrase, c'est un caillou dans le potage ; corps étranger inassimilable, il ne se digère pas. C'est un bruit dans un concert et non pas un son en harmonie avec ceux qui l'accompagnent. La théosophie ainsi exprimée fait saigner le cerveau. Tes idées sont-elles donc ineffables dans nos langues? Voyons, je me suis fait expliquer quelques-uns de vos mots. Je prends *Yôga* : nous avons cette racine dans *joindre*, *jonction* n'est pas bien loin du sens. Mais la traduction exacte, c'est : *religion*. RELIGION signifie *relier*, c'est le *rattachement* du moi individuel au moi universel, de la personnalité à Dieu. Car Dieu est l'*être des êtres*, le *premier vivant* dont l'existence se reflète en tous, comme l'image d'un seul soleil dans chaque clapotement de l'Océan, comme une étoile est visible à chaque point de l'espace, comme un son est répété par l'écho et se propage innombrable en tous sens, à l'infini. Si tu m'objectes qu'on n'entend pas le mot religion ainsi, je te répondrai qu'on ignore sa langue ; on a perdu le sens vrai des mots. Les gens répètent les paroles et les associent par routine. Mais le secret du langage, sa signification, comprendre ce que parler veut dire : c'est un mystère que peu soupçonnent et que qui? je ne sais, résolvent. Le perroquet n'est pas un ignorant. Il faut du temps, du soin pour lui apprendre ce qu'il doit chanter : il le comprend sans doute à sa manière. Il ne dit pas trop mal, mais il ne pense pas comme ses maîtres. Ainsi les doctrines publient les dogmes et les mystères, proclament les fables qu'on leur a confiées, assez juste, sauf l'es-

prit de ce qu'elles cornent aux oreilles du public. Je te dis que le mot KARMA signifie CRÉATION, l'acte volontaire, naturel et fatal, par lequel nous créons nos états d'existence. L'expression la plus vulgaire de cette doctrine est ce proverbe :

« Comme on fait son lit on se couche ».

Si la *création* est autrement expliquée dans les dictionnaires, c'est que l'*idée centrale* à laquelle ils obéissent, leur MOT n'est pas le nôtre : le verbe... n'est pas le verbe... n'est-ce pas? Tu vois : nous sommes au Capitole ! C'est d'ici que commandent les Pontifes et les Césars : c'est ainsi qu'il faut « être ou ne pas être ». Sœur britannique jette devant moi ton vêtement oriental : ne suis-pas une fille du pays des Carmites (centre religieux de la Gaule) ? j'ai été initiée dans ton île. Approchez, Docteur, vous êtes des nôtres.

J'approchai et je reconnus... Ah ! quand avons-nous fait connaissance, sœurs ?

La Française continue :

Nous avons dansé les rondes magiques ensemble. Préparons le chant séculaire, allumons nos feux à l'aurore du cycle qui va naître : l'étincelle est apportée d'Orient. Rallumons, c'est *Yule tide* ; que sur les coteaux de l'Europe le feu de la joie, éteint depuis des siècles, remplacé par le feu sacrilège des supplices, brille de nouveau ! Yule, Yule dans tout l'Occident !... Rome est la Capitale. Ce n'est pas Sparte, ce n'est pas Thèbes, ce n'est pas Corynthe, ce n'est pas Athènes. Rome est la Capitale. Si vous n'en croyez la Fille de Gaule, cockneys et boulevardiers, croyez-en Charles et Napoléon.

« Roma est caput orbis, teste Cœsare et Sybilla ».
Dieux ! je vois des glaives
Dans des jupons de femme...
Ils ont chassé les druides
Et leurs esclaves.
Rallumons, c'est Jule,
Jule dans tout l'Occident !...
... Voici l'aurore ; écoutez la Fille aînée de Rome.
Sachez pourquoi j'ai chassé mes rois.
... Audite Gallicinium :
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Incipiunt incendia, cœdes, externa interna
Bella : Bonus quisque rex esto.
Roma est caput Orbis, teste Cœsare et Sybilla (1).

Cet incident m'a été raconté par mon savant ami le Dr Arminius von...

Anikêta.

(1) Ecoutez le chant du coq :
Romain, souviens-toi d'ordonner les peuples par ton empire.
Les incendies, les meurtres, les guerres extérieures et intérieures commencent : que tout homme de bien fasse l'ordre. Rome est la tête du monde, César en témoigne et la sybille.

LA RÉINCARNATION CHEZ LES ANIMAUX

(*Suite et fin*).

Ceci dit, transportons-nous mentalement jusqu'aux types animaux les plus élevés. Marchant, pour ainsi dire, à la tête de l'un des sept rayons qui, dans leur ensemble, forment le règne animal, nous trouverons un type particulier ; et ce type sera celui d'un animal en contact immédiat avec l'homme, — un animal plus ou moins domestique. Le chien, le chat, l'éléphant, la vache et le cheval sont des exemples de ces types animaux qui se tiennent chacun à la tête de l'un de ces rayons et constituent le stage évolutif immédiatement au-dessous de l'humanité. Un examen plus attentif nous montrera ensuite que les différents blocs d'essence évoluante qui sont chacun l'âme commune d'un genre spécial, — du chien, par exemple, — sont devenus beaucoup plus petits, pendant que le nombre des corps individuels de chiens qui dépendent de ces blocs s'est aussi considérablement réduit, un seul bloc n'animant plus, par exemple, que de dix à vingt terriers.

De plus, pendant sa marche à travers le règne animal, l'Essence évoluante a exercé son action dans la matière astrale, plus encore que dans la matière purement physique ; et chez les types les plus élevés, elle a même commencé d'une façon bien définie à agir sur celle des niveaux inférieurs du plan manasique. Elle a donc construit, pour sa manifestation, non seulement les corps physique et astral, mais aussi un commencement de « corps mental ». C'est à ce moment que son contact continu avec l'homme stimule et hâte grandement son développement manasique. L'animal acquiert la dévotion à quelque chose de plus élevé que lui — à l'homme, dans le cas qui nous occupe. Il cherche d'une manière vague, aveugle, semi-consciente à s'élever jusqu'à lui, à le comprendre, à entrer dans sa vie, à lui plaire et à l'aider. C'est ainsi que l'Essence se fraye un chemin à travers la matière des couches rupiques (formelles) du plan manasique ; elle en met la matière en vibration, et, sourdement, commence à éveiller en elle l'activité mentale, c'est-à-dire, la pensée.

Mais ces efforts, cette aspiration, cette dévotion de l'animal vers ce qu'il sent — quoique vaguement et aveuglément — être plus haut que lui ont encore un autre effet, un effet unique par son importance. En une manière mystérieuse, que nous ne comprenons pas encore, cette dévotion agit sur les plans supérieurs au plan manasique et attire un rayon, une étincelle du divin qui rencontre et féconde son aspiration. Ce rayon, cette étincelle, qui descend de

la vie atmique à travers le plan bouddhique, semble appartenir à une troisième grande vague atmique, — ou flot de Vie divine, — qui s'épand au dehors, et dont la descente dans la matière s'arrête au troisième des sous-plans arupiques du plan manasique. Sur ce sujet, toutefois, on ne sait rien ou presque rien de plus que ce que je viens de dire.

Quoiqu'il en soit, ce rayon ou étincelle est attiré en bas, à la rencontre de l'Essence qui évolue sur l'arc ascendant de sa course cyclique. Nous avons suivi la marche de cette course sur la courbe évolutionnaire, et nous la voyons maintenant se développer sur les plans rupa-manasiques. Il se fait alors une union entre le rayon descendant et une portion momentanément séparée de cette Essence qui anime l'animal dont le contact immédiat avec l'homme a eu pour résultat cette aspiration dévotionnelle. La portion d'Essence qui anime l'animal se trouve, par l'action du rayon, définitivement séparée du bloc auquel elle appartient. Cette portion, s'enfle alors, pour ainsi dire, et produit la forme ovoïde qui constitue le « corps causal » ou véritable Ego sur le troisième sous-plan arupique du plan manasique. Cette forme devient alors le véhicule ou « corps » du rayon ou étincelle divine qui est descendu en lui, ce qui répond exactement à la description donnée par la *Doctrine Secrète* : « l'étincelle est suspendue à la flamme par le fil le plus délicat de Fohat ». Cette étincelle illumine et éclaire par son rayonnement divin le léger nuage ovoïde (corps causal) dans lequel elle est suspendue.

Ainsi se constitue la vraie Individualité humaine, le divin Ego réincarnateur ; et dès lors nous avons une entité définie, continue, æonienne (1), qui va se réincarner comme individu, et accumuler en elle, tandis qu'elle grandit, les trésors de son expérience. Elle a cessé désormais de se plonger dans un tout plus grand qu'elle pour y diffuser ce qu'elle acquiert.

*
* *

Il est évident, d'après ce qui précède, que bien qu'au point de vue métaphysique il soit nécessaire d'admettre dans ce flot original d'Essence monadique le pouvoir *potentiel* de se différencier plus tard en unités individuelles et de devenir un nombre limité et défini, — quelque grand qu'il puisse être, — d'unités, il n'en est pas moins vrai que ce n'est là qu'une *potentialité* purement abstraite, exigée plutôt comme une nécessité des lois qui régissent les fonctions de notre intellect que comme une nécessité de ces domaines situés au-delà du plan auquel appartient notre intellect lui-même. Quoiqu'il en soit, la vision spirituelle la plus haute, — non pas seulement celle qui appartient au niveau rupa-manasique, mais la vision bouddhique même, — n'a pu observer dans l'essence mona-

(1) C'est-à-dire durant pendant des âges incalculables. **N. D. L. R.**

dique, alors qu'elle se répand dans le plan manasique, aucune trace d'une pareille individualisation. Et en dehors de cette différenciation graduelle en blocs toujours plus petits qui se fait sur l'arc descendant de l'évolution vers le règne minéral et sur l'arc ascendant qui, de ce point, conduit au type animal le plus élevé, l'on ne trouve rien qui puisse être appelé une entité permanente, capable de réincarnation individuelle jusqu'au moment où a lieu le processus déjà décrit et dans lequel le corps causal se détache du petit bloc d'essence élémentale dont dépendait, avec d'autres, l'animal particulier ainsi individualisé.

Il n'y a donc pas, actuellement, de réincarnation individuelle dans le règne animal proprement dit ; elle ne se produit que dans le cas de ces animaux qui se sont individualisés comme nous venons de le dire, et qui, *ipso facto*, appartiennent au règne *humain*. Ceux-là revêtiront un corps humain lors de leur prochaine apparition sur la scène. C'est ce corps causal individualisé que Mme Besant appelle « l'âme-germe fertilisée ». Le rayon descendant de la Vie Divine est, en effet, l'étincelle fertilisante envoyée par les Manasaputras, et qui, tombée sur le sol de l'Essence animale en évolution ascendante, est la *cause* de son individualisation.

On peut ajouter un mot sur ce qui *a pu* théoriquement avoir lieu dans les siècles passés, bien que, d'après ce que l'on sait, cela n'arrive certainement *pas* à présent. La diminution graduelle de la grandeur des blocs d'essence, parallèle à celle du nombre des corps animaux animés, chez les types les plus hauts du règne animal, par un seul et même bloc, a pu frapper le lecteur attentif et faire naître en lui cette idée qu'un pareil processus, se poursuivant de lui-même, conduisait à ce résultat que le bloc d'essence deviendrait si petit, qu'il finirait par ne plus animer à la fois qu'un seul corps animal du genre convenable. Et que, par suite, l'on pourrait, en pareil cas, se trouver en présence d'une entité animale définie, capable de se réincarner comme individu et qui, pourtant, n'ayant pas reçu d'en haut le rayon fertilisant, ne saurait être appelée un divin Ego humain réincarnateur, — quel que pût être le corps, animal ou humain, qu'elle habiterait. Une semblable proposition doit être admise, tout au moins comme théoriquement possible et, en apparence, comme nullement en désaccord avec les principes généraux et l'ensemble de nos connaissances théosophiques. Mais a-t-elle jamais, *en réalité*, joué un rôle dans l'évolution de notre chaîne, c'est ce que nous ne savons pas encore d'une façon positive, bien que quelques observations ne semblent pas rendre improbable quelque chose d'approchant. Que cela ait été ou non, il est certain que ce n'est pas actuellement le processus en action ; dans tous les cas observés, l'individualisation s'est produite par la séparation de l'âme animale du bloc d'essence auquel elle appartenait, sous l'influence du rayon divin descendu de l'océan atmique.

Quand il s'agit de questions de ce genre, ce sont des faits qu'il

nous faut plutôt que des théories. Alors même que, par sentiment, nous serions enclins à pencher vers certaines opinions, nous ne devrions point oublier que l'Occultisme est la vraie Science de la Nature, et que, par suite, nos vues doivent se baser sur les faits tels qu'ils sont et non sur ce que nous souhaiterions qu'ils fussent.

*
* *

Il nous reste à examiner le problème de la souffrance chez les animaux, et nous ne pourrons, faute d'espace, qu'effleurer le sujet. Le développement général de l'Essence animale, — et surtout celui de sa phase manasique, — est rendu beaucoup plus rapide et plus intense par la souffrance. Il convient pourtant d'ajouter qu'il est aussi des désavantages inhérents à cette évolution précipitée et dont seront responsables, en temps et lieu, ceux qui auront infligé la peine. Ce progrès hâtif est diffusé dans le bloc relativement petit dont dépend la bête souffrante, et non dans le règne animal tout entier. De plus, dans le cas des types les plus élevés, les plus susceptibles d'être individualisés, il est probable que la souffrance tend à hâter l'individualisation de l'animal particulier qui la subit, quoique le même résultat pût et dût être produit par la bonté et l'affection.

Tous les passages de la *Doctrine Secrète*, tous les écrits de H. P. B. ou d'autres auteurs ayant traité cette question *de visu* et en connaissance de cause, — et non pas simplement ~~par des déductions~~ plus ou moins spéculatives, — me semblent, à la lumière des idées et des faits que j'ai essayé de rendre intelligibles dans les pages précédentes, s'éclairer d'un jour qui les réconcilie et rend leur interprétation logique et harmonieuse.

Nos connaissances sur ce point, comme sur la plupart des sujets théosophiques, ne sont évidemment qu'un grain de sable dans le Sahara de notre ignorance, mais avec plus de connaissance viendra plus de clarté. En attendant, ce que nous possédons est au service de tous. Qu'on l'accepte comme une chose susceptible d'être corrigée, modifiée et transformée par une plus ample connaissance et de plus nombreuses observations, et qu'on ne considère personne comme une autorité infaillible.

Bertram Keightley.

LA PLÉTHORE

(*Suite et fin*).

Certaines expériences récentes sont d'ailleurs concluantes à cet égard. Nous n'avons qu'à constater les résultats obtenus dans des courses à pied, courses de longueur et de vitesse, entre partisans du régime « *civilisé* » et ceux du végétarisme. Or, la victoire est restée, sans exception, à ceux qui se nourrissent exclusivement de végétaux, prouvant ainsi qu'un tel régime rend l'homme plus vigoureux et donne à ses muscles plus d'endurance.

Une seule année d'abstinence suffit pour qu'on ne soit plus tenté de retourner aux errements du passé. Il va sans dire qu'il faudra prolonger l'expérience suffisamment pour donner au goût le temps de se convertir et de revenir à l'état naturel. Bientôt succède en soi une impression de sérénité et comme une certitude de ne plus être exposé désormais à l'atteinte des maladies, et l'on se sent si parfaitement délivré de l'esclavage des stimulants que l'on arrive à reconnaître que c'est là une compensation réelle pour l'effort de volonté qu'il a fallu déployer : dès lors la vie a cessé d'être un lourd fardeau.

A l'époque de mes premiers essais de végétarisme, j'étais un invétéré fumeur. J'avais essayé vainement de tous les moyens pour me débarasser de cette habitude, si bien que j'en étais arrivé à la conviction de l'inutilité de prolonger la lutte. Je continuai donc à fumer, tout en m'entraînant au régime des aliments purs. Au bout de quelques mois, le tabac dont je faisais usage me parut désagréable ; pensant qu'il s'agissait de feuilles de mauvaise qualité, je pris le parti de changer de marque, mais le nouveau tabac me sembla tout aussi infumable. Je tentai encore une autre marque : même résultat. C'est alors que je commençai à soupçonner que le tabac n'y était peut-être pour rien et que s'il y avait quelque chose de changé, ce n'était pas de ce côté qu'il fallait chercher. A mesure que le goût revenait à sa condition naturelle, le désir des excitants anormaux s'éteignait de lui-même. Heureuse délivrance d'une habitude tyrannique ! J'imagine que le prisonnier qui sent tomber ses chaînes doit éprouver quelque chose d'analogue au sentiment que j'éprouvai. Lorsque j'ai eu à combattre le goût de l'opium chez des sujets atteints de cette passion, j'ai remporté la victoire toutes les fois que le régime des aliments purs, à l'exclusion des stimulants, a pu être accepté.

Les fruits et les noix seraient, selon moi, un aliment complet et

le meilleur. Chez l'homme qui s'en nourrit, le sens du goût acquiert une finesse surprenante. On obtient ainsi le libre exercice des fonctions physiques et des facultés mentales : conditions essentielles à la santé. J'en ai vécu durant sept années consécutives. Mon fils, actuellement un homme de vingt-quatre ans, a suivi mon exemple; et chez l'un et l'autre, les résultats ont été des plus satisfaisants. On ne saurait croire quel goût exquis ont les fruits lorsqu'on les mange avec des noix. Mais pour le début, il sera bon de procéder avec certaines précautions relativement à la quantité à ingérer à chaque repas, pour donner à l'appareil digestif le temps de se faire à ce nouveau régime. Tout d'abord, on constate de l'amaigrissement, conséquence de l'inappétence éprouvée pour ce genre de nourriture, mais de tels inconvénients ne font que passer et, avec l'appétit, reprend l'état normal. D'ailleurs, mon fils n'éprouva rien de ce genre : il est vrai qu'il avait été élevé dans les voies de l'hygiène et des aliments purs. Ils poursuivait, à cette époque, ses études au collège, se livrant aux exercices violents du gymnase où il se distinguait parmi les plus vaillants. Une particularité diététique à noter : bien qu'il eût hérité d'une denture laissant à désirer, les dents, chez lui, n'eurent pas à souffrir du nouveau régime, loin de là. Si bien qu'elles sont aujourd'hui aussi saines et blanches qu'on peut le désirer.

Somme toute, je ne connais pas d'aliment qui convienne mieux. On peut néanmoins adopter un moyen terme et ajouter aux fruits les céréales et les légumes. On aura ainsi une alimentation saine, purifiante, propre à éloigner les causes de la pléthore et de ses suites. Peu de temps après avoir abandonné l'ancien régime, on est forcé de s'avouer qu'on n'a rien perdu au change : le sens du goût est devenu plus juste et plus fin. J'aviserai mes lecteurs, — je parle de ceux qui auraient la bonne fortune de se sentir convertis à la lecture de ces notes, — qu'il faudra éviter l'abus des soupes farineuses : de tels aliments ne provoquent pas un travail de mastication suffisant. Rien ne tend à rendre l'estomac plus paresseux et à l'affaiblir davantage. Il en de même pour les dents ; et les avantages du système cesseraient de se faire sentir si le régime devait se limiter aux pâtes molles et aux farines blanches délayées, si en faveur qu'elles soient.

Le proverbe dit « prévenir vaut mieux que guérir », aussi me suis-je étendu de préférence sur les moyens propres à garantir l'organisme des atteintes de la pléthore : il est temps d'ajouter quelques mots sur la guérison de cette maladie.

J'ai prononcé le mot de guérison, assuré qu'elle existe ; et le moyen en est encore facile, mais je ne jurerais pas qu'auprès de certaines personnes prévenues, ce moyen ne parût un peu rigide dans sa simplicité même. Aussi, vais-je raconter tout simplement les circonstances particulières qui m'ont amené à formuler ma théorie de la pléthore et de sa guérison.

Depuis ma plus tendre jeunesse, je souffrais d'une névralgie faciale intense et héréditaire. Ma famille était établie dans un district où régnait la malaria; nous étions d'origine anglaise et « gros mangeurs », si bien que, jusqu'à l'âge de vingt et un an, je suivis l'exemple des miens.

Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit interminable de mes maux ; qu'il suffise de dire que j'étais la victime de toutes les incommodités qu'entraînent après eux les rhumes, catarrhes, bronchites et la dyspepsie. C'est dans ce piteux état que l'idée me vint d'essayer de l'air de la campagne et du séjour dans une ferme, dans l'espoir d'y trouver quelque soulagement à mes maux. Or, un jour de désœuvrement, j'ouvris le premier livre que le hasard me fit rencontrer. Ce livre se trouvait avoir pour titre : « Anthropologie ésotérique ». Comme j'en tournais les feuillets d'une main distraite, mon attention fut attirée sur ce passage : « ce sont les aliments purs qui font le sang pur, et le sang pur n'engendre aucune maladie ». Ces mots furent pour moi comme l'un de ces traits de lumière qui jaillissent parfois à l'improviste et à l'occasion du plus insignifiant des incidents. De retour à la maison je me mis à étudier la nutrition, tant au point de vue de la science médicale qu'à celui des enseignements de la nature. Je fus d'abord le point de mire des plaisanteries et des protestations de la famille : on me disait que j'allais perdre ce qui me restait de santé et devenir une charge pour les miens et, qu'en tous cas, un tel régime n'aurait de raison d'être que s'il était additionné de viande. Je n'en continuai pas moins le cours de mes observations relativement à la nature des aliments et des quantités à en ingérer ; si bien qu'au bout d'une année j'eus la satisfaction de pouvoir offrir, en ma personne, la preuve vivante de ce fait : qu'il est possible de passer de l'état maladif à celui de parfaite santé et dans la pleine possession et jouissance de ses facultés physiques et mentales, par la seule vertu des aliments purs, s'ils sont pris dans les proportions voulues de quantité et de fréquence.

La santé revenue, je passai dans le Colorado pour y chercher fortune ; malheureusement, mes spéculations sur les mines produisirent un résultat qui n'était pas celui que je m'étais flatté d'y trouver. La destinée me rendait une fois de plus à mes études de prédilection, et c'est ainsi que je me retrouvai étudiant en médecine dans la cité d'Oakland, en Californie. Durant le cours de ma seconde année, je fis accidentellement une découverte dont je n'ai pas l'intention de faire un mystère pour les personnes capables de l'utiliser. Il s'agit d'une certaine plante ayant la propriété d'agir sur les nerfs stomacaux de manière à suspendre la sensation de la faim.

A cette époque, il s'en fallait que mes idées d'étudiant fussent assez mûries pour me permettre d'entrevoir toute l'importance d'une découverte qui ne m'intéressait encore qu'à titre de curiosité

et que j'avais faite à la suite d'expériences sur moi-même et sur quelques-uns des miens. Mais durant notre cours de Thérapeutique, mon attention fut ramenée sur ce sujet à l'occasion du fait, signalé par notre professeur, de l'efficacité des spécifiques à produire les résultats qu'on en attend. « Gardez-vous, disait le Maître, d'une confiance aveugle dans la vertu curative des spécifiques. Des causes complexes, insaisissables, interviennent pour en dénaturer les effets et telle affection qu'on traite avec eux passe de l'état aigu à l'état chronique et parfois même devient mortelle, en dépit des efforts du praticien. »

Or, un jour que j'assistais à l'un de ces cours, le Maître déplorait l'insuffisance des médicaments, l'idée me vint qu'il fallait peut-être en chercher la cause dans l'état particulier des organes de la digestion, et que si le malade pouvait, en pareil cas, s'abstenir de toute nourriture, tel médicament donné retrouverait sa propriété spécifique ? Je fis part de l'idée à un professeur qui l'approuva en partie, sans dissimuler, toutefois, le danger qui pouvait en résulter.

Incapable de supporter le jeûne, par suite de l'affaiblissement consécutif à certains états pathologiques, le malade pourrait mourir d'inanition avant que le résultat eût eu le temps de se produire. Néanmoins, l'idée se fixa et ne tarda pas à prendre forme. A quelque temps de là, en effet, je fus appelé auprès d'une malade dont le cas était désespéré, et qui était disposée, par conséquent, à tenter quoi que ce fût, dans l'espoir d'un soulagement ; je puis en donner le nom et l'adresse.

Ce furent mes premières armes, mais je pourrais y ajouter la liste d'un bon nombre de guérisons corroborant l'exactitude de ma théorie. C'était une dame fort âgée, souffrant de l'asthme depuis de longues années ; elle avait aussi du rhumatisme et de la névralgie. Une complication venait de se produire du côté du cœur : une insuffisance valvulaire. Il y avait collapsus général et le médecin qui m'avait précédé avait considéré la situation comme désespérée, disant qu'il fallait stimuler l'estomac pour lui faire accepter quelque nourriture, faute de quoi la malade ne pourrait aller loin et, en tous cas, ne dépasserait par six semaines. En dépit du pronostic, j'ordonnai le jeûne. Les angoisses de la faim ne se firent pas sentir, grâce à la préparation spéciale que j'administrai, et qui a pour effet de maîtriser les nerfs de l'estomac. Je me servis de bains sudorifiques, comme adjuvant, pour aider l'organisme à se débarrasser de ses déchets, et à la surprise générale, mais non à la mienne, cette malade, dont on désespérait, recouvra peu à peu la santé. Le jeûne fut prolongé plusieurs jours sous ma surveillance directe. Au bout des six semaines, terme extrême assigné au dénouement fatal, la vieille dame était débarrassée de tous les symptômes qui l'accablaient : troubles cardiaques, œdème, asthme et rhumatisme.

A l'aide de ce nutritif particulier et des remèdes spécifiques, j'ai pu, de même, guérir le diabète dans toutes ses phases et sous toutes ses formes, et quoique j'aie eu à traiter de nombreux cas de cette maladie, réputée incurable, je n'ai pas eu un seul échec à enregistrer : la maladie, aussi bien chez les adultes que chez les personnes plus âgées, a toujours cédé promptement. J'ai perdu environ 20 0/0 de mes malades dans la maladie de Bright, mais je suis maintenant certain qu'en choisissant mes cas j'arriverais à abaisser sensiblement cette moyenne. Dans les maladies du cœur, avec complications du côté des voies respiratoires et hydropisie, mon traitement n'a jamais failli.

Il est irrationnel et anti-scientifique de traiter tel organisme où le sang circule en abondance comme s'il s'agissait d'un cas où la vie semble prête à s'échapper faute d'aliment.

Depuis cette première cure, j'ai traité de nombreux pléthoriques, auxquels j'ai imposé ma préparation nutritive à l'exclusion de tout aliment. Les périodes de traitement ont varié entre quarante, cinquante et soixante jours ; dans un seul cas, le régime dut être maintenu jusqu'à quatre-vingts jours. Nos malades ne cessent pas de prendre de l'exercice. Et j'ai eu la satisfaction de les voir tous revenir à la santé et à leur poids normal, à l'expiration de leur cure.

Après rétablissement, il est bon d'observer, à titre de transition, un régime alimentaire sévère. J'ai eu également à traiter des malades affectés de marasme, de dépérissement rapide, — résultat pur et simple d'une assimilation défectueuse des aliments, — et j'ai obtenu d'excellents résultats par vingt jours de jeûne.

Mais en voilà assez sur mes malades et mes cures ; le lecteur me pardonnera cette longue énumération s'il a compris l'intention qui me fait écrire ces pages : citer des faits d'expérience et d'observation sur lesquels je puisse m'appuyer pour affirmer, en connaissance de cause, que la pléthore est guérissable. Depuis le simple rhume, avant coureur d'affections souvent nombreuses et graves, jusqu'à ses formes les plus complexes, la pléthore est guérissable par le régime que j'ai indiqué : abstention de nourriture durant un temps plus ou moins prolongé, emploi judicieux de différents spécifiques et laisser ensuite toute liberté à la nature pour accomplir son œuvre de purification.

Si les causes réelles de l'état de pléthore étaient mieux comprises, nous n'aurions pas à déplorer la mort prématurée de tant d'hommes éminents dont s'honore notre humanité : témoin un cas retentissant, encore présent à la mémoire de tous. Le malade était un pléthorique, pesant plus que son poids normal et prenant peu d'exercice. Les vaisseaux sanguins, distendus à l'extrême, faisaient affluer largement le sang au cœur, occasionnant à ce dernier un travail hors de proportion avec ses capacités : d'où collapsus. Un praticien qui aurait connu la pléthore aurait compris ce qu'il y

avait à faire et, avant de songer à nourrir le patient, aurait attendu que la quantité de substance amassée dans l'organisme fût éliminée. L'estomac, tout aussi malmené que le cœur, refusait les aliments. Mais qu'importe! La théorie ne proclame-t-elle pas qu'il faut nourrir à outrance, lors même que le patient devrait rendre l'âme par excès d'alimentation !... Et c'est à coup de stimulants que l'on obligea l'estomac du malheureux à accepter plus de nourriture; et de triomphants bulletins annoncèrent au monde qu'il ne fallait pas désespérer de la vie du héros, attendu qu'on arrivait à lui faire ingérer un poids de quarante onces d'aliments par vingt-quatre heures!... A partir de ce moment, je compris que tout était irrémédiablement perdu. En effet, il est reconnu que quatre onces de nourriture assimilée suffisent à réparer les pertes d'un organisme en pleine activité; comment un malade, chez qui le cœur est surmené et les organes de la digestion abîmés pourrait-il résister à l'ingestion d'un semblable excédent! Lorsque sur un feu qui s'éteint, vous vous obstinez à empiler du charbon, tout espoir de le rallumer s'évanouit avec la dernière lueur d'incandescence.

Quand nous aurons la conception nette de la pléthore au triple point de vue de sa pathogénèse, de ses dangèrs et des moyens de la combattre, les cas de mort subite n'existeront plus qu'à titre de souvenir. Alors, le médecin ne sera plus nécessaire, ou tout au plus sera-t-il chargé de prévenir la maladie; et, en vérité, il ne devrait pas avoir à sortir de ce rôle. Tout homme doit être à même de reconnaître en lui les symptômes de la maladie; mais s'il s'obstine à vivre en opposition avec les lois de la nature, l'intervention de l'homme de l'art devient nécessaire pour surveiller l'organisme, serrer les freins au moindre symptôme de pléthore et permettre à la Nature, — le grand médecin, — d'exercer son action réparatrice.

Quand les vieux moyens font défaut, force nous est de recourir aux nouveaux.

D[r] R. C. Fisher.

JAKIN ET BOAS

Ces deux noms renferment l'un des plus grands mystères de l'Univers : le mystère de la formation des mondes, et aussi celui de ce que la philosophie encore enfantine de notre race a appelé le Bien et le Mal.

Jakin et Boas sont empruntés au symbolisme maçonnique aussi obscur, hélas, aujourd'hui, pour les « Fils de la Veuve », que le mystère de l'Incarnation l'est pour les chrétiens.

Les primitifs fondateurs de la maçonnerie avaient le secret des nombres et des signes — ils connaissaient l'âme des allégories, ils étaient Initiés. C'est parce que la maçonnerie a perdu l'esprit de ses symboles qu'elle a perdu sa vie supérieure et qu'elle en est réduite à vivre comme société philanthropique ; c'est aussi parce qu'il a oublié l'esprit de ses dogmes pour s'attacher à leur lettre funeste que le christianisme ne peut plus satisfaire l'élite des intelligences, ni même la masse sceptique de ses adhérents.

L'enseignement des vérités supérieures n'a jamais été transmis par les méthodes ordinaires ; ces vérités demandent, pour être reçues, autre chose que de l'intelligence cérébrale, et leur expression en signes intellectuels, en mots, ne peut que les mutiler profondément. Aussi les grands Instructeurs de tous les siècles les ont-ils revêtues du voile suggestif de la symbologie. Il y a, dans certains mythes, plus de science cachée que dans les volumes de toutes nos bibliothèques, et dans certains symboles, plus de vérité que ne peuvent en saisir nos faibles cerveaux.

Jakin et Boas sont le tableau allégorique de l'une de ces hautes vérités.

Ce sont les deux colonnes qui soutiennent le Temple ; l'une est rouge, l'autre est blanche ; supprimez l'une d'elles et le temple s'écroule : telle est la *lettre*. Voyons l'*esprit*.

Le *Temple* c'est l'Univers ; l'Univers n'est pas créé, il est *formé*. S'il était créé de rien, *ex-nihilo*, la Divinité universelle ne serait pas infinie, puisque, à côté d'elle ou dans elle, se trouverait quelque chose qui ne serait pas elle-même. Rien ne se crée, rien ne se perd, la science l'a dit depuis longtemps, et elle ajoute : tout se transforme.

Ce quelque chose infini, inexprimable, incompréhensible, — la Vie, — est la véritable Divinité universelle, triple dans ses aspects, à la fois substance, force et intelligence. Essayez de trouver un corpuscule, si infinitésimal soit-il, qui ne soit pas doué de ces trois attributs ! Partout est la substance. Elle véhicule la force, grâce à laquelle ses atomes sont agrégés ; et dans tout agrégat respire une intelligence latente qu'on peut admirer dans les phénomènes de la cristallisation, de l'électricité, de la vie végétale, et dans tous les recoins de la Nature dite inanimée.

C'est cette triple Unité vitale qui, sous l'impulsion mystérieuse de sa propre force latente, — la *Maya* des Védantins, — prend des apparences multiples, revêt des formes innombrables, et *forme* ainsi l'Univers objectif.

Les Gnostiques appelaient ce processus l'Emanation ; les Théosophes l'appellent, avec la science, l'Évolution. Les premiers stages de ce sublime enfantement sont nommés la *différenciation* ; lorsque

la différenciation de l'Essence homogène primordiale est suffisamment avancée pour permettre l'apparition des formes, on atteint la *manifestation* : le Temple est construit.

La Manifestation n'est possible que par l'opposition des contraires, par l'association de Jakin et de Boas. Sans noir il n'y aurait pas de blanc, sans ombre il n'y aurait pas de lumière, sans résistance il n'y aurait pas de force, sans répulsion il n'y aurait pas d'attraction, sans polarisation positive il n'y aurait pas de polarisation négative, sans mal il n'y aurait pas de bien, sans haine il n'y aurait pas d'amour, sans laideur il n'y aurait pas de beauté, sans douleur il n'y aurait pas de plaisir, sans froid il n'y aurait pas de chaud, sans repos il n'y aurait pas de mouvement, sans passivité il n'y aurait pas d'activité, sans négation il n'y aurait pas d'affirmation, sans scepticisme il n'y aurait pas de foi. On pourrait poursuivre indéfiniment la série des opposés, des Jakins et des Boas.

Supprimez ces opposés, l'Univers objectif s'écroule ; supprimez les colonnes et le Temple tombe ; supprimez le monde formel et la vie humaine n'a plus de raison d'être, l'expérience n'y est plus possible, l'évolution s'arrête, et la Vie reprend ses aspects supérieurs, — ceux où la multiplicité n'est pas née, où la forme n'a pas été enfantée, où l'intelligence repasse à l'état non individualisé.

Avec Jakin et Boas, la Vie manifeste ses potentialités ; avec la manifestation, les formes jaillissent du champ de l'Idéation cosmique. Dans ces formes, l'élément intelligent s'individualise, se croit distinct des formes qui l'entourent ; de cette illusion, qu'on a nommée l' « Erreur de la Séparativité », naît la conscience de Soi, le développement de l'Intellect, l'acquisition de la Connaissance, la Science du bien et du mal.

Quand l'éducation du principe intelligent est achevée, il peut se libérer des contraires, passer sur les plans supérieurs, là où la forme n'est plus, où Jakin et Boas disparaissent. Le *Maître* est au-dessus des deux colonnes, il est libéré, c'est-à-dire *initié* ; il connaît le pourquoi de la manifestation, des formes et des opposés.

Le symbole Jakin et Boas a été représenté sous des formes différentes, quoique analogues, par les Ecoles diverses d'Initiation.

Les Hébreux l'exprimaient par l'*Od* et l'*Ob*, la lumière divine et l'infernale, jaillissant toutes deux de leur source équilibrante : l'*Aour*.

Les Kabalistes le représentaient par deux figures opposées, l'une blanche, — le *Jéhovah blanc*, — l'autre noire et renversée, — le *Jéhovah noir*. Cette représentation fut empruntée aux Egyptiens.

Sur la terre des Pharaons, on employait de préférence le *Caducée de Mercure*, formé de deux serpents unis par leurs extrémités, et enroulés en sens inverse autour d'une tige ; l'un était noir, l'autre blanc ; ils étaient générés par la tête qui terminait la tige.

La tête c'est la Vie universelle, se manifestant, dans l'univers objectif, par deux courants inverses et unis.

Le *Sceau de Salomon*, ou étoile à 6 branches, n'est qu'une forme plus complète du symbole de Jakin et Boas : il fait partie d'un enseignement maçonnique plus avancé.

Dr Pascal.

VARIÉTÉS OCCULTES

Damodar me donna, pendant que j'étais à Cawnpore, une preuve du pouvoir qu'il avait acquis de voyager en son « double » astral.

Il alla à Adyar, parla à H. P. B. et entendit la voix du Maître dictant une communication pour moi. Il demanda à H. P. B. de m'en télégraphier le résumé afin de me donner la preuve de la véracité de son rapport.

En me racontant le fait, il dicta le message tel qu'il l'avait entendu et tous ceux qui étaient présents dans ma chambre signèrent un certificat du fait.

Le lendemain matin, le télégramme attendu de H. P. B. me fut remis par un facteur, comme c'est l'usage dans l'Inde. Il confirmait la communication dictée par Damodar, et de nouveau, les témoins qui étaient présents certifièrent le fait en signant au dos de la dépêche.

La *Société des Recherches psychiques* a fait tout son possible pour diminuer la valeur testimoniale de Damodar et m'a reproché, à moi, d'avoir manqué de sens commun en cette affaire. Mais les faits mentionnés ci-dessus sont sincèrement rapportés et l'opinion de cette société ne me touche en aucune façon.

Le second jour après notre arrivée à Cawnpore, je reçus un assez volumineux courrier qui m'avait été renvoyé d'Adyar. Parmi les lettres, il y en avait une du regretté M. Sam. Ward, datée de Capri et renfermant une note qu'il me priait, si c'était possible, de faire parvenir au Mahatma K. H. Comme Damodar allait alors en corps astral, chaque nuit, à l'*ashram* (résidence) du Maître, je lui transmis la lettre en lui disant de demander au Maître s'il était nécessaire qu'on lui portât cette lettre. Ceci se passait le 4 novembre 1883, à Cawnpore. N. W. P.

L'itinéraire de notre tournée nous amena ensuite à Aligarh. Là, le 12 du même mois, eut lieu la suite de l'affaire de la lettre de Ward à K. H.

Je pris à la poste mon courrier d'Adyar ; il s'y trouvait une lettre de H. P. B., mise à la poste au quartier général le 5 courant et renfermant la lettre de M. Ward à K. H. que j'avais reçue d'Italie et donnée à Damodar à Cawnpore le 4, c'est-à-dire la veille au soir du jour où elle fut mise à la poste à Adyar. L'enveloppe portait le timbre d'expédition d'Adyar (5 novembre) et le timbre de réception d'Aligarh (10 novembre).

Les deux villes sont éloignées de cinq journées de chemin de fer et la lettre m'avait attendu deux jours à la poste d'Aligarh.

Je présente ce fait comme un cas certain et pouvant être prouvé du transport instantané d'un objet matériel entre deux points éloignés.

L'évidence fournie par les timbres de la poste écarte toute idée de collusion et de fraude. J'ai encore cette lettre en ma possession et je serai heureux de la montrer à n'importe qui, sauf aux membres de cette *Société des Recherches psychiques* dont l'injustice sauvage envers H. P. B., — qui fut l'être le mieux doué et le magicien le plus merveilleux de notre époque, — fut si inconvenante qu'il est vraiment inutile de s'occuper plus longtemps d'elle.

* * *

Damodar me raconta un fait intéressant au sujet de ce voyage astral. Ayant mis son corps en sommeil, comme d'habitude, il s'élança vers la maison du Maître, au milieu de l'Himalaya. Il trouva, en arrivant, que le Maître lui aussi était parti en corps astral; mais le pouvoir de son attraction sur son élève fut tel que ce dernier fut entraîné par une immense et impétueuse force, et se trouva, une minute après, à Adyar, en présence du Maître et de H. P. B.

En s'endormant, il tenait la lettre de M. Ward dans sa main; elle sembla l'avoir accompagné sur le plan astral, — en se transformant naturellement en une matière astrale ou éthérique, — car en parlant de cette lettre au Maître, il s'aperçut qu'il l'avait dans les mains ; il la lui donna et reçut l'ordre de s'en retourner.

Par la puissance de la chimie ou de la physique occultes la lettre astralisée fut remise à l'état solide, et prise par H. P. B. qui, le jour suivant, la mit à la poste à mon adresse à Aligarh.

Le reste de cette histoire est connu.

* * *

Entre Delhi et Lahore il se passa un incident très important. Entre ces deux stations, Damodar fit une nouvelle fugue astrale qu'il fut possible de vérifier.

Trois d'entre nous, Damodar, T. Narainswamy Naidu et moi

étions dans le même compartiment. Damodar sur un des bancs paraissait dormir agité par l'inquiétude ; moi je lisais un livre à la clarté de la lampe. Tout à coup Damodar s'avança vers moi et me demanda l'heure ; il était à ma montre six heures du soir. Je viens d'Adyar, me dit-il, et H. P. B. a subi un accident. Il ne put me dire s'il était sérieux ou non ; mais il croyait que son pied s'était accroché dans le tapis et qu'elle était lourdement tombée sur le genou droit.

Le lecteur ne doit pas oublier que ce jeune homme n'était qu'un étudiant dans la science occulte et que, par conséquent, il était incapable, au réveil, de se souvenir exactement de ce qu'il avait vu sur les autres plans. Je fais cette réflexion en vue de la déloyauté que la *Société des Recherches psychiques* a montrée envers lui.

En apprenant ce fait, je fis deux choses : je rédigeai un certificat de l'incident en indiquant l'heure ; je demandai à Narainswamy de le signer avec moi, et de la station suivante, Saharanpore, je télégraphiai à H. P. B., en ces termes : « Quel accident est-il arrivé au quartier-général vers les six heures ? »

Le lendemain matin, vers 9 heures, nous arrivions à Lahore et l'on nous accompagnait à un camp formé de six tentes et de quatre grands *shamianahs* (pavillons de toile ouverts) dressés pour moi au nord de la ville. Nous ne tardâmes pas à nous entretenir avec nos amis de l'incident survenu dans le train la veille au soir, et mon memorandum fut lu par chacun. Je priai nos amis présents de le signer et de déclarer que le télégramme que l'on attendait de H. P. B. n'était pas encore arrivé. Mes compagnons me quittèrent un instant, et tandis que j'étais assis à l'ombre de ma tente avec M. R. C. Bary, directeur de la revue *Arya*, un employé du télégraphe s'avança vers moi, tenant dans sa main une dépêche enfermée dans une enveloppe brune. Je priai M. Ruttan Chand de la recevoir et de la conserver sans l'ouvrir jusqu'au retour de nos amis en présence desquels elle devait être décachetée. C'est ce qui eut lieu à midi. M. R. C. Bary la lut et les neuf personnes présentes signèrent au dos pour attester les détails de l'événement. La dépêche disait : « Presque cassé jambe droite, tombant du fauteuil-évêque, entraînant Coulomb, effrayant les Morgans, Damodar nous surprit ». Ma dépêche, envoyée de Saharanpore, fut reçue par H. P. B. dans la nuit du 17. Sa réponse était datée d'Adyar, le 18, à 7 heures 55 du matin, et je la reçus à Lahore à midi.

La différence entre les explications de détail données par H. P. B. et celles de Damodar n'a rien de surprenant si l'on considère le degré peu avancé de développement de ce dernier ; mais la corroboration du fait principal, — une lourde chute et la blessure au genou, — reste tout entière.

Des critiques aussi bornés que suffisants auraient préféré que nous pensions qu'il y avait eu là une vulgaire entente entre Damodar et H. P. B., pour nous tromper. Je ne crois pas qu'il puisse

paraître vraisemblable qu'une grosse femme pesant plus de 100 kilogs eût consenti à se faire elle-même une sérieuse blessure au genou dans le but de me tromper quand elle pouvait si facilement s'entendre avec Damodar pour que celui-ci, au retour de son prétendu voyage astral, rapportât avoir vu quelque chose de bizarre, mais de non douloureux pour elle, comme par exemple déchirer un journal en morceaux, ou déclamer un poème russe ou français. Cette critique ne supporte donc pas le sens commun.

De plus, le télégramme de H. P. B. mentionnait un fait qui nous était jusque là inconnu et qui a sa valeur : c'est que le major Général et Mme Morgan d'Ootacamund étaient en visite à Adyar à ce moment.

Mémoires de **H. S. Olcott.**
Président-fondateur de la S. T.

DEMANDES ET RÉPONSES

Quelle est l'explication des étranges faits relatés par le colonel de Rochas dans son article sur le « Corps des désirs » paru dans le Lotus Bleu *de juillet dernier ?*

L'explication d'un fait occulte est toujours difficile ; l'on peut même assurer qu'elle est impossible lorsqu'un occultiste qualifié n'est pas présent à l'expérience ou ne consent pas, — lorsqu'il n'y a pas assisté, — à en évoquer les tableaux akasiques.

Les travaux de M. de Rochas sont certainement très curieux et intéressants, mais ils n'ont, pour les théosophes, qu'une importance relative. L'Initié s'occupe à étendre ses connaissances, mais en tant qu'elles lui permettent de prendre une part de plus en plus importante dans le travail de l'évolution. Tout fait qui ne tend qu'à la satisfaction de la curiosité est rejeté comme indigne de ses efforts. On ne doit donc s'adresser à ces « aides » que pour les œuvres d'altruisme et ne pas tenter de gaspiller leur temps en leur demandant de s'atteler à une froide et stérile dissection.

C'est dire que nous ne pouvons rapporter ici le jugement sans appel d'un de ces êtres élevés et que nos lecteurs devront se contenter des quelques notes qui suivent :

Plusieurs éléments sont intervenus dans les expériences rapportées : 1° l'influence de la volonté et de la mentalité *consciente* de l'opérateur ; 2° l'influence peut-être plus grande encore de sa pen-

sée *inconsciente*, pensée colorée par toutes les expériences, lectures et théories qui ont agité son mental pendant ces dernières années ; 3° l'imagination des sujets ; 4° l'imperfection très marquée de leur voyance.

Ces éléments divers ont chacun pris une part variable à la genèse des phénomènes produits et ont été par conséquent une source importante d'erreur. Ces erreurs se rencontrent dans toutes les expériences de magnétisme et rendent inacceptables les rapports des sujets en somnambulisme.

Le fait que Mme Lux parle et décrit ce qu'elle voit pendant l'expérience prouve absolument que le fantôme extériorisé n'est pas le corps astral, c'est-à-dire le corps du désir. En effet, lorsque le corps astral est sorti du corps physique, ce dernier tombe en léthargie et ne peut aucunement parler. Mais la conscience du sujet peut se déplacer et se fixer dans le corps astral sans que ce dernier sorte du corps physique ; le sujet, dans ces conditions, peut voir sur le plan astral et décrire ce qui se passe autour de lui ; il peut voir aussi la matière éthérique et la matière physique grossière. C'est probablement dans cet état que se trouvait la conscience de Mme Lux pendant l'extériorisation.

Les expériences spirites prouvent que l'on peut tirer un nombre assez considérable de fantômes, — quatre au moins, — du corps éthérique d'un médium et ces fantômes peuvent être matérialisés. Il est donc très vraisemblable que les « doubles » produits au cours de la magnétisation de Mme Lux étaient formés par la matière éthérique du sujet manipulée par les forces mentales et imaginatives, conscientes et inconscientes, de l'opérateur et du sujet.

Cette opinion semble recevoir une certaine confirmation de ce fait que, lorsqu'une grande partie de la matière éthérique est sortie du corps, — comme dans l'emploi des anesthésiques, — celui-ci devient insensible : le corps de Mme Lux était insensible pendant l'extériorisation.

Il est très dangereux de provoquer la sortie du corps éthérique, car, au danger de mort subite, s'ajoute la certitude de troubles graves et persistants portés à la santé, et il a fallu toute la prudence, tout le sang-froid et tout le bonheur de l'éminent expérimentateur pour que jamais catastrophe ne soit venue assombrir ses brillants travaux.

*
* *

Quelle est la signification théosophique du Tarot ?

Quelle est son origine ? Est-elle atlantéenne, égyptienne, orientale ou occidentale ?

Pourquoi ses figures sont-elles souvent d'apparence occidentale ?

Pour les théosophes, le *Tarot* n'est que l'un des moyens de se mettre, lorsqu'on est dans les conditions de psychisme voulu, en

rapport avec des intelligences de l'astral. Ces intelligences sont sub-humaines, — des Esprits de la Nature, d'ordinaire, — et ne sont par conséquent pas à rechercher.

Les figures du Tarot n'ont, par elles-mêmes, rien de spécialement favorable aux opérations divinatoires ; toute autre combinaison de signes sert aussi bien, si elle est aussi complète, c'est-à-dire si elle renferme un nombre aussi grand de faits importants dans ses figures symboliques. Ce qui produit l'œuvre magique c'est l'intelligence sub-humaine ; elle voit sur l'astral ce que l'on demande, et en guidant la main qui emmêle les cartes, provoque les groupements qui doivent former la réponse.

Le *Tarot* n'est donc qu'un instrument des *Arts occultes*, instrument supérieur peut-être à certains autres de la même catégorie, mais à coup sûr *inférieur* dans la hiérarchie des choses de la connaissance, et la théosophie vise non à fournir les moyens de se mettre en rapport avec les intelligences sub-humaines, mais à enseigner comment on développe l'Ego qui, lorsqu'il a grandi, se met directement et sans erreur en rapport avec la source de tout savoir : les empreintes akasiques. Le véritable occultiste est celui qui est ainsi devenu maître de la « Connaissance » ; le chercheur des arts occultes n'est qu'un aspirant à la sorcellerie. Tout ce qui a été écrit dans les livres sur le Tarot et les moyens de s'en servir n'est qu'une vide phraséologie, un verbiage enfantin : on ne peut pas plus enseigner le *Tarot* que transformer subitement un homme de constitution grossièrement matérielle en un être éminemment sensitif.

Et puis, à quoi sert d'être à la disposition d'un être inférieur, souvent heureux de tromper ? L'occultiste commande et sait par lui-même.

Pour connaître l'origine du *Tarot*, il faudrait suivre son histoire dans les annales akasiques, — les seules qui ne puissent induire en erreur. Est-ce vraiment nécessaire de perdre son temps pour chercher une semblable futilité ? L'économie du temps est, pour les aides de l'humanité, autrement importante que l'économie de l'argent.

Il se peut, mais ceci n'est qu'une simple supposition, que cet « art occulte » soit venu de l'Atlantide en Egypte, qu'il ait fleuri sur la terre des Pharaons pendant sa décadence et qu'il ait gagné ainsi l'Europe.

Les figures ont dû être transformées profondément, car un assez grand nombre d'entre elles sont d'origine tout occidentale.

PENSEES

Les sages n'appellent pas solides les entraves faites de fer ou de chanvre. Beaucoup plus solides sur les entraves que forgent les

soucis qu'on éprouve pour les richesses, pour une femme ou pour un fils.

Les sages appellent solide l'entrave qui vous tire en bas et qui est difficile à dénouer. Une fois que l'homme s'en est délivré il entreprend son pèlerinage déchargé de tout souci et laisse derrière lui la cupidité et la concupiscence.

*
* *

Laissez passer la colère, cédez à l'orgueil, montez au dessus de toute espèce de servitude. Aucune douleur ne peut frapper celui qui ne tient ni à son corps, ni à son âme et qui ne considère rien comme étant à lui.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE.

France

Le *Lotus Bleu* de juin dernier disait, en traitant de l'incendie du Bazar de Charité, qu'on ne manquerait sans doute pas d'apprendre que le tableau de l'événement avait été perçu en *bien des points* avant l'heure même du sinistre. C'est ce qui est arrivé. Cela a causé notamment le salut d'un jeune enfant et de sa famille, parce que le premier ayant été conduit au Bazar vers 4 heures, malgré son opposition la plus vive, dont il ne savait toutefois formuler la raison, se livra à une telle scène de cris, en entrant, se roulant et se démenant par terre, qu'on dut l'emmener par crainte du scandale... Deux minutes après tout était en feu.

La prévision possible du futur est assurément grosse de conséquences philosophiques puisqu'elle met en discussion les questions de fatalité et de liberté. Le *Questionnaire théosophique* y a fait une première réponse élémentaire. Une seconde, plus développée, attient à la haute conception théosophique de la nature intégrale, à savoir que celle-ci est un grand être pour qui le temps n'existe pas, de sorte que le passé, comme le futur, est pour lui un éternel présent, et qu'en lisant *ce* présent, — ce que l'homme, dans certaines conditions, peut faire, dans les *Enregistrements akasiques*, — on peut dès lors avoir notion de *notre* avenir. Le *Lotus Bleu* reviendra sur ce sujet.

Une revue assez répandue, le *Monde illustré*, a mentionné dernièrement le fait d'une personne malade qui, à cinquante lieues de Paris, à Vouziers, le 4 mai dernier, après 4 heures du soir, a perçu tous les dé-

tails du drame qui se déroulait au même instant au Bazar de Charité. De nombreux témoins, dont le médecin de la patiente, assistaient, stupéfaits, à la description de la catastrophe sans y rien comprendre tout d'abord, naturellement. Ce n'est toutefois, ici, qu'un développement de perception dû à une extériorisation de l'être, phénomène moins rare et qui commence à être admis du public.

∴

Puisque nous venons de citer une honorable revue, nous pouvons remarquer une singulière illustration dans une autre publication, l'*Echo du Merveilleux*, qui se pique de quelque occultisme, avec, toutefois, plus de bonne volonté que de connaissance. Cette honnête revue donne à la première page de l'un de ses numéros la photographie d'un prêtre catholique armé de pied en cap, une épée de la main droite, un fusil de la main gauche, avec lesquelles armes il aurait pourfendu un « esprit », à Valence en Brie... Nous ne voulons pas savoir si, comme quelques-uns le disent, cet « esprit » se donne encore carrière là-bas; mais la vue de cette image suggère les observations suivantes. S'il n'y a *rien* eu, à Valence en Brie, ou même s'il n'y a eu que la présence d'une entité de défunt, — ce qui, étant de substance astrale, n'est pas accessible à l'action physique, équivaut dès lors physiquement à rien, — pourquoi cette panoplie et quelle est cette posture ? Que si, au contraire, la hantise était produite par le *double* d'un vivant, le sacerdotal occultiste ignorait-il qu'en pourfendant ce *double* il risquait de tuer, de blesser tout au moins *le vivant*, et, justicier d'un autre âge, voulait-il donc punir de mort des sévices, désordres et injures, que nos Codes, à l'endroit de vivants, s'entend, ne punissent que de prison ?... Dans les deux cas, la situation semble singulière pour le ministre d'une « religion de mansuétude » et l'on a besoin de se rappeler que la revue qui la stéréotype est amie du trône et de l'autel pour ne pas croire qu'on a voulu faire une mauvaise plaisanterie.

∴

H. P. B., notre instructeur respecté, a dit plusieurs fois, de son vivant physique, que le temps était venu, en cette fin de Cycle, où plus d'un secret allait se trouver révélé. Cela s'appliquait, dans sa pensée, à tous les ordres de l'idée. Et ces paroles ont été maintes fois réalisées depuis qu'elles ont été prononcées, dans l'ordre industriel, notamment, où tant de progrès ont été faits, ceux-là seuls, toutefois, qui le devaient, à preuve le non développement de l'invention de Keely — arrêt que H. P. B. a annoncé dès le début parce que cette invention était prématurée ; dans l'ordre historique, aussi, par la découverte du tombeau de Ramsès II (Sésostris), par celle d'inscriptions archaïques éclairant d'un jour nouveau l'histoire de Moïse, etc. ,etc.

Voici une découverte toute récente dont l'importance, pour l'Occident surtout, n'est certes pas moindre que les précédentes. Il s'agit d'un papyrus qui vient d'être trouvé à une centaine de kilomètres du Caire, sur l'emplacement jadis occupé par l'une des grandes cités de l'Egypte

ancienne, lequel papyrus contient, en caractères grecs, ce qu'on appelle les *Logia* de Jésus. Ce sont quelques-unes de ses paroles qui ont passé de l'hébreu original au grec reconnu authentique de l'un des premiers siècles de notre ère. L'étude du document est donc du plus haut intérêt, comme donnant certainement l'une des premières versions des paroles sur lesquelles une grande religion devait se fonder. Nous ne saurions naturellement la développer ici. Nous nous bornerons à citer le texte du cinquième *Logion* ainsi retrouvé. Le voici avec les lacunes qu'il présente dans les mots effacés par le temps, lacunes que l'esprit comble aisément, et avec son ensemble des plus hautement suggestifs :

Jésus dit : « *Partout où ils sont... et où il y a un... seul, Je suis avec lui. — Soulevez la pierre et vous m'y trouverez ; fendez le bois, j'y suis aussi* ! »

Comme le dit l'érudit secrétaire général de notre section qui nous donne ces renseignements, l'exhumation de ce document prouve aussi que plus on se rapproche des origines vraies de la religion chrétienne, plus on trouve de satisfactions pour la raison et pour l'intuition, et plus on reconnaît que les vérités qui en surgissent appartiennent bien à la Religion universelle, — dont la théosophie n'est que l'une des plus simples et plus exactes formules.

***

Nous relevons, dans la *Paix Universelle*, la 4e liste d'adhésions au *Congrès de l'humanité* :

G. Delanne (*Revue scientifique et morale du Spiritisme*) ; M. Leymarie (*Revue Spirite*) ; M. Ernest Bosc (*Curiosité*) ; Mme O. de Bezobrazow (*Revue des femmes russes et des femmes françaises*) ; L. d'Ervieux.

M. Xavier de Carvalho, qui apporte en même temps l'appui d'un grand nombre d'importants journaux de tous les pays de langue portugaise : *O Seculo*, *O Popular*, *Van guardo*, *Voz de Operaviro* (Lisbonne), *Voz publica*, *Jornal de Noticias*, *Primeiro de Janeiro* (Porto).

O Paiz, *Jornal de Commercio*, *Lozeta de Noticias*, *Cidad de Rio de Janeiro* (Brésil).

Diaro Popular, *Estado de San Paulo* (San Paulo).

Provincia de Para (Belem-Par).

M. Xavier de Carvalho offre le concours de ces journaux en même temps que son dévouement effectif pour le Comité d'organisation, en même temps que le concours assuré de MM. Condé de Valenças (Membre de l'Académie royale des Sciences), Lisbonne ; Texeira Bastos, homme de lettres, rédacteur au *Seculo*, Lisbonne; Majalhaes Lima, homme de lettres, président de l'Association des journalistes de Lisbonne ; Alves de Veiga, avocat, publiciste et professeur (Paris) ; Bruno (José *Pereira*) de Sampano, homme de lettres, à Porto, Brésil ; Quintino Bocayuva, sénateur, directeur de *O Paiz*, un des fondateurs de la République, au Brésil ; Dr Paes de Carvalho, gouverneur de l'état du Para ; José-Maria Lisboa, directeur du *Diaro Popular*, San-Paulo. M. Carvalho signale aussi une longue série de correspondants en divers pays.

∴

Les travaux des Branches théosophistes vont reprendre avec le mois d'octobre. Nous rappelons que la Loge parisienne *Ananta* a des séances *ouvertes* en son siège de la rue de Verneuil, 58, les deuxième et quatrième mercredis du mois, à 8 heures du soir.

ANGLETERRE.

L'excellente revue le *Lucifer*, dont le nom doit être pris pour « *celui qui porte la Lumière* », portera désormais le titre de *Theosophical Review*.

A la manière de son éminente fondatrice, H. P. B., on peut dire que le *Lucifer* a commencé par s'imposer à l'attention de ses contemporains par l'étrangeté de son extérieur, mais que, de même aussi, il n'a pas tardé à acquérir ses droits de naturalisation dans le domaine de l'idéalité transcendante et ensuite à y tenir l'une des premières places, dans l'esprit même des philosophes du jour, s'entend, — car nous le mettons, nous, « hors rang », — par la valeur de ses travaux, et la haute positivité de ses aperçus qui fait passer la métaphysique de l'ordre spéculatif à celui descriptif, caractéristique de la donnée théosophique. On peut donc dire que c'est grâces surtout à l'organe de H. P. B. que les idées théosophiques sont maintenant entrées dans le monde des penseurs de l'Occident, et c'est pourquoi sa revue principale, le *Lucifer*, comme la nôtre, plus modeste, le *Lotus Bleu*, aux débuts duquel elle a également présidé, ne se sont jamais departies du titre connexe de *Revue théosophique* qu'elles peuvent ou non prendre exclusivement, selon les circonstances.

SECTIONS NÉERLANDAISE ET SCANDINAVE.

Rien de particulier.

SECTION AMÉRICAINE.

Mme Annie Besant continue avec succès son immense tournée de conférences aux Etats-Unis. Elle a assisté, le 27 juin dernier, à la Convention annuelle de la Section Américaine, à Chicago, où le plus bel hommage rendu à notre digne sœur a été la constatation officielle que son action personnelle, durant les quelques mois écoulés, avait augmenté de dix-neuf le nombre des branches actuelles de la Section. Dans le meeting de la fin, Mme Annie Besant prononça un grand discours tendant à préconiser le développement de la Connaissance parmi les Théosophistes pour les mettre plus à même d'aider leur prochain. « Nul mouvement, dit-elle, ne peut et ne doit même vivre, s'il ne « connaît » pas. Les Maîtres sont bien maîtres de compassion, mais ils sont aussi maîtres de Sagesse ! »

SECTION INDIENNE.

Aux dernières nouvelles, fin juillet, le président fondateur, H. S. Olcott, en tournée de service en Australie, n'était pas encore rentré à Adyar.

Dans l'Inde même, la Section a désavoué l'immixtion aux agitations politiques actuelles que quelques Hindous ont personnellement tentée à Milapore. La Société théosophique ne s'occupe pas de politique contingente ; elle a bien assez à faire dans le champ des hautes idées pour laisser à qui de droit celui des idées terre à terre. Celles-ci dérivent d'ailleurs de celles-là, à longue échéance, toutefois, en vertu de la loi de Karma, et les *Nadhi Granthams* esquissent suffisamment les réalisations à venir pour qu'on n'ait pas qu'à laisser venir. Le xxᵉ siècle ne doit, paraît-il, pas entrer dans sa deuxième moitié sans qu'il y ait eu *du nouveau* aux Indes ; mais ce n'est pas non plus pour demain.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel*. Août 97. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — L'œuvre de la S. T., par Annie Besant. — Prophéties modernes, par A. S. I. — Le Christ, reproduction de Krishna, par Kannoo. — Le Sentier chrétien, par A. F. K. L'évolution de l'âme, par A. B. — Instruction sur la Yoga, par Julian.

Lucifer. *Angleterre*. Août 97. — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead. — Histoire d'un cadet, par C. Leadbeater. — Le désir des expériences psychiques, par Bertram Keightley.

Vahan. *Section Européenne*. Août 97. — Effets du bouclier aurique dans les relations sociales. — Différences entre le corps astral d'un vivant et celui d'un défunt. — Dangers de la médiumnité au point de vue de la santé.

Sophia. *Espagne*. Août 97. — La Genèse, par Soria. — Variétés historiques, par Filadelfo. — Réincarnation, par Annie Besant.

Theosophia. *Section Néerlandaise*. Août 97. — Les trois sept. — Les rêves. — Naissance et évolution de l'âme. — Théosophie et occultisme.

Mercury. *Section Américaine*. Juillet 97. — La loi du sacrifice, par Annie Besant. — Corroborations astronomiques, par A. Marques. — Convention de la Section Américaine.

Theosophy in Australia. Juillet 97. — Théosophie et évolution. — La loi de Karma et la fatalité. — Sur la Dévotion.

Maha-Bodhi. *Inde*. Août 97. — Le Nirvana n'est pas l'annihilation, comme le croient, par erreur, tant d'Orientalistes occidentaux.

Revue spirite. *France*. Août 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. Histoire de Katie King. — La bonne dame de Nohant, par P. G. L. — Songes télépathiques, par la comtesse Mé-

nardi. — Récits de manifestations, par de Kronhelm. — La voix du tombeau, par Julien Larroche. — Commentaire sur le *Règne de l'esprit pur* par Lessard.

Revue du Spiritisme. *Paris.* Août 97. Caractère positif de la doctrine spirite, par G. Delanne. — Les savants et le spiritisme, par Becker. — Le spiritisme et l'occultisme en 1858, par Pierrart.

Borderland. *Angleterre.* 3e trimestre 97. — Progrès de la Science psychique pendant le XIXe siècle, par Max. — Maisons hantées. — Un autre Lourdes, en Italie. — La prière téléphonique. — Nouvelle de Keely et son appareil. — De la magie aux Indes Occidentales.

Paix Universelle. *Lyon.* Août 97. — Le Congrès de l'humanité, par Guymiot. — Cours de Magnétisme, par Bouvier.

Humanité intégrale. *Paris.* Août 97. — Non reçue.

Hyperchimie. *Douai.* Août 97. — Non reçue à temps.

Nova Lux. *Italie.* Août 97. L'Ego et ses véhicules, par Calvari. — Mouvement occultiste, par F. Bruni. — Portrait psychographique de Donizetti. — L'idéalisme et le matérialisme de la conception dynamique dans l'histoire, par de Vincolis.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Août 97. — Mentionne tout ce qui se publie.

Revues parvenues sans donner notre sommaire. — *Moniteur Spirite,* de Belgique.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Pascal (1).

Nouvel acte de l'*Epopée humaine,* l'œuvre formidable rêvée par Lamartine et Hugo et réalisée par Strada.

Quest-ce que l'*Epopée humaine*? L'histoire de l'humanité rendue visible, sensible, compréhensible par des drames condensant une époque, condensant la vie humaine à une des étapes de sa route.

Pour accomplir pareille œuvre il fallait la force dirigeante radicale que seul encore parmi les hommes, Strada est parvenu à découvrir et qu'il a nommée de ce nom qui ne dit rien aux profanes, la *Méthode Impersonnelle.*

Lamartine et Hugo ont reculé devant l'œuvre rêvée dont ils ne pouvaient être les ouvriers car si leur tête émergeait de l'animalité tout le reste de leur corps y était plongé comme le prouve l'emploi de leurs forces à l'action politique. Leur pensée sans boussole vagabondait au

(1) *Pascal et Descartes*, par J. Strada, in 8°, Ollendorff, 5 francs.

hasard des impressions, non encore haussée à l'aptitude métaphysique.

Cela n'est point dit pour rabaisser ces deux grands génies dont la France est fière à bon droit, mais pour aider à saisir la valeur de Strada, l'homme le plus ignoré de ses contemporains, dont l'histoire aura fait mention.

Il est difficile aux hommes de percevoir qu'un de leurs contemporains soit un homme de génie, d'autant plus difficile que ce génie s'éloigne davantage de la vulgarité.

C'est pourquoi Strada est resté inconnu de ses contemporains. Ceux qui l'ont connu se sont bien gardés de le signaler à l'attention ; ils conservaient jalousement le secret de son existence comme le chercheur d'or et le chercheur de diamants gardent le secret du *placer* où ils vont puiser leur richesse qu'ils craignent de voir répandue aux mains des autres.

Strada est la tête la plus vastement encyclopédique pour la pensée abstraite, la pensée humaine, quoiqu'en disent les sensationnistes de notre époque, qui ait jamais apparu sur terre. Ni Platon, ni Aristote n'ont condensé autant de pensée abstraite dans leur cerveau, n'ont eu un appareil mental de la largeur et de la complexité de celui de Strada.

Aucun penseur jusqu'à Strada n'a pu trouver par la synthèse succédant à l'analyse consciente, la *Méthode* que l'humanité cherche depuis qu'elle pense.

Le précurseur direct de Strada, celui qui approcha le plus de la découverte de la méthode, c'est Pascal, et c'est aussi de tous les penseurs celui avec qui Strada se reconnaît le plus de parenté.

Pour devenir Strada il faut avoir été Pascal et il n'y a que ceux parmi nous qui ont senti et compris Pascal qui puissent bien saisir la valeur de Strada.

Celui-ci est Pascal ayant vécu sa vie jusqu'au bout, étant allé jusqu'aux fruits de compréhension qu'il devait produire si la mort ne l'avait pris à l'heure de la floraison de son intelligence.

Mais il était impossible que Pascal allât plus loin parce qu'à son époque des courants d'idées qui circulent parmi nous n'avaient pas encore atteint l'Europe.

Si la pensée indoue, si l'énergie du Véda n'étaient pas venues féconder la pensée occidentale, Strada n'aurait point apparu parmi nous.

Tout au long de son œuvre il le proclame en fait.

Aux yeux d'un Théosophe, Strada fait l'effet d'un Mahatma qui serait descendu parmi nous et qui penserait au moyen d'un appareil mental semblable au nôtre pour nous montrer jusqu'à quel degré de compréhension nous pouvons aller en faisant par nos organes des courants de pensée à la plus haute tension qu'ils puissent supporter.

Tous ceux qui pourront comprendre son œuvre sentiront que sa pensée vient de haut, de très haut et plus haut *consciemment* que celle d'aucun des hommes mentionnés par l'histoire.

Pour tous les penseurs, Pascal est le plus grand génie connu ; ses *Pensées* ont donné le vertige aux plus hardis; Strada c'est Pascal complet,

c'est Pascal ayant découvert ce à quoi il aspirait de toute l'énergie de son esprit, au *critérium* par lequel la conscience humaine peut communier avec le Divin.

Descartes, par un coup de génie, renversant la puissance des dogmes, avait cru trouver ce critérium dans l'évidence rationnelle.

Il y a la vérité dans cette conception, mais vérité encore dans sa gangue, Descartes n'ayant pas distingué les deux espèces de raison, la personnelle et l'impersonnelle.

Kant, son disciple, approcha de cette distinction avec sa conception de la raison pure et de la raison pratique, mais en eut le sentiment plus que la perception.

La raison personnelle conduit à l'erreur aussi facilement et plus souvent qu'à la vérité et c'est ce que constata Pascal : vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà.

Et Pascal est mort de la soif du vrai, de la soif du critérium pouvant relier le savoir humain à la Connaissance totale.

Pascal fut l'homme de la grande tristesse, non de la tristesse werthérienne et byronnienne qui est tout au plus l'instinct animal du sentiment humain éprouvé par Pascal et ceux de sa race, mais de cette tristesse infinie que donne la soif du vrai alors que pour l'étancher on ne rencontre que des mirages fuyant les lèvres qui s'approchent de leur onde illusoire.

Strada connut cette tristesse aussi ; pour aller, comme lui, au delà de Pascal, il fallait avoir vécu Pascal.

Il a aussi connu l'autre presque aussi poignante et accablante et beaucoup plus lancinante, avec pourtant un point d'appui central qui permet de résister à l'accablement, si formidable que soit le poids porté sur les épaules ; cette autre tristesse dont la profondeur ne peut être connue que des hommes de sa trempe — combien sont-ils au long des siècles ? — est donnée par la soif d'être compris par les hommes, soif dont aucune onde d'intelligence n'apporte l'étanchement.

Oh ! les jours longs, les jours lassants, les jours torpides, les jours déchirants qu'on passe dans ce désert : l'*insouciance des hommes* !

Strada nous exprime cette immense tristesse dans un vers :

« Oh ! j'ai soif de la mort, j'ai besoin de la mort ! »

Tous les bienfaiteurs de l'humanité ont souffert. Ce fait étant constant ne peut résulter que d'une loi de la vie terrestre, loi connue depuis longtemps, que les Grecs avaient symbolisée dans le mythe de Prométhée.

Jeter du savoir aux humains, c'est se condamner au malheur ; celui dont le cœur est assez audacieux pour braver cette loi doit se résigner au malheur qui est la sanction de son œuvre et prouve qu'elle est bonne.

C'est une loi formidable qui tend à l'étouffement de la connaissance humaine ; c'est la volonté des Elohim jaloux qui ne consentent pas à ce que l'homme devienne semblable à l'un deux ; c'est une chaîne de

fer garnie de pointes d'acier, entourant l'humanité de ses spires comprimantes comme l'étreinte du boa ; l'audacieux qui la repousse et la brise a le cœur déchiré par les pointes qui ne peuvent être détrempées et amollies que par la chaleur de son sang.

Et les Elohim jaloux ont une armée de serviteurs parmi les hommes et l'audacieux qui veut le vrai, qui veut boire la Connaissance, la liqueur du Graal, est obligé de partir seul, toujours seul dans la vie, frayant sa route à travers les hordes haineuses qui lui barrent tous les chemins.

Quel Arthur rétablira la cohorte des Chevaliers de la Table Ronde et avec eux, marchant unis et non plus chacun pour son compte, tracera vers le Vrai, la Voie Droite que pourront suivre les hommes de Bonne Volonté !

L'avenir répond : Strada !

Guymiot.

L'imposition des mains et la médecine philosophale, par *Oswald Wirth.*

En publiant ce petit traité sur l'*imposition* des mains l'auteur déclare lui-même n'avoir eu tout d'abord en vue qu'un but purement humanitaire. Il a constaté l'efficacité d'un mode de traitement méconnu et il s'est cru tenu de publier le résultat de ses observations.

C'est ce qui constitue la première partie du présent ouvrage qui, par un récit de faits personnels, exposés dans ce qu'ils présentent d'instructif, s'adresse aux personnes assez indépendantes d'esprit pour juger des choses sans parti pris.

La seconde partie s'occupe du côté théorique de la question. Non que les solutions définitives y soient formulées : tout est si peu connu encore dans le domaine de la thérapeutique psychique et les agents qui y concourent, c'est-à-dire la pensée, la volonté, l'imagination et la vie, sont si généralement ignorés, dans leur essence, actuellement !... M. Oswald Wirth en donne des indications issues de la donnée occultiste occidentale, éclairées par sa propre intuition et raccordées, partiellement, au moins, à la donnée orientale théosophique, bien qu'il ne prononce pas ce dernier nom.

Conséquent avec l'école même dont il relève, M. Wirth fait grand usage du symbolisme qui porte la trace de l'obscurité dont a dû se revêtir jadis sa donnée pour échapper aux persécutions des pouvoirs de l'époque. Cela n'enlève rien à l'intérêt du livre qui témoigne autant des capacités intellectuelles de l'auteur que son long labeur employé au service des autres a pu répondre des potentialités de sa nature propre.

D. A. C.

Contribution à l'origine polyédrique des espèces, par *Arthur Soria y Mata.*

Curieux travail dans lequel l'auteur s'efforce de prouver ce que Platon a dit depuis longtemps : que Dieu « géométrise » dans la Nature. Señor

Soria répète la même idée sous une forme différente et en donnant à son thème toute l'étendue nécessaire pour gagner les suffrages de ses lecteurs.

Pour lui, la matière est composée d'atomes ultimes, groupés en formes géométriques dont la base commune est le tétraëdre et les représentants normaux les cinq solides réguliers : le tétraëdre, l'octaëdre, le cube, l'icosaëdre et le dodécaëdre.

Les combinaisons diverses de ces solides donnent lieu à la multitude des corps que l'on trouve dans les règnes de la nature. Le *tétraëdre* est l'origine commune de toutes les formes à 3 dimensions, le *Cube* est la forme-type des minéraux et des espèces chimiques, le *Dodécaëdre* est la forme-type probable de la cellule et de toutes les espèces végétales et animales.

Les formes minérales représentent des combinaisons faites autour d'un point, les formes végétales sont le produit de combinaisons opérées autour d'une ligne et les formes animales résultent de combinaisons équilibrées sur les deux côtés d'un plan principal de symétrie passant par le centre de la terre.

Nous sommes certain que la découverte de Señor Soria est l'un des fils d'Ariane qui conduisent dans le dédale des opérations morphologiques de la Nature, et les détails de son exposé sont parfois, — comme dans le chapitre des combinaisons chimiques, — d'une simplicité qui n'a d'égale que leur probabilité scientifique.

Nous croyons pourtant que sur les origines et les fins, c'est-à-dire, en deçà de la minéralité *physique* et de la végétalité que nous connaissons, d'autres lois de groupement interviennent. Ceci ne diminue en rien la valeur de ce remarquable travail.

Dr Pascal.

Compendium de médecine synthétique électro-homœopathique, par le Dr *Duz*.

Ce petit livre est comme un formulaire électro-homœopathique à l'usage des gens du monde. Il donne, en plus, une esquisse rapide de l'anatomie physiologique et des tempéraments du corps humain, un aperçu très intéressant sur l'urologie et quelques notions utiles de physiognomonie pathologique.

Le titre d'*électro-homœopathie* donné par Mattei à sa méthode est certainement mal choisi pour dénommer une pharmacopée *secrète*. Fût-elle connue. les 5 plantes apennines qui, croit-on, forment la base des multiples combinaisons de son formulaire, seraient assurément insuffisantes pour offrir des actions pathogénétiques capables de répondre similairement à la multiplicité des affections morbides qu'elles sont destinées à combattre. Quant à de l'électricité, il n'y en a nulle part dans les liquides Mattéi.

La valeur thérapeutique de ces médicaments est placée, par des praticiens qui les emploient spécialement, sur le même pied que ceux des contrefacteurs de Mattéi : Ponzio, Landry, Sauter, etc...

Quant à nous, nous n'avons pu continuer leur emploi, parce qu'ils ne nous donnaient pas des résultats supérieurs à ceux des autres méthodes (allopathie, homœopathie, thérapeutique solaire, électricité, etc.) et surtout parce qu'ils n'offrent pas une base expérimentale permettant d'agir scientifiquement.

Le *Compendium* du Dr Duz est, pour nous, instructif surtout par les notions occultes introduites dans la séméiotique et l'étiologie.

Dr Pascal.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE SEPTEMBRE 1897

M. T.	8 fr. 50	(*Lotus Bleu*)
Liberté	50	(id.)
Paul Gillard	20	(id.)
Holbé	5 50.	(id.)
Mme Fabre	3 50.	(*Publications*)

AVIS. — **Pour reposer la bienveillante attention des lecteurs du *Lotus Bleu* nous ne donnons pas, ce mois-ci, le fascicule habituel de *Doctrine Secrète*.**

AVIS IMPORTANT. — Pour permettre à nos lecteurs de former, au moment voulu, avec les fascicules qu'ils possèdent déjà, un premier volume complet de la **Doctrine Secrète**, nous avons publié à nouveau, comme nous l'avions annoncé il y a un an, la **Préface** et l'**Introduction** de ce grand ouvrage. Cette réimpression forme quatre fascicules de chacun 16 pages qu'on peut se procurer à la *Librairie de l'Art indépendant*, 11, Rue de la Chaussée d'Antin, chez l'éditeur du *Lotus Bleu*, pour le prix de 1 franc 50.

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

27 OCTOBRE 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 8

LE LOTUS BLEU

LE DÉVACHAN[1]

INTRODUCTION

Dans l'introduction au travail sur le *Plan Astral*, j'ai fait observer que l'on pouvait trouver, dispersées çà et là dans nos livres, une assez grande quantité d'informations traitant du royaume astral, mais qu'il n'y avait pas, à ma connaissance, de volume qui contînt un résumé complet des faits connus jusqu'ici sur cette intéressante région. Il semblerait que cette remarque pût s'appliquer avec plus de vérité encore au plan immédiatement supérieur à l'Astral, — au Dévachan ou Sukhâvati. Dans l'*Esoteric Buddhism* de M. Sinnett, — livre si indispensable à tout étudiant de la Théosophie, — il y a bien, sur le sujet, un chapitre instructif, mais, bien que l'on n'ait rien appris depuis qui soit venu, en aucune manière, contredire la lucide exposition qui s'y trouve, il n'en demeure pas moins vrai que les investigations que nous avons pu faire pendant les treize années qui se sont écoulées depuis sa publication, nous ont mis en possession, au point de vue des détails, d'une quantité considérable de renseignements inédits.

On comprendra sans peine qu'il existât de nombreuses questions secondaires que M. Sinnett ne pouvait convenablement poser sans s'exposer à importuner son correspondant Adepte et qui, néanmoins, sont du plus grand intérêt pour l'humanité, puisque la plus grande partie de notre existence se passe sur ce plan ; celui-ci est, en somme, la vraie et permanente demeure de l'Ego réincarnateur, et

(1) Le *Plan Astral*, auquel l'auteur fait allusion dans le présent travail, a été publié par le *Lotus Bleu* dans les années 1895 et 1896.

chacun des retours de ce dernier à la terre n'est, dans sa carrière, qu'un court quoique très important épisode. Le but de ce travail est donc de présenter un sommaire des faits recueillis jusqu'à ce jour sur le Dévachan, et nos investigateurs me prient de répéter ici, ce que j'ai dit à propos du plan astral, à savoir, que bien qu'ils ne prétendent nullement à l'infaillibilité, ils devaient à leurs frères étudiants de prendre toutes les précautions possibles pour assurer l'exactitude des renseignements donnés. En vérité, je puis dire, à ce sujet, que nul fait, ancien ou nouveau, n'a trouvé place dans ce traité sans avoir été contrôlé par le témoignage de deux investigateurs indépendants et qualifiés, et sans avoir été jugé correct par des étudiants plus anciens et dont la connaissance sur ces points est nécessairement plus grande que la nôtre. Il faut donc espérer que ce compte rendu, malgré qu'on ne puisse le considérer comme complet, sera, pourtant, trouvé digne de confiance.

Je ne répèterai pas ici les remarques faites dans le précédent travail sur l'absolue nécessité, pour l'étudiant occultiste, de réaliser d'une manière définie ce fait, que la nature se divise en différents plans, possédant chacun sa matière propre, ses divers degrés de densité, et pénétrant celui qui est immédiatement au-dessous de lui: cette remarque, pourtant, s'applique aussi bien au plan dévachanique qu'au plan astral. Je me contenterai de renvoyer le lecteur, s'il y a lieu, à l'introduction du *Plan astral*, et de lui rappeler que le Dévachan est le troisième des cinq grands plans qui concernent l'humanité actuelle ; que les plans astral et physique sont au-dessous de lui, tandis que le plan bouddhique (appelé quelquefois, avec moins de justesse, sushuptique) et le plan nirvanique sont au-dessus. Comme nous l'avons dit tantôt, ce plan est celui sur lequel l'homme, s'il n'est pas trop peu développé pour qu'il en soit ainsi, dépense de beaucoup la plus grande partie de son temps pendant le processus évolutif; car, sauf pour les êtres dont le développement est nul, la durée de la vie physique dépasse rarement un vingtième de celle de la vie dévachanique; elle descend même jusqu'à un quarantième lorsqu'il est question de personnes douées d'une assez grande bonté. Il vaut donc la peine de consacrer à son étude tout le temps et tout le soin nécessaires pour en acquérir une intelligence aussi complète que possible pendant notre emprisonnement dans le corps physique.

Traduire par le langage les faits de ce troisième plan de la nature est, malheureusement, un effort semé d'insurmontables difficultés. Et ne trouvons-nous pas que, sur notre plan inférieur, les mots, bien souvent, ne peuvent suffire à exprimer nos idées et nos sentiments?... Les lecteurs du *Plan Astral* se souviennent sans doute, que déjà nous reconnaissions l'impossibilité de donner à ceux dont l'expérience était limitée au monde physique, une conception adéquate des merveilles de cette région ; on ne peut qu'ajouter ici que cette observation s'applique avec dix fois plus de force à ce que

nous écrivons dans le traité actuel. La matière que nous devons essayer de décrire est, non seulement beaucoup plus éloignée de celle à laquelle nous sommes habitués que ne l'est la matière astrale, mais de plus, la conscience de ce plan est si immensément plus large que tout ce que l'on peut imaginer sur la terre, ses conditions mêmes en sont si absolument différentes que l'explorateur appelé à traduire le tout en mots ordinaires se trouve complètement impuissant, et ne peut espérer qu'une chose c'est que l'intuition de ses lecteurs suppléera à l'inévitable imperfection de ses descriptions.

Prenons un exemple entre mille. Il semble que, dans le Dévachan, le temps et l'espace n'existent point; car les événements qui, sur notre plan, se déroulent successivement et sur des lieux séparés par de grandes distances, se présentent là haut simultanément et sur un même endroit. Tel est, du moins, l'effet produit sur la conscience de l'Ego; il est aussi des circonstances tendant à faire supposer que la simultanéité absolue est l'attribut d'un plan plus élevé encore, et que la sensation qu'on éprouve de cette simultanéité en Dévachan, n'est que le résultat d'une succession si rapide que les infinitésimales différences de temps cessent d'être perceptibles, ainsi qu'il arrive dans l'expérience bien connue du tison ardent qui, agité en rond, avec une vitesse de dix cercles par seconde, donne l'impression d'un ruban de feu continu. Ce n'est pas que ce ruban existe en réalité, c'est que l'œil humain ordinaire ne peut distinguer, comme séparées, les impressions semblables qui se suivent à moins d'un dixième de seconde.

Quoi qu'il en soit, le lecteur comprendra que, dans nos efforts pour dépeindre une condition d'existence si dissemblable de celle de la vie matérielle, il soit impossible de ne pas dire beaucoup de choses partiellement inintelligibles et paraissant même totalement incroyables à ceux qui n'ont pas l'expérience personnelle de la vie dévachanique. C'est inévitable et, en attendant que le lecteur puisse se rendre compte par lui-même des résultats que nous allons exposer, il nous suffira de lui rappeler que tout a été fait pour en assurer l'exactitude.

On suivra ici, autant que possible, l'ordre adopté dans le *Plan astral*, afin que ceux qui désireront comparer les deux plans et leurs sous-plans soient à même de le faire. Comme nous le verrons plus tard, le titre du premier chapitre du *Plan astral* est peu approprié à celui du Dévachan; aussi l'avons-nous remplacé par le titre du chapitre suivant.

CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES.

Pour essayer de traiter le moins mal possible un sujet aussi difficile, le mieux, peut-être, c'est d'y entrer en plein et, au risque de ne pas réussir, de décrire ce que voit l'élève quand, pour la

première fois, le plan dévachanique se présente à lui. C'est à dessein que j'emploie le mot élève, parce que, si l'on n'est aidé d'un vrai Maître, il y a peu de probabilité d'entrer en pleine conscience dans un lieu de béatitude aussi glorieux et de retourner ensuite sur notre terre avec un souvenir précis de ce qu'on aura vu. Nul « esprit » complaisant ne descend de ces lieux pour nous faire entendre les banalités que débitent généralement les médiums professionnels. Nul clairvoyant ordinaire ne pénètre sur ces hauteurs, bien que les meilleurs et les plus purs d'entre eux s'y élèvent parfois lorsque, à certains moments d'extase intense, ils échappent à l'influence de leurs magnétiseurs ; il est vrai qu'en pareil cas ils en rapportent rarement plus qu'un souvenir vague de grande mais indicible félicité, félicité dont la caractéristique varie généralement avec les croyances religieuses du sujet. Lorsque plus ou moins longtemps après la mort, l'Ego, se retirant en lui-même, parvient au plan dévachanique, ni les pensées pleines d'affectueux regrets des amis quittés, ni l'attrait des séances spirites ne peuvent l'entraîner à communiquer encore avec la terre ; cette attraction n'est possible que lorsque les forces spirituelles qu'il a évoluées pendant sa vie dernière sont tout à fait élaborées et qu'il est redevenu prêt à revêtir une nouvelle robe de chair. Et lors même qu'il pourrait revenir ici-bas, le récit de ses expériences ne donnerait pas une idée vraie du plan dévachanique parce que, comme nous le verrons tout à l'heure, il n'y a que ceux dont la conscience s'y trouve en plein état de veille qui puissent s'y mouvoir librement et prendre connaissance de toutes ses beautés. Mais tout cela sera expliqué plus tard, quand nous nous occuperons des habitants de ce royaume céleste.

UNE SUPERBE DESCRIPTION

Dans l'une des premières lettres écrites par un occultiste éminent se trouve rapporté, de mémoire, le beau passage suivant dont je n'ai jamais pu découvrir la source, malgré que l'on trouve dans « *Catena of Buddhist Scriptures* », de Beal, p. 378, un paragraphe qui semble en être une version considérablement augmentée.

« Notre Seigneur Bouddha a dit : Plusieurs milliers de myriades de mondes au-dessus du nôtre, se trouve une région de béatitude qu'on appelle Sukhâvati. Sept rangs de palissades, sept rangs de vastes rideaux, sept rangs d'arbres onduleux l'entourent. Demeure céleste des Arhats, elle est gouvernée par les Tathâgatas, et se trouve en la possession des Boddhisattvas. Sept lacs précieux y coulent, lacs aux ondes cristallines, possédant sept qualités distinctives quoique uniques. Voilà, ô Sâriputra, le Dévachan ! Sa divine fleur, l'Udambara, étend une racine dans l'ombre de chaque terre, et fleurit pour tous ceux qui peuvent l'atteindre. Ceux qui sont nés dans ce lieu béni, — qui ont traversé le pont d'or et atteint les sept

montagnes d'or, — sont vraiment heureux; dans ce cycle, ils n'auront plus de peines, plus de douleurs. »

Bien que dissimulées sous les voiles pompeux de la langue orientale, on peut néanmoins facilement reconnaître dans cette citation quelques-unes des principales caractéristiques qui se sont présentées d'une manière très marquée dans les descriptions de nos investigateurs modernes. Les « sept montagnes d'or » ne peuvent être que les sept sous-divisions du plan dévachanique, divisions séparées les unes des autres par des barrières impalpables, quoique réelles, et aussi efficaces dans ce lieu que le seraient, ici, « sept rangées de palissades, sept rangs de vastes rideaux ou d'arbres onduleux ». Les sept espèces d'eaux cristallines qui ont chacune leurs propriétés et qualités distinctives, représentent les différents pouvoirs et conditions du mental appartenant respectivement à chaque sous-plan, tandis que la qualité que tous possèdent également, est celle qui assure à ceux qui y demeurent le maximum de bonheur qu'ils sont capables d'éprouver. Sa fleur, en effet, « projette une racine dans l'ombre de chaque terre », car à chaque monde correspond le Dévachan qui convient à son humanité et dans lequel un bonheur qu'aucune langue ne saurait exprimer, s'épanouit comme une fleur que peuvent cueillir tous ceux qui, par leur manière de vivre, se sont élevés jusqu'à elle. Ceux-là ont « traversé le pont d'or » qui passe au-dessus de la rivière qui sépare ce royaume du Kama-loca; elle a pris fin, pour eux, la lutte entre le supérieur et l'inférieur ; pour eux « il n'y a plus, dans ce cycle, ni chagrins ni douleurs », jusqu'au jour où l'Ego redescend s'incarner et où, une fois encore, il lui faut renoncer au monde céleste.

DU BONHEUR EN DÉVACHAN

L'intensité du bonheur est la première grande idée qui doive former le fond de nos conceptions sur le Dévachan. Ce n'est pas seulement qu'il s'agisse d'un monde dont la constitution même ne permet pas la présence du mal et de la douleur, d'un monde où toutes les créatures sont heureuses; il y a bien plus que cela. C'est un monde où chacun doit, par le seul fait qu'il s'y trouve, jouir de la félicité spirituelle la plus haute qu'il puisse goûter, un monde dont le pouvoir de répondre aux aspirations n'est limité que par la capacité même d'aspirer. Nous essaierons, plus tard, de vérifier comment cela peut se faire ; pour le moment, le point que nous désirons surtout accentuer, c'est que ce radieux sentiment, non seulement de l'heureuse absence du mal et de la discorde, mais de la présence d'une joie universelle et envahissante, est la sensation la plus marquante qui pénètre d'abord celui qui arrive jusqu'au plan dévachanique. Et ce sentiment ne le quitte jamais pendant qu'il y demeure; quel que soit le travail qu'il fasse, quelles que soient les possibilités d'exaltation supérieure spirituelle

qui puissent se présenter à lui à mesure qu'il a mieux la notion des capacités de ce monde nouveau, l'étrange sentiment d'un charme inexprimable, dû à sa seule existence dans un tel lieu, ne l'abandonne jamais. Rien de pareil n'existe sur la terre, rien ne s'en approche même; si l'on pouvait imaginer la vie intense de l'enfance élevée jusqu'à notre expérience spirituelle et des milliers de fois intensifiée, peut-être aurait-on un infime soupçon de la réalité. Mais une telle comparaison est impuissante encore à exprimer ce qui est inexprimable, — la vitalité spirituelle extraordinaire du plan dévachanique.

L'une des manières dont se manifeste cette force intense consiste en les vibrations extrêmement rapides des particules et des atomes de la matière dévachanique. C'est un principe scientifique admis de tous que, même sur le plan physique, aucune particule de matière, celle même qui appartient aux substances solides les plus denses, ne reste un instant en repos; aussitôt que la vision astrale est ouverte, ce postulatum devient un fait réel et constant; nous réalisons alors l'universalité de la vie d'une manière et à un degré qui nous étaient impossibles auparavant. Notre horizon intellectuel s'étend, et déjà nous commençons à entrevoir, dans la nature, des possibilités qui, à ceux qui n'ont pas encore développé cette vue, doivent paraître des rêves insensés. Si tel est le résultat de la simple vision astrale appliquée à la matière dense et physique, tâchez de vous représenter le résultat produit sur le mental de l'investigateur quand, après avoir laissé derrière lui notre plan inférieur et étudié la vie plus intense et les vibrations plus rapides du Kama Loca, une perception nouvelle et transcendante s'ouvre soudainement en lui et dévoile à son regard ravi un monde plus haut encore, un monde dont la rapidité vibratoire l'emporte autant sur celle de notre plan physique que les vibrations de la lumière l'emportent sur celles du son, un monde où la vie omniprésente qui produit constamment ses pulsations autour et au dedans de lui est d'un ordre entièrement différent et se trouve en quelque sorte élevée à une puissance colossalement plus grande.

(*A suivre*). **C. W. Leadbeater.**

Quelques réflexions sur les principes de la philosophie chinoise.

Nous devons prendre bien garde de ne pas mêler nos idées à celles des Chinois, sans quoi nous faussons entièrement leurs doctrines. Non seulement leur langue monosyllabique donne à leurs pensées une forme inconnue aux intelligences qui s'expriment à l'aide de mots aux syllabes multiples, mais les matières considérées par le lettré d'extrême Orient sont absentes de nos programmes autant que les questions regardées ici comme de la plus haute importance sont inconnues là-bas.

Le lettré n'étudie pas la logique. Il ne sait ce que c'est que l'induction, la déduction, le syllogisme, le critérium de la certitude, le principe de contradiction, la causalité. N'ayant nulle idée d'une cause première, il n'a pas davantage celle d'un dieu créateur. Le monde n'a jamais été, pour lui, l'œuvre immuable de la création.

Le premier des livres canoniques chinois est celui du Yih. Le caractère Yih est formé du soleil et de la lune : il symbolise le jour et la nuit, l'année et ses mois, la lunaison et ses phases ; la métamorphose perpétuelle de la nature dans la succession régulière des saisons. C'est le changement alternatif du Yin et du Yang par lequel se manifeste la fixité de l'infini, le Taï-Ki.

Rien ne peut être sans son contraire. Le changement cyclique ou Yih, le cours de la nature ou Tao ont pour vis-à-vis l'immuabilité du sommet (Ki) ou du centre (Tchong). L'infini et le point sont tous deux sans limites, le Won-Ki est le Taï-Ki. Le Taï-Ki se meut, le mouvement atteint son point culminant Ki ; le repos se produit ; le repos atteint son point culminant : le mouvement recommence. Un repos, un mouvement, un yin, un yang, sans fin sans commencement : telle est la voie (Tao). Les commentateurs, non moins que la méditation des textes, montrent l'accord des lettrés et des taoïstes, de Confucius et de Lao-Tse.

Ce sont les interprètes d'une même doctrine : le sectarisme est un fruit de l'ignorance. « Le yin et le yang sont la racine l'un de l'autre », dit la doctrine des lettrés : « l'être et le non-être s'engendrent mutuellement », déclare Lao-Tse (Tao-Teh King, ch. II).

Mais qui ne reconnaît dans l'alternance du yin et du yang (manifestant tour à tour le Won-ki — Taï-ki), de l'ombre et de la lumière, les jours et les nuits de Brahma-Brahmâ ? Qui ne voit que la renaissance, la palingénésie est une conséquence, un corollaire du principe universel de la philosophie chinoise — la nuit, le jour, la nuit.., le jour — exprimé par le soleil et la lune, dans le caractère

yih, changement, commutation du yin et du yang, du repos et de l'activité ?

Mais la philosophie chinoise est la clef de l'ancienne philosophie grecque, antérieure à Socrate et à la décadence ; le Yih-king fait comprendre les métamorphoses d'Ovide.

Le Chaos c'est le Taï-ki, l'identique, le point neutre d'où part la séparation du ciel et de la terre. Cette séparation du lourd et du léger, de l'inerte et de l'actif produit, dans les deux systèmes, la conversion des éléments : Ovide et Tchou-Hi sont parfaitement explicites. L'activité, le yang, détermine sa complémentaire, l'inertie, représentée dans sa plénitude par l'Eau. L'inertie décroissant, l'activité recommence : cette phase incipiente est le Bois. L'activité devient parfaite, c'est le Feu. Elle s'équilibre avec l'inertie, c'est le point mort, l'élément Terre — placé au centre. L'inertie l'emporte, c'est le Métal ; l'équilibre revient, c'est l'eau de nouveau : tel est le cycle.

« Ces choses aussi ne s'arrêtent point que, nous, nous appelons les éléments ; quelles phases ils parcourent (soyez attentifs) je vais l'enseigner, dit Pythagore, par la bouche d'Ovide (1).

« Le monde éternel contient quatre corps génitaux. Deux, la terre et l'eau, sont lourds et sont portés en bas par leur poids ; autant n'ont point de pesanteur, et nul ne les déprimant gagnent les altitudes : l'air et, plus pur que l'air, le feu. Lesquels éléments, bien étendus par l'espace, viennent tous d'eux-mêmes et s'affaissent en eux-mêmes : la terre dissoute se distille en eaux ruisselantes ; le liquide subtilisé s'en va en bouffées et en airs ; par la perte encore de son poids, de nouveau l'air tout à fait subtil resplendit dans les feux supérieurs. De là ils recommencent et le même ordre se refile. Car le feu épaissi passe à l'air dense ; de là à l'eau ; la terre est le resserrement de l'eau agglomérée. Aucun élément ne conserve son apparence : la Nature innovatrice des choses refait des figures les unes des autres. Quoi que ce soit ne périt dans le monde si vaste, mais varie, change de face ; on appelle naissance le commencement de quelque chose autre de ce qui fut avant ; mourir, la cessation de cette chose même ; ces choses-là peuvent être transportées ici, ces choses-ci là ; mais dans la somme toutes sont constantes. »

Aniketa.

(1) *Métamorph.* liv. XV, 5.

COMMENTAIRES

SUR LA « LUMIÈRE SUR LE SENTIER »

(*Suite*)

Les quatre premiers aphorismes de la « Lumière sur le Sentier » se rapportent entièrement au développement astral. Ce développement, jusqu'à un certain point, doit être accompli, ou tout au moins en bonne voie d'accomplissement, avant que le reste du livre ne devienne intelligible autrement qu'à l'intellect, avant qu'on puisse le lire comme un traité pratique et non métaphysique.

Dans une des grandes sociétés fraternelles mystiques, quatre cérémonies ont lieu chaque année, servant à démontrer et à élucider pratiquement ces aphorismes. Les novices seuls y prennent part, car elles sont simplement des services du seuil. Mais elles montrent combien c'est une chose sérieuse que de devenir un disciple, car toutes ont rapport à l'abnégation de soi. La première est celle dont j'ai déjà parlé. Les joies les plus profondes, les peines les plus amères, les angoisses de la ruine et du désespoir sont amenées à peser tour à tour sur l'âme tremblante qui n'a pas encore trouvé la lumière dans la nuit, et qui est aussi faible, aussi sans défense que le serait un aveugle. Tant qu'elle ne peut endurer ces chocs sans perdre l'équilibre, ses sens astrals restent fermés. Et c'est là une loi pleine de merci, car le « medium » ou le spirite qui, sans préparation, se jette dans le monde psychique, commet une infraction à la loi : c'est un violateur des lois de la Super-nature. Or, ceux qui violent les lois de la nature perdent leur santé physique ; ceux qui violent les lois de la vie intérieure perdent leur santé psychique.

Les « mediums » se suicident, sont atteints de folie, ou deviennent de misérables créatures dépourvues de sens moral ; vers la fin de leur carrière, il leur arrive souvent de n'avoir plus foi en rien, et de douter même de ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux. Le disciple est tenu de devenir son propre maître avant de s'aventurer sur ce périlleux sentier et d'essayer de regarder en face des êtres qui vivent et opèrent dans le monde astral et que nous appelons des Maîtres, à cause de leur grande connaissance et de leur habileté non seulement à se contrôler eux-mêmes, mais encore à contrôler les forces autour d'eux.

La condition de l'âme qui vit de la vie de sensation, est vibratoire et oscillante ; elle se distingue de celle qui vit de la connaissance en ce que celle-ci est fixe. Voilà la représentation la plus littérale du fait ; mais elle n'est littérale que pour l'intellect, pas pour l'intuition. Pour cette partie de la conscience de l'homme, il nous faut un autre vocabulaire. L'idée de « fixe » pourrait peut-être se changer en celle de « chez soi ». Dans la sensation, nul « chez soi » permanent ne se peut trouver, parce que le changement est la loi de cette existence vibratoire. Ce fait est le premier que le disciple doive apprendre. A quoi bon s'arrêter et pleurer sur une scène du kaléidoscope qui déjà est passée.

C'est une chose bien connue, et Bulwer Lytton l'a traitée avec une grande puissance, qu'une intolérable tristesse est la première expérience du néophyte en Occultisme. Un sentiment de vide s'appesantit sur lui, qui fait du monde un désert et de la vie un vain effort. Ceci suit sa première sérieuse contemplation de l'abstrait. En fixant son regard, ou même en essayant de le fixer sur l'ineffable mystère de sa nature supérieure, il cause lui-même l'épreuve initiale qui s'abat sur lui. L'oscillation entre le plaisir et la douleur cesse pour un instant peut-être, mais cela suffit pour qu'il soit maintenant délivré de ses fortes attaches au monde des sensations. Il a goûté, ne fût-ce qu'un instant, à une vie plus grande, et il continue à vivre de l'existence ordinaire chargée dès lors d'un sentiment de non-réalité, de vide, d'horrible négation. C'est là le cauchemar qui visita le néophyte de Bulwer Lytton, dans Zanoni. Et Zanoni lui-même, qui avait appris de grandes vérités et avait reçu de grands pouvoirs, n'avait pas encore franchi le seuil où la crainte et l'espérance, le désespoir et la joie semblent à un moment d'absolues réalités et l'instant d'après de simples formes de la fantaisie.

Cette première épreuve c'est la vie qui souvent nous l'amène, car après tout, la vie est le grand maître. Nous retournons l'étudier après que nous avons acquis sur elle le pouvoir, comme dans son laboratoire, le professeur de chimie apprend plus que l'élève. Il y a des personnes qui sont si près de la porte de la connaissance, que la vie même les y prépare, et il n'est chez eux nul besoin d'une main individuelle pour évoquer le hideux gardien de l'entrée. Ces organisations doivent être naturellement sensibles et puissantes, capables d'éprouver les plus vifs plaisirs ; la douleur vient ensuite qui remplit son grand devoir. Les formes les plus intenses de la souffrance s'appesantissent sur une pareille nature, jusqu'à ce qu'enfin elle s'éveille de ces stupeurs de conscience et, par la force de sa vitalité interne, franchisse le seuil du lieu où règne la paix. Alors les vibrations de la vie perdent leur tyrannique pouvoir. La nature sensitive doit souffrir encore, mais l'âme s'est délivrée et se tient à part, guidant la vie vers sa partie grandiose. Ceux qui sont sujets du temps, et lentement s'avancent à travers tous ses espaces, vivent de longues séries de sensations et souffrent un constant mé-

lange de plaisirs et de peines. Ils n'osent pas saisir d'une main ferme le serpent du soi, le vaincre, puis devenir divin ; ils préfèrent passer, toujours se plaignant, par des expériences diverses, et supporter les coups des forces opposées.

Quand l'un de ces sujets du temps se décide à entrer dans le sentier de l'Occultisme, c'est là la première tâche qui lui incombe. Si la vie ne le lui a pas appris, s'il n'est pas assez fort pour s'enseigner lui-même, et s'il possède assez de pouvoir pour demander le secours d'un Maître, alors cette épouvantable épreuve, que Zanoni a dépeinte, devient son lot. L'oscillation dans laquelle il vit pour un instant s'arrête. Il fait face à ce qui, tout d'abord, lui paraît être l'abîme du néant, et il doit survivre au choc terrible qu'il éprouve. Jusqu'à ce qu'il ait appris à demeurer dans cet abîme, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la paix, ses yeux ne pourront devenir incapables de pleurer.

II

Avant que l'oreille puisse entendre, elle doit avoir perdu sa sensitivité.

Les quatre premières règles de « Lumière sur le Sentier » sont, sans aucun doute — à l'exception d'une seule — et quelque étrange que puisse paraître cette affirmation, les plus importantes de tout le livre. D'où leur vient cette importance? C'est qu'elles contiennent la loi vitale, l'essence créatrice par excellence de l'homme astral. Or, c'est seulement dans la conscience astrale (ou soi-illuminée) que les règles faisant suite aux quatre premières ont une signification quelconque. Le jour où vous atteindrez au point où l'on peut se servir des sens astrals, il va de soi que vous commencerez à en faire usage : les dernières règles ne sont que des guides dans leur emploi.

Par ce qui précède, j'entends, naturellement, que les quatre premières règles sont celles qui ont le plus d'importance et d'intérêt pour ceux qui les lisent en noir sur une page. Quand elles sont gravées dans le cœur de l'homme et dans sa vie, de manière à ce que nulle erreur ne soit possible, alors les autres règles deviennent non plus seulement des déclarations métaphysiques intéressantes ou extraordinaires, mais des faits réels de la vie qu'il nous faut comprendre et expérimenter.

Les quatre règles sont en évidence dans la grande salle de chaque loge actuelle de toute Fraternité vivante. Que l'homme soit sur le point de vendre son âme au diable, comme Faust ; qu'il doive être vaincu dans la bataille, comme Hamlet ; ou qu'il soit appelé à pénétrer dans l'enceinte, — dans chaque cas, ces mots sont écrits pour lui. L'homme peut choisir entre la vertu et le vice, mais quand il est homme seulement. Ni le bébé, ni la bête sauvage ne peuvent le faire. Il en est de même du disciple ; il faut qu'il devienne disciple avant de pouvoir distinguer les routes entre les-

quelles il a le choix. Cet effort pour se créer disciple, cette renaissance, il doit l'accomplir lui-même, sans l'aide d'un maître. Aucun Maître ne peut l'aider s'il n'a appris les quatre premières règles, et c'est pourquoi il est parlé de ces « Maîtres » comme on le fait. Nul véritable Maître, que ce soit un Adepte en pouvoir, en amour, ou en magie noire, n'a d'action sur l'homme qui n'a pas franchi ces quatre règles.

Les larmes, je l'ai dit, peuvent s'appeler le voile, le brouillard de la vie. Avant qu'elle puisse s'ouvrir sur le monde super-humain, l'âme doit avoir conquis un équilibre que le malheur ne puisse ébranler.

La voix des Maîtres est toujours dans le monde, mais ceux-là seuls l'entendent dont les oreilles ne perçoivent plus les sons qui affectent la vie personnelle. Le rire n'allège plus le cœur, la colère ne l'enrage plus, la tendre pitié ne lui est plus un baume. Car ce qui est au-dedans, ce pour quoi les oreilles sont comme un passage extérieur, est en soi un lieu de paix profonde que personne ne saurait troubler.

Comme les yeux sont les fenêtres de l'âme, les oreilles en sont les passages ou les portes ; c'est par ces passages qu'arrive la connaissance des agitations du monde.

Les Grandes Ames qui ont conquis la vie, qui sont devenues plus que disciples, demeurent en paix, calmes au milieu des vibrations et du mouvement kaléidoscopique de l'humanité. Elles retiennent en elles une parfaite connaissance, aussi bien qu'une paix complète ; elles ne peuvent donc être tirées de leur repos, ni excitées par les fragments d'informations partielles et erronées qu'apportent à leurs oreilles les voix changeantes qui les entourent. Quand je parle de connaissance, j'entends la connaissance intuitive. Cette sûre information ne peut s'obtenir ni par un dur labeur, ni par l'expérience, car ces méthodes sont applicables à la matière seule et la matière est en elle-même une substance absolument incertaine, sans cesse affectée par le changement. Les lois universelles les plus absolues de la vie naturelle et physique, telles que les comprennent les hommes de science, passeront lorsque s'éteindra la vie de cet univers, et que son âme seule demeurera dans le silence. De quelle valeur sera-t-elle alors cette connaissance des lois acquises par l'intelligence et l'observation ?

Que le lecteur ou le critique ne s'imagine point que, par ce que j'ai dit, j'entende déprécier ou rabaisser la connaissance acquise et l'œuvre du savant. J'estime au contraire, que l'homme de science est le pionnier de la pensée moderne. Les beaux jours de la littérature et de l'art, où poètes et sculpteurs voyaient la lumière divine et la réfléchissaient dans leur superbe langage, sont ensevelis dans le lointain passé avec les sculpteurs antérieurs à Phidias et les poètes préhomériques. Les mystères ne gouvernent plus le monde de la pensée et de la beauté ; c'est la vie humaine qui est le

pouvoir gouvernant, ce n'est plus ce qui se trouve au-dessus. Les travailleurs scientifiques cependant, non pas tant par leur propre volonté que par la force des circonstances, progressent vers la ligne, si distante encore, qui divise les choses susceptibles d'être interprétées de celles qui ne le sont pas. Chaque nouvelle découverte les entraîne un pas avant ; c'est pourquoi je nourris la plus haute estime pour la connaissance qui s'obtient par l'expérience et le travail.

La connaissance intuitive est tout à fait une autre chose. Elle ne s'acquiert pas ; elle est, pour ainsi dire, une faculté de l'âme, — non pas de l'âme animale, qui devient un fantôme après la mort, alors que les appétits charnels, le souvenir et le désir d'actes mauvais l'attirent et la retiennent dans le voisinage des êtres humains, mais de l'Ame divine qui anime toutes les formes de l'être individualisé.

C'est évidemment une faculté qui demeure dans cette âme, qui lui est inhérente, et le futur disciple ne deviendra conscient de sa présence qu'à la suite de violents efforts de volonté, d'efforts résolus, indomptables. Je me sers du mot indomptable pour une raison spéciale. Car celui-là seul qu'on ne peut dompter, celui-là seul qu'on ne peut dominer, celui-là seul qui se sait appelé à commander aux hommes, aux faits, à tout, excepté à sa propre divinité, celui-là seul, dis-je, éveillera en lui cette faculté. « Tout est possible à la foi ». Ce mot fait sourire le sceptique ; il se glorifie, lui, de ce que rien de pareil n'existe en son esprit. Qu'il le sache pourtant, la foi est un grand levier, une puissance énorme pouvant accomplir toutes choses. Car c'est le contrat, l'engagement passé entre la partie divine et le soi inférieur de l'homme.

Pour obtenir la connaissance intuitive, l'emploi de ce levier est absolument nécessaire ; comment, en effet, réclamer cette connaissance et s'en servir si l'on n'a la certitude qu'elle existe en soi ?

Sans elle, l'homme est aussi impuissant qu'une épave ou un débris quelconque sur les grandes vagues de l'Océan. La mer rejette ceux-ci çà et là : ainsi font pour l'homme les chances de la fortune. Mais de telles aventures sont purement externes et de bien peu d'importance. Un esclave traîné, enchaîné à travers les rues d'une ville peut conserver l'âme calme d'un philosophe, comme le fit bien voir Epictète. Un homme possédant, au contraire, tout ce qu'estime le monde, et paraissant maître absolu de son destin peut ne connaître aucune paix, n'avoir aucune certitude, parce qu'il est ébranlé par le choc de toute pensée qui vient à le toucher. Et ces changeantes marées n'emportent pas seulement l'homme tout entier çà et là comme l'épave sur l'eau, — cela ne serait rien, — elles pénètrent à travers les passages de l'âme, viennent se briser contre elle, aveuglent en elle toute intelligence permanente, la rendent confuse, vide et la proie des fugitives impressions.

(*à suivre*). △

VOULOIR

Une volonté lucide, dit Eliphas Lévi, peut agir sur la masse de la lumière astrale, — qui est l'âme des éléments en même temps que le principal agent de la science magique, — et, avec le concours d'autres volontés qu'elle entraîne, déterminer de grands et irrésistibles courants.

C'est donc avec raison qu'il la présente comme un instrument d'une portée incalculable.

Pour celui qui sait s'en servir, la volonté constitue, en effet, un puissant moyen d'action.

C'est une force par elle-même inerte, qui devient active sous l'impulsion que nous lui communiquons.

En cette occurrence, nous ne faisons qu'obéir nous-mêmes, consciemment ou non, à une incitation quelconque.

Jamais, d'ailleurs, nous n'agissons autrement que sous la pression plus ou moins subtile, plus ou moins apparente des causes qui nous font agir.

Le plus souvent nous cédons à cette pression comme l'épave cède au courant qui l'entraîne.

C'est ce qui a lieu dans la plupart des circonstances de la vie, quand, par exemple, l'homme satisfait aux exigences de son organisme, ou encore, lorsqu'il s'abandonne passivement à l'attraction des forces instinctives de la nature, à la tyrannique domination des légions de Mara, des jaloux Lhamayin de l'espace sans fin.

Quelquefois nous sommes en butte simultanément à plusieurs influences contraires.

De là, les hésitations, les scrupules, les « oscillations » du Manas inférieur, entre le devoir et l'intérêt, entre le désir et la crainte... entre les suggestions élevées de Buddhi et les tentations de Kama qui, trop souvent, dirige en esclave celui qui n'a pas franchi la porte de Ksanti, dépassé le portail des tentations qui captivent l'homme intérieur, atteint la vallée du refuge, la voie qui mène, au travers de la porte Virya, au port de Dhyana, au portail Bodhi.

Quoi qu'il en soit, les causes déterminantes de nos actes constituent de véritables entités dynamiques qui appartiennent à des plans de substance différents et agissent sur les éléments correspondants de notre Etre avec une intensité d'autant plus grande que ces éléments sont plus développés.

C'est ainsi que l'individu chez qui dominent les principes les plus bas de la personnalité, est pour ainsi dire à la merci des pouvoirs inférieurs, alors que ceux-ci resteront sans effet sur celui qui, après

avoir vaincu les péchés de sa forme grossière, s'est uni à son Soi supérieur.

« Quand tu as atteint cet état, les portails que tu as à franchir sur « le sentier ouvrent leurs portes toutes grandes pour te laisser pas-« ser, et les plus puissantes forces de la nature ne possèdent pas le « pouvoir d'arrêter ta course. Tu es alors maître du septuple « sentier (1) ».

Les énergies psychiques mentales et spirituelles qui se manifestent dans l'homme sont soumises à des lois immuables dont la connaissance ne peut être acquise que lorsqu'on s'est haussé au dessus des plans où ces énergies opèrent et placé en un point où l'on ne puisse plus en être affecté.

Pour atteindre ce but, l'on doit avoir appris à séparer le corps du mental, et le mental du Soi, à dissiper les ombres et à vivre dans l'Eternel.

O vous qui aspirez à soulever le tabernacle d'illusion, à déchiffrer l'énigme de l'existence humaine, et à devenir les coopérateurs d'Amitabha, commencez par mériter ce droit en libérant le pouvoir vivant qui est en vous, et fixant le regard de votre âme sur l'étoile dont vous êtes le rayon, l'étoile flamboyante qui brille dans les obscures profondeurs du Toujours-Etre, dans les champs sans bornes de l'Inconnu, établissez votre demeure là haut... dans le ciel limpide, au-dessus du sol desséché où poussent les fleurs et les fruits de la rétribution kamique.

E. Syffert.

Explication des phénomènes hypnotiques et magnétiques par la théosophie.

Nous extrayons de la *Nouvelle Revue* une partie de l'article publié récemment par le Dr Pascal sur deux sujets qui ont passionné le public sans avoir reçu encore d'explication satisfaisante de la part des savants officiels.

HYPNOTISME

L'hypnotisme est caractérisé par la production d'un état de conscience particulier dans lequel le principe mental (*l'ego*) (2) est

(1) *La Voix du silence :* Les sept portails.

(2) L'homme (l'*ego*) est là où se trouve sa conscience. Quand un indi-

paralysé et comme séparé des principes qui se trouvent au-dessous (âme animale, *kama*) et au-dessus (âme divine) de lui.

Le corps visible devient d'ordinaire insensible parce que le système nerveux général subit une action inhibitoire qui suspend ses fonctions et parce que la conscience du sujet quitte le cerveau pour passer dans le corps animal subtil (*kama* ou corps astral) (1).

Celui-ci, uni à une portion variable du mental devenu pleinement esclave de la substance sentante (*kama*, corps des désirs) reste seul en jeu, est seul pleinement vivant.

L'homme devient, dès lors, une bête — une âme animale pure et simple — et, comme toute bête, il obéit passivement, d'autant plus passivement qu'il reste moins de mental actif en elle : *telle est la cause de l'obéissance et de la crédulité hypnotiques.*

Dans cet état, une idéation grossière, mais vive, fonctionne et comme sur le plan du corps astral (*Kama*) toute pensée est une création (2), toute idée provoquée par la parole de l'opérateur devient une réalité pour le sujet et l'on peut facilement terrifier ce dernier en provoquant chez lui l'idée d'un malheur, l'image d'une bête féroce ou tout autre spectacle effrayant : *c'est la suggestion.*

La suggestion à longue échéance n'est que la reproduction, à un moment fixé d'avance par l'opérateur, de l'état hypnotique nécessaire à cette suggestion. Pour qu'elle se produise, il faut que le germe en ait été vigoureusement implanté dans le champ de la conscience animale (*Kama*) et que le sujet ait été rendu très sensible par une longue habitude.

L'action de l'opérateur augmente, diminue ou trouble à son gré les relations entre le corps kamique (la substance qui préside à la

vidu est profondément absorbé dans sa pensée, il n'est plus conscient de ce qui se passe autour de lui, il n'est plus là, « il est ailleurs », comme on dit vulgairement.

Sa pensée est sur le lieu auquel il pense, et un voyant bien entraîné pourrait l'y apercevoir. Un initié a acquis le pouvoir de projeter un semblable corps mental à distance et de recevoir en lui les vibrations de l'ambiance, ce qui fait qu'il peut savoir ce qui se passe dans un endroit quelconque sans s'y trouver corporellement.

(1) Kama, corps kamique, corps astral, âme animale, corps des désirs sont des mots synonymes.

(2) La pensée provoque par sa vibration l'agrégation de la substance mentale (et kamique) et donne à cette substance la forme que le penseur crée dans son imagination.

Au moment de la mort, il arrive qu'un désir intense de voir une personne aimée détermine la projection de la pensée du moribond, lequel, dans ce cas, se trouve réellement auprès de la personne affectionnée, et celle-ci peut l'apercevoir, si elle est suffisamment « sensitive » pour voir cette image faite de matière subtile. Ces faits sont assez fréquents ; une société de savants a fait sur ce sujet une grande enquête qui a donné lieu à la publication d'un livre très important : les *Fantômes des vivants.* On trouve dans cet ouvrage la preuve de ce que nous avançons.

sensation) et le corps physique, ce qui explique comment l'on peut provoquer, modifier ou supprimer la sensation, permettre ou défendre l'usage des fonctions corporelles.

Un initié pourrait, s'il le voulait, produire à volonté ce terrible état; les hommes ordinaires en sont heureusement incapables et ceux qui s'occupent d'hypnotisme savent, par expérience, que l'on ne réussit que si l'on opère sur ce qu'on appelle un *sujet*.

Un sujet est un individu chez lequel la paralysie du système nerveux et, par contre coup, du principe mental, s'effectue facilement.

Les causes de cette paralysie varient: le trouble conscientiel amené par l'émotion, la fixation du regard, la pression sur les globes oculaires ou la vue d'un objet brillant sont les plus communes.

Malheureux, ceux qui possèdent ce triste privilège; criminels, ceux qui l'utilisent par intérêt ou par curiosité.

En poussant l'hypnose profondément, on arrive à extérioriser la substance kamique (corps astral) du patient, et à éveiller celui-ci sur le plan correspondant (plan astral). On obtient ainsi des phénomènes semblables à ceux du magnétisme — sympathie à distance, clairaudience, double vue, etc. — mais ces cas sont très rares.

Certains animaux subissent l'action hypnotique — les oiseaux spécialement. Tout le monde connaît l'expérience du coq cataleptisé par la fixation d'une raie blanche faite à la craie; le même résultat s'obtient sur d'autres oiseaux, si on les renverse sur le dos et si on leur présente une baguette brillante devant les yeux.

Tous les animaux seraient hypnotisables si l'on pouvait, à volonté, fatiguer leur système nerveux ou troubler leur conscience en affectant leurs sens; mais jamais l'hypnose ne sera facile chez eux, jamais elle ne sera profonde, jamais surtout elle ne donnera lieu à cette idéation volontairement provoquée qui crée chez le sujet humain la crédulité et la suggestion; il faudrait, pour cela, que l'animal comprît la parole et que son idéation fût suffisante pour créer des formes bien nettes dans ses atmosphères mentale et kamique.

MAGNÉTISME

Nous avons vu que le phénomène capital de l'hypnotisme, c'est la paralysie du système nerveux et du principe mental; dans le magnétisme, l'action porte principalement sur le principe vital.

Le magnétiseur, par sa volonté, projette des effluves — qu'on a nommés fluide nerveux, vitalité — dans l'*aura* physique (1) du

(1) L'*aura* est l'atmosphère propre à tous les « corps ». Le grand chimiste Reichenbach a fait, sur ce sujet, à Vienne, des expériences tout à fait probantes; ces expériences répétées avec succès depuis par d'autres hommes de science — les docteurs Babbitt et Marques en particulier — confirment pleinement l'enseignement théosophique.

patient. Quand la projection a fait pénétrer dans la partie éthérique (1) du corps de ce dernier une quantité suffisante de fluide vital propre au magnétiseur, le fluide vital du sujet refoulé par l'élément envahisseur commence à s'extérioriser.

A mesure qu'il quitte l'organisme, il se condense graduellement en un corps qui *reste en relation harmonique avec l'organisme qu'il vient de quitter*.

Si on le touche, si on le pique, le sujet en est immédiatement averti : c'est le phénomène appelé, en occultisme, la *répercussion* (2).

Si on le fait absorber par certains corps capables de le condenser — les corps gras, la laine, les cheveux, etc., — le sujet est privé, à la rentrée de ce fluide vital, d'une quantité plus ou moins grande de force, et la partie qui a fourni la vitalité perdue peut en être gravement incommodée ; dans une des expériences de M. de Rochas, un sujet dont les effluves nerveux avaient été ainsi absor-

Le corps physique rayonne une atmosphère assez semblable à ces vapeurs d'air chaud que l'on aperçoit au voisinage du sol par les journées de forte chaleur. L'âme animale possède une *aura* d'une nuance rougeâtre; des éclairs de couleur et forme variées la sillonnent incessamment. Le corps mental (*âme humaine*) est un composé aurique beaucoup plus important qui, chez les individus doués d'une haute moralité et d'une grande intelligence, prend des apparences splendides. Il faut un développement avancé de la vision interne pour distinguer les corps astral (*âme animale*) et mental ; l'*aura* physique est plus facile à voir.

(1) Le corps visible n'est que la partie la plus grossière, l'écorce, pour ainsi dire, du vrai corps physique.

Celui-ci est essentiellement composé d'une matière subtile — l'éther — qui est, entre autres choses, un condensateur du fluide vital particulier à notre planète : le fluide solaire. Ce corps éthérique ne s'extériorise chez l'homme ordinaire qu'au moment de la mort, mais chez certains individus dont la substance corporelle possède une cohésion insuffisante, — les mediums, « les sensitifs » de tous genres, — l'extraction d'une quantité plus ou moins grande de matière éthéro-vitale (fluide vital) peut s'effectuer dans des conditions données. La substance extériorisée est reliée au corps visible par une traînée éthérique que les « voyants » ont comparée à une corde fluidique et lumineuse; les « matérialisations » des séances spirites, quand elles ne sont pas des fraudes, sont dues à la manipulation de cette matière par des êtres de l'au-delà.

(2) La « répercussion » est basée sur la loi des vibrations harmoniques. Le son d'une trompette, d'une note de piano peut faire vibrer une bobèche ou une vitre ; les physiciens savent qu'en touchant une corde donnée toutes les cordes accordées à l'unisson avec elle vibrent en même temps. La matière grossière du corps possède une vibration harmonique à la matière éthérique (et même à la matière kamique) et quand cette dernière est blessée, la vibration répercutée peut reproduire la blessure sur la partie du corps visible qui correspond à la substance éthérique violentée. C'est l'explication de maints curieux phénomènes produits par le Docteur Luys, M. de Rochas et d'autres personnes.

bés, souffrit pendant de longs mois de la paralysie d'un membre.

Dès que l'extériorisation de la vitalité est suffisante, le *corps visible devient insensibe*, car le fluide est l'agent indispensable de la transmission des impressions le long des cordons nerveux. Ces cordons sont, il est vrai, à ce moment, animés chez le sujet par la vitalité du magnétiseur ; mais celle-ci n'est pas facilement spécialisée aux conditions particulières de l'organisme dans lequel elle a été infusée, et les vibrations mal reçues ne peuvent se propager jusqu'au cerveau.

Chez les sujets habitués à l'action d'un même opérateur, il se produit un curieux phénomène : *le sujet ressent les sensations du magnétiseur.*

Ce fait s'explique aussi par la vibration harmonique (1) qui existe entre le fluide vital resté dans le magnétiseur et celui qui a pénétré dans l'organisme du sujet.

A mesure que la magnétisation se poursuit, la matière qui préside à la sensation — le corps astral — s'échappe à son tour du corps physique et le sommeil arrive. Dès lors, commencent à se produire des effets curieux.

Le premier est la *crédulité* ; il tient, comme nous l'avons dit à propos de l'hypnotisme, à ce que la conscience du sujet change de plan.

Elle n'a pas quitté complètement le corps physique, mais elle est en grande partie dans le véhicule astral (*l'âme animale*)et son fonctionnement, sur le plan objectif, est insuffisant pour y constituer une personnalité normale : le corps est, pour ainsi dire, laissé à son instinct et à la merci des influences mentales extérieures qui peuvent agir sur lui.

Le deuxième est *le rêve magnétique :* le sujet est absorbé sur le plan astral (2) et concentré dans ses pensées, ses créations astro-mentales. Il n'entend pas, ne parle pas, n'est plus en relation avec le plan physique et ne conserve pas, au réveil, le souvenir de cet état si l'ordre du magnétiseur n'a pas provoqué la projection de ses pensées (les pensées du sujet) sur le cerveau.

Le troisième est le *somnambulisme* : le sujet, absorbé dans son corps astral non extériorisé, reste en rapport avec le magnétiseur, lit ses pensées, ressent ses sensations, exécute ses ordres.

Le quatrième est la *clairvoyance*, qui n'est qu'un degré supérieur de l'état précédent. Avant de s'effectuer sur le plan astral, cette clairvoyance se produit sur le plan éthérique et permet au sujet

(1) Voir la note précédente.

(2) Le « milieu » particulier de notre planète dans lequel se trouvent les êtres dont les corps sont composés de substance astrale (ou kamique). Le sujet peut y être *éveillé* (conscient de l'ambiance) ou absorbé dans une espèce de rêve subjectif ; mais son corps astral est *hors du corps physique*.

d'apercevoir les effluves de vie et parfois les organes internes du magnétiseur ou des personnes présentes.

Le cinquième état se manifeste lorsque le sujet est bien éveillé sur le plan astral. Il décrit alors les êtres et les choses qui l'entourent sur cet étrange milieu et peut quelquefois accomplir des voyages au loin.

Sa lucidité dépend de la perfection plus ou moins grande des sens de son corps astral et de la conscience plus ou moins nette qu'il a de ses relations avec l'ambiance; l'éveil astral est rarement complet.

Il est enfin des *états supérieurs* de conscience dans lesquels le sujet prend contact avec un plan plus élevé, appelé par les occultistes orientaux le *dévachan* (1) — encore appelé *plan mental*, *plan spirituel*, — et où l'on a pu constater l'intervention d'êtres humains ou surhumains. Ces états sont très exceptionnels et n'ont guère été obtenus que par les plus expérimentés des anciens magnétiseurs.

Telle est l'esquisse d'un immense sujet. Elle demanderait, pour être achevée, la science d'un occultiste avancé et un talent d'exposition que nous ne nous flattons pas de posséder.

Nous croyons, pourtant, en avoir dit assez pour montrer que la question n'est pas insoluble, que la connaissance approfondie de la nature humaine peut en donner la clef et que cette connaissance n'est pas hors de la portée d'un homme suffisamment énergique pour la saisir.

La preuve ? demandera-t-on, la preuve que la théorie que vous venez d'exposer sur la constitution humaine n'est pas le produit de l'imagination ?

Nous répondrons que, dans ces profondeurs, nul ne peut savoir *sans voir*, et que pour voir, il faut avoir la volonté de développer des sens qui sont encore latents en l'homme : c'est en cela que consiste le grand effort.

D[r] Th. Pascal

VARIÉTÉS OCCULTES

LES PHÉNOMÈNES DE PHILADELPHIE

Extrait de « Old Diay's Leaves » — Chap. III.

(Mémoires du colonel H. S. Olcott).

Une expérience que tenta H. P. B., peu de temps après mon arrivée chez elle à Philadelphie, et dans laquelle je jouai le rôle

(1) Le dévachan ou plan mental est, chez les Orientaux, un synonyme pour ce que les chrétiens appellent le *ciel* ; le plan astral, lui, correspond au *purgatoire* catholique.

d'agent passif, laissa bien loin derrière elle les phénomènes d'apport de lettres, avec précipitation d'écriture dans l'intérieur d'enveloppes cachetées.

Voici les faits :

Elle faisait « parler des tables » pour moi, avec ou sans contact entre ses mains et la table, produisant des coups sonores ou légers alors que sa main se trouvait, tantôt à plus de quinze centimètres au-dessus du bois, tantôt appuyée sur la mienne, qui reposait à plat sur la table. Elle épelait des messages qui m'étaient adressés par le prétendu John King et qui étaient donnés au moyen de ce genre d'alphabet, et je les inscrivais sur un morceau de papier que je déchirais et jetais ensuite. A la fin, quelques-unes de ces communications, ayant trait à des tierces personnes, parurent valoir la peine d'être conservées, de sorte qu'un beau jour, comme je rentrais à la maison, j'achetai un carnet de reporter que je lui montrai en lui expliquant à quoi il était destiné. A ce moment elle était assise et moi debout : sans toucher le carnet, sans faire la moindre passe mystérieuse ou le moindre signe, elle me dit de le mettre dans ma poche. J'obéis et, après quelques minutes d'attente, elle m'invita à le prendre et à regarder dedans. Voici ce que je découvris à l'intérieur de la couverture. Sur la feuille blanche il y avait, écrit et dessiné au crayon :

« John King

Henry de Morgan

son livre.

le 4 du quatrième mois de l'an du Seigneur 1875 »

puis le dessin d'un bijou de Rose-Croix : au-dessus de la partie cintrée de la couronne ornée de pierreries, le mot « Destin », sous lequel se trouve son nom, « Hélène », suivi de ce qui me paraît être, après ces dix-sept années de frottement, le chiffre 99, quelque chose d'effacé et enfin une simple †. Au point le plus étroit, là où la tête des compas entre dans la couronne, se trouvent les initiales I. S. F. et, au-dessous, un monogramme composé des lettres majuscules A. T. D. et R., la lettre T. étant beaucoup plus grande que les autres. A l'une des extrémités des compas, mon nom ; à l'extrémité opposée, celui d'un autre habitant de Philadelphie et le long du segment de cercle unissant les deux pointes de la paire de compas, courent les mots : « Voies de la Providence ». J'ai le carnet sur ma table pendant que j'écris et les détails que je donne sont relevés sur le dessin lui-même.

Ce qu'il y a de frappant dans cette preuve de puissance psychodynamique c'est que personne autre que moi n'avait touché le carnet depuis qu'il avait été acheté. Il était resté dans ma poche jusqu'au moment où je l'avais montré à H. P. B., dont j'étais à près d'un mètre ; je l'avais moi-même remis dans la poche de poitrine

de mon veston et l'en avais tiré un moment après sur son invitation, de sorte que la précipitation, à la mine de plomb, des lignes d'écriture et du dessin, avait eu lieu pendant qu'il se trouvait dans la poche de mon veston.

L'écriture qui se trouve à l'intérieur de la couverture de mon carnet est très curieuse : les *e* sont tous comme des epsilons grecs (ε) et les *n* ressemblent au pi grec (π) ; c'est une écriture bizarre et tout à fait individuelle, ne ressemblant en rien à celle d'H. P. B., mais identique à celle de toutes les communications écrites, sans exception, que j'avais reçues de John King. — H. P. B. ayant le pouvoir de « précipiter », a dû transporter de son mental sur le papier l'image de mots tracés avec cette écriture particulière, ou bien, si ce n'est pae elle mais une autre personne experte dans cet art, cette autre personne a dû procéder de la même façon. C'est-à-dire qu'elle a dû se représenter mentalement à elle-même le tableau de ces mots et de ce dessin, puis les précipiter, c'est-à-dire les rendre visibles sur le papier, comme s'ils y avaient été tracés avec un crayon . . . .

. . . .

H. P. B. accomplissait des choses qui impliquaient une connaissance approfondie de la magie.

Un jour, sachant combien le besoin d'essuie-mains se faisait sentir chez elle, j'en achetai et les rapportai moi-même dans un paquet. Nous coupâmes les essuie-mains, qui étaient d'une seule pièce, et elle se disposait à les mettre immédiatement en usage sans les ourler, mais je protestai contre cette manière de faire, indigne d'une bonne ménagère, et elle se mit de bonne grâce à faire aller son aiguille.

Elle avait à peine commencé, lorsque je la vis donner, avec mauvaise humeur, un coup de pied sous la table à ouvrage auprès de laquelle elle travaillait, en s'écriant : « Va-t'en fou ! » Qu'y-a-t'il donc? demandai-je —Oh ! répondit-elle, ce n'est qu'un petit coquin d'élémental, qui tirait ma jupe en me demandant quelque chose à faire. —Parfait ! m'écriai-je, c'est juste ce qu'il nous fallait ; faites-lui ourler ces essuie-mains. Pourquoi vous donneriez-vous cette peine, vous qui maniez l'aiguille d'une façon si déplorable, comme le prouve cet ourlet commencé. Elle se mit à rire, en me reprochant mon langage peu flatteur, mais ne voulut d'abord pas contenter le pauvre esclave, qui ne demandait qu'à se rendre utile pourvu qu'on lui en fournît l'occasion. L'ayant enfin persuadée, elle me pria de mettre sous clef les essuie-mains, les aiguilles et le fil, dans une bibliothèque à portes vitrées, doublées d'épais rideaux de soie verte, et qui se trouvait du côté opposé de la pièce.

Je fis ce qu'elle demandait, puis étant revenu m'asseoir auprès d'elle, nous nous mîmes à causer de l'unique et inépuisable sujet qui occupât notre pensée : la Science occulte. Au bout d'un quart d'heure, ou de vingt minute tout au plus, j'entendis sous la table

un léger bruit, rappelant le cri de la souris, et H. P. B. me déclara que « cette petite peste » avait fini son travail. J'allai donc ouvrir la bibliothèque et j'y trouvai les douze essuie-mains réellement ourlés, bien que le travail fût fait avec une maladresse qui aurait fait rougir de honte la plus jeune élève d'une classe primaire de couture. Ils n'en avaient pas moins été ourlés sans qu'il fût possible d'en douter, et cela dans l'intérieur d'une bibliothèque fermée à clef, dont H. P. B. ne s'était même pas approchée un instant. Il était environ 4 heures de l'après-midi et il faisait, par conséquent, grand jour. De plus, nous étions, elle et moi, seuls dans la pièce et aucune tierce personne n'entra avant que tout ne fût fini . . .

. . . .

Sa maison, à Philadelphie, était construite sur le plan local habituel, c'est-à-dire qu'elle comportait un corps de bâtiment principal et, en arrière, une aile dans laquelle se trouvaient, en bas, la salle à manger et, en haut, des salons ou des chambres à coucher. — La chambre d'H. P. B. était au 1er étage (ce que l'on appelle le 2e étage en Amérique) du bâtiment principal ; au tournant de l'escalier se trouvait le salon où furent ourlés les essuie-mains et de la porte ouverte, on pouvait voir tout le corridor et l'intérieur même de la chambre d'H. P. B., lorsque sa porte était également ouverte.

Nous causions dans le salon, lorsqu'elle me quitta pour aller chercher quelque chose dans sa chambre ; je la vis gravir les quelques marches de son étage et entrer dans sa chambre, dont elle laissa la porte ouverte. Un assez long temps s'écoula sans qu'elle revînt ; j'attendis patiemment, puis craignant qu'elle n'eût perdu connaissance, je l'appelai. Pas de réponse ! Vraiment inquiet et sûr de ne pas être indiscret, puisqu'elle n'avait même pas fermé sa porte, je montai à sa chambre et je l'appelai de nouveau en regardant autour de moi ; je ne vis personne, bien que j'allasse jusqu'à ouvrir les placards et à regarder sous le lit ! Elle avait disparu, sans qu'elle eût pu sortir d'une manière normale, puisque, à part la porte donnant sur le palier, la chambre n'avait aucune issue. Les phénomènes me laissaient assez froid, à cause de la grande expérience que j'en avais, mais, cette fois, je fus démonté et embarrassé.

Je retournai au salon et, allumant une pipe, je tâchai de m'expliquer ce mystère. Ceci se passait en 1875, ne l'oublions pas, bien des années avant la vulgarisation des expériences de la Salpêtrière sur l'hypnotisme, de sorte qu'il ne me vint même pas à l'esprit que j'avais pu servir de sujet pour une expérience de suggestion mentale et qu'H. P. B. avait simplement empêché mes yeux de la voir alors qu'elle était, peut-être à deux pas de moi dans la chambre (1).

(1) Ceci est de la *magie* et n'a rien de commun avec l'hypnotisme de la Salpêtrière. L'hypnotisme est tout dans le sujet, et nous défions tous les hypnotiseurs de France et d'ailleurs d'opérer fructueusement sur le colonel Olcott. N. D. L. R.

Peu après, elle sortit tranquillement de sa chambre, traversa le passage et revint près de moi au salon. Lorsque je lui demandai où elle avait été, elle me répondit en riant qu'elle avait eu une besogne occulte à terminer et qu'elle s'était rendue invisible, mais elle ne voulut pas m'expliquer comment.

H. S. Olcott.

Président de la S. T.

DEMANDES ET RÉPONSES

Croyez-vous qu'il soit bien utile d'étudier la Kabale?

En ce qui nous concerne, nous ne faisons, depuis longtemps, nulle étude de la kabale, trouvant mauvais de consacrer un temps considérable à la résolution des bizarres problèmes numériques qu'elle présente, problèmes qui sont, même pour ceux qui en ont la clé, comme autant d'énigmes qui ne s'ouvrent que devant le patient labeur et avec l'aide de ceux qui savent.

Le monde a la bonne fortune d'assister aujourd'hui à une grande révélation, — la révélation théosophique, inaugurée par H. P. Blavatsky et continuée par d'autres disciples. Dans cette révélation tout est clair pour qui est assez développé pour comprendre, et il suffit d'être prêt pour que toutes les portes s'ouvrent. Nul besoin de s'efforcer d'établir, par de longues et compliquées opérations, le texte véritable d'une œuvre occulte pour se trouver, en fin de compte, en face d'un symbole qui n'éclaire pas plus l'esprit que l'imbroglio littéral ou verbal primitif et réclame impérieusement une projection de lumière que, *seule*, la Théosophie peut y répandre.

N'est-il pas préférable d'apprendre, dans la *Doctrine Secrète*, la signification véritable de l'*Adam solus*, du *sommeil* d'*Adam*, de la *côte* dont les Elohim firent le corps d'Ève, de l'arche de Noé, etc.., que de pâlir des mois sur la reconstitution d'un texte occulte qui une fois rétabli reste tout aussi obscur qu'avant qu'il fût déterré de sa première gangue exotérique?

N'est-il pas plus profitable de connnaître les explications que la *Doctrine Secrète* donne sur les allégories des *Pouranas*, sur les *Upanishads*, sur les récits incompréhensibles du *Livre des morts*, sur les écritures sacrées des parsis et des hébreux, sur les *Mystères* du paganisme, sur tout ce qui touche à l'occultisme, en un mot, que de se livrer à la lecture décourageante et sans profit de ces œuvres obscures? (1)

(1) Ce qui a été dit au sujet de l'occident, dans un article du *Lotus*

Ce qui est plus profitable encore c'est de travailler, par l'épuration, la méditation et la volonté, au développement de l'Ego qui, lorsqu'il est suffisamment éveillé, apprend dans les « empreintes akasiques » tout ce qu'il ignore et peut, par l'exercice, en transmettre la connaissance à sa conscience cérébrale, car on est alors en possession du fameux livre que les Rose-Croix se flattaient de posséder et qui contient, disaient-ils avec raison, toute la science du passé, du présent et de l'avenir.

J'ai lu dans un livre d'occultisme que l'amour cherchait toujours à se rendre maître de l'objet aimé. Quelle est la conception théosophique de ce sentiment?

L'amour qui cherche à se rendre maître de l'objet aimé, c'est l'amour inférieur. Il naît dans l'homme *astral*, ou plutôt dans l'élémental qui constitue l'aura kamique ou âme animale de l'homme. La nature de cet être le pousse instinctivement à *sentir*, et c'est le contact qu'il recherche. Il n'aime pas l'objet convoité, il le *désire*. Cet amour est essentiellement égoïste, c'est le CUPIDON antique.

L'amour véritable, c'est celui qui se donne, qui se sacrifie.

Il ne veut pas faire de l'objet aimé un esclave, mais un roi : c'est l'EROS des grecs, l'amour divin. C'est de cet amour que parlent les livres sacrés de l'Inde quand H. P. B. dit, en les paraphrasant : « Kama est le premier désir conscient d'amour universel; il est grand comme l'Univers; il s'étend à tout ce qui vit, à tout ce qui sent, à tout ce qui a besoin de secours et de pitié; c'est le premier sentiment d'infinie compassion et de merci qui naisse dans la conscience de la FORCE CRÉATRICE UNE lorsque, sortant de l'ABSOLU, elle s'éveille à la vie (1) ».

POÉSIE

TOUT se meut enchaîné dans le Grand Univers.
Tout exprime à son tour l'Éternelle Pensée.
Le Monde n'est, au fond, qne la houle inlassée
De l'Océan de l'Être en ses aspects divers.

Bleu de juillet dernier, *Suum cuique*, peut être affirmé — avec la question de plagiat en moins, — de l'Orient. L'enseignement occulte qui a un cours général aujourd'hui a été donné par la *Société théosophique* et par nul autre. C'est aux Initiés de cette grande société que nous le devons; *sans eux les mythes, légendes et hymmes qui forment la grandiose littérature sacrée de l'Orient seraient restés enfouis dans leur obscure lettre morte.* Nous mettons qui que ce soit au défi de prouver le contraire.

(1) *Glossaire théosophique*, article *Kama*.

Un Principe immanent vit dans toutes les Formes.
Substance, Force aveugle, Instinct et Volonté,
Minéral, Végétal et sainte Humanité,
Tout naît, à son moment, des immuables Normes.

Dans l'animal amorphe ou dans l'atome obscur
Dorment les Avatars de la Vie Éternelle,
Dont l'Évolution, fatale et maternelle,
Fait du monstre hideux germer le dieu futur.

Voilà, calme et serein, le mot du grand Peut-Être.
Sache donc qu'ici-bas, rien n'est commencement,
Et que, dans la Cellule ou dans le Firmament,
Aucun être, jamais, ne peut sortir de l'Être!

(*Au bord du gouffre*). J. P. Clarens.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

Le Congrès annuel des Orientalistes a eu lieu récemment à Paris. Comme d'ordinaire, les Orientalistes de l'Occident s'y sont distingués par plus d'érudition ingénieuse que de connaissance vraie en matière des religions de l'Orient, et cela parce qu'ils n'ont pu atteindre que la lettre des choses et non l'esprit. Les plus éminents, Max Muller lui-même, — qui n'assistait du reste pas au Congrès, — n'y font pas exception, et il est remarquable qu'à mesure que ce dernier veut bien prendre en considération les données spéciales issues du mouvement théosophique actuel, ses idées premières se modifient en bien des points, ce dont il a du reste témoigné avec une loyauté qui n'est que fonction de la prééminence de son caractère. Mais c'est ce qu'ignorent, sans doute encore, ainsi que bien autre chose du reste, de nombreuses personnes, à Paris et ailleurs.

C'est ainsi qu'il a été dit, dans l'un des rapports lus au Congrès, que le fétichisme a été la première religion de l'humanité. Ce n'est pas exact en ce sens qu'au début de chaque race il advient des sages, ayant vécu dans des âges antérieurs, et dont la mission est de s'incarner pour *donner* les premières notions de religiosité à l'humanité renaissante : ce sont les détenteurs de la *Religion-Sagesse*.

Les Orientaux proprement dits semblent donc plus aptes à éclairer les études orientalistes ; mais il y a encore à distinguer parmi eux, et ce serait notamment une erreur que de tenir, par exemple, les Brahmanes, en général, pour les plus parfaits détenteurs de la connaissance intégrale. Le Brahmanisme a possédé cette connaissance, mais il l'a depuis longtemps perdue, ne fût-ce que par son exclusivisme outré qui, à côté de restes religieux et philosophiques grandioses, — les Védas, — apanage de la caste, a aidé à l'établissement dans les autres classes d'une superstition plus grande encore que celle des chrétiens les plus arriérés. C'est là un fait contre lequel des négations intéressées ne sauraient prévaloir, et lorsque nous aurons ajouté que le mouvement théosophique actuel est précisément motivé, en partie, par cet état de choses — dont il est le seul correctif possible, — bien des explications surgiront d'elles-mêmes pour le penseur sincère et indépendant. L'avenir le prouvera surabondamment encore.

Parmi les Orientaux qui ont pris part au Congrès de Paris se trouvait M. Anagarika, H. Dhammapala, membre de la Société théosophique, secrétaire général de la *Maha bodhi Society*, ou mouvement de renaissance bouddhiste dont il est à propos de dire quelques mots. M. Dhamma pala est une personnalité des plus distinguées. Délégué par ses coreligionnaires pour les représenter au *Parlement des Religions* de Chicago, en 1893, il a, en outre, depuis, parcouru l'Amérique et l'Europe pour y faire entendre la parole bouddhiste. C'est ainsi qu'il a parlé naguère au Musée Guimet, devant une élite d'auditeurs, et qu'il a religieusement lu une partie des écritures sacrées de sa propre religion. C'en était sans doute assez pour faire croire qu'un *office bouddhiste* avait eu lieu à Paris et que notre capitale comptait un grand nombre de sectateurs de Bouddha. Nous ne croyons pas qu'il y ait autre chose, chez nous, qu'un bienveillant intérêt pour un cérémonial réduit à sa plus simple expression et une sympathie intellectuelle pour une donnée exotérique qui, dans sa limitation due, est le moins en désaccord possible avec les données progressives de la science moderne. Nous nous expliquerons davantage prochainement, à l'occasion d'un livre que nous avons à présenter au public, sur l'aspect vrai sous lequel la théosophie fait considérer le bouddhisme même.

∴

On sait que notre Revue publie par fragments la traduction du *Glossaire théosophique*, de H. P. B. Il nous revient que ce mode de faire a été critiqué. Voici notre réponse. « En raison même de l'importance de cette œuvre de H. P. B., il est certain que nous préfèrerions la publier d'un seul coup, c'est-à-dire en un volume, mais nous n'en avons pas les moyens et, d'autre part, nos compatriotes ne peuvent guère lire l'original *anglais*. Ne vaut-il pas mieux, dès lors, la faire connaître petit à petit que pas du tout ?...

∴

Les conférences théosophiques, à Paris, inaugurées en avril dernier, vont être reprises dès le mois de novembre et se continuer sans doute jusqu'au printemps prochain, pour cette seconde série. Elles auront lieu le *premier dimanche* de chaque mois, à 2 heures 1/4 de l'après-midi, à la *Salle des Mathurins*, située rue des Mathurins, 36, près de la rue Tronchet. *Entrée libre.* — Ces conférences, dans lesquelles parleront divers théosophistes, ont pour but principal de faire connaître la donnée théosophique si insuffisamment répandue en France, alors qu'un grand nombre de nations sont si grandement en avance de nous à cet égard. Nos amis feront donc bien d'y adresser de préférence les personnes qui n'ont que des notions nulles on erronées sur la théosophie. Voici quelques-uns des sujets qui seront traités : Esquisse générale et sommaire de la théosophie ; les plans de la nature (renseignements et détails sur les deux qui sont immédiatement au-dessus du monde physique) ; la mort et l'au-delà ; Karma et réincarnation ; les corps subtils de l'homme ; l'avenir de l'humanité, etc. etc.....

Nous rappelons que le commandant Courmes continue à recevoir au siège de la Revue, à Paris, rue du 29 juillet, 3, les lundis, mercredis et vendredis, dès 2 heures 1/2 de l'après-midi.

Angleterre

Mme Annie Besant est rentrée à Londres. Elle a, pendant six mois entiers, porté la parole théosophique du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest des Etats-Unis, c'est-à-dire dans la partie de ce monde dit « nouveau » que l'on sait devoir être le lieu d'élection de la *sixième sous-race*.

Ceux qui ont lu, dans le *Vahan*, comment ont lieu les débuts d'une race nouvelle savent d'ailleurs que les Yankees actuels en seront le noyau.

Pour revenir à Mme Besant, il faut se rappeler que sa voix de femme, écho d'une grande âme, ne s'est pas fait entendre que sous les cieux du Nouveau Monde. L'Australie l'a vue en 1894-95 ; l'Asie l'a écoutée maintes années de suite ; l'Europe centrale aussi ; Paris, notamment, en 1894, et peut-être aurons-nous l'inestimable avantage de l'y entendre de nouveau cet hiver encore....

SECTION INDIENNE

Ceylan.— Nous portons à l'attention de nos lecteurs le résumé d'une circulaire reçue de M. H. Dias, secrétaire de la Société théosophique de Colombo, 61, Maliban Street.

« Un bazar de charité a été tenu, à Colombo, les 25 et 26 septembre, au collège Ananda, pour venir en aide aux écoles bouddhistes établies sous les auspices de la S. T. de cette ville : 55 écoles et 12.000 enfants. Dépense annuelle 30.000 francs en moyenne.

« Les dons des personnes en sympathie avec ces écoles seront reçus avec reconnaissance par M. H. Dias. »

AUTRES SECTIONS

Rien de particulier.

Le président H. S. Olcott continue sa tournée de conférences en Australie et en Nouvelle-Zélande. Il doit être de retour à Adyar vers le 1er décembre de cette année.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Septembre 97. — Notre dix-neuvième année. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Du Brahmanisme et de l'avenir des Brahmanes, par A. S. I. — Théosophie et Théologie, par L. Edger. — Symbolisme de l'Astrologie, par Alan Leo. — Prophéties modernes, par A. T. B. — Théosophie et idéal, par A. F. K.

Vahan. *Section Européenne.* Septembre 97. — Sur l'Avitchi et la huitième sphère, par C. Leadbeater. — Sur la date à assigner à un enregistrement Akashique, par le même.

Theosophical Review (ex *Lucifer*), *Angleterre*. Septembre 97. — Nom et Forme, par les éditeurs, un mot sur le changement de titre de la revue précitée : « H. P. B. — dit Mme Besant — qui a fondé cette revue, nous a toujours enseigné de faire évoluer la vie, mais de ne pas s'arrêter à la forme, de peur que cette vie même n'en soit paralysée. Sachant combien elle fut toujours disposée à changer sa propre manière en déférence aux avis des personnes appartenant au mouvement théosophique qu'elle respectait et en qui elle avait confiance, je crois qu'elle aurait approuvé le changement de titre de la revue, si cela avait dû augmenter son efficacité et lui donner accès, — et par elle à la donnée théosophique, — dans des milieux qui l'auraient sans cela rejetée...... » — Le mouvement théosophique, par Annie Besant. — La Bhagbavad Gita et les Evangiles, par F. Arundale. — Le pays des fées et l'au-delà, par I. Hooper. — Chez les Gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead. — Perspectives théosophiques futures, par E. P. Sinnett. — Le Credo chrétien, par C. W. Leadbeater.

Sophia. *Espagne.* Septembre 97. — La Genèse des éléments, par Soria — Variétés historiques, par Filadelfo. — Etudes sur le Bouddhisme, par E. P. Sinnett. — Mouvement théosophique, par Vina.

Theosophia. *Section Néerlandaise.* Septembre. 97. — Les statues de

Bamian. — Les trois sept. — Naissance et évolution de l'âme. — Tempora mutantur.

Mercury. *Section Américaine*. Août 97. — Confirmations de la théosophie par la science, par J. Mackenzie. — L'Inde et le cycle qui se ferme. — Un point de l'organisation théosophique, par Annie Besant.

Theosophy in Australia. *Section Australienne*. Août 97. — Non reçue.

Maha Bodhi. *Inde*. Sept. 97. — Reçue trop tard.

Revue spirite. *France*. Septembre 97. — Réflexions philosophiques par P. G. Leymarie. — Les photographies du D[r] Luys. — Réponse aux critiques du livre de M. Van der Nailen.

Revue scientifique du spiritisme. *Paris*. Sept. 97. — Transmission de la pensée, par Tonaph. — Le spiritisme et la presse, par G. Delanne. — Sur l'origine de l'âme, par le général Fix. — Les six portes de la Connaissance.

Curiosité. Paris. Sept. 97. — L'assassin de Jeanne d'Arc, par E. B. — Sur l'envoûtement, par Marcus de Vèze.

Paix universelle. *Lyon*. Sept. 97 — Solidarité, par Sylvestre. — Une rectification, par Amo. — Amo, par Maurice Champeaux.

Nova Lux. *Italie*. Sept. 97. — Non reçue.

Moniteur spirite. Belgique. Sept. 97. — La photographie transcendante, par B. Martin. — Varia.

Hyperchimie. *Douai*. Sept. 97. — Précis de l'histoire générale de l'Alchimie, par Jollivet Castelot. — Le Congrès de l'humanité, par Amo.

Humanité intégrale, *Paris*. — Non reçue.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Sept. 97. — Mentionne tout ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

La Survie, *Echos de l'au-delà*, publiés par R. Noeggerath.

Ce livre, publié naguères par la librairie des Sciences psychiques, a fait assez de bruit parmi le public de diverses opinions pour que nous donnions à son sujet autre chose que la simple présentation qu'en a légitimement faite son éditeur.

Précédé d'une préface de Camille Flammarion, suggestive comme tout ce qui sort de la plume du spiritualiste astronome, mais nullement concluante quant à l'ouvrage en question, celui-ci est l'assemblage soigneusement coordonné par une personne de grande distinction, M[me] Noeggerath, de nombreuses productions dues à ce qu'on appelle des *Communications spiritiques*.

Toutes garanties paraissent avoir été prises pour que ces communications ne relèvent que de la bonne foi des colloborateurs visibles de madame Noeggerath et de ce qu'ils ont pu obtenir par tous les modes usités en spiritisme, depuis le procédé tabulaire jusqu'à l'inspiration courante, en passant par les divers états de « trance », dont quelques-uns auraient eu lieu dans les conditions psychiques du dramatisme le le plus saisissant.

Si l'on ajoute que ces communications représentent une quinzaine d'années de travaux, qu'elles sont classées par catégories de sujets, que nombre d'entre elles constituent des productions d'une réelle valeur philosophique et littéraire surtout, que d'autres, enfin, présentent des aperçus de l'au-delà dont nous reconnaissons la véracité, il nous sera d'abord agréable de témoigner en faveur de ce livre et d'en faire remonter l'hommage à la personne qui a pris la peine d'assembler les éléments d'une telle gerbe de fleurs.

Mais quelles fleurs ? — Voilà la question principale à traiter, et à laquelle, personne, que nous sachions, n'a encore répondu, parce qu'il est plus facile de dire ce qu'elles ne sont pas que ce qu'elles représentent.

Nous avons toujours soutenu que le spiritisme, même dans les mains des plus distingués de ses partisans, manquait de « Connaissance » sur quelques-uns encore de ses points. *La Survie* en est un exemple, parce que les signatures qui ornent chacune de ses communications, ou la plupart, du moins, ne sont vraisemblablement pas celles des entités qui les ont inspirées.

La simple critique philosophique suffit à écarter de la prise en considération les noms allégués de *Krishna*, *Bouddha*, *Cakya-Muni* et *Jésus* Les autres, ou beaucoup d'entr'eux, et surtout les plus importants, ne tiennent pas davantage devant un examen approfondi lorsqu'on se réfère, notamment, aux incidents terre à terre qui, par les organes des médiums, les auraient accompagnés.

La vérité, pouvons-nous dire, est que ces communications proviennent bien du monde astral, inspirées ou imprimées qu'elles ont été par des entités de ce plan. Or, ces entités sont nombreuses et diverses, et la lecture de la monographie précise qui a été publiée dans le *Lotus Bleu* de 95-96 suffit, aux non initiés, pour se rendre compte à qui ont eu affaire les médiums de Mme Noeggerath. Défunts récents pourvus de tous leurs moyens, ombres (ou défunts d'antan) avec décroissance de facultés et de souvenirs, entités plus mystérieuses, aux aspects religieux, enfantées par les pensées mêmes des sectateurs des religions, « esprits de la nature » à l'imagination aussi poétique que l'aspect sous lequel leur apparaissent les choses, et enfin certains Maîtres du second plan, — nous ne dirons pas du troisième, — à la « connaissance » assez étendue, quoique non exempte d'illusion, qui se sont donné mission de combattre le matérialisme de l'époque par le procédé aléatoire des communications indirectes, voilà, sans compter l'ego vrai des médiums, très différent de l'ego personnel et le meilleur inspirateur, peut-être, des belles communications, les éléments de la solution du problème

suscité par le livre que nous analysons. On voit que nous sommes loin de la limitation assignée à tort, page 373, à l'appréciation théosophique de la question.

Pour résumer notre pensée, nous dirons que l'ouvrage *La Survie* n'a que le tort de revêtir de signatures contestables des communications qui, simplement présentées comme venant de certaines régions de l'au-delà, eussent légitimement attiré la conscience publique, l'eussent même retenue et, dans quelque mesure au moins, éclairée.

D. A. C.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE D'OCTOBRE 1897

D. A. Courmes.	50 fr.	(*Lotus Bleu*)
Dr Th. Pascal	50	(id.)

AVIS IMPORTANT. — Pour permettre à nos lecteurs de former, au moment voulu, avec les fascicules qu'ils possèdent déjà, un premier volume complet de la **Doctrine Secrète**, nous avons publié à nouveau, comme nous l'avions annoncé il y a un an, la **Préface** et l'**Introduction** de ce grand ouvrage. Cette réimpression forme quatre fascicules de chacun 16 pages qu'on peut se procurer à la *Librairie de l'Art indépendant*, 11, Rue de la Chaussée d'Antin, chez l'éditeur du *Lotus Bleu*, pour le prix de 1 franc 50.

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

27 NOVEMBRE 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 9

LE LOTUS BLEU

L'Œuvre de la Société Théosophique

H. P. B. notre respecté instructeur, a nettement et clairement tracé les lignes assignées à l'œuvre de la Société théosophique par ceux qui se servirent d'elle comme d'un de leurs canaux d'assistance spirituelle pour l'homme.

Le Maître connu sous les initiales de K. H. a écrit ceci : « *Vous pouvez faire énormément de bien en aidant à donner aux nations de l'Occident une base certaine pour reconstruire leur foi chancelante. Car, ce dont elles ont besoin, c'est de l'évidenee que, seule, la psychologie asiatique peut fournir. Donnez-la leur et vous rendrez mentalement heureux des milliers et des milliers d'individus...*

C'est maintenant le moment de guider l'impulsion de retour qui doit bientôt se produire et entraîner le siècle vers l'athéisme extrême ou le ramener à l'ultra sacerdotalisme, s'il n'est pas conduit vers la philosophie des Aryens, si pleine de satisfactions pour l'âme humaine... Vos collègues et vous, vous pouvez aider à fournir les matériaux de la philosophie religieuse demandée, philosophie à l'épreuve des attaques de la Science parce qu'elle serait la finalité même de la Science absolue, et religion vraiment digne de ce nom, puisqu'elle comprendrait les rapports de l'homme physique à l'homme psychique et des deux à tout ce qui est en dessus et en dessous... Le principal but de la Société fondée par vous est de détruire la superstition et le scepticisme courants, de puiser aux antiques fontaines depuis longtemps établies la preuve que l'homme peut former sa propre destinée future et savoir avec certitude qu'il peut vivre dans un autre monde. »

Ainsi donc, c'est bien le devoir assigné à la Société théosophique, par Ceux qui ont envoyé H. P. B. comme leur messager auprès du monde moderne, que de donner une base solide aux religions croulantes, de détruire la superstition d'une part et l'incroyance d'une autre. La proclamation de la Fraternité comme le premier de ses

principes était basée sur ce que tous les hommes participent à la même nature spirituelle, atteindront finalement un but spirituel unique ; et l'appel aux hommes de diverses croyances pour les unir sur la plateforme exclusive d'une tolérance et d'un respect mutuels, émanait de la conviction que toutes les religions proviennent d'une source commune.

Par ailleurs, l'idée théosophique que les maux du monde sont issus de l'ignorance, sous forme de superstition ou d'incroyance, a imprimé aux méthodes de la Société la caractéristique de viser plutôt à déraciner l'ignorance qu'à détruire, un à un, à leur apparition, les maux innombrables qui grouillent à la surface des nations. Au lieu de faucher le haut des mauvaises herbes en laissant le bas refaire de nouveaux rejetons, la Théosophie arrache les racines mêmes et empêche ainsi toute reproduction. Le pionnier théosophique, notamment, laisse à ceux qui n'ont pas la même connaissance des causes, l'incessant combat contre les effets et se voue, surtout, lui, à l'extirpation des causes mêmes. Il affirme que toutes les mauvaises actions proviennent de mauvaises pensées, que chaque vie est reliée par une loi inviolable aux vies antérieures et ultérieures, que par la compréhension des principes qui se trouvent sous tous les phénomènes l'on peut former le caractère, diriger la destinée, et que les épreuves même, rapportées à leur source et supportées avec courage, peuvent servir à seconder les desseins de l'âme.

Une telle méthode différencie le travailleur théosophique de ceux qui ne sont voués qu'au soulagement des misères physiques de l'homme, bien que les uns et les autres reconnaissent la fraternité humaine, travaillent de concert pour l'humanité, et soient simultanément nécessaires en ce moment. La philanthropie, en nourrissant les affamés, en vêtant les déguenillés et en recueillant les sans-abris, fait d'utile et noble besogne à l'encontre des effets de causes passées. La théosophie, en éclairant le mental des penseurs, en lui dévoilant les causes cachées de la douleur, en répandant partout les simples et sublimes doctrines de la fraternité, des renaissances et de la causalité, poursuit l'œuvre plus pénible et plus ingrate de détruire la cause même de la faim et de la détresse ; elle épuise ainsi la source d'où vient le courant des maux qui affligent l'humanité.

Toutefois, les théosophistes individuels qui n'ont pas encore suffisamment pénétré les principes de leur profonde philosophie pour se faire comprendre d'autrui, peuvent, tout en sachant davantage que ceux qui n'ont pas commencé à étudier, participer aux œuvres de bienfaisance physique. Nul, d'ailleurs, n'est exempté du devoir de la charité personnelle, non plus que de répondre, dans toute la mesure de ses moyens, au moindre appel d'assistance qu'il entend.

Comme il a déjà été dit par une haute individualité : « *N'est pas théosophe celui qui ne pratique pas l'altruisme, qui n'est pas préparé à partager son dernier morceau de pain avec plus faible ou plus pauvre que lui ; qui néglige d'aider l'homme, son frère, quelles que*

soient sa race, sa nation ou sa croyance, en quelque temps et quelque lieu qu'il le voie souffrir, et fait la sourde oreille au cri de la misère humaine ; qui, enfin, entend calomnier un innocent, théosophiste ou non, sans prendre sa défense comme il le ferait pour lui-même ».

Tout théosophiste doit donc être un « frère », aider fraternellement, suivant ses capacités physiques, astrales, mentales et spirituelles, tous ceux qui se présentent à lui. Mais l'œuvre de la Société théosophique, *comme Société*, n'est pas de nourrir les corps : elle est d'alimenter les âmes du pain de la Sagesse, d'apporter le flambeau de la vérité et de la connaissance qui dissipe les ténèbres de l'ignorance, et à l'instar des apôtres du Christ, doit refuser de servir les tables plutôt que de cesser d'enseigner.

La méthode théosophique diffère encore de celle de l'exotérisme en ce qu'elle peut justifier à l'intellect ce qu'enseignent dogmatiquement les religions. C'est ainsi que le travailleur théosophique montre la base scientifique sur laquelle reposent tous les préceptes de morale et qu'il possède l' « impératif catégorique » qui répond à la question : « Pourquoi dois-je faire ceci quand les tendances de ma nature me portent à faire le contraire ? » Il explique la constitution de l'homme dans chacune de ses deux natures, la supérieure et l'inférieure ; il donne les notions exactes qui permettent de purifier celle-ci et de développer celle-là. Au lieu de redire simplement : « Soyez bons, faites le bien », il montre les degrés par lesquels chaque homme peut, avec certitude, devenir bon et, avec précision, faire le bien. Sachant que, pendant des milliers d'années encore les masses humaines ne peuvent que suivre l'autorité à laquelle répond leur intuition, il leur enseigne, d'autorité aussi, les doctrines aisées à comprendre de la fraternité, des renaissances et de la causalité ; mais aux penseurs et aux gens de haute éducation qui vont au septicisme par défaut de satisfaction de l'intellect, il ajoute le concours de la philosophie et de la science à celui de la religion. Il sait que les hommes peuvent acquérir la connaissance directe des mondes invisibles et que les dires des Sages et des Voyants peuvent être vérifiés aujourd'hui aussi bien que jadis, que la vie de l'homme spirituel peut être aussi sage et aussi puissante que lorsque Bouddha parcourait les plaines de l'Inde ou que le Christ marchait sur les eaux de la mer de Galilée. En mettant ainsi à la portée de l'homme la vérification des faits spirituels, la preuve des forces spirituelles et la nature expérimentale de la Vie spirituelle, il remplit bien la mission assignée à la Société théosophique et montre que celle-ci est partout l'amie de la religion et l'ennemie du matérialisme.

Les théosophistes doivent donc étudier et se préparer eux-mêmes à leur glorieuse tâche en approfondissant les principes exposés dans leur philosophie et en s'efforçant de les appliquer aux circonstances de la vie individuelle, familiale, sociale et nationale. Chaque religion exotérique envoie des centaines de jeunes hommes répéter avec plus ou moins d'éloquence des lieux communs de moralité et faire quand

même de bonne besogne parmi les ignorants en impressionnant les esprits de leurs enseignements renforcés d'ailleurs de promesses ou de menaces en matière de sanction pour l'avenir. La Société théosophique doit répandre de même des instructeurs de par le monde ; mais ce n'est ni la seule intellectualité, ni la loquacité vide qui doivent, aux dernières années du XIXe siècle, représenter au monde les enseignements jadis donnés par Kapila et Sankaracharya, par Pythagore et Platon, Valentin et Plotin, Bruno et Paracelse, Bœhme et H. P. B. Pour nous poser devant le monde en propagateurs de la théosophie, il nous faut plus que cela.

H. P. Blavatsky nous a donné un exemple que nous pouvons chercher à suivre. Elle s'est personnellement vouée, sans réserve aucune, à la tâche d'acquérir d'abord, de répandre ensuite, la Connaissance des vérités spirituelles. Elle a enseigné, par la plume et la parole, avec une infatigable énergie ; elle a construit le splendide monument de la *Doctrine Secrète* comme le plus beau présent qu'elle pût faire au monde ; elle a contrecarré par tous les moyens possibles le matérialisme de la science et s'est efforcée de revivifier les anciennes religions de l'Orient. Elle donnait jusqu'à son dernier sou au malheureux qui se trouvait sur sa route, mais elle ne participait pas à l'organisation d'œuvres philanthropiques, et bien qu'elle ne détournât aucun de ses amis, tout au contraire, des projets du genre qu'ils pouvaient avoir, elle engagea toujours ceux de ses disciples qui marquaient une disposition particulière pour l'acquisition de la Connaissance, à se vouer spécialement, exclusivement, à l'étude et à l'enseignement de la Théosophie. Elle savait que l'avenir dépend du succès de cet enseignement, de l'imprégnation de la pensée moderne par la théosophie et elle portait à s'adonner tout entier à cette tâche.

Les personnes qui peuvent lire les signes des temps comprendront aisément l'importance vitale sur l'avenir de la théosophie de la direction à donner à l'œuvre de la Société théosophique. Nous sommes actuellement dans un cycle semblable à celui vécu par le christianisme à ses débuts, et des milliers d'âmes alors engagées dans la lutte sont revenues en ce moment. La lutte avait alors lieu entre les éclairés et les ignorants. Le petit nombre relativement de ceux qui possédaient la Gnose et s'efforçaient de la conserver dans le christianisme fut englouti par l'enthousiasme mal réglé et le fanatisme des masses ignorantes. Les données orientales avaient été revêtues de formes chrétiennes et les gnostiques instruits, au sein du christianisme, aussi bien que les Néo-platoniciens, en dehors, s'étaient efforcés de maintenir en vie la Sagesse antique, de l'entretenir pour qu'elle pût traverser le flot des révolutions sociales, celui des invasions barbares et réussir à donner une forme à la civilisation occidentale qui devait s'ensuivre. Mais on avait affaire à forte partie. Le fanatisme farouche des moines Egyptiens se trouvait à l'aise au milieu des masses vides de pensée des populaces ignorantes. Par l'influence

de ces moines, l'ignorance fut bientôt tenue pour marque de religiosité, la connaissance fut raillée, décriée, foulée aux pieds, l'instruction et l'éducation furent dites œuvres de chair, tandis que l'émotion grossière fut exaltée comme signe de spiritualité. Rien ne pouvait être assurément plus agréable aux ignorants et aux paresseux que de qualifier leurs défauts et leurs vices de grandeur céleste et de tenir l'instruction et la culture qu'ils ne pouvaient atteindre pour les propriétés d'un intellect non illuminé et d'une sagesse secondaire. Tout ignorant put s'ériger en instructeur, puisque de simples platitudes émotionnelles passaient pour de l'inspiration et de simples axiomes de morale pour de l'enseignement. Des séries d'abus servirent d'arguments, et des insultes de raisons. C'est alors que les meilleurs, parmi les chrétiens, découragés d'apprendre, s'adonnèrent exclusivement à l'amour fraternel, à la charité et au pardon des offenses. Les pauvres furent retenus par les aumônes, et la masse par la splendeur du culte. Et la bataille dura longtemps ainsi, jusqu'à ce que la victoire se fût enfin rangée du côté du nombre et de l'ignorance. Le Christianisme subit alors son âge sombre et le trésor de la Gnose disparut...

Aujourd'hui, le temps est revenu, dans la lente révolution des siècles, où l'effort renouvelé de la grande Loge blanche pour répandre la Sagesse antique dans tous les corps religieux reparaît sous la forme de la théosophie. Plus d'un ancien instrument est de nouveau employé à cet effet, et jusqu'ici, en dépit des efforts désespérés contraires, l'œuvre n'a pas laissé que de prospérer. Les classes de penseurs qui dirigent le progrès intellectuel du monde s'influencent plus grandement qu'il n'est encore arrivé. Mais, d'autre part, des ferments de révolution sociale se reprennent à vouloir éclore dans un prochain avenir et de nouveau encore s'élève la question de savoir si les gardiens ici-bas de la Gnose sont assez forts, assez nombreux pour protéger le trésor, pour lui faire franchir le tourbillon des convulsions populaires et modeler la civilisation qui va poindre sur les ruines du présent.

Les mêmes forces se dressent devant les Théosophes, à l'encontre de la diffusion de la Sagesse divine, que celles qui en ont triomphé jadis, parmi ceux qui s'appelaient « Chrétiens » : savoir, la glorification de l'ignorance en matière de connaissance, les appels à la passion, l'exaltation du fanatisme en guise de dévotion, et de la crédulité au lieu de la foi. On raille l'éducation et l'on déprécie les tentatives d'aller aux penseurs et aux cultivés. On fait de même appel, pour diversion, aux nobles sentiments de l'amour et de la fraternité. La philanthropie « pratique » est mise au-dessus de la sagesse. La vertu rigide et la droiture sont tenues pour de moindre valeur que l'enthousiasme aveugle, et le jugement équilibré est réputé « anti-spirituel ».

Les membres de la Société théosophique sont-ils assez forts pour résister au torrent, assez clairvoyants pour discerner le bien, assez

fermes pour n'être pas ébranlés et pour faire alors de la Société l'Arche qui conserve et qui porte au monde à venir, malgré la tourmente, le trésor inestimable de la Sagesse archaïque? Qui le sait!... Mais ce que nous devons savoir c'est que tout effort est requis, qu'aucun n'est inutile, que nous nous trouvons, en ce moment, avec plus d'un ancien camarade de combat, en face de plus d'un des adversaires de jadis, et que du résultat de la lutte actuelle dépend le sort de la civilisation à venir. « *Heureux les guerriers, Partha, auxquels il est offert un tel combat pour entrer sûrement en Swarga. — Courage, donc, fils de Kunti, et décide-toi à la lutte!* » (*Bhaghavad-Gita*, *I*, 32, 37.)

Annie Besant.

LE PLAN MENTAL

Des choses et des êtres, des idées instrumentales et des idées vivantes, voilà ce que la pensée humaine fait apparaître aux champs de l'existence mentale. Il y a des êtres pour qui les champs mentaux sont le théâtre de la réalité comme le sont pour nous les champs de l'existence physique. Ces êtres sont ceux que certaines religions ont nommés les dieux, ceux que d'autres nomment les anges. C'est du pays mental que Swedenborg a parlé; ses visions concernaient les choses et les êtres de ce plan d'existence qui a pour matière ce que nous regardons comme le subtil du subtil, la substance servant à former les idées.

Aujourd'hui que la science a découvert les microbes, on peut faire mieux comprendre que du temps de Swedenborg, la possibilité de l'existence des choses du plan mental, en disant que nos idées, à nous humains, sont les microbes producteurs des choses et des êtres du plan mental.

Les idées des hommes ne sont pas réalisables physiquement sauf, dit-on, par l'exercice des pouvoirs magiques. Les choses qui nous entourent ne dépendent donc pas immédiatement de notre idéation. Nous avons cependant, tout au fond de nous, une aspiration à les en faire dépendre; cette aspiration ne correspondrait-elle pas à une réalité?

Le savoir occulte nous dit que la Pensée est le seul pouvoir créateur de l'Univers. La nôtre doit donc être un mode du pouvoir créateur, si nous admettons cette donnée de l'occultisme. Sur le plan physique notre idéation n'est qu'une condition modificatrice

des choses ; elle ne produit pas d'êtres à moins que nous regardions comme des êtres nos outils, nos machines à vapeur, nos machines électriques, nos maisons, les statues, les tableaux, les livres, tous les résultats de l'activité humaine.

On peut en effet considérer tout cela comme des êtres rudimentaires.

Tout ce qui vit aspire et expire, attire de la substance et en rejette : notre faculté dépense, notre intelligence est ouverte, elle exhale des idées, elle en aspire d'autres.

En exhalant des idées notre intelligence fournit des conditions d'existence aux choses et aux êtres du plan mental.

D'où notre intelligence peut-elle aspirer des idées sinon du plan mental où elles se trouvent ?

C'est du plan mental que viennent les idées modificatrices du plan physique et il n'est pas facile d'y en puiser de nouvelles ; demandez des renseignements sur ce point aux inventeurs.

Le plan mental est la source créatrice.

Si les modifications que nous faisons subir aux choses du plan physique ont leur point de départ dans le monde mental, ces choses elles-mêmes ne viennent-elles pas du même monde ?

Les idées que nous exhalons aujourd'hui dans le monde mental pourront donc, plus tard, déterminer l'apparition de choses physiques, concourir à la constitution de ce monde qu'aujourd'hui, en état de veille, nous considérons comme le seul lieu dans lequel se déploie notre existence.

En occultisme on parle d'*Esprits de la nature* et par là on désigne des intelligences façonneuses de la matière par leur activité. Il n'est pas difficile de comprendre que les hommes sont une catégorie des esprits de la nature, font partie de l'espèce d'êtres que l'on désigne sous le nom d'*Elémentaux* (1).

Le pouvoir modificateur de l'homme sur le monde physique peut être considérablement augmenté par son union avec un de ses collègues des autres éléments, surtout si les deux associés sont des savants chacun sur son plan.

Mais, pour que cette association ait lieu, il faut briser ou franchir les barrières séparant les diverses catégories d'élémentaux et c'est, dit-on, une entreprise qui n'est pas sans danger et dans laquelle il ne fait pas bon se lancer témérairement.

(1) Notre éminent collaborateur est volontairement paradoxal dans son enseignement. Il veut *faire penser* et pour y arriver, il lui arrive de jeter dans le calme souvent trop passif de la mentalité du lecteur comme un pavé d'hérésie violente qui frappe le dormeur et l'éveille. En disant ici que l'homme est un Elémental il veut faire jaillir l'idée que l'humanité est encore à peine au-dessus des plus hauts « Esprits de la Nature », et que son travail, quoique plus élevé, est du même ordre.

N. D. L. R.

Il y a des humains, des êtres de même degré que nous, autres que ceux perçus au moyen de nos sens physiques.

Il faut avoir une étonnante dose d'outrecuidance pour admettre que les milliards d'imbéciles bipèdes nos pareils qui ont encombré la terre de leur présence sont le commencement et la fin de l'univers, alors qu'ils ont mené inconsciemment leur existence sans même se demander quelle était sa raison d'être.

La matière que nous manipulons n'est pas notre propriété au degré que nous l'imaginons, la matière constituante de notre corps ne nous appartient même pas exclusivement, encore moins celle qui reste en dehors et n'a jamais passé par ses tissus. Nous sommes co-usufruitiers du domaine matériel avec des êtres dont nous ignorons l'existence.

Ce qui est pour nous matière subtile est pour d'autres, nos pareils, matière tangible. Pantagruel en son voyage à la recherche de la dive bouteille trouva des paroles gelées sur les confins de la mer Glaciale. Les paroles que nous proférons sont des objets visibles et maniables pour certains êtres qui peuvent étudier la nature de nos paroles par la cristallographie et la chimie et qui, conséquemment, en connaissent la nature mieux que nous qui les produisons. En les déconcrétant ils peuvent les faire repasser comme sons sur notre plan d'existence physique et il peut arriver qu'on entende des voix humaines sans qu'il y ait de gosier actuel d'où elles sortent.

Il n'y a rien de surnaturel dans la Nature.

Comme tous les êtres pensants, l'homme est un agent du pouvoir créateur universel, pas plus; son importance n'est pas supérieure à celle de ses pareils.

Pour avoir une opinion valable sur son propre compte, il faudrait d'abord qu'il se connût lui-même; or, parmi toutes les choses que l'homme ignore, sa nature n'est pas celle qu'il connait le plus.

Au lieu de l'étudier patiemment et péniblement il préfère l'imaginer rapidement et facilement et ce faisant donne lieu d'exister à des légions d'êtres du plan mental que nous appelons *élémentals* (ne pas confondre avec *élémentaux*) population créée par la fantaisie humaine, mais qui n'en a pas moins pour cela son genre de réalité.

Les élémentals appelés à l'existence par l'idéation des penseurs servent à constituer ce que nous appelons le moral, le caractère des humains (hommes et élémentaux).

Les instincts, les passions, les sentiments sont simplement l'effet de l'activité des élémentals sur notre plan de conscience.

Ce que nous appelons un individu est une collection d'élémentals plus l'aptitude latente ou patente, latente dans la plupart des hommes, d'héberger on de mettre à la porte les élémentals qui se présentent pour loger en lui. Moins l'individu existe, c'est-à-dire

plus est latente son aptitude à examiner les élémentals qui viennent loger en lui, plus il croit être lui-même ; les individus qui ne sont que des paquets d'élémentals ont toujours le mot *moi* à la bouche.

La fréquence avec laquelle les individus parlent d'eux-mêmes est la caractéristique de leur nature élémentale.

Le Bouddhisme n'a donc pas tort de dire que ce sont les idées d'à présent qui créent les hommes de plus tard.

Même les chercheurs contemporains sont parvenus à reconnaître la nature élémentale des humains en étudiant ceux chez qui cette nature se manifeste à un plus haut degré, les hystériques. Ces chercheurs ont appelé sous-consciences, conscience seconde, conscience troisième, les groupes d'élémentals composant l'individu hystérique, dont ils ont aperçu la manifestation.

Les psychologues de nos jours sont arrivés à reconnaître que ce qu'on peut appeler la *volonté humaine*, au lieu d'être, comme on l'avait toujours imaginé, une force de projection est plutôt une force d'arrêt, une force d'inhibition comme ils disent.

La première manière dont la volonté humaine peut se manifester actuellement est en effet en arrêtant l'action des élémentals logés en nous, en contrôlant et en dirigeant cette action. Elle ne peut acquérir de maîtrise sur eux qu'en s'exerçant à leur faire échec, à les tenir en respect ; une fois qu'elle est plus forte qu'eux ils lui obéissent instantanément, sans résistance.

La collection des élémentals entrant dans notre constitution est ce qu'en Théosophie moderne on appelle *Kama roupa*. Par *Manas* on désigne la partie humaine de l'humanité. L'immense majorité des hommes sont les Kama-roupas en qui le Manas est endormi. Il ne peut pas être éveillé sans agir et il ne peut agir qu'en s'opposant d'abord à l'activité des élémentals dont la collection forme le Kama-roupa. Ne pas admettre en soi les élémentals en quête d'un logis charnel pour manifester leur existence au plan physique ; expulser de soi ceux qui y sont déjà logés et que l'homme ignorant de sa nature prend pour son vrai moi, tels sont les premiers travaux du développement occulte.

Les hommes passionnés qui se croient des hommes forts et d'autant plus forts qu'ils sont plus passionnés, sont simplement des bastringues dans lesquels les élémentals se livrent à leurs bacchanales.

Manas peut dominer Kama-roupa ; l'homme peut commander aux élémentals.

Agents de la nature, les élémentals ont droit à l'existence ; ils jouent un rôle dans la vie du Cosmos ; mais il n'est pas indispensable qu'ils soient incarnés dans l'humanité pour jouer ce rôle ; en les bannissant de son domaine, l'humanité les relègue dans le règne animal. C'est pourquoi le Bouddhisme défend le meurtre des animaux.

Tuer les animaux, c'est obliger les élémentals ayant besoin d'une demeure charnelle à se loger dans les corps humains.

Les épizooties sont suivies de phénomènes de possession dans les humains ; la boucherie est une épizootie continuelle. Aussi de quelle immense pitié est-on saisi quand on voit les braves gens qui se disent et se croient les champions du progrès *humain*, les socialistes, réclamer pour les classes pauvres le droit à manger de la viande tous les jours. Joli moyen d'en faire des hommes que de fournir aux passions l'instrument organique leur permettant de se déployer avec plus de largeur et plus d'intensité.

Guymiot.

LE DÉVACHAN

(*Suite*)

DU SENS DÉVACHANIQUE

Le sens même avec lequel cet investigateur se rend compte de tout cela n'est pas la plus petite des merveilles de ce monde céleste, car il n'entend pas, il ne voit pas, il ne sent pas par des organes limités et séparés comme ici bas ; il n'a pas non plus la capacité si étendue de vision ou d'audition qu'il possédait sur le plan astral ; mais il sent, au-dedans de lui, un pouvoir étrange et nouveau, qui ne ressemble à aucun des pouvoirs précédents et cependant les contient tous et beaucoup plus encore, — un pouvoir qui le rend capable, non seulement de voir, de sentir, d'entendre tout ce qui se présente à lui, mais de connaître tout à fait, instantanément, *intus et extra*, quoi que ce soit, de pénétrer les causes, les effets et les possibilités de tout, en tant qu'il s'agit du moins du plan en question et des plans qui sont au-dessous de lui. Il trouve que, pour lui, penser c'est réaliser. Il n'y a ni doute, ni hésitation, ni délai dans cette action directe de ce sens supérieur. S'il pense à un endroit, il s'y trouve ; s'il songe à un ami, cet ami se présente à lui. Plus de malentendus, plus de déceptions possibles ; les apparences ne peuvent plus l'égarer, car chaque pensée, chaque sentiment est pour lui, sur ce plan, comme les feuillets d'un livre ouvert.

Et s'il arrive, par bonheur, que quelqu'un de ses amis ait ce sens supérieur déjà développé, leurs relations sont parfaites, au delà de toute conception terrestre. Pour eux, la distance et la séparation n'existent pas ; leurs sentiments ne sont plus cachés, ou du

moins ne sont plus imparfaitement exprimés par des mots grossiers ; ils n'ont plus à procéder par questions et réponses, car les formes-pensées et l'échange mutuel des idées est aussi rapide que la naissance de ces dernières dans le mental.

Toute connaissance cherchée leur est acquise aussitôt, — tout ce qui, du moins, ne s'élève pas au-dessus de ce plan sublime. Le passé du monde leur est aussi visible que son présent; les registres akasiques sont toujours à leur disposition, et l'histoire ancienne ou moderne se déroule devant leurs yeux à volonté. Ils ne sont plus à la merci de l'historien parfois ignorant et, généralement, plus ou moins partial ; ils peuvent étudier par eux-mêmes tout incident qui les intéresse, avec la certitude absolue de ne voir que « la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité ». S'ils peuvent se tenir sur les plus hautes divisions, — celles dites arupiques, — du plan, la longue ligne de leurs vies passées se déroule devant eux comme sur un rouleau ; ils perçoivent les causes karmiques qui les ont fait ce qu'ils sont ; ils voient le Karma qu'il leur faut épuiser avant que le « long et triste compte soit balancé » ; et ils réalisent ainsi avec une certitude infaillible leur position exacte dans l'évolution. Peuvent-ils voir l'avenir aussi bien que le passé? La réponse à cette question doit être négative, car, malgré que la prévision leur soit jusqu'à un certain point possible elle n'est cependant pas parfaite. Quand, en effet, un homme développé met la main dans la toile de la destinée, sa volonté puissante apporte des fils nouveaux qui changent la trame de la vie future.

La carrière de l'homme ordinaire, non développé, de l'homme qui n'a, pour ainsi dire, pas de volonté propre, a souvent pu être assez clairement prévue, mais quand l'Ego prend courageusement son avenir en main, la prévision exacte devient impossible.

DE L'ENTOURAGE

Les premières impressions de l'élève à son entrée pleinement consciente sur le plan dévachanique, seront probablement celles d'un bonheur intense, d'une vitalité inexprimable et d'un pouvoir énormément accru. Et lorsqu'il fait usage de son sens nouveau pour examiner ce qui l'entoure, qu'aperçoit-il? Il se trouve au sein de ce qui lui paraît être un univers de lumière, de couleur et de son en perpétuel changement, un univers tel qu'il n'a pu en imaginer de semblable même dans ses rêves les plus transcendants. En vérité, il est bien vrai qu'ici-bas, « l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme jamais connu » les gloires du plan dévachanique ; et celui qui les aura une seule fois pleinement perçues verra pour toujours d'un tout autre œil les choses de notre monde actuel. Mais elles diffèrent tellement de tout ce que nous connaissons sur le plan physique, qu'en essayant de les traduire en mots, l'on se sent envahi par un étrange sentiment d'im-

puissance, d'incapacité absolue non seulement à y être adéquat, — ce à quoi l'on a renoncé dès le début, — mais même à en donner une vague idée à ceux qui ne les ont pas vues. Qu'un homme s'imagine éprouver un bonheur intense et le sentiment d'un pouvoir énorme ; qu'il se figure flotter sur une mer de lumière vivante, entouré d'une variété incroyable de couleurs et de formes charmantes, le tout changeant avec chaque flux de pensées qu'il fait sortir de son mental et consistant seulement, ainsi qu'il le découvre bientôt, en l'expression de sa pensée dans la matière du plan où il se trouve et dans l'essence élémentale de ce plan, car cette matière est du même genre que celle dont est composé le corps mental lui-même, de sorte que lorsque cette vibration des particules du corps mental que nous appelons une pensée a lieu, elle se propage de suite à la matière dévachanique ambiante et y crée des vibrations correspondantes, tandis qu'elle produit dans l'essence élémentale l'image exacte qu'elle doit exprimer. La pensée concrète prend, naturellement, la forme de l'objet pensé, mais les idées abstraites se représentent généralement en toutes sortes de belles figures géométriques, bien qu'il faille se souvenir, à ce propos, que beaucoup de pensées, qui ne sont pour nous que de simples abstractions, deviennent sur ce plan sublime des choses concrètes. Celui qui, dans le Dévachan, désire se livrer temporairement à une tranquille méditation et s'isoler de tout entourage peut, on le voit, se confiner dans un monde à lui, avec la certitude de n'y pas être interrompu, et avec l'avantage, en plus, de voir toutes ses idées et leurs résultats pleinement accomplis se dérouler sous ses yeux en une sorte de panorama. S'il préfère examiner le plan sur lequel il se trouve, il lui faut soigneusement suspendre, pour un temps, le cours de sa pensée, pour que ses créations n'influencent aucunement la matière si aisément impressionnable qui l'entoure, ce qui changerait entièrement les conditions de l'observation, du moins en ce qui le concerne.

Cette suspension volontaire de l'action mentale ne doit pas être confondue avec le vide mental dont l'obtention fait l'objet des pratiques de la Hatha-Yoga. Dans ce dernier cas, le mental est amené jusqu'à la passivité absolue, afin de ne pouvoir, par sa propre pensée, offrir de résistance à l'introduction d'une influence extérieure quelconque qui pourrait l'approcher. Cette dernière condition ressemble de très près à la médiumnité ; dans le premier cas, au contraire, le mental est aussi vivant, aussi positif que possible, et ne retient momentanément sa pensée que pour empêcher l'immixtion de son équation personnelle dans les investigations qu'il va faire.

Quand le visiteur du plan dévachanique réussit à se mettre dans cet état, il trouve que tout en n'étant plus lui-même un centre de rayonnement dans cet assemblage merveilleux de lumière, de couleur, de forme et de son si imparfaitement esquissé plus haut,

le tableau n'a pas cessé pour cela d'exister ; au contraire, ses harmonies et ses lueurs ne sont que plus magnifiques et plus grandes. S'il cherche l'explication de ce phénomène, il commence à se rendre compte que toute cette magnificence n'est pas une exposition accidentelle et sans but, — une sorte d'aurore boréale dévachanique, — il y découvre une raison d'être, un objet qu'il peut lui-même comprendre, et bientôt il perçoit, en effet, que ce qu'il contemple avec tant de délice n'est autre chose que le glorieux langage en couleurs des Dévas, l'expression des pensées ou des conversations d'êtres bien plus haut placés qu'il n'est lui-même sur l'échelle de l'évolution. Par l'expérience et l'étude, il trouve que, lui aussi, il peut se servir de cette nouvelle et belle manière de s'exprimer, et par cette découverte il entre en possession d'une autre grande portion de son héritage dans ce royaume céleste, — le pouvoir d'entrer en relations et de s'entretenir avec les sublimes habitants surhumains qui demeurent sur ce plan et dont nous nous occuperons plus tard.

On comprendra maintenant pourquoi il nous était impossible de parler ici des scènes dévachaniques, comme nous l'avons fait du plan astral ; car, en réalité, il n'y a pas de paysage en Dévachan, sauf celui que chacun se fait à lui-même par sa pensée, — à moins que nous ne considérions comme paysage les entités en nombre considérable qui passent continuellement devant l'observateur et qui sont des objets d'une transcendante beauté.

DES GRANDES ONDULATIONS

Si le visiteur veut analyser ce plan de plus près, et savoir ce qu'on y trouverait en dehors de la perturbation qu'y causent les pensées ou les conversations de ses habitants, il peut le faire en formant autour de lui une sorte d'enceinte immense à travers laquelle aucune de ces influences ne puisse pénétrer, et en examinant ensuite (en tenant son mental soigneusement tranquille) ce qui se passe à l'intérieur même de cette enveloppe.

S'il poursuit cette expérience avec soin, il verra que la mer de lumière est devenue non pas tranquille, car ses particules possèdent toujours leurs vibrations intenses et rapides, mais, en quelque sorte, homogène et que ces merveilleux éclats de couleur, ces changements constants de forme sont maintenant remplacés par une autre série de pulsations, pulsations régulières, entièrement différentes et cachées, pour ainsi dire, jusqu'alors par les phénomènes plus artificiels qui se présentaient à la vue.

Ces pulsations sont évidemment universelles, et aucune muraille créée par la volonté humaine ne peut les supprimer ou les écarter. Elles ne causent ni changement de couleur, ni création de forme, mais elles s'épandent avec une irrésistible régularité à travers toute la matière du plan, en dehors et en dedans, ressem-

blant à l'expir et l'inspir d'un grand souffle que nous ne pouvons connaître.

Ces ondulations sont de diverses sortes ; on les distingue facilement entre elles par leur volume et leur période de vibration. Plus majestueuse que toutes les autres est une vague immense qui semble être le cœur même du système, — une vague qui, irradiant de centres inconnus appartenant à des plans beaucoup plus élevés, déverse sa vie par tout notre monde et, se retirant ensuite par un reflux énorme, rentre dans Ce d'où elle est sortie. Cette vague arrive suivant une longue courbe ondulée d'où sort un bruit comme le murmure de la mer, et cependant, partout en elle vibre un chant retentissant de triomphe, — la vraie musique des sphères. Celui qui a pu, ne fût-ce qu'une fois, entendre ce glorieux chant de la nature, ne l'oublie plus jamais ; même ici-bas, sur ce triste plan de l'illusion, il l'entend encore comme une sorte d'accompagnement, rappelant à sa mémoire la force, la lumière et l'éclat de la vie réelle qui est au-dessus de nous.

Si le visiteur a le cœur et le mental purs, et s'il est parvenu à un certain degré de développement spirituel, il lui est possible d'identifier sa conscience avec la course de cette vague merveilleuse, — d'y fondre pour ainsi dire son esprit, et de se laisser porter vers sa source. Je dis c'est possible, mais ce n'est pas prudent, — à moins que son Maître ne se tienne près de lui pour l'arracher, au moment voulu, à ce puissant embrassement ; sans quoi la force irrésistible de ce courant emporterait le néophyte sur des plans encore plus hauts dont son Ego ne saurait supporter les gloires intenses ; il perdrait alors sa conscience sans savoir où, quand, ni comment il la retrouverait. Il est vrai que le but de l'évolution de l'homme est d'arriver à l'unité ; mais il faut qu'il y parvienne avec une soi-conscience pleine et parfaite, comme un roi victorieux et triomphant prenant possession de son héritage, et non en arrivant à l'absorption dans un état d'inconscience absolue, peu différent de l'annihilation.

DES PLANS RUPIQUES ET ARUPIQUES

Tout ce que nous avons jusqu'ici essayé d'indiquer dans cette description, s'applique à la subdivision la plus basse du plan dévachanique ; car ce royaume de la nature, ainsi que l'astral et le physique, possède sept subdivisions. Quatre d'entre elles portent le nom de plans rupiques, et les trois autres celui d'arupiques ou sans forme ; la raison de cette nomenclature est que sur les plans rupiques chaque pensée prend une forme déterminée, tandis que sur les subdivisions arupiques son expression, comme nous le verrons tout à l'heure, est toute différente. La distinction entre ces deux grandes divisions du plan — le rupique et l'arupique — est très

marquée, et elle s'étend assez loin pour nécessiter l'emploi de différents véhicules de conscience.

Le véhicule qui sert pour les quatre divisions rupiques est le « corps mental », de la substance duquel l'Adepte forme son *Mayavirupa*, tandis que celui employé sur les trois divisions arupiques est le corps causal, véhicule dans lequel l'Ego réincarnateur passe de vie en vie pendant le Manvantara tout entier (1).

Une autre distinction très importante est que, sur ces quatre subdivisions inférieures, l'illusion est encore possible, — non pas, à la vérité, pour celui qui peut s'y tenir en pleine conscience durant la vie, mais pour celui qui n'y accède qu'après le changement que les hommes appellent la mort. Les pensées et aspirations élevées qu'il a formulées pendant sa vie terrestre se réunissent alors autour de lui, et lui forment une sorte d'enveloppe, un monde subjectif dans lequel il demeure pendant la vie dévachanique. Il ne voit que bien faiblement de cette manière, s'il les voit même, les gloires réelles du plan dans lequel il se trouve. Une telle déception n'est pas possible sur les trois divisions arupiques ; il est vrai que, même dans ces derniers lieux, beaucoup d'Egos ne comprennent que très peu, et comme dans un rêve, tout ce qui les entoure ; mais dans la mesure de leur perception, c'est la vérité qu'ils voient, car la pensée n'y prend plus les mêmes formes illusoires qu'elle prend plus bas.

(*A suivre*) **C. W. Leadbeater.**

PAR OU COMMENCER ?

Un théosophiste nous pose la question suivante :

Puisqu'il semble si difficile de posséder la science occulte dans son entier, par quelle de ses parties convient-il de commencer ? J'entends, par « ses parties », le spiritisme, le magnétisme, la chiromancie, l'astrologie, l'alchimie, etc...

Voici notre réponse :

Il y a deux choses dans la Science occulte : la théorie et la pratique. La théorie seule doit faire le sujet de l'enseignement des débutants ; la pratique est dangereuse pour soi et pour les autres, si

(1) Le *Mayavirupa* est le corps dans lequel l'Adepte peut voyager au loin ; il peut le rendre plus dense en y attirant des molécules *astrales* et le matérialiser en y ajoutant ensuite des molécules *physiques*.
N. D. L. R.

l'on n'a pas acquis les connaissances théoriques et les qualités morales nécessaires.

En ce qui concerne les branches citées de la Science occulte, nous devons prévenir le « questionneur » qu'elles sont loin d'avoir une grande importance ponr l'individu ou pour la collectivité. La plupart ont été si souillées par l'avidité ou si profanées par le charlatanisme que leur nom seul est un objet de répulsion pour la plupart des hommes.

Nous faisons exception pour le spiritisme qui a fait beaucoup de bien dans la lutte contre le matérialisme. Mais l'on peut dire qu'il est utile surtout, lorsqu'on a développé les pouvoirs qui permettent d'explorer consciemment l'*au-delà,* car à ce moment seulement on peut *voir* ce qui se présente à l'appel d'un « cercle » et discerner les forces en action. Si l'on ne *voit* pas et si l'on ne *sait* pas, — au sens élevé de ces mots, — on joue à collin-maillard avec les êtres de l'astral. Ces êtres sont de genres nombreux, — le nier serait limiter la population du monde invisible aux âmes humaines désincarnées, ce qui serait passablement enfantin, — ils ne sont pas souvent bons; les humains qui répondent sont très rarement ceux qu'on appelle; les noms qu'ils se donnent sont des emprunts : que peut donc gagner ou apprendre un évocateur dans ces conditions? Il peut acquérir la certitude qu'il existe des forces et des êtres inconnus et invisibles ; parfois, — mais combien peu souvent! — il peut s'approcher de la preuve de la survivance d'une âme connue ; mais pour quiconque connaît tous les moyens employés par les êtres du plan astral pour produire les phénomènes dits spirites, la *preuve véritable* n'est qu'en la vision directe des agents en œuvre et en la connaissance nécessaire à l'appréciation de leur nature et de leur action. Hors de ces conditions, rien n'est sûr.

Nous prions les spirites, en général, et les nombreux amis que nous avons la bonne fortune de posséder parmi les plus avancés d'entre eux, en particulier, de ne point considérer le jugement porté ici sur leurs doctrines comme une attaque, mais comme une appréciation sincère que nous devons au « questionneur » et à nos lecteurs. Nul plus que nous n'apprécie les services de tous genres rendus aux hommes par les *doctrines* spirites, — celle de la *Reincarnation* en particulier, — mais nous ne pensons pas que les phénomènes incontestables et parfois merveilleux qui ont été vérifiés aient fait autre chose que prouver l'existence d'êtres et de forces inconnus : c'est la conclusion à laquelle tout observateur rigoureux arrive, c'est celle de W. Crookes. Les preuves véritables et précises ne s'obtiennent que par le développement des pouvoirs Les pouvoirs s'acquièrent par l'étude, l'effort et l'épuration.

*
* *

Le *Magnétisme* demande, pour être pratiqué avec fruit, une polarisation organique favorable à l'émission du fluide vital, une volonté

capable d'extérioriser ce dernier à volonté, une constitution physique apte à en spécialiser une grande quantité (1), une santé matérielle et morale assez bien établie pour que le fluide ne contienne aucune impureté importante. Il faut encore la *vision interne* pour examiner le système fluidique du malade, en connaître le point déséquilibré et surveiller *de visu* les effets de la transfusion pranique (2).

Faire un bon magnétiseur n'est donc pas une chose facile. Heureusement, la perfection n'est pas nécessaire pour faire quelque bien ; il faut la pureté, la connaissance et le pouvoir.

*
* *

La *Chiromancie*, telle que les traités l'enseignent, est un amas de règles sans valeur ; la véritable chiromancie n'est connue que des occultistes assez avancés pour voir le Kosmos entier dans un grain de sable, c'est-à-dire, possédant la science des « correspondances » au point de juger de la constitution humaine totale, — physique, psychique, mentale, spirituelle, etc..., — à l'examen de la main.

Les chiromanciens qui ont eu quelque succès n'étaient que des « sensitifs » *spécialisés* à cet art, et recevant leurs révélations soit de leur *Ego* quand il s'agissait de la divination des côtés supérieurs du consultant, soit d'un sub-humain de l'astral pour ce qui concernait le côté psychique et matériel.

Pour un occultiste, la chiromancie ne peut être qu'un « sport », — voir de toutes façons, se servir de tous les instruments, — car il n'a nul besoin de regarder la main d'un homme pour savoir ce qu'il est ; il a devant ses yeux le grand livre individuel (le corps causal) et il peut y voir le passé, le présent et même des parties du futur. Ajoutons que jamais véritable occultiste n'a écrit ou n'écrira de livre sur la chiromancie ou sur n'importe quel « art occulte », car il sait qu'on ne peut enseigner ces choses de cette façon.

*
* *

L'*Astrologie* (3) n'étant, elle aussi, qu'un « art occulte » est sujette à des considérations analogues à celles que nous venons de présenter.

Il est certain que la position des astres joue un certain rôle dans la naissance. Le grand Esprit planétaire (*Lipika*) qui a pour mission de fournir à chaque *Ego* le modèle du « double éthérique »

(1) Ce rôle est dévolu au germe du double éthérique, germe enfermé dans la rate et qu'on a appelé parfois Chhaya. Ce germe transforme le *Jiva* solaire en *Prâna* ou vitalité humaine physique.

(2) Le fluide transfusé est du *Prana* : vitalité physique.

(3) Nous parlons ici de l'astrologie ordinaire, celle qu'enseignent les livres et qui base ses données sur les influences planétaires telles qu'on les admet généralement.

qui exprimera les énergies karmiques qui doivent évoluer au cours de la future incarnation, tient certainement compte des influences planétaires favorables à cet accomplissement, mais les astres ne sont qu'un facteur très secondaire dans la vie intime de l'individu : leur empire c'est la production des *Cycles* cosmiques et planétaires, la direction des races et des grandes collectivités. Chez l'individu, le facteur capital c'est l'ensemble des causes générées au cours des incarnations antérieures et collectées dans le « Corps causal ». (1)

Nulle puissance au monde ne peut changer le cours des cycles et d'ailleurs les astrologues ne s'occupent point beaucoup de ce côté de la question.

Au contraire, la volonté humaine peut s'opposer, avec une force variable selon son développement, à toutes les causes que l'Ego apporte à sa naissance ; elle peut en dévier la résultante et changer sa destinée. Dans cette lutte, ce sont les énergies internes qui résistent le plus à ses efforts ; les influences planétaires n'ont qu'une action bien faible et ne résistant pas au plus petit effort de volonté.

La véritable astrologie c'est donc la vision des germes qui doivent éclore dans un individu et créer ses énergies internes et son milieu : on n'atteint cette vision que par le développement de l'Ego et l'acquisition de pouvoirs que l'évolution ordinaire ne donnera à l'homme que dans une ronde (2) ou deux.

Dans l'astrologie ordinaire ou exotérique, trop de forces sont en jeu pour que l'intelligence cérébrale puisse en suivre les lacis inextricables et les complications sans fin ; trop d'inconnues existent pour qu'on puisse avoir la plus petite prétention à faire d'elle une science exacte. Dans le système solaire il est des *planètes invisibles* à l'œil physique et, parmi elles, il s'en trouve qui ont une relation éminemment directe avec notre système terrestre ; car il y a sept grandes chaînes dans le système solaire que nous connaissons et c'est à l'une de ces chaînes que nous appartenons. Ne pas tenir compte de ces torrents invisibles d'énergie dans les calculs d'une nativité, c'est errer étrangement.

A quoi se réduisent donc les indications de l'astrologie courante ? Elles ne couvrent pas la centième partie du problème, et toutes les prophéties faites avec sa seule aide ont de grandes chances de ne point se réaliser.

*
* *

Il nous reste à dire un mot de l'*Alchimie*.

La matière opère, avec les siècles, la formation de l'or dans les entrailles de la terre ; certains chimistes ont trouvé que sous l'action

(1) Le corps de l'Ego, ce qui persiste après la mort et revient dans les renaissances successives, l'*Individualité*.

(2) Une Ronde dure des millions d'années. Les chiffres exacts n'ont pas été donnés publiquement.

du soleil et des acides, de petites parcelles d'argent pouvaient être transformées en or : tels sont les faits. Il est donc possible d'imiter la Nature sur ce point et même de hâter la rapidité de son processus.

Quel est ce processus? C'est ce que les alchimistes n'ont jamais enseigné que vaguement et sous le manteau du symbolisme. Il faut tirer de l'or sa semence, disent-ils, et la faire germer. Qu'est cette semence? C'est le « système de forces » qui relie l'or physique à son germe cosmique à travers la succession des plans. L'Ame du Monde (Mahat) crée ces « systèmes » divers qui aboutissent à l'or objectif ; elle leur donne une âme, — l'essence élémentale, — un modèle éthérique, — la trame subtile qui pénètre le métal et lui porte la vie solaire, — et dirige les constructeurs (*Esprits de la Nature*) qui déposent des molécules physiques dans cette trame pour la solidifier.

Pour faire de l'or alchimiquement, il faut connaître sa tonique vibratoire, c'est-à-dire, être capable de créer les vibrations qui en établissent le modèle éthérique, y infuser la qualité d'essence élémentale qui lui est propre, et le faire solidifier par les Esprits de la Nature aptes à ce travail. On n'a, pour ce labeur, besoin d'aucun aide, d'aucun fourneau, d'aucune cornue, d'aucun ingrédient : *la puissance occulte* suffit.

L'or qui serait produit par la projection de la « pierre philosophale » ne serait pas le résultat d'une science aussi haute. Il s'agirait de condenser de la vie métallique, — l'essence élémentale particulière qui constitue l'âme propre à l'or, — dans un corps apte à cette fixation. La projection de ce corps dans un métal fondu précipiterait si merveilleusement le processus normal de l'aurification que la transmutation se produirait presque aussitôt.

La clé de ce pouvoir c'est encore et toujours le développement occulte. Trithème le dit nettement. « Pour accomplir l'œuvre, il faut le *feu* (Dieu (1)), *l'air* (le Saint-Esprit (2)) et la *lumière* (Jésus (3)) » : ce qui veut dire que l'union de ces trois principes doit être opérée chez l'homme qui veut être alchimiste.

« L'Esprit de Dieu (4), ajoute-t-il, se cache dans le feu et la lumière vulgaires. Le feu (5) réside dans le cœur, mais sans l'esprit de sainteté (6), aucune lumière n'en sort... cette lumière (7) délivre

(1) *Atma.*
(2) *Buddhi.*
(3) *Manas.*
(4) La puissance créatrice cosmique.
(5) La vie universelle, — *Jiva* sous son aspect atma-buddhique.
(6) Le développement de l'Ego et l'unification spirituelle de la *triade* supérieure humaine.
(7) Le rayonnement vital devenu, chez l'initié, le véhicule de la force créatrice *divine*.

les formes de leurs imperfections (1) quand elle y est active ; c'est le *sel de la terre* (2)... Elle s'obtient par le moyen de l'eau (3) ; on en tire la pierre en fixant le volatil (4). »

Ces quelques extraits montrent clairement qu'avant tout, il faut au futur alchimiste la perfection morale qui seule rend possible le *savoir* supérieur et le *pouvoir* divin.

*
* *

La réponse à la question posée devient donc facile.

On ne peut ni savoir, ni pouvoir sans développer les facultés latentes en l'homme, sans devenir un *adepte*, c'est-à-dire sans marcher sur le « Sentier ».

Dr Pascal.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

Avesta (Zend). — *Lit.* « la Loi ». Du vieux persan *Abasta*, « la Loi ». Les écritures sacrées des Zoroastriens. *Zend* signifie, dans le « Zend-Avesta », un « commentaire » ou « interprétation ». C'est une erreur de tenir « Zend » pour un langage, parce que, d'après Darmsteter, ce n'était que le texte explicatif, l'interprétation de l'Avesta.

Avicennes. — Nom latinisé d'Abu-Ali Al Hoséen ben Abdallah Ibn Sina, philosophe persan né en 980 de notre ère, bien qu'on le croie un docteur arabe. Son merveilleux savoir lui fit décerner le nom de « fameux », et il est l'auteur des meilleurs traités alchimiques qui commencèrent à paraître en Europe. La légende rapporte que tous les esprits des éléments lui étaient soumis, et que, par suite de sa connaissance de l'« Elixir de Vie », il existe encore sur la terre, à l'état d'Adepte, et qu'il se montrera à la fin d'un certain cycle.

(1) Hâte leur évolution et les approche de leur perfection.

(2) La vie universelle en action dans la matière *physique*.

(3) Le fluide astral en général ; ici c'est l'essence élémentale qui forme l'âme des métaux et véhicule la force créatrice divine de l'adepte.

(4) Par l'intermédiaire de l'essence élémentale l'action de l'adepte agit sur la vie physique et la structure moléculaire objective de la matière qui doit condenser cette VIE supérieure et devenir la *pierre*.

Avidya (Sk.). — Le contraire de *Vidya*, la connaissance. C'est l'ignorance produite par l'illusion des sens, ou *Viparyaya*.

Avikara (Sk.). — A l'abri de la dégénérescence ; qui ne change pas ; s'applique à la divinité.

Avitchi (Sk.). — Un état qui n'est pas nécessairement *post mortem* ou intermédiaire à deux naissances, car il peut également se réaliser sur la terre. *Lit.* « enfer ininterrompu ». Le dernier des huit enfers, est-il dit, « où les coupables *meurent et renaissent sans interruption*, non toutefois sans espoir de finale rédemption ». C'est pour cela qu'Avitchi est synonyme de Myalba (notre terre) et aussi d'un état auquel quelques hommes sans âme sont condamnés sur le plan physique.

Avyakta (Sk.). — Cause non révélée, non différenciée. Le contraire de *Vyakta*, ce qui est différencié. Le premier s'applique à la divinité non manifestée ou Brahma, le second à la divinité manifestée ou Brahmâ.

Axieros (Gr.). — L'un des Kabires.

Ayana (Sk.). — Période de temps, moitié d'une année, ou durée du transit solaire au dessus ou au dessous de l'équateur.

Ayin (Heb.). — Lit. « Bien », d'où le nom de Ain-Soph. Voir « Ain ».

Aymar (Jacques). — Français du XVII[e] siècle, qui s'est rendu fameux par l'usage de la baguette divinatoire. Il était souvent employé à la recherche des criminels : deux médecins de l'Université de Paris, Chauvin et Garnier, ont témoigné de ses pouvoirs.

Ayur Veda (Sk.). — *Lit.* « le Véda de Vie ».

Ayuta (Sk.) — 100 Koti, somme équivalente à un milliard.

Azareksh (Zend.). — Lieu célèbre par un temple du feu des Zoroastriens et des Mages, à l'époque d'Alexandre le Grand.

Azazel (Heb.). — « Dieu de la Victoire » ; le bouc émissaire des péchés d'Israël. Celui, dit Aben-Ezra, qui comprend le mystère d'Azazel, « saura le mystère du nom de Dieu », et c'est vrai. Voir « Typhon » et le bouc émissaire qui lui était consacré dans l'Egypte ancienne.

Azhi-Dahaka (Zend.). — L'un des serpents ou dragons de la légende d'Iran et des Ecritures avesta, l'allégorique serpent destructeur ou Satan.

Aziluth (Heb.). — Nom du monde des Sephiroth appelé le monde des Emanations, *Olam Aziluth*. C'est le grand et le plus haut prototype des autres mondes. « *Azeelooth* est le grand sceau sacré qui sert à enregistrer les mondes qui en portent l'empreinte, et de même que ce grand sceau contient trois sections qui sont les trois *Zures* (prototypes) de *Nephesh* (l'esprit vital ou l'âme), *Ruach* (l'Esprit moral et raisonnant), et *Neshamah* (l'âme suprême de l'homme), de même ce qui porte le sceau comporte aussi trois *Zures*, savoir *Breeah*, *Yetzeerah*, et *Aseeyah*, et ces trois Zures sont

réunis sur ce sceau » (*Kabale*, de Myer). Les globes A et Z de notre chaîne terrestre sont en Aziluth (voir la *Doctrine secrète*).

Azoth (Alch.). — Principe créateur dans la Nature, dont les parties les plus grossières se trouvent dans la Lumière astrale. Le symbole en est une croix (Voir « Eliphas Lévi ») dont chaque branche porte l'une des lettres du mot *Taro*, qu'on peut lire aussi Rota, Ator, et autrement encore, chaque combinaison ayant une signification occulte.

A et Ω. — Alpha et Omega, le premier et le dernier, le commencement et la fin de toute existence active ; le Logos et, par suite, le Christ pour les chrétiens. Voir *Rev.* xxi. 6. où Jean adopte « Alpha et Omega » comme le symbole du Consolateur qui « se donnera à ceux qui ont soif de l'eau de vie ». Le mot *Azot* ou *Azoth* est le glyphe moyen âge de cette idée, car il consiste en la première et la dernière lettre de l'alphabet grec (A et Ω), de l'alphabet latin (A et Z), et de l'hébreu (A et T), ou *Aleph* et *tau*. (Voir aussi « Azoth »).

(*A suivre*). **H. P. Blavatsky.**

DEMANDES ET RÉPONSES

Comment expliquer que d'aussi grandes âmes que certains mystiques chrétiens n'aient pas été initiées ?

L'Initiation ne se *donne* pas, au sens habituel de ce mot, elle s'acquiert. « Lorsque le disciple est prêt, le Maître se présente ».

Le Maître ne fait que donner le dernier coup à un ouvrage déjà parachevé : il met la machine en marche.

Si celle-ci n'est pas complète, si une seule pièce manque, toute tentative est inutile : on n'aboutirait qu'à un désastre.

Les pièces de la machine sont les qualités acquises. Trois, parmi elles, sont capitales : la Connaissance, l'Amour et l'Action. On les appelle les trois « Sentiers ». Divergents à leur source, ils s'unissent plus tard, et ne forment plus qu'un Sentier : celui qui mène à la libération.

Chaque Ego, au début de ses efforts pour trouver la « Voie », possède une disposition spéciale, une aptitude particulière, une tendance personnelle pour tel ou tel chemin. La plupart commencent par la *Yoga de l'Action* ; ils unissent leur conduite avec la loi universelle sans se préoccuper du résultat de leurs actes : *fais ce que tu dois, advienne que pourra.*

D'autres procèdent par la *Yoga de la Connaissance* ; ils développent leur mental, leur intelligence spirituelle, leur intuition profonde et arrivent à *savoir*.

Quelques-uns, ceux qui possèdent le tempérament dévotionnel, s'élancent vers la Divinité-une avec leur cœur : ce sont ceux qui montent le plus haut tout d'abord.

Mais les sentiers se fondent dans l'unique Sentier, avons-nous dit, dans le Sentier qui est Amour, Connaissance et Action. Si les aspirants n'avancent pas suffisamment sur leurs chemins respectifs pour arriver à la Voie unique, ils n'atteignent pas le *but*. Il faut que les trois grandes qualités soient harmonieusement développées dans tout Ego qui aspire à l'Initiation. Bien vivre ne suffit pas, connaître n'est pas assez, aimer n'est pas assez fort : il faut les trois énergies.

Voilà pourquoi l'on voit des hommes menant une vie exemplaire ne point arriver au Sentier ; voilà pourquoi nos grands intellects universitaires ne sont pas mûrs pour marcher sur la « Voie » ; voilà pourquoi les grands saints des diverses religions n'ont pas *vaincu*. Les Saint Jean de la Croix, les Fénelon, les Sainte Thérèze, des Sufis exaltés en dévotion, des Yoguis divinisés par l'amour sont restés sur le seuil du Temple et n'ont pu soulever le voile d'Isis ; leurs visions et leurs extases sont restées revêtues du manteau obscurant de l'illusion ; ils n'ont vu qu'à travers la couleur de leur œil spirituel, et malgré toute la force qu'ils ont personnellement tirée de leurs expériences mystiques, ils n'ont pu réaliser la « mise au point » que seule la Connaissance peut donner.

C'est pourquoi l'on conseille si instamment aux candidats-disciples de développer parallèlement ces trois côtés de la nature humaine.

Il faut ajouter qu'une suite d'existences consacrées à l'un de ces Sentiers conduit infailliblement à la Voie triple et une. L'UNION DES ACTES avec la Loi fait *connaître* la Loi, puis la fait *aimer*. La recherche de la CONNAISSANCE mène au savoir qui fait *aimer* et *bien agir*. L'AMOUR, aveugle en bas, devient la puissance la plus éclairée en haut ; il fait *bien agir*, puis il fait *connaître*.

Malgré tout, heureux ceux qui développent *parallèlement* les trois grandes puissances de l'Ame !

Pourquoi, après avoir cru de toute son âme et de tout son intellect à la Théosophie, se reprend-on à douter, — intellectuellement au moins ?

Quand l'Ego a fini l'assimilation de l'enseignement théosophique sur un plan donné, il le reprend sur un plan supérieur au premier. Tout lui paraît obscur d'abord sur ce nouveau champ d'expérience ; l'intuition lui dit que la Vérité s'y trouve, mais la lumière ne s'est pas faite encore dans l'intellect. Or, c'est l'intellect qui doute, parce qu'il se considère comme séparé de la chose à considérer ; ne la sentant pas en lui, il la repousse et n'y croit que lorsqu'il l'a pleinement assimilée. Et c'est ainsi que, sur le champ de la Conscience, le soleil de la foi est suivi par la nuit du doute, jusqu'à ce

que tous les aspects de la Vérité aient été éclairés [assimilés par l'élément pensant (*Manas*).]

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

On sait qu'il a été un instant question d'un Congrès des religions, à Paris, pour l'an 1900. Un honorable prêtre catholique, M. l'abbé Charbonnel, s'était fait le champion de cette idée qui ne trouva point d'écho parmi les sommités de l'Eglise romaine, de sorte que le projet a dû être abandonné par son auteur. Celui-ci, d'ailleurs, vient de quitter les ordres et de rentrer dans la société laïque après avoir adressé à l'archevêque de Paris une lettre portant les raisons de sa démission.

Nous avons dit, il y a longtemps déjà, que deux Congrès des religions ne semblaient pas pouvoir se suivre à sept années d'intervalle seulement. La question est maintenant vidée, et il faut espérer que l'attention du monde va se porter davantage sur un mouvement qui, en même temps qu'il est entièrement nouveau, s'adapte mieux aux conditions vécues du présent et aux légitimes espérances de l'avenir. Nous voulons parler du *Congrès de l'humanité* que le *Lotus Bleu* a soutenu dès la première heure, parce que c'est là qu'il a cru reconnaître l'appel d'union le plus véritablement dicté par l'impersonnalité et par l'amour.

Sa genèse mentale continue à évoluer lentement, mais sûrement. Un livre vient de paraître sous le titre *Le Congrès de l'humanité*, par Marius Decrespe, édité par Chamuel. C'est la présention condensée des vibrants articles écrits en diverses revues par un apôtre moderne de l'union entre les hommes, Amo, avec une belle préface et une plus belle péroraison encore, de l'auteur. Voyez, par exemple, ces paroles... « Le monde ne connaît pas les ressources dont dispose la cause de l'Unité : si vous parlez d'amour seulement du bout des lèvres, vous serez bafoué avec justice ; si vous en parlez avec amour, vous serez écouté avec émotion, suivi avec enthousiasme, et ceux-là seuls riront encore de vous qui ne vous auront pas entendu, soit parce qu'ils ne vous auront pas approché, soit parce que leur âme est fermée. Mais ces derniers sont en minorité, et encore, tôt ou tard, par le seul fait qu'ils sont hommes, l'Amour fera vibrer lenr cœur. Car l'Amour est le tout puissant levier, l'éternel créateur, l'unique soutien de l'univers, le moteur des atomes et des nébuleuses, le maître absolu des dieux et des hommes, le feu sacré qui anime toute chose venant en ce monde ; et c'est en tant que fondé sur l'Amour que réussira *en toute certitude* le Congrès de l'humanité ».

*
* * *

Au moment où ces lignes seront lues, la première conférence théosophique publique mensuelle de l'hiver 97-98 aura sans doute eu lieu, comme il a été annoncé, mais ce n'est pas encore fait au moment où nous écrivons. Il nous faut donc attendre le prochain numéro pour en parler davantage, et la même observation s'appliquera aux mois suivants. Nous rappelons que la seconde conférence sera donnée le dimanche, 5 décembre, à 2 heures 1/4 de l'après-midi, au n° 36 de la rue des Mathurins (entrée libre) et qu'on y esquissera le résultat des investigations directement faites sur les habitants du 2e et du 3e plan par des membres avancés du mouvement théosophiste.

Mais ce même mois présentera une réunion théosophique bien autrement intéressante que celles dont il est question ci-dessus puisque Mme Annie Besant doit passer plusieurs jours à Paris, vers le milieu de décembre, et donner une conférence publique dans l'une des grandes salles de l'*Hôtel des Sociétés savantes*, rue Serpente, 28, le mercredi, 15, à 8 heures 1/2 du soir. Tous ceux de nos lecteurs qui n'en seront pas empêchés voudront entendre la plus éminente propagatrice actuelle de la théosophie. Ils pourront y amener aussi toutes celles de leurs connaissances qui le désireront : il y a place pour les recevoir.

Angleterre

A peine Mme Annie Besant était-elle rentrée à Londres de sa longue tournée de conférences en Amérique, que paraissait à la librairie théosophique centrale, Charing Cross, 26, London, un nouvel ouvrage de notre honorée sœur, ouvrage intitulé *The ancient Wisdom*, la sagesse antique. C'est, en somme, une exposition générale et élevée de la théosophie, qui réunit et coordonne, sous l'aspect propre à l'auteur, les éléments issus du mouvement actuel de renaissance de la Connaissance.

Dans l'introduction, se trouve, magistralement écrite, la relation de la Théosophie avec les diverses grandes religions du monde, la démonstration de leur base commune et l'élucidation de leurs mystères. Vient ensuite le plan physique, avec indication de la nature réelle et des fonctions du Logos dans l'évolution de l'univers. Deux chapitres traitent ensuite du plan astral, de sa substance, des sens qui lui sont appropriés, des formes-pensées et des habitants qui le peuplent. Deux autres s'appliquent de même au plan mental ; les cinq suivants à d'autres points de l'évolution de l'homme, et le dernier chapitre à l'édification d'un Cosmos. L'ensemble est le compendium le plus méthodique et le plus précis qui ait encore paru sur la matière, en dehors des œuvres de H. P. B. qui ne procède pas de la même manière et n'ont du reste pas le même objet immédiat. Voilà donc de quoi nous instruire, nous autres théosophistes, ainsi que les personnes qui, en dehors du mouvement, voudront bien lire ce livre et, dans la sincérité de leur âme, en reconnaître loyalement la source. Voilà aussi l'un des nombreux moyens par lesquels Mme Besant sert le monde.

⁂

On nous signale la mort de M. Ed. Maitland, ami et collaborateur de feu Mme Anna Kingsford dans son œuvre de *Perfect Way*. L'un et l'autre ont appartenu au mouvement théosophique et s'en étaient retirés pour se livrer à l'analyse ésotérique faite au point de vue exclusivement chrétien. Ils ont écrit de bonnes choses sous cet aspect respectable et limité.

Allemagne

Le professeur Deussen vient de publier la traduction de soixante Upanishads dont on dit grand bien. Nous y préférons toutefois, bien qu'elle ne soit pas encore aussi avancée, celle qu'a commencée l'érudit secrétaire général de notre section, M. G. R. S. Mead, avec la collaboration de deux pundits, M. M. Iagadisha Chandra et Chattopadhyaya.

SECTION NEERLANDAISE

Rien de particulier.

SECTION AMÉRICAINE

Voici un singulier épisode du récent voyage de Mme Annie Besant aux Etats-Unis d'Amérique. Comme elle passait, au mois d'août dernier, dans un district, nommé Lilydale où, suivant la coutume du pays, en été, des milliers de spirites se trouvaient réunis en une sorte de grand campement, elle fut priée par ces spirites de leur donner une conférence. Elle y consentit volontiers et parla de la *Vie après la mort*, au point de vue théosophique, naturellement, et cependant avec le plus grand succès auprès de ses auditeurs. Un fait anologue s'est reproduit en Amérique aussi, avec la comtesse Watchmeister, et un autre encore, — nous anticipons sur cette section, — en Australie, avec le président H. S. Olcott, comme si, un peu partout, les spirites les plus indépendants sentaient le besoin d'ajouter quelque chose à l'honnête mais incomplète donnée qui est la leur.

Par ailleurs, et après la tournée de conférences de Mme Besant surtout, le mouvement est tout à fait en ascendant en Amérique. Quelques-uns même des sécessionnistes, dit le *Mercury*, commencent à reconnaître que « les Maîtres ne travaillent décidément plus avec eux », et plusieurs d'entre eux sont revenus à la Société mère. Une branche entière, celle de Lynn, s'est ralliée à Adyar et l'on s'attend prochainement à d'autres retours. En fait, la section restée fidèle ne comptait plus que 11 branches en 1895 et elle en a maintenant 48. Tel est l'effet de la vague d'idéation sur une race qui s'élève, la race américaine, en comparaison avec ce qui a lieu chez une autre qui semble s'arrêter dans son développement, la nôtre, bien que nous puissions nous reprendre, quand nous le voudrons...

SECTIONS AUSTRALASIENNES

Rien de particulier.

SECTION INDIENNE

Le président H. S. Olcott doit être rentré dans l'Inde et s'occuper des publier la 33e édition du *Catéchisme Bouddhiste*, édition notablement augmentée sur la précédente. On sait que la grande valeur du livre d'Olcott gît dans le fait que c'est l'exposition concise et parfaitement exacte des principaux points de la religion Bouddhique si répandue dans le monde. Parfaitement exacte, puisqu'elle a l'approbation formelle du Grand Prêtre de l'Eglise Bouddhiste du Sud, tout comme un catéchisme catholique romain orthodoxe possède l'approbation de S. S. le Pape. On comprend dès lors que le catéchisme Bouddhiste en question soit un véritable document et, qu'en matière d'exposition doctrinale, il laisse loin derrière lui les travaux sur la matière les plus réputés de l'Occident. En fait, nous avons suivi les remarquables conférences sur le bouddhisme qui ont été faites à Paris, à la Sorbonne et au Musée Guimet, et nous leur avons surtout reconnu une valeur d'analyse historique.

Nous avons aussi traduit l'édition précédente du catéchisme d'Olcott, la 32e, à son apparition, et cette traduction a été publiée, à Paris, en 1884, par la Société des Etudes psychologiques. La France possède donc déjà le document que représente ce livre et, en ce qui nous concerne, du moins, nous ne pensons pas nous associer davantage, de ce côté, aux infatigables travaux de notre président et ami en traduisant encore la nouvelle édition, d'abord, parce que le but même de l'ouvrage est de servir aux écoles bouddhistes de l'Inde qui précédemment étaient dépourvues de tout texte de leur religion ; ensuite, parce que la 33e édition ne diffère de la précédente que par de plus grands développements historiques sur les premiers temps du bouddhisme, sans que la partie doctrinale soit aucunement changée ; enfin, parce qu'il faut toujours rectifier une idée partagée de bonne foi par les uns, à dessein par d'autres, que la théosophie serait du bouddhisme déguisé ou que le mouvement théosophiste tendrait à propager le bouddhisme en Occident, ce qui est une erreur.

La théosophie apprécie grandement le bouddhisme comme celle des religions établies qui se rapproche le plus, dans son expression propre, de la donnée ésotérique une ; mais elle ne le tient nullement pour la Religion-Sagesse ; celle-ci est au-dessus de toutes les religions et c'est ses doctrines que la *Société théosophique* vise à répandre. D'après les enseignements que nous recevons, chaque religion sincèrement pratiquée suffit au salut présent, mais il faudra davantage pour le « salut à venir », c'est-à-dire pour la suite de l'évolution de l'homme et de la race. Il y faudra la Connaissance des hauts plans, l'initiation supérieure sous une forme ou sous une autre. La théosophie ne cherche donc pas à substituer l'une quelconque des religions établies à une autre ; mais, lorsqu'un esprit ferme et libre lui demande conseil, elle le porte à viser plutôt ce qui unit que ce qui sépare ; elle montre la base commune de toutes les religions, — leur source même, l'archaïque « Religion Sagesse », vers laquelle elles doivent converger de nouveau sous forme

de la religion de l'avenir. La théosophie actuelle n'a d'autre prétention que d'être un premier aperçu moderne de la Religion Sagesse... On fait les préparatifs de l'Assemblée générale annuelle de la Société théosophique qui sera ouverte le 27 décembre. On annonce que Miss Edger, secrétaire général de Nouvelle Zélande, dont le talent oratoire a été très remarqué durant une tournée de conférences en Australie, parlera à la Convention d'Adyar.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel*. Octobre 97. — Initiation, par A. Fullerton. — Les anciens mystères, par E. W. — La vérité est la base de la Connaissance, par A. F. H. — La Voix du Silence, par G. Kaji. — Les prophéties modernes, par le capitaine Banon. — Tolérance, par Vae.

Vahan. *Section Européenne*. Octobre 97. — Sur les effets de l'enseignement de Bouddha. — Sur les empreintes akashiques. — Sur le peu de valeur de la base astronomique des prévisions des désastres annoncés.

Theosophical Review. *Angleterre*. Octobre 97. — Le cessation de la peine, par Annie Besant. — La base de la vérité, par Dhammapala. — Chez les gnostiques des deux premiers siècles, par G. R. S. Mead. — Le Credo chrétien, par C. Leadbeater. — Cette belle revue quoique augmentée dans son nombre de pages a réduit son prix à 15 francs par an ; c'est le résultat de son succès.

Sophia. *Espagne*. Octobre 97. — Le mouvement théosophique, par Annie Besant. — La Genèse, par Soria y Mata. — Philosophie Sankhya, par Bertram Keightley.

Theosophia. *Section Néerlandaise*. Octobre 97. — Le livre des morts. — Les trois sept. — Naissance et évolution de l'âme. — Sur la dévotion, en général.

Mercury. *Section Américaine*. Septembre 97. — L'aura des métaux, par A. Marques. — Sur le degré atteint d'évolution spirituelle, par A. Fullerton. — Le spiritisme d'après la théosophie, par la comtesse Watchmeister.

Maha Bodhi. *Inde*. Octobre 97. — Une nouvelle traduction des Upanishads. — Le grand voyageur Bouddhiste.

Prasnottara. *Section Indienne*. Juillet 97. — Ce que peut enseigner une loge théosophique, remarquable article intéressant particulièrement les théosophistes.

Theosophy in Australia. *Section Australasienne*. Septembre 97. — Illusion, par Hunt. — Sur l'extase, par X.

Revue spirite. *France.* Octobre 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Iconographie en anses, par le Dr Baraduc. — Histoire de Katie King. — La Voix du tombeau, vision théosophique, par Julien Larroche. — Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, par Ernest Bosc, intéressante étude, basée sur documents authentiques, dont quelques-uns inédits.

Revue scientifique du spiritisme. *Paris.* Octobre 97. — Caractère positif de la doctrine spirite, par Gabriel Delanne. — Jeanne d'Arc et l'église, par Becker. — Cœur et cerveau, par Marius Decrespe.

Curiosité. *Paris.* Octobre 97. — Amour et justice, par E. B.. Très bon article. — Causerie métaphysique, par G. Morvan. — Le Congrès des Orientalistes. — Littérature spiritualiste et la dentellière du Puy, par M. A. B,

Paix universelle. *Lyon.* Octobre 97. — A propos d'Amo, par Marius Decrespe. — Réponse d'un spirite à un catholique, par le général Fix.

Annales des sciences psychiques. *Paris.* Août 97. — Suggestion mentale. — Esprits tapageurs.

Religion universelle. *Nantes.* Sept. 97. — Guerre aux superstitions et aux préjugés, par G. de Chantenay. — L'œuvre de Fauvety, par Lessard.

Hyperchimie. *Douai.* Oct. 97. — L'hermétisme populaire, par Jollivet Castelot. — La naissance des quatre éléments, par Bœhme.

Moniteur spirite. *Belgique.* Oct. 97. — Non reçu.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Oct. 97. — La populoculture. C'est l'appréciation originale, par Ch. Limousin, d'un ouvrage récemment paru sur la question de la dépopulation. Par ailleurs, le Bulletin mentionne tout ce qui se publie. Dans le courant de ce numéro, le savant directeur appelle la théosophie « bouddhisme ésotérique ». Il est vrai que la confusion a été rendue possible, même pour des personnes bien intentionnées, par le titre que M. Sinnett a donné à l'un des premiers livres de la littérature théosophique ; mais, il n'est pas moins constant que H. P. B. elle-même s'est élevée contre ce titre, dans l'introduction de la Doctrine Secrète, et que la théosophie comprend l'ésotérisme de toutes les religions, sans se confiner spécialement dans une seule.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

La Force cosmique courbe, par le Dr. H. Baraduc, de Paris.

Cet intéressant opuscule est l'extrait d'un mémoire résumant, pour prendre date et sans hypothèses interprétatives, la série des remarquables travaux de l'auteur sur « la photographie des vibrations de l'éther ».

De nombreuses reproductions photographiques, fort bien exécutées, accompagnent le texte et permettent de suivre le développement du sujet qui, après avoir établi que les graphies de l'influence de l'électricité ordinaire sur l'ambiance voisine de l'homme sont des lignes droites brisées, montre que celles de l'influence sur la même ambiance de la force interne engendrée par les différents états d'âme (haine ou amour, calme ou colère, confiance ou terreur, etc., etc.,) sont au contraire curvilignes, d'où le nom de *force courbe* donné par l'auteur à la force non encore définie par la science du jour. Et comme l'ambiance où agit cette force fait évidemment partie du Cosmos, d'où son nom de force *cosmique*, mais se trouve aussi dans le rayonnement des personnes qu'on appelle l'*Aura*, le Dr Baraduc en a de plus inféré un aperçu de la *Loi des Auras*.

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire, les travaux de M. le Dr H. Baraduc ne peuvent être que particulièrement bien accueillis par les théosophes dont ils mettent clairement et figurativement en quelque lumière les données spéciales, différemment issues, — celle du moins des Auras de l'homme qui appartient au monde physique. Nous voulons parler de l'*Aura éthérique*, aux éléments si curieux et si complexes.

D. A. Courmes.

La Kabale littérale occidentale, par Ch. M. Limousin, directeur du « *Bulletin des Sommaires* ».

Dans cette intéressante brochure, écrite d'un style alerte et clair, le spirituel autant qu'érudit écrivain expose ses découvertes sur la signification idéographique des alphabets divers, — de l'alphabet latin en particulier, — et en tire la conclusion que la Kabale n'est pas autre chose que cette même connaissance appliquée aux livres occultes des Hébreux.

Nous pensons que la lecture *numérique* de ces livres et le secret des permutations et autres opérations kabalistiques sont d'un bien plus grand secours encore, comme le montre le livre de R. Skinner *The source of measures*, et que ces deux procédés de lecture réunis ne suffisent pas à épuiser le sens des écrits kabalistiques. Un troisième et haut élément réside, en effet, dans l'interprétation des symboles : c'est celui qu'on ne trouve que lorsqu'on en reçoit les moyens de la bouche de ceux qui « savent ».

Dr Pascal.

Nouveau système d'éducation, par Mlle Dupont. C'est le rapport de la méthode suivie par l'auteur à l'école professionnelle des Ternes qu'elle dirige depuis sept ans.

On y trouve des idées neuves, véritablement théosophiques, sans la lettre, que le dévouement bien connu de Mlle Dupont a su réaliser.

D. A. C.

Le Trésor des humbles, par Maeterlink. — Excellent livre impré-

gné du meilleur esprit théosophique par un mystique moderne doublé d'un grand penseur et sous le revêtement d'un fin lettré.

Guéblange.

Causeries spirites, par Trufy. — Pages courantes sur la donnée spirite dont la théosophie tient la morale pour très belle, l'embryon de philosophie pour satisfaisant et le degré de connaissance pour incomplet encore.

Guéblange.

Lévitation du corps humain, par Albert de Rochas.

C'est un recueil de documents sur la question compris dans quatre chapitres différents suivant qu'ils sont tirés de l'Orient, de l'Occident profane, des agiographes et de l'Occident contemporain.

Ces témoignages permettent de se rendre compte de la réalité du phénomène et d'appliquer telle explication qui s'y adaptera le mieux. Il est vrai que la science du jour ne possède pas encore la solution de la question, mais le présent travail aidera à y arriver par son excellente classification.

D. A. C.

De la colonisation dans le problème social, par Verdad-Lessard

Le *Lotus Bleu* étant une revue de ligne bien déterminée, ne traitant dès lors que des questions attenant au moins indirectement à celles de l'idéalité supérieure, nous n'aurions pu, malgré la sympathie et l'estime que nous professons pour l'auteur, mentionner son livre dans nos colonnes si l'objectif — un essai de solution du problème social — ne nous en avait heureusement offert l'occasion.

Ce nouvel essai se raccorde du reste à un précédent et non moins excellent travail de l'auteur, intitulé *Du Retour à la terre*, autre aspect de la grande question considérée.

Ce sont en effet quelques-uns des moyens partiels qui s'imposent, pour éviter, s'il en est temps encore, un cataclysme, que de rentrer dans l'ordre en faisant cesser l'agglomération anormale des populations sur des points trop réduits du monde civilisé actuel. M. Verdad-Lessard a parfaitement développé ces moyens et ses deux opuscules (1) sont à lire.

D. A. C.

La douleur du Mage, par Louis Ernault.

Très jolie plaquette éditée par la librairie de l'Art indépendant où, en de beaux vers, tout un processus de création magique, d'ordre exclusivement astral, est évoqué. C'est dire que pour mériter le suffrage du lecteur, il y fallait une grande perfection de forme, ce qui est effectivement réalisé.

Guéblange.

(1) Chez l'auteur, rue Mercœur, 3, à Nantes.

Commentaire sur le cantique des cantiques, par le Rabbi Issa'char Baer.

(*Traduit de l'hébreu*).

Le traducteur du *Traité des causes secondes* de J. Trithème vient de publier le deuxième volume de la série qu'il compte mettre au jour. Cet opuscule forme une brochure de 54 pages et commente sommairement un certain nombre de versets du Cantique des cantiques.

C'est un essai de réhabilitation de ce chant si critiqué par ceux qui ne l'ont considéré que dans sa lettre. Nous estimons que la projection de la lumière ésotérique pourrait seule laver l'œuvre de Salomon des attaques dont elle est l'objet, et les commentaires du rabbi ne lèvent que le premier voile sans aller plus haut que l'allégorie.

Dr Pascal.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE NOVEMBRE 1897

Ct Aymès	30 fr.	(*Lotus Bleu*)
Mlle G... (Toulon)	5	(id.)
Regina (Toulon)	40	(id.)
Obreen	2	(id.)
Fardel	5	(id.)
D. A. Courmes	23 40	(id.)
Dr Th. Pascal . . (Pour divers frais)	23 40	(id.)

AVIS IMPORTANT. — Pour permettre à nos lecteurs de former, au moment voulu, avec les fascicules qu'ils possèdent déjà, un premier volume complet de la **Doctrine Secrète**, nous avons publié à nouveau, comme nous l'avions annoncé il y a un an, la **Préface** et l'**Introduction** de ce grand ouvrage. Cette réimpression forme quatre fascicules de chacun 16 pages qu'on peut se procurer à la *Librairie de l'Art indépendant*, 11, Rue de la Chaussée d'Antin, chez l'éditeur du *Lotus Bleu*, pour le prix de 1 franc 50.

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

27 DÉCEMBRE 1897

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 10

LE LOTUS BLEU

LE DÉVACHAN

(*Suite*)

DE L'ACTION DE LA PENSÉE

La condition exacte dans laquelle se trouve le mental des habitants humains de ces différentes subdivisions sera naturellement plus explicitement rendue dans le chapitre qui lui est approprié, mais la compréhension de la manière dont la pensée agit respectivement sur les sous-plans rupiques et arupiques, est tellement nécessaire pour une saine appréciation de ces grandes subdivisions, que nous ferions peut-être bien de raconter en détail quelques-unes des expériences faites par nos étudiants dans leurs efforts pour jeter quelque lumière sur ce sujet.

On s'aperçut dès le début que, sur le plan dévachanique, aussi bien que sur le plan astral, il existait une essence élémentale tout à fait distincte de la matière ordinaire du plan, et que cette essence était même, si cela est possible, plus délicatement sensitive encore à l'action de la pensée que dans le monde inférieur. Mais ici, en Dévachan, *tout* était substance-pensée, et par suite, non seulement l'essence élémentale, mais la matière elle-même du plan était directement affectée par l'action du mental ; il fallut donc essayer de faire une distinction entre ces deux effets.

Après plusieurs expérimentations plus ou moins concluantes, un moyen fut adopté qui donnait une idée assez juste des différents résultats obtenus :

Un investigateur restait sur la subdivision la plus basse pour projeter des formes-pensées, tandis que d'autres montaient à la subdivision immédiatement au-dessus pour pouvoir mieux, de ce niveau, observer ce qui se passait, et éviter ainsi beaucoup de possibilités

de confusion. C'est dans ces conditions qu'on fit l'expérience d'envoyer une utile et amicale pensée à un ami absent. Le résultat fut bien remarquable : une sorte de coquille vibrante, formée de la matière du plan, paraissait projetée de tous côtés autour de l'opérateur ; elle ressemblait exactement au cercle qui se propage dans l'eau et dont le centre est le point où l'on a jeté une pierre ; seulement, dans le cas qui nous occupe, c'était une sphère vibratoire s'étendant sous trois ou peut-être quatre dimensions, au lieu de ne se propager que sur une surface plane. Ainsi qu'il arrive sur le plan physique, — avec plus de gradation toutefois, — ces vibrations semblaient perdre de leur intensité à mesure qu'elles s'éloignaient de leur source, jusqu'à ce qu'enfin, arrivées à une distance énorme, elles parussent épuisées, ou, du moins, tellement faibles qu'on ne pouvait plus les apercevoir. Tous ceux qui sont sur le plan dévachanique forment donc des centres de pensées rayonnantes, et pourtant tous ces rayons se croisent de tous côtés sans s'influencer le moins du monde, exactement, d'ailleurs, comme le font ici-bas les rayons de lumière. Cette sphère croissante de vibrations était diversement colorée et lumineuse, et ses couleurs s'affaiblissaient aussi en s'éloignant du centre.

L'effet produit sur l'essence élémentale du plan était cependant entièrement différente. La pensée produisait immédiatement en elle une forme distincte, — une forme humaine, — et n'ayant qu'une seule couleur, bien que celle-ci eût plusieurs nuances. Cette forme traversait l'espace avec la rapidité de la pensée dans la direction de l'ami auquel le souhait avait été destiné ; arrivée là, elle s'entourait d'essence élémentale (celle du plan astral) et devenait ainsi un simple élémental artificiel de ce plan, attendant, comme il a été dit, dans le « Plan Astral (1) », l'occasion de déverser sur l'ami le trésor d'influence secourable dont il était chargé. En revêtant cette forme astrale, l'élémental dévachanique perdait beaucoup de sa splendeur, quoique l'on pût encore facilement distinguer sa couleur de rose ardent à l'intérieur du fourreau de matière inférieure dans lequel il s'était enveloppé ; ce qui prouve que, de même que la pensée initiale animait l'essence élémentale de son propre plan, de même cette pensée, plus la forme qui faisait d'elle un élémental dévachanique, servait d'âme à l'élémental astral, — imitant ainsi, et de très près, le processus par lequel Atma s'enveloppe de fourreaux successifs en descendant sur les divers plans et sous-plans de la matière.

D'autres expériences analogues révélèrent le fait que la couleur de l'élémental ainsi projeté changeait selon la nature de la pensée. Une pensée pleine d'affection, nous l'avons déjà dit, produisait une créature d'un rose ardent ; un grand désir de guérison envoyé vers un ami malade, produisait un bel élémental blanc argenté, tandis

(1) Voir les années précédentes du *Lotus Bleu*.

qu'un sérieux effort moral pour aider et fortifier le cœur d'une personne triste et désespérée créait un brillant messager aux teintes jaune d'or.

Dans tous ces cas, l'on remarqua, qu'outre les effets colorés et vibratoires produits sur la matière du plan, une force définie, prenant la forme d'un élémental, était envoyée vers la personne à qui la pensée était destinée. Et il en était toujours ainsi, sauf dans un cas remarquable. L'un des investigateurs placé sur la subdivision la plus basse du plan, ayant envoyé une pensée pleine d'amour et de dévouement pour l'Adepte qui est son Maître spirituel, les observateurs placés en-dessus observèrent tout de suite que le résultat était l'annulation, en un certain sens, de ce qui était arrivé dans les autres cas. Il faut savoir qu'un élève de n'importe quel grand Adepte est toujours lié à son Maître par un courant continuel de pensées et d'influences qui s'expriment, sur le plan dévachanique, par un grand rayon (ou courant) de lumière éblouissante de toutes couleurs — violet, or et bleu ; on aurait donc pu croire que la pensée intense et aimante de l'élève allait émettre une vibration spéciale le long de cette ligne. Au lieu de cela, on vit une vive intensification des couleurs formant ce rayon de lumière, et un flux très distinct d'influence magnétique procéda *vers l'élève* ; il devenait ainsi évident que lorsque l'élève projette sa pensée vers son Maître, il vivifie en réalité son union avec ce Maître, et s'ouvre une voie de plus pour recevoir la force et le secours des plans supérieurs. Il semblerait que le Maître est, pour ainsi dire, si pleinement muni, des influences qui soutiennent et fortifient, que toute pensée qui augmente l'activité dans les canaux de communication avec lui, au lieu de créer un courant vers lui, comme dans les cas ordinaires, produit simplement une ouverture plus grande par laquelle l'immensité de son amour passe et s'épand vers son disciple.

Sur les subdivisions arupiques, la différence dans les effets de la pensée est bien marquée, surtout à l'égard de l'essence élémentale. La perturbation produite dans la simple matière du plan est la même, bien que grandement intensifiée en raison du plus haut degré d'affinement de cette matière ; mais ici, la pensée ne produit aucune forme dans l'essence élémentale et la méthode d'action est tout à fait différente. Dans toutes les expériences précédentes sur des subdivisions inférieures, on avait trouvé que l'élémental formé par la pensée voltigeait autour de la personne à laquelle on pensait, attendant une occasion favorable pour exercer son énergie soit sur le corps mental de cette personne, soit sur son corps astral, soit même sur son corps physique. Ici, l'effet est une sorte d'éclair projeté par l'essence du corps causal du penseur directement dans le corps causal de celui à qui l'on pense ; de sorte que tandis que, sur les subdivisions inférieures, la pensée est toujours dirigée vers la seule personnalité, sur ces hauteurs, c'est l'Ego réincarnateur, — l'homme vrai, — que l'on influence, et tout message semblable qui s'adresse-

rait à une personnalité ne pourrait lui arriver que « d'en haut », c'est-à-dire, en passant par l'intermédiaire du Karana Sharira.

DES FORMES-PENSÉES

Naturellement, les pensées, sur ce plan, ne sont pas toutes adressées à quelqu'un ; il en est un grand nombre qui sont tout simplement projetées et flottent vaguement à l'aventure, et la diversité des formes et des couleurs de ces dernières est tout bonnement infinie, de sorte que leur étude est, à elle seule, une science, et des plus attachantes. En donner une description détaillée, même en n'abordant que les principales classes, nous prendrait trop d'espace ; mais on pourra se faire une idée des principes suivant lesquels elles se forment, en lisant l'extrait ci-après d'un lumineux article de Mme Besant, sur le sujet (1). « Trois grands principes, dit-elle, déterminent la production de toute forme-pensée : (*a*) la qualité de la pensée, qui lui donne sa couleur; (*b*) la nature de la pensée, qui lui donne sa forme ; (*c*) et sa netteté, qui détermine la précision de ses contours. » Puis, elle explique la manière dont sont affectées les couleurs :

« Lorsque les corps astral et mental vibrent sous l'influence de la dévotion, l'aura est imprégnée d'un bleu plus ou moins intense, plus ou moins beau et pur, suivant la grandeur, l'élévation et la pureté du sentiment. Dans une église, on peut voir s'élever de pareilles formes-pensées ; leurs contours sont généralement mal définis; elles montent en masses mouvantes de nuages bleus, dont la couleur est trop souvent ternie par l'immixtion de sentiments égoïstes, lesquels ajoutent du brun au bleu et lui enlèvent son pur éclat. Mais la pensée dévotionnelle d'un cœur vraiment altruiste est d'une couleur délicieuse qui se rapproche beaucoup du bleu profond d'un ciel d'été. A travers ces nuages, on peut voir étinceler d'éblouissantes étoiles d'or ; on dirait un bouquet d'étincelles projetées vers le ciel.

« La colère crée le rouge, un rouge de toutes nuances, depuis le rouge brique jusqu'au brillant écarlate ; la colère brutale se montre en rapides éclairs d'un rouge sombre qui sortent de nuages bruns, tandis que la noble colère de l'indignation est d'un écarlate vif que l'on voit sans déplaisir, malgré qu'il produise toujours un frisson désagréable.

« L'affection lance des nuages aux teintes roses qui varient du cramoisi sombre, lorsque l'amour est d'une nature animale, au rose-rouge mélangé de brun, lorsqu'il est égoïste, ou du vert sombre de l'amour jaloux aux nuances les plus délicates et les plus exquises d'un rose semblable à celui des premières lueurs du soleil levant, lorsque l'amour est pur de tout élément égoïste et s'épanche en cercles toujours grandissants de généreuse tendresse impersonnelle et de compassion pour tous ceux qui sont dans le besoin.

(1) Voir *le Lucifer* de septembre 1896.

« L'intellectualité produit des formes-pensées jaunes. La pure raison, quand son but est spirituel, engendre un beau jaune très tendre ; lorsqu'elle tend à des fins plus égoïstes ou qu'elle est mélangée d'ambition, elle crée des teintes plus profondes d'un orangé clair et intense. »

On ne doit pas perdre de vue que, dans ce qui précède, il est question des formes-pensées astrales aussi bien que mentales, car certains sentiments décrits nécessitent, pour trouver leur expression, la matière des deux plans à la fois. Viennent ensuite des exemples des superbes formes de fleurs et de coquillages qu'affectent quelquefois nos plus nobles pensées ; puis il est fait tout spécialement mention du cas assez fréquent où la pensée, prenant la forme humaine, pourrait être confondue avec une apparition.

« Une forme-pensée peut ressembler à celui qui la génère. Lorsqu'une personne désire fortement se trouver en un lieu particulier, ou faire à quelqu'un une visite et être vue, sa pensée prend la forme de son corps, et tout clairvoyant présent à l'endroit désiré verrait ce que, par erreur, il prendrait probablement pour son ami revêtu de son corps astral. Une telle forme-pensée pourrait transmettre un message, si celui-ci entrait dans sa constitution ; dans ce cas, des vibrations semblables aux siennes naîtraient dans le corps astral de la personne visée, elles passeraient du corps astral au cerveau, où elles seraient traduites en une pensée ou une phrase ; de plus, cette forme-pensée pourrait rapporter à son auteur, grâce aux relations magnétiques existant entre les deux personnes, les vibrations reçues (1). »

L'article d'où nous avons pris ces extraits devrait être étudié tout entier avec le plus grand soin par ceux qui veulent se rendre maîtres de cette branche très complexe de notre sujet, car, avec l'aide des belles planches coloriées qui l'accompagnent, il permet à ceux qui ne peuvent encore voir par eux-mêmes de se rendre un compte aussi approximatif que possible de ce qu'il faut entendre par les formes-pensées et de le faire bien mieux qu'avec tout autre article ayant traité jusqu'à ce jour de la même question.

DES SOUS-PLANS

Si l'on demande quelle est la différence exacte entre les espèces de matière des subdivisions du Dévachan, la réponse sera difficile à donner autrement que d'une manière très générale, car en essayant de décrire la subdivision la plus basse seule, on a déjà employé tous les adjectifs de la langue et il n'en reste plus pour esquisser les autres. Ce qu'on peut dire, c'est qu'à mesure que nous montons, la matière devient plus délicate, l'harmonie plus magnifique, la lumière plus vivante et plus transparente. Il y a aussi beaucoup plus de nuances

(1) *Ibid.*, p. 73.

dans le son, beaucoup plus de teintes délicates dans les couleurs, et la poésie n'a fait que pressentir la réalité en disant que la lumière d'en bas n'est que la nuit d'en haut. Peut-être serons-nous mieux compris en procédant, par la pensée, du sommet plutôt que de la base et en essayant de nous pénétrer de l'idée que, sur cette subdivision si haute, nous trouvons la matière animée et vivifiée par une énergie qui, comme la lumière, émane aussi d'en haut, — c'est-à-dire d'un plan qui est lui-même bien au-dessus du Dévachan. Alors, en descendant à la seconde division, nous trouverons que la matière de la première est devenue l'énergie de la seconde, — ou, pour parler plus exactement, que l'énergie originelle, revêtue de la matière de la première division, est l'énergie de cette seconde division. De la même manière, nous verrons que, dans la troisième division, l'énergie originelle s'est deux fois voilée, — s'est voilée dans la matière des deux subdivisions les plus élevées par lesquelles elle a passé, — de sorte qu'en arrivant enfin à la septième subdivision, nous trouverons que cette même énergie est emprisonnée ou voilée six fois et, par suite, d'autant plus faible et moins active. Ce processus est exactement semblable à celui par lequel Atma se voile en descendant comme essence monadique pour donner de l'énergie à la matière des plans du Cosmos ; et comme ce processus a souvent lieu dans la nature, l'élève fera bien, pour éviter de la confusion plus tard, de se familiariser avec cette idée.

(*à suivre*) **C. W. Leadbeater.**

COMMENTAIRES

SUR LA « LUMIÈRE SUR LE SENTIER »

(*Suite*)

Un exemple rendra plus intelligible ce que je veux dire. Imaginons un auteur à son manuscrit, un peintre à sa toile, un compositeur écoutant les mélodies qui s'éveillent dans son heureuse imagination ; l'un quelconque de ces travailleurs à son œuvre, passe sa journée à côté d'une large fenêtre donnant sur une rue pleine de mouvement. La puissance de la vie qui l'anime fermera en lui la vue comme l'ouïe, et le grand trafic de la cité défilant à son côté ne sera qu'une vague procession. Mais qu'un homme dont le cer-

veau est vide et la journée sans but, soit assis à la même fenêtre, il observera les promeneurs et se souviendra des visages qui par hasard lui plairont ou l'intéresseront. Il en est de même pour le mental dans ses relations avec l'éternelle vérité. Lorsqu'il a cessé de transmettre à l'âme ses fluctuations, ses connaissances partielles, ses informations erronées, alors, dans la place interne de la paix, — place déjà trouvée quand la première règle est apprise, — s'élance comme une flamme, la lumière de la vraie connaissance. C'est le moment où l'oreille commence à entendre très vaguement, très faiblement d'abord. Et en vérité, ces premières indications du commencement de la vraie vie sont si faibles et si délicates au début qu'on les rejette quelquefois comme ne pouvant être que les produits de la fantaisie ou de l'imagination. Mais avant qu'elles soient devenues quelque chose de plus que de simples effets de l'imagination, l'abîme du néant doit être contemplé sous une autre forme : le silence absolu qui ne peut venir qu'en fermant les oreilles à tous les bruits passagers, arrive avec son horreur plus angoissante encore que le vide sans forme de l'espace. Notre seule conception mentale d'un tel espace, réduit par la pensée à son élément le plus simple, est je crois celle d'une noire obscurité. C'est là une terreur physique très grande pour la plupart des gens, et si on la considère comme un fait inchangeable et éternel, elle signifie, pour le mental, annihilation absolue, plutôt que toute autre chose. Mais ce n'est, en réalité, que l'oblitération d'un sens, et le son d'une voix peut consoler même au plus profond de cette nuit. Le disciple qui aura trouvé sa route dans cette obscurité de l'épouvantable abîme doit alors fermer les portes de son âme pour que ni consolateur, ni ennemi ne puisse y pénétrer. Pendant que se livre cette seconde bataille, le fait que la peine et le plaisir ne sont qu'une seule et même sensation devient perceptible pour celui qui, jusque là, n'avait pu le reconnaître. Car une fois la solitude du silence atteinte, l'âme a si ardemment, si passionnément soif de quelque sensation sur laquelle elle puisse se reposer, que la plus douloureuse serait acceptée avec autant de joie que la plus agréable. Arrivé à cet état de conscience, l'homme courageux peut le saisir, s'en emparer, et détruire du coup la « sensitivité ». Quand l'oreille ne distingue plus ce qui est agréable de ce qui est pénible, les voix des autres hommes ne sauraient l'affecter. Alors vous pouvez, sans danger, ouvrir toutes grandes les portes de votre âme.

L'action sur la vue est le premier effort et le plus facile parce qu'il est accompli partiellement par l'énergie intellectuelle. L'intellect, comme on l'a bien souvent observé dans la vie ordinaire, peut conquérir le cœur. Ce degré préliminaire est encore situé, par suite, dans le domaine de la matière. Mais le second degré n'admet pas une pareille assistance, ni aucune aide matérielle quelconque. Par aide matérielle, je veux dire, bien entendu, l'action du cerveau,

des émotions, ou de l'âme humaine. En obligeant les oreilles à n'écouter que l'éternel Silence, l'être que nous nommons l'homme devient quelque chose qui n'est plus un homme. Une revue très superficielle des mille et une influences que les autres font peser sur nous, nous fera voir qu'il doit en être ainsi. Un disciple remplira tous ses devoirs d'homme, mais il le fera d'après son propre sens du bien, et non d'après celui de telle personne ou telle société. Il a suivi la religion de la Connaissance au lieu de s'attacher aux aveugles religions du présent et c'est là le fruit naturel de cette conduite.

Pour obtenir le pur silence qui est nécessaire au disciple, le cœur et ses émotions, le cerveau et les facultés intellectuelles doivent être mis de côté. L'un et l'autre ne sont que des mécaniciens qui périront avec l'éphémère vie humaine. C'est l'essence au-delà, l'essence qui est le pouvoir moteur et de qui nous tenons la vie, qui est maintenant forcée de s'éveiller et d'agir. Alors sonne l'heure du plus grand danger. A la première épreuve l'homme devient fou de terreur; cette première épreuve Bulwer Lytton l'a décrite; aucun romancier n'a parlé de la seconde, bien que certains poètes l'aient fait. Son extrême danger consiste en ce que la possibilité de lui faire face et les chances de victoire sont proportionnées à la force de l'homme. S'il a assez de puissance pour éveiller cette nouvelle partie de lui-même, la suprême Essence, alors il a le pouvoir de soulever les portes d'or, il est vrai alchimiste, en possession de l'élixir de vie.

A ce point de l'expérience, l'occultiste se sépare des autres hommes et commence une existence qui lui est propre; il s'avance désormais le long du sentier de la perfection individuelle et quitte celui de l'obéissance aux génies qui gouvernent la terre. En s'élevant ainsi à la hauteur de puissance individuelle, il s'identifie en réalité aux plus nobles forces de la vie et devient un avec elles. Ces forces résident, en effet, en dehors des puissances de cette terre et des lois de cet univers. S'élancer d'un bond de son état présent dans le suivant, devenir d'un coup une partie intrinsèque du pouvoir divin, comme on a été une partie intrinsèque du pouvoir intellectuel de la grande Nature à laquelle on appartient, c'est en quoi consiste la seule espérance de succès de ce grand effort. L'occultiste est toujours en avance sur lui-même, si une pareille contradiction peut être comprise. Ceux qui, de toutes leurs forces, s'attachent à cette position, ceux qui ont foi en leur pouvoir inné de progrès et en celui de toute la race, sont les frères aînés, les pionniers. Et ce grand bond, chacun doit l'accomplir par soi-même et sans aide, bien que ce soit quelque chose comme un bâton sur lequel s'appuyer que de savoir que d'autres ont suivi cette même route. Il se peut qu'ils se soient perdus dans l'abîme, mais qu'importe, ils ont eu le courage d'y entrer. Je dis qu'il est possible que l'abîme les ait engloutis parce que ceux qui ont passé les

premiers, les frères aînés, sont méconnaissables pour les autres jusqu'à ce que ceux-ci aient atteint la nouvelle condition qui est si différente de la précédente. Inutile d'expliquer ici ce qu'est cette condition ; il suffit de savoir qu'au début de l'état où l'homme entre dans le silence, il perd la connaissance de ses amis, de tous ceux qui l'aiment, de tous ceux qui le touchent de près et lui sont chers ; il perd de vue ses Maîtres aussi bien que ceux qui l'ont précédé sur la route. J'explique ceci parce que pas un ne franchit l'obstacle sans plaintes amères. Si l'esprit saisissait d'avance la nécessité de cet absolu silence, ces plaintes cesseraient d'être un obstacle sur le sentier. Il se peut que votre Maître ou celui qui vous a précédé tienne votre main dans la sienne, il se peut qu'il ait pour vous toute la sympathie dont est capable le cœur humain ; mais dans le silence et la nuit il est perdu pour vous ; vous êtes seul, vous restez seul. S'il ne vient pas à votre aide, ce n'est pas qu'il ait perdu sa puissance, c'est que vous avez évoqué le grand ennemi, et ce grand ennemi c'est vous-même. Ayez la force de regarder en face votre propre âme dans la nuit et le silence et vous aurez conquis le soi physique, l'animal qui vit seulement dans la sensation.

Je crains que cette affirmation ne paraisse complexe, mais en réalité il n'est rien de plus simple. Lorsque la civilisation est arrivée à son point culminant, l'homme qui a obtenu son entier développement se trouve placé entre deux feux. S'il voulait alors réclamer son grand héritage, il secouerait sans peine le fardeau de ce qui n'est que la vie animale. Mais il n'en fait rien, et les races d'hommes s'épanouissent, se flétrissent, meurent et dégénèrent à la surface de la terre, quelque splendide que la fleur en ait été. Cet effort est laissé tout entier à l'individu : à lui de refuser d'être terrifié par sa nature supérieure, à lui de refuser de se laisser entraîner en arrière par le soi inférieur plus matériel. Cette œuvre accomplie, l'individu est devenu un rédempteur de sa race. Ses actes demeureront peut-être ignorés de tous, peut-être vivra-t-il retiré dans le secret et le silence ; il n'en sera pas moins incontestablement un lien entre l'homme et sa partie divine, entre le connu et l'inconnu, entre l'agitation des halles et le calme profond des sommets neigeux de l'Himalaya. Pour former ce lien, il n'est pas besoin qu'il se meuve au milieu des hommes ; il *est* lui-même ce lien dans l'Astral, et cela fait de lui un être d'un ordre distinct du reste de l'humanité. A peine est-il entré sur la route de la connaissance, à peine a-t-il franchi le second degré, et déjà son pied est plus assuré, déjà il a conscience d'être reconnu comme une partie d'un tout.

C'est là une de ces contradictions d'occurrence si fréquente dans la vie qu'elle a servi de sujet au romancier. Pour l'occultiste qui s'efforce de vivre la vie de son choix, ces contradictions deviennent de plus en plus marquées. Tandis qu'il se retire en lui-même et ne dépend plus que de lui-même, il se sent devenir de plus en plus une

partie d'une grande vague de pensées et de sentiments définis. La première leçon une fois apprise, lorsqu'il a conquis les appétits du cœur et refusé de vivre de l'amour d'autrui, il se trouve plus capable d'inspirer l'amour. Au moment où il renonce à la vie, elle vient à lui sous une nouvelle forme, avec une nouvelle signification. Le monde a toujours été pour l'homme un lieu plein de contradictions ; mais le jour où cet homme est disciple, il s'aperçoit que la vie pourrait être définie une série de paradoxes. Ceci est un fait de la Nature, et la raison en est facilement intelligible. L'âme de l'homme, « comme une étoile, demeure à part », même celle du plus vil d'entre nous, aussi longtemps que la soi-conscience obéit aux lois de la vie sensuelle et vibratoire. C'en est assez pour causer ces complications de caractère qui sont les matériaux du romancier ; tout homme n'est-il pas un mystère pour son ami et pour son ennemi, n'en est-il pas un pour lui-même ? Souvent il lui est impossible de découvrir l'origine des motifs qui le font agir, et de savoir pourquoi il fait ceci ou cela. L'effort du disciple consiste à éveiller la soi-conscience dans cette partie étoilée de lui-même où reposent endormis son pouvoir et sa divinité. Au fur et à mesure que s'éveille cette conscience, les contradictions en lui deviennent plus accentuées que jamais, comme aussi les paradoxes à travers lesquels il lui faut vivre. L'homme ne crée-t-il pas sa propre vie ? « Les aventures aux aventuriers » est un sage proverbe, tiré de faits réels, et couvrant l'aire tout entière de l'expérience humaine.

Toute pression sur la partie divine de l'homme réagit sur la partie animale. L'âme silencieuse s'éveille et rend la vie ordinaire de l'homme plus déterminée, plus vivante, plus réelle, plus responsable. Pour nous en tenir aux deux exemples déjà mentionnés, l'Occultiste qui s'est retiré dans sa propre citadelle a trouvé sa force ; il devient aussitôt conscient des devoirs qui lui incombent. Cette force, il ne l'a pas obtenue parce qu'il y a droit, mais parce qu'il est une partie du tout ; et aussitôt qu'il est à l'abri des vibrations de la vie et demeure inébranlable au milieu d'elles, la voix du monde extérieur monte à lui et l'appelle à son aide. Il en est de même du cœur : dès qu'il a perdu le désir de recevoir, il est appelé à donner en abondance. On a appelé « Lumière sur le Sentier » le livre des paradoxes : rien n'est plus juste. Pourrait-il être autre chose, alors qu'il traite de l'expérience personnelle réelle du disciple ?

C'est une tâche gigantesque et pouvant exiger le sacrifice de bien des incarnations successives que celle d'acquérir les sens astrals de la vue et de l'ouïe, en d'autres mots, d'atteindre à la perception et d'ouvrir les portes de l'âme. Et pourtant, quand la volonté est arrivée à l'apogée de sa force, l'œuvre miraculeuse tout entière peut être l'œuvre d'un instant. Alors, disciple, tu as cessé d'être le serviteur du temps.

Ces deux premiers pas sont négatifs, c'est-à-dire, qu'ils impli-

quent le retrait de certaines conditions existantes, plutôt qu'une avance vers un autre état. Les deux autres sont actifs, ils impliquent l'avance dans un autre état d'être.

(*A suivre.*) △

FAUT-IL PROPAGER L'OCCULTISME?

L'honorable directeur de *l'Hyperchimie*, M. Jolivet Castelot, a fait récemment, auprès des spiritualistes des diverses écoles, une enquête au sujet de l'utilité qu'il pouvait y avoir à propager l'occulte dans les masses.

Voici la question qu'il nous a posée, et la réponse que nous lui avons faite. Le sujet ayant un intérêt général, nous extrayons cette réponse de l'*Hyperchimie* pour la placer sous les yeux des lecteurs du *Lotus Bleu*.

Que pensez-vous d'une propagande active faite dans le but de répandre les principes généraux de l'occultisme dans la masse, afin de lutter contre Rome (catholicisme démocratique) et le socialisme. — Opportunité de ce mouvement occulte.

Pour répondre sérieusement à cette question, il faut en exposer les bases nettement.

L'occultisme est la science de l'âme des choses, de la vie cachée derrière les formes, des lois de la force (1) sur les milieux (*plans*) invisibles à l'œil physique.

Cette Science, — qui est la Science unique, totale, — a un côté théorique et un côté pratique. La théorie doit, ici comme ailleurs et de toute nécessité, précéder toute tentative de pratique : cela élimine tout un côté de la question, celui qui tente le plus l'esprit de la plupart des chercheurs d'occulte, celui qui promet à la foule des « désirants » des satisfactions grossièrement égoïstes.

Dans la « théorie » se trouvent le côté moral et le côté intellectuel qui comprend aussi la haute mentalité métaphysique. Ces deux côtés doivent se développer parallèlement et former sans cesse un harmonieux équilibre sous peine de faire inévitablement tomber le candidat dans l'abîme qui s'ouvre aux deux côtés de l'étroit « sentier », comme pour ces hémiplégiques qui glissent sans cesse vers le bord du lit qui correspond au côté paralysé de leur corps.

(1) La volonté de Dieu, du Logos, du Créateur.

*
* *

Il s'agit donc de savoir, d'abord, si la masse est prête à se placer le frein dans la bouche pour dominer les passions qui sont encore presque toute son existence, car la pratique de la grande science n'est possible qu'à celui qui a nettoyé ses écuries d'Augias. Nous ne le pensons pas.

L'homme ordinaire est si peu développé, qu'il s'identifie le plus souvent à son corps grossier; il n'a pas même atteint le premier échelon : celui où l'on se sent distinct de ce corps. Ceux qui ont franchi ce premier degré continuent à s'identifier à leurs passions : ils n'ont pas *réalisé* qu'ils ne sont pas ces passions. Le petit nombre de ceux qui ont dépassé ce stage sont encore dans une grande et subtile illusion : ils s'imaginent être leur organisme mental. Quelques-uns parmi ceux-là *savent* qu'ils ne sont point cet organisme, mais ce qui le fait marcher : c'est là un point déjà élevé du calvaire humain, mais il faut monter plus haut. Il faut réaliser que l'appareil mental n'est que la partie accessoire d'un instrument supérieur de l'Ego — de ce qu'on nomme le *Corps causal* (1) et qu'avant de se connaître cet Ego doit expérimenter « des états de conscience » plus subtils et plus grands encore : ceux produits par le véhicule bouddhique (2) et le véhicule atmique (3).

Il sait alors qu'il est non les corps divers qui permettent son évolution vers l'état de divinité et d'immortalité conscientes, mais un rayon du soleil spirituel, du Logos cosmique qui est lui-même l'émanation incompréhensible de l'Etre suprême, de l'Etre vrai, de l'Etre infini que les philosophes nomment l'*Inconnaissable*.

Pour dominer ses passions il faut donc savoir qu'elles ne sont pas *soi*, qu'elles n'appartiennent pas à l'homme véritable, mais à un véhicule d'évolution arriérée qui, par un prodige d'économie et de solidarité de la nature, sert de « médiateur plastique » entre le plan auquel appartient l'Ego, — le plan spirituel ou mental, in-

(1) Le *Corps causal* est le corps le plus élevé que l'évolution ait jusqu'ici construit pour l'homme ; il est formé de substance plus subtile que la substance astrale et est le condensateur de toutes les vibrations générées ou reçues par les divers corps humains. Après la mort, il devient le magasin des germes abandonnés par ces corps — ceux du corps grossier exceptés. C'est le « globe ailé » des Egyptiens, l'œuf d'immortalité.

(2) Le véhicule ou corps bouddhique est formé de substance plus subtile que celle du corps causal. Ce véhicule n'est développé que chez les disciples déjà très avancés; chez l'homme ordinaire, ce n'est qu'une lumière éblouissante d'or immergée en quantité plus ou moins grande dans le Corps causal.

(3) Le corps atmique est plus élevé encore : il n'existe que chez les hauts Adeptes, les êtres divinisés que la théosophie nomme des Maîtres (*Mahatmas*).

tellectuel, etc., — et le plan physique, et gagne en échange une rapidité très accrue de son développement. Ce véhicule, c'est la « chair qui lutte contre l'Esprit », de saint Paul, c'est l'*âme animale* des théosophes.

Quand l'homme sait qu'il n'est pas l'animal qui grouille en lui, la lutte commence : la lutte de l'esprit contre la matière. Les péripéties occupent de nombreuses incarnations et le combat ne devient une victoire *définitive*, une transmutation *complète* des forces de la chair que lorsque l'Ego a pris nettement conscience dans le véhicule de substance divine qu'on appelle en théosophie le corps bouddhique (1). A ce moment, l'aspirant est devenu disciple: il laisse le « maître » (2) agir pour lui, comme le dit la *Lumière sur le sentier*.

Nous estimons qu'une pareille perspective est de nature à effrayer les faibles yeux des masses plutôt qu'à leur porter un encouragement.

La morale des occultistes est un chemin de traverse trop escarpé pour les jambes flageolantes de la multitude, et pourtant sans elle l'alphabet même de la science sacrée ne peut être communiqué.

*
* *

Le public est-il plus apte du côté métaphysique ? Nullement.

Des philosophes qui occupent des chaires officielles sont, plus d'une fois, incapables de comprendre que le plus grand Dieu qu'on puisse appeler *personnel*, — si ce nom n'est point toutefois une profanation ici, — que le plus haut des Logos n'est qu'un aspect, une illusion de l'Etre véritable: l'Absolu, l'Inconnaissable.

De hauts intellects ne saisissent point que la chaîne des êtres, comme la gamme des états de la matière, est indéfinie et que pas un vide n'y existe, ni au-dessous ni au-dessus de l'homme: aussi se révoltent-ils quand l'occultisme parle des grands êtres qu'on a nommés de tant de manières : les « Puissances », les « Gloires », les « Seigneurs de Sagesse », les « Archanges », etc., etc. Des règnes qui sont au-dessous du minéral, sur l'arc de descente de la matière, ils ne veulent rien savoir ; ce qu'ils ne peuvent voir n'existe pas pour eux. Les plans divers, *innombrables* de notre système planétaire — pour ne point parler de ceux du Kosmos, — les combinaisons atomiques que la pratique des hauts Initiés peut disséquer sur plus d'un de ces plans, font sourire de pitié les sceptiques universitaires: ils ne les ont pas vus sous leurs microscopes et leur mental ne peut en atteindre la conception. Ils ne peuvent soupçonner l'Unité dans

(1) Voir la note précédente sur ce corps.

(2) Le rayon divin devenu maître de la force irrésistible qui naît sur le plan de la vie supérieure.

la multiplicité ; ils n'ont pas une idée de ce que peuvent être les « états de conscience » vécus au-dessous et au-dessus de l'humanité.

Tout cela est, pour eux, de la folie, ou leur donne le vertige.

Morale et intellectualité sont donc à développer durant des siècles encore, avant que les masses soient aptes à entrer sur le sentier de l'occultisme.

* * *

Faut-il donc croiser les bras dans l'indifférence ou fléchir sous le découragement ? Non.

Nous avons vis-à-vis des masses un devoir sacré à remplir : les éclairer sur tous les plans, en leur présentant une lumière en rapport avec leurs yeux. Nous venons de prouver que la grande science leur est interdite par son altitude même ; nous croyons dangereux d'ajouter aux nombreux appâts que les politiciens leur lancent ceux fallacieux des « arts occultes » (1), mais il est quelques vérités fondamentales, d'une large portée, des vérités sublimes que l'on peut inculquer chez tous et qui sont capables de transformer le monde en quelques générations. Ces vérités sont :

1° L'unité essentielle de tout ce qui existe et, par conséquent, la *Fraternité* de tous les hommes ;

2° La loi de Causalité qui fait que toute cause a un effet qui devient cause à son tour : c'est la loi du *Karma*. Elle nous dit qu'on récolte ce qu'on sème et que la criante injustice apparente que prend en ce monde l'inégalité des conditions, provient des causes diverses créées par les hommes dans la vie présente ou dans des vies passées ;

3° La loi d'évolution qui dit que tout se transforme pour progresser ; que le progrès n'est possible que par la conservation des qualités acquises ; que cette conservation se fait dans des germes de même nature que le corps dont ils sont la condensation potentielle ; que le germe physique humain ne condense ni les qualités mentales, ni les qualités spirituelles (la non hérédité du génie le prouve à elle seule) et que les germes de ces qualités doivent se conserver, par conséquent, dans un réceptacle invisible (qui est le corps (2) de l'Ego réincarnateur), que la loi de *Réincarnation* est donc le corollaire de celle d'évolution.

Quand la masse verra partout des frères, quand elle saura que faire le bien c'est se préparer une moisson de bien pour cette vie ou

(1) Nous distinguons nettement les « arts occultes » de la science occulte : celle-ci est une chose sacrée ; ceux-là sont des jeux décevants toujours, périlleux quelquefois, profitables rarement, entre des hommes qualifiés par leur « sensitivisme » et des êtres humains ou sub-humains de l'au-delà.

(2) Ce que les théosophes appellent le corps *causal*.

pour une vie suivante, l'édification de sa moralité ne sera qu'une question d'années.

La Société théosophique a pour but principal l'enseignement de ce trépied fondamental et elle réserve pour une petite minorité son troisième objet qui est « le développement des pouvoirs latents dans l'homme ».

*
* *

Au sujet de la lutte contre le catholicisme, nous partageons l'avis d'éminents théosophes qui pensent qu'au lieu de chercher à démolir ce puissant édifice, il faut verser à flots la lumière dans l'obscure « lettre » de ses dogmes et le rendre ce que Jésus — le messager de la même Grande Fraternité qui envoie périodiquement ses Initiés pour apporter au monde la connaissance spirituelle — voulait que fût le christianisme: une religion possédant la science sacrée, ayant à sa tête une hiérarchie de prêtres *initiés* et contenant les degrés extérieurs et intérieurs nécessaires au développement varié des disciples.

*
* *

Quant aux efforts vers le socialisme qui se donnent carrière sur le terrain politique, nous les considérons comme l'expression transitoire des effets mineurs de la loi évolutive. Le flot de l'onde vitale a touché le rivage au milieu de cette quatrième Ronde (1); il retourne maintenant vers les eaux profondes et conduit les êtres vers l'Unité lointaine qui est le terme de leur voyage actuel; notre fin de cycle accentue ce mouvement d'unification qui durera un quart de siècle environ pour se transformer ensuite, sous l'action d'une autre influence cyclique, et disparaître dans un nouveau tableau du kaléidoscope.

Le socialisme est possible : il a fait la base des grandes civilisations antiques. Les Incas eurent, sous ses auspices, un long âge d'or; les puissants Toltèques de la défunte Atlantide réalisèrent une période de paix bien plus heureuse et durable encore. Les premières civilisations furent toutes créées sur ce modèle, les divines dynasties égyptiennes, l'Indouisme primitif et le Zoroastrianisme reposaient sur un « communisme » transcendant et idéal.

Mais deux conditions capitales s'imposent pour qu'un semblable état social puisse exister : des Hiérophantes-rois, une hiérarchie gouvernementale de prêtres *initiés*, des peuples enfants ou d'une maturité profondément assagie.

L'enfance des peuples est bien loin dans le passé; la sagesse de l'âge mûr est tout aussi lointaine dans l'avenir : les hommes sont

(1) L'évolution de la « chaîne planétaire » à laquelle nous appartenons se fait en 7 Rondes ou cycles d'une durée considérable.

dans l'âge ingrat de la transition, l'âge où l'expérience manque, où le mental inquiet, présomptueux et imprudent imprime à l'évolution de dangereuses secousses.

*
* *

Pour résumer cette réponse, nous dirons qu'avant de pouvoir propager sans danger l'occultisme dans les masses, il faudra attendre que des siècles nombreux aient fait atteindre à ces dernières le niveau moral, intellectuel et spirituel nécessaire.

Nous sommes de l'avis du savant directeur de l'*Hyperchimie*, quand il conseille d'en répandre seulement les principes généraux, et parmi ces principes, les théosophes donnent la préférence au trépied fondamental de la Fraternité, du Karma et de la Réincarnation.

Quand ces vérités fécondes seront généralement comprises et admises, on pourra livrer au public d'autres parties importantes de l'occulte.

Pour la portion inintellectuelle des masses, il suffira longtemps encore du dogme grossier : c'est l'une des raisons qui nous font dire qu'il faut illuminer les cultes et non les détruire.

Dr Th. Pascal.

VARIÉTÉS OCCULTES

JAGANNATH

« Vous autres, Européens, vous ne savez rien du Jagannath », me dit mon ami Pandit Anantachâria, pendant qu'étendus sur nos chaises longues sur le toit en terrasse de la maison, nous étions baignés dans un glorieux clair de lune tropical. « Vos voyageurs et vos missionnaires se sont laissé tromper par les affirmations des prêtres et des sectaires de cet horrible culte — affirmations sans nul doute intentionnellement erronées. Comment ! n'ai-je pas vu dans l'un de vos livres cette extraordinaire remarque, que ce n'était après tout qu'une variété du culte de Vichnou ! Peut-être en était-il ainsi il y a fort longtemps, mais depuis des siècles ce n'est autre chose que l'adoration de l'un des esprits terrestres les plus sanguinaires. Je vais d'ailleurs vous en raconter la vraie histoire. Il ne peut y avoir aucun mal à cela, car si vous la répétiez, personne ne vous croirait — à moins, pourtant, que ce ne fût quelqu'un qui la connût déjà, auquel cas, il s'empresserait d'en nier l'authenticité, de

crainte que la fantastique horreur de ses détails ne parvînt aux oreilles du gouvernement, ce que l'on a toujours empêché, et l'on empêchera toujours avec le plus grand soin. Bien qu'elle soit terriblement vraie, comme j'ai de bonnes raisons pour l'affirmer, le sceptique occidental, la trouvera étrangement incroyable, mais qu'importe.

« Pour rendre mon histoire intelligible, je la commence au commencement. Il y a fort longtemps — bien longtemps avant les premiers récits historiques, ceux généralement admis comme tels — une puissante convulsion sur un lointain continent chassa de leurs demeures quelques prêtres de la Religion-Nature. Las d'errer de pays en pays, ils s'établirent enfin à l'endroit aujourd'hui connu sous le nom de Jagannath. Leur pouvoir sur les éléments, pouvoir dont pendant de nombreuses années ils ne se servirent que pour le bien, leur gagna tout d'abord le respect et la crainte des habitants ; mais les siècles passèrent, leurs successeurs dégénérés se plongèrent dans l'égoïsme le plus profond, et leur collège devint une école de magie noire.

« Enfin, un chef, moins scrupuleux ou plus audacieux que ses prédécesseurs, réussit à évoquer et à subjuguer en partie un esprit du mal d'une redoutable puissance ; il commit par son assistance de si abominables atrocités que ses partisans eux-mêmes l'abandonnèrent, puis, se soulevant contre lui, l'assassinèrent. Ils avaient pu tuer l'évocateur, mais ils ne purent se défaire du démon déchaîné par lui. Le monstre portait la destruction par tout le district, si bien que les prêtres épouvantés ne savaient plus que faire. Il leur vint alors à l'idée d'appeler à leur aide un célèbre magicien du nord, qui avait toujours mis son pouvoir au service de fins plus nobles et plus pures que les leurs.

« Il hésita longtemps, puis, non pour eux, mais dans l'intérêt de l'innocente foule autour d'eux, il consentit à faire tout le possible pour restreindre la maudite influence si follement invoquée. Mauvais encore, toutefois, était le mieux à faire ; car quelque extraordinaire que cela puisse vous paraître, les lois de la magie exigent que même de pareilles entités reçoivent parfaite et absolue justice. Tout le possible donc était de limiter le mal — et l'on convint que, pour arranger les choses, l'on demanderait à l'infernale divinité qu'elle se contentât des sacrifices humains qui lui seraient volontairement offerts, et qu'elle cessât, en échange, de se livrer à une aveugle destruction. Et depuis, à travers les siècles, l'étrange et sauvage pacte a été fidèlement tenu de part et d'autre.

« Je n'insiste pas, à présent, sur les conditions du contrat ; elles se dérouleront sous vos yeux quand je vous raconterai ce qui se passe vraiment tous les sept ans, à chacun des festivals donnés régulièrement en l'honneur du soi-disant dieu. D'abord, a lieu la fête appelée « le jour du Bois ». Un certain matin, avant la pointe du jour, une vaste et silencieuse multitude s'assemble sur le rivage.

Les prêtres du temple, sur la plage, se groupent autour de leur chef; en avant, plus près de l'eau, se tiennent les deux victimes — le prêtre et le charpentier — condamnés par les termes du terrible pacte. Car, à l'époque où fut passé l'impur traité, sept familles du sacerdoce héréditaire et sept familles de charpentiers (vous savez que cet état aussi est héréditaire chez nous) firent le vœu de consacrer, chacune à leur tour, au service de la divinité, pour être sacrifié à ces festivals,un de leurs membres. Ils reçurent, en échange, la promesse d'une prospérité temporelle, que l'on a honorablement tenue jusqu'ici. Les deux victimes élues pour cet honneur redouté se tiennent debout et séparées. Déjà on les regarde avec crainte, comme appartenant à moitié au royaume du surnaturel.

« Au moment où le soleil s'élève au-dessus de l'horizon, tous les yeux se fixent anxieusement de ce côté, et c'est un homme fier, je vous l'assure, que celui qui, le premier, aperçoit au loin dans la mer un tout petit point noir qui, lentement, s'approche de la foule qu'une terreur mêlée de respect immobilise sur le rivage. Le point grandit, s'approche encore ; ce sont maintenant trois pièces de bois qui flottent côte à côte et qu'aucun lien pourtant n'unit ensemble; elles se meuvent en ligne sans dévier de leur cours et cependant rien ne paraît leur donner le mouvement.

« Quelque truc des prêtres, pensez-vous ? Vous ne diriez pas cela, mon ami, si vous l'aviez vu ! Peut-être votre orgueilleuse science occidentale réussirait-elle à produire le phénomène à l'aide de quelque machine compliquée et coûteuse; mais comment ces prêtres le feraient-ils, eux qui ne savent rien de tous vos moyens, et qui sont, de plus; entourés d'une multitude qui suit attentivement chacun de leurs gestes? Quoi qu'il en soit, les pièces de bois arrivent enfin sur le rivage. Les prêtres les soulèvent et les emportent dans une hutte située dans l'enceinte du temple ; c'est là que doit s'accomplir l'œuvre du charpentier. Sa tâche, à laquelle il se met avec ardeur, consiste à sculpter dans le bois mystérieux trois images exactement semblables à celles qui sont déjà debout dans le sanctuaire le plus caché du temple; jour après jour il poursuit son travail avec une ardente dévotion, à peine se donne-t-il le temps de manger et de dormir. Il termine d'abord les deux figures secondaires, celles des ailes; puis il commence celle du centre — l'image de la divinité elle-même. Les voisins se racontent alors, en retenant leur souffle, que son difficile labeur est toujours facilité par l'apparition « du dieu » — apparition visible de lui seul, mais qui désormais n'est jamais absente de sa conscience, à l'état de veille comme dans le sommeil ; elle ne cesse plus maintenant de se rapprocher de lui et, tandis que progresse le travail, elle est plus près encore. Enfin, l'image est terminée, et l'ouvrier qui a dépensé à la faire tant de soins amoureux, tant d'énergie dévouée se couche à ses côtés, et s'abandonne tout entier à l'apparition qu'il aime et redoute. Plus près et plus près elle s'avance, plus rapide et toujours

plus rapide devient l'action de cette intense attraction magnétique qui suce et draîne la vie de l'homme. Un effet de l'imagination, dites-vous? soit ; mais le résultat est le même ; dans aucun cas le charpentier n'a survécu douze heures à l'accomplissement de son œuvre.

« Presque immédiatement après ceci vient « le jour de la Procession », le point culminant du festival ; c'est en cette occasion que le malheureux prêtre paie sa part du terrible contrat. A la première heure du jour fixé, en présence d'une foule immense, les prêtres portent avec révérence les nouvelles images dans le sanctuaire le plus intérieur, ils les étendent sur le sol, devant la plateforme où sont restées debout, pendant sept ans, celles qui les ont précédées. Tous alors, sauf le prêtre choisi, se retirent du sanctuaire ; les grandes portes qui séparent cette partie du corps principal du temple se ferment sur la victime, le ministre spécial du « dieu » préside seul aux rites mystiques qu'aucun œil humain, hors le sien, ne doit voir.

« Ce qui se passe derrière ces portes nul ne l'a jamais su exactement — nul ne le saura jamais ; car aucun de ceux qui pourraient le dire ne vit assez longtemps pour soulever le voile du redoutable mystère. Au dehors, les prêtres prosternés jusqu'à terre en adoration forment devant les portes une garde d'honneur chargée de prévenir toute intrusion — office qui est une sinécure, car il n'est pas de fortune qui pourrait induire un indien à pénétrer dans le sanctuaire pendant l'heure du Silence, lui donnerait-on tous les fabuleux bijoux de Golconde.

« L'énorme multitude assemblée dans le temple demeure plongée dans l'immobilité la plus profonde jusqu'à ce que l'heure soit passée et que le grand prêtre prosterné se lève pour ouvrir encore une fois les grandes portes, avec crainte et recueillement. Pas le moindre son n'est venu frapper les oreilles de la silencieuse et attentive assemblée, et cependant les lourdes images ont changé de place ; les nouvelles sont debout sur la plateforme, tandis que les anciennes gisent de côté sur le sol et, tout près d'elles, est étendu le prêtre sans voix — agonisant. On dit qu'il expire toujours quelques minutes après l'ouverture des portes, et aucune victime, jusqu'ici, n'a pu indiquer par la parole ou par des signes les épreuves qu'elle avait traversées. Tout ce que l'on sait, c'est que le charpentier, lorsqu'il fait les idoles, doit percer dans chacune d'elles un long trou cylindrique d'un diamètre donné, dont la position est approximativement celle de la colonne vertébrale chez l'homme, et la tradition murmure que l'un des devoirs du prêtre condamné est de déplacer *quelque chose* — quelque chose que personne ne saurait voir en continuant à vivre — de cet étrange réceptacle des vieilles images et de le replacer dans une place correspondante chez les nouvelles. Quant au reste, c'est la volonté de la divinité qui imprime au mental de son dévoué serviteur le cérémonial à suivre.

« Pendant ce temps, hors du temple, tout a été préparé pour la grande procession, et l'on a traîné jusqu'à la porte l'immense char de bois du « dieu ». Ce véhicule est vraiment très curieux et quelque peu difficile à décrire sans le secours du pinceau ou du crayon. La partie inférieure pourrait être comparée à un énorme coffre oblong, couvert sur les côtés de riches sculptures et de figures des dieux. Chacune d'elles est isolée dans une niche profonde que protègent des colonnes magnifiquement moulées. Sur cette plateforme ou piédestal se trouve la statue colossale d'un lion rampant, et sur son dos une sorte de siège recouvert d'une riche étoffe.

« Quand sonne l'heure, le grand prêtre salue profondément la nouvelle image puis, suivant en cela la coutume hindoue, lui suspend des fleurs autour du cou, et lui attache à la taille une ceinture tout étincelante de bijoux. Et maintenant, grâce à la force qu'il a puisée chez ses victimes, ce démon favorise ses fidèles d'une merveilleuse exhibition de ses sataniques pouvoirs.

« Un mince cordon de soie, d'environ vingt pieds de long, est introduit dans la ceinture de l'idole. Deux prêtres en saisissent les extrémités qui se trouvent ainsi à dix pieds en avant et sur les côtés de l'image. La foule s'écarte sur le passage central du temple, et les deux prêtres doucement tirent la corde. A peine ce signal reçu, la lourde idole de bois *s'avance par une série de bonds* le long du passage qu'on lui a fait ; les prêtres s'en vont devant elle et semblent encourager chaque bond par ce même et imperceptible mouvement de traction.

« Absolument impossible, dites-vous ? ou, si la chose a lieu, c'est un autre truc des prêtres ! Comme il vous plaira ; mais, à mon tour, *comment* pourraient-ils faire ? Le cordon tenu entre le pouce et l'index est soumis à une force qui suffit à peine à le tendre, et il est certain qu'on n'emploie aucune autre force mécanique. Mais quelque chose de plus merveilleux encore va se passer. Quand l'idole, de la manière décrite, est parvenue à la porte où l'attend son char, les deux prêtres, tenant toujours les extrémités du fil, montent sur la plateforme. Au prochain signal l'image bondit à côté d'eux, et alors, sans attendre de nouvelles indications, d'un autre saut elle s'élance sur son siège et se retourne à moitié, d'elle-même, pour faire face à l'avant du char !

« Incroyable, n'est-ce pas ? Pourtant des milliers de personnes peuvent en témoigner. Et, après tout, *pourquoi* incroyable ? S'il est vrai que dans l'Ouest une lourde table peut sauter de ci de là, comme l'ont affirmé quelques-uns de vos plus grands savants, pourquoi une lourde image ne pourrait-elle pas sauter de même dans l'Est ? « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en a jamais rêvé votre philosophie », et un seul fait vaut bien des théories.

« Après cette étonnante exhibition de pouvoir, la grande procession se met en route, et l'image est traînée en triomphe par

toute la ville. Des offrandes de toutes sortes sont jetées sur le char en marche, et d'innombrables clochettes, suspendues un peu partout, tintent joyeusement, tandis que la foule émue pousse des acclamations. C'est pendant cette marche triomphale que les fanatiques du dieu se jetaient quelquefois sous les roues du char. Ils considéraient comme un honneur ce sacrifice de la vie volontairement donnée, par l'écrasement, à la divinité sanguinaire. Votre gouvernement s'imagine avoir mis fin à tout cela; mais on ne détruit pas la dévotion par un édit, et il se peut bien que, d'une manière ou d'une autre, Jagannath dévore aujourd'hui autant d'existences que jamais. Le pacte qui l'engage à ne point tuer à discrétion ne l'oblige nullement à refuser une vie qui s'offre volontairement à lui ; il peut aussi user de son influence sur des adorateurs à l'esprit faible et les exciter à s'immoler à lui, et il est certain qu'il le fait chaque fois qu'il en voit la possibilité.

« Voilà une histoire fantastique et terrible, n'est-ce pas? Mais que de choses étranges arrivent, dans des coins éloignés de l'Inde, dont la race dominante ne soupçonne même pas l'existence — des choses qui, pour elle, seraient tout aussi inconcevables que cette narration soigneusemente exacte du festival du Jagannath. »

C. W. Leadbeater.

DEMANDES ET RÉPONSES

L'assertion, si universellement répétée, que la prochaine conjonction des planètes doit nécessairement produire des effets désastreux, repose-t-elle sur une base astronomique réelle, on bien doit-on supposer que cette conjonction sera la seule cause d'un conflit sur les plans supérieurs ?

Aucune assertion de ce genre ne repose sur des données astronomiques. Lorsque l'on dit que certaines planètes sont en conjonction, cela veut dire que, vues de la terre, ces planètes sont, approximativement, placées sur une même ligne, les unes derrière les autres — pas, absolument, sur une même ligne, bien entendu, sans quoi il en résulterait une série d'occultations, mais toutes suivant une même direction génerale. Il s'ensuit que les attractions qu'elles exercent sur la terre agiront toutes dans une même direction, au lieu d'agir dans plusieurs, comme c'est ordinairement le cas, et, à première vue, cette action collective peut sembler assez puissante pour causer de graves désordres. Mais si nous nous rappelons que la masse de toutes les planètes ensembles est inférieure

à la sept cent quarantième partie de la masse du soleil, que toutes les grandes planètes éloignées doivent, lorsqu'elles sont en conjonction avec le soleil, se trouver au-delà de cet astre et, par conséquent, à leur distance maxima de la terre, nous comprenons facilement que l'effet quelconque que peut produire l'attraction de toutes les planètes, même prises collectivement, doit être infinitésimal. En se plaçant au point de vue astronomique, il n'y a donc aucune crainte à avoir.

Si, par contre, nous étudions le côté astrologique de la question, la situation nous apparaît quelque peu différente. L'idée que les planètes elles-mêmes puissent exercer une influence quelconque sur les affaires humaines peut être évidemment écartée comme enfantine, mais il y a une autre théorie astrologique qui a droit à plus de respect — c'est celle qui considère ces planètes comme de simples points de repère, servant à indiquer la position de sphères d'influence susceptibles de produire un certain effet sur ce monde.

Pour un matérialiste, une pareille hypothèse semblera encore plus ridicule que la précédente, mais l'étudiant en occultisme en sait davantage, car il ne peut ignorer qu'il existe, à coup sûr, certaines influences qui ont pour effet de rendre ses études tantôt plus faciles et tantôt plus difficiles. Quant à ce que sont ces influences, à la façon dont elles se produisent, à ce qui les met en rapport avec les planètes, nous ne le savons pas exactement; quelques occultistes ont émis l'opinion que le système solaire tout entier, vu d'un plan supérieur, consistait, à l'origine, en un certain nombre de grandes sphères d'influence (représentant probablement les facultés ou les pouvoirs du *Logos* du système) et que lors de la condensation graduelle de la grande nébuleuse incandescente, la situation des planètes physiques a été déterminée par la formation de tourbillons aux points d'intersection de ces sphères entre elles et avec un plan donné. Il paraît impossible, étant donné le degré de connaissance dont nous disposons actuellement, de tracer mathématiquement un graphique de nature à satisfaire aux postulata de cette hypothèse, mais s'il y a quelque chose de vrai dans cette théorie, les planètes indiqueraient par leurs positions le genre de groupement de ces grandes sphères à un moment donné.

Or, ces sphères d'influence paraissent grandement différer de nature, et nous trouvons une des preuves de cette différence, dans l'action exercée par chacune d'elles sur l'essence élémentale. Elles peuvent avoir, et ont très probablement, d'autres champs d'action qui nous sont inconnus, mais ce qu'il nous est impossible de ne pas constater, c'est que chacune de ces sphères a une action, qui lui est propre, sur les multiples variétés d'essence élémentale. L'une stimule au plus haut point l'activité et la vitalité de certaines variétés de cette essence, en même temps qu'elle en modère et en maîtrise d'autres; l'autre exerce une puissante action sur des variétés d'essence d'une toute autre catégorie, alors qu'elle ne paraît

affecter en rien les précédentes. Nous pouvons trouver toutes sortes de combinaisons et de modifications de ces influences dans lesquelles, bien souvent, l'action de l'une d'entre elles est,tantôt portée à son paroxysme, tantôt presque neutralisée par la présence d'une autre.

Mais, pourrait-on demander, jusqu'à quel point ces influences peuvent-elles affecter les êtres humains? Jusqu'à quel point peuvent-elles dominer la volonté de l'homme ? La réponse à la seconde question sera catégorique : elles ne peuvent, en aucune façon, dominer la volonté de l'homme, bien qu'elles puissent, parfois, soit aplanir les difficultés devant elle, soit lui en créer lorsqu'elles s'exercent dans certaines directions. Il ne faut pas oublier que l'essence élémentale entre très largement dans la composition du corps astral comme du corps mental de l'homme ; il en résulte que la surexcitation anormale d'une ou plusieurs des variétés de cette essence, ou l'accroissement inopiné de leur activité doit, sans aucun doute, affecter, dans une certaine mesure, ses émotions, son mental, ou même tous les deux.

Il est évident que ces influences agiront différemment sur diverses personnes, à cause des variétés d'essence élémentale dont elles sont composées. En aucun cas, pourtant, un homme ne saurait être entraîné par elles à accomplir un acte quelconque, sans l'assentiment de sa volonté, mais il pourrait évidemment être aidé ou contrecarré par elles, dans les efforts qu'il serait en train de tenter. L'homme énergique n'a guère besoin de se préoccuper du genre d'influence qui peut être prépondérant ; par contre, son frère plus faible peut juger utile de savoir à quel moment on peut le plus avantageusement avoir recours à telle ou telle force.

Une influence de ce genre ne peut naturellement être, en elle-même, ni meilleure, ni pire que ne le sont l'électricité ou toutes autres forces de la nature, mais, tout comme l'électricité, elle peut être utile ou nuisible selon l'usage que l'on en fait. De même que certaines expériences auraient plus de chances de réussir si elles étaient tentées dans un moment où l'air est saturé d'électricité, tandis que, dans ces mêmes conditions, d'autres échoueraient très probablement, de même, tout effort nécessitant un appel aux forces de notre nature émotionnelle ou mentale, atteindrait plus ou moins facilement son but, selon la nature des influences qui seraient prépondérantes au moment où il serait tenté.

Ces facteurs peuvent donc être laissés de côté, comme quantité négligeable, par un homme déterminé, mais comme la majorité de la race humaine est encore le jouet impuissant des forces du désir et n'a pas encore développé de force qui soit digne du nom de « volonté personnelle », sa faiblesse a permis à ces influences de prendre une importance à laquelle elles n'ont, par elles-mêmes, aucun droit.

Par exemple, elles peuvent, à l'occasion, provoquer un état de choses durant lequel toutes les formes de l'excitation nerveuse sont hyperesthésiées et en raison duquel il règne partout un sentiment général d'irritabilité. Dans de pareilles circonstances, on dispute beaucoup plus facilement que d'habitude, même sous les prétextes les plus futiles, et les nombreuses personnes qui sont constamment prêtes à perdre leur sang-froid n'exercent plus aucun contrôle sur elles-mêmes en présence de bien moins qu'une prôvocation ordinaire.

Il peut même arriver quelquefois que ces influences viennent à souffler sur le mécontentement que produit une ignorante jalousie, comme on souffle sur un feu qui couve, et provoquent ainsi une explosion de frénésie populaire dont les effets désastreux s'étendent au loin. C'est ainsi, qu'en 1870, les Parisiens furent poussés à parcourir les rues en criant : « A Berlin » ! C'est ainsi qu'a si souvent retenti le cri hostile de *Dîne! Dîne!* qui déchaîne si facilement le fanatisme aveugle et meurtrier des foules musulmanes.

La science astrologique des anciens chaldéens semble s'être particulièrement appliquée à calculer la position de ces sphères d'influence et à déterminer leur action, de sorte que sa fonction principale était plutôt de réglementer l'existence que de prédire l'avenir ; du moins, ses prédictions s'appliquaient plutôt à des tendances qu'à des événements déterminés.

L'astrologie moderne semble s'adonner largement à ce dernier genre de prophétie, mais pour peu que ce soit une vraie science, elle doit aussi prendre pour base le calcul des positions de ces sphères. Je n'ai pas assez étudié l'astrologie pour me sentir la compétence nécessaire pour traiter ce sujet, mais je tiens pour certain qu'aucun astrologue raisonnable ne refuserait à la volonté d'un homme le pouvoir de modifier la destinée fixée par son Karma. Le Karma peut placer un homme dans un certain milieu, ou le soumettre à certaines influences, mais il ne peut jamais l'obliger à commettre un crime, bien qu'il puisse le placer de telle sorte qu'il faille une forte dose d'énergie de sa part pour éviter ce crime. Il me semble donc que tout ce que pourrait faire l'astrologie, serait de faire connaître à l'homme la nature des circonstances au milieu desquelles il peut se trouver à tel moment, et qu'une prédiction précise de ce qu'il ferait, sous l'empire de ces mêmes circonstances, ne pourrait être basée que sur des probabilités.

Nous ne devons pas perdre de vue, non plus, qu'en astrologie nous n'avons pas à faire, autant qu'il me semble, à des lois vérifiées de la nature, dont nous puissions clairement comprendre l'action, mais que nous appliquons plutôt empiriquement certaines appréciations que nous a laissées la tradition, sur la nature de ces diverses sphères d'influence ; nous avons donc là un nouvel élé-

ment d'inexactitude qui intervient dans les calculs auxquels nous pouvons nous livrer.

Autant que nous pouvons en juger, il n'y a dans la nature aucune raison pour laquelle la conjonction de quelques planètes dans un des signes du zodiaque doive être considérée par nous comme une source de dangers, bien que les divers exposés des mystères astrologiques semblent tous d'accord pour établir que la tradition a toujours considéré ce fait comme un mauvais présage. Dans deux mois nous saurons si cette tradition repose sur une base sérieuse et, puisqu'aucun effort de notre part n'est susceptible de modifier la position des étoiles, le mieux que nous puissions faire, en attendant, c'est de ne pas y penser. Nous voyons trop souvent dans l'histoire que la populace superstitieuse, et par suite poltronne, a amené elle-même la réalisation de sombres pronostics, en concentrant, avec découragement, sa pensée sur eux. Si la peste, les épidémies et la famine, si les batailles, les meurtres et les morts subites, doivent s'abattre sur ce monde infortuné, rien ne peut l'empêcher et il est, à coup sûr, inutile d'ajouter à leur horreur les terreurs que causent des exagérations anticipées. Puisqu'il n'est dit nulle part que nous puissions tenter quelque chose pour conjurer les calamités qui nous menacent, il n'est guère de bon goût de revenir constamment sur elles et de les couver des yeux, en quelque sorte, afin que, si elles se produisent, le prophète puisse jouir de la satisfaction de s'écrier : « Je vous l'avais bien dit » ; sans parler du danger qu'il courrait de se voir traiter de fou, si, comme c'est très probable, il ne se produisait après tout rien de spécial.

Il résulte donc de ce qui a été dit plus haut, que l'idée d'un « conflit sur les plans supérieurs », en supposant, même pour un instant, que pareille chose fût possible, est tout à fait déplacée dans ce cas.

L'action des diverses sphères d'influence n'est nullement la même et, en ce qui concerne les effets qu'elles produisent sur l'essence élémentale, elles se neutralisent mutuellement ; mais venir parler de « conflit » entre des influences qui ne sont, en somme, que les facultés et les pouvoirs du même grand Logos, ce n'est ni convenable, ni raisonnable.

Je ne puis mieux terminer cette réponse qu'en invitant le questionneur à se reporter à ce que vient récemment d'écrire, sur ce sujet même, une personne pour laquelle tous les Théosophes éprouvent un affectueux respect :

« Pourquoi nous laisserions-nous troubler par la réalisation d'une prédiction, ou nous laisserions-nous abattre par de mauvais présages ? Les cœurs de tous les Théosophes devraient rester calmes, fermes et pleins de sérénité, car les mains puissantes qui dirigent les destinées du monde ne nous sont pas étrangères ».

C. W. Leadbeater.

(Tiré du *Vahan*, paru le 1er octobre 1897).

LE DÉSARMEMENT INTERNATIONAL

Un grand nombre de femmes de cœur émettent en ce moment un chaleureux appel en faveur de la paix, avec honneur, entre toutes les nations, en tendant d'abord à faire prévaloir l'arme de la raison contre la raison des armes, pour, ensuite, pouvoir rentrer ces dernières dès qu'elles seront devenues inutiles.

Une association vient d'être formée sous le titre de *Ligue des femmes pour le désarmement international*, autorisée par l'État, sous la présidence de la princesse Wiszniewska et le patronage de Mmes Camille Flammarion, Maria Cheligà, Baronne de Saint-René, Pauline Dupont, de Marsy, de Suttner, Porteu, etc. Les adhésions des hommes et des femmes de tous pays sont reçues au siège social : rue du Débarcadère, 7 *bis*, à Paris ; s'y adresser pour recevoir les statuts.

Tout ce qui, sous une forme ou une autre, tend à réduire honorablement les divisions et à réaliser l'union entre les hommes est éminemment théosophique et ne peut que susciter l'approbation d'une revue consacrée, comme la nôtre, à la formation d'un noyau de la Fraternité universelle.

La Direction.

FRATERNITÉ

Ton plus grand ennemi, c'est la folle ignorance
Qui te pousse à la Vie et te livre au Désir,
Qui fait germer en toi l'illusoire espérance
Du bonheur qui te fuit, sans pouvoir le saisir !

Si tu veux être heureux, renonce à ta Personne
Pour aimer, à plein cœur, ce triste Genre Humain.
Si sa douleur profonde, en ton âme résonne,
Tu comprendras le but et verras le chemin.

Car le Salut n'est bon que si la Délivrance
Est la même partout, si tous sont rachetés.
La Joie est un néant, lorsqu'ailleurs la Souffrance
Torture les martyrs d'autres Humanités.

(*Au bord du gouffre.*) Jean-Paul Clarens.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

La première conférence théosophique mensuelle de la saison d'hiver 97-98 a eu lieu le dimanche, 9 novembre, à la salle ordinaire des Mathurins, devant une assistance relativement nombreuse, distinguée et sympathique. Le sujet annoncé était *la Théosophie et ses enseignements*. Ça été surtout une simple mais nette affirmation, faite au grand jour de Paris, par deux hommes honorables et sensés, — M. le Commandant D. A. Courmes et M. P. Gillard, — de ce qu'est la Théosophie, dont plus d'un parle sans la bien connaître, de ce que sont aussi le mouvement théosophique, les Maîtres qui l'inspirent et l'objet qu'il poursuit. Cet objet est, en première ligne, la proclamation du principe de la *fraternité* humaine, et, en second lieu, seulement, la solution des problèmes de la vie ; en d'autres termes, et par ordre d'importance, la moralisation et la lumière — l'*amour* et la connaissance.

Nous parlerons dans le prochain numéro des conférences qui auront eu lieu pendant le mois de décembre, parmi lesquelles, comme on le sait, doit se trouver celle de Mme Annie Besant.

La conférence mensuelle de janvier 98 aura lieu le dimanche, 2, même salle, (des Mathurins), à 2 heures et demie, et sera sur la Réincarnation et la loi de Causalité. Entrée libre.

***

Nous avons le plaisir d'apprendre que notre collaborateur, Tony d'Ulmès, l'auteur du « Lys de la Reine », la charmante nouvelle que nos lecteurs ont pu apprécier dans le *Lotus Bleu* de juin 97, a donné au théâtre féministe un drame en un acte qui va être joué incessamment — « L'Hypnotisée », — et prépare, pour le printemps prochain, une pièce en 3 actes qui sera représentée sur la même scène.

Nos félicitations au brillant écrivain et nos vœux pour son succès.

***

Peu d'observations spéciales recueillies durant le mois écoulé de novembre où les esprits n'ont été que trop attristés par l'évocation des pires dessous de la conscience humaine.

Par matière de diversion, nous avons signalé à quelques organes de l'opinion la mort dramatique étrangement et communément survenue aux deux officiers français, deux héros, qui ont conquis la mystérieuse ville de Tombouctou. L'un deux, le lieutenant de vaisseau Boiteux,

entré, le premier, avec ses marins, dans la cité des Touaregs, était, un an après, en pleine santé, en France, et à la veille même de se marier, conduit à appuyer le canon d'un pistolet sur son front et à se faire sauter la cervelle... L'autre, le colonel Bonnier, après avoir, sur l'appel du lieutenant Boiteux, occupé Tombouctou avec des forces imposantes, effectuait, avec une colonne assez forte, encore une sortie ultérieure et y était massacré, avec la presque totalité de son monde, sans qu'on ait jamais pu savoir comment un tel désastre avait pu se produire. On a effectivement discuté sur les conditions militaires des événements dans un cas, sur celles pathologiques, dans l'autre, sans faire intervenir l'action possible des Egrégores, *gardiens du seuil* de certains lieux réputés, — sous une latitude aussi bien que sous une autre, — avec leurs potentialités redoutables nées de la longue concentration de pensée des fervents de ces asiles inviolés. Inutile d'ajouter que les journaux que nous avons mis sur la voie de nouveaux aperçus n'en ont pas saisi l'importance et ne les ont pas relevés.

.˙.

L'*Echo du Merveilleux*, revue moins agnostique que ses confrères de la grande presse, citait, dans un de ses derniers numéros, le cas de « l'hallucination collective » éprouvée, à la mer, par l'équipage d'un navire qui avait cru voir une épave de naufragés s'approcher du bord, lorsqu'au moment de l'atteindre ce n'avait plus été qu'un simple tronc d'arbre flottant.

Il n'est pas certain que de tels spectacles ne recèlent point parfois quelque chose de plus « dans leurs flancs ». Peu après la perte, corps et biens, de la frégate le *Berceau*, survenue, il y a longtemps, dans l'Océan indien, le lieutenant de vaisseau Félix Julien raconte dans ses *Récits de la mer* que, se trouvant sur un vapeur envoyé à la recherche de la frégate dès qu'on eut des inquiétudes sur son compte, l'équipage et l'état major de son bâtiment crurent voir en plein jour un radeau couvert d'hommes aux yeux hagards et levant vers le ciel leurs mains suppliantes. On avait fait route vers eux ; on s'était pris à espérer sauver des malheureux, on les avait presque touchés, et l'on n'avait plus vu que des planches disjointes et abandonnées...

En 1868, dans les mers de Chine, après le typhon qui engloutit la corvette le *Monge*, nous nous rappelons que des jonques chinoises ont déclaré avoir vu, quelques jours auparavant, dans les parages du cap Padarang, des embarcations chargées de monde et qui s'étaient évanouies comme par enchantement dès leur approche. A noter que ces Chinois ignoraient préalablement qu'un sinistre venait d'avoir lieu.

Il est plus que probable que, dans chacun des cas que nous venons de citer, les *apparences* perçues n'eussent pas disparu pour des voyants éprouvés et que ceux-ci auraient vu longtemps encore les traces astrales des infortunés marins passés de vie à trépas. Ce qu'on appelle « hallucination collective » n'est parfois qu'un état de conscience tempo-

rairement plus élevé simultanément éprouvé par plusieurs personnes, c'est-à-dire un aperçu fugitif de scènes d'un plan voisin.

ANGLETERRE ET AUTRES PAYS D'EUROPE

Rien de particulier.

SECTION AMÉRICAINE

On annonce que le président des théosophistes sécessionnistes, l'honorable M. E. Hargrove, vient de donner sa démission. C'est à rapprocher des nouvelles d'Amérique du mois dernier.

AUTRES SECTIONS

Rien de particulier.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel*. Novembre 97. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Initiation, par A. Fullerton. — Signification des noms Hindous, par Mac. — Commentaire de la Voix du Silence. — Analogies entre le Christ et Krishna, par Mujerki.

Vahan. *Section Européenne*. Novembre 97. — Sur les enregistrements akashiques de la nature, par Bertram Keightley. — Sur l'aura éthérique, par C. W. Leadbeater. — Une cause fréquente de la folie congénitale, par Annie Besant. — Sur le panthéisme, par G. R. S. Mead.

Theosophical Review. *Angleterre*. Nov. 97. — Sur la tour du guet. — Le pardon des péchés, par Annie Besant. — Le mythe de la Sagesse des Gnostiques, par G. R. S. Mead. — La théosophie et les problèmes de la vie, par A. P. Sinnett. — Mysticisme et catholicisme, par X. — Base spirituelle de la fraternité humaine, par Herbert Burrows, — Le credo chrétien, par C. W. Leadbeater. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par Mme Cooper-Oakley.

Sophia. *Espagne*. Nov. 97. — La Genèse des Corps, par Soria. — Lettre à un prêtre catholique, par Wells. — Réincarnation, par Annie Besant.

Theosophia. *Section hollandaise*. Nov. 97. — Le sacrifice. — Les trois sept. — Naissance et évolution de l'âme. — Les Rêves.

Mercury. *Section Américaine*. Nov. 97. — Le devoir des théosophistes envers les pauvres, par A. Fullerton. — Deux conférences théosophiques sur le spiritisme, par Annie Besant et la comtesse Watchmeister.

Parva Favella. *Rome*. Octobre 97. — C'est le nouvel organe théosophique en Italie. Son titre est tiré du vers suivant du Dante : « Une simple étincelle peut produire une grande flamme ». Tous nos souhaits à notre nouvelle sœur.

Nova Lux. — *Rome*. Septembre-Octobre 97. — L'Ego et ses véhicules, par Calvari. — La synthèse philosophique de l'occultisme, —

brillant article de F. Bruni. — Pro Armenia, par Hoffmann. — Vérification des faits transcendantals, par Falcomer. — Etc...

Maha Bodhi. *Inde.* Octobre 97. — Sur les apôtres du Bouddhisme primitif.

Theosophy in Australia. Non reçu.

Borderland. *Angleterre.* 4e trimestre 97. — En frontispisce, Annie Besant, en 1897. — Après quatre ans, par Miss X. — L'avenir de la théosophie, par Annie Besant. — Le président H. S. Olcott et les Mahatmas. — L'origine du Christianisme, par C. W. Leadbeater.

Avec ce numéro, *Borderland* suspend sa publication, non pas, dit M. Stead, son éminent directeur, parce qu'il ne s'intéresse plus aux choses de l'au-delà, tout au contraire, mais pour assembler plus de matériaux et reprendre plus tard le travail sur de nouvelles bases. Il est à remarquer que cette intéressante revue, qui n'a pas tardé à se faire une large place parmi les publications des deux hémisphères, ignorait presque entièrement la théosophie à ses débuts, en 1893, et que cette donnée remplissait presque ses colonnes dans ces derniers trimestres.

Revue spirite. *France.* Novembre 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — Des affections de l'âme et passions considérées comme causes de maladies, par le Dr Beclu. — Histoire de Katie King, par Laversay. — Communications télépathiques, par Kronhelm. — Le bouddhisme à Paris, par J. B. — Le Congrès de l'humanité. — — Annonce des conférences théosophiques mensuelles dont nous remercions la *Revue spirite.*

Revue du spiritisme. *Paris.* Nov. 97. — Caractère positif du spiritisme, par G. Delanne. — L'habitabilité des mondes, par Becker. — Le spiritisme expérimental, par Beaubial.

Curiosité. *Nice.* Nov. 97. — Classes religieuses, par G. Morvan. — Iconographie de l'invisible, par E. B. — La dentelière du Puy, par M. A. B.

Paix universelle. *Lyon.* Nov. 97. — Le réveil celtique, par Amo, remarquable article qui met en lumière un singulier retour des choses d'ici bas. Sur les renaissances de l'âme, par L. d'Ervieux.

Moniteur spirite. *Bruxelles.* Nov. 97. — La nature humaine, par Martin. — Les prétentions sacerdotales, par J. F. — Correspondance, par de Kronhelm. — Miss Cook et W. Crookes, par Laversay. — A Tilly, par A. la Beaucie. — L'Erraticité, par L., etc...

Annales des sciences psychiques. *Paris.* Oct. 97. — Sur la lucidité de la conscience subliminale.

Hyperchimie. *Douai.* Nov. 97. — Biographie de F. Ch. Barlet, par la direction. — M. Barlet est l'un des plus éminents écrivains spiritualistes actuels, que nous estimons, nous-même, infiniment et à l'éloge duquel nous ne pouvons que nous associer, en quelque endroit qu'il se trouve. Dans l'article précité de l'*Hyperchimie*, nous relevons toutefois

les phrases suivantes : « ... Cependant la théosophie, exportée de Ceylan par Courmes et Mme Blavatsky, essayait de s'acclimater en France. Barlet... accourut avec joie à la théosophie. — Plusieurs années,... il se consacra, avec ardeur, à de nouvelles études... essayant de comprendre... les *lourdes* (c'est nous qui soulignons) productions enchevêtrées de la théosophie... etc. » Deux mots seulement sur ces lignes. D'abord, la théosophie ne vient pas de Ceylan — « chacun sait ça » ; ensuite, bien que l'on fasse beaucoup d'honneur au nom accolé à celui de Mme Blavatsky le souci de la vérité nous conduit à rappeler que nous n'avons fait que publier, à l'époque, en diverses revues spiritualistes, quelques extraits du *Theosophist*, de ceux des articles de H. P. B. qui avaient obtenu les suffrages d'éminents penseurs en maints pays. Que ces extraits, les seuls que bien des Français ont pu lire, aient été lourdement traduits par nous, c'est fort possible, mais la théosophie n'en est réellement pas comptable. Quant à la suite des appréciations de l'*Hyperchimie* sur la pauvreté des réalisations théosophiques, il suffit de répondre qu'un arbre quelconque se juge par tous les fruits qu'il porte plutôt que par l'écriteau qui peut lui avoir été apposé et l'honorable M. J. Castelot nous semble mal renseigné sur l'importance du mouvement théosophique et sur ses « réalisations ».

Par ailleurs, le même numéro de l'*Hyperchimie* publie diverses réponses sur la question de savoir s'il convient de faire un hermétisme populaire. Notre collègue, le Dr Pascal, est du nombre des interviewés, mais toutes les réponses sont à lire comme spécifiant bien les aspects multiples d'une même idée suivant la nature des esprits qui l'envisagent.

Humanité intégrale. *Paris*. Oct. 97. — Décès de M. Marius George. C'était un honnête et vaillant penseur.

Bulletin des Sommaires. *Paris*. Nov. 97. — Mentionne tout ce qui se publie. C'est à ce titre que nous y relevons qu'une revue belge, la *Philosophie de l'avenir*, fait « une critique sévère du *Questionnaire théosophique* élémentaire ». Nous regrettons de n'avoir pas encore pu nous procurer cet article : nous eussions dit nettement si la critique visée nous paraissait fondée ou non.

D. A. Courmes.

BIBLIOGRAPHIE

Il sesto senso (le sixième sens), par Mme de Polozow.

C'est le texte d'une conférence faite par l'auteur, à Turin. Le sixième sens y spécifie l'avènement du sentiment anti-matérialiste qui se donne actuellement carrière par les diverses formes du spiritualisme, la Théosophie y comprise, bien qu'il suffise, d'après Mme de Polozow, de vivre le Christianisme proprement dit dans son essence pure et primitive. Nous sommes de l'avis de la distinguée conférencière, en ajoutant toute

fois qu'à part une grâce d'état qui décèle précisément, quel que soit le vocable adopté, le véritable théosophe né, il n'y a pas de meilleur moyen, en notre époque d'agnosticisme, de bien connaître sa propre religion, de l'apprécier et de la vivre, qu'en l'éclairant des lueurs projetées par la sagesse antique, c'est-à-dire par la théosophie actuelle.

D. A. C.

Avis

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire avec l'année 1897 de vouloir bien le renouveler directement auprès de M. D. A. Courmes, Directeur-Administrateur, rue du 29 juillet, 3, à Paris.

Nous leur serions même obligé, par mesure d'ordre, s'il leur plaisait de se raccorder à l'année d'exercice du *Lotus Bleu* qui termine en février inclus de chaque année. En envoyant cette fois-ci 2 francs de plus que le montant de l'abonnement annuel, la revue leur sera servie jusqu'en fin février 1899.

LA DIRECTION DU LOTUS BLEU EST HEUREUSE D'EXPRIMER AUX LECTEURS, CONNUS ET INCONNUS, DE LA *Revue*, SES MEILLEURS SOUHAITS POUR L'ANNÉE QUI VA S'OUVRIR.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE DÉCEMBRE 1897

X...	2 fr. »»	(*Lotus Bleu*)
Mlle C...	3 »»	(id.)
J.-B., étudiant en théosophie	100 »»	(id.)
Mme Fabre	5 fr. 25	(id.)
Dr Salvy	7 »»	(id.)

AVIS IMPORTANT. — Pour permettre à nos lecteurs de former, au moment voulu, avec les fascicules qu'ils possèdent déjà, un premier volume complet de la **Doctrine Secrète**, nous avons publié à nouveau, comme nous l'avions annoncé il y a un an, la **Préface** et l'**Introduction** de ce grand ouvrage. Cette réimpression forme quatre fascicules de chacun 16 pages qu'on peut se procurer à la *Librairie de l'Art indépendant*, 11, Rue de la Chaussée d'Antin, chez l'éditeur du *Lotus Bleu*, pour le prix de 1 franc 50.

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.

27 JANVIER 1898

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 11

LE LOTUS BLEU

La visite d'Annie Besant en France, en 1897

C'est sur l'initiative de la branche parisienne *Ananta* que Mme Annie Besant a bien voulu donner quelques journées à Paris dans le courant du mois de décembre récemment écoulé. C'est ensuite sur l'appel des théosophistes du midi de la France qu'elle a poussé jusqu'à eux en une visite à Nice et à Toulon.

On se rappelle que Mme Besant devait venir à Paris en juin 1896, mais qu'un accident l'en avait soudainement empêchée. Depuis cette époque, elle avait fait l'un de ses séjours habituels dans l'Inde et, ensuite, une tournée de conférences en Amérique qui avait duré six longs mois.

Pour son présent séjour en France, à Paris notamment, Mme Besant n'avait que peu de temps à sa disposition et elle avait beaucoup à faire pour apporter aux divers groupes d'études théosophiques le précieux concours de ses lumières et de son action personnelle. Nous ne relaterons, ici, que les traits pleinements extérieurs de cette action, réalisés par les conférences publiques qu'elle a faites en plusieurs endroits.

Le mardi 14 décembre, dans l'après-midi, elle a parlé dans le local ordinaire de nos conférences mensuelles, salle des Mathurins, devant les colonies Anglaise et Américaine de Paris, que, sur sa prière, nous avions convoquées par les journaux anglais publiés en notre ville, et qui, eux, avaient gracieusement accueilli nos demandes d'annonce. Les personnes de nationalité française qui se présentaient à cette conférence étaient également accueillies, mais cette dernière était faite en anglais, et c'est pourquoi le nombre des auditeurs en était limité. Mme Besant, tout en vénant en France pour nous servir, nous autres Français, n'avait pas voulu oublier ceux de ses compatriotes présents qui n'avaient pas occasion de l'entendre en Angleterre. Du reste, la théosophie a pour but d'unir les hommes, les nations et les peuples : elle ne fait donc d'exclusion d'aucune sorte.

La conférence publique, en français, était évidemment le point

principal de la venue de Mme Annie Besant, celui sur lequel avaient convergé toutes nos pensées. A cet effet, les théosophistes parisiens avaient loué, à leurs frais, la grande salle des Sociétés savantes, sise rue Serpente, 28, et il s'était agi d'y convier le public parisien.

La grande presse fut sollicitée à annoncer à titre gracieux l'œuvre de désintéressement et de lumière qui ne demandait qu'à se réaliser, mais nous avons le regret de dire qu'elle s'y refusa, en général. Seules, la *Patrie* et l'*Aurore* voulurent bien parler quelques jours avant, puis, le jour même, le *Siècle*, le *Gaulois* et la *Fronde*, — cette dernière avec quelques détails même, dus à la plume d'une de ses collaboratrices les plus distinguées qui était venue voir Mme Besant au siège du *Lotus Bleu*. La même intéressante feuille féministe est la seule, du reste, qui ait rendu compte de la conférence, cependant donnée avec un si grand succès. Le numéro de la *Fronde*, du 16 décembre, contient une excellente analyse du discours lui-même, recueilli par une autre collaboratrice du journal en même temps membre distingué de notre Société théosophique.

La grande presse s'étant généralement récusée à annoncer la conférence d'Annie Besant, nous en fûmes réduits à user de la voie de quelques affiches et de l'action personnelle. Mais quelques courants mentals durent s'ajouter aussi à nos faibles appels car, malgré que le souvenir de 1894 pût être en partie effacé, ce fut devant une salle littéralement bondée d'assistants que l'orateur fit son entrée, à 8 heures et demie du soir, le dit mercredi, 15 décembre 1897. Salle bondée, disons-nous, et elle contient six cents fauteuils, et des chaises étaient ajoutées dans le fond, ainsi que sur la plate-forme, et les autres abords étaient pleins de personnes debout et nombre d'autres, enfin, ne purent même entrer, — de sorte qu'en évaluant l'ensemble à un millier de personnes venues et à environ sept cents auditeurs l'on doit être très près de la vérité. C'était dépasser de beaucoup les nombres constatés en 1894.

Mais que dire surtout de la composition de cette assistance? D'abord composée d'éléments variés, quoique tous distingués, une majorité d'hommes, professeurs, hommes de lettres, magistrats, médecins, officiers, hommes du monde, des prêtres, des penseurs, des représentants des principales écoles philosophiques ou idéalistes, etc., des dames en bon nombre, aussi, — et aucun journaliste, semble-t-il, sauf de la *Fronde*, comme nous avons dit, puisqu'aucun journal n'a parlé de la séance. Ce n'était sans doute ni assez sensationnel, ni assez passionnel, surtout, pour les très lettrés éducateurs, en fait, d'une partie de la société française!...

Que dire aussi de l'esprit qui animait cette nombreuse assistance?... Nombre de gens, sans doute, avaient notion de la noble personnalité qui allait parler, notion de la noblesse, de l'héroïsme même de sa vie qui n'avait été qu'un long labeur, qu'une constante épreuve appliqués à l'assistance d'abord des misères de la société,

à la recherche, ensuite, de la vérité, à sa diffusion enfin sur tous les climats et sous toutes les latitudes. Mais la plupart l'ignoraient personnellement encore et se réservaient assurément. Son apparition à la tribune est cependant accueillie par des marques de sympathie, et quand le commandant Courmes, président de la réunion, à seul titre de plus ancien théosophe français, l'eut présentée à l'assistance et qu'elle eut prit la parole, ce fut chose étrange que de voir l'orientation graduelle et harmonique de tous les esprits de cette assistance. D'abord, une audition attentive et respectueuse, puis des exclamations spontanées d'approbation, des « très bien » issus de divers points de la salle, puis encore des applaudissements nombreux, répétés, soulignant les passages où la parole de l'orateur remuait plus profondément l'âme de l'auditoire, pendant que cette parole s'épandait et faisait l'exposition la plus magistrale qui ait eu lieu, en français, s'entend, de l'application des principes de la théosophie aux problèmes de la vie...

Nous regrettons profondément de n'avoir pas la sténographie d'un tel discours, dont nous donnons cependant, ci-après, le compte rendu exact du fond, dû aux notes prises par le membre de notre société, rédacteur à la *Fronde*, dont nous avons parlé, et à nos propres souvenirs, mais compte rendu qui ne rend, ni ne peut rendre la beauté de forme et la poésie d'expressions dont ce fond même était revêtu. Nous dirons toutefois qu'alors même que nous aurions eu le texte proféré lui-même à mettre sous les yeux de nos lecteurs, il manquerait encore et toujours, le principal, l'accent plus qu'élevé dans lequel disparaissaient les imperfections de syntaxe dues à la nationalité de l'orateur, l'accent plus qu'élevé, disons-nous, à dessein, qui, émis par notre noble sœur, semblait renforcé d'un écho des sphères d'existence supérieure où elle a, de son vivant même, accès... Quoiqu'il en soit, l'auditoire entier n'avait pas tardé à être comme suspendu aux paroles de l'orateur et lorsqu'elle eut terminé, ce ne furent point de simples applaudissements, mais des salves prolongées, ne cessant pas et reprenant encore, qui saluèrent sa péroraison et témoignèrent combien avait porté la parole d'Annie Besant.

Puis, ce fut, dans le salon où elle s'était retirée, un défilé interminable de tout ce que contenait la salle, venant moins la féliciter, car un apôtre ne requiert pas des compliments, que la remercier du réconfort qu'elle avait donné, de l'éclairement qu'elle avait soudainement produit, de la bonne parole, en un mot, qu'elle avait généreusement apportée à la généreuse, aussi, et intelligente, mais si souvent abusée population de Paris.

Puisse cette impression heureuse ne pas s'affaiblir trop vite ; puisse-t-elle demeurer au moins jusqu'à l'époque où il nous sera de nouveau permis d'entendre Mme Annie Besant. Elle nous disait, en quittant Paris, qu'indépendamment du labeur qu'elle doit au pays où le Karma l'a placée cette fois, l'Angleterre, où elle

poursuit une nouvelle série de conférences, elle a disposé d'aller prochainement en Suède et que l'époque à laquelle elle accomplirait ensuite son futur voyage dans l'Inde déterminerait sans doute celle où elle pourrait de nouveau parler à Paris, et, ensuite, pour la première fois à Marseille. — Il nous plaît d'espérer voir se réaliser une aussi agréable perspective.

Quelques mots maintenant sur Mme Annie Besant dans le Midi.

A Nice la première conférence fut donnée en français le 17 décembre, à 8 heures du soir, devant un auditoire de nombre modéré, mais les applaudissements pendant le discours et les félicitations chaleureuses ensuite témoignèrent de l'impression faite sur les assistants. — Dans les deux conférences du lendemain, la langue anglaise fut employée et un public anglo-américain important s'était réuni pour écouter le grand orateur : le succès fut beaucoup plus grand, cela va sans dire.

A Toulon, le soir du 20 décembre, l'élite de la société remplissait en un clin d'œil la salle principale du Grand Hôtel, laissant les entrées gorgées de personnes n'ayant pu trouver place dans l'intérieur, tandis que plus de cent autres étaient obligées de renoncer tout à fait à entendre l'orateur.

Ce soir là, Mme Annie Besant fut vraiment prodigieuse. Sa parole douce, chaude et forte captiva progressivement l'auditoire; un quart d'heure suffit pour tenir définitivement ces 300 personnes sous le charme et les unir pendant plus d'une heure dans la même profonde émotion. Drapée dans un péplum blanc, un sourire divin sur le visage, le geste suave, notre grande sœur paraissait une prêtresse antique répandant la céleste harmonie, déversant les grandes eaux de l'amour fraternel sur un auditoire immobilisé par la sympathie.

Des adversaires venus pour critiquer ont été vus répandant des larmes; on n'osait prolonger les applaudissements pour ne point perdre une parole. A quatre ou cinq reprises, de fortes vibrations, — que ne pourront oublier ceux qui les ont senties, — envahirent la salle, partant de l'estrade et se frayant un chemin à travers la masse humaine comme des vagues de l'océan ; en même temps, la voix de la grande Ame prenait des tons de trompette triomphale et la répercussion vibratoire ébranlait la salle comme si des forces puissantes avaient fait un orage d'émotion dans les cœurs et les esprits.

Des théosophes du Var et des départements voisins étaient accourus et, unis à leurs frères de Toulon, faisaient à notre sœur autour de l'estrade une guirlande affectueuse. C'est sur ce solide appui que la grande Force a pu être projetée pour rayonner sur la salle tout entière, surtout quand les pensées d'amour pour nos frères cadets, pour les « âmes-enfants » qui sont les criminels, ont été proférées par la bouche de celle qui a tant combattu pour le bonheur de l'Humanité.

La presse, représentée par trois journaux, dont l'un tire à lui seul à 140.000 exemplaires, a été unanime dans sa sympathie et dans la constatation du triomphe.

Nous adressons à M[me] Annie Besant nos sentiments de plus sincère gratitude.

La Direction.

LE DISCOURS A PARIS

La Théosophie et les problèmes de la Vie.

Mesdames, Messieurs :

J'éprouve une grande timidité à m'exprimer devant vous dans une langue qui n'est pas celle de mes parlers habituels. Le langage est l'expression de la pensée et l'on a pu dire de celle-ci qu'accompagnée de la langue maternelle elle ressemble à un enfant couronné de fleurs, tandis que sous un autre revêtement elle n'est plus qu'un esclave chargé de chaînes. J'essaierai cependant de me faire comprendre et votre bienveillance, ainsi que votre intuition, suppléeront aux lacunes de ma parole.

Dès l'antiquité la plus reculée, on a reconnu une triplicité d'éléments dans la nature de l'homme terrestre : l'étincelle divine qui est l'esprit, l'âme multiple que décèle l'intelligence, et le corps qui se manifeste sous nos yeux. De là, trois ordres d'idées, représentées par la religion, la philosophie et la science, ou encore par l'amour, la connaissance et le pouvoir, — le tout synthétisé dans la Sagesse divine qui constitue l'essence même de la Théosophie.

La théosophie comprend donc l'ensemble des questions soulevées par l'énigme de l'univers avec ses multiples aspects. Nous allons voir celles qui ressortissent à la vie de l'humanité.

Nous trouvons d'abord celle de la religion ou plutôt des religions.

On croit communément, d'après ce qu'on aurait trouvé dans les mythologies comparées, que les religions dérivent de l'ignorance, de la connaissance imparfaite des choses qui aurait créé le fétichisme, culte des forces élémentaires de la nature. La théosophie ne souscrit pas à cette opinion. D'après elle, c'est au contraire la connaissance exacte qui a été impartie aux débuts mêmes de l'humanité par des Sages évolués dans une manifestation antérieure, — car la théosophie soutient la succession périodique des manifes-

tations, — par des Sages, dis-je, venus pour aider notre humanité dans son pèlerinage à travers les âges et ne pas la laisser désarmée aux prises avec les lois qui régissent son développement. Le fétichisme n'est venu qu'ensuite, là où les enseignements premiers ont été perdus de vue.

La source même des religions, l'enseignement archaïque des premiers temps est donc unique et il en dérive l'unité fondamentale de ces religions qui ne sont différenciées entre elles que par l'effet des modifications graduelles apportées par les longs temps écoulés, les multiples conditions intervenues et les nécessités des races auquelles elles sont adaptées.

Si la source, ou la base, des religions leur est commune, pourquoi les religions sont-elles devenues des instruments de division au lieu de rester des éléments d'union, si ce n'est par le fait de l'imperfection humaine ; pourquoi leur exclusivisme, pourquoi leur intolérance, sinon par suite de notre ignorance ; et pourquoi, enfin, ne prêterait-on pas l'oreille aux accents, ou l'attention aux tentatives qui s'efforcent de retrouver l'unité religieuse primitive?

Cette connaissance de la Vérité-Une portait chez les Aryens. nos ancêtres, le nom de *Brahmâ-Vidya*, science de Brahmâ, science divine. C'est de cette Brahmâ Vidya que sont issus les plus hauts livres religieux qui nous soient restés, les *Vedas*, les *Upanishads* dont la *Bhaghavad Gita*, cet évangile des âges et des peuples, n'est qu'un fragment. C'est de là aussi que sont sortis, comme des rivières d'un même lac, les multiples et grandioses aspects de la pensée religieuse : l'hindouisme dont le bouddhisme n'était qu'une réforme et dont le chef, le divin Bouddha, a directement initié Pythagore, l'Egyptianisme, le Zoroastrianisme, l'Hellénisme, le Judaïsme et le Christianisme qui a tendu à synthétiser ses devanciers. Toutes ces religions ont ainsi des points communs, toutes croient et énoncent plus ou moins explicitement l'Essence divine et son unité de principe avec l'essence de la nature humaine.

La théosophie concilie ces aspects religieux en les raccordant à un processus d'évolution bien plus étendu que ne l'a discerné le génie d'un Darwin, parce que cette évolution s'applique à des parties de l'univers que n'ont pas atteintes nos sens actuels mais qui n'en existent pas moins pour cela et dont peuvent avoir notion des sens plus hauts, immanents en nous, quoique non généralement développés encore. C'est cette évolution profonde et infinie, en quelque sorte, qui développe l'étincelle divine projetée dans la substance primordiale — une, épandue dans les mondes, et la fait graviter vers la perfection, la fait se rapprocher de sa source, — le Logos, — et ainsi devenir *un* dieu, notre fin à tous.

L'instrument de cette évolution, c'est la loi de Causalité, — que les Aryens appelaient le *Karma*, — greffée sur la continuité de l'existence ou la *Réincarnation*. D'après cette loi, on recueille toujours ce qu'on a semé et l'on sème sans cesse ce que l'on récoltera ultérieurement.

Voilà ce qui, avec les phases multiples de l'existence réalisées par la réincarnation, produit la multiplicité aussi des conditions d'existence, leurs inégalités et la mise au point de ce qu'on peut appeler la justice immanente dans le monde.

Toutes les religions contiennent plus ou moins l'expression de cette loi et si cela n'apparaît pas à première vue chez elle, c'est en raison des voiles apposés par l'ignorance et l'erreur intervenues. Les religions dérivent des facettes du prisme humain dont la réfraction produit la diversité autant que la divergence des couleurs, alors que le rayon primitif était unique et incolore. Mais opposez un prisme rectificateur aux rayons réfractés et vous reconstituerez la lumière blanche. C'est là l'office de la théosophie. Les religions ne doivent donc pas s'exclure mais s'unir, au contraire, pour recouvrer leur clarté primitive : c'est encore ce à quoi peut contribuer la théosophie.

La théosophie ne demande rien à la foi aveugle. Elle sollicite l'adhésion en connaissance de cause et elle permet, elle donne les moyens de la réaliser. Elle permet de distinguer l'âme du corps, elle aide à ouvrir les yeux de cette âme, à développer ses facultés, à percevoir directement et les parties subtiles du globe où nous sommes et celles mêmes qui n'appartiennent pas à la nature physique, à se rendre personnellement compte ainsi d'une grande partie, au moins, des lois qui régissent l'univers, à substituer enfin la connaissance entendue à la croyance simplement admise ou imposée.

C'est ainsi que la mort n'apparaît plus comme une réalité, mais comme une transformation, comme une phase de l'existence, phase répétée à tous les degrés de l'échelle qu'il faut gravir pour arriver au faîte de l'évolution.

*
* *

Mais la théosophie n'intéresse pas moins la philosophie que la religion. D'abord elle enlève à la philosophie le caractère spéculatif que lui maintient notre seule ignorance. Elle en fait une science proprement dite et de même fait-elle aussi de la morale. C'est ainsi qu'on peut se rendre compte de la réalité du principe d'unité d'où découlent tous les autres principes. La substance primordiale est une et c'est d'elle qu'émane l'unité atomique sur chaque plan, vérifiable et vérifiée, au moins sur les premiers ; de même, de l'unité des forces afférentes à la substance, et de celle du sentiment de l'existence sur tous les plans, — la conscience.

C'est de cette unité dans tous les ordres que dérive essentiellement le principe de la fraternité si proclamé partout, quoique si peu vécu encore et cependant si absolument vrai. Telle est la raison pour laquelle la théosophie tend, en première ligne, à réaliser la fraternité humaine. Voyez, en effet, l'échange qui a lieu, sur le plan physique, qu'on le veuille ou non, des éléments issus de chacun de nous.

L'homme malade émet des particules morbides dans l'ambiance et l'homme bien portant les y puise et les absorbe, en laissant les siennes propres dans le même milieu. Et cet échange tend à établir entre les individus impliqués, une certaine communauté d'éléments physiques qui est précisément la caractéristique de la fraternité charnelle. Sur le plan astral, — celui du corps des désirs et des passions, — il en est de même, et cela se fait bien voir quand toute une agglomération d'hommes participe à une même émotion parfois suscitée d'une façon très déterminée. De même aussi, au point de vue mental : telles les contagions morales, ou encore les manières de penser spéciales aux nations et aux peuples séparés.

Il est donc vrai que les âmes sont sœurs aussi bien que les corps sont frères et que les uns et les autres constituent les membres multiples d'une même famille, celle de l'humanité, et qu'en en reconnaissant la formule, et surtout en la vivant, on s'ajuste au fonctionnement même d'une importante loi de la nature.

Quels devoirs en résulte-t-il pour l'homme? Celui de la solidarité la plus effective, celui de s'entr'aider, de s'aimer, de se secourir en toutes manières, comme on le fait déjà dans le sein de la famille proprement dite, dont la théosophie n'ambitionne que d'étendre les bornes aux confins mêmes de l'humanité.

La fraternité ainsi reconnue implique-t-elle l'égalité entre les hommes ? Voilà l'un des points où l'humanité actuelle est le moins éclairée, car elle proclame partout, voire même au fronton de ses églises et de ses prisons, les mots de : *Egalité et fraternité* ! et nous savons comment elle les applique... Eh bien, de même que les divers membres d'une même famille ne sont pas nécessairement égaux entre eux, de même il n'y a point parité inéluctable de facultés, de capacités et de valeur résultante entre les divers individus de la grande famille humaine. Le criminel, en effet, n'est pas l'égal de l'homme vertueux, ni l'idiot de l'homme intelligent, et ainsi à tous les degrés. C'est ce qu'on voit tout aussi aisément encore chez les enfants. Dans le cours de ma vie, j'ai eu à m'occuper de l'administration des écoles des quartiers populaires de Londres, ce qu'on appelle *East End*. Il y avait là 95 000 enfants soumis à la juridiction du *School Board* dont je faisais partie et j'étais en relations directes et constantes avec ces petits êtres. C'est ainsi que j'y rencontrais de véritables criminels en herbe et des vertus naissantes véritablement admirables. On voyait bien là que les enfants n'étaient pas égaux entre eux. D'où cela pouvait-il provenir ? La théosophie répond : de la différence d'âge des âmes, et de l'inégalité de leur développement.

Les étincelles ont pu être émanées à divers instants et leur évolution, bien que soumise aux mêmes conditions de labeur et d'assistance, a pu, en raison de la liberté laissée et de la responsabilité qui en dérive, ne point procéder du même pas. Il en est résulté des réalisations inégales, et ainsi se trouve prouvée de nouveau l'assimi-

lation des éléments de la race humaine aux enfants d'une même famille où il y a des frères aînés et des frères plus jeunes, des enfants admirablement doués et d'autres dépourvus de moyens.

Comment donc s'effectue le gouvernement de la famille ; impose-t-on les mêmes charges et les mêmes devoirs aux enfants en bas-âge et aux hommes faits ; ne demande-t-on pas davantage à ceux-là qu'à ceux-ci et n'est-ce pas ces derniers qui assistent et montrent la voie aux premiers ? Ainsi doit-il en être dans la société, et la théosophie insiste particulièrement sur ce point.

Puisque les hommes sont tous frères, ils doivent s'aimer entre eux. L'amour est la base naturelle de leurs relations et la justice celle de leurs agissements réciproques.

Les aînés, les hommes plus avancés, doivent aider, et même servir leurs frères par la raison précisément que ceux-ci sont déjà moins bien partagés de par la loi de causalité. Ils doivent leur laisser large part des biens de la terre et puisque leur propre raffinement leur ménage à eux-mêmes les jouissances mentales que ne peuvent goûter les autres, ne pas retenir à ces autres le pain de la vie, ni l'abri des vieux jours, où les écraser sous un labeur sans répit.

Il va sans dire que les droits se proportionnent aux devoirs et que la part de gouvernement d'une maison n'incombe pas au même degré aux babys qu'aux grands garçons. Tels sont, du moins, les principes dérivés de l'essence des choses, et les conséquences de leur mise ou non en pratique en sont aussi inéluctables, quoi que l'on puisse dire, que celles de nos propres actes personnels. Tel est aussi l'un des aspects de la question sociale. La douleur et la souffrance, en effet, ne proviennent que de nous-mêmes, de l'inobservance des règles naturelles, de l'égoïsme et de l'ignorance.

En tout et pour tout, pour les individus comme pour les familles, pour les nations et les peuples aussi, l'unité est l'idéal et sa réalisation est assurée par l'amour précurseur de l'union.

L'amour est plus fort que tout, même que la mort, tandis que son exclusion n'engendre que la séparation et la souffrance.

***

La théosophie ne sert pas moins la cause de la science que celle de la religion et de la philosophie. Elle peut conduire, en effet, la science dans des régions de la nature encore inexplorées et dont l'accession agrandira infiniment son domaine. L'existence d'autres états de substance que ceux de la matière physique en est le gage assuré. De quelque génie inventif que soit doué l'homme actuel, en effet, ses sens actuels et aussi les instruments qui en dérivent, télescope, microscope, spectroscope, ne sauraient dépasser les limites du monde physique et il y a bien d'autres mondes dans l'univers. Déjà l'on est entré dans les parties éthérées de la nature physique. L'ouverture, l'éveil ou le développement des sens dits de

l'âme permettent d'entrer dans les mondes super-physiques et la théosophie indique les moyens d'effectuer ce développement. Inutile d'ajouter que les moyens qu'elle préconise sont exclusivement sages et que tout en permettant de passer ainsi du connu à l'inconnu, elle ne le fait que graduellement et lentement, — la nature ne fait rien brusquement. Il ne dépend toutefois que de nous de le faire continûment et, dès lors, sûrement.

C'est par le développement des organes ou des véhicules supérieurs de l'être que l'on reconnaît pleinement l'indépendance relative des diverses parties de l'homme, qu'on se rend compte notamment que le corps physique n'est qu'un véhicule et non pas le maître de la maison, que l'être a plusieurs de ces véhicules à l'état potentiel, qu'il peut et doit les développer et s'en servir pour le bien.

C'est dans ces conditions que l'être peut s'extérioriser du corps physique, suivre le mouvement même de la pensée, participer à sa rapidité et à son pouvoir de pénétration, joindre ainsi les autres êtres qui nous sont chers, où qu'ils soient, pénétrer même leur rayonnement et y influer, se rendre compte enfin de ce qu'on appelle la mort, comme de tout, n'avoir plus besoin de croire parce qu'on *sait* et surtout aider ses frères, sur tous les plans. Rien ne sert davantage que de servir les autres !

C'est, en effet, la dominante de la théosophie que de pousser au service des autres, à l'amour de l'humanité, à son perfectionnement. Ce perfectionnement, en effet, ne peut venir que par l'union, parce que celle-ci amène l'unité et que l'unité seule est homogène.

La théosophie préconise trois voies : l'action, la pensée correcte, ou connaissance, et l'amour. Par la réalisation de ce triple idéal de sagesse, de pouvoir et d'unité, elle fait appel au dieu qui est dans l'homme, elle déracine le mal et lui substitue le bien.

Elle est ainsi l'amie la plus sûre de l'humanité, le guide de la science, la lumière de la philosophie, l'âme des religions, le soleil de l'Esprit.

Que les hommes donc accourent à l'appel de la théosophie, de cet aspect de la Sagesse divine ; qu'ils accueillent le précieux levain de vérité et d'amour qu'elle jette aux âmes !

Que les puissants s'inclinent sur les faibles ; que les riches laissent à ceux qui n'ont pas ; que les bons purifient les méchants ; que les génies éclairent les inintelligents, que les forts aident aux faibles ; que les uns par les autres grandissent dans la paix, dans la libération et dans l'amour !

Que tous ceux qui ont des oreilles entendent : la théosophie jette le cri de ralliement aux hommes de bonne volonté.

Que ceux qui sont prêts viennent aujourd'hui même.

Pour les autres, nous les attendons : ils viendront demain !

(*Applaudissements prolongés et répétés...*)

La Direction.

L'ART ET L'HOMME

Essai de psychologie de l'Art

I

> « L'art est impérissable comme la pensée; c'est une brillante manifestation de l'âme que les sens nient quelquefois parce qu'ils ne voient pas, mais qui cesserait d'être si elle était visible. »

« L'art, a dit E. Hello, est l'expression sensible du Beau ». Quant au Beau, lui-même, nous ne chercherons pas à le définir: R. Toppfer l'identifie avec Dieu et il a presque raison. Protée insaisissable et puissant, il est illimité et infiniment libre; sa forme est de n'en pas avoir puisqu'il peut les prendre toutes. On peut en dire autant du Vrai et du Bien, tout aussi indéfinissables que le Beau.

Cette trinité dont le *Vrai* est le Père (celui qui est); le *Beau*, le Fils (ou le Verbe), et le Bien, l'Esprit, est formée de trois reflets différents de l'Absolu.

Nous dirons donc simplement: *le Beau est un reflet de l'Absolu*, au lieu de l'enfermer dans une définition qui ne pourrait lui convenir.

En même temps que l'Absolu lui-même, le Beau s'est manifesté dans les divers plans de la nature, et, comme l'Univers visible, il se manifeste encore à nous dans le plan sensible ou matériel.

Tous les hommes ne sont pas également aptes à sentir le Beau manifesté dans la nature matérielle. Bien qu'omniprésent, il n'est pas également perceptible à toutes les organisations.

Comme la divinité immanente, il n'est compréhensible que pour ceux dont l'intuition est suffisamment développée, et on pourrait classer les artistes d'après leur facilité à percevoir le Beau, comme on peut mesurer l'élévation morale des individus, ou plutôt leur degré d'évolution, d'après l'idée, plus ou moins large qu'ils se font de la divinité.

Cette intuition spéciale qui permet de saisir le Beau n'est point

l'intuition complète des penseurs ; elle tient davantage aux sens et pourrait bien être un acheminement vers les sens astrals que l'humanité doit développer dans les races futures.

Il est probable que pour les animaux,— leurs facultés supérieures étant embryonnaires, — la nature n'a que des propriétés purement physiques ; l'homme primitif ressent déjà vaguement autre chose que des formes et des couleurs dans la rude nature qui l'entoure. Peu à peu le goût du Beau s'éveille dans l'humanité, confusément d'abord, puis d'une façon de plus en plus précise au fur et à mesure qu'évoluent les intelligences, et nous n'arriverons à le saisir complètement que lorsque nous aurons accompli le cycle immense de l'évolution humaine.

Pour le moment, toutes nos facultés n'étant pas complètement développées, l'équilibre n'étant pas accompli, nous ne pouvons comprendre que les qualités du Beau inhérentes à notre développement. Toutes ces qualités sont dans la nature, mais chaque tempérament ne sait y démêler que ce qui lui est propre, et c'est là le secret de la personnalité en art.

Bien que le Beau ne procède pas seulement de l'entendement humain, puisqu'il est préexistant dans la nature, il semble, en fait, ne dériver que de lui, car il n'est sensible qu'à la condition que l'intuition puisse s'élever jusqu'à lui.

Et comme l'artiste ne peut rendre que ce qu'il sent, l'art ou l'expression du Beau senti est humain et seulement humain.

En tant que production humaine, l'art sert évidemment à exprimer des pensées et des sentiments humains, et ici encore la créature doit être faite à l'image de son créateur ; la constitution d'ensemble de l'art doit être identique à celle de l'homme.

Car l'art pouvant exprimer tout ce qui est humain, et les centres d'émission des idées étant différents chez l'homme, bien que notre seul cerveau paraisse être l'unique creuset où elles prennent forme, il est de toute nécessité que l'art possède dans ses parties constitutives des centres correspondants aux « principes » de l'homme.

Ces principes, partant de l'*Unité*, sont, chez l'être humain, le résultat de condensations ou plutôt de différenciations graduelles de la substance, différenciations dues à l'action de la *force* d'évolution.

Il en est de même en art :

L'art, en effet, se manifeste par l'action du *mouvement* ou *vibrations* (correspondant à la *force*) sur la *matière* dans les deux aspects de l'*Absolu*, le Temps et l'Espace.

Les vibrations de la matière dans le temps produisent le *son* ; dans l'espace, elles donnent naissance à la *lumière*.

Il en résulte, d'une part, les *arts du langage* (musique et poésie) ; d'autre part, les *arts de la forme* ou *arts plastiques* (peinture, sculpture, architecture) auxquels on peut ajouter la danse ou l'art du geste.

pes de l'*Homme*.

l'Absolu, dont les deux principes

ment et *matière*, agissent sur ses deux aspects

et **l'Espace**

La division rythmique de l'Espace,

possible dans tous les sens (hauteur, largeur, profondeur) *trois* dimensions
donne naissance dans les *Arts plastiques*
à la *mise en place* (agencement de l'espace), qui constitue :
1° les *dimensions* et la *proportion* (mesures, canons, modules, etc.).
(Rapports des parties de l'espace).

2° la *répétition*, la *symétrie* et l'*alternance* (1er élément de l'ornementation);
3° les *formes géométriques* et leurs combinaisons (2e élément de l'ornementation);
4° les *formes vivantes* et leurs combinaisons (3e élément de l'ornementation).
(Combinaison d'espace et de *lumière* (matière).

La différenciation de la lumière
donne naissance :

En peinture,	En sculpture,	En architecture,
Les représentations des formes de la nature sont aussi des symboles d'idées.		»
1° au *clair-obscur*. Échelle des valeurs. — Vibrations du lent au rapide ou du noir au blanc, (Résultats de vibrations).	1° au *relief*. Ombres et lumières.	»
2° aux *nuances* ou *intensité de la lumière* du foncé au clair, donnent la vigueur au relief imité ou réel (oppositions). (Combinaisons d'espace, de mouvement et de lumière). Amplitude des vibrations.		»
3° aux *tons* de la lumière. (Décomposition de la lumière). Propriété spéciale des couleurs, dépend du degré de réfrangibilité. (Combinaison de lumière et de mouvement).	»	»
4° à la *couleur*. Addition de tons différents au clair-obscur. Simultanéité de la valeur et du ton.	A la *polychromie* naturelle ou artificielle (matériaux).	A la *polychromie* naturelle ou artificielle (matériaux).

Chacune de ces deux grandes catégories de l'art comprend trois modes d'expression : le *rythme*, la *mélodie* et l'*harmonie* pour les arts du langage; le *trait*, le *relief* et la *couleur* pour les arts de la forme.

Ces modes d'expression correspondent aux trois plans de conscience de l'homme : le plan spirituel, le plan mental-psychique, le plan astral-physique.

En effet, le *trait* est immatériel comme le *rythme*, car les lignes ou limites figuratives de l'espace sont conventionnelles, tout comme les barres de mesure. De plus, ces deux modes donnent la première caractéristique de l'œuvre d'art, celle qui constitue son degré de spiritualité.

La *mélodie* correspond bien au plan psycho-mental ; elle exprime des idées, en poésie surtout, grâce aux mots,qui comme les formes, ont une signification précise ; et en musique ce sont les sentiments qu'elle est surtout apte à rendre.

Comme la diction proprement dite, elle est éminemment émotive, donc passionnelle.

Quant au *relief*, clair-obscur ou modelé des formes, il est beaucoup plus suggestif que le trait, plus près de la nature matérielle, moins éthéré, moins pur.

Les jeux d'ombre et de lumière,symboles de la vie,correspondent parfaitement aux émotions diverses de l'âme.

Enfin, l'*harmonie* des mots et celle de la musique, bien que savantes, et la *couleur* en peinture, bien que complexe, agissent surtout sur les sens, et sont plus près du domaine physique que les éléments précédents.

Les manifestations graduelles du temps et de l'espace donnent naissance à sept éléments analogues à ceux qui constituent l'homme.

Les trois éléments supérieurs qui forment (1) le rythme et le trait sont indivisibles comme la triade supérieure chez l'homme ; quant aux quatre éléments inférieurs, quoique pouvant être séparés, ils concourent ensemble à l'expression, de même que le quaternaire inférieur peut être considéré comme un ensemble de parties liées, mais séparables.

Etudions séparément chacun de ces éléments artistiques et humains et voyons si ce qu'expriment les uns correspond bien aux potentialités des autres.

1° *Atma* est la radiation directe, la plus haute et la première manifestation de l'Unité. Le temps et l'espace sont aussi la première manifestation de l'Absolu.

2° La durée ne se manifeste à nous que par le rythme ; l'allure du débit, le mouvement, la mesure rendant pour ainsi dire le temps palpable.

(1) Voir le tableau.

La composition ou groupement des différentes parties de l'œuvre d'art correspond également au rythme.

L'espace non plus n'est pas sensible, considéré dans sa totalité infinie ; l'étendue est soumise également à des divisions rythmiques. Les proportions et les dimensions des corps sont des rapports des parties de l'espace, comme le mouvement et la mesure sont des rapports des parties du temps.

De même que l'espace et le temps peuvent aider à concevoir (bien faiblement) l'Absolu, de même *Buddhi* est considéré comme le véhicule de l'Esprit, l'élément de substance spéciale aidant à le percevoir.

Les œuvres d'art où domine le rythme, comme un récitatif simple d'allure et d'une constante hauteur de son, une mélopée lente et monotone, la récitation scandée des psaumes et des prières liturgiques dans les églises catholiques, portent parfois les auditeurs capables de sentir vers les régions les plus hautes de la spiritualité.

En architecture, les formes simples et grandioses produisent une impression analogue (Pyramides), comme en sculpture le modelé sommaire (colosses égyptiens), ou en peinture les grandes fresques simples de forme et sobres de couleur (Puvis de Chavannes).

L'Egypte antique était l'un des pays de l'Initiation ; aussi les anciens prêtres égyptiens avaient fort bien compris le rôle des différentes parties de l'art.

C'est ce qui explique pourquoi, après une période très reculée pendant laquelle l'art put atteindre une puissance énorme d'exactitude matérielle, on voit tout d'un coup les formes se simplifier et se figer, et les statues se couler semble-t-il dans le même moule.

Les prêtres égyptiens ont voulu qu'à ce moment l'art devînt moralisateur ; ils ont diminué ses éléments passionnels et donné plus d'importance au trait.

C'est pour la même raison que le Koran interdit toute représentation de la vie animée ; le trait devint presque l'unique moyen d'expression des artistes arabes qui créèrent d'ingénieuses formes rythmiques toutes conventionnelles.

Ajoutons incidemment que dans la musique arabe c'est aussi le rythme qui domine. Enfin, en littérature, l'écrivain spiritualiste se reconnaît non seulement à l'élévation de la pensée, mais aussi aux amples divisions de ses ouvrages et aux longues périodes.

3° *Manas*, l'intelligence, est double ; il participe directement du ternaire supérieur et, par reflet, du quaternaire inférieur. Il correspond, d'une part, aux premiers résultats des divisions rythmiques (l'alternance, la répétition, la symétrie) ainsi qu'aux formes géométriques. D'autre part, dans le quaternaire inférieur, il correspond à l'expression des idées par son organe, le cerveau.

La différenciation du son, de la lumière, les mots, les notes, les formes vivantes sont également nécessaires à l'expression des idées en art et correspondent au mental inférieur de l'homme.

La formation et la vertu des pantacles prouvent bien que les formes géométriques sont des symboles d'idées spirituelles ; les formes vivantes et les mots servent à l'expression des idées purement mentales.

L'architecture et la musique manquent de mental ; aussi n'expriment-elles pas d'une façon aussi précise que la littérature ou le dessin. La précision est plus grande en littérature qu'en peinture parce que les mots sont conventionnels tandis que les formes sont plutôt symboliques.

L'architecture ne manque pas seulement de mental, mais aussi de passionnalité ; les sentiments qu'elle provoque sont bien plus élevés que l'émotion sentimentale.

La musique a un champ d'action plus étendu, mais n'ayant pas de mentalité, elle est ou spirituelle ou passionnelle.

Donc, il doit y avoir deux sortes de musiciens : les mystiques (école allemande) et les sentimentaux (école italienne). Certains musiciens français semblent réunir ces deux qualités et c'est là le secret de leur popularité.

La poésie parlée ou diction agit un peu comme la musique ; elle exprime, en plus, des idées mentales et elle atteint son maximum d'action lorsqu'elle est accompagnée par l'orchestre et soulignée par l'art du geste.

4° La voix humaine, la mélodie, le relief sont des vibrations sonores ou lumineuses ; ils sont le pôle opposé du trait ou du rythme et constituent la forme des sentiments passionnels, source des émotions artistiques. Ils correspondent au *Kama*, résultat de l'ensemble des vibrations passionnelles, pôle opposé de Buddhi, forme des désirs et centre de l'émotivité.

Si au théâtre les différentes *voix* de l'acteur peuvent exprimer la passion, il n'est pas impossible de retrouver l'indice de la sentimentalité dans l'œuvre de l'écrivain.

C'est dans l'emploi des voyelles qu'il faut le chercher. Prononcées ainsi :

ou, o, a, è, é, i, u, e,

on s'aperçoit qu'elles forment une double gamme ascendante et descendante ou mieux une série circulaire.

L'emploi fréquent des syllabes colorées, des mots sonores, en un mot l'abus des voyelles dénote la sentimentalité en littérature.

Les consonnes ou articulations tiennent plutôt au trait et au rythme ; elles sont un indice de mentalité et même de spiritualité, car les consonnes initiales contiennent, on le sait, l'idée-mère du mot lui-même. Elles peuvent marquer aussi la nature de la sentimentalité suivant qu'elles sont rudes comme les gutturales et les dentales, ou molles comme les nasales et les labiales.

En musique, c'est la mélodie considérée comme succession de sons qui exprime les sentiments. Elle est difficilement séparable du rythme, mais il est facile de comparer les impressions produites

par l'audition d'une phrase musicale très sentimentale et celle de son seul rythme.

Dans les arts plastiques, la peinture et la sculpture ont seules le don d'émouvoir car elles possèdent le relief vrai ou figuré. Les impressions que produit l'architecture sont plus spirituelles qu'animiques.

Les vibrations du relief correspondent à celles de l'âme animale. Plus l'art se rapproche de la nature, plus il devient passionnel ; c'est pourquoi la ronde-bosse est d'une sentimentalité inférieure au bas-relief. Les artistes qui préfèrent l'infinie variété des valeurs à la ligne sont des sentimentaux ; les maîtres du fusain rentrent dans cette catégorie, et comme leur sentimentalité est moins matérielle que celle des coloristes, on ne s'étonnera plus d'apprendre que le fusain et le lavis sont les genres qui correspondent le mieux du Kama.

Pour la même raison, on peut dire qu'en général, la sentimentalité du sculpteur est plus animique que celle du peintre.

La sculpture est donc spiritualiste par ses proportions, intellectuelle par ses formes et animique ou passionnelle par son modelé.

5° Les nuances sont les sources de la vie en musique et en diction, des vigueurs en dessin, comme Jiva est la source vitale, l'agent de l'énergie sur tous les plans. Nuances et vitalité dépendent de l'amplitude des vibrations lumineuses, sonores ou passionnelles.

Les nuances sont inséparables de la mélodie ; en peinture, elles se confondent avec les valeurs ; dans les œuvres littéraires l'agencement des phrases, l'emploi des mots, le choix des figures les produisent. De même Jiva donne la vie aux principes inférieurs qui ne peuvent se passer de lui.

Les nuances littéraires, picturales et musicales donnent la vie à l'œuvre d'art, et cette vie correspond à l'intensité de la passionnalité de l'artiste.

Nous trouverons une certaine rudesse en même temps qu'une grande franchise chez ceux qui se plaisent aux effets heurtés.

Les raffinés cherchent dans le *poli* l'exagération même des nuances délicates.

Les nuances semblent donc peindre la *marche* ou la *nature* de la passion, symbolisée elle-même par les valeurs et les sons considérés comme résultats de vibrations.

6° Le timbre des voix et des instruments, le ton des couleurs ne tiennent ni à la rapidité des vibrations, ni à leur amplitude. On les définit propriétés particulières alors qu'il faudrait dire propriétés éthériques du son ou de la lumière.

Le LINGA SHARIRA (1), lui aussi, résulte de la nature éthérique des vibrations passionnelles puisqu'il est l'élément de forme imparti surtout dans le plan éthérique.

(1) Le double éthérique.

Il est intimement lié au corps physique comme le timbre au son et à l'harmonie, comme le ton aux couleurs.

En musique, on sépare difficilement le timbre du son ; on sait cependant que des timbres différents produisent des impressions dues au « je ne sais quoi » de la musique.

En peinture, le ton est séparable du clair-obscur ; c'est la couleur pure, sans modelé. Violent, il devient criard comme un *forte* exagéré et permanent. Il doit doubler le dessin et ajouter son fantôme coloré et fugitif à la forme précise.

Le timbre et le ton sont analogues aux *convenances* de la passion dans la vie.

7° On doit considérer le CORPS PHYSIQUE comme un produit de matière tangible organisée ajouté aux autres principes humains.

L'harmonie des mots et l'harmonie musicale, la couleur en peinture ne sont aussi que des additions de sons ou de tons aux autres principes de l'art. Leur union à ces principes est importante mais non indispensable à la vie de l'œuvre d'art, pas plus que la disparition du corps physique n'entrave la vie de l'individu.

Le charme de l'harmonie et de la couleur est surtout sensuel. Cette dernière exprime peu ; elle flatte surtout l'œil, elle n'est pas séparable du ton qui la caractérise, elle s'adresse à la bête raffinée.

L'harmonie seule n'agit également que sur les sens ; elle est agréable à l'oreille, mais exprime peu sans la mélodie.

Ces deux éléments sont le langage du réalisme. En littérature, le réalisme tient non seulement au choix du sujet, mais aussi au choix des mots ou matériaux de la langue ; il réside surtout dans la couleur ou son des mots, l'onomatopée, le calembour.

La polychromie en statuaire et en architecture accuse aussi le réalisme ; qu'il rappelle la vie ou la mort, c'est toujours le symbole du corps physique.

L'étude précédente peut servir à apprécier la *nature* du beau qui entre dans l'œuvre d'art ; la *quantité* de beau réalisé va être étudiée maintenant.

(*à suivre.*) **Blanvillain.**

LE DÉVACHAN

(*Suite*)

DES REGISTRES AKASIQUES

En parlant des caractéristiques générales du plan, nous ne devons pas oublier de mentionner les archives akasiques, lesquelles

forment ce qu'on pourrait appeler la mémoire de la nature, la seule histoire du monde qui soit digne de confiance. Ce qui se trouve sur ce plan, est-il l'enregistrement absolu ou simplement sa réflexion dévachanique ? Ce qu'il y a de certain, c'est que tout est clair, précis, vrai et bien différent des traces à éclipses et à bâtons rompus qui en sont l'unique représentation dans le monde astral. Ce n'est donc que par l'acquisition de la voyance sur ce plan dévachanique qu'on peut faire fond sur les images du passé ; et encore faut-il qu'on puisse passer en pleine conscience de ce plan au plan physique pour ne pas courir le risque de se tromper en rapportant ici-bas les choses perçues.

Mais l'élève qui a réussi à développer ses pouvoirs latents au point de pouvoir employer le sens dévachanique tout en demeurant dans son corps physique, voit s'ouvrir devant lui un champ de recherches historiques d'un immense intérêt. Non seulement il peut passer en revue toute l'histoire qui nous est actuellement connue et corriger à l'examen les erreurs et les fausses conceptions intervenues dans les récits qui nous ont été transmis ; mais il peut aussi parcourir à volonté l'histoire entière du monde depuis son commencement ; il peut assister à la lente évolution de l'intellect de l'homme, à la descente des « Seigneurs de la flamme », et au progrès des puissantes civilisations qu'ils ont fondées.

L'étude du voyant n'est d'ailleurs pas limitée à la seule humanité : comme dans un musée, il a devant lui tous les animaux étranges, toutes les formes végétales qui existaient dans l'enfance du monde ; il peut suivre les étonnants changements géologiques qui ont eu lieu, regarder le cours des grands cataclysmes qui ont maintes et maintes fois changé la face entière de la terre. Les possibilités ainsi données par l'accession aux registres akasiques, sont si nombreuses et si variées que cela seul suffirait pour donner au plan dévachanique un avantage immense, comme intérêt, sur tous les mondes inférieurs. Mais il s'y ajoute bien autre chose encore : à savoir, le notable accroissement de connaissance donné par cette nouvelle faculté ; le privilège d'entrer en rapport direct, non seulement avec le grand royaume des Dévas, mais avec les Maîtres du savoir eux-mêmes ; le repos et le soulagement obtenus en quittant l'effort fatigant de la vie physique pour la joie et la béatitude ; et surtout l'énorme développement de capacités au moyen desquelles le disciple avancé peut trouver le moyen de secourir ses frères ! — Tant d'avantages suffisent à peine à nous faire comprendre entièrement ce que l'on a gagné lorsqu'on a mérité d'entrer, à volonté, et en pleine conscience, dans le brillant royaume de Sukhavati.

HABITANTS

Peut-être ferions-nous bien, en essayant de décrire les habitants du Dévachan, de les diviser en trois grandes classes, ainsi que nous

l'avons fait dans le travail sur le plan astral, — les humains, les non-humains et les artificiels, — quoique les subdivisions soient naturellement moins nombreuses en Dévachan, parce que les produits des mauvaises passions de l'homme, si abondants dans le Kama-Loca, ne peuvent trouver place sur le plan dont nous nous occupons.

I. — Humains.

Ici encore nous subdiviserons en deux classes les habitants humains du plan dévachanique, — ceux qui sont encore en relation avec leur corps physique, et ceux qui n'y sont plus — les vivants et les morts, comme on les appelle généralement, quoique bien à tort. Une connaissance même très limitée de ces hauts plans suffit pour modifier complètement la conception que l'étudiant se fait du changement qu'on appelle la mort; à peine sa conscience s'ouvre-t-elle sur le plan astral que la plénitude de la vraie vie se montre à lui comme une chose qu'on ne peut connaître ici-bas ; il voit alors, et il le voit beaucoup mieux encore en Dévachan, que quitter cette terre physique, c'est entrer *dans* la vie réelle et non en sortir. Les langues occidentales ne possèdent point de mots capables d'exprimer ces conditions : incarnés et désincarnés, rendraient, peut-être, le moins inexactement, ce que nous voulons dire. Commençons donc à considérer les habitants du Dévachan que nous pouvons nommer

LES INCARNÉS.

Les êtres humains capables de se mouvoir en pleine conscience sur ce plan, bien qu'ils soient liés encore à des corps physiques, sont invariablement ou des Initiés ou des Adeptes, car un élève, avant que son Maître ne lui ait appris à former le Mayavirupa(1), ne peut agir librement, même sur les niveaux rupiques du Dévachan. Fonctionner consciemment, pendant la vie physique, sur les niveaux arupiques, indique un plus grand progrès encore : cela marque, en effet, l'unification du Manas. C'est-à-dire que l'homme ici-bas n'est plus une simple personnalité plus ou moins guidée par l'individualité au-dessus de lui, mais qu'il est cette individualité même, individualité encore embarrassée et limitée, il est vrai, par son corps, mais possédant néanmoins le pouvoir et le savoir d'un Ego hautement développé.

Quels êtres magnifiques sont ces Adeptes et ces Initiés pour la vision de celui qui a appris à les apercevoir ! Ce sont des sphères splendides de lumière et de couleur, dissipant toute influence mauvaise partout où elles vont, et répandant dans l'ambiance un tel sentiment de repos et de bonheur que ceux mêmes qui ne peuvent

(1) Corps formé de substance mentale.

les voir ressentent leur présence. C'est dans ce monde céleste que ces êtres accomplissent leurs plus importants travaux, — surtout sur les divisions les plus hautes, là où ils peuvent communiquer directement avec l'individualité. C'est de ce plan qu'ils déversent les plus nobles influences spirituelles sur le monde de la pensée ; c'est de là qu'ils donnent la première impulsion aux grands et bienfaisants mouvements de tous genres. Là, se distribue une grande partie de la force spirituelle élaborée par le glorieux et volontaire sacrifice des Nirmanakayas ; là aussi, l'enseignement direct est départi aux disciples assez avancés pour le recevoir, parce qu'il peut y être donné beaucoup plus aisément et plus complètement que sur le plan astral. Ajoutons que les Adeptes ont, en outre, un grand champ de labeur en ce qui concerne les habitants du Dévachan : mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

On est heureux de pouvoir dire qu'une certaine classe d'habitants, qui,sur le plan astral, s'imposait désagréablement à notre observation, ne se trouve nulle part en Dévachan. Dans un monde dont les caractéristiques sont le désintéressement et la spiritualité, le magicien noir et ses élèves ne peuvent trouver de place, puisque le trait essentiel qui distingue les membres de l'école noire c'est l'égoïsme. Il n'en est pas moins vrai que chez un grand nombre d'entre eux, l'intellect est souvent fortement développé et que, par suite, la matière de leur corps mental peut fonctionner avec beaucoup d'activité et de délicatesse dans certaines directions, mais celle-ci tendent toujours vers quelque désir personnel et ne peuvent, par conséquent, s'exprimer que par le *Kama-manas* — c'est-à-dire, par la partie du corps mental qui est devenue presque inextricablement enchevêtrée à Kama. La suite nécessaire de cette limitation est qu'ils ne peuvent agir que sur le plan astral et le plan physique, et qu'ainsi se trouve justifiée la vieille et belle description du monde céleste : « l'endroit où les méchants cessent de nuire et où les fatigués se reposent. »

EN SOMMEIL OU EN TRANSE

En pensant aux habitants vivants qui se trouvent sur le Dévachan, l'on se demande naturellement s'il est possible aux personnes ordinaires, pendant le sommeil, ou aux psychiques développés, pendant l'état de transe, de pénétrer parfois jusqu'à ce plan. La réponse est que cette occurrence est possible dans l'un et l'autre cas, mais qu'elle est extrêmement rare. La pureté de la vie et de son but en seraient d'abord les conditions absolument indispensables, et lors même qu'on parviendrait jusqu'au plan considéré, on n'y aurait pour ainsi dire pas une vraie conscience, mais simplement la capacité de recevoir certaines impressions.

Comme exemple de la possibilité d'entrer dans l'état dévachanique pendant le sommeil, nous pouvons raconter un incident sur-

venu dans les expériences poursuivies par la *Loge de Londres* sur la conscience pendant les rêves. Une partie en a été déjà publiée dans une étude sur cette question. (Voir le *Lotus Bleu* de 96-97)

Ceux qui ont lu ce travail se souviennent, sans doute, qu'une pensée figurant un beau paysage tropical fut présentée au mental de diverses personnes endormies avec l'intention de découvrir jusqu'à quel point elles pourraient, au réveil, se souvenir de ce qu'elles auraient vu. Nous citerons ici, avec utilité, un cas qui n'a pas trouvé place dans le travail précité, parce qu'il n'appartenait pas spécialement au phénomène des rêves.

Le sujet possédait un mental pur et une capacité psychique considérable quoique non exercée; l'effet de l'image-pensée présentée à son mental fut étonnant. Le sentiment de joie respectueuse ainsi produit fut tellement grand, les pensées évoquées par la contemplation de cette scène glorieuse tellement exaltées et spirituelles que la conscience du dormeur passa tout entière dans le corps mental, ou, pour expliquer différemment la même idée, sa conscience monta jusqu'au plan dévachanique.

Il ne faut cependant pas supposer que le sujet se rendait vraiment compte de ce qui l'entourait sur ce dernier plan ou qu'il en comprenait les conditions ; il était simplement dans l'état du Dévachani (1) ordinaire après la mort ; il flottait dans une mer de lumière et de couleur, mais il y était absorbé dans ses propres pensées, n'ayant aucune conscience de ce qui était en dehors, plongé dans la contemplation extatique du paysage et des pensées qu'il lui inspirait. Il contemplait pourtant avec une vision plus pénétrante, avec une appréciation plus parfaite et avec la vigueur particulière de pensée qui appartient au plan dévachanique ; il jouissait en même temps de ce bonheur intense dont nous avons souvent parlé déjà. Le dormeur resta ainsi pendant plusieurs heures, inconscient en apparence de la marche du temps, et s'éveilla enfin avec un profond sentiment de paix et de joie interne; et il ne pouvait s'expliquer ces sentiments parce qu'il ne rapportait aucun souvenir de ce qui s'était passé.

Il n'est pas douteux qu'une telle expérience, alors même qu'elle ne se grave pas dans la mémoire physique, n'en fait pas moins marcher plus vite l'évolution spirituelle de l'Ego.

Le nombre restreint des expériences, nous fait naturellement hésiter à le dire avec trop d'assurance, mais nous croyons presque certain qn'un résultat semblable à celui que nous venons de décrire n'est possible que dans le cas d'une personne d'un certain développement psychique ; et cette condition serait bien plus indispensable encore si l'on voulait faire monter une personne mesmérisée jusqu'au plan dévachanique. C'est tellement vrai que, parmi les clairvoyants ordinaires, il n'en est probablement pas un

(1) L'habitant du Dévachan.

sur mille qui y parvienne ; et dans les rares cas où l'un d'eux réussit à s'y élever, il doit être non seulement d'un développement exceptionnel, mais, comme nous l'avons déjà indiqué, d'une vie et d'une pureté de motif parfaites. Et même en possédant toutes ces qualités exceptionnelles, le psychique non expérimenté trouvera toujours difficile de rapporter avec précision sur le plan inférieur ce qu'il aura vu sur le plan d'en haut. Toutes ces considérations viennent donc accentuer ce que nous avons déjà si souvent répété : qu'il est nécessaire d'entraîner tous les psychiques avec le plus grand soin en les plaçant sous la direction d'un instructeur qualifié, avant de pouvoir ajouter foi au récit de ce qu'ils disent avoir vu.

LES DÉSINCARNÉS

Avant d'examiner en détail les conditions des désincarnés des différentes subdivisions du Dévachan, il est nécessaire de se rendre un compte bien exact de la distinction qui existe entre les divisions *rupiques* et *arupiques*. Sur les premières, l'homme demeure entièrement enveloppé dans le monde de ses propres pensées, s'identifiant tout à fait avec la personnalité de la vie qu'il vient de quitter ; sur les dernières, il est simplement l'Ego réincarnateur, l'Ego qui (s'il a développé une conscience assez forte sur ce milieu pour comprendre clairement ce qu'il y voit) réalise jusqu'à un certain point l'évolution dans laquelle il se trouve engagé et le travail qu'il a à faire. Et il ne faut pas oublier que chaque homme doit traverser ces deux stages, entre une mort et une renaissanee ; mais il est bon d'ajouter que la plus grande partie de l'humanité est si peu développée et possède si peu de conscience sur l'un et l'autre de ces stages, qu'elle ne fait, à vrai dire, qu'y passer en songe. Néanmoins chaque être humain, consciemment ou non, doit se mettre en contact avec son propre Ego, sur le plan arupique du Dévachan, avant qu'il puisse se réincarner, et à mesure que son évolution se déroule, ce contact devient de plus en plus précis et réel. Non seulement il y est plus conscient à mesure qu'il progresse, mais la période qu'il passe dans ce monde de réalité augmente aussi, car sa conscience s'élève, d'une manière lente mais continue, à travers les différents plans du système.

L'homme primitif, par exemple, n'a relativement que très peu de conscience sur n'importe quel plan, sauf le plan physique pendant sa vie, et les subdivisions inférieures du plan astral après sa mort, et vraiment l'on peut en dire autant de l'homme qui, de nos jours, n'a aucun développement. Une personne d'une évolution plus avancée commence à avoir une courte période de Dévachan (sur les niveaux rupiques, bien entendu), mais elle passe sur le plan astral la plus grande partie du temps qui sépare ses incarnations. A mesure qu'elle avance, la vie astrale devient pour elle plus courte et la vie dévachanique plus longue ; jusqu'à ce que, devenue

intellectuelle et spiritualisée, elle puisse traverser le Kama-Loca presque sans s'y arrêter et jouir d'un séjour long et heureux sur les niveaux rupiques les plus élevés. Mais arrivé à ce point, la conscience du véritable Ego sur les divisions arupiques s'est éveillée à un haut degré et sa vie consciente en Dévachan se divise en deux parties, la dernière desquelles, — la plus courte, — se passe sur les hauts sous-plans, dans le corps causal.

Le processus déjà décrit se répète ; la vie sur les niveaux rupiques se raccourcit à mesure que celle plus élevée des divisions arupiques devient plus longue et plus réelle, jusqu'à ce qu'arrive enfin le temps où la conscience est unifiée, où le Manas supérieur et le Manas inférieur sont indissolublement unis, où l'homme cesse de s'envelopper dans le mirage de ses propres pensées et de les prendre pour le grand monde céleste qui l'entoure : c'est alors qu'il réalise enfin les vraies possibilités de sa vie et qu'il commence vraiment à vivre pour la première fois. Mais lorsqu'il atteint ces altitudes, il est devenu un initié ; il a pris définitivement entre ses propres mains son progrès futur.

(*à suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

L'EXILÉ DU DÉVACHAN

—

Du divin séjour
De pure lumière
Et de suprême amour,
Au seuil de l'Unité première,
Hélas ! me voilà, ô destin cruel,
Retombé dans la fange...
Oh ! n'être plus un ange
Du ciel !

Pour un seul désir
Venant de la terre,
Je n'ai pas su saisir
Le mot du grand, du saint mystère...
Sur le point d'atteindre au but éternel,
Il vous faut, vers la cendre,
Pauvres âmes ! descendre
Du ciel !

Sur le triste sol
Où je dois renaître,
J'accomplirai mon vol
De nouveau, vers l'IMMUABLE ÊTRE...

Et je garde encor, — bonheur partiel,
En ma secrète essence,
Quelque réminiscence
Du ciel !

MAURICE LARGERIS, M. S. T.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

La seconde conférence théosophique mensuelle a eu lieu le 5 décembre sur *les Plans de la nature.* On a commencé par esquisser l'origine des plans, ainsi que le schéma de leur représentation figurée. On a parlé ensuite de la partie éthérée du plan physique, la seule dont ait à s'occuper la théosophie puisque la science ne la connait pas encore, alors qu'elle se donne si brillamment carrière dans le reste : les états solide, liquide et gazeux. On a abordé alors le plan astral et fait l'énumération, avec quelques détails, des éléments qui s'y trouvent, des formes-pensées de l'ordre du désir, et des habitants qui y résident, humains et non humains. Mais la partie la plus intéressante de la conférence a été celle où M. Paul Gillard a donné du troisième plan, ou au moins de son aspect dévachanique, une monographie analogue à celle que nous avions faite du second plan dit astral. Ce dernier est plus ou moins connu de nombreuses écoles spiritualistes ou occultistes, tandis que les seuls renseignements que le monde possède sur le dévachan ne proviennent exclusivement que des hauts travaux théosophiques. Aussi l'exposé de M. Paul Gillard a-t-il été accueilli avec grande faveur. On sait que le développement en est actuellement publié au *Lotus Bleu*. Par une sorte de loi de conséquence, quelques personnes ont demandé si ces données sur le *Dévachan* étaient appuyées de preuves positives. Les conditions dans lesquelles ces informations ont été obtenues avaient été rappelées par le conférencier et elles sont développées dans le travail de l'auteur même, M. Leadbeater ; mais nous concevons que, dans l'étonnement légitime suscité par de tels aperçus, ont ait oublié de bonne foi de prendre ces conditions en considération. Ces informations, en effet, si singulières et si belles, ne dérivent pas d'une révélation proprement dite, ni du dire d'intermédiaires occultes, si contrôlé qu'il puisse être, mais de la propre et personnelle observation directe d'hommes ou de femmes aussi distingués par la moralité que par l'intelligence et la

fermeté du caractère — d'hommes et de femmes travaillant *séparément*. Nous insistons sur ce point pour écarter l'idée d'auto-suggestion ou de suggestion collective qu'il faudrait y adjoindre, laquelle ne s'est pas exercée puisque les observations procédaient en des lieux et en des temps différents. Ces observations sont donc entièrement analogues à celles mêmes de nos savants, et la concordance de leurs résultats, issus de sources diverses, nous l'avons dit, achève bien de constituer la caractéristique spéciale de la donnée théosophique.

Quant à reproduire sous nos yeux mêmes de chair les résultats de ces observations, ou certains seulement d'entre eux, ou encore n'importe quel fait relevant exclusivement de l'un des plans autres que le plan physique sur lequel nous sommes en ce moment, — car c'est bien cela qu'entendent les honorables personnes, quelques-unes fort instruites, certes, en matière scientifique, qui hésitent encore à pleinement admettre nos assertions, — nous pouvons dire que cela ne se réalisera pas, parce que ce *n'est pas réalisable*. Ce dont on n'a pas conscience, a dit Spinosa, n'existe pas pour soi. Et c'est vrai, et tant que l'état de conscience sur le plan astral, par exemple, ne sera pas suscité ou éveillé dans l'homme, celui-ci ne pourra pas percevoir les éléments d'ordre exclusivement astral. Les seules bribes d'éléments occultes dont on puisse avoir notion positive, actuellement, sont ceux revêtus de la substance éthérée des sous-plans supérieurs du plan physique. C'est du moins un commencement, une sorte d'admission *sur le seuil*, et les travaux des Crookes, des Babbitt, des Baraduc, des de Rochas, des représentants les plus éminents des écoles spiritiques, occultistes et autres ont encore le mérite très réel d'introduire sur le parvis de la connaissance intégrale. Nous rendons donc grandement hommage aux services rendus, par ces « travaux d'approche » dans le bon combat contre le matérialisme et nous n'essayons, ici, que de bien définir les positions. Le plein accès à la connaissance, la démonstration positive des choses des plans supérieurs ne se réaliseront qu'avec l'ouverture des yeux, supérieurs aussi, de l'âme, et le moyen d'y arriver le plus sûrement est de vivre la vie suivant l'ordre par la pratique de la purification, de la méditation et de l'amour, les trois voies préconisées par la théosophie.

∴

L'événement majeur du mois dernier, pour nous, a naturellement été la série de conférences que Mme Annie Besant, notre chère et honorée sœur, a bien voulu donner en France : à Paris, à Nice et à Toulon. Comme nous en traitons spécialement par ailleurs, nous ne ferons, ici, que nous féliciter du grand succès qu'elles ont obtenu, puisqu'à Paris, seulement, presque sans publicité, — car deux ou trois journaux seulement ont bien voulu annoncer la conférence du 15 décembre, — près d'un millier de personnes sont venues aux *Sociétés savantes* pour entendre la parole théosophique et sept cents environ l'ont entendue et longuement acclamée.

La presse du jour, nous l'avons dit, a presque tout entière refusé son concours gracieux à l'œuvre de lumière et de désintéressement que nous poursuivions, — je dis de désintéressement parce que les conférences étaient publiques et gratuites, à Paris et à Toulon, que leurs frais et ceux supplémentaires qu'elles impliquaient par ailleurs étaient entièrement faits par une poignée de théosophistes français.

∴

Nous devons faire exception dans nos doléances sur le rôle de la presse en faveur du journal la *Fronde*, journal nouvellement fondé, dirigé, administré, rédigé, et composé par des femmes, exclusivement. Seule, la *Fronde* a annoncé la conférence, interviewé Mme Annie Besant avant son discours du 15 décembre, et donné ensuite une bonne analyse de ce discours. Par ailleurs, l'excellence des informations de ce journal, la hauteur et l'intelligence de ses idées, le cœur et le dévouement, surtout, de ses plaidoyers pour toutes les causes justes, y compris celles qui ne semblent impliquer que des hommes, lui assurent une haute place aussi dans l'estime des penseurs et dans l'affection des humanitaires si la *Fronde* reste fidèle à l'idéal que nous aimons à lui supposer. Cela n'étonne en rien le théosophe (1) qui sait de longue date que *la femme est encore ce qu'il y a de meilleur dans l'homme.*

∴

Nous apprenons le décès récent de M. Stanislas de Guaita, à l'âge de trente-huit ans, à la suite d'une longue maladie. M. de Guaita était certainement, en dehors de l'école théosophique, l'écrivain, en matière de science occulte, le plus versé de l'occident, et nous avons nettement dit ce que nous pensions de lui lors de la présentation au *Lotus Bleu* du dernier paru de ses ouvrages. Les journaux qui annoncent la mort de M. de Guaita font suivre son nom d'une série de titres mirifiques qu'on s'étonnerait peut-être de voir accolés à un homme de sérieuse valeur, si l'on n'aimait à penser qu'il ne les avait acceptés que pour ne pas déplaire aux amis qu'il affectionnait et que ces titres ravissaient. Jacob Bœhme (et bien d'autres) ne porte aucun titre et n'en a pas moins de valeur, pour cela. Mais cela n'a pas grande importance, non plus.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

CINQUIÈME LISTE D'ADHÉSIONS

Umberto Fenche, — Prela (Italia). — Prof. Domenico Carzini, — Macerata (Italia). — Comte Adolfo Graziani, — Macerata (Italia). — Tiziano Barbetta, — Milano (Italia). — Francesco Forleo Casalini, — Lecce (Italia). — Dott. Luigi de Vincolis, — Foggia (Italia). — Prof. Giaciuto Vespasiani,

(1) Voir, notamment, dans le *Questionnaire théosophique*, le rôle social attribué aux deux sexes... « rôles complémentaires, avec égalité de devoirs et de droits. »

— S. Remo (Italia). — Loge Martiniste Cérès, — Macerata (Italia). — Revue Nova Lux, — Roma (Italia).

Le fondateur de la nouvelle revue spiritualiste *Supercienza*, Jacques Douglas Scotti, l'ouvre toute grande à la cause du *Congrès de l'Humanité*.

Mme Pascal (Toulon); Davin (Mustapha, Algérie); Carl Fries (Belgique); J. Goupil; Mlle Bluh (Alsace); Dr Adam (Paris); J. Tasset; Dr Boucher (Contrexeville); Dr Boucher (Paris): B. Martin, directeur du *Moniteur spirite et magnétique*.

Angleterre

On annonce un grand Congrès spiritualiste international à Londres, pour le mois de juin de la présente année 1898. Cela s'adresse aux écoles spiritiques proprement dites, et nous n'aurons naturellement pas le mauvais goût de vouloir présenter la donnée théosophique là où on ne la demande pas. Mais nous avons trop conscience des services que les diverses branches de l'école spiritique, même à la limitation de leur donnée, ont rendus, dès la première heure, à la cause universelle du spiritualisme, en général, pour ne pas formuler les meilleurs vœux pour le succès du Congrès de 1898.

Par ailleurs, le mouvement théosophique bat son plein, en Angleterre. Des séries de conférences ont lieu dans maintes villes du royaume uni, données par d'éminents conférenciers, dont Mme Annie Besant, et suivies par des milliers d'auditeurs. Quelle différence de conditions avec les faibles voix qui se font entendre en France et les quelques centaines seulement de personnes qui veulent bien les écouter !...

Italie

La branche théosophique de Rome qu'a organisée l'infatigable dévouement de Mme Lloyd, est définitivement constituée sous la présidence de M. Gualterio Aureli et avec le concours de personnalités distinguées de la société romaine, dont un ou plusieurs membres du parlement. Nous avons dit qu'une revue théosophique spéciale a été fondée aussi sous le nom de *Teosofia*.

Les meilleures relations de sentiment existent déjà entre les théosophistes italiens et français.

AUTRES SECTIONS

Rien de particulier.

Le président H. S. Olcott dû présider, à Adyar, le 27 décembre 1897 et jours suivants, la vingt-deuxième Assemblée générale de la Société théosophique, et, ensuite, celle de la Section indienne.

C'est ce dont nous parlerons dans un prochain numéro.

D. A. C.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel*. Décembre 97. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — La souffrance est-elle nécessaire au développement spirituel, par Mayers. — Réincarnation et hérédité, par Will. — Atomes et particules, par Ward. — Nostradamus, par le cap. Banon.

Vahan. *Section Européenne*. Décembre 97. — Sur ce qu'était le Christ, par Annie Besant. — Influence de la culture théosophique sur la crainte de la mort, par Wells. — Différence entre le désir et la volonté, par Annie Besant.

Theosophical Review. *Angleterre*. Décembre 97. — Vin nouveau en nouvelles outres, par Alexandre Fullerton. — Le symbolisme du gnostique Marcus, par G. R. S. Mead. — Le progrès, par Bertram Keightley. — Le géomètre de la nature, par Glass. — Un meurtre astral, par Leadbeater. — La recherche de Dieu par l'homme, par Annie Besant. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par Mme Cooper Oakley.

Sophia. *Espagne*. Décembre 97. — La Genèse des corps, par Soria,

Theosophia. *Section Néerlandaise*. Décembre 97. — Les trois sept. — Naissance et évolution de l'âme, par Annie Besant. — Les rêves, par Leadbeater. — Religions et théosophie.

Teosofia. *Italie*. — Le nouvel organe théosophique en Italie prend définitivement le nom précité et celui de *Parva favilla* en sous-titre seulement. Cette revue doit paraître avec l'année 1898.

Theosophy in Australia. Octobre 97. — Continuité de la conscience. Cette revue n'arrive qu'irrégulièrement.

Revue spirite. *France*. Décembre 97. — Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie. — L'or alchimique et la vie du métal, par E. Bosc. — Dédoublement intéressant, par de Kronhelm. — Sciences occultes et physiologie psychique, par E. Drumont. — Conférences théosophiques, par P. G. Leymarie.

Revue du spiritisme. *Paris*. Décembre 97. — Caractère positif de la doctrine spirite, par G. Delanne. — Spiritisme expérimental, par Tibble. — Maisons hantées, par X.

Revue des Revues où le *Lotus Bleu* est pris à partie parce que l'auteur de *Dévachan* fait peu de cas du dire des médiums en général, et que celui du *Commentaire de la Lumière sur le sentier* affirme que la médiumnité conduit souvent à la démoralisation. Il est certain que les hauts théosophes ne voient pas d'un œil favorable la pratique *expérimentale* du spiritisme ; mais il ne faut pas leur faire dire plus qu'ils

n'ont formulé. Ils prétendent qu'expérimenter à l'aveuglette est dangereux et qu'il y a eu, de ce chef, des accidents dans tous les ordres. Il ne faut vraiment pas connaître *tous* les fastes du spiritisme pour le contester avec autorité... En ce qui nous concerne, nous appuyons plus volontiers sur les nombreux points qui nous rapprochent du spiritisme, sur sa philosophie, par exemple, que sur ceux qui nous en séparent. Que nos frères fassent de même, jusqu'à ce que le temps nous ait mis d'accord par les modifications qui conviennent à nos opinions respectives.

Moniteur spirite. *Belgique*. Décembre 97. — Cette revue ne s'est pas contentée de se plaindre des passages précités du *Lotus Bleu*, elle a pensé nous en *punir* en accueillant dans ses colonnes une pitoyable diatribe contre la *Société théosophique*, issue, cette diatribe, il y a près d'un an, sous le titre de *Plagiaires de l'Orient*, — titre changé toutefois dans le *Moniteur spirite*, — dans une revue allemande, et dans laquelle on lit des sornettes de ce genre que... le mouvement théosophique divulgue *trop* l'occultisme, qu'il est à peine connu dans l'Inde, qu'Annie Besant a copié ses travaux dans le livre traduit par Arya Samaj, etc., etc...

Remarquons qu'autant vaudrait dire que « le Pirée est un homme », car l'Arya Samaj est un mouvement idéaliste Hindou... Nous plaignons sincèrement notre honorable confrère, qui a dû lire quelques lignes significatives à ce sujet dans le *Lotus Bleu*, de recourir à de tels procédés et nous ajoutons que mieux vaudrait s'ignorer que de ne se connaître que pour se décrier. — On nous rendra cette justice que nous ne descendons jamais sur le bas terrain des personnalités et que nous aimons à rester dans la région élevée des principes. C'est la seule qui permette d'énoncer des opinions différentes sur une même question dans un mutuel esprit de tolérance pour les idées et d'égards pour les personnes.

Curiosité. *Nice*. Décembre 97. — Le livre des respirations, par Ernest Bosc. — L'idéal de demain, par Marius Decrespe.

Paix universelle. *Lyon*. Décembre 97. — Le Congrès de l'humanité. — Les conflits du XXe siècle et le réseau d'amour universel, par Amo. — Etude d'occultisme et de psychisme, par Erny.

Hyperchimie. *Douai*. Décembre 97. — Fin de l'enquête sur un projet d'hermétisme populaire, par Jollivet Castelot.

Humanité intégrale. *Paris*. Novembre 97. — Cette estimable revue ne mentionne pas souvent le sommaire des revues qu'elle favorise de son échange. Cela ne nous empêche pas de signaler ses deux intéressants articles ci-après : *Phalange internationale d'harmonie intellectuelle*, par Eugénie Potonié Pierre, et *Essai expérimental et théorique sur les vibrations digitales*, par J. Camille Chaigneau.

Echo du merveilleux. *Paris*. Décembre 97. — Iconographie fluidique. — Maisons hantées. — Tilly et Couédon.

Religion Universelle. *Nantes.* — C'est malheureusement le dernier numéro de cette estimable revue. Son directeur, le digne et infortuné M. Lessard (rue Mercœur, 3, à Nantes), est à bout de ressources et ses amis le recommandent aux sympathies effectives de tous ceux qui ont apprécié son talent, son dévouement et sa constance dans les épreuves qui l'ont assailli depuis la mort de M. Fauvety... On peut, à cet effet, se mettre en relations avec M. Carias, receveur des postes à Avignon.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* Décembre 97. — Retour sur la réforme « ortografique ». Le sympathique directeur du présent Bulletin a bien voulu nous communiquer, sur notre demande, l'article de la revue étrangère qui avait fait, suivant lui, « une critique sévère » de notre *Questionnaire théosophique élémentaire.* L'expression « critique sévère » est assurément un euphémisme, car nous avons trouvé à sa place une appréciation du livre plus discourtoise encore qu'injuste, ce qui n'est pas peu dire, — et nous ne jugeons pas à propos de relever autrement le factum. Il nous suffira de dire que notre ouvrage n'a pas manqué de susciter quelques objections à l'époque de son apparition, il y a un an, mais qu'aucune n'était exprimée en termes aussi peu français que ceux dont s'est servi l'honorable critique Belge.

Par ailleurs, le *Bulletin des Sommaires* mentionne tout ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Excelsior, ou le Christianisme et le progrès, par Felippe Senillosa.

Intéressant livre écrit par un membre Argentin de la Société théosophique pour établir que le Christianisme, avant sa transformation en Romanisme, était parfaitement conciliable avec le progrès et qu'il le redeviendra dès lors en retournant à ses origines.

A cet effet, M. Senillosa commence par définir ce que c'est que la foi qu'il met en parallèle avec le positivisme scientifique ; il considère ensuite l'élément de la question sociale qu'on ne peut plus exclure maintenant d'aucune spéculation vécue ; il définit aussi l'âme, le libre arbitre et le progrès ; puis, dans une dissertation nourrie de faits variés et modernes, il conclut comme nous avons dit plus haut.

Ce travail était évidemment fait avant que son sympathique auteur fût entré dans la Société théosophique, surtout qu'il fût bien au courant de la donnée théosophique, parce que celle-ci lui eût permis d'arriver plus facilement encore à ses fins.

Nous admettons pleinement, en effet, que le Christianisme pur se concilie avec le progrès puisqu'il y a contribué si notablement en civilisant

les populations barbares qui ont envahi l'empire Romain. Nous savons, en outre, que le chef invisible de la chrétienté est l'un des hauts membres de la *Grande Loge Blanche* qui compte plus d'un Sauveur de l'humanité dans ses rangs. Et à cet égard, la gravure qui orne le frontispice du livre de M. Senillosa est plus exactement suggestive qu'il ne croit, peut-être...

Nous pourrions en dire davantage à ce sujet, mais ce n'est pas ici le moment, et il nous suffira de regretter, pour les lecteurs ordinaires du *Lotus Bleu*, que l'intéressant livre *Excelsior* ne soit pas écrit dans la langue qui leur est le plus accoutumée.

D. A. C.

Magnétisme. — Les prodiges d'Allah. Guérisons opérées par l'imposition des mains.

Opuscule relatant de nombreuses guérisons effectuées par l'influence d'un M. Francisque Mortara auquel ses amis reconnaissants, dont l'un d'eux est l'auteur même de la brochure, ont donné le surnom d'Allah. Les guérisons citées dans ce petit ouvrage semblent effectivement remarquables et présenter de grandes garanties d'authenticité. Comme nous le disions en présentant un autre livre sur le même sujet, il est certain que les conditions d'une bonne santé dépendent beaucoup de l'état d'équilibre des éléments complexes de l'aura éthérique et qu'il est, d'autre part, des hommes qui sont de véritables et précieux récupérateurs. L'influence de tels hommes est plus grande encore lorsque leur âme est pure, parce que l'action éthérique est alors intensifiée par l'influence des auras supérieures. C'était sans doute le cas de Schlatter, le grand guérisseur dont le nom a retenti dans les journaux d'Amérique jusqu'à sa mort récemment survenue. Si c'est aussi celui d'Allah, c'est ce que l'avenir seul pourra dire. — Lire sa biographie en la demandant rue du Buis, 2, à Paris, franco 1 fr. 20.

D. A. C.

Erratum. — A la page 212 du fascicule de décembre de la *Doctrine Secrète*, 2e alinea, ligne 6, rétablir comme il suit la phrase erronée :

Avant de m'en servir, cependant, je demanderai si, lorsque nous le considérons, le processus de la croissance et de la transformation du fœtus en un bébé vigoureux, pesant plusieurs livres, nous paraît contre nature ou du moins supernaturel.

Avis

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire avec l'année 1897 de vouloir bien le renouveler directement auprès de M. D. A. Courmes, Directeur-Administrateur, rue du 29 juillet, 3, à Paris.

Nous leur serions même obligés, par mesure d'ordre, s'il leur plaisait de se raccorder à l'année d'exercice du *Lotus Bleu* qui termine en février inclus de chaque année. En envoyant cette fois-ci 2 francs de plus que le montant de l'abonnement annuel, la revue leur sera servie jusqu'en fin février 1899.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE JANVIER 1898

A. C. (Auvergne).	100 fr. »»	(*Lotus Bleu*)
Mme Autun.	25 »»	(id.)
M. Roberfort	5 »»	(id.)
Mme Fabre	5 »»	(id.)
M. D. A. Courmes	50 »»	(id.)
Dr Th. Pascal	50 »»	(id.)

AVIS IMPORTANT. — Pour permettre à nos lecteurs de former, au moment voulu, avec les fascicules qu'ils possèdent déjà, un premier volume complet de la **Doctrine Secrète**, nous avons publié à nouveau, comme nous l'avions annoncé il y a un an, la **Préface** et l'**Introduction** de ce grand ouvrage. Cette réimpression forme quatre fascicules de chacun 16 pages qu'on peut se procurer à la *Librairie de l'Art indépendant*, 11, Rue de la Chaussée d'Antin, chez l'éditeur du *Lotus Bleu*, pour le prix de 1 franc 50.

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.

27 FÉVRIER 1898

HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO 12

LE LOTUS BLEU

L'ART ET L'HOMME

Essai de psychologie de l'art.

(*Suite et fin*).

II

L'intuition du Beau existe en germe chez tous les individus, mais elle est si peu développée chez la plupart que, pour eux, les choses de l'art sont lettre morte.

Ce qui distingue surtout les artistes c'est, après l'intuition dont nous venons de parler, *l'esprit synthétique*. Le peintre et le sculpteur simplifient ; le poète et le musicien éliminent aussi.

La recherche du caractère et du style est une simplification ; (ajoutons qu'elle a d'autant plus de valeur qu'elle est plus inconsciente).

Faire de l'art, c'est chercher la synthèse de la nature. Les artistes voient grand ; leur classification embrasse l'ensemble et méprise les puérilités inutiles.

Nous possédons maintenant les éléments nécessaires à la classification des artistes et de leurs œuvres : l'élément dominant, analogue à un quelconque des principes de l'homme, indiquera la *nature* du Beau réalisé, et le degré de simplification ou de synthèse (sentie inconsciemment et non voulue) donnera, avec le caractère et le style dont il est l'élément principal, la *quantité* de Beau conçue par l'artiste.

Nous ne saurions trop insister sur la *sincérité* de la synthèse. Consciente et outrée, elle s'éloignerait trop de la nature, et tendrait à restreindre les signes ou symboles sous prétexte de rendre l'idée plus libre.

L'artiste *sent* et ne *déduit* pas.

Essayons de classer les cinq grandes branches de l'art ou plutôt d'indiquer leurs tendances, d'après notre tableau analogique.

L'architecture n'a pas de quaternaire inférieur ; elle constitue essentiellement la division rythmique de l'espace, et sa dominante doit être la *spiritualité*. Les impressions que provoque la vue des plus beaux monuments, à quelque style qu'ils appartiennent, sont dégagées de toute idée matérielle ; elles marquent la sérénité de l'esprit.

La mentalité a pour agents, en art, les *mots* et les *formes* (symboles d'idées). Les premiers ont une signification plus précise, plus matérielle ; les secondes sont moins conventionnelles, plus vagues, plus spirituelles.

L'art des mots, la littérature, excelle à exprimer les sentiments et les passions ; elle paraît correspondre au *manas inférieur* uni à Kama, tandis que le dessin et la sculpture, les arts de la forme pure, ont une tendance générale plus élevée et correspondant au *mental supérieur*.

Ils n'ont pas l'émotivité qui caractérise la musique, art des nuances et du timbre, de la vitalité. La musique correspond à *Jiva* et au *Linga*. Elle est un excitant vital et nerveux ; elle communique aux auditeurs ses ondes sonores et fluidiques et les force à vibrer à l'unisson d'elle-même.

Enfin, grâce à la couleur qui est son plus puissant moyen d'expression, la peinture est l'art réaliste ; elle seule peut donner l'illusion des objets matériels, le trompe-l'œil.

Le charme que procure la couleur est tout sensuel, tout physique ou à peu près. Elle a pour analogue le *corps physique*.

Rapprochons ces conclusions de la constitution humaine d'après les Védantins, nous pourrons établir non pas une hiérarchie parmi les branches de l'art, mais envisager simplement la tendance dominante de chacune d'elles.

Anna Maya Kosha	= le corps physique auquel correspond		la *peinture*
Prana Maya Kosha	= Jiva et Linga sharira	—	la *musique*
Mano Maya Kosha	= Manas inférieur et Kama	—	la *littérature*
Vignana Maya Kosha	= Manas supérieur	—	la *sculpture*
Ananda Maya Kosha	= Buddhi	—	l'*architecture*

Bien que la peinture ait pour dominante le réalisme, elle peut s'élever par son dessin jusqu'à la spiritualité ; il en est de même de la musique, de la poésie, etc., bien que ce domaine soit plus spécialement celui de l'architecture. De même, le domaine mental es accessible à la peinture et à la sculpture comme à la poésie, mais no n

à la musique ni à l'architecture. La sentimentalité n'est point non plus cantonnée spécialement dans la littérature et la musique ; tous les autres arts, sauf l'architecture, peuvent l'exprimer.

Ceci pour indiquer qu'il ne faut point envisager étroitement la classification précédente.

Avant d'étudier les subdivisions ou genres artistiques, il nous faut étudier les artistes eux-mêmes.

Les genres artistiques sont les modes d'action de l'art. Chez l'homme, les modes dépendent de la plus ou moins grande activité des principes qui le constituent.

L'activité spirituelle, qui ne va guère sans l'inertie du corps physique, son opposé, c'est la *contemplation*. Par contre, nous appellerons *action*, l'activité corporelle alliée à l'inertie spirituelle. Entre ces deux états extrêmes se trouvent l'activité cérébrale ou *réflexion* et l'activité sentimentale ou *passion*.

La contemplation, la réflexion, la passion et l'action, voilà les principaux moyens qu'a l'homme d'exercer son activité. Les artistes peuvent donc être classés en quatre catégories :

Les *idéalistes ou spiritualistes*, les *intellectuels*, les *sentimentaux* et les *réalistes* (1)

Nous emploierons les mêmes termes pour désigner les principaux genres d'art (2).

Il va sans dire que nous ne rangerons pas tous les paysages dans le genre idéaliste, toutes les peintures d'histoire dans le genre intellectuel ; tous les romans ou toutes les sonates dans le genre sentimental, toutes les épopées dans le genre réaliste, etc.

(1) Voir Barlet et Lejay. *Synthese de l'esthétique* — Chamuel.

(2) Voir le tableau, p. 388.

Classification des genres en art.

	ÉLÉMENTS EMPLOYÉS	EXEMPLES	CARACTÉRISTIQUES.
genre *contemplatif* ou *idéaliste*.	Rythme large et carré, Mesures binaires, Accord parfait, Ligne droite.	*peinture :* religieuse ou philosophique. Paysage idéaliste. *musique :* religieuse et plain-chant. Symphonies. *littérature :* poésie lyrique à idéal philosophique ou religieuse. *sculpture :* antiques statues de dieux. *architecture :* temples et cathédrales.	calme, repos, recherche de l'unité.
genre *intellectuel* ou *classique*.	Rythmes plus variés. Lignes diverses mais simples.	*peinture :* portrait, peinture d'histoire. *musique :* l'opéra (grâce au livret). *littérature :* productions didactiques, romans psychologiques. *sculpture :* bustes, statues officielles, médaillons. *architecture :* monuments grecs et romains (grâce à la décoration).	logique, raison, emploi judicieux des éléments d'art.
genre *sentimental* ou *romantique*.	Rythmes variés. Mesures ternaires. Exagération des modes majeurs ou mineurs. Ligne courbe. Clair obscur.	*peinture :* anecdotique, tableaux de genre, scènes d'intérieur. *musique :* opéra-comique, romances, chansonnettes, musique de chambre. *littérature :* romans d'amour, nouvelles, poésies légères. *sculpture :* groupes, sujets de pendules, œuvres des décadences.	vie, joie ou tristesse.
genre *réaliste*.	Recherche de la couleur et des effets violents. Accords dissonants Mesures composées. Rythme rapide.	*peinture :* nature morte, intérieurs sans personnages. *musique :* musique de danse, marches guerrières. *littérature :* drame, épopée, romans d'aventures. *sculpture :* statues peintes, figures de cire.	mouvement.

La hauteur d'une œuvre d'art dépend de l'élévation de l'artiste et dans chaque genre on peut s'élever très haut ou descendre très bas. Bien plus, chaque genre d'art doit posséder des qualités inhérente

aux quatre divisions précitées ; c'est la *dominante* qui détermine la nature de ce genre.

Si tel artiste se spécialise dans l'une de ces catégories, c'est que son tempérament le pousse à choisir cette dominante.

Une œuvre d'art vraiment digne de ce nom doit être réaliste par certains côtés, passionnante ou sentimentale, éducatrice, moralisatrice et doit aussi tendre à élever vers l'Esprit.

Pour être complet, l'art doit s'adresser à l'homme complet.

Cet équilibre merveilleux, si rare dans les annales artistiques, est la caractéristique du GRAND ART.

Au lieu d'une dominante, l'harmonie complète. Les maîtres de la Renaissance et quelques maîtres modernes se sont élevés assez haut pour faire pressentir ce parfait équilibre que possédaient les chefs-d'œuvre antiques, principalement les livres sacrés qui s'adressent à tous : les profanes prennent intérêt à la lettre morte, les intellectuels y découvrent des mythes planétaires, les vrais occultistes savent en découvrir le véritable sens spirituel voilé par les premiers.

Espérons les symphonies et les tableaux initiatiques.

Mettant à part les évolutions secondaires de pays à pays, l'art a accompli, dans sa marche générale, son mouvement descendant de l'Inde antique au Moyen-Age en passant par la spiritualité de l'Egypte, la mentalité de la Grèce et de Rome, le sentimentalisme de l'Allemagne et de la France au moyen-âge. Le point tournant du grand cycle à partir duquel l'art subit sa période ascendante semble être l'an mil.

S'il poursuit sa marche immuable, nous marchons à grands pas vers la spiritualité en art, mais sans abandonner pour cela les autres qualités acquises précédemment, pour aboutir à l'équilibre futur.

Essai d'évolution de l'art pendant la période historique.

COURBE DESCENDANTE.

Les arts de l'Extrême-Orient préparent :

(A)	*l'antique art indou* (équilibre)	*les Védas, le Mahabharata, le Ramayana,* *les temples d'Ellora et d'Angkor-Baton.*

décroissance en Perse et en Assyrie.

—

essor en Chaldée préparant :

(B)	*l'art égyptien* période memphite (spiritualité)	*temples et colosses égyptiens, tombeaux, etc.* *la Bible.*

décroissance dans les périodes thébaine et saïte.

—

essor en Phénicie et Asie Mineure, préparant :

(C) *l'art grec* (mentalité) | *Homère, Hésiode, les poètes tragiques.* *le Parthénon et les statues de dieux et d'athlètes.*

décroissance pendant la période romaine.

—

essor de l'art byz^in et primitif-chrétien, préparant :

(D) *le moyen-âge* (sentimentalité) | *les cathédrales gothiques, les vitraux, les enluminures, les mystères, les fabliaux.*

décroissance de l'art gothique.

— COURBE ASCENDANTE

essor des primitifs, préparant :

(E) *la Renaissance* (mentalité) | *Léonard, Michel-Ange, Raphaël, Saint-Pierre de Rome, styles dérivés, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI.*

décroissance, style empire jusqu'à nos jours.

—

essor actuel vers la spiritualité, préparant :

(F) *la spiritualité future,* et bien plus tard :

(G) *l'équilibre futur.*

—

Il est possible, mais ceci n'est qu'une hypothèse gratuite bien que séduisante, que la marche ascensionnelle de l'art s'opère à travers le nord de l'Europe comme la descente s'est opérée vers le sud. La France est le point tournant et occidental. Venue par l'Italie, la Grèce, l'Egypte, la Chaldée, la Perse et l'Inde, la civilisation s'équilibrant à mesure pourrait retourner à l'Inde par les races anglo-saxonne, germanique et slave.

III

Les pages précédentes peuvent servir à déterminer la *Nature* et la *quantité* de Beau réalisé par l'artiste ; cherchons maintenant les conditions qui déterminent la *qualité* du Beau.

Nous avons rapproché ce dernier du Vrai et du Bien au commencement de notre étude, servons-nous de ce rapprochement.

Puisque les modes d'action de l'homme peuvent produire le bien ou le mal, leurs éléments correspondants doivent être tantôt bons, tantôt mauvais.

Reprenons ces éléments :

1° Rythme et trait.

2° Mélodie et relief

3° Harmonie et couleur.

A la bonne spiritualité correspond un bon rythme, et à la mauvaise spiritualité, comme à la mauvaise mentalité, un mauvais

trait et un mauvais rythme. Le trait et le rythme sont mauvais lorsqu'ils cherchent à exprimer autre chose que ce qu'ils sont le plus aptes à manifester.

Ils doivent donc rester dans le domaine de l'esprit et du mental supérieur, comme la mélodie et le relief dans le domaine du sentiment, comme aussi l'harmonie et la couleur dans celui de la réalité. Car il est bien évident que ces modes d'expression ne sont pas étroitement cantonnés dans leurs tendances propres ou dominantes.

Pour rester spiritualistes, le rythme et le trait doivent être *nobles*. La vulgarité, la caricature sont l'opposé d'un bon rythme.

La mélodie et le relief, pour rester dans le domaine de la bonne sentimentalité, ont besoin d'être *clairs*.

Tourmentés, hérissés d'effets, touffus, ils produisent des œuvres compliquées, moins parlantes, plus basses.

Pour ces deux catégories qui sont les éléments de l'idée et de la forme, la *synthèse* doit être la qualité commune ; de plus, la *noblesse* convient à la première, la *clarté* à la seconde.

L'harmonie et la couleur ont besoin d'être *naturelles* et *vraies*, de peindre l'*intensité* de la vie.

Dans une œuvre d'art complète et *bonne*, la forme doit donc être noble et claire sans froideur, la vie doit être intense mais non désordonnée.

L'analogie du Bien et du Beau va nous amener à d'autres conclusions. La morale se résume en deux principes connus dits : de *charité* et de *justice*.

La négation de ces principes constitue l'*égoïsme* et l'*injustice*.

La *personnalité* en art correspond à l'égoïsme, c'est une façon individuelle d'envisager le beau.

L'*impersonnalité* part d'une conception plus large du Beau, plus universelle, plus humaine.

Du reste, le personnalisme, en général, est contraire à l'ordre naturel qui tend vers l'Unité.

La période évolutive que traverse en ce moment l'humanité, le Kali-Yuga, paraît être caractérisé en art par l'accroissement constant de la personnalité. Cette tendance de tous les artistes contemporains dérive d'une nécessité actuelle, la lutte pour la vie.

Cependant, si l'œuvre d'art porte fatalement la marque de celui qui l'a créée, il faut bien, direz-vous, qu'elle soit personnelle.

De même qu'il n'y a pas d'homme parfait (ayant dépouillé *tout égoïsme*) de même l'œuvre d'art purement impersonnelle est encore à venir. Ce n'en est pas moins un but vers lequel il faut tendre sincèrement, et ce moment arrivera quand les artistes auront un idéal commun qui sera pour chacun l'idéal individuel.

Nous ne prétendons pas conseiller l'impersonnalité photographique, mais montrer seulement que l'objectif à suivre n'est pas la culture de l'originalité, qu'il faut arriver à transposer ce sentiment

dans une sphère plus large et plus élevée. Car c'est plutôt l'élargissement de la personnalité que son abandon que nous conseillons aux artistes ; ils conserveront leur individualité, mais la personnalité qui correspond au quaternaire inférieur doit s'amoindrir et disparaître.

Dans les œuvres d'art, le domaine à cultiver est surtout celui qui correspond à la triade supérieure, c'est du reste celui qui est le moins fugitif dans ces œuvres elles-mêmes.

Toujours la forme dans ce qu'elle a de plus pur persiste alors que la vie s'en est allée depuis longtemps.

La mélodie survit à l'harmonie ; les délicatesses de l'art littéraire s'effacent devant l'idée ; les couleurs et les valeurs se passent dans un tableau alors que la forme subsiste ; les ruines sculpturales ou architecturales produisent une impression profonde parce que la nature a synthétisé et a conservé le seul rythme de ces œuvres.

Pourquoi donc attacher tant d'importance à ces éléments éphémères ? Ne vaut-il pas mieux que le génie des artistes s'attache surtout aux éléments durables de l'art ?

Ce dédain de la personnalité en art peut être considéré comme une sorte de *charité artistique*, si nous poursuivons notre comparaison. Y a-t-il aussi une *justice en art* ?

Oui, et il faut, pour l'étudier, envisager le Beau de l'art par rapport à ceux à qui il s'adresse. Cette qualité, que nous nommerons la *décorativité* de l'œuvre, faute d'un terme meilleur, est difficile à définir. Elle rend l'œuvre d'art agréable ; celles qui ne sont pas décoratives répugnent à l'esprit.

Elle tient du rythme seul et par conséquent du degré de spiritualité de l'artiste.

Elle est la partie musicale de la poésie, l'allure franche en musique ; elle rend la peinture et la sculpture sereines et reposantes ; en architecture elle est la solidité apparente.

Une œuvre est décorative quand ses éléments rythmiques sont en rapport simple.

Elle correspond assez à la noblesse prise dans un sens plus large.

Combien y a-t-il en art de péchés inconscients contre la décorativité ! C'est cette inconscience seule qui peut excuser les artistes. Mais nous appellerons magie noire de l'art le fait de créer des œuvres sciemment personnelles et volontairement anti-décoratives.

Car il ne faut pas confondre le but du Bien et celui du Beau : si l'art moralise, il ne le fait qu'incidemment et un dessin qui blesse la morale peut être parfaitement beau. Dans ce cas, il pèche seulement contre le bien (ce qui n'est pas une excuse).

La décorativité est mieux comprise dans notre siècle que l'impersonnalisme ; elle constitue, avec la sincérité de l'artiste, la *probité de l'art*.

L'étude du Beau est donc aussi, et par contre-coup, l'apprentissage du Bien, et quelle plus belle école d'élévation morale que la pratique et le culte de l'art ?

Blanvillain.

LE SENSITIVISME

Si le monde avait deux cents ans de moins, nos plus audacieux savants auraient flambé déjà sur les bûchers que l'ignorance, quand elle commande, dresse pour y détruire les pionniers du progrès. Les plus profonds philosophes du Moyen-Age, pour échapper au chevalet des Inquisiteurs, étaient obligés de couvrir leur enseignement du voile du symbolisme chrétien, comme les occultistes de la même époque cachaient leurs enseignements sur l'homme sous l'étiquette de la transmutation des métaux.

De nos jours, il est vrai, les véritables occultistes se tiennent dans l'ombre et les grands Initiés transmettent leurs doctrines par la voix et la plume de leurs disciples, mais ce n'est plus par crainte de la persécution. L'humanité s'est assagie ; enfant terrible au siècle dernier encore, elle entre dans l'adolescence et l'on peut murmurer à ses oreilles, sans trop l'effaroucher, les premiers mots du Grand Mystère ; elle écoute, elle réfléchit même, et le désir de *connaître* la pousse à la recherche. L'étincelle s'est allumée dans le cœur de la race, et une direction nouvelle a été imprimée à ses efforts : la dissection de la matière objective ne donnant pas la clef des forces multiples qui font vibrer les êtres et les choses, on s'est courageusement tourné vers l'étude des substances non objectives.

De cette orientation nouvelle sont sorties les expériences un peu bouleversantes des premiers travailleurs *publics* du champ de la Nature occulte. Nous ne parlerons pas des acquisitions obtenues par des Maîtres inconnus aux foules et aux savants ; leur révélation ferait l'effet d'un violent éclair illuminant la noire obscurité : elle paralyserait nos faibles rétines intellectuelles. Nous esquisserons d'abord quelques données empruntées aux travaux bien connus de quelques hommes notés dans la science expérimentale, et nous passerons ensuite aux phénomènes de sensitivisme proprement dits.

I. — *Transfert du sommeil somnambulique.* — On place deux sujets dos à dos, sans contact, mais à petite distance ; l'un des sujets est en somnambulisme et l'autre est éveillé. On prend alors un fort aimant, on l'approche du sujet éveillé, en dirigeant ses branches

vers l'hypnotisé. Après quelques minutes le sujet éveillé s'est endormi, et celui qui était endormi s'est éveillé. On peut maintenir cet état aussi longtemps qu'on le désire, en laissant l'aimant dans la même position. Si l'on éloigne l'aimant, le transfert cesse et les sujets retournent à l'état dans lequel ils se trouvaient au début de l'expérience (*Expérience de Rochas*).

II. — *Transfert des maladies.* — On opère de la même façon que précédemment, mais, sauf les cas où le sujet est naturellement doué d'une très grande sensitivité, il est nécessaire d'obtenir le sensitivisme par la mise en sommeil somnambulique préalable. Le sujet endormi est placé dos à dos avec le malade, l'aimant approché du sujet, les branches tournées vers le malade, et, au bout d'un certain nombre de minutes, le transfert s'est opéré. Le malade est débarrassé de son mal, et ce dernier s'est transporté sur le second patient qui ressent alors les mêmes malaises, les mêmes douleurs, les mêmes phénomènes morbides que ceux dont souffrait le malade. Les névralgies, les maux de tête, les paralysies, — les paralysies nerveuses surtout, — se transfèrent avec facilité.

Si l'on enlève l'aimant ou si l'on éloigne suffisamment le sujet, le transfert cesse et le malade reprend sa maladie ; la suggestion fait aussi cesser le transfert et délivre le sujet.

Malgré son retour chez son vrai propriétaire, le mal y revient avec moins d'intensité, comme s'il avait perdu une partie de sa force par le déplacement. Si l'on répète l'expérience un grand nombre de fois, le soulagement devient très grand et l'amélioration acquise est durable (*Expériences de Babinski*).

III. — *Transfert des impressions psychiques.* — Nous entrons ici dans une phase curieuse du transfert, d'autant plus curieuse qu'elle est plus occulte. Deux procédés ont été employés et semblent avoir également bien réussi ; le premier pourtant paraîtrait devoir mieux favoriser le phénomène.

A. — On commence par rendre le sujet sensitif à un haut degré par sa mise en léthargie somnambulique (première phase) ; puis on lui fait tenir les mains du malade. On prend alors un fort aimant, et l'on promène son pôle nord, pendant un certain temps, le long d'un cercle formé par les bras et les épaules du sujet.

B. — Dans l'autre procédé, on se sert d'un gros aimant en fer à cheval. On le pose d'abord sur la tête de la personne dont on veut transférer l'état moral, les branches vers le front, la courbure sur la nuque, le pôle positif sur la tempe droite, le négatif sur la gauche. Puis on le place sur la tête d'un sujet hypnotisé.

Au bout de peu de temps le tranfert est opéré ; le sujet a comme changé de cerveau, il a pris la personnalité de la première personne ; il parle, agit et pense comme elle ; il a les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes impulsions ; il est fou si elle était folle, gai si elle était joviale, triste si elle était mélancolique, emporté si elle était brutale.

Il n'est pas jusqu'au sentiment du sexe qui n'ait été transmis ; un sujet de sexe masculin, récepteur de la personnalité d'une femme atteinte de mélancolie avec délire des persécutions, agitation et tendance au suicide, se plaignit des mêmes souffrances, accusa de violents maux de tête et assurait qu'*il* allait devenir *folle*. Pourtant, quinze jours s'étaient écoulés depuis l'application de la couronne aimantée sur la tête de la véritable folle, laquelle, soit dit en passant, avait été guérie par ce traitement (Expériences de Luys et Encausse).

Il est donc prouvé expérimentalement que, dans certaines conditions, l'on peut transférer les vibrations éthériques qui constituent ce que nous nommons les maladies et les états divers de la mentalité.

∴

Les conditions de réussite du transport sont le *sensitivisme hypnotique*, chez le sujet récepteur, la position dos à dos, sans contact des deux individus, ou le contact des mains, et enfin l'attraction ou le transport du fluide vital d'un sujet sur l'autre au moyen d'un aimant.

L'attraction du fluide éthéro-vital par l'aimant, ou sa condensation préalable dans cet aimant et son transport consécutif sont assez faciles à comprendre pour ceux qui savent que le fluide est une chose matérielle. Quand les sujets sont en contact direct, la transmission de la vibration morbifique se fait mieux qu'à distance. Lorsqu'il n'y a pas contact, la position dos à dos paraît meilleure comme si les deux organismes en présence se trouvaient alors dans un état polarique favorable à l'*attraction* mutuelle des fluides. Le côté gauche du corps est positif, le côté droit est négatif ; dans la position dos à dos (ou face à face) le côté droit d'un individu s'oppose au côté gauche de l'autre individu, et réciproquement. Nous ne savons quelle est l'idée qui a guidé les expérimentateurs dans le choix de la position, mais elle a été favorable à la réussite de leurs expériences.

La condition capitale, indispensable, du transfert, c'est le *sensitivisme* du sujet récepteur, — et l'on pourrait ajouter que le sensitivisme du sujet transféreur facilite notablement l'expérience : nous dirons bientôt pourquoi. Sans sensitivisme pas de transfert, malgré tous les moyens employés ; avec du sensitivisme le transfert s'opère, sans aimants, sans appareils, sans position spéciale et même sans contact.

Qu'est-ce donc qu'un sensitif?

N'avez-vous jamais connu des personnes que tout incommode? Le bruit, l'excès ou le manque de lumière les fatiguent ; les aliments trop épicés, le vin les grisent, le café les surexcite si elles n'ont pas acquis l'accoutumance ; le tabac leur amène des palpitations de

cœur, l'approche des orages leur donne l'insomnie, et, en général, les variations de l'état électrique de l'atmosphère les éprouvent péniblement: voilà un tableau approximatif du *sensitivisme physique*. Nous disons approximatif, parce que les nuances varient avec chaque individu ; de plus, il est rare, sauf chez les occultistes qui ont développé méthodiquement la sensitivité totale, de rencontrer un sensitif naturel chez qui ce pouvoir soit l'apanage de tous les sens. Tel est sensible à une odeur, tel autre à un bruit, comme les livres de physiologie en donnent de curieux exemples. Le parfum d'une rose peut provoquer régulièrement la syncope chez certaines personnes, et le son du cor a pu donner des incontinences d'urine ; toutes les « phobies » sont des phénomènes de sensitivisme partiel : peur des espaces, peur des souris, peur des araignées, etc. Nous connaissons une personne qui met son médecin à la torture chaque fois qu'elle est malade ; elle ne peut supporter aucun remède, quelque faible qu'en soit la dose ; les pastilles de tolu lui sont insupportables, même dans sa poche.

La vue du sang est presque une pierre de touche pour reconnaître les sensitifs ; il est rare qu'elle ne les impressionne pas désagréablement ; souvent aussi ces êtres bizarres sont trahis par un *tic*, un clignotement d'œil, des secousses incessantes dans les muscles de la face, des mouvements de tête anormaux, une démarche étrange, etc. Tous ces phénomènes appartiennent au sensitivisme physique, quoiqu'ils soient, d'ordinaire, plus ou moins mélangés à des signes de sensitivisme psychique et mental. Pour ne pas trop dissocier les parties de cette étude, nous allons d'abord achever l'histoire du sensitivisme physique en exposant quelques faits de transfert morbide physique.

*
* *

Il est une catégorie de sensitifs capables de faire fortune par l'exploitation de leur don. Quoi de plus étonnant pour un malade que de voir un individu lui prendre la main, rester pensif pendant quelques secondes, puis lui raconter toutes ses souffrances (celles du consultant), dans toutes leurs variétés, dans toutes leurs localisations, dans toutes leurs nuances ! Pour peu qu'on soit ignorant des choses de l'occulte, on s'imaginera être en présence d'un être surnaturellement doué, de quelque thaumaturge mystérieux tenant sans doute dans ses mains les clés de la vie et de la mort. Que ce dernier fasse une prescription, si simple, si banale, si grotesque soit-elle, il est sûr qu'elle sera suivie à la lettre, et souvent avec une foi capable de transporter des montagnes. L'on pourra voir alors des maladies chroniques prendre une tournure favorable et des cas désespérés marcher vers la guérison. Les médecins s'indignent dans ces cas, ils crient au charlatanisme et lancent l'autorité contre ces inconscients bienfaiteurs, tandis qu'ils devraient favoriser leur action et

leur adresser les souffrants qu'ils ne peuvent soulager et qui se meurent dans la désespérance.

Toutes ces actions contraires, — la foi des uns, le septicisme vindicatif des autres, — sont le fruit de l'ignorance. Les patients constatent un fait évident : la divination de leur mal par un individu à qui ils ne l'ont pas confié ; ils en ignorent la cause et en tirent une conclusion fausse.

Les médecins ignorent, — pour la plupart du moins, — la possibilité d'une semblable divination : ils voient dans le « rebouteur » un ennemi, dans sa divination un charlatanisme dupeur, dans les guérisons le résultat des « coïncidences » ; la jalousie s'ajoute au dogmatisme, et, avant de s'assurer des faits, avant de se demander si d'aussi nombreux témoins se trompent, ils font mesquinement appel à la loi.

Ignorance !

* * *

Qui donc, pourtant, parmi les humains aveugles, serait assez audacieux pour fixer des bornes aux possibilités de la Nature ? L'homme n'a qu'un droit, qui est en même temps un devoir, c'est de constater des faits ; mais il n'a pas celui de dire, quand il ne les comprend pas, qu'ils ne peuvent pas se produire. Qu'il les constate d'abord, il les expliquera plus tard, — s'il le peut. Or, il est facile, dans le chapitre que nous traitons, de s'assurer de leur exactitude, et de voir qu'ils ne sont que des exemples du transfert morbide chez des sensitifs.

Il existait encore, il y a peu d'années, dans le nord du département du Var, une vieille femme sensitive, possédant ce mystérieux pouvoir de vibrer à l'unisson du mouvement vital d'un individu et d'en ressentir tous les malaises, toutes les douleurs. Un de nos parents, qui est aussi un membre de la Société théosophique, M. E... un homme instruit, calme et judicieux, la consulta un jour.

« Vous souffrez du creux de l'estomac et du ventre, vous éprouverez telle et telle sensation, à tel et tel endroit... »

C'était exact.

Et le diagnostic se répétait chez tous les consultants, avec la même infaillibilité. Si l'on avait demandé à la devineresse un nom technique, une explication scientifique exigeant des connaissances anatomiques ou physiologiques, elle n'aurait évidemment pu répondre : mais il lui était aussi facile de sentir si le malade souffrait de l'oreille ou du pied que de voir si ses cheveux étaient noirs ou blonds : il n'y avait là ni duperie, ni miracle.

Aujourd'hui même, l'un de ces sensitifs fait courir à lui, des lieux les plus éloignés, des masses de souffrants ; on l'appelle l'*Homme à la flanelle* et sa maison est devenue comme une Lourdes provençale. Il n'a pas besoin de toucher le malade ; il lui suffit de se mettre en rapport avec lui, au moyen d'un vêtement imbibé de fluide vital.

Une flanelle est choisie d'ordinaire, car dans les mailles lâches et poreuses de son tissu, s'emmagasinent facilement des excrétions cutanées chargées de la vibration maladive.

« Votre fils est aveugle, Madame, dit-il un jour à une mère qui avait apporté la flanelle du malade pour consulter l'oracle ».

Et c'était vrai. Le magnétisme de l'aveugle, — un ataxique, — avait transmis aux centres nerveux de l'appareil visuel du sensitif l'affaissement particulier qui témoigne de la perte de la vue.

Tant que ce « rebouteur » reste sur ce terrain, il est infaillible ; lorsque, — ce qui est invariablement le cas, — il s'aventure sur les questions de pronostic et de traitement, il commet d'innombrables erreurs. Il promet toujours la guérison, — évidemment, — même lorsque le malade n'est pas là et que rien ne l'empêcherait de faire connaître un pronostic fâcheux. Il institue des traitements qui, à en juger par leurs nombreux insuccès, n'ont rien de la précision du diagnostic divinatoire qu'il a posé d'abord. Il n'est plus sur son terrain, il n'a plus de base, il perd pied, et c'est ici que l'ignorance ou le charlatanisme interviennent. Il a le pouvoir de ressentir les souffrances d'un organisme avec lequel il se met en rapport ; il n'a pas celui de trouver le médicament dont le mouvement vital est complémentaire du mouvement morbide. Les malades lui accordent trop de foi, les médecins ne lui en donnent pas assez.

*
* *

Lorsque le contact est trop prolongé ou trop souvent répété, lorsque le sensitivisme physique du sujet récepteur est trop développé, le transfert peut acquérir une intensité redoutable. Aux *sensations* provoquées dans les organes, peuvent succéder des *lésions* matérielles, plus ou moins importantes, selon les cas. La sensation, en effet, n'est que le premier degré du transfert ; elle cesse aussi rapidement qu'elle s'établit, et l'organisme du transféré reprend son équilibre presque aussitôt après que le sujet transfereur ou l'objet morbifique ont été éloignés. Si, au contraire, un contact direct et quotidien vient entretenir la similitude vibratoire des deux sujets, le mouvement nutritif en subit le contre-coup, et peu à peu des signes matériels du transfert se montrent.

Pour citer un exemple encore, nous dirons que ce fait a pu être vérifié d'une façon incontestable chez une personne amie, Mme G... membre de la Société théosophique aussi, d'une large instruction, d'une haute intelligence et d'un grand cœur. Elle soigne régulièrement les pauvres du petit village savoyard qu'elle habite pendant l'été, et, comme les médecins sont loin et les malheureux peu intelligents, elle pratique elle-même la plupart des pansements, quand ils sont nécessaires. Ressentir les souffrances de ses patients est pour elle une chose si commune qu'elle ne s'en étonne plus, depuis qu'elle en a eu l'explication ; mais il arrive que ces souffrances s'ins_

tallent chez elle pour un temps plus ou moins long, ce qui est désagréable.

Un jour, un vieillard se présenta au pansement ; il portait un pouce horrible : énorme, boursoufflé, livide, jauni sous la peau à certains endroits par du pus étalé en nappe, ouvert çà et là de trous sanguinolents. Elle nettoya cette infecte chose, la pansa, et suivit attentivement le malade. Mais l'os était enflammé, et, après plusieurs mois, la suppuration durait encore.

Pendant ce temps le transfert s'était opéré peu à peu chez la sensitive compassionnée. Au début, ce n'étaient que des douleurs fugitives : c'était l'habitude, elle n'y prit pas garde. Puis ces douleurs se prolongèrent ; enfin le pouce (le *pouce opposé* à celui du malade) gonfla et l'os devint sensible. Sur ces entrefaites elle quitta le village pour venir à Nice. Son pouce la gênait toujours ; c'était très supportable ; mais le gonflement ne diminuait point.

Quelques mois après, un mieux rapide se fit subitement sentir, et bientôt ce fut la guérison. Comme elle connaissait le transfert occulte, elle comprit que, au degré où se trouvaient les lésions, une disparition aussi prompte ne pouvait s'expliquer que par la guérison de celui qui avait eté l'agent du transfert.

« Mon vieux père Etienne a dû guérir, se dit-elle. Ecrivons et demandons ».

C'était exact. Le vieux malade venait de guérir.

(*à suivre*) **Dr Th. Pascal.**

COMMENTAIRES

SUR « LA LUMIÈRE SUR LE SENTIER »

(*Suite*).

III

Avant que la voix puisse parler en la présence des Maîtres.

La parole est le pouvoir de communication ; l'entrée dans la vie active marque le moment de sa possession.

Et maintenant, avant d'aller plus loin, un mot sur la manière dont sont arrangées les règles de « Lumière sur le Sentier ». Les sept premières règles numérotées sont des subdivisions des deux

premières qui ne le sont pas, et dont je me suis occupé dans les pages précédentes. Les règles numérotées ne sont qu'un effort pour rendre les autres plus intelligibles ; ainsi, les règles numérotées de huit à quinze appartiennent à cette règle non numérotée qui est actuellement mon texte.

Comme je l'ai dit, ces règles sont écrites pour tous les disciples, mais pour personne autre ; pour tout autre qu'eux elles ne sont d'aucun intérêt. J'espère donc que quiconque n'est pas disciple ne prendra pas la peine de poursuivre plus loin la lecture de ces pages. Les deux premières règles renferment la totalité de cette partie de l'effort qui exige le scalpel du chirurgien. Mais on exige que le disciple se souvienne qu'il doit seul et sans aide terrasser le serpent, le soi inférieur ; c'est par la force de sa volonté que doivent disparaître les passions et les émotions humaines. Il ne peut demander l'assistance d'un Maître que lorsque ce travail est fait, sinon en totalité, du moins en partie. Sinon, les portes et les fenêtres de l'âme sont voilées, aveuglées et noircies, et la Connaissance ne peut arriver jusqu'au disciple. Je n'ai pas l'intention, dans ces pages, de dire à l'homme comment il doit traiter son âme ; je donne simplement, au disciple, la Connaissance. Si je n'écris pas dès à présent de manière que tous ceux qui sont engagés dans la course de la vie puissent lire, c'est que, par ses immuables lois, la Super-Nature le défend.

Les quatre règles que j'ai écrites pour ceux qui, dans l'Ouest, voudraient les étudier, sont, comme je l'ai dit, écrites en évidence dans l'antichambre de toute Fraternité vivante ; je puis ajouter, vivante, morte, ou à former. Par fraternité ou ordre, je n'entends pas une constitution arbitraire créée par quelque scoliaste ou quelque intellectualiste ; j'entends un fait réel de la Super-Nature, un degré de développement vers le Dieu ou le Bien absolus. Pendant ce développement, le disciple rencontre, à des degrés différents, l'harmonie, la pure connaissance, la pure vérité ; et tandis qu'il avance le long de ces degrés, il se sent devenir une partie de ce que l'on pourrait appeler sommairement une couche de conscience humaine. Il rencontre ses égaux, des hommes qui, comme lui, pratiquent l'abnégation de soi, et son association avec eux devient permanente et indissoluble, parce qu'elle est fondée sur une ressemblance vitale de la Nature. Il se lie à eux par des vœux qu'il n'est point nécessaire de prononcer ou d'écrire en mots ordinaires : c'est là l'un des aspects de ce que j'entends par Fraternité.

Les premières règles une fois conquises, le disciple s'aperçoit qu'il est debout sur le seuil. Alors, s'il est suffisamment résolu, le pouvoir de la parole, — un double pouvoir, — se développe en lui. Car, tandis qu'il avance maintenant, il entre comme dans un état de floraison, dans lequel chaque bouton qui s'ouvre projette ses nombreux rayons ou pétales. Pour exercer son nouveau don, il lui faut l'employer sous son double caractère. Il trouve en lui, il est

vrai, le pouvoir de parler en la présence des Maîtres ; en d'autres mots, il a le droit de demander d'être mis en contact avec l'élément le plus divin de cet état de conscience dans lequel il vient d'entrer. Mais en même temps, il se voit forcé par la nature de sa position, d'agir de deux manières différentes. Sa voix ne peut s'élever jusqu'aux hauteurs où siègent les Dieux avant qu'il n'ait pénétré dans ces lieux profonds où leur lumière ne brille point. Le voilà saisi, enveloppé par une loi de fer. Veut-il devenir un néophyte, aussitôt il devient un serviteur. Ce service est sublime toutefois, à en juger par le caractère de ceux qui le partagent. Les Maîtres sont aussi des serviteurs ; des serviteurs qui accordent d'abord leurs services et réclament après leur récompense. Une partie de leur service c'est de communiquer au disciple une partie de leur connaissance, et son premier acte de service à lui, c'est de donner quelque chose de cette connaissance à ceux qui ne sont pas encore en état d'être où il a su parvenir. Ce n'est pas là une décision arbitraire de quelque Maître ou de toute autre personne semblable, quelque divine qu'elle puisse être ; c'est une loi de l'existence même dans laquelle le disciple est entré.

C'est pourquoi l'on voyait écrit sur la partie intérieure de toutes les loges des vieilles Fraternités égyptiennes : « Tel ouvrier, tel salaire ».

« Demande et l'on te donnera » semble être trop facile et trop simple pour qu'on le croie. Mais le disciple ne peut « demander » — au sens mystique donné à ce mot dans cette Ecriture, — avant qu'il ait atteint le pouvoir d'aider les autres hommes.

Pourquoi ? Cette affirmation a-t-elle un ton trop dogmatique ?

Est-il trop dogmatique d'affirmer qu'un homme ne peut sauter s'il n'a pris pied d'abord. La comparaison est la même. Du moment qu'il y a eu secours donné et labeur accompli, il y a dette contractée ; non pas ce que nous appelons une dette personnelle nécessitant un remboursement, mais une dette de co-nature. Le Divin donne et il exige que vous donniez aussi avant que vous puissiez faire partie du Divin.

A peine le disciple essaie-t-il de parler qu'il découvre l'existence de cette loi. Car la parole est un don auquel ne peut atteindre que le seul disciple qui a su acquérir le pouvoir et la connaissance. Le spirite pénètre dans le monde psychique-astral, mais il n'y trouve pas la parole certaine, à moins qu'il ne la réclame de suite comme son dû et ne continue à le faire. S'il se laisse intéresser par les phénomènes, ou seulement par les circonstances et les accidents de la vie astrale, il n'entre dans aucun rayon, ni but direct de pensée ; il existe et s'amuse dans la vie astrale, comme il s'est amusé dans la vie physique, et c'est tout. Le plan psychique-astral peut certainement lui enseigner quelques leçons simples, comme il en est qui peuvent êtres puisées dans la vie intellectuelle et matérielle. Mieux que cela, ces leçons il faut qu'il les apprenne ; l'homme qui se

propose de vivre de la vie du disciple sans en avoir étudié les premiers et simples enseignements, souffrira toujours de son ignorance. Ce sont là des questions vitales qu'il faut approfondir d'une façon vitale, expérimenter même d'un bout à l'autre, encore et encore, jusqu'à ce que les recherches aient pénétré toutes les parties de la nature.

Revenons à notre sujet. Lorsqu'il réclame le pouvoir de la parole, le néophyte supplie de lui servir de guide la Grande Ame qui se trouve à l'entrée du rayon de connaissance où il vient de pénétrer. A ce moment, sa voix, comme un écho, est rejetée en arrière par la puissance qu'il vient d'approcher, et ses vibrations se répandent jusque dans les recoins les plus profonds de l'ignorance humaine. La nouvelle que la connaissance existe et qu'un pouvoir bienfaisant l'enseigne arrive ainsi, d'une manière confuse et voilée, à tout homme qui veut l'entendre. Nul disciple ne peut franchir le seuil sans communiquer la nouvelle, sans l'enregistrer d'une façon ou d'une autre.

Il s'arrête frappé d'horreur, car cette tâche, il le voit maintenant, il l'a remplie d'une manière incomplète et sans préparation suffisante. Alors lui vient le désir de la bien faire et de ce désir d'aider autrui naît la puissance. C'est un noble et pur désir qui s'est fait jour en lui, un désir dont l'accomplissement ne lui donnera ni crédit, ni gloire, ni récompense personnelle. Et c'est pourquoi il obtient le pouvoir de l'accomplir.

L'histoire du passé, aussi loin que nous pouvons en suivre la trace, montre, à n'en pas douter, que dans ce premier devoir du néophyte il n'y a, certes, ni crédit, ni gloire, ni récompense d'aucune sorte à recueillir. On s'est toujours moqué des mystiques, on n'a jamais cru aux voyants, et ceux qui possédaient en outre le pouvoir de l'intelligence ont légué par écrit à la postérité les faits de leur expérience. Et ces écrits la plupart des hommes les traitent de produits de visionnaires ou ne leur trouvent aucune signification, alors même que l'auteur a l'avantage de s'appuyer sur le témoignage de longs siècles écoulés. Le disciple qui entreprend la tâche dans un secret espoir de succès et de renommée, parce qu'il espère être aux yeux du monde un Maître et un apôtre, succombe avant même d'avoir commencé la lutte ; son hypocrisie cachée empoisonne son âme et celle de ceux qui reçoivent ses leçons. Au fond, c'est lui qu'il adore et cette idolâtrie amènera forcément son salaire.

Le disciple qui a la puissance d'entrer et qui est assez fort pour franchir tous les obstacles, s'oublie tout entier dans le nouvel état de conscience qui devient son partage lorsque le divin message arrive à son Esprit. Si ce contact sublime peut l'éveiller réellement, il devient un des êtres Divins par son désir de donner plutôt que de recevoir, d'aider plutôt que d'être aidé, par sa résolution de nourrir ceux qui ont faim, plutôt que de prendre la manne du ciel

même. Sa nature se transforme et l'égoïsme, ce mobile de toutes les actions des hommes dans la vie ordinaire, le quitte à jamais.

(*à suivre*). △

DE L'INCINÉRATION DES « MORTS ».

On sait que l'on appelle de ce titre le fait de réduire véritablement *en cendres* les restes du cadavre humain.

Ce mode de traitement de la dépouille mortelle était généralement employé chez les anciens, si bien que le terme nous en est resté alors même que la chose n'en était plus guère appliquée. C'est ainsi que l'on a parlé de « la translation des *cendres* de l'empereur Napoléon 1er, bien que son corps ait été embaumé et conservé comme tel.

Sous l'influence de causes multiples, d'ordre exclusivement physique, toutefois, telles que des préoccupations d'hygiène publique et l'encombrement des nécropoles, l'incinération, ou la crémation, comme on l'appelle encore, a repris faveur depuis quelques années, et elle est de nouveau appliquée chez diverses nations de l'Occident.

Une grande partie des peuples de l'Orient, ceux des religions Brahmanique et Bouddhiste, surtout, ne l'ont d'ailleurs jamais abandonnée.

On compte actuellement plus de 20 fours crématoires, ou foyers d'incinération, aux États-Unis d'Amérique, 4 en Angleterre, 4 en Allemagne, 2 en Suède, un grand nombre en Italie, aucun en Autriche et en Russie.

En France, il n'y a présentement encore qu'*un* seul crématoire, fort bien disposé, il est vrai, qui se trouve à Paris, au Père Lachaise. Cet appareil reçoit donc les corps à incinérer provenant de Paris, de la province et des colonies françaises.

Le nombre des incinérations, ainsi effectuées à Paris, est en progression marquée depuis quelques années. Il a été de 4423 en 1896.

Mais la Théosophie a d'autres raisons encore que celles d'ordre physique pour être favorable à l'incinération de la dépouille mortelle de l'homme. L'un de ses grands avantages spéciaux, suivant nous, est de rendre plus promptement à la nature les divers éléments du corps physique qu'elle peut atteindre. Au lieu d'une décomposition lente et graduelle, c'est une séparation rapide qui s'effectue, et il ne reste bientôt plus, grâce à elle, aucune particule, non seulement du corps physique, mais du corps subtil dit éthérique, qui en est la doublure distincte, quoique d'ordre physi-

que aussi, — aucune particule disons-nous, qui soit capable de devenir une source de maux sur le sous plan auquel elle appartient.

A quels maux faisons-nous allusion, ici? — A ceci, qu'on peut donner un semblant de vie, une vie artificielle, au corps éthérique d'un homme qui vient de décéder, et cela en lui transmettant une partie du principe vital d'un médium, réanimation passagère aussi mensongère que profanatrice, parce que l'Ego même auquel appartenait le corps éthérique n'est plus là, mais que l'un des temples où se trouvait naguère cet Ego serait alors au pouvoir de qui n'y a point droit. Cette réanimation peut, en outre, servir à perpétrer des actes dommageables au prochain, en l'affectant à la volonté de l'opérateur, à produire enfin de véritables sévices matériels et moraux auxquels ne se prêterait jamais d'elle-même une personne honnête, alors qu'elle ne saurait être assurée, dans les conditions ordinaires, qu'on n'abusera pas d'une partie de sa dépouille dans ce but. Et, comme une telle action ne peut être exécutée que dans le voisinage du cadavre physique et peu de temps après le décès, il s'ensuit que l'incinération est l'un des moyens les plus certains de se prémunir contre de telles atteintes.

Les Hindous, avons nous dit, qui conservent davantage, sinon entièrement, les coutumes issues de la connaissance archaïque, incinèrent toujours leurs « morts » et il n'y a guère que les Yoguis qui soient soustraits à la mesure. Les adeptes, saints ou hommes parfaits, dont les éléments physiques épurés ne peuvent être que des véhicules de bien, sont potentiellement réfractaires à l'action de la magie noire, n'ont, dans aucun pays, besoin d'être incinérés : mais ceci n'est que l'exception.

Les avantages précités ne sont en quelque sorte que négatifs ; il en est de positifs à l'incinération en ce sens qu'elle facilite l'évolution même *post mortem*. Il y a des cas où un défunt se trouve accolé pendant un certain temps, de par l'attraction des pensées qu'il a générées et entretenues de son vivant, à l'ambiance même de son cadavre, avec ses correspondances éthériques et astrales qui ne le cèdent en rien, comme inconvénients, aux conditions du corps physique en proie aux myriades de vies déréglées et de ce qui s'ensuit. L'incinération, en faisant disparaître la base concrète de cette agitation, diminue l'intensité de la répercussion sur les corps subtils voisins et la souffrance qui en résulte.

L'incinération est d'ailleurs sans inconvénient, sans douleur, dès que le corps éthérique est définitivement séparé du corps physique. Nous ne voulons pas dire que l'opération provoquant forcément cette séparation, si elle n'était déjà effectuée, mette ainsi à l'abri des inhumations prématurées, parce que ce serait un cercle vicieux. Mais, en ne se hâtant pas plus qu'à l'ordinaire de procéder à l'enlèvement du corps, on a tout au moins autant de chances de n'être pas brûlé vif que de n'être pas enterré de même, et voyez la diffé-

rence en cas d'erreur... Avec l'incinération, le corps physique passe de vie à trépas dès l'introduction dans le foyer ardent, en une seconde, peut être, avant d'avoir repris connaissance, tandis qu'avec l'inhumation le réveil a forcément lieu un certain temps après pour ne laisser carrière qu'aux tortures affreuses et lentes du désespoir et de l'agonie !

Il nous paraît donc que l'incinération mérite d'être prise en sérieuse considération et c'est dans le but de faciliter l'examen de la question que nous donnons les pièces ci-après tirées du Bulletin publié pour la Société française pour la propagation de l'incinération. Cette société, fondée en 1880, a son siège à Paris, Boulevard Malesherbes, 112 bis. On peut s'y adresser pour plus de renseignements.

D. A. Courmes.

PIECE A.

Conditions générales régissant l'incinération en France.

Circulaire ministérielle du 23 *mai* 1890 *relative au transport des corps destinés à être incinérés dans le monument crématoire de la ville de Paris.*

Monsieur le Préfet, le Titre III du décret du 27 avril 1889, portant règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi du 15 novembre 1887 sur la liberté des funérailles, détermine les conditions suivant lesquelles seront faites les incinérations régulièrement autorisées.

M. le Préfet de la Seine, se préoccupant des demandes qui pourraient être adressées à ses collègues dans les *départements*, en vue d'obtenir l'autorisation de transporter des corps à l'appareil crématoire de la ville de Paris, m'a prié de fixer les conditions auxquelles devraient satisfaire les cercueils renfermant les dépouilles mortelles destinées à être incinérées.

Dans l'état de nos mœurs, il a paru que le respect dû aux morts ne permettait pas de retirer le cadavre de la bière pour le livrer nu aux flammes et qu'il convenait de brûler, avec le corps, l'enveloppe qui le contient.

Il importe, en conséquence, dans la confection des cercueils qui seront introduits dans le four crématoire, ainsi que dans le choix des désinfectants, d'écarter certaines matières, dont la combustion présenterait des dangers ou des difficultés spéciales.

Les expériences qui ont été faites ont démontré qu'il convenait de ne point livrer aux flammes diverses substances dont l'emploi a été prescrit pour le transport des corps par M. le Préfet de police dans son instruction du 1er mai 1860 relative aux opérations concernant les décès. Ces substances sont : le bois de chêne, le plomb

et un mélange pulvérulent composé de tan et de charbon. En effet, les cercueils en chêne fort ne brûlent que difficilement et laissent comme résidus des braises qui se mélangent avec les cendres.

D'autre part, le plomb des cercueils soumis à la température élevée du four crématoire forme avec la silice des briques un composé chimique qui amène la destruction rapide du four. Enfin, la poudre de tan et de charbon pulvérisé peut former à la chaleur un mélange détonant et amener une explosion.

Le Comité consultatif d'hygiène publique de France, saisi de l'examen de cette question, a émis un avis en conformité duquel il y a lieu de prescrire deux séries de mesures devant être prises les unes au domicile mortuaire, les autres au monument crématoire.

1° AU DOMICILE MORTUAIRE

Le corps sera placé dans un cercueil de bois léger, de préférence en bois de peuplier et, à défaut de bois de peuplier, en bois de sapin, de bouleau ou d'aulne.

Les dimensions de ce cercueil ne pourront excéder les mesures suivantes : longueur 2 mètres, largeur 0^{m},60, hauteur 0^{m},50. Les parois intérieures de ce cercueil seront badigeonnées au goudron : cet enduit devra être appliqué de façon que les joints soient rendus bien étanches. Le cercueil sera garni intérieurement de toile caoutchoutée ou de carton bitumé en un seul morceau et plié de telle façon qu'il en résulte une sorte de cuvette bien étanche capable de retenir les liquides qui s'échapperaient du corps. Le vide entre le corps et la toile caoutchoutée ou le carton bitumé sera comblé par une des substances absorbantes suivantes : poudre de tourbe, déchet de coton, sciure de bois. Ces substances seront introduites par couches et chaque couche sera légèrement imbibée d'une solution phéniquée forte : la totalité du liquide employé ne devra pas dédépasser 400 grammes.

Si le transport du corps doit avoir lieu à une distance moindre de 200 kilomètres, ce premier cercueil sera renfermé dans une bière en chêne ou en bois présentant une solidité égale : les parois auront 25 millimètres d'épaisseur ; elles seront assemblées à vis, de façon à pouvoir être démontées rapidement : elles seront consolidées au moyen de deux frettes en fer vissées.

Si la distance à parcourir est de 200 kilomètres et au-dessus, le premier cercueil en bois léger sera enveloppé dans un cercueil confectionné avec des lames de plomb de 2 millimètres et demi d'épaisseur et parfaitement soudées entre elles. Le cercueil en bois et celui en métal seront entièrement indépendants l'un de l'autre.

Le cercueil en plomb sera renfermé lui-même dans le cercueil extérieur en chêne ou en bois dur dont il vient d'être fait mention.

2° AU MONUMENT CRÉMATOIRE

Le corps devra être incinéré dans les vingt-quatre heures qui suivront son arrivée dans le monument crématoire.

Si le corps est enfermé dans une triple enveloppe, on dévissera le cercueil extérieur en bois et on placera le cercueil en métal sur une table formée d'une substance imperméable aux liquides.

Avant d'ouvrir le cercueil en plomb, on y pratiquera un orifice très petit pour donner issue aux gaz, lesquels seront désodorisés à leur sortie.

On ouvrira le cercueil en plomb de façon à pouvoir en extraire facilement le cercueil intérieur en bois qui sera aussitôt introduit dans le four crématoire.

Si des liquides s'étaient écoulés hors du cercueil intérieur en bois, on les essuierait soigneusement avec des chiffons imbibés d'une solution phéniquée à 5 p. 100 qu'on brûlerait aussitôt dans un foyer.

Aussitôt après l'extraction du cercueil intérieur en bois, le cercueil en plomb sera désinfecté à fond par le procédé du flambage.

Seul le cercueil intérieur en bois léger devra être introduit dans le four crématoire. Il en sera ainsi alors même que ce cercueil ne serait point enveloppé de plomb et serait enfermé uniquement dans une bière de chêne ou de bois dur.

Vous voudrez bien, Monsieur le Préfet, porter ces instructions à la connaissance des Maires de votre département et m'accuser réception de la présente circulaire.

(*A suivre*)

Le vingt-deuxième anniversaire de la Société Théosophique

L'Assemblée générale de la Société Théosophique réunie le 27 et 28 décembre dernier, au quartier général d'Adyar, près Madras, dans l'Inde, pour la présentation annuelle de la situation, célébrait en même temps, comme d'ordinaire, l'anniversaire — cette année-ci le vingt-deuxième — de la fondation même de notre Société.

Dans son discours inaugural, le colonel H. S. Olcott, notre

digne président fondateur, a déclaré que jamais encore la situation n'avait été aussi satisfaisante que cette année.

Les épreuves, assurément, n'avaient pas manqué dans les années précédentes, et quelques-unes, celles venues de l'intérieur, surtout, avaient été très sévères : aucune cependant n'avait pu prévaloir contre la destinée de la Société et la loyauté de l'immense majorité de ses membres.

En fait, le nombre des branches, demeuré un instant stationnaire, par le fait de la sécession de la majorité des Américains, avait repris sa marche ascendante et s'élevait en ce moment au chiffre de 402.

Le Président venait de visiter l'Australie et la Nouvelle Zélande où il avait reçu le plus affectueux accueil. Il avait refusé d'y accepter un legs très important qui venait d'être fait en faveur de la Société, mais dont les conditions ne lui avaient point paru justes, parce qu'elles lésaient par ailleurs des intérêts respectables.

En Amérique, quarante nouvelles branches s'étaient fondées, cette année, à la suite des valeureux travaux de Madame Annie Besant et de la comtesse Watchmeister. Les sécessionnistes, d'autre part, perdaient volontairement le caractère de théosophistes pour prendre de préférence celui de philanthropes, s'adonnant à la dispensation de secours matériels plutôt qu'à celle de la connaissance.

En Europe, les seules nations latines restaient encore en retard, mais elles-mêmes, comme leurs sœurs plus avancées, avaient fait des progrès.

Enfin, l'Inde se couvrait de plus en plus de centres théosophistes, ce dont témoignait le très grand nombre de délégués venus à l'Assemblée générale et les adresses dont ils devaient donner lecture, de la part de leurs frères, en reconnaissance du réveil de spiritualité dans leur pays, qu'ils attribuaient unanimement au mouvement théosophique.

Sur la fin de ses travaux, l'Assemblée décerna un vote de particulière sympathie pour Madame Annie Besant retenue au loin par le travail théosophique, toujours, et dont la voix aimée manquait cette année aux grandes conférences d'Adyar. Ce fut Miss Lilian Edger, ex-secrétaire générale de la section de Nouvelle Zélande, qui essaya de suppléer Madame Besant, et chacun fut charmé de l'éloquence simple, persuasive et empreinte de connaissance du nouvel orateur surgi dans notre société.

La Direction.

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

La troisième conférence théosophique de la présente saison d'hiver a eu lieu, le 2 janvier, sur la Réincarnation et le Karma. Malgré le lendemain du jour de l'an, l'assistance était assez nombreuse. Elle a pleinement apprécié les clairs aperçus sur la réincarnation, et, avec enthousiasme même, ceux plus beaux encore sur la loi de causalité que l'Ecole théosophique est la première à mettre au grand jour. C'est du reste ainsi que nous répondons aux gens qui prétendent que nous ne démocratisons pas la connaissance !...

Entre les deux parties de la conférence, l'un de nos plus jeunes membres, poète de talent, a dit, avec âme, la magnifique page du deuxième chapitre de la *Bhagavad Gita*, où Krishna, le Soi suprême, affirme à Ardjuna, l'homme ordinaire, l'impérissabilité de l'âme. Cette page avait été mise en vers par M. Maurice Largerit lui-même et plus d'un passage nous a renouvelé l'impression que nous avions ressentie déjà à la lecture du *Chant céleste* d'Edwin Arnold.

Nous n'avons pas à nous plaindre du nombre d'assistants à nos conférences, car ce nombre est très satisfaisant, pour une première campagne surtout. Il est néanmoins constant que les parisiens, en général, préfèrent des sujets d'une utilité plus immédiate ou d'un intérêt plus sensationnel. Nombre de personnes, de celles même qui croient à plus ou moins d'extension de la nature physique, se figurent sans doute qu'il sera temps de s'en occuper, plus tard, après cette vie, et qu'il suffit, pour le moment, de vaquer aux affaires et aux plaisirs. C'est là une erreur. Sans nous étendre ici plus qu'il ne convient sur cette importante question, nous pouvons dire que la vie sur la terre est, actuellement pour l'immense majorité des hommes, le champ exclusif où se plante la graine du progrès. Les deux plans supérieurs, où nous passons ensuite, avant de revenir ici bas, ne servent, pour nous, qu'à la pleine élaboration des semences déjà déposées. Ce n'est que plus tard, quand nous serons plus avancés, que l'instruction sera départie sur les hauts plans, comme elle l'est déjà sur la terre. Et c'est pour hâter cet heureux moment qu'il convient de s'occuper dès maintenant du développement de son âme, ce pourquoi, ne serait-ce qu'au point de vue de la connaissance, la culture théosophique présente de si précieuses ressources.

∴

On s'est demandé, de diverses parts, quel était l'opinion théosophique sur le trouble profond qui agite encore, au moment où nous écrivons

ces lignes, la France, en général, et Paris, en particulier. Des théosophistes étrangers, sollicités par nous ne savons quels agents, de prendre part aux agitations de l'heure, ont même demandé notre avis à ce sujet : Nous leur avons répondu de se contenter de leur Karma personnel ou national, sans chercher à participer en outre à celui d'autrui.

C'est que, dans les troubles actuels, imputations ou procédures quelconques n'auront été que des causes occasionnelles ou conséquentes, alors que celles vraiment originelles sont les réalisations mêmes, en retour Karmique, des passions d'antan...

On a déjà dit que nous étions, sur cette fin de cycle, *en véritable liquidation de Karma*, ce qui veut dire en plein retour, d'après le fonctionnement de la loi de périodicité, des forces passionnelles jadis issues, lors des persécutions de divers genres, — forces non encore entièrement épuisées. Nous en avons, depuis quelques années, subi les premiers contre coups, et il est à craindre que nous en éprouvions d'autres encore, sous une forme ou sous une autre. Il n'est d'ailleurs pas douteux que les autres nations n'y échappent pas davantage que nous-mêmes.

Quelle conduite tenir en pareil cas ? Elle dérive de la position même de la question. Favoriser dûment la pleine et innoffensive expansion de ces forces pour arriver à leur complet épuisement, en subissant, chacun en ce qui le concerne, l'effet des éléments impliqués dans un constant esprit de raison, de patience et de fraternité, voire même d'abnégation là où le comporte le Karma individuel. Est-ce bien là ce que nous avons fait ? Pas précisément, semble-t-il, d'où la conséquence à prévoir que les forces déchaînées se soient au contraire accrues et que nous ne soyons exposés, dans cette vie ou dans une suivante, à la reprise de leur action. Inutile d'ajouter, que chacun ne sera de nouveau ultérieurement engagé que dans la mesure où il aura attisé le feu, d'un côté ou de l'autre, cette fois-ci.

***

Il ne faut pas se dissimuler, aussi bien, que nous ne soyons rendus à un point de l'évolution de l'âme humaine où les difficultés abondent devant elle, non point de par le caprice d'une volonté aveugle, qui n'existe pas, — non pas même de par la seule réalisation du Karma mérité, mais aussi parce que le pélerinage de cette âme l'a conduite dans des régions, ou plutôt à des états de liberté préalable à l'accession du pouvoir et que l'exercice de la liberté est d'autant plus difficile qu'on est moins expérimenté encore. Il y a longtemps que des *adeptes*, chefs de gouvernements, ont cessé d'aider les peuples enfants dans le maniement de leurs affaires. Les peuples, sur le point d'arriver à leur maturité, sont maintenant livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire aux seules lois de l'expérience, et des inéluctables conséquences des actes accomplis, ce qui est le constant et normal processus de l'évolution pour les sociétés, comme pour les individus. Il dépend donc surtout de nous-mêmes

dé gravir au mieux le long et difficultueux sentier du progrès. Et, en tout état de cause, nous ne devons jamais désespérer de l'avenir.

*
* *

Voici, cependant, une autre de ces difficultés qui se présente. On sait que de nombreux savants croient être sur le point de fabriquer artificiellement de l'or. Il y a déjà des expériences, des réalisations partielles, même très remarquables, à cet effet. Et il n'est pas douteux que cela ne serve, dans un certain sens, la cause même de la connaissance en établissant positivement ainsi, à l'état de fait, le principe vrai, bien que non encore reconnu par la science officielle, de ce qu'on appelle « l'unité de la matière ». Nous dirions plutôt de la substance physique, dont le sous plan éthérique le plus élevé, celui de l'atome physique ultime, présente, en effet, l'unité de forme atomique. Voir à ce sujet la *Chimie occulte*, dans le *Lotus Bleu*, de février 1896. Mais quelles conséquences économiques et sociales peuvent s'ensuivre, par ailleurs, du renversement complet de la balance actuelle entre l'or et les autres produits?... Sans doute plus de trouble et de malaise qu'on n'imagine encore, ce qui, dans les débuts, au moins, conduira peut-être à des mesures empiriques plus ou moins efficaces, alors qu'il y en aurait une plus simple et plus théosophique, qu'on ne prendra vraisemblablement pas, à savoir, réduire nous-mêmes nos besoins et augmenter notre altruisme.

*
* *

La cause du désarmement, en général, dont nous avons dit un mot dans un précédent numéro, et qui n'a un caractère théosophique, pour nous, qu'à condition de servir, quel que soit le vocable adopté, la cause même de l'union entre les hommes, préalable à l'unité qu'il faut réaliser, — cette cause, disons-nous, a été mise en lumière, dernièrement, par une belle conférence de M. Jules Bois, faite au nom de la *Ligue du désarmement international*, devant une assistance d'élite. Dans un langage choisi, recouvrant de belles idées, le sympathique conférencier a développé les tristes côtés de la guerre et insisté sur le rôle de la femme moderne dans le bon combat à livrer au Dieu des batailles. Son succès a été grand.

Italie.

Nous mentionnons dans la *Revue des Revues* le premier numéro de la première revue exclusivement théosophique, *Teosofia*, qui vient d'être fondée, en Italie, à Rome même.

SECTION AMÉRICAINE

L'un des plus importants journaux de Boston, *the Evening Transcript*, nous indique jusqu'où peut aller la pratique de la vivisection. « Le professeur Sanarelli, se trouvant de passage aux îles Florès, dans l'Océan

pacifique, a étudié sur des natifs l'effet de germes de la fièvre jaune qu'il avait emportés avec lui du golfe du Mexique. Les diverses phases de la maladie sur les sujets intoxiqués furent observées par le professeur jusqu'à ce que mort s'en suive, ce qui eut lieu pour cinq de ces malheureux.

Nous recevons, par ailleurs, de bonnes nouvelles du mouvement théosophique dans le sud amérique et particulièrement de la République Argentine. La branche Luz de Buenos-Ayres se fait remarquer par l'activité de ses membres et l'excellence de leurs travaux. Nous avons sous les yeux le texte espagnol imprimé de trois conférences qui ont été faites, il y a quelque temps déjà, par la Senora Antonia Martinez Royo, et c'est un véritable charme que de lire le clair développement des principales idées théosophiques sous une forme aussi poétique qu'élevée. Hélas, l'âme qui dicta ces belles pages est déjà retournée dans sa céleste patrie, et l'opuscule que nous citons, en donnant l'image de celle qui fût la première inspiratrice des travaux de la « *Luz* », décèle, en effet, en outre des traits jeunes et purs de celle qui est maintenant désincarnée, un regard voilé, dans sa suavité, qui semblait déjà prévoir les ineffables beautés de l'au-delà !...

AUTRES SECTIONS

Rien de particulier.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Theosophist. *Organe présidentiel.* Janvier 1898. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Notes sur la réincarnation, par Stuart. — Points communs entre le Brahmanisme et le Bouddhisme, par Chattopadhya. — Particules et atomes, par Ward. — Résumé de théosophie, par English. — Le cours de l'évolution, par Chagental. — Compte rendu du XXIIme anniversaire de la société théosophique.

Vahan. *Section Européenne.* Janvier 98. — Sur le corps causal, par Bertram Keigthlen. — L'abstraction mentale est-elle un obstacle à la compassion, par Annie Besant. — Sur les diverses phases de l'existence, par C. W. Leadbeater.

Theosophical review. *Angleterre.* Janvier 98. — Sur la tour du guet. — Le symbolisme du gnostique Marcus, par G. R. S. Mead. — Le Bouddhisme nie-t-il la persistance de l'individualité, par Chatterji. — Sur le mystérieux comte de Saint-Germain, par Mme Cooper-Oakley, avec portrait tiré d'une gravure de l'époque. — La théosophie et l'éducation, par Mme Firth.

Sophia. *Espagne.* Janvier 98. — Genèse des corps, par Soria. — Sur les rêves. — Une guérison magnétique. — Evolution sémitique par Filadelfo.

Theosophia. *Italie*. Janvier 98. — C'est le premier numéro de cette revue nouvellement fondée, et il est très intéressant. Voici son sommaire : Au lecteur, par la direction. — Théosophie, par Annie Besant. — Corroborations scientifiques, par Marques. — Occultisme et théosophie, par Decio Calvari.

Theosophia. *Section Néerlandaise*. Janvier 98. — L'Atlantide, par Scott Elliot. — Glossaire théosophique, par H. P. B.

L'idée théosophique. *Belgique*. Janvier 98. — Nous saluons avec grand plaisir cette nouvelle Revue qui va porter la lumière de la Théosophie au milieu de nos frères de Belgique sous l'inspiration éclairée de M. Octave Berger, 46, Rue de Saint-Jean, Bruxelles. L'abonnement est de 1 fr. 25 par an.

Mercury. *Section américaine*. Décembre 97. — Le mal et la douleur, par Annie Besant. — Mission religieuse de la théosophie, par Macchensie.

Nous prions l'éditeur de *Mercury* de vouloir bien veiller à ce que sa revue nous soit régulièrement envoyée à l'adresse exacte du *Lotus Bleu*. La même prière s'applique à *Theosophy in Australasia* dont le dernier numéro portait comme suscription : Lotus Bleu : 29, rue du juillet, — Paris, au lieu de Rue du 29 juillet, 3, Paris.

Theosophy in Australasia. Décembre 97. — Conception fondamentale de la religion. — Le pourquoi de la mort.

Theosophic gleaner. *Inde*. Janvier 98. Le progrès du pèlerin. — Etude sur le genre d'entité qu'est « Julia », de Borderland. — Evolution et réincarnation.

Revue spirite. *France*. Janvier 98. — Réflexions philosophiques, par P. H. Leymarie. — Manifestations spontanées par Chlopicki. — Photographie de l'invisible, par la comtesse Mainardi. — Lecture à travers les corps opaques, par le Dr Ferroul.

L'honorable directeur de la revue spirite, bien que déjà plus d'une fois éprouvé au cours d'une longue carrière, semble particulièrement menacé en ce moment. Directeur-administrateur de la société fondée par Allan Kardec pour la propagation du spiritisme, il est de notoriété publique que M. Leymarie a été le martyr de la cause spirite dans le procès dit des photographies de 1875, à la suite duquel il a fait si injustement de la prison. Il a édité de nombreux ouvrages spiritualistes, continué une revue qui en est maintenant à sa quarante et unième année, donné, à l'époque, en divers locaux de la rive droite, des réunions d'étude ou de propagande auxquelles ont pris part bien des gens, dont MM. Fauvety, Bonnemère, Eugène Nus et d'autres... Voici qu'un procès, en retour à des héritiers très indirects, des biens laissés par Allan Kardec à la société qu'il a fondée est intenté à M. Leymarie, directeur maintenu de cette société, et que la perte de ce procès, si elle avait lieu, compromettrait l'existence de la Revue spirite. On pensera sans doute qu'en telle occurence l'appui moral

de ses coreligionnaires, des autres revues spirites, de celles notamment qui font partie d'un syndicat auquel il a adhéré, ne fait pas défaut à M. Leymarie... En ce qui nous concerne, du moins, et en toute indépendance de cause, nous adressons nos meilleurs vœux au vieux vétéran de l'un des aspects du spiritualisme actuel.

Revue scientifique et morale du spiritisme. *Paris.* Janvier 98. — Revue de l'année par M. Gabriel Delanne, directeur. — Jésus de Nazareth et les historiens, par Dusard. — Ce que pense Jeanne d'Arc de son accaparement par le clergé.

Paix Universelle. *Lyon.* Janvier 98. — Sur le Congrès de l'humanité, bel article, animé, comme d'ordinaire, d'un grand souffle de véritable union entre les hommes. Parmi les adhésions au dit Congrès qui arrivent de partout et qu'enregistre la *Paix universelle*, on ne lira pas sans émotion celle d'un docteur allemand qui fait insérer dans l'un des plus grands journaux de son pays, *la Gazette de Francfort*, peu suspecte de sympathie pour les Français, des déclarations dans le genre de celle-ci :... « Ce congrès de 1900, à Paris, sera le plus beau spectacle qu'il sera peut-être jamais donné de contempler : celui d'hommes d'opinions diverses, réunis dans le seul but de l'amour, du respect et de l'estime de l'humanité. Si je n'ai pas d'argent, j'irai à pied ; mais je n'irai qu'avec mon cœur, ayant auparavant et solidement accroché à un clou de mon armoire la peau de mon bonhomme de docteur allemand... »

Hyperchimie. *Douai.* Janvier 98. — Le Dr Emmens et l'argentaurum, par Jollivet Castelot. — Emmens et Tiffereau.

Annales des sciences psychiques. *Paris.* Février 97. — Intéressants documents recueillis par le Dr Dariex.

Lire, dans le n° 5 de 1897, page 302, un cas de hantise, où l'on peut voir, avec attestations à l'appui, le danger que présente le commerce à l'aveuglette avec des défunts....

Echo du Merveilleux, *Paris.* Janvier 98. — Iconographie fluidique, — Tilly et Couédon.

Réforme alimentaire. *Bruxelles.* — Organe végétarien, abonnement 3 francs par an, rue du commerce, 109, à Bruxelles.

Petits plaidoyers contre la guerre. *Paris.* — Intéressants opuscules émis par la Ligue du Bien public, sous la direction de la véritable théosophe, parce qu'altruiste, — sans être membre de la S. T, — qu'est Mme Eugénie Potonié Pierre, fondatrice des groupes d'harmonie intellectuelle.

Bulletin des Sommaires. *Paris.* — Mentionne tout ce qui se publie.

L'Envoûtement

Roman, dit ésotérique, de la série Infernaux et Sataniques, par Mme Ernest Bosc. (1)

Ce nouveau livre, dû à la plume de la sympathique personnalité que

(1) Edition de la *Curiosité*, 6, place St-Michel, Paris.

nous venons de nommer, se distingue de ceux qui l'ont précédé par un développement dramatique du sujet plus complet, sans que la vraisemblance des scènes en soit moins grande, tout au contraire, dans le cadre fin moyen âge qui est le leur.

Les actes de magie noire qu'accomplissent plusieurs personnages du drame sont parfaitement conformes aux réalités possibles de l'action humaine et témoignent par suite d'une connaissance théorique non moins réelle, des noirs côtés de la science intégrale. Mais de nombreux aperçus des actes précités, ainsi que le rôle assigné aux pures personnalités impliquées, voire même l'éclipse qui leur advient, en ce livre, sous les coups de méchants temporairement triomphants, montrent bien que l'auteur, quel qu'il soit, est au courant, surtout, des vrais principes qui régissent l'évolution de la vie humaine, ici bas.

L'ensemble constitue donc une intéressante et suffisamment exacte application de la donnée théosophique. Et si l'on ajoute, enfin, que ce livre, l'*Envoûtement*, n'est que la première partie d'une œuvre dont la seconde, à paraître, doit voir se dérouler la suite de l'histoire commencée, en exécution du fonctionnement intégral de la Loi, de cette loi qu'un poète a assimilée à une meule...

> La meule divine broie lentement, mais elle broie menu !
> Elle attend patiemment les grains : aucun ne lui échappe !

... On peut dire du nouveau livre de Mme Ernest Bosc qu'il est d'une lecture aussi instructive qu'intéressante et que l'honorable écrivain a droit à tous nos remerciments.

D. A. C.

Prière à la Lune. Cette prière, que tout israélite est tenu de dire le samedi, viendrait de Noé. Elle a trait à une série de rapports existant entre les forces planétaires terrestres, d'une part, et les forces mentales humaines, de l'autre, et, en particulier, à l'action de ces dernières sur l'axe de rotation de la Terre. Les forces mentales changent progressivement l'axe rotatif de la Terre, et les génies cosmiques se seraient servi de la Lune pour arrêter ce mouvement. Pour comprendre ce problème il faut une initiation élevée, faute de quoi la « Prière à la Lune » reste comme une absurdité vésanique.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Les Renaissances de l'âme, par L. d'Ervieux. — « J'ai éprouvé toutes les douleurs de ce monde.., » dit l'auteur dans sa préface. Et cet auteur est une femme, qui, jeune encore, fut torturée par toutes les déceptions de la vie. Faut-il l'en plaindre ? Je ne le crois pas, car ces déceptions la portèrent à chercher plus haut et plus loin que les désirs de la vie terrestre, des aspirations plus nobles à réaliser.

Fruit des méditations d'une âme éprise de justice, ce livre est l'exposé succint des lois de l'évolution de la vie, dont découlent nécessairement la doctrine de la Réincarnation et celle du Karma, comme loi de causalité.

On lit avec plaisir cette autobiographie d'une jeune femme éprise de vérité, dont elle a déjà trouvé les premiers enseignements, fort consolants pour une âme éprouvée. Qu'elle fasse un pas de plus, qu'elle étudie plus avant les lois mystérieuses de l'être, de la nature et de la vie, et elle verra se réaliser, comme elle le demande à la fin de son livre, son « Idéal de Beau, de Bien et de Vrai ».

A.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques et la propagande.

Note. — Comme on l'a fait l'année dernière, les comptes de la souscription permanente, pour l'exercice 1897, ont été volontairement soumis, avec pièces à l'appui, au contrôle de deux membres français de la société théosophique et souscripteurs, M. M. Esc. et Paul Gillard.

Ces comptes ont été reconnus corrects. Une expédition a été adressée à chacun des souscripteurs de l'année.

LISTE DE FÉVRIER 1898.

M. Roberfort (nouvelle souscription) . . .	5	»»	(*Lotus Bleu*)
Fond Parmelin, par Section européenne . .	137	50	(id.)
D. A. Courmes, p. divers frais au 4e trim. 97.	25	»»	(Prop.)
Dr Th. Pascal id. id.	25	»»	(id.)

AVIS IMPORTANT. — Nous prions instamment les personnes dont l'abonnement à la VIIIe année du *Lotus Bleu* expire avec le présent numéro, de vouloir bien le renouveler directement auprès de M. D. A. Courmes, directeur-administrateur, rue du 29 juillet, 3, à Paris.

L'abonnement à l'année d'exercice du LOTUS BLEU termine avec le présent numéro. Prière de le renouveler au plus tôt pour ne pas éprouver d'interruption dans le service de la Revue.

Le Directeur-gérant : **Dr Th. Pascal.**

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.